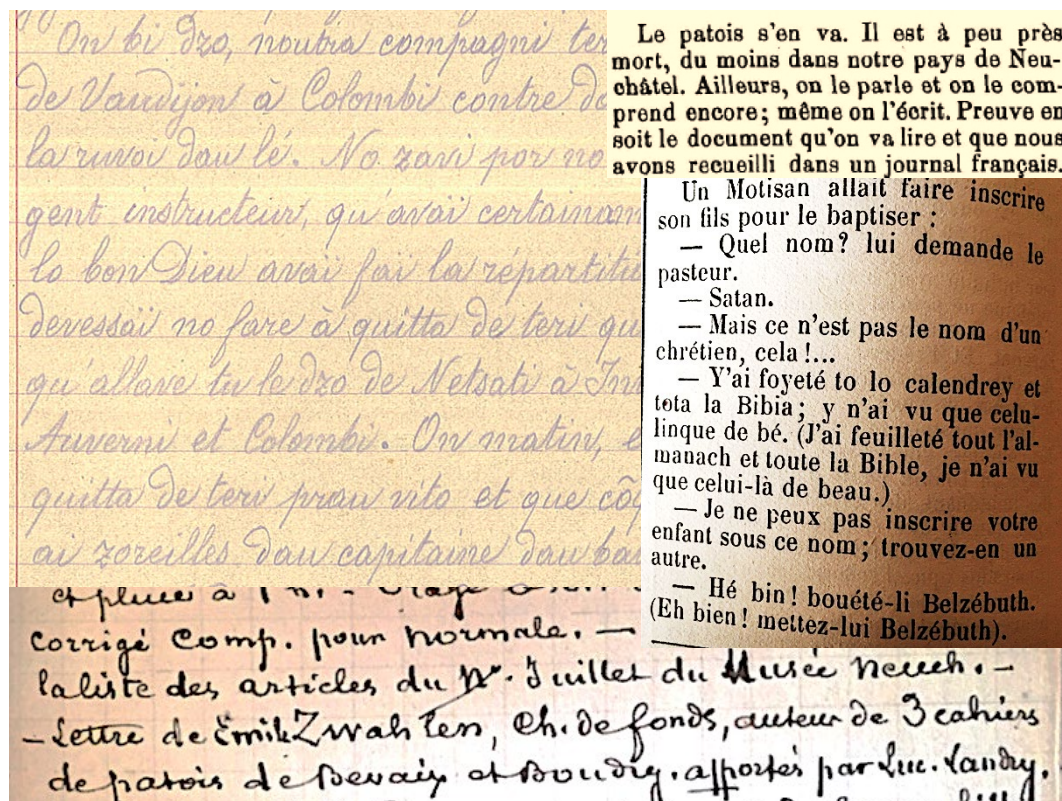


Le patois neuchâtelois

1. Sociolinguistique historique du canton de Neuchâtel et morphologie verbale d'un corpus écrit de l'ouest du canton (La Béroche, Bevaix, Boudry)

Mémoire de Master en Linguistique historique et philologie françaises
Soutenu en août 2019



Joanna Pauchard

Expertise et direction :
Sara Cotelli
Christel Nissille

Table des matières

Table des matières	1
Remerciements	3
Introduction générale	4
Première partie	8
Une histoire sociolinguistique du canton de Neuchâtel.....	8
1. Introduction	9
2. Le francoprovençal en Suisse romande.....	9
3. Méthodologie.....	10
3.1 État de la recherche	11
3.2 Méthodologie de travail	12
3.3 Définition et critique du corpus de l'analyse sociolinguistique	14
3.3.1 Sources imprimées	14
3.3.2. Sources manuscrites	17
4. La situation sociolinguistique.....	20
4.1 Concepts	20
4.2 Une diglossie stable.....	23
4.1 Un corollaire du bilinguisme : le code-switching	28
4.2 Les facteurs de la disparition du patois	30
4.3 Neuchâtel dilalique.....	31
4.4 Conclusion du chapitre.....	37
5. Représentations linguistiques.....	37
5.1 Concept.....	38
5.2 Le Romantisme	39
5.3 Les théories linguistiques du XIX ^e siècle.....	41
5.4 Le mythe de Babel.....	43
5.5 La pureté de la langue	45
5.6 Dénominations du patois.....	48
5.7 Les caractères du patois.....	52
5.8 Des locuteurs stéréotypés	55
5.9 Conclusion du chapitre.....	57
6. Un déplacement des pratiques	57
6.1 Les pratiques orales	58
6.2 Les pratiques éditoriales.....	64
6.2.1 La position des éditeurs face à leur objet	65
6.2.2 Mettre le patois par écrit.....	67
6.3 Un déplacement des valeurs attribuées au patois	68
6.3.1 Appréhender l'objet par les valeurs imputées	68
6.3.2 Valeur historique, authenticité et patrimoine	69
7. Conclusion.....	73
Deuxième partie	75
Morphologie verbale d'un corpus écrit de l'ouest du canton de Neuchâtel.....	75
1. Introduction	76
2. Méthodologie.....	77
2.1 Le corpus	77

2.1.1.	Sélection du corpus	77
2.1.2	Avantages et inconvénients du corpus écrit	78
2.2	Méthode d'analyse	80
2.2.1	Le classement des données.....	80
2.2.2	L'établissement des profils et la sélection des phénomènes	81
2.3	Bibliographie critique.....	82
2.4	Terminologie de la morphologie verbale	86
3.	Profils linguistiques des auteurs.....	88
3.1	Fritz Chabloz	88
3.2	Auguste Porret.....	95
3.3	Charles-Frédéric Porret	100
3.4	Textes mixtes de la Béroche.....	104
3.5	Mme Ribaux-Comtesse	108
3.6	Émile Zwahlen	111
3.7	Louis Favre.....	116
3.8	Texte anonyme de Boudry	120
3.9	Texte anonyme du Vignoble	120
3.10	Louis-Frédéric Favre	122
3.11	Texte anonyme de Neuchâtel (Mlle Détrety)	125
3.12	Texte anonyme de Neuchâtel	127
3.13	Synthèse des profils.....	130
4.	La variation diatopique dans la morphologie verbale	131
5.	Conclusion.....	136
	Conclusion générale	138
	Bibliographie	141
	Ouvrages de références	142
	Sources primaires	142
	Editées	142
	Manuscrits	143
	Sources secondaires.....	143
	Webographie.....	148

Remerciements

En mémoire de Federica Diémoz, qui m'a transmis la passion de l'étude du francoprovençal, de la sociolinguistique et des variations dans la langue, et qui m'avait chaleureusement encouragée à mener cette recherche.

Je tiens de plus, à remercier plusieurs personnes sans qui ce travail n'aurait jamais pu être mené à bien :

Christel Nissille et Sara Cotelli Kureth pour leur lecture attentive ainsi que pour leurs conseils avisés.

Les collaboratrices des archives de la BPUN, pour leur efficacité pour les recherches liées au fonds de la SHAN, qui n'était pas trié et catalogué. Je remercie par ailleurs cette société de m'avoir permis d'utiliser leurs archives.

Mes relectrices : Sarah, Charlotte, Amaranta et Marie-José, qui ont corrigé assidûment des chapitres, des parties voire même l'entièreté du texte, et qui méritent toute ma reconnaissance.

Ma famille et mon compagnon, pour le soutien qu'ils m'ont apporté tout au long de ces mois de recherche et de rédaction.

Introduction générale

Né à Boudry en 1822, je n'ai entendu parler que patois autour de moi dans mon enfance ; il sonne encore à mes oreilles et il m'en est resté suffisamment pour écrire un récit de qqes pages que je vous envoie, avec prière de le soumettre à votre ami Mr Aug. Porret pour l'éplucher, corriger les fautes criardes et changer certains mots trop français pour en faire du patois. Le patois de Boudry et celui de Cortaillod diffèrent notablement par sa prononciation [sic] de celui de Bevaix et de la Béroche qui est déjà le patois vaudois, de la région voisine. (Ms. 19 : LF-FC)

Ce court extrait de correspondance soulève à lui seul des thématiques centrales dans ce mémoire. On y lit notamment la nostalgie du patois et la correction de la langue pour ce qui est de la réflexion sociolinguistique, ainsi que la variation diatopique pour l'analyse morphologique. Louis Favre, l'auteur de cette lettre, remarque en 1892 que le dernier instant possible pour recueillir du patois neuchâtelois est arrivé. Dès lors s'enclenche toute une recherche menée par quelques membres de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Neuchâtel (SHAN) de manuscrits rédigés en patois. Quant aux locuteurs restants, ceux-ci se lancent dans un processus de mise à l'écrit de leur langue. De ce mouvement naîtra *Le Patois Neuchâtelois* (1894), recueil de ces textes, édités, et « nettoyés » (au mieux) de leurs traces de français. À cet égard, une réflexion sur le contexte de production de cet ouvrage et sur la langue neuchâteloise peut révéler des éléments importants pour l'histoire linguistique du canton de Neuchâtel et de la Suisse romande.

Lorsque nous avons choisi de travailler sur le patois neuchâtelois¹, notre crainte était que ce champ d'études ait déjà été vu et revu. Toutefois, à l'exception de quelques rares études, l'ancienne langue orale de Neuchâtel n'a été étudiée que par le *GPSR* qui utilise des sources neuchâteloises dans son corpus d'étude. On peut imaginer, comme cause à ce manque d'intérêt porté au patois neuchâtelois, que la tradition dialectologique étant fondée sur des sources orales, les sources écrites du canton de Neuchâtel peuvent avoir été perçues comme une forme de repoussoir.

Le patois neuchâtelois s'est éteint de façon prématurée par rapport à d'autres cantons². C'est pourquoi nous avons voulu exhumer – ou approfondir l'analyse – de certains de

¹ Les chercheurs, en Suisse romande, utilisent indifféremment « patois » et « dialectes » pour nommer la même réalité. Reusser-Elzingre l'explique dans sa thèse (2018 : 6, n.4) : « Nous employons indifféremment les termes *dialecte*, *patois* et *parler* dans le sens que nous définissons ci-après : 'système morphosyntaxique et lexical complet descendant du latin permettant de communiquer dans tous les domaines, usité la plupart du temps de manière orale dans une région définie, qui a historiquement évolué parallèlement à la langue française sur les mêmes territoires'. En effet, en Suisse, les locuteurs et les dialectologues utilisent traditionnellement le terme *patois* sans aucune connotation péjorative, contrairement à l'usage en France (voir le TLFi, qui hiérarchise *langue*, *dialecte* et *patois*). Pensons aussi au titre de l'encyclopédie et dictionnaire suisse romand *Glossaire des Patois de la Suisse romande*. De plus, en Suisse romande, le terme *dialecte* est souvent employé pour parler des dialectes alémaniques (GPSR 5, 678a, *dialecte*) ».

² Toutefois, d'après Kristol (2013 : 278), le patois de Genève a disparu avant celui de Neuchâtel. Notons par ailleurs les pratiques d'une famille neuchâteloise, de nos jours, qui parle le patois neuchâtelois dans le cadre domestique. Les membres de cette famille l'ont appris à l'aide de sources écrites. On peut donc les considérer comme des néo-locuteurs. De plus, certains cantons possèdent encore des locuteurs.

ses textes, seuls témoins de son existence à côté des dialectalismes présents dans le français régional et de l'enquête menée par le *GPSR* au début du XX^e siècle (Gauchat 1904 : 18). Nous avons jugé que donner au canton une histoire linguistique et une compréhension, bien qu'incomplète, de sa langue était digne d'intérêt.

Avant toute chose, il faut savoir que la langue parlée par le passé dans le canton de Neuchâtel est essentiellement un patois francoprovençal (Burger 1979 : 259). Il se situe à la frontière avec les dialectes oïliques – le Cerneux-Péquignot au nord du canton (à la frontière française) présente par exemple un patois oïlique (*TP* : 167).

Le francoprovençal, qui était/est parlé en Suisse romande et qui est considéré comme un « groupe de parlers galloroman dépourvu d'une variété standard reconnue ou normalisée et sans koinè » (Jablonka 2014) s'étend jusqu'en France et en Italie (Vallée d'Aoste et deux enclaves dans le sud du pays) (*ibid.*). Il représente une des trois langues issues du latin dans l'espace galloroman, au côté des dialectes d'oc pour le sud et ceux d'oïl pour le nord (Tuailon 2001 : 11).

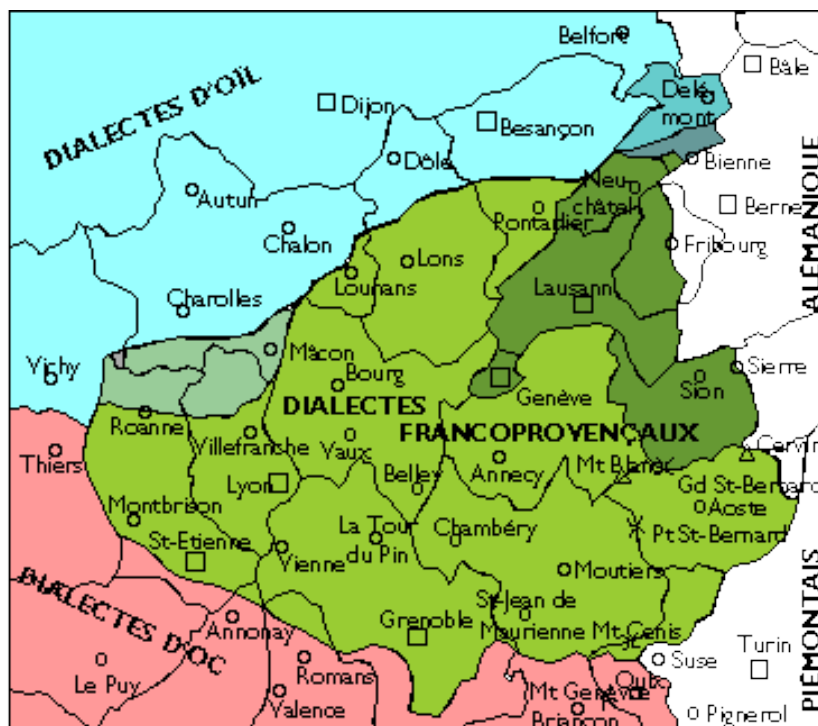


Figure 1 Tuailon (1972 : 337)

Notons que lors de la création du glottonyme « franco-provençal » en 1878 par Ascoli (Jablonka 2014 : 512), cette langue est envisagée comme une langue « mixte » entre le français et le provençal³, le francoprovençal⁴ possède en réalité des caractéristiques linguistiques propres qui permettent de le considérer comme une langue à part entière.

Disparu à l'aube du XX^e siècle dans le canton de Neuchâtel, relégué à l'histoire, il nous a semblé nécessaire d'une part d'approfondir la question de sa place dans la société,

³ Voir Tuailon (2001 : 8-9).

⁴ Nous utilisons le terme "francoprovençal" dans un sens générique, permettant ainsi de regrouper toutes les variétés de patois francoprovençal sous une même étiquette.

mais aussi celle de son rapport avec les locuteurs. D'autre part, nous avons voulu nous saisir de son aspect linguistique à l'écrit, reflet incertain des pratiques orales. De la sorte, la sociolinguistique et la morphologie verbale s'enrichissent mutuellement dans notre mémoire.

Tout d'abord, nous avons souhaité développer une approche sociolinguistique de l'histoire de la langue francoprovençale à Neuchâtel, et saisir l'évolution du rapport des locuteurs face à leur patois. Comprendre cette transformation permet de mieux cerner les représentations et les pratiques liées aux derniers instants de sa vie, ainsi que de comprendre le contexte de publication de l'unique volume qui regroupe plusieurs textes en patois : *Le Patois Neuchâtelois* (1894).

D'autre part, notre intérêt pour l'analyse de la langue nous a poussée à essayer de distinguer certains signes de francisation, ceux-ci étant susceptibles d'avoir influencé une certaine déconsidération du patois de la part de la recherche, en quête d'un locuteur natif présentant une variété « pure » (Cf. *infra* 5.5). En effet, il n'est pas impossible que les pratiques voulant trouver un « locuteur idéal » qui avaient cours en dialectologie à la fin du XIXe aient eu un impact sur le plus long terme. Toutefois, le contact est omniprésent entre les langues, et les interférences ne peuvent manquer de les enrichir. Ainsi, l'objectif du linguiste n'est pas d'avoir une approche proscriptive de la langue, mais une approche descriptive, éloignée au maximum des jugements de valeur. Selon cette logique, il nous paraît possible, malgré les interférences probables avec le français, de décrire l'état d'un domaine spécifique de la langue neuchâteloise : la morphologie verbale. En effet, après le lexique, la morphologie peut être considérée comme influencée par une langue en contact, mais dans une mesure moins forte que le lexique (Escoffier 1990 : 152) :

Pour moi, en effet, il n'y a pas de doute : c'est la phonétique qui résiste le mieux, puis la morphologie ; le vocabulaire est l'élément le plus francisé, si j'excepte la syntaxe, dont je ne parlerai pas, car il serait trop difficile de le faire en quelques mots.

Ce phénomène nous a paru présenter un intérêt non seulement pour la connaissance du système verbal en tant que tel, mais aussi pour l'analyse des formes empruntées au français, ainsi que pour l'observation des phénomènes de variations inhérents à la langue non normée : variantes graphiques, formes françaises, concurrence des formes.

L'édition des textes du *Patois neuchâtelois* nous servira de base de travail et, d'une certaine manière, de fil rouge, pour l'ensemble du mémoire. Effectivement, cet ouvrage est en même temps source historique et source linguistique. Les acteurs de l'époque dans la sauvegarde du patois à Neuchâtel, soit Louis Favre, Oscar Huguenin, Fritz Chabloz et Charles-Eugène Tissot, rythmeront à la fois notre réflexion sociolinguistique, par leurs témoignages, et nos observations linguistiques, par leurs textes en patois.

Notre travail, par ses deux axes complémentaires, est séparé en deux parties : « Une histoire sociolinguistique du canton de Neuchâtel » et « Morphologie verbale ».

La première partie permet certes de contextualiser l'analyse contenue dans la seconde partie, mais a aussi son existence propre et indépendante. Avant de présenter

succinctement le contenu de cette partie, il nous faut toutefois amener quelques précisions sur l'ensemble des réflexions menées. En effet, que pour ce travail, nous avons dû être quelque peu sélective, et ainsi délaissier des thèmes et des matériaux dignes d'intérêt⁵. De plus, notons aussi que la pratique de l'histoire se veut interprétative et est basée sur des sources parcellaires ; reconstruire « L'Histoire » est impossible⁶. Cette partie contient trois chapitres principaux, précédés d'un rapide exposé de la situation linguistique dans l'ensemble de la Suisse romande, puis de la présentation de la méthodologie appliquée. Ce court premier chapitre permettra ainsi de faire le point sur les recherches déjà menées, ainsi que sur les méthodes utilisées dans le champ de recherche de la sociolinguistique historique, dans lequel nous souhaitons inscrire notre recherche.

En premier lieu, nous aborderons « La situation sociolinguistique », chapitre dans lequel nous déterminerons l'évolution du rapport entre le français et le patois dans le canton à travers la notion de diglossie, dans le but de mieux comprendre la dynamique des deux langues présentes. Nous présenterons différents facteurs qui ont poussé les locuteurs à cesser de transmettre et/ou de parler patois. Puis, nous nous concentrerons sur sa vitalité lors de la publication du *Patois neuchâtelois*, en 1894, à travers le concept de dilalie, type de diglossie spécifique. Ce premier chapitre observe de cette façon un angle plutôt large, c'est-à-dire le niveau collectif.

En second lieu, nous nous concentrerons, dans le chapitre « représentations linguistiques », sur des aspects plus individuels, bien qu'en lien direct avec le niveau collectif. En effet, à travers plusieurs témoignages individuels, nous essayerons de déterminer ce que ces témoins pensent du patois. Nous discuterons notamment des représentations perceptibles dans leur discours, la manière de nommer le patois, ainsi que les stéréotypes qui caractérisent les locuteurs de patois.

Dans un troisième temps, nous nous focaliserons sur les pratiques (« Un déplacement des pratiques »). Il s'agira de reconstituer les dernières pratiques langagières, par exemple, de déterminer « qui parle à qui » ou la dernière génération à avoir bénéficié de la transmission. Dans un second temps, nous observerons l'évolution des pratiques suites ou simultanément à la mise à l'écrit. Les problématiques liées à ce processus seront ensuite discutées.

Pour la seconde partie, il s'agira de réaliser une analyse de morphologie verbale. Celle-ci, au travers de l'élaboration de profils linguistiques des auteurs, permettra de constater l'impact de la situation sociolinguistique sur, d'une part, les graphies, d'autre par sur la morphologie verbale. Ensuite, nous démontrerons que, malgré la situation dilalique présentée dans la 1ère partie, le maintien d'une variation diatopique est toujours d'actualité, même dans la dernière décennie du XIXe siècle.

⁵ Comme des articles de presse portant sur le patois, ou encore les notes de travail des fondateurs du *GPSR*.

⁶ Précisons que nous choisissons un déterminant indéfini pour le nommer (« une histoire »), car celle-ci peut être amenée à être différente si l'on prend en compte un nombre plus important de sources, ainsi que si l'on aborde d'autres thématiques ou si l'on utilise d'autres outils et concepts d'analyse.

Première partie

Une histoire sociolinguistique du canton de Neuchâtel

1. Introduction

Le patois neuchâtelois, nous dit-on souvent, a disparu il y a plus d'un siècle, devenant ainsi l'un des premiers patois francoprovençaux suisses à s'éteindre (Gauchat 1908). De nos jours, en Suisse, des dialectes francoprovençaux sont encore parlés en Valais, bien que dans la majeure partie des localités, les locuteurs sont rares et âgés⁷. Dans les cantons de Vaud et Fribourg, quelques groupes de patoisants existent toujours⁸. Bien entendu, et ce dans toute la Suisse romande, cette langue a cessé d'être utilisée quotidiennement depuis longtemps. De ce fait, certains Romands pensent que le français régional qu'ils parlent est du patois, et ignorent sa vitalité et son existence passées⁹.

Un grand nombre de questions se posent lors de la disparition d'une langue. Comment une situation linguistique stable depuis plusieurs siècles peut-elle se trouver déséquilibrée à un tel point qu'une des deux langues utilisées est effacée du quotidien, voire, à terme, de la mémoire collective ? Les locuteurs patoisants possèdent-ils une image trop négative de leur langue pour désirer conserver son usage ? Peut-on aussi considérer les entreprises de sauvegarde comme un lieu d'interaction entre les pratiques et les locuteurs patoisants ?

Dans cette partie, nous nous plongerons donc dans l'étude de la situation sociolinguistique du canton de Neuchâtel au XIXe siècle. Avant de développer notre réflexion, nous expliquerons notre méthodologie ainsi que quelques éléments d'épistémologie. Nous aborderons, dans le premier chapitre, les siècles qui précèdent, dans le but de comprendre la situation sociolinguistique, que nous analyserons en second point. Ensuite, nous discuterons le concept de diglossie, qui nous permettra de saisir les rouages de l'équilibre pluriséculaire – puis du déséquilibre rapide – entre le français et le patois. Dans un second chapitre, nous mettrons en évidence les diverses représentations sociales de la langue, car elles sont à la fois conséquences et causes de la situation sociolinguistique, selon les processus interactionnels que nous décrirons. Pour finir, nous tenterons de saisir les pratiques du patois. Celles-ci, orales avant la fin du XIXe siècle, se déplacent à l'écrit dès la seconde moitié du XIXe siècle.

2. Le francoprovençal en Suisse romande

Mais avant de nous concentrer sur Neuchâtel, décrivons brièvement l'usage du patois en Suisse romande. Tout d'abord, pour ce qui est des cantons de Vaud et Fribourg, il semblerait que les élites urbaines comprenaient le patois, et le pratiquaient même de

⁷ Kristol (2018 : chap. 2) dans sa description du projet *ALAVAL*, considère que d'ici peu de temps, réaliser un travail similaire aurait été impossible car la grande majorité des témoins pour la réalisation du projet avait plus de 60 ans au moment de l'enquête, soit en 1994.

⁸ Entre autres, indiquons l'Amicale de Patoisants de Savigny-Forel, dans le canton de Vaud. URL: <http://www.patoisvaudois.ch/1-amicale-des-patoisants-de-savigny---forel.html> ; toutefois il s'agit ici de néo-locuteurs.

⁹ En effet, nous remarquons que le terme « patois » déclenche des réactions chez certains de nos interlocuteurs du quotidien. Ceux-ci font notamment des observations en ce qui concerne la langue qu'ils parlent eux-mêmes ou par leurs proches, du type : « Ma grand-maman parle patois : elle dit qu'elle utilise la panosse » (ou d'autres dialectalismes présents dans le français régional). Souvent, suite à une discussion plus approfondie, nous remarquons que notre interlocuteur confond effectivement patois et français régional ; il ne s'agit pas de remarques systématiques, puisque d'autres interlocuteurs savent à quoi correspond le patois. Toutefois, une étude systématique pourrait être utile pour séparer nos observations ponctuelles de représentations réellement présentes.

temps à autre (Merle 1991 : 61)¹⁰. Le patois est plutôt laissé aux « ruraux » (*Ibid.* : 62), bien qu'en ville, le *Journal de Lausanne* a fait de la place pour publier des textes en patois (*Ibid.* : 69). Mais aux environs de 1800, « l'oralité à Lausanne, devient française » (*Ibid.* : 90) ; en effet, selon Merle (*Ibid.* : 90) le fait que Vaud devienne canton, « fait triompher le français », à travers la mise en place de l'instruction obligatoire. La date du « triomphe » du français serait aussi, selon Gauchat (1908), de env. 1800 pour Neuchâtel. Pour Fribourg, les *Tableaux Phonétiques* indiquent que « [d]ans les campagnes qui ne subissent pas l'influence de grandes localités et où la population est restée homogène le patois est encore la langue courante des personnes d'âge mûr et parfois même des jeunes gens » (165).

Dans le canton de Genève, le français gagne l'oralité après 1750 (Merle 1991 : 23 ; Gauchat 1970). L'usage écrit du patois sera, quant à lui, intimement lié à des questions identitaires (Merle 1991 : 23-24), notamment par la célèbre chanson de l'escalade *C'è què laino*, mais aussi politiques, à travers des pamphlets (Merle 1991 : 40-43/Petit 2016). Selon Merle (1991 : 59), l'écriture dialectale disparaîtra lors de l'annexion de Genève à la France (1798). Selon les *TP*, le patois s'est mieux maintenu dans les régions rurales, "surtout dans les terres catholiques annexées au canton par les traités de 1815 et 1816" (164).

Selon Gauchat (1908), l'ordre dans lequel le français pénètre la société romande serait donc le suivant. Concernant les contextes d'usage (diaphasique), il sera d'abord une langue juridique et administrative dès le Moyen Age, puis la langue du culte et des écoles lors de la Réforme. D'un point de vue diatopique, le français triomphera d'abord dans les grandes villes, puis dans les petites villes, et enfin à la campagne. Cette évolution d'un pôle rural à un pôle urbain peut aussi être perçue de façon diastratique : les élites urbaines seront les premiers à parler uniquement le français (dès le XVI^e siècle, voire même avant [Cf. Skupien Dekens 2013]), et les derniers à abandonner le patois seront les individus issus de milieux agricoles.

On peut donc considérer le XIX^e siècle comme un tournant pour la vitalité du patois, qui cède ses usages au français. Chaque canton dispose néanmoins de ses problématiques spécifiques, et les réactions des acteurs sont ainsi différentes selon les lieux. Toutefois, il est certain que certaines similitudes avec d'autres cantons sont observables.

3. Méthodologie

Nous présentons ci-dessous la méthode à laquelle nous nous sommes référée pour le développement de notre première partie, dans laquelle nous analyserons le canton de Neuchâtel grâce à une perspective de sociolinguistique historique (SLH). Pour ce faire, nous mettrons tout d'abord en évidence un état de la recherche sur le sujet de la situation sociolinguistique à Neuchâtel au XIX^e siècle et avant, dans le but de mieux circonscrire nos bases de travail et les questions laissées en suspens par les chercheurs. Ensuite, nous expliquerons les méthodes mises en œuvre pour notre propre analyse. Pour finir, nous introduirons notre corpus. Cette présentation sera accompagnée d'une critique historique des textes.

¹⁰ Merle ne donne pas de date concernant cette assertion. Il est possible qu'il parle du XVIII^e siècle.

3.1 État de la recherche

Les questions du contact historique entre le patois et le français à Neuchâtel, ainsi que des représentations liées à ce contact, ont été au centre d'un nombre restreint de travaux de recherche, que nous présenterons ici. Ce canton est parfois uniquement mentionné comme exemple sur la problématique de la disparition précoce du patois¹¹. Les études de SLH qui portent sur les régions romandes sont rares et se concentrent essentiellement sur l'ensemble du domaine francoprovençal¹², mentionnant parfois synthétiquement la situation en Suisse romande¹³. Certaines études développent toutefois une approche méso (un ou deux cantons), à travers d'études spécifiques de Fribourg, Valais, Genève et Vaud, du Jura¹⁴. Neuchâtel n'est que très peu traité, malgré l'intérêt et les questions que soulève l'extinction précoce du patois. Néanmoins, deux articles dignes d'intérêt peuvent être signalés.

Le premier, de Carine Skupiens Dekens, s'intéresse à « La situation linguistique en Suisse romande au moment de la Réforme : l'exemple de Neuchâtel », et le second est écrit par Andres Kristol : « Regards sur le paysage linguistique neuchâtelois (1734-1849). Le témoignage sociolinguistique des signalements policiers ».

Skupiens Dekens met en évidence la situation diglossique au XVI^e siècle, et pour cela elle choisit d'approfondir un facteur externe du renforcement du français à Neuchâtel : la Réforme. Elle défend, dans cet article, une importance peu considérable de cet événement sur l'acquisition du français dans le canton de Neuchâtel chez les lettrés, qui semblaient déjà le manier ou le comprendre suffisamment. L'influence de la Réforme serait plus forte pour la majorité de la population, suite à la scolarisation, mais le français était déjà connu avant l'arrivée des réformateurs. Bien entendu, le patois est toujours parlé, à cette époque, dans la vie quotidienne. Cette étude permet donc de poser des jalons quant à l'histoire de la diglossie neuchâteloise.

Quant à Kristol, il utilise des sources plutôt originales pour déterminer les usages et les représentations du patois et du français entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Il analyse en effet des signalements policiers, initialement examinés par Norbert Furrer, dans *La Suisse aux 40 langues* (2002), mais dont le dépouillement et l'étude pouvaient encore être approfondis pour le canton de Neuchâtel (Kristol 2013 : 279). Ce corpus permet essentiellement une approche micro, à travers l'établissement de profils linguistiques. Ceux-ci, comme le note l'auteur, sont peu représentatifs d'un point de vue statistique, puisqu'il s'agit de 266 signalements sur un laps de temps de 66 ans et sur environ 50'000

¹¹ Notamment dans tous les cours que nous avons suivis en Bachelor, lors des introductions à la dialectologie et à la sociolinguistique.

¹² Au sujet du domaine francoprovençal voir Tuailon (2007), Martin (2013), Jablonka (2014) et Kristol (2016).

¹³ Concernant les études ou les passages d'études se focalisant sur une approche macro de la SR : Jablonka (2014 : 519-520), Gauchat (1908), Burger (1979), Matthey/Meune (201), Kristol (1998), Maître (2003), Aquino Weber/Cotelli Kureth/Nissille (2019).

¹⁴ Pour l'étude de plusieurs cantons romands, voir Merle 1991. Pour le Jura, voir Reusser-Elzingre 2018 et Cotelli 2015. Pour Fribourg, mentionnons : Berchtold, Elisabeth, (2014)., « La polyglossie au XV^e siècle à Morat », in: *"Toujours langue varie..." : mélanges de linguistique historique du français et de dialectologie galloromane offerts à M. le Professeur Andres Kristol par ses collègues et anciens élèves*, Genève : Droz, pp. 323-328 et pour Genève : Merle, René, (1992), « Les publications "patoises" dans les révolutions de Genève : une originalité historique au temps des Lumières », *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. 22, p. 33-51

habitants. Par ailleurs, les témoignages apparaissent peu précis quant aux pratiques réelles des locuteurs (*Ibid.* : 282-83). Cet article permet de baliser quelque peu la situation linguistique ; selon ces sources, Kristol considère que

[j]usqu'au premier quart du XIXe siècle [...] le pays de Neuchâtel est un pays parfaitement bilingue (ou diglossique, mais les modalités du partage fonctionnel entre le français et les patois locaux restent à déterminer). (*Ibid.* : 293)

Suite à ce constat d'un nombre restreint de recherches sur la situation sociolinguistique, nous avons voulu compléter les résultats de ces deux études par d'autres types de sources. Nous souhaitons notamment déterminer les « modalités de partage fonctionnel » que mentionne Kristol.

3.2 Méthodologie de travail

Un élément central pour réaliser notre travail a été de définir un corpus suffisamment varié et qui documente la manière dont le patois était perçu et la situation linguistique¹⁵ dans le canton de Neuchâtel. Contrairement à la partie morphologique de notre travail (2^e partie), nous ne nous focalisons pas uniquement sur quelques localités, mais sur l'ensemble du canton¹⁶. En effet, la plupart des sources sont produites par des intellectuels qui habitent Boudry, Neuchâtel, la Béroche et La Chaux-de-Fonds. Comme il s'agit d'une analyse sociolinguistique d'un temps passé, nous appliquerons à la fois les méthodes de l'histoire et celles de la sociolinguistique. Cette double approche donne lieu à la sociolinguistique historique, que nous allons définir plus précisément avant de présenter notre corpus.

Le champ d'études de la SLH est encore assez récent, du moins pour ce qui est du domaine gallo-roman. Il est théorisé en français principalement dans l'ouvrage collectif *Sociolinguistique historique du domaine gallo-roman. Enjeux et méthodologies* d'Aquino/Cotelli/Kristol (2009). Notons cependant que cette discipline existe depuis déjà un certain temps pour d'autres domaines linguistiques. Cotelli (2009 : 4) note notamment un changement dans les approches entre les années 1980 et 1990. Lors de sa genèse, cette discipline avait essentiellement pour but d'analyser le changement linguistique dans son contexte social (*Ibid.* : 5). Cette tendance n'est pas la seule ; on relève aussi une SLH « plus proche d'une sociologie du langage ou d'une ethnographie linguistique » (*Ibid.* : 10), notamment à travers des questions de contacts de langues et de politiques linguistiques (*Ibid.* : 13)¹⁷. Pour notre première partie, notre démarche se veut plutôt de cette deuxième approche, puisque nous chercherons à définir les relations et interactions entre les langues et les membres de la société.

Concernant les méthodes de cette discipline, que nous allons appliquer, elles consistent « principalement [en une] adaptation des méthodes sociolinguistiques à des matériaux dits historiques » (Rubio 2016 : 1). Dans cette approche, sont notamment pris en compte « [le] rapport aux langues, ou [les] représentations des langues » (*Ibid.* : 5). La grande différence, par conséquent, avec la sociolinguistique, est le type de corpus : enregistré vs écrit (Kristol 2009 : 26), ainsi que la manière de l'aborder. Il s'agit donc, d'un point

¹⁵ Nous entendons, ici, par « situation linguistique », le fait de savoir si le patois et le français sont en concurrence, dans une situation de diglossie par exemple, mais aussi quelles sont les pratiques des locuteurs bilingues.

¹⁶ Dans la limite des sources trouvées et transcrites.

¹⁷ Cotelli mentionne, pour les études de cette dernière tendance, les travaux de Kristol et de Courouau.

de vue théorique, d'ouvrir ce champ, essentiellement focalisé sur des sources orales, à des sources écrites (*Ibid.* : 26).

En plus de diverger par sa forme, le corpus en SLH est aussi différent en raison de son accessibilité. En effet, les sociolinguistes qui travaillent sur des situations actuelles créent eux-mêmes leur corpus, par des questionnaires précis appliqués à un nombre représentatif de témoins. Pour notre cas, c'est-à-dire dans l'étude d'une situation passée, les sources disponibles « [d]ans la mesure où elles existent, [...] existent en nombre limité. L'information disponible est toujours lacunaire » (*Ibid.* : 27). De la sorte, les informations données par le corpus ne se calquent pas entièrement sur celles dont nous avons besoin pour appliquer complètement les concepts sociolinguistiques. Certaines interprétations peuvent donc être faussées, comme pour toute réflexion de nature historique.

Pour reconstituer la situation sociolinguistique à Neuchâtel, nous avons utilisé des concepts actuels du domaine de ce champ d'études, essentiellement les représentations linguistiques, les pratiques langagières, la diglossie, le bilinguisme ainsi que le *code-switching*¹⁸. Nous avons appliqué ces derniers sur des données parcellaires et datant du XIXe siècle. Nous avons développé, dans l'ensemble une approche diachronique du XIXe siècle, durant lequel se produisent des tournants au niveau de la pratique du patois. Puisqu'un grand nombre de nos sources est daté de la fin du XIXe siècle, une approche synchronique vient compléter cette approche diachronique.

Par la suite, puisqu'il s'agit d'une recherche portant sur un objet historique, il est crucial d'interpréter les différents types de sources selon leur nature, leur auteur et leur contexte de production. C'est ce que nous aborderons dans le sous-chapitre « Description et critique des sources ».

Après avoir choisi, transcrit et critiqué le corpus, un des points importants était, d'un côté, de définir comment les témoins percevaient les langues – le patois tout comme le français – au XIXe siècle. D'un autre côté, il était important de déterminer la situation sociolinguistique, notamment de préciser s'il s'agit d'une diglossie, et le cas échéant, jusqu'à quand. Nous nous évertuerons donc, d'une part, à comprendre les enjeux épistémologiques de la diglossie¹⁹, puis à considérer notre corpus à travers cet outillage conceptuel. Bien que nous traiterons les représentations dans un second temps, celles-ci sont en interaction avec le contexte sociolinguistique (diglossique).

Néanmoins, comme nous le verrons à travers la description de notre corpus, cette question des représentations sera peu aisée, car nous n'avons pas accès aux représentations des citoyens de classes populaires. En effet, nos sources proviennent presque essentiellement des élites intellectuelles, notamment des membres de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Neuchâtel (SHAN).

En effet, les signes permettant de déterminer l'évolution du statut social du patois sont multiples. Nous pouvons observer des signes « implicites », comme l'usage de traductions, les représentations elles-mêmes ou le regard porté par des études pré-

¹⁸ Chacun de ces concepts sera décrit et théorisé dans les (sous-)chapitres correspondants.

¹⁹ Les concepts que nous mettons en évidence dans cette partie seront décrits et théorisés dans les chapitres d'analyse, pour des raisons de dynamisme de lecture.

scientifiques et scientifiques. Comprendre les raisons d'exister des textes en patois peut aussi permettre de préciser certaines réflexions.

Néanmoins, il ne faut pas oublier que notre étude présente *une* interprétation. En effet, les définitions de la diglossie et des concepts liés, que nous présenterons lors de notre analyse, sont nombreuses, et les conclusions possibles aussi. En effet, par la nature parcellaire de nos sources, nous produisons une certaine analyse. Mais avec l'usage d'autres sources – d'autres correspondances, des textes littéraires, etc. – les réflexions seraient bien entendu susceptibles d'aboutir à des résultats différents. Nos observations, dans ce mémoire, ne sont donc bien entendu valables essentiellement pour notre corpus et dans le cadre des méthodologies et des concepts mobilisés.

3.3 Définition et critique du corpus de l'analyse sociolinguistique

S'agissant d'une recherche historique, la nécessité de croiser les sources, en cherchant le plus grand nombre de témoignages, rédigés sur divers types de supports, a été au centre de nos préoccupations. En effet, chaque médium doit être interprété différemment, puisque ses raisons d'exister ne sont pas identiques. Nous avons utilisé des textes édités, notamment les préfaces et les notes de bas de page de l'édition des textes en patois neuchâtelois, dont la publication est éponyme (*Le Patois neuchâtelois*, 1894). Nous nous sommes aussi basée sur des articles de presse, ainsi que sur des correspondances et les journaux personnels, afin de ne pas recourir uniquement à des sources éditées.

Dans ce chapitre, nous effectuerons la présentation et la critique des sources, dans le but de mieux saisir l'implication des différents témoignages utilisés pour l'analyse. Nous décrirons dans un premier temps les sources éditées, comme *Le Patois Neuchâtelois*, ainsi que les journaux locaux. Dans un second temps, nous nous focaliserons sur les sources manuscrites, comme les notes personnelles et les correspondances.

3.3.1 Sources imprimées

3.3.1.a. *Le Patois Neuchâtelois* (1894)

Une première source majeure qui documente le patois neuchâtelois est sans aucun doute *Le Patois Neuchâtelois*, édité en 1894 (1895²⁰) par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Neuchâtel (SHAN), plus spécifiquement par la Commission du patois²¹. L'édition des 123 textes en patois neuchâtelois, qui proviennent de plusieurs communes du canton, est précédée d'une préface et d'un avant-propos. La préface est la plus importante en quantité des deux pièces liminaires, et est signée par Paul Buchenel²². Elle est un témoignage précieux pour les représentations linguistiques qui entourent le patois au XIXe siècle à Neuchâtel.

Comme source historique, *Le Patois Neuchâtelois* est bien entendu critiquable. Tout d'abord, sa préface est peu fondée scientifiquement. Bien que Buchenel rédige celle-ci à la fin du XIXe siècle. Par sa qualité de pasteur, et donc non pas de linguiste, il semble

²⁰ Cette seconde date est la date réelle de publication ; en effet, le travail d'édition ayant pris du retard, la page de titre indique 1894, mais comme on le voit dans certaines notes de bas de page, ainsi que dans les notes de Louis Favre et correspondances utilisées, la date réelle de publication est juin-juillet 1895.

²¹ C'est le nom donné au groupe de travail pour la publication du *Patois Neuchâtelois*. On relève aussi parfois le nom de Comité du Patois pour désigner le même groupe.

²² Pasteur et historien local amateur. Il est membre de la SHAN.

connaître de manière vague l'état de la recherche en dialectologie (pour le francoprovençal). Celle-ci a commencé deux décennies plus tôt, par Haefelin (1873), dont la recherche porte justement sur le patois neuchâtelois²³. Malgré l'importance de ce texte pour les linguistes et les dialectologues actuels, Buchenel le mentionne rapidement, car ce texte ne concerne pas réellement son propos qui se veut plus spéculatif et qui vise à rendre hommage au patois. Mais, bien que son texte soit fortement fondé sur le *pathos*, il est très utile pour dégager des représentations ayant cours à la fin du XIXe siècle.

Nous mentionnons qu'il met du pathos dans son texte, car le ton est fortement emphatique du début à la fin. Il accumule notamment les images poétiques :

[...] ; [le patois] est né à l'ombre des forêts où s'abritaient les vieux Celtes ; il s'est développé au sein des campagnes, et la seule harmonie qui soit digne de lui est celle de la nature, et de la nature sauvage et inculte, les cris discordants qui s'élèvent du fond de la forêt, le tumulte du vent dans les bois de sapins, le tourbillonnement de la vague sur les rives de nos lacs agités.

Puis au dernier paragraphe, il s'adresse au patois lui-même, en usant même de la tournure emphatique « ô notre vieux patois neuchâtelois » (Buchenel 1894 : 16). À plusieurs reprises, il ira jusqu'à le personnifier, lui attribuant des caractéristiques humaines, et des actes volontaires et conscients :

Pourquoi disparaîtrais-tu tout à fait ? Pourquoi ne laisserais-tu pas en mourant à l'idiome qui a pris ta place quelques-uns de tes mots si expressifs, quelques-unes de tes tournures si pittoresques ?

Cette préface est donc précieuse, car elle témoigne de plusieurs représentations linguistiques, mais renseigne aussi sur l'histoire du patois à Neuchâtel. Bien entendu, seule, elle ne permet que de mettre en évidence les représentations mentales de Buchenel. Mais croisée avec des remarques métalinguistiques²⁴, ainsi que des témoignages épilinguistiques²⁵, elle permet de décrire une partie des représentations mentales liées au patois. Quant aux représentations des locuteurs issus d'autres milieux sociaux, elles ne sont pas accessibles à travers notre corpus.

Une autre source non négligeable et éditée qui permet de documenter la situation linguistique ainsi que les représentations liées au patois est la lettre de George Quinche (1803-1878), rééditée dans *Le Patois neuchâtelois*. Cet auteur est connu, et a notamment fait l'objet d'une recherche²⁶ ; il a en effet publié et écrit un grand nombre de textes en patois de Valangin. Cette lettre constitue son introduction à son *Glossaire patois*, publié en 1866 (PN : 24). Il y décrit en patois ses souvenirs liés à ce qu'il a entendu de cette langue, où et quand. L'usage du patois lui permet aussi une certaine proximité du lecteur, pour autant que celui-ci le comprenne. Ce texte permet, sans en tirer de

²³ En effet, bien que d'autres textes qui portent sur un parler francoprovençal aient été écrits avant, Knecht le considère comme le premier *linguiste* à travailler sur un dialecte de ce domaine linguistique, voire même de toutes les études galloromanes (1971 : 103).

²⁴ Il s'agit de remarques portant spécifiquement sur les phénomènes linguistiques (Blanchet 2012 : 169).

²⁵ Le discours épilinguistique « rend compte implicitement, dans les comportements langagiers, des représentations linguistiques » (Blanchet 2012 : 169).

²⁶ Greuter, Otto, *George Quinche, Le temps d'autrefois (La bourgeoisie de Valangin). Dialektgedicht in der Mundart von Valangin (Kt. Neuenburg) nach der Originalhandschrift, mit Übersetzung, philolog. Kommentar und Grammatik herausgegeben.*

conclusions trop hâtives, de documenter la situation linguistique à Valangin, trois décennies plus tôt que nos autres documents.

Une seconde lettre écrite durant cette même décennie, aussi publiée dans le *Patois Neuchâtelois*, a été rédigée par l'abbé Jeanneret, vaudruzien. Celle-ci permettra d'étoffer notre corpus sur le rapport qu'un locuteur peut avoir avec le patois. En effet, celui-ci y décrit son sentiment quant à la disparition de sa langue.

3.3.1.b Recherche scientifique

L'introduction (« Einleitung ») de la recherche d'Urtel sur le patois neuchâtelois (*Beiträge zur Kenntnis des Neuchâteller Patois : Vignoble und Béroche*, 1897) contient des données importantes. Elle témoigne essentiellement de l'état du patois lors de la venue du chercheur dans le canton, soit en été 1895 et au printemps 1896. Son enquête a lieu donc très peu de temps après la publication du *Patois Neuchâtelois*, ce qui pourrait permettre de croiser les données disponibles dans le *Patois neuchâtelois* et celles présentées dans son étude. Malheureusement, la description des locuteurs dans le texte d'Urtel n'est pas au centre de sa démarche scientifique, et donc peu détaillée. Ce manque d'informations au sujet des locuteurs rend délicate la comparaison avec les données concernant des locuteurs (nom, prénom, biographie, connaissance du patois) issues du *Patois Neuchâtelois*. En effet, Urtel indique notamment une personne à Cortaillod²⁷, alors que le *Patois neuchâtelois* défend que le dernier locuteur de ce village était le père d'Henri-Louis Otz, décédé à cette époque. Il est de la sorte difficile de saisir lequel des deux aurait raison. On peut cependant imaginer qu'Urtel a contacté des personnes plus proches des milieux agricoles. Ainsi peut-être a-t-il pu trouver d'autres locuteurs, inconnus de la Commission du Patois. Naturellement, celle-ci étant assez élitiste par son inscription dans la société savante qu'est la SHAN, il est possible qu'ils n'aient pas les mêmes contacts.

3.3.1.c La presse

Pour les documents de presse, nous avons trouvé certains éléments importants dans les archives en ligne d'*Arcinfo*²⁸, notamment dans *La Feuille d'Avis de Neuchâtel et du Vignoble neuchâtelois*. Pour les compléter, nous avons aussi consulté quelques numéros (années 1899- 1901) de *La Feuille d'Avis du Vignoble*, indiqués par L. Gauchat dans ses notes²⁹. On ne peut bien sûr pas exclure l'existence d'autres sources de ce même type, notamment dans la *Feuille d'Avis de la Béroche*³⁰. Les témoignages journalistiques peuvent être de type épilinguistique tout comme métalinguistique. En effet, certains articles ont pour sujet le patois, et permettent donc de mettre en évidence les avis et réactions sur la disparition du patois, ainsi que sur le patois lui-même. Mais

²⁷ Mais notons qu'il n'est pas explicite sur le fait qu'il s'agisse d'un locuteur ou d'une autre personne ayant collaboré à ses recherches. Il indique en effet, à la p. 7, « Der Abhandlung liegt Material aus 20 folgenden Otschaften zu Grunde, die ich länger oder kürzer besuchte »; nous aurions ainsi envie de penser qu'il a trouvé des locuteurs patoisants, puisque Cortaillod est indiqué dans la liste de communes. Par ailleurs, il nomme comme « Patoisant » (72-73) un certain M. Renaud. Selon nos recherches dans la presse, il pourrait s'agir d'un agriculteur, car grand nombre de Renaud semblent travailler dans ce milieu à Cortaillod, mais nous n'avons aucune preuve fiable. Cette question reste en suspens.

²⁸ http://www.lexpressarchives.ch/olive/apa/swissnp_fr/#panel=home.

²⁹ Gauchat Louis, Mots et textes relevés dans diverses localités du district de Boudry et du Val-de-Ruz. Extrait de presse divers en patois. 1899.

³⁰ Les journaux consultables à la commune de la Grande-Béroche sont malheureusement trop récents pour notre recherche (dès env. 1930).

nous pouvons aussi nous servir de ces sources pour interpréter des éléments implicites. L'usage qu'elles peuvent faire du patois dans les publications, notamment par leur place (rubrique et quantité) ou par la présence/absence de traductions est significatif. En effet, comme il s'agit de journaux populaires, ils aident à mieux saisir le rapport des couches populaires avec cette langue.

3.3.1.d. Une cacologie

Si la plupart des sources mentionnées dans cette partie de présentation et de critique des sources portent directement sur le patois, on ne peut négliger l'ouvrage d'Alphonse Guillebert³¹, *Le dialecte neuchâtelois : dialogue entre Mr. Patet et Mlle. Raveur, sa cousine*. Ce court livre est un ouvrage cacologique, ainsi destiné à mettre en évidence certaines formulations neuchâteloises perçues comme fautives dans le français. « Dialecte » s'entend donc dans ce texte comme « français régional », le français parlé à Neuchâtel (Matthey 2016). Il s'agit d'un témoignage précieux des idéologies linguistiques présentes à Neuchâtel dans le premier quart du XIXe siècle, d'une part sur le rapport de l'auteur au français, mais aussi aux divers types de régionalismes présents dans le français régional : germanismes, archaïsmes, dialectalismes (cf. Matthey 2016).

3.3.2. Sources manuscrites

Nous avons utilisé deux types de documents d'archives de nature manuscrite. D'une part, les correspondances entre les acteurs de l'édition du Patois Neuchâtelois³², d'autre part, mais dans une moindre mesure, les notes quotidiennes qu'a pris Louis Favre sur sa vie.

3.3.2.a Correspondances

Les correspondances que nous avons utilisées sont celles du Fonds Fritz Chabloz (Archives de l'État de Neuchâtel, désormais AEN), celles du Fond Charles-Eugène Tissot (AEN), ainsi que celles du Fonds Louis Favre (Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel, désormais BPUN), mais aussi quelques lettres issues du Fonds d'archives de la SHAN (BPUN). Nous avons transcrit ces documents de manière diplomatique, sans résolution des abréviations, et uniquement les passages utiles pour notre recherche³³.

Le Fonds Fritz Chabloz est le plus riche pour les correspondances, car cet homme était le secrétaire de la commission du *Patois Neuchâtelois*³⁴. Tous les textes convergeaient par conséquent vers lui, de même qu'un grand nombre de réflexions sur le travail

³¹ (1792-1861), né à Saint-Blaise, « il exerce successivement ou en parallèle les fonctions de pasteur, professeur au collège et à l'Académie (ancienne Université de Neuchâtel) et doyen de la Compagnie des pasteurs du canton (Matthey 2016 : 135).

³² Pour trouver la correspondance nécessaire, il a fallu attendre de pouvoir consulter les journaux personnels de Louis Favre. Comme il y écrit chaque jour tout ce qu'il fait, trouver les noms des personnes avec qui il a entretenu une correspondance sur le patois est possible.

³³ Voir *annexe 1*, pp. 5-26.

³⁴ Retraité, ancien instituteur, il habitait à la Béroche. (1841-1905 ; *PN* : 416).

d'édition. Ses trois principaux correspondants sur ce sujet ont été Louis Favre, Oscar Huguenin³⁵ et Charles-Eugène Tissot³⁶.

Parmi les lettres adressées à F. Chabloz, celles de Louis Favre sont de caractère assez formel. En effet, ils semblaient avoir essentiellement une relation professionnelle dans le cadre de la Commission du patois. On peut mettre en évidence cette relation notamment dans l'appellatif « Cher Collègue », « Cher Monsieur Chabloz » au début des lettres, de même que par l'usage du vouvoiement. Toutefois, leur rapport hiérarchique, bien que Louis Favre soit président de la Commission du Patois et Chabloz secrétaire, ne semble pas profondément marqué. Ce sont surtout des informations de nature pratique que se sont échangées ces deux hommes, qui portent notamment sur les textes reçus à éditer pour le *PN*. Les lettres consultées datent d'entre 1893 et 1895, c'est-à-dire exactement pendant le travail d'édition du *PN*, permettant ainsi une observation de leurs pratiques dans le vif. Ce témoignage simultané aux événements autorise d'accorder un certain crédit aux faits décrits dans leurs lettres, puisque ceux-ci témoignent de leur présent et non pas du passé, pour lequel entrerait en compte la mémoire.

Le même genre de relation peut être mis en évidence dans les lettres envoyées par Ch.-E. Tissot : « Monsieur et cher Collègue ». La correspondance consultée date des années 1894-1895, c'est-à-dire de la période de travail intense pour la publication du *Patois neuchâtelois*.

Les lettres provenant d'Oscar Huguenin sont quant à elles très amicales. F. Chabloz et O. Huguenin semblent effectivement avoir eu une relation assez proche, hors du cercle de la SHAN. On peut notamment voir cela à travers l'usage de l'adresse « Mon cher Fritz » ainsi que du tutoiement. Ils s'entretiennent essentiellement des problèmes rencontrés dans les traductions. La correspondance consultée est datée d'entre 1887 et 1895, ce qui permet d'avoir un aperçu avant l'édition du *PN*.

Pour ce qui est du Fonds Charles-Eugène Tissot, il ne contient malheureusement qu'une lettre. Celle-ci est digne d'intérêt, car elle permet notamment d'avoir un accès à l'extérieur du cercle restreint comprenant Tissot, Huguenin et Favre. En effet, cette lettre est écrite par une femme, Mme Clémentine Digier-Ruet, et porte sur sa lecture du *Patois Neuchâtelois*. Elle sert dès lors à étoffer les témoignages relevant du rapport avec le patois et des représentations liées.

Les correspondances renseignent en particulier sur la relation qu'ont les expéditeurs avec le patois, et permettent ainsi de documenter les réflexions sur les représentations. D'autre part, elles informent sur les pratiques éditoriales et de sauvegarde.

³⁵ Louis Favre et Oscar Huguenin sont tous les deux des écrivains neuchâtelois ; le premier est né à Boudry, il a enseigné à La Chaux-de-Fonds et à Neuchâtel (voir Blant 2004). Le second est né à la Sagne, mais habitera Boudry pendant plusieurs années, et lui aussi instituteur, écrivain et même dessinateur (M. Favre 1906). Tous deux ont été des acteurs culturels importants au XIXe siècle pour le canton de Neuchâtel. Ils sont aussi, selon ce que nous avons constaté dans nos sources, de bons amis. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé leur correspondance, qui serait certainement riche de renseignements pour notre recherche.

³⁶ Instituteur, écrivain et historien local, Charles-Eugène Tissot (1832-1900) est né à La Chaux-de-Fonds (*PN* 1894 : 415 ; Cop 1990 : 3-4). Il a 62 ans au moment de la parution du *PN*. Il a énormément étudié le patois « dans un but historique » (*PN* 1894 : 415 ; Cop 1990 : 4).

3.3.2.b Documents personnels

À côté des correspondances, nous avons utilisé un autre type de source manuscrite : les carnets annuels que remplissait Louis Favre. Ce dernier y notait tout ce qu'il faisait, à qui il écrivait, de qui il recevait des lettres, son état de santé, ses occupations, ses paiements, voire même parfois ce qu'il mangeait. Les informations indiquées sont majoritairement de nature pratique (« reçu paquet de livres patois. Félix Bovet », 5 octobre 1892), mais à certains moments aussi réflexives (« O. Huguenin m'envoie un récit délicieux en patois de M. Adolphe Vuille de la Sagne. Le Tchevri de la Tcharbonnire où je trouve des mots patois que j'ignorais ou que j'avais oubliés », 23 octobre 1894). Il ne s'agit malheureusement pas toujours de phrases complètes, ce qui en rend occasionnellement difficile la compréhension. Néanmoins, comme ce sont des notes écrites pour lui-même, les faits décrits sont fiables. En outre, son journal donne accès à une reconstitution plutôt précise du processus d'édition, grâce aux dates indiquées. Il permet de mieux saisir quels sont les acteurs importants dans l'acte d'édition, de même d'où proviennent les textes ainsi que dans quelles mains ils ont voyagé.

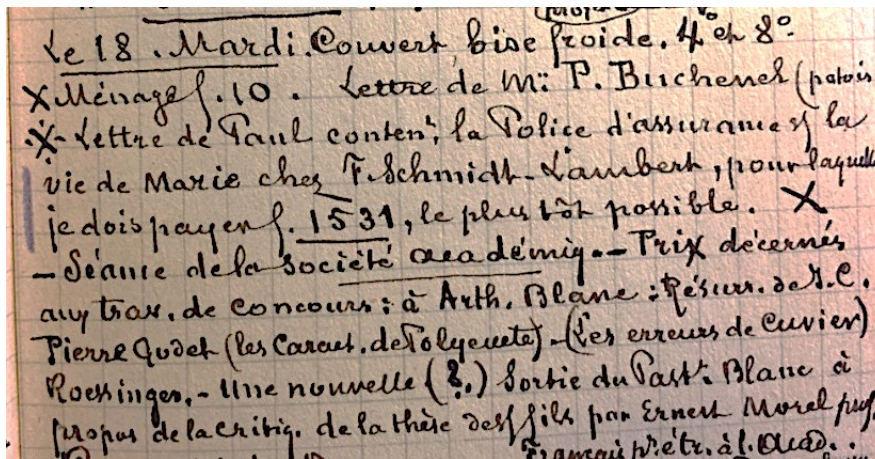


Figure 2 Photo d'une page des carnets de L. Favre

3.3.2.c Procès-verbaux et règlements de sociétés

Par ailleurs, les archives de SHAN, la société instigatrice de l'édition du *Patois Neuchâtelois*, nous ont fourni une autre source de qualité pour documenter le processus d'édition et son impact sur la langue. On y trouve une seule lettre, adressée à Fritz Chabloz, et vraisemblablement écrite par Ch.-E. Tissot ; celle-ci est accompagnée d'un petit texte emphatique sur le patois. Les autres sources qui permettent de documenter notre mémoire comprennent trois procès-verbaux. Deux se nomment « Commission du patois neuchâtelois », et sont numérotées de 1 et 2. La troisième est simplement titrée « 3e séance » et datée du 24 mai 1894. C'est durant ces séances qu'étaient ainsi prises les décisions relatives à la publication du *Patois Neuchâtelois*. On peut par conséquent déterminer, parmi les membres de cette commission, ceux qui ont réellement été impliqués dans la publication de l'ouvrage. D'autre part, nous pouvons observer les problèmes rencontrés. Nous regrettons seulement l'écriture manuscrite très difficile à déchiffrer, qui nous a forcée à laisser des passages blancs.

Nous avons aussi consulté certains documents officiels du Cercle du Sapin³⁷, conservés aux Archives de La Chaux-de-Fonds. Ce cercle, basé à La Chaux-de-Fonds, est fondé par Ami Huguenin pour maintenir le patois des Montagnes. Nous avons uniquement utilisé les règlements, qui nous éclairent de manière indirecte sur la disparition du patois. Néanmoins, le fonds est riche, en particulier par ses procès-verbaux en patois, et pourrait servir à des analyses plus approfondies.

3.3.2.d Texte en patois

En vue d'étoffer certains raisonnements, nous nous servirons parfois aussi des sources issues de notre corpus linguistique. Principalement, dans notre cas, du manuscrit *La Tisanna de Champion, Bail de l'esprit à foison*. Ce texte anonyme, écrit en alternance français – patois, est une chanson, écrite en 1807 (Gauchat 1912/I : 197). Elle permettra notamment, à travers le contenu implicite qu'il véhicule, de documenter les pratiques langagières dans un contexte bilingue.

3.3.2.e Conclusion

Tous ces matériaux contribuent à la documentation de plusieurs thèmes et représentations. Néanmoins, il ne faut pas oublier qu'il s'agit de textes écrits par des lettrés, dans un cercle très spécifique. Les témoignages qui sortent de ce cercle sont rares, ce qui, malgré la diversité et quantité des sources, ne nous permettra donc pas de tirer des conclusions générales. Par ailleurs, ces témoignages ne nous donnent pas accès aux représentations des agriculteurs ou des ouvriers, ou des locuteurs mêmes restants, ce qui aurait été pourtant extrêmement intéressant.

4. La situation sociolinguistique

Dans ce chapitre, nous chercherons à définir la situation sociolinguistique – c'est-à-dire la place des différentes langues – le français et le patois — au sein de la société neuchâteloise. Nous commencerons par définir les concepts essentiels pour comprendre la situation sociolinguistique. Ensuite, nous présenterons la situation depuis le Moyen-Âge, notamment grâce au concept de diglossie. Nous nous concentrerons ensuite sur un aspect plus individuel de la situation sociolinguistique : le bilinguisme et l'alternance codique. Les facteurs de disparition du patois seront mentionnés par la suite. Enfin, nous discuterons de la situation sociolinguistique dans la seconde moitié du XIXe siècle, notamment grâce au concept de dilalie.

4.1 Concepts

Il est manifeste que, pour qu'une langue en remplace une autre, une situation de bilinguisme, voire de diglossie, a dû préexister. Nous entreprendrons donc de déterminer dans ce chapitre les contextes d'usage des langues en présence, c'est-à-dire le français et le patois neuchâtelois. Mais avant cela, il nous paraît nécessaire de théoriser ce concept.

³⁷ Fondé en 1856 par Ami Huguenin et des connaissances à lui, ce cercle chaux-de-fonnier avait pour but de conserver le patois. Il deviendra finalement un cercle politique, d'abord défenseur de la République, il deviendra très fréquenté et est encore actif aujourd'hui. (URL: <http://bvcf.ch/bvcf/patrimoine/archives-fonds-speciaux/archives-associations/Pages/le-cercle-du-sapin.aspx>)

Le concept de diglossie est un concept largement utilisé en sociolinguistique depuis son introduction par Ferguson en 1959³⁸. Néanmoins, au lieu de renvoyer à une définition identique pour tous les chercheurs, il pose de nombreux problèmes épistémologiques. Ce sujet est développé par Tabouret-Keller (1982 et 2006), de même que Lüdi (1990). Nous nous contenterons, pour notre part, de présenter synthétiquement les enjeux ainsi que la définition de la diglossie utilisée pour notre réflexion.

Lüdi présente le concept de diglossie comme étant problématique dans le sens que, suite aux nombreuses redéfinitions et élargissements de ses champs d'application, la définition initiale est affaiblie (1990 : 311b). Il considère donc qu'il pourrait être pertinent d'utiliser le terme diglossie comme étant « générique », en prenant en compte plusieurs axes de variations.

Parmi ces classifications génériques, le concept de *dilalie* est important pour la situation sociolinguistique de la Suisse romande, comme le démontre Maître (2003). Il reprend, pour l'appliquer à la situation diglossique de la Suisse romande, ce concept utilisé à l'origine par Berruto, pour l'Italie (Maître 2003 : 170). Cette situation est

caractérisée par la coexistence de dialectes et d'un standard dans laquelle le standard est langue maternelle d'une partie croissante de la population et assume pour eux toutes les fonctions (situation de l'Italie). (Maître 2003 : 171)

En effet, il note que la plupart des domaines en Suisse romande sont « investis par le français » (*Ibid.* : 173) :

l'administration, la chancellerie, le notariat [au détriment du latin, selon n. 8], la communication supralocale, la littérature, la scolarité, la conversation ordinaire, la communication intrafamiliale.

Nous discuterons donc de la situation neuchâteloise du XIXe siècle en termes de dilalie, cette notion semblant fonctionnelle pour la Suisse romande.

Pour notre réflexion, nous utiliserons en effet le concept de diglossie dans le sens de Fishman (Lüdi 1990 : 309-310). Ce dernier définit le concept de diglossie par opposition au concept de bilinguisme. Le concept de bilinguisme, à un niveau social, permet de mettre en évidence que deux langues sont parlées dans le même lieu au même moment, mais ne permet en effet pas de préciser si, d'un point de vue politique ou des représentations, il y a une hiérarchisation des langues. Selon cette logique, une diglossie est bilingue, mais une situation bilingue pas nécessairement diglossique.

Toutefois, un des problèmes de la notion de diglossie est qu'elle oppose deux langues (par extension des deux variétés de Ferguson), alors qu'il existe entre ces deux langues un continuum linguistique (Tabouret-Keller 1982 : 20).

³⁸ Pour Ferguson (Tabouret-Keller 1982 : 19, qui cite Ferguson 1959 : 325), lorsqu'il introduit ce concept dans sa réflexion, la diglossie est présente lorsque « deux variétés d'une langue coexistent à travers toute une communauté, chacune ayant à jouer un rôle défini ». Il distingue une variété « haute », qu'il nommera H (*high*) et une variété dite « basse », qu'il nommera L (*low*). La variété haute correspond à une norme « supradialectale », et peut être identifiée à la norme écrite ; de la sorte, elle « sert de support à la science, religieuse ou profane, mais n'est pas employée dans les conversations courantes ». La variété basse « est employée couramment dans la vie quotidienne ». (Tabouret-Keller 1982 : 19). Selon Massot/Rowlett (2013 : 4), Ferguson voulait à la base mettre en exergue que les locuteurs considèrent la variété H et L comme la même langue. D'une certaine manière, les locuteurs seraient donc bilingues sans s'en rendre compte.

Pour ne pas réduire une situation de diglossie en une simple opposition entre deux langues, mais en prenant les effets des interférences produites par le contact de ces deux langues, des sociolinguistes ont importé des concepts provenant du domaine de la créolistique. Dans ce domaine, les chercheurs prennent en compte un axe, sur lequel est placé le basilecte dans un pôle, et l'acrolecte sur l'autre pôle (Tabouret-Keller 1982 : 20-21). Le basilecte désigne, dans le domaine de la créolistique, le créole le plus éloigné de l'anglais ou du français. L'acrolecte consiste à l'opposé dans la langue littéraire. Entre ces deux pôles existe un continuum, le mésolecte ou l'interlecte (*Ibid.* : 21-22)³⁹. Il est aussi possible de complexifier le schéma en prenant en compte l'existence d'un continuum au sein même de l'acrolecte et du basilecte, donnant lieu par exemple à un acrolecte du basilecte et basilecte du basilecte (*Ibid.* : 22)⁴⁰. Ces concepts sont importés tout d'abord par Marcellesi pour l'Italie :

Le problème soulevé [par Marcellesi] est en effet celui du rapport entre langue nationale écrite, formelle, et dialecte local, parlé, informel que Marcellesi voit comme deux extrêmes entre lesquels il stipule l'existence d'un "continuum" qui recouvre surtout les usages des couches moyennes urbaines. On assiste donc à l'exportation d'une notion jusque-là réservée aux situations créoles dans la sphère des situations européennes et du même coup à la généralisation de cette notion qui reste cependant clairement définie. (*Ibid.* : 25-26)

Pour ce qui est de la sociolinguistique galloromane, ce concept est notamment utilisé par Hull (1994), dans son étude sur la langue importée au Canada. Il considère que la situation en France, à l'époque pré-révolutionnaire, peut être représentée par le schéma basilecte - mésolectes - acrolecte. La distance linguistique entre les dialectes d'oïl et le français étant proche, les locuteurs de patois pensent parler un français "corrompu". Le patois serait alors basilecte, le français acrolecte, et les mésolectes, qui seraient ainsi des variétés intermédiaires et instables, tendent à se substituer aux basilectes⁴¹.

Toutefois, pour les exemples que nous avons présentés, ce schéma s'applique dans des situations diglossiques où les langues coexistantes sont des variétés sociales, selon la distinction des distances linguistiques présentée par Lüdi (1990 : 312b). Nous pensons que ce schéma peut s'appliquer pour la Suisse romande. Dans notre cas, les langues coexistantes – le francoprovençal et le français – sont des « variétés romanes apparentées, mais faisant partie de langues historiques différentes » (*Ibid.* : 312b). Toutefois, cette distance n'empêche pas la fonctionnalité de ce schéma. En effet, il permet ainsi de considérer dans la diglossie le patois plus francisé existant au XIXe siècle, ainsi que le français régional, plus ou moins coloré, de même que l'alternance codique. En effet, ces éléments pourraient être placés sur le continuum interlectale/mésolectale.

Dans notre analyse, nous suivrons un axe chronologique. Tout d'abord, nous présenterons la diglossie stable, antérieure au premier quart du XIXe siècle, selon la définition traditionnelle de la diglossie. Il s'agira ainsi de mettre en exergue la

³⁹ Nous n'entrerons pas dans le détail en ce qui concerne une distinction épistémologique entre "interlecte" et "mésolecte", tous deux se référant au continuum entre basilecte et acrolecte.

⁴⁰ Ce schéma, mentionné dans Tabouret-Keller (1982) est proposé par Bernabé. Celui-ci trouve ce moyen dans le but d'articuler la notion de continuum avec celle de diglossie (22).

⁴¹ Il propose justement, dans son article, que chaque port aurait son propre mésolecte. Il considère ce qu'il nomme ainsi "le français maritime" comme le parler mésolectal importé dans les colonies.

répartition fonctionnelle des langues. Toutefois, nous discuterons si nécessaire de l'importance de ne pas considérer la situation sociolinguistique neuchâteloise à travers la simple dichotomie patois — français. La diglossie neuchâteloise impliquant un bilinguisme individuel, nous présenterons un effet corollaire de cette pratique : le code-switching. Ensuite nous discuterons des facteurs mis en évidence pour expliquer la fin de la diglossie stable. Pour finir, nous présenterons la situation à la fin du XIXe siècle, que l'on pourrait considérer comme une dilalie.

4.2 Une diglossie stable

Dans ce chapitre, nous présenterons la situation linguistique dans le canton de Neuchâtel avant que la diglossie ne soit déstabilisée. Il s'agira ainsi d'un aperçu chronologique, dans lequel les fonctions et contextes d'usage seront mis en évidence, dans la mesure où ils sont connus. Ainsi, ce chapitre couvre l'histoire de la diglossie neuchâteloise jusqu'en 1825, date à laquelle la diglossie aurait commencé à être dilalique.

La situation sociolinguistique à Neuchâtel au Moyen Âge est très peu documentée. Il est connu que la langue administrative est le français, du moins depuis le Moyen Âge, comme en témoignent les manuscrits conservés aux Archives de l'État de Neuchâtel⁴².

L'importance du français à Neuchâtel se développera d'autant plus par la suite, au tout début du XVIe siècle, suite à la situation sociopolitique du canton. En effet, à cette époque, la famille de Neuchâtel s'éteindra. Dès lors, le pouvoir sera entre les mains de la famille de Hochberg, liée à la maison de France (Skupien Dekens 2013 : 265). Le fait que le français – à l'écrit du moins – est antérieur à la Réforme est clairement mis en évidence par Skupiens-Dekens (*Ibid.* : 267) :

Il est dès lors tentant de considérer que le français dans les documents écrits est amené par la Réforme dans les régions qui utilisaient auparavant le latin. Mais comme le français se trouvait déjà bien implanté dans certaines régions, comme à Neuchâtel, on peut en douter.

Bien entendu, cette connaissance « ancienne » du français peut être établie uniquement pour l'écrit ; le français est déjà distinctement la langue de l'administration avant la Réforme, comme nous le confirment les sources écrites. L'écrit verra même sa scripta être modifiée, au XVIe siècle, en passant d'une scripta de l'Est à une scripta de français central (*Ibid.* : 269). On remarque de plus dans les textes de la fin du XVIe siècle une absence quasi totale de régionalismes (*Ibid.* : 272).

Skupien Dekens (*Ibid.* : 266) considère ainsi que la situation de diglossie, où les codes sont répartis entre l'oral (patois) et l'écrit (français et/ou latin) perdure jusqu'à la fin du Moyen Âge.

L'acquisition du français à l'oral, quant à elle, remonte probablement à la Réforme :

[...] du point de vue diastatique, on assiste à l'acquisition du français par la population, qui, maintenant en contact oral avec le français lors du prêche et à l'école, commence à comprendre puis à écrire et à lire cette langue, et, partant, à la parler. (Skupien Dekens 2013 : 269)

⁴² Burger donne la date du XIIIe siècle pour le passage de l'usage du latin au français pour les actes administratifs en Suisse romande, tandis que Skupien-Dekens (2013 : 265) indique le XIVe siècle. Pour Neuchâtel et Fribourg, « l'usage de la langue vulgaire s'est imposé très tôt » (*Ibid.*).

Les pratiques du patois sont peu – voire pas documentée pour cette période, signifiant sans doute que rien de notable concernant la langue du quotidien n’avait de raison d’être mis à l’écrit. Nous pouvons toutefois discerner des éléments importants de la situation sociolinguistique par le rapport au français.

En effet, le canton de Neuchâtel est connu pour être une terre d’asile des réformateurs, et un des berceaux du protestantisme en Suisse, notamment par la présence de Farel. Les réformateurs français arriveront effectivement en grand nombre dans le canton, d’une part pour échapper à la prison ou au bûcher, d’autre part pour évangéliser la région.

Dans l’ensemble, c’est l’absence de témoignages sur cette question qui permet de penser que le français n’était pas un problème lorsque les réformateurs sont arrivés. Assurément, lorsque les imprimeurs, échappant à la censure, sont venus à Neuchâtel, aucun problème de compréhension n’est relevé de la part des Neuchâtelois, de même que lors des prêches de Farel (*Ibid.* : 267-68). Cela nous permet de penser qu’il existait au moins une connaissance passive du français parmi la population neuchâteloise (*Ibid.* : 267).

Le développement de l’école aura lieu dans ce contexte, puisque Farel tiendra fortement à l’instruction des enfants, tout particulièrement à la connaissance des Écritures. Cet intérêt aura comme conséquence l’alphabétisation des enfants (Marinoni 2013 : 180-81), par le biais non pas de l’enseignement du français, mais de la religion. Les pasteurs, qui donneront ces leçons, viennent pour la plupart de France (*Ibid.* : 183), ainsi la langue d’enseignement sera le français, « et non pas le latin selon la coutume de l’époque » (*Ibid.* : 189).

Toutefois, il n’est pas clair si la pratique du français à l’oral est introduite à ce moment-là, si elle préexiste (*Ibid.* : 189), et s’il existe des différences d’usage entre les milieux urbains et les milieux ruraux. Toutefois, Skupien Dekens (2013 : 268) considère que, probablement

certaines personnes, de l’élite politique et religieuse, ne parlent que le français, et que d’autres, d’origine campagnarde locale, ne parlent voire ne comprennent que le patois.

Concernant la ville de Neuchâtel, une sorte de pression de la norme peut déjà s’observer. Marinoni (2013 : 190-191) l’observe dans son corpus, dans un texte de Mathurin Cordier, maître au Collège de Neuchâtel : les élèves doivent « s’habituer à bien prononcer » et les maîtres « doivent donc corriger les défauts de la parole ».

Les sources nous indiquant ces informations sur l’usage du français étant de nature écrite, leurs auteurs sont donc des lettrés ou des « semi-lettrés ». Elles forcent ainsi à nuancer les connaissances du français du reste de la population :

Nous ne savons rien des pratiques de la population, de ses réelles compétences linguistiques, outre le fait qu’il n’y avait apparemment aucun problème de compréhension (Marinoni 2013 : 273).

Aucune étude n’ayant été faite pour le XVIIe siècle, nous présenterons maintenant la situation sociolinguistique, qui reste diglossique, jusqu’au XVIIIe et début du XIXe siècle. En effet, Kristol (2013 : 286-87) démontre que jusqu’en 1820, selon un signalement policier, la « transmission naturelle » du patois neuchâtelois ne semble pas

avoir cessé, et suppose que la quasi-totalité de la population est bilingue. Par ailleurs, la situation est sans doute encore diglossique (Kristol 2013 : 293).

Les sources permettent ici plus facilement de déterminer une répartition des fonctions entre la langue "haute" et la langue "basse".

Tout d'abord, de même qu'au Moyen Âge et à l'époque de la Réforme, la répartition diamésique (oral-écrit) des fonctions s'observe aussi entre le français et le patois. Le français est en effet utilisé pour l'écrit et le patois à l'oral. Relevons tout d'abord le fait que la presse est en français, aussi loin que l'on consulte les archives (en ligne), c'est-à-dire 1738⁴³.

Toutefois, la pratique écrite du patois devait être existante, mais rare. En effet, au vu de la difficulté à mettre la main sur des textes en patois⁴⁴, sa mise à l'écrit peut être considérée comme peu fréquente bien avant les années de la Révolution de 1848. La *Bibliographie* de Gauchat (1912-1920 : 193-197) indique ces textes, pour Neuchâtel :

- 821. — Harangue patoise de David Boyve au prince de Neuchâtel en 1618. Texte apocryphe du commencement du XVIIIe siècle.
- 822. — Reima dei chou du corty. Pièce composée en 1707 (?).
- 823. — Lettre patoise d'un officier neuchâtelois au service de France. Ecrite vers 1740.
- 824. — Chanson sur les victoires de Frédéric-le-Grand. Composée vers 1759.
- 825. — La Chanson du cousin Henri. Composée vers 1760.
- 526. — Le justicier de Saint-Martin. 1760.
- 527. — Dialogue entre Panurge et Gargantua. 1760.
- 828. — Vers patois contre les sieurs Chaillet, Ferdinand Ostervald et Gaudot, au sujet des brouilleries de la Chaux-de-Fonds. 1760-1761.
- 829. — Souhais de fête de Marie Elisabeth Motta à son beau-frère Louis Guébard. 18 août 1781.
- 830. — Remontrance des Sagnards aux gens de la Chaux-de-Fonds.
- 831. — La tisanna de Champion. 1807.
- 832. — Épître de Mademoiselle Détrey à Madame la conseillère de Roulement. 1815.

Un plus grand nombre de textes est disponible dès les années 1840, nous ne les mentionnerons donc pas tous ici (n°833-894, pour les années 1840 à 1894).

Il est aussi *possible* que des textes en patois aient existé à titre privé, mais le cas échéant, ces textes ont dû être été considérés sans valeur par leur propriétaire et donc n'ont pas été conservés. On relève toutefois un contexte d'écriture possible antérieur aux années 1890, mentionné par L. Favre. La façon dont il formule cette idée démontre qu'il a une incertitude à ce sujet :

Il *paraît* que les officiers neuchâtelois, au service de France ou de Prusse, s'écrivaient souvent en patois pour qu'on ne lise pas leur correspondance. Ils parlaient aussi le patois entr'eux pour n'être pas compris des voisins. (Ms. 33 LF-FC)⁴⁵

En effet, Louis Favre est susceptible de se référer au texte n°823, puisqu'il y a eu accès lors de l'édition du *Patois Neuchâtelois*. Il est possible qu'il n'existe aucun autre

⁴³ Cf. <http://www.lexpressarchives.ch/>

⁴⁴ Il a fallu 3 ans pour rassembler les textes contenus dans *Le Patois Neuchâtelois*, et une grande majorité de ceux-ci ont en réalité été écrits par les membres du Comité du patois.

⁴⁵ Lorsque nous mettons en évidence, nous utilisons l'italique. Le texte souligné est souligné dans le manuscrit.

exemple, et de cette façon Favre émettrait son hypothèse sur la base d'un texte unique. Son témoignage est à nuancer.

On remarque donc que si le patois est utilisé à l'écrit, il s'agit souvent d'un usage satirique (voir le descriptif des pièces citées ci-dessus), et non pas d'un usage systématique ou fréquent. L'usage du patois est bien entendu plus attesté en ce qui concerne l'oral. En effet, c'est une langue que l'on « entend », jusque dans les années 1820 : « Né à Boudry en 1822, je n'ai entendu parler que patois autour de moi dans mon enfance » (Ms. 19 LF-FC).

Ensuite, certains contextes d'usages sont indiqués par nos sources. Un extrait, daté de 1841, passe en revue les contextes d'usages qui avaient cours au début du siècle et avant :

La langue de nos pères s'en va : cette langue que son énergie et sa simplicité rendaient si propre au commerce habituel de la vie et des affaires, cette langue qui était la compagne fidèle des mœurs et du caractère de nos ancêtres, cette langue qu'on leur parlait du haut des chaires sacrées et dont ils se servaient dans les plaids, dans les marchés, dans leurs familles, cette langue sera complètement éteinte dans moins d'une génération. Déjà dans les villages, les enfans [sic], non-seulement ne reçoivent plus leur instruction en patois, comme cela avait lieu encore au commencement de ce siècle, mais ils ne s'en servent plus même dans leurs jeux (Matile 1841 : 51-63).

Les contextes cités dans ce passage sont « le commerce habituel de la vie », une langue « qu'on leur parlait » à l'église, utilisée « dans les plaids⁴⁶, dans les marchés », mais aussi dans le cadre familial, à l'école ainsi que dans les jeux d'enfants. Toutefois aucune autre de nos sources se référant à cette période (le début du XIXe siècle) ne mentionne le domaine religieux et la justice comme contextes d'usage du patois. Au contraire, l'abbé Jeanneret dans sa lettre adressée à *La Feuille d'Avis des Montagnes*, considère, que « quand [il] étai[t] jeune, c'était un plaisir ; on n'entendait presque parler français qu'au sermon ou au plaid »⁴⁷, contrairement à Matile qui indiquait le patois comme langue du sermon. Toutefois, les faits énoncés par Jeanneret nous paraissent plus vraisemblables, car comme nous l'avons vu, la religion protestante a été un des facteurs qui a renforcé l'implantation du français, du moins pour les milieux les moins favorisés⁴⁸.

Nous pouvons aussi mentionner le cercle familial comme contexte où l'on parle patois. Ce contexte est notamment mentionné par Georges Quinche : « chez nous, à la maison, ma mère, ma grand-mère, mon oncle le justicier, la servante, tout cela ne parlait que patois » (Quinche 1866/1894 : 22-24). Il s'agit en effet du contexte sans doute le plus fréquent, et le mieux attesté dans nos témoignages.

Toutefois si le français est la langue de l'écrit, il semble déjà être d'un usage courant à l'oral, déjà dans le premier quart du XIXe siècle. On peut en effet l'imaginer à la lecture du *dialecte neuchâtelois* d'Alphonse Guillebert. Néanmoins, on peut supposer, comme nous le verrons dans le chapitre sur les pratiques (chap. 5), que la langue maternelle

⁴⁶ C'est-à-dire dans les procès (*TLFi* sv. *plaid* 1).

⁴⁷ M. l'abbé Jeanneret, « Lettre », adressée à l'imprimeur de *La Feuille d'Avis des Montagnes*, M. Courvoisier, en janvier 1861, après la publication de *la Saboulée de Borgognon* par ce journal (*PN* : 25-26).

⁴⁸ Cf. *infra* chap. 2.1.

d'une partie de la population est sans doute encore le patois à cette époque, et que ceux-ci sont donc bilingues.

Un témoignage de George Quinche (1803-1878) nous permet en effet de penser avant que, dans les deux premières décennies du XIXe siècle, le français était adopté ponctuellement :

Je me souviens pourtant quand j'étais jeune, qu'on ne parlait français que quand il était tout force et puis lorsqu'on ne pouvait pas faire autrement. Il y a eu, au mois de mars, six ans que ma tante Perret mourut ; elle avait nonante-deux ans ; quand il fallait, elle parlait en français ; mais elle aimait mieux le langage du vieux temps (Quinche 1866/1894 : 22-24).

Pour sa part, Guillebert évoque, dans son ouvrage, la présence d'un français régional : « Notre françois et le françois pur, sont deux monnoies frappées à un coin un peu différent, et bonnes chacune pour le pays dans lequel elles ont cours » (1825 : 77). Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'il distingue le français parlé du français standard qu'il désigne comme étant le français « pur ». Pour lui, il est clair qu'il ne faut pas parler comme on écrit (*Ibid.* : 79), mais la langue régionale est tolérée dans les contextes adaptés.

Par ailleurs, ce texte nous suggère qu'en 1825, le français est parlé par toutes les couches de la population. Si le fait que le français est parlé par les élites a déjà été démontré par d'autres sources que Guillebert, pour des époques plus anciennes, le français pourrait être aussi compris par les serviteurs, bien qu'il faille nuancer ce propos. En effet, ce texte témoigne avant tout des représentations de Guillebert.

Que surtout les maîtres et les maîtresses, en parlant à leurs domestiques, ne prennent pas la fantaisie de renoncer aux expressions Neuchâteloises ; que, par exemple, s'ils veulent une *boîte* de tonneau, ils ne demandent pas *la cannelle* ; qu'ils ne disent pas, *chauffez la poêle*, au lieu de *chauffez la casse* ou *le pochon* ; car enfin, les domestiques, qui ne sont pas obligés de savoir que *la cannelle* et de *la cannelle* sont deux choses fort différentes, ainsi que *le poêle* et *la poêle*, pourroient faire des quiproquo qui amèneraient des scènes désagréables [...]. (1825 : 78)

Bien entendu, comme nous le voyons ici, le français parlé et régional doit être pris en compte dans la réflexion sur la diglossie suisse romande. Toutefois, la dichotomie français standard (langue haute) et patois (langue basse) est trop fermée pour pouvoir y classer le français régional. C'est ici que nous pensons que le schéma basilecte - mésolecte - acrolecte peut être utile. Nous pouvons en effet classer le français régional dans le continuum entre acrolecte et basilecte. Celui-ci par ailleurs, est celui qui se maintient encore actuellement. En effet, comme le mentionne Hull (1994) dans son étude de cas, les mésolectes tendent à se substituer aux basilectes.

En conclusion, si le français entre dans la sphère écrite dès le Moyen Âge, en remplacement du latin, puis est utilisé à l'oral dans certaines classes sociales et à l'école dès (voire avant) la Réforme, il est difficile de dater avec notre corpus le début de l'usage du français à l'oral dans l'ensemble de la population. Toutefois, il est attesté que le français régional et le patois cohabitent à l'oral très tôt au début du XIXe siècle. L'écrit est pour sa part réservé au français, sauf dans le contexte de rédaction de textes satyriques, pour lesquels le patois est aussi utilisé.

Enfin, une période de transition, pour laquelle il faudrait encore approfondir l'analyse se doit d'être mentionnée : les années 1825 à 1840. En effet, un petit encart glissé dans la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* en 1838 résiste à notre analyse :

J'invite l'anonyme qui, à très-bonne intention sans doute, m'a dernièrement adressé par la poste une lettre en patois, contenant une réclamation sur un objet de police qui n'est du reste que très indirectement dans ma compétence, de bien vouloir se donner la peine de m'écrire en français, et surtout de *signer de son nom*, condition sans laquelle je ne me crois obligé de m'occuper moi-même et moins encore mes collègues de semblables réclamations (Gallot 1838 : 1).

À première lecture, nous aurions envie de penser que G.-F. Gallot, maître-bourgeois, ne comprend pas le patois. Mais si cela était le cas, comment aurait-il pu comprendre la teneur de cette lettre ? Une seconde hypothèse nous semble plus pertinente : le patois n'est pas une langue administrative, et n'aurait par conséquent pas sa place dans une réclamation. Mais, dans ce cas, pourquoi le réclamant a-t-il écrit en patois ? Les années 1825 à 1840, voire même jusqu'en 1860, mériteraient d'être mieux documentées et approfondies.

4.1 Un corollaire du bilinguisme : le code-switching

En contexte de diglossie, il n'est pas rare de trouver des situations de métissage linguistique (*mixed-code*) ou d'alternance codique (*code-switching*), c'est-à-dire des codes mélangeant deux langues (Blanchet 2012 : 151). En effet, lors de situations diglossiques, une partie des locuteurs est bilingue, ce qui donne lieu à des productions mixtes, que ce soit selon des contextes « conversationnels (à l'intérieur d'un même échange) ou « situationnels » selon la situation dans laquelle a lieu l'échange » (*Ibid.*).

Les alternances codiques sont attestées, dans une certaine mesure, dans nos matériaux, mais rarement de manière directe. Un seul témoignage métalinguistique se veut explicite sur ce thème : « Il fut un temps où l'on entremêlait très agréablement le patois et le français » (Buchenel 1894 : 7). Cependant, sa consistance historique est biaisée par le fait que l'auteur, le pasteur Buchenel, ne nous indique ni ses sources, et ni qu'il a été lui-même témoin de ce phénomène.

Nous pouvons relever un autre témoignage au sujet de l'alternance codique, issu du *PN*. Celui-ci, bien que moins explicite, nous semble plus fiable, car moins lyrique :

Leurs parents (père, mère, oncle) parlaient patois entre eux et avec les enfants, et exigeaient de ceux-ci, dans leurs réponses et leurs récits, *qu'ils se servissent toujours du patois ou du français, mais sans les mélanger*. (*PN* : 416)

Ces informations concernent Charles-Frédéric Porret et Jean-Pierre Porret, locuteurs de la Béroche, respectivement 50 et 58 ans lors de la publication de ce commentaire (1894). Cette exigence, de la part de leurs parents, signifie que l'alternance codique est une pratique qui peut se produire entre le français et le patois. Par ailleurs, ces deux hommes font partie de la toute dernière génération à avoir bénéficié de la transmission du patois au sein du foyer, et s'ils pratiquent le patois, ce n'est très certainement que dans ce contexte. Toutefois, même chez les locuteurs encore bilingues français-patois, le contexte familial semble autoriser l'usage du patois comme du français, les deux codes étant maîtrisés par les membres de la famille. Notons que la pratique de l'alternance codique est courante chez un locuteur bilingue lorsqu'il s'adresse à un autre locuteur bilingue, ce qui semble être le cas ici. Nous pourrions ainsi classer cette pratique dans

la typologie de De Pietro comme une interaction verbale endolingue (Alby 2013 : 57-58).

Kristol (2009 : 41-42) relève lui aussi une occurrence d'alternance codique dans un texte d'Auguste Bachelin (*Jean-Louis*, 1882). Dans ce cas, il s'agit de deux notables qui tiennent une conversation, en 1849, et passent du français au francoprovençal au cours du dialogue. Pour lui, cet élément littéraire est le reflet « d'une pratique linguistique réelle des dernières générations de dialectophones urbains dans les cantons protestants de la Suisse romande » (*Ibid.* : 42).

Dans tous les cas, cette pratique est intimement liée à la « compétence bilingue » (Alby 2013 : 55) et donc théorisée par une approche sociolinguistique se focalisant sur le locuteur. De la sorte, l'alternance codique permet d'accéder à la situation linguistique par le niveau individuel : si les locuteurs sont bilingues patois-français, c'est parce qu'ils ne peuvent pas utiliser le patois dans tous les contextes de la vie quotidienne. Cela indiquerait qu'il existe une répartition des fonctions.

Notre corpus nous offre un exemple d'alternance codique intéressante, puisqu'il s'agit d'une attestation écrite. Elle consiste en une chanson écrite au début du XIXe siècle, c'est-à-dire hors de toute contrainte contextuelle situationnelle :

La chanson du coesay heri	Quenioté vos l'homme de bel
Né pié guère chantae par cy	Que se bi et mau monta
Y craïe qu'on l'a to reubia	Qué zeu on viage grenadie
E no fo la renovalla	E qué ora Conseilli
Quel sujet choisirons nous	Il demeure à Champion
Pour bien nous amuser	Sur la route de Traitron
Le compagnon é trova	E la lai que on bi bay
Y mai vai vo l'indica	To le long du grand chemey ⁴⁹ .

Cette attestation permet-elle de déduire que les alternances codiques étaient répandues à cette époque, ou bien s'agit-il uniquement d'une construction littéraire ? Bien que l'étude de l'alternance codique à l'écrit soit assez nouvelle, Cécile von den Avenne (2013), dans son article sur les « écrits plurilingues », nous fournit suffisamment d'outils d'analyse pour au moins le cerner.

Nous pouvons tout d'abord caractériser ce texte ; selon la typologie mentionnée par Avenne (2013 : 248)⁵⁰, il s'agirait d'un *texte mixte* : les changements de langues se produisent « en cours du texte » (*Ibid.*). Par ailleurs, selon lui, on peut souvent identifier une langue de base, mais parfois les alternances sont trop importantes pour ce faire (*Ibid.* : 249), comme dans notre cas. Par ailleurs, le choix du support/média peut être parlant ; en effet, l'écrit, « contrairement à l'oral, [...] ne se déploie pas temporellement et linéairement », ainsi on peut « exploiter toutes les ressources de la spatialisation » du texte du manuscrit (*Ibid.* : 250) pour l'analyser. De cette façon, on peut décrire les alternances codiques de ce texte comme étant « intégrées »⁵¹, c'est-à-dire dans le corps du texte plutôt que dans la marge, par exemple. Mentionnons aussi que, contrairement à certains textes mixtes (*Ibid.* : 251), le scripteur n'utilise pas ici d'une typologie ou de signes diacritiques spécifiques pour séparer les codes. Ceci pourrait signifier qu'il s'agit

⁴⁹ Ms. La tisanna de Champion. Bail de l'esprit à foison. 1807.

⁵⁰ Il s'agit d'une typologie d'abord proposée par Adams et reprise chez Avenne (2013).

⁵¹ Selon Graedler, mentionné par Avenne (2013 : 250).

d'une pratique courante à l'oral et que les lecteurs, chanteurs ou auditeurs seraient habitués à percevoir ce phénomène. Toutefois, d'autres attestations seraient les bienvenues pour vérifier cette hypothèse. En effet, si plusieurs textes présentaient ainsi de l'alternance codique sans séparation explicite des codes, la théorie que l'alternance codique était une pratique courante à l'oral pourrait être renforcée.

Le genre textuel est aussi souvent considéré comme important pour comprendre la raison de la mixité des codes :

Certains écrits sont le lieu privilégié de la démonstration de formes mixtes, ainsi la chanson peut être considérée comme genre que l'on pourrait dire « intermédiaire », c'est-à-dire écrit, mais produit pour l'oral⁵².

Ainsi, nous pourrions supposer que la raison de l'alternance codique dans ce texte est intimement liée au fait qu'il semble s'agir d'une chanson⁵³.

À l'écrit, on considère les alternances codiques davantage « conscientes » que celles de l'oral (*Ibid.* : 252). Il est ainsi possible d'interpréter son usage conscient comme « une reproduction, ou mise en scène, dans le texte littéraire, d'un schéma diglossique » (*Ibid.* : 255), c'est-à-dire un témoignage des pratiques langagières. Malheureusement, avec un unique texte écrit avec une alternance codique, nous ne pouvons pas tirer de conclusions sur les pratiques. Il convient toutefois de relever que comme il s'agit d'une chanson, sa proximité avec l'oral est non négligeable.

4.2 Les facteurs de la disparition du patois

En Suisse romande, il est établi que les cantons catholiques ont maintenu plus longtemps leur patois que les cantons protestants. Dans les cantons protestants, il est en effet possible que le français ait été utilisé plus tôt, suite aux mélanges de populations et au développement de l'école lors de la Réforme. Toutefois, la conception qui distingue « une Suisse romande plutôt urbaine et francophone, protestante, et une Suisse romande plutôt rurale et "patoisante", catholique » (Kristol 2006) ne fait plus l'unanimité.

En effet, si la Réforme a peut-être eu son importance, on ne peut pas considérer qu'elle a eu un impact majeur par la suite (*Ibid.*). En effet, comme nous l'avons vu dans la présentation de la diglossie neuchâteloise, c'est au XIX^e siècle seulement que la pratique du patois semble marquer un tournant.

Bien que des facteurs liés aux représentations et idéologies linguistiques françaises doivent avoir leur importance dans la problématique du déclin du patois, les régions qui sont touchées par la disparition précoce du patois présentent d'autres conditions de déstabilisation de la diglossie. En effet, Kristol (*Ibid.*) mentionne « l'industrialisation massive de certaines régions protestantes qui coïncide avec la naissance de l'Etat fédéral moderne ».

⁵² Selon Stølen, mentionné par Avenne (2013 : 252).

⁵³ La mention « chanson » revient à deux reprises (strophe 33, dernier vers : Mé ta fait à la chanson/ strophe 1, premier vers : La chanson du coesay heri) ainsi que la mention du fait de chanter : (strophe 1, v. 2 : Ne pià guère chantaë par cy / strophe 26, v. 4 : Ne veux tu pas on pou chanta).

Sa forme aussi suggère une chanson ; il s'agit de 33 couplets de 6 vers chacun ; les rimes sont, pour la majeure partie, plates (et souvent, elles sont effectuées entre deux vers de la même langue, mais pas de façon exclusive).

Mentionnons encore des répétitions qui suggèrent une forme de refrain, à cinq reprises : « La tisanna de Champion », qui est par ailleurs le titre du manuscrit.

Tout d'abord, le canton de Neuchâtel est effectivement, dès le XIX^e siècle, un canton qui s'industrialise, notamment connu pour ses fabriques d'indiennes et l'horlogerie, causant une multiplication des emplois (Henry 2011-2014 : 113-118). Ainsi, les travailleurs viennent des régions voisines, francophones, mais aussi alémaniques, du moins en ce qui concerne le Jura (Kristol 2006).

Une explication viable peut être mise en évidence non pas en se focalisant uniquement sur la situation linguistique interne à la Suisse romande, mais sur la situation linguistique en Suisse. En effet, dès 1848, Neuchâtel devient un canton suisse, par ailleurs limitrophe du canton alémanique de Berne. La présence de germanophones peut en effet avoir engendré une réponse de la part des Romands :

[...] le passage au monolinguisme français a été décisif pour le maintien de la romanité de la Suisse romande. Si l'abandon du vernaculaire romand a été plus rapide que les évolutions comparables en France voisine, ce n'est pas l'effet du hasard. Cette évolution peut en effet se comprendre comme un comportement défensif : elle facilitait l'assimilation rapide de milliers de migrants alémaniques installés en [SR] depuis la création du nouvel Etat qui garantissait le libre établissement et donc la mobilité de la population. (Kristol 2006 : 153)

En effet, pour les migrants, il était plus facile d'apprendre le français que le patois, et leur permettre d'apprendre une langue locale permettait ainsi leur « assimilation rapide » (*Ibid.*), évitant ainsi que les dialectes alémaniques gagnent du terrain.

Les chemins de fer, conséquence de l'industrialisation, peuvent aussi être pris en compte, mais il est sans doute difficile de saisir leur importance. Celle-ci est certainement moins forte que l'industrialisation elle-même. En effet, les chemins de fer auront comme conséquence de modifier la perception de l'espace. Ainsi les distances entre les diverses localités se réduisent ; on peut considérer que l'espace s'agrandit, supprimant les frontières entre les lieux qu'ils relient (Schivelbusch : 39-42). Il n'est donc pas impossible, selon ce raisonnement, que le morcellement linguistique se soit réduit naturellement par la plus facile et plus forte circulation des personnes.

Le XIX^e siècle est en effet un siècle de bouleversements culturels et politiques, déstabilisant ainsi la diglossie telle qu'elle a été décrite dans le sous-chapitre précédent. Toutefois, il ne faut pas négliger les impacts des représentations que nous allons voir dans le chapitre 4 sur la disparition du patois.

4.3 Neuchâtel dilalique

Nous avons mis en évidence que de nombreux bouleversements se produisent au cours du XIX^e siècle, impactant la situation sociolinguistique. En effet, si en 1825 la transmission du patois a toujours lieu, malgré la présence du français à l'oral, on remarque, dans notre corpus, que dès 1840, la pratique du patois commence à faiblir. La situation est considérée comme dilalique, rappelons-le, quand de plus en plus de locuteurs ont la langue standardisée comme langue maternelle, et ne parlent plus le dialecte. C'est effectivement la situation que nous observons dans le canton de Neuchâtel dès la deuxième moitié du XIX^e siècle.

On relève des témoignages métalinguistiques sur la question de la disparition du patois dès les années 1840. Par exemple en 1841, un témoignage nous indique déjà clairement que « la langue de nos pères s'en va » (Matile 1841 : 51-63).

Dans les années 1860, le patois semble réellement n'avoir plus qu'une importance minime, pour de rares groupes de locuteurs, et disparaît même explicitement d'un cercle ayant pour préoccupation centrale le patois : le Cercle du Sapin.

En effet, une attestation de ce phénomène se trouve dans les règlements de ce cercle de La Chaux-de-Fonds. Ceux-ci permettent en effet de témoigner de la perte progressive de l'usage du patois, alors même que le but premier de l'association était de le protéger. Le premier règlement du Cercle⁵⁴, datant de 1861, précise la nécessité de parler patois dans le contexte des assemblées :

Le but de la société étant de conserver et de développer parmi ses membres la connaissance du Patois des Montagnes, ce Dialecte sera en effet employé autant que possible dans les délibérations de la Société⁵⁵.

Notons que ce document a par ailleurs été écrit uniquement en français, démontrant bien que, malgré la volonté de conservation, soit la connaissance du patois est mal assurée, soit celle-ci ne semble pas adaptée pour un règlement — même pour le règlement d'une association patoisante. Par ailleurs, il est demandé que le patois soit parlé « autant que possible », ce qui indique déjà un manque de pratique de la langue de la part de certains membres. Nous pouvons supposer que parler français est plus intuitif que parler patois. Une première évolution subtile, mais significative est observable dans le second règlement (1862) :

Elle a pour but de conserver et de développer parmi ses membres la connaissance du patois de nos montagnes. En conséquence, ce dialecte sera, dans la règle, employé dans les délibérations de la Société. Toutefois les sociétaires qui sont évidemment dans l'impossibilité de s'exprimer en patois, pourront parler français, moyennant l'autorisation du Président⁵⁶.

Une précision est apportée quant aux capacités des membres de parler patois. En effet, une autorisation doit être accordée pour parler français. Nous supposons ici qu'il s'agit de mettre par écrit une pratique déjà effective, en permettant aux personnes ne parlant pas suffisamment patois d'être reconnues par le règlement du Cercle du Sapin. Mais nous pouvons aussi considérer ce changement comme une façon de renforcer, de manière explicite, l'obligation de parler patois, en raison de la nécessité de recevoir une autorisation.

Néanmoins, on peut constater un changement plus radical trois ans plus tard (1865) :

Le cercle du Sapin a pour but :

b. De conserver et de développer parmi eux l'amour de la Patrie suisse, la pratique des vertus civiques et l'attachement aux principes de liberté et de progrès proclamés au 1^{er} mars 1848 ;⁵⁷

Le cercle du Sapin aura donc sensiblement, entre 1861 et 1865, perdu des patoisants au sein de ses rangs, ce qui modifiera complètement sa raison d'être, car il devient avant toute chose un cercle politique et néglige complètement la raison de sa fondation : le

⁵⁴ Il s'agit du moins du premier règlement conservé dans le fond du Cercle. Celui-ci a pourtant été fondé en 1857 (<http://cdf-bibliotheques.ne.ch>). Peut-être n'ont-ils pas fait de règlement immédiatement après sa fondation ?

⁵⁵ Archives Chaux de Fonds, Fond du Cercle du Sapin, Règlements du Cercle du Sapin

⁵⁶ Archives Chaux de Fonds, Fond du Cercle du Sapin, Règlements du Cercle du Sapin.

⁵⁷ Archives Chaux de Fonds, Fond du Cercle du Sapin, Règlements du Cercle du Sapin.

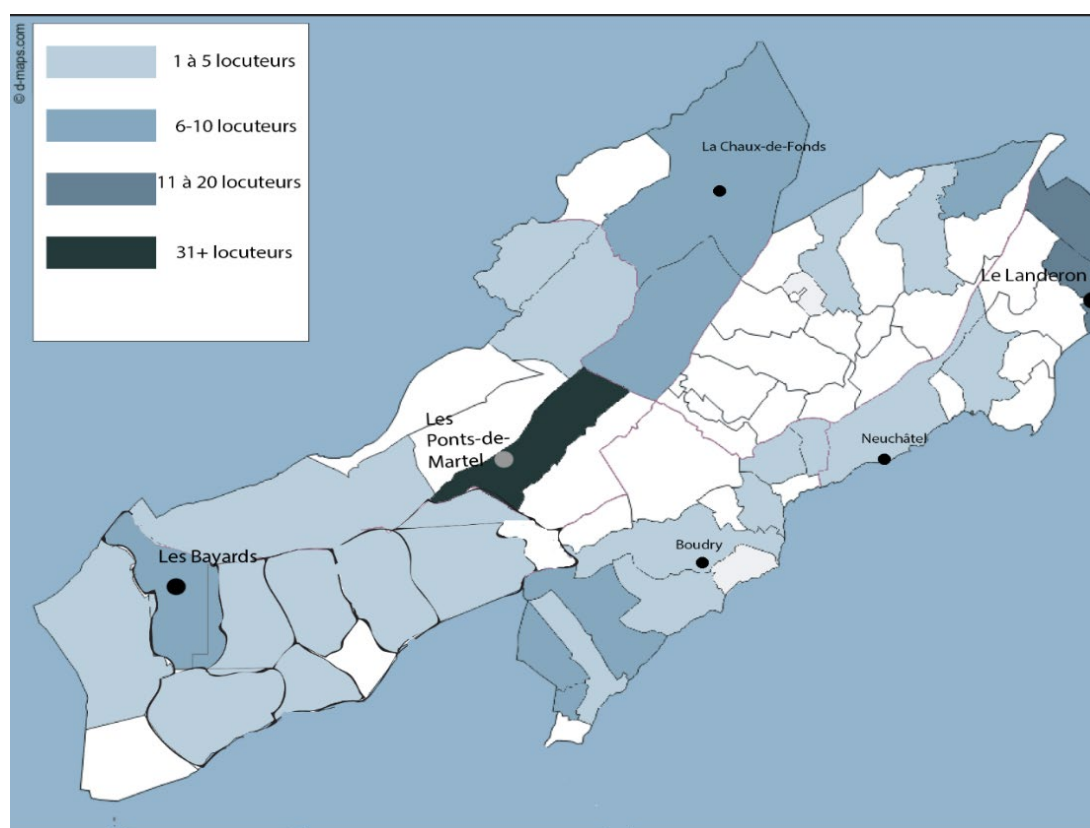
maintien du patois. Bien que cette société était considérée comme le « dernier refuge du patois » entre 1892 et 1895 (Ms. 7 : OH-FC)⁵⁸, celle-ci ne semble déjà plus réellement être un « refuge » pour le patois dès 1861.

La majeure partie de la société neuchâteloise a probablement déjà cessé de parler patois depuis un certain temps à cette époque, c'est-à-dire avant les années 1860. Notre exemple témoigne essentiellement de la fin des derniers locuteurs patoisants à la Chaux-de-Fonds, c'est-à-dire dans une région urbaine et industrialisée du haut du canton. Il s'agit par ailleurs probablement des élites urbaines, toutefois une étude plus minutieuse des membres de cette société locale serait bienvenue pour confirmer cela.

Le témoignage de Georges Quinche permet de confirmer que dès les années 1860, le patois se fait rare :

Le bon vieux patois qu'on parlait ci-devant s'en va tout doucement. On l'entend encore dans quelques villages du Val-de-Ruz (Quinche 1866/1894 : 22-24)⁵⁹.

Un recensement du nombre de locuteurs restants organisé/fait par la Commission du patois en 1895 permet d'établir la carte ci-dessous :



⁵⁸ Cette lettre a été envoyée pendant les trois ans qu'a duré le travail d'édition du *Patois Neuchâtelois*. Celle-ci porte notamment sur la langue du fondateur du Cercle, Ami Huguenin : « 3e le toast d'Ami Huguenin, ... hélas ! Tu verras que j'ai comblé une partie des lacunes ; il reste quelques noms de plantes et n'animaux que je ne retrouve pas, mais pardi ! il y en a bien assez ! Au point de vue littéraire, c'est absurde ; comme patois, c'est un mélange hétérogène de tournures françaises, de mots patoisés et de patois authentique ».

⁵⁹ Gauchat (1907) note aussi : "Il y a une cinquantaine d'années on pérorait encore en patois dans les assemblées communales du Val-de-Ruz".

L'enquête recense un total de deux cent cinq locuteurs, des « patoisants vrais »⁶⁰. Bien entendu, cette enquête est à nuancer, car les compétences en patois ne sont pas évaluées, et les données sont de type déclaratif. Il nous est tout de même possible de nous en servir pour mettre en évidence les quelques microzones du canton qui semblent se distinguer par leur nombre plus élevé de locuteurs.

Il s'agit tout d'abord de la région de la Béroche⁶¹, dans laquelle il existerait un total de quarante locuteurs, soit 20% des locuteurs du canton. La vallée de la Sagne (Les Ponts de Martel, la Sagne) regrouperait 55 locuteurs, ce qui fait un peu plus de 25% des locuteurs du canton. Une troisième zone importante se trouverait être le Landeron-Lignièrès, avec un total de 38 locuteurs, soit presque 25%. Nous pouvons encore mentionner, comme zone de « fort regroupement » de patoisants, la partie la plus excentrée du Val-de-Travers, soit les Bayards et le Pâquier, avec 18 locuteurs. Dans le reste des communes neuchâteloises, le nombre de locuteurs oscillerait entre zéro (à Môtiers par exemple) et deux, (à Boudry par exemple).

Nous pouvons finalement y voir une sorte de cohérence. Tout d'abord, ces « microzones à fort « taux » de patoisants ne correspondent pas aux districts, mais sont précisément localisées. Ensuite, il est flagrant que le nombre de patoisants augmente plus on s'éloigne du centre administratif du canton – c'est-à-dire de la ville de Neuchâtel – ce qui correspond plus ou moins aux représentations⁶². En effet, même dans la zone de la Béroche, à Bevaix, qui est la commune la plus proche de Neuchâtel, nous constatons nettement moins de patoisants qu'à Fresens ou à Montalchez, qui se situent le plus à l'est du canton, à la frontière vaudoise. Cette observation se confirme par la zone du Landeron, excentrée et de confession mixte de surcroît. Pour ce qui est de la vallée de la Sagne, en plus d'être assez éloignée de la ville de Neuchâtel, les trains rejoignent cet endroit plus tardivement que dans d'autres régions. Nous sommes en mesure de nous demander de cette manière si le développement plus tardif des chemins de fer retarde la disparition du patois, comme nous avons émis l'hypothèse au point 3.2.⁶³

Par ailleurs, outre des zones géographiques très spécifiques, le patois semble davantage parlé dans des tranches d'âge spécifiques. En effet, la plupart des patoisants sont « fort âgés », selon Louis Favre (1894 : 2).

Par exemple, à l'époque de la publication du *Patois Neuchâtelois*, le dernier patoisant de Saint-Aubin est un homme de 76 ans (Chabloz 1894 : 416). En outre, deux des quatre locuteurs de Bevaix sont des femmes, l'une de 83 ans et l'autre, sa cousine, de 88 ans (LF notes : 2 juil. 1893). Nous pouvons aussi mentionner l'unique locuteur de Saint-Blaise, qui a lui aussi un certain âge, soit 80 ans (PN : 415). Néanmoins, Auguste Porret, un des auteurs récurrents du *Patois Neuchâtelois*, a 53 ans. On mentionne que le plus jeune patoisant est un homme de 36 ans, un pêcheur⁶⁴. Il est manifeste qu'une rupture

⁶⁰ Les « patoisants vrais » se comprennent comme étant différents des « personnes qui comprennent très bien le patois, mais qui ne peuvent pas soutenir une conversation [...] : ainsi, à la Sagne, M. Ad. Vuille en indique une quinzaine, à la Béroche, M. Chabloz en cite une douzaine » (Favre PN : 3 N1).

⁶¹ Fresens, Montalchez, Saint-Aubin, Prises de Gorgier, Gorgier, Chez-le-Bart, Saint-Aubin, Sauges, Bevaix.

⁶² Voir *infra* chapitre 4.3.

⁶³ Notons que la ligne entre La Chaux-de-Fonds, La Sagne et les Ponts-de-Martel est inaugurée en 1889 (Perrenoud 2009 : 12).

⁶⁴ Il s'agit de Alphonse Pierrehumbert (PN : 416).

de transmission a eu lieu, entre deux générations, comme nous le verrons dans le chapitre concernant les pratiques (6.1).

Une augmentation des textes patois et des témoignages sur le thème du regret et de la mort du patois durant les années 1890, voire parfois avant, témoigne effectivement de la « mort » plus radicale du patois. Il est donc manifeste que dans les années 1890, le patois est presque entièrement balayé de la carte linguistique du canton, et mourra en effet avec ses derniers locuteurs, la plupart effectivement, selon l'expression de Louis Favre, « fort âgés » (1894 : 2).

Nous pouvons aussi chercher à dater la fin de la compréhension généralisée du patois, conséquence finale de la « phase terminale » (Maître 2003 : 176) de la dilalie, celle-ci se produit vraisemblablement dès la fin du XIXe siècle.

On peut noter la nécessité de la traduction lors de la présence d'un texte patois, tout d'abord dans *Le Patois Neuchâtelois* (1894). On le remarque aussi dans la section « Variétés » du *Courrier du Vignoble* du 1^{er} mars 1900 (4), où l'extrait en patois est traduit :

En 1831, un paysan de St-Aubin ayant entendu, le jour de l'abbaye de Fresens, dimanche 1^{er} mai, le fameux Armand parler, dans son discours sur la place de fête, du droit des citoyens à la liberté de la presse, disait, le lendemain, au métral Maret, qui lui demandait, en goguenardant, ce qu'il entendait par la liberté de la presse :

- Ah ! monsieu lo métrau, ne sèraè-ce pâ on vî l'affaire quan tsacon poèrai alâ taillî se-mèmo se presse din lo boû dao Dèvin as bin à la Coûta, sin que l-aye de mi-â ?
- Ah ! monsieur le métral, ne serait-ce pas une belle affaire quand chacun pourrait aller tailler (couper) soi-même ses presses (de char) dans le bois du Devens ou bien à la Côte, sans qu'il ait besoin de les miser ?

Néanmoins, les sources ne concordent pas quant à la disparition du patois au XIXe. Ainsi, la correspondance entre Auguste Porret et Mme Guinchard⁶⁵ publiée dans *Le Courrier du Vignoble*, atteste le contraire. Aucune des lettres publiées entre 1898 et 1900 n'est traduite. Nous supposons que, s'agissant de la rubrique « Correspondance », l'essentiel était que les deux correspondants puissent se comprendre. Cet échange public non traduit ne signifie donc pas que la compréhension a toujours lieu par tous. Cependant, il ne s'agit pas des seuls textes non traduits. Un autre article se trouvant dans la catégorie « Variétés » est uniquement en patois (27 juillet 1899 : 4). Mais cette rubrique veut bien dire ce qu'elle est : on y trouve souvent publié un court texte, amusant et/ou distrayant.

Le patois semble être par conséquent, en 1900, quelque chose de distrayant, et non pas un moyen de communication, contrairement à avant 1820. On le remarque par exemple dans ces deux blagues du *Courrier du Vignoble*, contenant du patois, en 1898 :

- Un Motisan allait faire inscrire son fils pour le baptiser :
- Quel nom ? lui demande le pasteur.
 - Satan.
 - Mais ce n'est pas le nom d'un chrétien, cela ! ...

⁶⁵ Elle se présente comme une des femmes de la Société du patois (Società de Patois du Vignoble) (Voir Bér16, annexe 4). Malheureusement, nous n'avons trouvé aucune autre mention que cette correspondance sur cette société, ainsi que sur cette femme.

- Y'ai foyeté to lo calendrey et tota la Bibia ; y n'ai vu que celulinque de bé. (J'ai feuilleté tout l'almanach et toute la Bible, je n'ai vu que celui-là de beau.)
 - Je ne peux pas inscrire votre enfant sous ce nom ; trouvez-en un autre.
 - Hé bin ! bouété-li Belzébuth. (Eh bien ! Mettez-lui Belzébuth).
- (5 novembre 1898 : 4)

Deux vieilles filles (mortes au commencement du siècle) possédaient un petit domaine dans le voisinage de B., étaient célèbres par leur originalité et leur ignorance. Trop avarés pour prendre un bovi, elles chassaient leurs vaches dans les prés voisins, en leur disant :

– Alé à la verda (garde) de Dieu, gran Diabo !

Elles avaient entendu parler de l'Angleterre :

– Dè l'eûra et lo tin qu'on no predji de c't'Angueltère, e-ço bin grô veledge ?

Traduisons : Depuis l'heure et le temps qu'on nous parle de cette Angleterre, est-ce bien un gros village ?

(12 novembre 1898 : 4)

Ce que nous pouvons sans difficulté nous figurer, suite à sa présence dans les journaux à la toute fin du XIXe, c'est que le patois semble plus longtemps utilisé à l'écrit qu'à l'oral. Mais à quelles fins ? Vraisemblablement, il ne s'agit plus de communiquer en patois, mais de (se) divertir, de s'amuser ou d'en sauver les derniers vestiges⁶⁶ (*Le Patois Neuchâtelois*).

Dans la dilalie neuchâteloise, le patois a une plus forte présence à l'écrit qu'avant. En effet, nous avons mentionné que le nombre de textes augmente dès les années 1840 (voir chapitre 3.2).

Toutefois, le patois est toujours perçu par certains témoins comme étant une langue orale. Pour le pasteur Buchenel, « l'idiome de nos pères ne se prêtait pas à l'écriture, n'avait point de grammaire ni de règles pour la prononciation encore moins de littérature » (Buchenel 1894 : 8). Cette assertion semble paradoxale au vu de la publication du *Patois Neuchâtelois*. Cependant, la plupart des textes présents y ont été écrits *sur demande et pour la conservation du patois*, et certains de ces textes peuvent être considérés comme plus ou moins artificiels, c'est-à-dire non issus d'une production spontanée. Nous observons ce phénomène de rédaction « sur demande » dans cette petite note de Louis Favre :

[...] Lettre de M. Albin Perret ; il accepte⁶⁷ d'écrire du patois des Brenets et demande pour quand. [...] ⁶⁸

De plus, un autre indice, de nature plus linguistique, nous permet de postuler que le patois n'est généralement pas écrit, malgré sa fréquence plus élevée, et n'a pas développé de réelles normes écrites. En effet, si on l'écrivait suffisamment, nous pourrions observer sans doute plus de régularités dans les graphies, ce qui n'est pas le cas, comme nous le verrons plus tard.

D'ailleurs, cette absence de pratique de la mise du patois à l'écrit est soulevée notamment par Buchenel et par George Quinche :

⁶⁶ Nous discuterons de cette deuxième question dans le chapitre 5.2.

⁶⁷ Pour tout le reste de ce travail, le soulignement signifie que c'est nous qui soulignons, et les italiques sont déjà présents dans le texte original.

⁶⁸ BPUN : Journal de Louis Favre, 22 décembre 1894.

Il est très difficile, pour ne pas dire impossible dans beaucoup de cas, de représenter avec les lettres que nous possédons en français, des sons qui n'ont aucun équivalent dans notre langue (Buchenel 1894 : 8).

Je vous jure qu'il [ce livre] m'a donné beaucoup de peine, et puis qu'il y a eu des moments que j'ai été sur le point de cesser, tellement je suis comme un beurrier, parce qu'il y a des mots qui sont difficiles en diable, de façon qu'il est beaucoup plus aisé de parler le patois que de l'écrire (Quinche 1866/1894 : 22-24).

Ceci démontre bien que l'habitude d'écrire en patois n'est pas une pratique confirmée pour ces auteurs. Écrire en patois est dès 1840 plus fréquent qu'auparavant, mais cette pratique reste ponctuelle. Ainsi, chaque auteur aura élaboré, pour son ou ses texte(s), un système graphique palliant au mieux les différences phonétiques entre le français et leur patois. Nous y reviendrons en plus en détail dans le chapitre 5 ainsi que dans la deuxième partie.

Le français est, par ailleurs, explicitement désigné comme « la » langue littéraire : « La valeur de ces relevés est enfin augmentée par le fait que les patois romands cèdent de plus en plus sa place à la langue littéraire » (*TP* : VI). Bien que cet extrait date du début du XXe siècle, d'autres éléments nous confirment la présence quasi exclusive du français à l'écrit.

4.4 Conclusion du chapitre

Un certain nombre d'éléments laissent donc penser que la présence du français et du patois dans le canton de Neuchâtel ne relève pas uniquement d'une situation bilingue, mais d'une situation diglossique, du moins jusqu'au premier quart du XIXe siècle. On remarque en effet l'existence de contextes et fonctions d'usage. L'alternance codique atteste elle d'un bilinguisme individuel, en corrélation avec la diglossie, dans laquelle le patois n'est donc pas utilisé dans tous les domaines de la vie. La situation diglossique ne permet donc pas de ne connaître que le patois et il est nécessaire de connaître le français.

Le patois a longtemps été réservé à l'oral, comme langue du quotidien et en famille, et le français pour l'administration ou l'écrit. Par la suite, en conséquence des bouleversements économiques, sociaux et politiques du XIXe siècle, la diglossie stable depuis des siècles a changé de dynamique, et dès 1840, on remarque que la situation évolue vers une dilalie. Le patois finit par disparaître avec la mort de ses derniers locuteurs, sans doute dans le premier quart du XXe siècle.

5. Représentations linguistiques

Les représentations linguistiques sont centrales lorsqu'il s'agit de discuter d'une langue au sein d'une situation diglossique. En effet, celles-ci sont révélatrices de sa place dans les systèmes symboliques des locuteurs et des non-locuteurs.

Nous commencerons par définir la notion de représentation. Ensuite, nous présenterons plusieurs représentations : le Romantisme, les théories linguistiques, le mythe de Babel et le problème de la fragmentation linguistique, des représentations composant l'unilinguisme français (Cf. Boyer 2001). Nous présenterons aussi le purisme qui se reflète dans le patois. Ensuite, nous verrons les dénominations et les caractères du patois. Pour finir, nous analyserons quelques représentations stéréotypées des patoisants.

5.1 Concept

Pour alimenter notre réflexion, nous alternerons théorie et analyse de notre corpus. Nous nous baserons essentiellement sur Petitjean (2009), qui opère une synthèse des diverses définitions et des typologies de la notion de représentations, à travers une approche interactionnelle. Selon elle, cette notion d'interaction est extrêmement importante, car autant les représentations peuvent influencer sur les pratiques, autant les pratiques peuvent influencer les représentations. De la sorte, toute la complexité de l'échange entre l'environnement, l'individu et le social peut être analysée.

Nous considérerons donc la représentation linguistique comme une représentation sociale dont l'objet est la langue (Petitjean 2009 : 48). Dans ce chapitre, nous tenterons de mettre en évidence que, puisque « les systèmes représentationnels se doivent de suivre les évolutions des objets sociaux [dans le but] de conserver leur légitimité et leur fonctionnalité » (*Ibid.* : 28), les représentations liées à l'objet « patois » sont en phase de « transformation ». Les anciennes représentations ne seraient donc plus « opérationnelles » et créeraient un moment de « passage de connaissances anciennes plutôt insatisfaisantes, à des connaissances nouvelles [...] » (*Ibid.* : 30).

En effet, les représentations sont dépendantes de toute relation à une langue, et particulièrement significatives dans un contexte diglossique :

C'est [la diglossie] tout autant un phénomène collectif (ethno-socioculturel) qui s'inscrit dans les fonctionnements globaux d'un groupe, qu'une réalité individuelle (psycholinguistique) qui s'inscrit dans les pratiques et les représentations du locuteur, ces deux « niveaux » collectif et individuel interagissant (Blanchet 2012 : 150).

Il est dès lors nécessaire de considérer les images mentales lors de l'analyse sociolinguistique. Cette démarche permet de distinguer *la* réalité d'*une* réalité. En effet, pour Petitjean (*Ibid.* : 25) :

Les représentations ne médiatisent pas la réalité, elles tendent à exprimer l'interprétation que se font les individus de cette réalité : en cela, elles ne sont pas *la* réalité, mais *une* réalité, propre à une communauté.

Par ailleurs, il faut nuancer l'interprétation des représentations. En effet, selon Maurer/Racah (1998 : 4), lorsqu'on étudie les représentations à partir des données superficielles d'un discours, on part du postulat qu'il est possible « de remonter simplement de ce qui est dit, exprimé, à ce qui est pensé ». Le chercheur est ainsi bercé par une sorte d'« illusion d'une transparence du langage permettant un accès direct vers la dimension de la pensée » (*Ibid.* : 6)⁶⁹. De la sorte, le chercheur doit rester prudent face à ses conclusions⁷⁰ puisqu'« une représentation linguistique, contrairement aux pratiques, n'est pas accessible de façon directe et immédiate » (Petitjean 2009 : 15).

Afin de mieux cerner la place du patois dans le canton de Neuchâtel, nous allons donc chercher à déterminer les représentations du patois, c'est-à-dire comment les locuteurs – de patois ou de français – le perçoivent. Il s'agira dans un premier temps de définir les

⁶⁹ Selon la perspective constructiviste, il n'est pas possible d'accéder à « la » réalité immédiate (Mesure/Svidan 2006 : 200).

⁷⁰ Par ailleurs, Petitjean mentionne (2009 : 7) que Cécile Canut « en arrive à la conclusion que la recherche d'un lien directe entre les discours et l'imaginaire linguistique est en quelque sorte vaine, que l'on peut tout au plus en saisir que des traces, qui sont représentations de l'écart entre les dires non-coïncidents des partenaires de l'échange ».

idéologies dans lesquelles baignent les acteurs et témoins, puis de définir s'ils considèrent le patois comme une langue ou non. Nous mettrons ensuite en évidence des caractéristiques attribuées au patois dans nos sources, ainsi que les « types » de locuteurs qu'on se représente parler patois.

Comme la majorité de nos sources provient d'intellectuels neuchâtelois, nous ne prétendons pas effectuer une étude des représentations de l'ensemble de la communauté. En effet, certaines d'entre elles peuvent être liées à l'éducation qu'a reçue le témoin, et tous les groupes sociaux ne véhiculent donc pas les mêmes représentations. Mentionnons que nous écartons de notre analyse la notion d'*idéologie langagière* pour la Suisse romande. Son usage pour cette région nécessiterait une approche prenant en compte la pratique des langues comme pratique identitaire (Costa/Lambert/Trimaille 2012 : 12), et demanderait une discussion épistémologique. Nous n'utiliserons ce terme que pour la France, pour laquelle cette notion est habituellement utilisée.

5.2 Le Romantisme

Le Romantisme influencera énormément la manière de percevoir le monde aux XVIII^e et XIX^e siècles, dans plusieurs domaines. En effet, on y affectionne la nostalgie, tout comme ce qui est ancien. Le regard romantique a aussi permis d'appréhender différemment l'observation des paysages, par un intérêt particulier pour les ruines (Demougin 1987 : 1236B). La nostalgie est aussi un élément central dans la perception romantique, exploitée dans notre corpus et que nous développerons dans un premier temps. Puis, dans un second temps, nous lierons le Romantisme et les sciences, en nous basant notamment sur les recherches de Daniel Fabre, qui met en évidence un « moment romantique » dans les sciences telles que l'ethnographie et le folklore (Lyon-Caen 2017 : 1-2), sciences humaines avec lesquelles la dialectologie a énormément d'affinités.

Les images que le patois porte pour Buchenel sont fortement liées au visuel, et rappellent la peinture romantique. Tout d'abord, mentionnons une nouvelle fois la préface de Buchenel, rédigée pour introduire l'ouvrage *Le Patois Neuchâtelois*.

[...] ; il est né à l'ombre des forêts où s'abritaient les vieux Celtes ; il s'est développé au sein des campagnes, et la seule harmonie qui soit digne de lui est celle de la nature, et de la nature sauvage et inculte, les cris discordants qui s'élèvent du fond de la forêt, le tumulte du vent dans les bois de sapins, le tourbillonnement de la vague sur les rives de nos lacs agités. (Buchenel 1894 : 16)

L'auteur accumule ici les images poétiques : « tumulte du vent agité dans les bois de sapins » de même que « les rives de nos lacs agités » qui rappellent notamment des peintures d'Alexandre Calame (1810-1864), *L'Orage à la Handeck* « salué par la critique comme la première peinture "nationale" » (MAH Genève)⁷¹ ainsi que plusieurs autres tableaux du même peintre représentant des lacs suisses⁷².

L'auteur déploie tout au long de son texte un lexique et des réflexions romantiques. Il citera notamment très tôt dans son texte Mme de Staël dans le but d'explicitement la question

⁷¹ http://www.ville-ge.ch/musinfo/bd/mah/collections/detail.php?type_search=simple&lang=fr&criteria=alexandre+calame+orage&terms=all&pos=10&id=278278

⁷² Pour ne mentionner que *Lac de Genève* (1860-62), *Lac et Montagne* (1857-61) et *Lac de Montagne* (env. 1845) (<http://www.ville-ge.ch/musinfo/bd/mah/collections/index.php>)

du rapport des langues à l'humain (Buchenel 1894 : 5) : « D'après Mme de Staël, l'étude d'une langue peut jeter de grandes lumières sur l'histoire philosophique des opinions et des mœurs nationales [...] ». De la sorte, il marque son inscription dans une réflexion romantique, puisque cette autrice se positionne dans ce mouvement (Demougin 1987 : 1236A). Cette préface s'y place aussi par la matière même que le *PN* cherche à décrire : l'attention aux traditions populaires est fortement liée à ce mouvement (*Ibid.* : 1236A). Par la suite, des paragraphes entiers seront rédigés sur un ton romantique, c'est-à-dire « exagérément éloquent », comme est souvent présentée la poésie romantique (Peyre 1979 : 191-206). Des passages évoquent, de plus, des thématiques liées à ce mouvement :

Cette période d'une vingtaine d'années qui suivit 1848 vit le patois jeter, grâce aux travaux que nous avons mentionnés, une vive, mais passagère lueur ; ainsi le lumignon qui va s'éteindre projette une dernière clarté, se concentre en un suprême effort ; mais c'est en vain, son heure a sonné. Heureux si, semblable au patois neuchâtelois, il retrouve un jour de pieuses mains pour lui faire d'honnêtes funérailles, car nous n'envisageons pas autrement l'œuvre que la Société d'Histoire a entreprise : c'est une pierre qu'elle pose sur un sépulcre (Buchenel 1894 : 9).

En effet, une image très fréquente du romantisme représente – dans la littérature ou dans la peinture – « un jeune homme solitaire et pensif, ému par l'harmonie mélancolique du paysage », ainsi que des châteaux en ruines (Demougin 1987 : 1236B). Les images véhiculées dans cet extrait sont effectivement construites dans un ton mélancolique. La notion de « sépulcre » rappelle justement, sur un ton poétique, la question de la mort. Celle-ci semble chérie, comme cet homme « ému par l'harmonie mélancolique ».

Enfin, une certaine nostalgie se dégage dès qu'il s'agit d'écrire sur le patois, par exemple pour ce lecteur du *Courrier du Vignoble* en 1899 :

Les rédacteurs en chef du *Glossaire des Patois romands* se sont assurés le concours de collaborateurs dans presque tous les villages et c'est avec impatience que nous attendons l'apparition de cet ouvrage que fera revivre le souvenir de ces bons vieux qui ont passé avant nous sur la terre et nous attendent dans la tombe. Et cette pensée nous est douce que l'on s'occupe si activement de retrouver quelque chose de ces disparus, oubliés pour la plupart, comme nous le serons bientôt. (Anonyme, *Le Courrier du Vignoble*, 24 juin 1899 : 4)

Dans ce texte, la mort est omniprésente. La mort des autres amène l'auteur à penser à sa propre mort. Le patois semble donc évoquer, en plus de la nostalgie, la mélancolie de vivre en sachant que la mort nous attend. Ce thème est fortement lié au romantisme.

La nostalgie est elle aussi grandement liée au romantisme, essentiellement par la manière de percevoir les changements du monde moderne (Demougin 1987 : 1242A). En effet, on peut considérer le XIXe siècle comme « l'époque où l'on recense les chants et les légendes en voie de disparition, où l'on déplore le chemin de fer qui uniformise les modes de vie et annule justement les savoureuses différences » (Demougin 1987 : 1241A). Globalement, un des traits principaux qui caractérisent le Romantisme est le regret « d'un paradis perdu ou d'un âge d'or » (*Ibid.* : 1241B). Ces « bon vieux » sont les témoins de ce temps, et leur langue ainsi devient l'un des rares éléments qui leur permettent de le sentir et de le percevoir à nouveau.

L'opposition entre le monde moderne et le monde ancien se décèle dans l'opposition entre le français et le patois, qui est mise en évidence par C.-E. Tissot (Ms. 50) :

ils [les vieillards] le préfèrent [le patois] au français qui leur rappelle l'époque moderne avec toutes ses innovations, ses bouleversements politiques & sociaux, son penchant au luxe & aux frivolités de la vie & sa fièvre de jouir & surtout de jouir vite : tandis que le patois, lui, va de pair avec le bon vieux temps où rares étaient ceux qui quittaient leur village, où les jours s'écoulaient paisiblement dans la modeste demeure des vieux pères, où les évènements étranges n'étaient connus que tard & n'impressionnaient que peu où la vie était méthodique, simple & éminemment monotone.

L'approche romantique du patois se manifeste donc notamment par la nostalgie « du bon vieux temps », et donc consiste dans une réaction aux temps qui changent. Ces grands changements culturels sont à l'origine de certaines recherches au XIXe siècle, notamment dans le cadre de l'ethnologie. De la sorte, Fabre, dans son ouvrage sur les « savoirs romantiques », théorise cette nostalgie par le « paradigme des derniers » :

Le pacte ethnographique se fonde sur une conscience souvent malheureuse de la disparition, de la perte, de l'oubli des mondes culturels ; traditions et coutumes, poésie orale vouées à l'effacement [...], le paradigme des derniers est donc, par excellence, le paradigme romantique (Lyon-Caen 2017 : 3).

Néanmoins, bien que le patois serve à se rapprocher du passé de la communauté pour certains neuchâtelais de la fin du XIXe siècle, il sert aussi à se rapprocher de son propre passé. Dans ce cadre, la nostalgie se dessine aussi à travers la jeunesse perdue. On peut relever le plaisir du souvenir individuel dans le témoignage d'une femme du Landeron suite à la publication du *Patois neuchâtelais* :

Eh bien ! Je dois vous dire que la lecture du « Patois Neuchâtelais » m'a fait un plaisir bien grand, je revivais avec mes anciens compatriotes, il me rajeunissait de 20 ans, aussi l'ai-je lu et relu, chaque fois avec plaisir et joie, [...]. (Ms. 47 CDR-CET)

Le XIXe siècle n'est pas cependant pas influencé uniquement par des idéologies de nature littéraire ou picturale, mais aussi par un fort développement des sciences naturelles. Celles-ci joueront aussi un rôle dans le développement des sciences humaines, en s'y entremêlant.

5.3 Les théories linguistiques du XIXe siècle

Les « sciences humaines » à leurs débuts se voient aussi énormément influencées par les sciences naturelles. Les références fréquentes aux sciences de la nature sont typiques du XIXe siècle dans ces sciences (ethnologie, dialectologie, linguistique comparée, etc.). En effet, celles-ci ne possédaient pas suffisamment de notions permettant la description des langues. Par ailleurs, certaines théories, comme le déterminisme linguistique, utilisé encore pendant le XXe siècle, sont centrales.

Tout d'abord, les langues ont longtemps été comparées à des organismes vivants (Tort 1979 : 126), et le sont encore parfois, mais de manière implicite, dans la terminologie utilisée pour les décrire. Nous observons un aspect biologique de la langue dans ce passage, dans lequel les énoncés deviennent des « exemplaires » et le patois « une espèce disparue » :

[...] ; tout au plus trouverait-on encore dans les fermes isolées de la montagne ou dans les villages du Val-de-Ruz de rares personnes capables de le comprendre, et qui mettrait la main sur un couple d'octogénaires s'entretenant sous le manteau de la cheminée [...] pourrait se vanter d'avoir recueilli les derniers exemplaires d'une espèce disparue (Buchenel 1894 : 6).

Cette forte influence des sciences naturelles aura comme impact notamment l'application des théories de Darwin aux recherches linguistiques, en reliant l'évolution des langues à l'évolution de l'être humain. Un « lien organique » est donc ici fait entre « culture » et « langue ». En France, ce lien donne naissance « à l'idée que le pays était doté d'une "mission civilisatrice" » (Cotelli 2015 : 161-162), le français étant considéré comme supérieur aux autres langues.

Selon cette logique, une langue hiérarchiquement inférieure témoigne d'un peuple inférieur, et peut donc avoir comme conséquence des discriminations linguistiques ⁷³:

Cet amalgame [entre langue et culture] fait du français une langue de haute culture – parfois même synonyme d'humanisme –, supérieure par sa culture classique aux autres langues, surtout celles que l'on nomme les *patois*. Il implique, par un raisonnement *logique*, une hiérarchisation des langues qui va laisser de nombreuses traces dans l'histoire : justifiant l'éradication des langues qui n'auraient pas de culture, imposant le français en France et dans les colonies au détriment des langues régionales. (Cotelli 2015 : 163)

Cette question d'un « lien indissoluble entre langue et pensée » (Cotelli 2015 : 164) est notamment exposées par Buchenel, mais aussi par C.-E. Tissot.

D'après Mme de Staël, l'étude d'une langue peut jeter de grandes lumières sur l'histoire philosophique des opinions et des mœurs nationales, car les modifications que subit le langage vont de pair avec celles de la pensée, et l'on comprend, [...], quelle influence peut avoir la langue sur l'esprit de conversation et, conséquemment, sur les rapports des hommes entre eux, rapports qui constituent la vie sociale.

D'ailleurs le langage étant l'expression de la pensée humaine, ne reflétera-t-il pas dans ses tournures, ses intonations, sa forme plus ou moins soignée, les divers degrés du développement intellectuel d'un peuple et les conditions particulières de son genre de vie ? (Buchenel 1894 : 5)

Le patois offre pour l'amateur & l'historien un champ d'étude intéressant, non seulement sous le rapport étymologique & linguistique, mais surtout parce que le langage d'un peuple était plus ou moins en rapport avec ses mœurs & ses attitudes, on peut se faire une idée des habitudes de nos vieux parents [...]. (C.-E. Tissot, Ms. 50)

Ces idées sont développées dans les années 1860, notamment chez Schleicher (1821-1868). Celui-ci écrira *La théorie de Darwin et la science du langage* (1863) ; il y développe des idées similaires à celles de Darwin, mais transposées aux langues. Selon lui, celles-ci livrent un combat pour l'existence, les anciennes formes disparaissent, et une seule espèce gagne puis s'étend (Tort 1979 : 125-26).

Cette théorie était par ailleurs déjà énoncée par Humboldt (1767-1835), et aura comme conséquence de considérer que certains idiomes sont plus développés que d'autres, plus « matures », c'est-à-dire qu'il existerait un « âge adulte pour les langues », les hiérarchisant ainsi selon leur degré de maturité. Il s'agit là des bases du comparatisme linguistique (*Ibid.* : 126).

Par ailleurs, comme Darwin concernant les organismes vivants, Buchenel semble soucieux de comprendre l'origine du patois ⁷⁴.

⁷³ Nous entendons « discriminations linguistiques » des discriminations basées sur la différence de langue, les locuteurs de langue moins valorisées socialement pouvant être discriminés.

⁷⁴ Question qui peut être considérée comme une passion au XVIIIe siècle (Larthomas, Pierre, « Théories linguistiques de l'école romantique : le cas de Victor Hugo »)

La grande interrogation qui se pose à l'égard de notre patois est relative à son origine. Nous voici en présence d'un idiome qui a ses mots, ses tournures, son accentuation, propres à lui seul et ne ressemblant en rien à ce que nous connaissons autour de nous en fait de langues parlées, [...]. Un coup d'œil jeté sur les anciens auteurs français suffit à nous prouver que le patois n'a rien à faire avec la vieille langue française [...] Il pourrait venir à l'idée de le rapprocher de la langue de nos voisins de l'Est ou du Midi, car s'il y a dans notre idiome un certain nombre de mots semblables à leurs équivalents allemands et italiens, ce nombre n'est pas suffisant pour conclure à la filiation germaine ou romaine du parler de nos ancêtres. (Buchenel 1894 : 10-11)

Mais selon cette logique darwinienne du « dépérissement et de l'extinction nécessaires des anciennes formes ou des "formes moins perfectionnées" » (*Ibid.* : 127), le patois a perdu le combat, et on ne peut plus rien faire pour le sauver :

[...] ainsi le lumignon qui va s'éteindre projette une dernière clarté, se concentre en un suprême effort ; mais c'est en vain, son heure a sonné (Buchenel 1894 : 9).

Nous pouvons considérer la préface de Buchenel comme s'inscrivant dans un « moment romantique », qui peut être caractérisé par une poésie « analytique » (scientifique), ou au contraire, par le fait qu'un texte de nature scientifique soit ponctué de « retours à soi » et soit « rêveur » (Lyon-Caen 2017 : 2). Au XIX^e siècle, disciplines scientifiques et art ne sont pas séparés et le champ esthétique s'entremêle au champ scientifique (*Ibid.* : 1). Ici, le romantisme se mêle notamment au déterminisme linguistique.

5.4 Le mythe de Babel

Nous pouvons notamment constater un transfert des idéologies langagières du français sur les représentations du patois. En effet, deux représentations qui composent l'idéologie française de l'unilinguisme, le purisme et le rejet de la fragmentation linguistique⁷⁵ transparaissent de notre corpus. Merle (1991 : 107) remarque aussi ces représentations dans son étude :

Suisse romande et Savoie se placent définitivement dans la mouvance culturelle de la France, dont elles vont accepter et mettre en œuvre plus que jamais les idéologies de la langue.

Nous pouvons soulever une première représentation directement héritée de la France : l'idée que les patois divisent les hommes qui, à cause de leur usage, ne se comprennent pas entre eux. Cette culture de l'unité linguistique rappelle justement l'épisode biblique de la tour de Babel, « fantasme d'une dissémination qui oppose à la raison l'histoire comme faute, comme adversaire et comme champ d'action » (Certeau *et al.* : 170).

Les révolutionnaires considèrent en effet les patois comme un obstacle à la réussite de leur entreprise :

[Ils] se convainquent du fait que la réussite de leur œuvre, qui nécessite l'adhésion populaire et l'unification nationale, est contrecarrée par l'existence, dans une grande partie du pays, de populations qui ignorent la langue nationale. (Vigier 1979 : 192)⁷⁶

⁷⁵ Voir Boyer 2000. Cette idéologie a débuté sous la monarchie, mais a été renforcée par la Révolution française (Boyer 2000 : 91-92).

⁷⁶ Toutefois, l'idéologie de la Révolution en ce qui concerne la langue française est plus complexe que cela. Notamment, à ce moment, on peut percevoir « l'idée de la mission civilisatrice du peuple français et de sa langue, vecteurs des droits de l'homme, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité » (Cotelli 2015 : 166).

Selon Revel (Vigier 1979 : 192), « le patois exprime et entretient les conditions d'un morcellement et d'un enclavement culturel néfastes ; il s'oppose à l'unification au sein des [L]umières ». Les révolutionnaires iront jusqu'à considérer les idiomes locaux « non plus un simple obstacle passif [= l'impossibilité de véhiculer des idées inhérentes à la Révolution], mais le lieu d'une résistance propre qui diffuse la contre-révolution » (Certeau *et al.* 2002 : 12). C'est dans ce contexte que sera effectuée la célèbre enquête de Grégoire, dont le rapport a été publié en 1794, et dont le but était « d'anéantir les patois »⁷⁷. Grégoire rejette notamment le pluralisme linguistique, car il serait une barrière à la communication, et ne serait donc pas fonctionnel (Boyer 2000 : 93). Dans notre situation, seul le morcellement linguistique est jugé problématique, par Buchenel du moins :

En résumé le patois, produit du caprice et des besoins locaux, ne nous paraît pas avoir la valeur littéraire qu'on lui a trop longtemps attribuée. Nous n'en voulons pour preuve que *son défaut* d'ensemble de fixité, qui lui permet de varier à l'infini en raison des circonstances de climat, de voisinage, de vie extérieure de ceux qui le parlèrent (Buchenel 1894 : 14).

Le renforcement, en France, de la recherche de l'unité linguistique à la Révolution peut s'expliquer par un remplacement du « corps imaginaire du roi, qui sous l'Ancien Régime avait valeur de mythe susceptible de faire symboliser entre elles les pratiques sociales » par un « *corps de langage*, affecté au rôle, mythique et opératoire, d'articuler la Nation comme système propre », que l'on pourrait aussi nommer « corps idiomatique » (Certeau *et al.* : 174). Par ailleurs, le débat sur la définition de la « nation » et de l'identité nationale qui lui est liée s'est poursuivi durant tout le XIXe siècle (Chiss 2011 : 47).

Nos sources attestent aussi la présence d'une représentation négative de la fragmentation linguistique, comme dans l'idéologie de l'unilinguisme français. Toutefois, on en trouve des traces, dans notre corpus, uniquement sous la plume de Buchenel :

Nous ne le regretterons pas trop, car si le langage a été donné aux hommes pour communiquer entre eux, on peut dire que les idiomes locaux étaient plutôt faits pour les parquer en petits groupes aussi étrangers les uns aux autres que s'ils eussent habité sous deux méridiens opposés. [...] Par où l'on voit quelles barrières les patois créaient entre gens habitant sous le même ciel (Buchenel 1894 : 8).

Cet élément permet d'ouvrir une parenthèse non négligeable : la conscience de la variation diatopique, qui semble clairement perçue par les locuteurs, généralement théorisés sous la notion de « conscience linguistique ». Cette perception est clairement exprimée par Louis Favre :

Le patois de Boudry et celui de Cortailod diffèrent notablement par sa prononciation de celui de Bevaix et de la Béroche qui est déjà le patois vaudois, de la région voisine. (Ms. 19 LF-FC)

Ce fait est confirmé par Kristol (2013 : 292), qui à travers les témoignages de police constate que « la structuration géolinguistique [est] finement perçue par ses locuteurs ». Par ailleurs, cette structuration « correspond à une réalité objective » (*Ibid.*).

⁷⁷ Le titre exact de son rapport est « Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française ».

Mais, d'une certaine manière, ce n'est pas la variation qui est considérée comme mauvaise par Buchenel, mais le fait que, d'un village à l'autre, les habitants ne trouvent pas moyen de s'entendre, ce que Buchenel attribue à la langue. Néanmoins, à cette époque, il existait un fort esprit de clocher (Henry/Jelmini 2011-14 : 131), et il est impossible de déterminer si la variation diatopique est cause ou conséquence de ce dernier : on doit sans doute les considérer en interaction, c'est-à-dire s'influençant mutuellement de façon simultanée. Par ailleurs, il est presque impossible qu'il n'existe pas de continuum linguistique entre les villages⁷⁸, l'importance de la variation est donc sans doute exagérée au niveau des représentations. De la sorte, pourrait-on voir dans cette conscience de la variation un phénomène identitaire ?

5.5 La pureté de la langue

L'unilinguisme français porte aussi la représentation d'un rejet des déviances (Boyer 2000)⁷⁹. Par le biais de notre corpus, nous constatons qu'il existe, dans les représentations, un « vrai patois ». Mais qu'est-ce que le faux patois ? Le faux patois semble être « mélangé », et résulte du contact avec le français. La question de la pureté de la langue – et donc du rejet des déviances –, bien qu'il s'agisse de patois, était importante aussi bien pour les locuteurs que pour les premiers dialectologues, comme le témoigne cette remarque de Louis Gauchat (1908) au tout début du XXe siècle :

Notre époque est marquée par la transition au français ; elle est ingrate comme toutes les périodes transitoires. Les patois, noyés sous les flots sans cesse renouvelés de la langue littéraire, n'ont plus leur originalité et leur vigueur d'autrefois.

Cette idéologie, tout comme l'unité de la langue, a été importée de la France. Les puristes considèrent qu'il y a une « bonne » manière de parler, rejetant tout ce qui dépasse ce cadre comme étant une faute. Cette conception de la langue se développe, dès la création de l'Académie française (XVIIe s.), à travers un très grand nombre d'« ouvrages correctifs et régulateurs » (Saint-Gérard 2009 : 11). La diffusion, par la démocratisation de l'école, d'un « français de référence » au cours du XIXe siècle (*Ibid.* : 12) impactera contrairement aux siècles précédents, non pas uniquement les élites, mais l'ensemble de la population. Cette idéologie, à une époque où l'idée selon « laquelle l'état du langage d'un peuple traduit l'état de conscience morale ; [...] » (*Ibid.* : 22), mettra à mal les pratiques des locuteurs. En effet, celui qui s'exprime avec des « fautes » sera lui-même perçu comme « inférieur » à un locuteur s'exprimant selon la norme prescrite.

Un grand nombre de réflexions sur le patois présentent des jugements puristes. Ceux émis par les éditeurs du *Patois Neuchâtelois* sont intransigeants :

Ce patois n'est pas du pur patois des Montagnes : il est mélangé avec d'autres et renferme, en tout cas, une foule d'incorrections. Voici, par exemple, les deux derniers vers en vrai patois des Montagnes (*PN* : 74 N3).

Certains types de personnes semblent jugés, dans notre corpus, comme parlant ou écrivant moins bien le patois que d'autres. Par exemple, le « mauvais patois » semble être associé à celui ou celle qui l'écrit : « ce morceau a le mérite d'être écrit en bon patois, par un vrai paysan et non par un littérateur. [...] » (Huguenin 1894 : 147 N1).

⁷⁸ Nous analyserons la variation diatopique dans la seconde partie de ce mémoire.

⁷⁹ Notamment par « le respect scrupuleux d'une norme unique » (Boyer 2000 : 94).

Sans doute, l'écrivain type ne parle pas le patois, comme Louis Favre, qui aura eu quelques difficultés à la rédaction de son récit en patois :

[...] je n'ai plus trouvé qu'une cousine Udriet, à Trois-Rods, âgée d'environ 80 ans, à qui j'ai lu mon texte et qui m'a été fort utile soit en me fournissant des mots, ou des tournures, soit en me confirmant dans la prononciation qui est toute en dze ou tse, [...] (Ms. 19 LF-FC)

Mais l'on peut aussi trouver sur ce sujet des remarques très proches de la cacologie, de l'art de bien parler, comme : « Si le fabuliste avait su le patois, il aurait dit [...] » (PN : 311 N1).

Cette recherche de pureté aura bien des conséquences pour l'édition du *Patois Neuchâtelois*. En effet, Louis Favre cherche notamment à éradiquer les mots et consonances françaises du patois :

[Le patois] sonne encore à mes oreilles et il m'en est resté suffisamment pour écrire un récit de qqes pages que je vous envoie, avec prière de le soumettre à votre ami Mr Aug. Porret pour l'éplucher, corriger les fautes criardes et changer certains mots trop français pour en faire du patois. (Ms. 19 LF-FC)

Vous avez bien fait de supprimer tous les car [c'est LF qui souligne] qui alourdissent et ne sont pas proprement patois. (Ms. 22 LF-FC)

Pour Oscar Huguenin la graphie française aussi est malvenue :

Il faudrait pour une foule de mots en entendre la prononciation : quelques uns, orthographiés comme ils sont là, ont une apparence trop française, [...]. (Ms. 10 OH-FC)

Ce qui a pour conséquence une modification conséquente du texte, dans le but de correspondre à l'idée qu'ils s'en font.

Notons aussi que, même pour l'oral, on peut voir une application de cette idéologie, à savoir « parler comme il faut ». Les locuteurs semblent donc ressentir la présence d'une norme, cependant celle-ci reste floue. Par exemple, la norme décrite par un lecteur du *Courrier du Vignoble* ne renvoie pas spécifiquement à des formes précises de la langue (conjugaison, concordance des temps, etc.), mais plus à une attitude :

En ce qui concerne le patois, il nous semble qu'il ne devrait être prononcé que d'une façon simple et digne, ainsi que nous aimons à nous représenter ceux qui le parlèrent autrefois. (Anonyme, *Le Courrier du Vignoble*, 24 juin 1899 : 4)

Le purisme ne se produit pas uniquement dans le canton de Neuchâtel. On a par exemple reproché à Python (Vaud) sa syntaxe trop française, qui « apparaît sans doute artificiel[le] aux dialectophones » (Merle 1991 : 69).

Cette réaction est considérée comme un signe d'« hyperdialectalisation » (Escoffier 1990 : 153)⁸⁰. Celle-ci donne lieu à un effort de « purisme » lors de la pratique du patois, notamment à travers la phonétique, les expressions, les articulations voire même les graphies. Dans l'ensemble de ces domaines, celles qui sont choisies sont celles

⁸⁰ Ce terme, à notre connaissance, ne bénéficie pas d'une typologie et d'une réflexion épistémologique développées. Il se voit utilisé dans certains textes, de même que le mot « hyperdialectalisme » sans pour autant être problématisé. Nous utiliserons donc ce concept, tout au long de ce travail, dans le sens de re-dialectalisation, c'est-à-dire un procédé visant à rendre la langue plus proche d'un dialecte qui serait « non-contaminé » par le français, et qui comprend parfois un phénomène d'hypercorrection.

considérées comme étant les plus typiques, voire même les plus éloignées du français. Ce phénomène peut parfois être accompagné d'hypercorrections. L'hyperdialectalisation peut être considérée comme une façon de se défendre contre la langue dominante, qui a naturellement influencé la langue « basse ». On peut aussi la voir comme une forme d'insécurité linguistique, en refusant parfois même jusqu'à des mots patois proches du français qui feraient penser à un emprunt, comme le remarque Bert (2005 : 64) lors d'enquêtes actuelles :

[O]n observe aussi une forme particulière d'hyperdialectalisation : certains types lexicaux communs au français et au patois leur paraissent soudain suspects et ils cherchent le "vrai mot patois". L'insécurité linguistique qui explique ce comportement entrave la communication.

De la sorte, des contradictions peuvent se rencontrer entre le patois oral et sa forme écrite :

A ce moment [au XIXe siècle], [...], les patoisants, fiers de l'originalité de leur parler et désireux de contribuer à la conservation de cet élément de leur patrimoine, ont poursuivi deux buts apparemment contradictoires : d'une part, écrire dans une langue accessible à tous leurs compatriotes, d'autre part, essayer de créer un patois bien « typé », c'est-à-dire un patois où les traits particuliers soient nettement marqués et même accentués, jusqu'à créer une langue plus ou moins artificielle (Vurpas 1993 : 183).

Le français présent dans le patois est absolument rejeté par plusieurs auteurs. Par exemple, la question de la présence de la langue dominante dans des textes en patois est évoquée à plusieurs reprises par Louis Favre, pour qui il s'agit d'un élément de « contamination », comme nous l'avons vu. Cette idéologie n'est toutefois pas présente que dans le canton de Neuchâtel. En effet, Cornu (1913), dans son article « Une langue qui s'en va. Par le biais de quelques observations sur un recueil de morceaux en patois vaudois », publié dans le *Bulletin du Glossaire*, émet des jugements similaires sur le patois vaudois. Il considère le patois de son village comme étant « un baragouin qui ressemble de moins en moins à la langue de nos pères, car, à vrai dire, ce n'est ni du français, ni du patois » (*Ibid.* : 40), et que

le rôle du français à l'égard du patois n'est à l'avantage ni de l'un ni de l'autre. Il en résulte un langage bigarré que je n'ai pas sans raison qualifié de baragouin et qui est bien en arrière de la pureté qu'avait eue le patois au dix-huitième siècle et dans la première moitié du dix-neuvième (Cornu 1913 47).

Il constate ainsi des « formes fausses » (*Ibid.* : 41) et des « erreurs » (*Ibid.* : 44-45). Il utilise même le terme de « pureté », qui est très explicite sur l'influence des représentations de la langue française sur le patois. La réponse du *GPSR* véhicule des représentations identiques :

Et pourtant, tout contaminé que soit ce patois, il est encore fort supérieur à celui représenté par Le Patois neuchâtelois, où les erreurs et les déformations sont infiniment plus nombreuses. (*Ibid.* : 53)

Ces remarques contre les formes françaises dans le patois présentent finalement un miroir inversé du purisme français en France, ce dernier rejetant, parmi d'autres, les dialectalismes, c'est-à-dire les expressions ou mots d'origine dialectale. Toutefois, en ce qui concerne le français régional en Suisse romande, le purisme est bien moins perceptible. En effet, Aquino-Weber/Cotelli Kureth/Nissille (à paraître), démontrent

que les cacologies sont moins proscriptives en Suisse romande qu'en France, et tendent à « valoriser, dans des cadres précis, la variété locale porteuse de l'identité régionale du locuteur ». On observe donc un emprunt de l'idéologie langagière française pour le français régional et le patois. Cet emprunt est considéré comme

[...] un phénomène typique du discours des langues minoritaires dans lequel on se réapproprie les arguments de la variété dominante plutôt que d'en inventer des nouveaux. (*Ibid.* : 4)

Ces diverses remarques sur la question d'un purisme du patois permettent de mettre en exergue une forme d'insécurité linguistique. Celle-ci peut être discernée dans la pratique du patois, autant à l'oral qu'à l'écrit. Cette thématique peut aussi être discutée sous l'angle de l'authenticité, que nous développerons dans le chapitre 6.2.

5.6 Dénominations du patois

Catégoriser et délimiter les objets les uns des autres est une activité universelle. Cette même activité sera donc logiquement appliquée aux pratiques langagières (Trimaille/Matthey 2013 : 95), c'est pourquoi toute réflexion sociolinguistique en tient compte pour saisir les hiérarchies et rapports entre les langues. Deux aspects sont à prendre en compte : le nom même de la langue (« le français »/« la langue française » par exemple) et les termes utilisés pour en parler et les catégoriser (« langue », « dialecte », etc.). En effet, en mettant en évidence les dénominations d'un lecte⁸¹, on peut souvent faire ressortir des hiérarchies que les locuteurs véhiculent de manière inconsciente. Selon Billiez (2004 : 255) : « Des systèmes symboliques d'opposition comme nature/culture, féminin/masculin constituent, entre autres, ces principes organisateurs ». Par exemple, le mot « langue » se trouve habituellement du côté de la *culture* et de *l'ordre*. Au contraire, « patois » et « dialecte » se placent plutôt du côté de la nature (dans la dichotomie topique nature/culture), par son *désordre*, son absence de règles (de grammaire écrite par exemple) (Billiez 2004 : 255).

On remarque fréquemment que, pour qu'un idiome soit considéré comme une langue, il faut qu'il ait un nom. En effet, on peut envisager qu'il s'agit d'un :

acte qui contribue à la construction et à l'autonomisation d'objets sociolinguistiques, mais aussi à l'établissement ou à l'évolution des relations entre ces objets. [...] La nomination des langues comporte des enjeux qui touchent à la légitimité sociale et politique et à la dimension identitaire de ces dernières (Trimaille/Matthey 2013 : 112).

Dans notre cas, le patois est comme nous le verrons simplement appelé « patois », voire « patois neuchâtelois », comme dans le titre de l'ouvrage. De la sorte, n'étant pas nommé par exemple « le neuchâtelois », il ne semble pas atteindre le statut de langue pour les locuteurs qui le parlent.

Concernant la catégorisation du parler neuchâtelois, nous avons relevé plusieurs termes qui servent à désigner la langue parlée à Neuchâtel : *idiome*, *parler*, *langue*, *dialecte* et *patois*. Néanmoins, les définitions évoluent avec le temps, et nous ne pouvons nous baser sur les définitions utilisées dans les analyses sociolinguistiques actuelles. C'est pourquoi, pour notre analyse, nous mettrons en évidence les définitions dans certains

⁸¹ Il s'agit du terme le plus neutre existant pour qualifier une langue, qu'importe la place que les locuteurs lui attribuent dans la hiérarchie des langues qu'ils perçoivent et utilisé parfois dans la recherche pour éviter de véhiculer les représentations liées au terme « langue » ou « patois » dans le discours scientifique.

grands dictionnaires du XIXe siècle, ainsi que leur implication dans la hiérarchisation des langues. Il faut néanmoins prendre en compte que, bien que les idéologies linguistiques soient proches de celles véhiculées en France, elles peuvent aussi être différentes. Par ailleurs, dans type d'ouvrages, ce sont des lexicographes qui définissent le patois ; ils ont, par conséquent, une autre perception du mot que des locuteurs ou des personnes étudiant les patois.

Cette question doit être étudiée en fonction des « donneurs de noms » : locuteurs, spécialistes des langues ou institutions (Trimaille/Matthey : 112)⁸². Dans notre cas, les « donneurs de noms » représentent plutôt une catégorie carrefour entre locuteurs et spécialistes. Tous ne sont pas locuteurs (par exemple Buchenel et Louis Favre) ou le sont (Oscar Huguenin).

Tout d'abord, observons l'usage du terme « patois ». Louis Favre, dans son journal quotidien (1892-1895), nomme tout simplement le patois par « patois ». Dans une lettre adressée à Fritz Chabloz, il se montre un peu plus expressif : « notre patois à nous » (Ms. 20 LF-FC). Ce terme porte donc un contenu sémantique d'affectivité, comme on peut aussi le trouver chez Georges Quinche, qui parle du « bon vieux patois » (« Lettre » 1894 : 22-4), de même que « notre vieux patois » (Buchenel : 13)⁸³. Où ce terme se situe-t-il dans la hiérarchie des langues selon les dictionnaires du XIXe siècle ? Selon Littré, le patois est un

1° Parler provincial qui, étant jadis un dialecte, a cessé d'être littérairement cultivé et qui n'est plus en usage que pour la conversation parmi les gens de la province et particulièrement parmi les paysans et les ouvriers. [...] 3° Par dénigrement, langue pauvre et grossière. [...] || Patois se dit aussi pour mauvais style. Quel patois ! (Littré 1883/III : 1007)

D'autres dictionnaires du XIXe siècle, parlent du patois comme une « [s]orte de langage grossier d'un lieu particulier » (Gattel 1857 : T2, 330) mais aussi de « [p]arler dialectal, ordinairement privé de culture et réservé à la conversation familière » (Hatzfeld/Darmesteter 1895 : T2, 1695), qui viennent corroborer les définitions de Littré.

Ces dictionnaires s'accordent à considérer le patois comme un lecte sans littérature et sans culture. Associé aux paysans et à l'oralité, le patois est fortement déclassé, puisqu'il peut aussi être utilisé pour exprimer une façon de s'exprimer incorrecte. Selon Kibbee (2001 : 71), qui analyse l'histoire du mot « patois » dans la lexicographie, le patois n'est plus au XIXe siècle et contrairement aux siècles précédents⁸⁴, considéré comme « une forme dégradée de la langue » et « [l]es remarques deviennent plus descriptives que condescendantes ».

L'usage du terme « dialecte » est plus rare, nous n'en avons relevé qu'un seul usage pour désigner le patois, dans le premier règlement du Cercle du Sapin (1861 ; Cf. *infra* p.32)

⁸² Qui cite Tabouret-Keller 1997.

⁸³ Toutefois, pour Buchenel, l'adjectif « vieux » semble connoté négativement, mettant en évidence qu'il n'est plus fonctionnel.

⁸⁴ « Dès les XVIIe et XVIIIe siècles, les lexicographes considèrent le patois comme une forme vulgaire et grossière de la langue, la langue des paysans et de ceux qui n'ont aucune instruction » (Kibbee 2001 : 69)

Cet extrait ne semble pas véhiculer de connotation particulière. Littré (1883/II : 1148) donne la définition suivante :

s.m. Parler d'une contrée, d'un pays étendu, ne différant des parlers voisins que par des changements peu considérables qui n'empêchent pas que de dialecte à dialecte on se comprenne, et comportant une complète culture littéraire. [...] || Abusivement. Langue.

– SYN. Dialecte, patois. Tant que, dans un pays, il ne se forme pas de centre et, autour de ce centre, une langue commune qui soit la seule écrite et littéraire, les parlers différents, suivant les différentes contrées de ce pays, se nomment dialectes ; on voit par là qu'il est tout à fait erroné de dire les dialectes dérivés de la langue générale, qui n'est qu'un des dialectes arrivé par une circonstance quelconque et avec toute sorte de mélanges à la préséance, est à ce titre postérieure aux dialectes. Aussi quand cette langue générale se forme, les dialectes déchoient et ils deviennent des patois, c'est-à-dire des parlers locaux dans lesquels les choses littéraires importantes ne sont plus traitées.

De la sorte, le terme de dialecte semble effectivement véhiculer une image moins dévalorisée, puisque celui-ci comporterait une culture littéraire ainsi qu'une dimension historique. La notion de variation est centrale, et n'est pas connotée. Néanmoins, celui-ci se construit en opposition à la langue dite « générale » ; on le remarque notamment dans l'article de Hatzfeld/Darmesteter (1895 : T1, 735), pour qui le dialecte est une « [v]ariété régionale d'une langue », ainsi que dans Gattel 1857 : T1, 542) : « Idiome ; langage particulier d'un pays, d'une ville, etc. dérivé de la langue générale de la Nation ». Selon cette appréciation, s'il existe des dialectes, ils sont relégués à un niveau inférieur : « les patois ». Pour Littré (1883/II : 1148) :

Avant le XIV^e siècle il n'y avait point en France de parler prédominant ; il y avait des dialectes ; et aucun de ces dialectes ne se subordonnait à l'autre. Après le XIV^e siècle, il se forme une langue littéraire et écrite, et les dialectes devinrent des patois.

Il ne semble donc pas considérer les dialectes du XIX^e comme étant des langues de culture, puisqu'en effet ceux-ci n'existent plus comme des dialectes, mais comme des patois, inférieurs au dialecte. Il semble donc moins connoté négativement – du moins en France – que le terme « patois ».

Un autre terme, qui revient quant à lui très fréquemment, est « parler », souvent accompagné de précisions de nature nostalgique et identitaire : « le parler de nos pères » (Buchenel : 6), le « parler de nos ancêtres » (Buchenel : 11). Littré et Larousse considèrent ce terme comme désignant un accent, un patois, un jargon ou une façon particulière de parler « particulier à une contrée » :

- 1° L'infinif de parler pris substantivement. [...]
 - 2° Manière de parler. [...]
 - 3° Patois ou accent particulier de province. Le parler picard. [...]
- (Littré 1883/III : 958)

n.m. Langage, manière de parler : *Avoir le PARLER facile.*
– Patois, jargon, accent particulier à une contrée : *Le PARLER picard.*
– *Franc-parler.* V. FRANC adj.
– Dr. *Parler sommaire*, Instruction faite sommairement devant un rapporteur.
– PROV. : **jamais beau parler n'écorche la langue**, Il est toujours bon de parler honnêtement. (Larousse 1898/VI : 689)

Considéré comme un néologisme, qui signifie « Idiome (d'un individu, d'un village, d'une province, etc.) par Hatzfeld/Darmesteter (1895/II : 1680), ou comme un « jargon »

ou un « accent » par Gattel (1857/II : 316), ce terme semble la plupart du temps se détacher de la hiérarchie à proprement parler, en exprimant uniquement l'aspect oral d'une langue ainsi que son sens de langue régionale. Le terme est très peu connoté, mais il est tout de même relié au terme dévalorisé de « patois ». Dans notre cas, étant souvent utilisé dans des contextes de nostalgie du passé, voire relevant du patrimoine (« nos pères »), il ne semble pas dévalorisé.

Buchenel, dans sa préface, nomme aussi le patois, à côté de « parler » et de « patois », d'« idiome » (Buchenel 1894 : 6) : « notre idiome » (*Ibid.* : 7), « l'idiome de nos pères » (*Ibid.* : 8). Les deux termes sont donc susceptibles de cohabiter chez un même témoin. Mais s'il choisit parfois le terme « idiome », c'est sans doute, car sa préface sert d'ouverture à ce que les éditeurs du *PN* considèrent comme la pierre tombale du patois neuchâtelois. Ce faisant, il est nécessaire d'utiliser un vocabulaire édificateur. Notons aussi qu'il ne considère pas cette langue comme étant la sienne ; il s'agit du langage de ses ancêtres. De la sorte, un parler et un idiome, dans son registre, semblent synonymes. Ceci est en effet observable dans le Larousse (1898/V : 6) :

[...] n.m. Anciennem. Idiotisme, particularité propre à une langue : *Selon les divers idiomes de chaque langue.* (Bossuet) || Auj. Parler propre à une région plus ou moins étendue [...]

– Syn. Dialecte, parler, langue, langage

Le champ de synonymes proposé est digne d'intérêt ; en effet, alors que « dialecte » était plus haut synonyme de « patois », il est ici synonyme d'idiome, de parler, de langue et de langage. Le terme « idiome » est peu connoté, d'un point de vue de la lexicographie du moins, voire même peut être considéré comme une langue, comme on le voit notamment dans Hatzfeld/Darmesteter (1895/II : 1267), sous le sens 2° : « Langue propre à une nation ».

La désignation de « langue » est rarement attribuée au patois. Dans le *Musée historique* (Matile 1841 : 51-63), l'auteur de l'article affirme que « la langue de nos pères s'en va ». Cette expression est parallèle à celle d'« idiome de nos pères » ou à celle de « parler de nos pères ». Dans ce contexte plus ou moins figé, « langue » ne porte potentiellement pas la même connotation et est reliée à un sentiment de nostalgie. Mais ce terme est aussi utilisé par l'un des éditeurs du *Patois Neuchâtelois*, dans une réflexion de nature métalinguistique :

Signalons, dans la dérivation du latin, une des différences entre le français et le patois, qui font de celui-ci une langue et non un français corrompu : [...] (*PN* : 215 N3)

Dans l'ensemble, la « langue » est souvent considérée par son élaboration écrite, sa tradition littéraire, voire son officialité. Elle rentre dans le paradigme une langue – une nation. De la sorte, ce terme véhicule une plus forte valeur sociale.

Cet élément est effectivement important pour F. Buchenel (1894 : 21), pour qui le patois n'est pas une langue par manque de prestige :

[...] c'est grâce à l'initiative de Louis Favre qu'est dû le vote de la Société d'histoire en faveur de notre patois, c'est-à-dire en faveur de la présente publication, qui a pour but [...] de garder à nos arrières-neveux ce que nous possédons de cet idiome, auquel n'a manqué, pour être une langue, que d'être parlé sur les bords de la Seine.

Le terme « langue » semble donc connoté et placé en haut de la hiérarchie des langues. D'un point de vue social, une *langue* est porteuse de prestige, comme nous avons pu le

voir chez Chabloz. Prestige que le patois ne possède pas, car seul le français posséderait ce prestige, au sein de la dynamique diglossique. En effet, dans les représentations de Buchenel, le français est associé à Paris, et valorisé par là-même, par opposition à la province, dévalorisée, dans laquelle il semble ranger la Suisse romande – c'est du moins ce qu'il laisse entendre par la proposition « parlé sur les bords de la Seine ».

La question de la grammaire, donc de sa normalisation, est aussi importante, car elle place ou non la langue du côté de la nature ou de la culture.

L'idiome de nos pères ne se prêtait pas à l'écriture, n'avait point de grammaire, ni de règles pour la prononciation encore moins de littérature (Buchenel 1894 : 8).

Cette question, d'un « idiome sans grammaire », est une représentation fréquente lorsqu'il s'agit du rapport que peuvent avoir des patoisants avec leur dialecte (Trimaille/Matthey 2013 : 106). De la sorte, une langue sans grammaire ne peut pas être écrite ni apprise, ce qui la dévalorise encore plus. Elle rappelle notamment la notion de « désordre » mentionnée plus haut, se rapprochant ainsi de la nature.

Nous considérons que, bien que nos attestations sont multiples dans la terminologie utilisée pour désigner le patois, le témoignage le plus spontané est celui de Louis Favre, qui, dans son quotidien, écrit « patois ». Les autres témoignages permettent justement de remarquer un ultime effort pour sauver, si ce n'est la langue elle-même, au moins son image.

Nous pouvons aussi saisir, à travers l'analyse des dénominations, deux éléments : tout d'abord, les témoins semblent considérer le patois neuchâtelois comme étant un *lecte* différent du français. Ensuite, même dans un contexte de sauvegarde, le patois, qui semble subir un processus de revalorisation dans la langue (avec l'usage du terme « idiome » ou « langue »), n'arrive pas être réellement perçu comme une « langue », car il manque de prestige et d'une grammaire. Toutefois, pour saisir au mieux cette hiérarchie, il faudrait dépouiller un corpus plus large.

5.7 Les caractères du patois

Dans les discours, les descriptions du patois semblent souvent toucher l'affect, dans le ton du *pathos*. À tel point que fréquemment, on lui donne des caractéristiques humaines ; il s'agit de représentations qu'on retrouve régulièrement dans d'autres témoignages hors du canton de Neuchâtel. On peut les considérer comme des jugements de valeur, qui peuvent être très utiles par leur totale absence de caractère scientifique (Petitjean 2009 : 65) :

Les qualificatifs de « beau », « noble », « clair », etc., appliqués à la langue, sont dénués de caractère scientifique, mais peuvent fournir des données importantes en cas de conflit entre les langues.

La situation linguistique à Neuchâtel, que nous avons décrite plus haut, présente un stade ancien de diglossie (antérieur à 1825), mais celle-ci a été déstabilisée. La fin du XIXe siècle présente donc une situation où le patois se fait rare (dilalie). Par conséquent, puisque la situation de l'objet (patois) a évolué, les représentations sont aussi en train de changer à l'époque où nos sources sont rédigées. Effectivement, les représentations évoluent plus lentement que l'objet auquel elles se réfèrent, ce qui peut parfois mener à des contradictions.

Nous allons donc présenter les caractères habituellement donnés aux patois dans notre corpus. On relève tout d'abord l'énergie et la vivacité :

« Un fait est certain, c'est qu'il est plus facile d'avoir du courage en patois qu'en français [...]. Telle remarque qu'on n'eût osé faire en français, telle conversation qui eût choqué de jeunes oreilles, telle apostrophe pour laquelle la langue de la bonne société ne présentait pas de termes assez énergiques, se faisaient en patois. (Buchenel 1894 : 9)

Cette langue que son énergie et sa simplicité rendaient si propre au commerce habituel de la vie [...] (Matile 1841 : 51-63)

Un deuxième caractère fréquemment employé dans notre corpus pour définir les patois est la naïveté, une naïveté quasiment enfantine, la simplicité :

Il y a dans notre patois à nous qq chose de jeune, de gai, d'original qui nous rajeunit et nous égaie quand nous le lisons ou l'écrivons. C'est ce que je viens d'éprouver en lisant vos trois récits, qui sont charmants, pleins de fraîcheur, de naïveté, de vivacité, de vigueur et d'un attrait singulier (Ms.20 LF-FC).

Ces caractérisations sont aussi attestées dans d'autres cantons. Bridel, un pasteur vaudois du début du XIXe siècle (Merle 1991 : 95), considère lui aussi le patois comme étant énergique et naïf. Selon lui, il ne « saurait occuper un registre sérieux » (*Ibid.* : 95). Juste Olivier, dans son ouvrage *Le canton de Vaud, sa vie et son histoire* (1837), projette aussi cette idée de « naïveté du vieux langage » (cité par Merle 1991 : 99-100).

Un autre caractère attribué parfois au patois est la rudesse. Cet attribut est notamment attesté chez Buchenel, qui considère effectivement le patois comme un « rude et franc langage » (Buchenel 1894 : 6). Cette rudesse se traduit notamment chez lui aussi par sa sonorité :

Le français entremêlait agréablement ses consonnes de voyelles pour en rendre la prononciation moins difficile [sic], le patois extirpe le plus possible de voyelles et accumule les consonnes, sans redouter leur effrayant assemblage. (Buchenel 1894 : 15)

Néanmoins ce dernier élément est bien opposé à d'autres discours. Louis Favre, par exemple, considère le patois comme étant « doux à [son] oreille » (1890, cité par Blant 2004 : 26 N19). Bridel partage ce constat concernant le patois vaudois :

Notre patois est assez doux et a les inflexions de l'Italien. Il est énergique, expressif, naïf et plein de bons mots qui n'ont pas de synonymes en français. Il se prête très-bien à la poésie et sa cadence est sonore. (*Le Conservateur suisse*, 1855-1858, cité par Merle 1991 : 95)

Ces deux témoignages mettent ainsi en évidence la cohabitation de deux représentations opposées. Il est possible que la représentation la plus péjorative (Buchenel) soit l'ancienne représentation, et que celle de L. Favre soit plus moderne. La modification de la place du patois dans la société peut en effet, comme nous l'avons dit plus haut, affecter progressivement les représentations.

Un dernier élément que l'on peut souvent mettre en évidence lorsqu'il s'agit de caractériser le patois est son côté sauvage, primitif et libre. On le voit notamment dans le passage qui reflète les images romantiques mentionnées au point 4.2 :

Il est né à l'ombre des forêts où s'abritaient les vieux Celtes ; il s'est développé au sein des campagnes, et la seule harmonie qui soit digne de lui est celle de la nature, et de la nature sauvage et inculte, les cris discordants qui s'élèvent du fond de la forêt,

le tumulte du vent dans les bois de sapins, le tourbillonnement de la vague sur les rives de nos lacs agités. (Buchenel 1894 : 16)

On voit aussi que le patois est fortement lié à un lieu, bien que peu précis : la Suisse, avec ses lacs et ses sapins.

Ce caractère, à la fois de sauvage et de localisé, peut être souligné dans d'autres régions. Par exemple, concernant le patois fribourgeois, Gruérin Pettolaz⁸⁵ note que le patois de la montagne est « plus sauvage », que celui du moyen pays est plus « grave », et que celui du plateau plus « fin » et « maniéré » (Merle 1991 : 91-2).

Selon Reusser-Elzingre (2018 : 386)⁸⁶, le patois est la langue des émotions, le « langage du cœur et de l'affectivité » ; de la sorte, on peut considérer que « le patois occuperait ainsi la niche écologique de la sphère familiale, de la communication intime où les sentiments jouent un rôle essentiel ». On peut potentiellement le discerner dans un passage issu de notre corpus. Toutefois le sens de la dernière phrase reste ambigu et ne permet pas de tirer de conclusions :

Voilà le manuscrit de Mr M que je vous ai annoncé c'est la dernière partie, environ le 1/5, à ce qu'il dit – Je l'ai lu avec attention et avec plaisir, c'est du vrai patois. Peut-être y découvrirez-vous qq longueurs, et une orthogr. qui ne cadre pas tout à fait avec vos autres morceaux ; mais c'est une œuvre de valeur d'énergie et de sentiment, de saveur rustique et de foi, je dirais même d'amour, car il s'attendrait à la fin et croit se retrouver en famille. – il y est. (Ms. 25 LF-FC)

La plupart de ces caractéristiques correspondent très probablement à une représentation partagée par la plupart des francophones. Le patois est dans ce discours associé à la non-civilisation, ou à une civilisation considérée comme moins développée ; encore sauvage et naïve⁸⁷. Ce rapport langue-civilisation peut être mis en évidence chez Alexandre Draguet, un Fribourgeois :

Nous les Fribourgeois, les Suisses romans, nous avons deux langues. Le français d'abord, notre langue littéraire, [...], de la civilisation, de l'humanité tout entière. [...] Mais à côté de la langue classique, nous en avons encore une autre, langue vulgaire, pauvre petite langue, bien humble, se cachant dans les petits coins, aimant la campagne, mais vieil et doux idiome, singulièrement naïf, pittoresque, énergique [...] (cité par Merle 1991 : 103-4).

Les termes utilisés par Draguet pour qualifier le patois peuvent aussi représenter un enfant : vif, libre, naïf, franc. Dans les représentations, le patois n'est pas perçu comme altéré par les normes sociales.

On peut donc analyser ces considérations en concluant que si certains de ces termes sont péjoratifs, et laissent penser que l'on se représentait le patois comme un langage inférieur d'un point de vue hiérarchique, on peut aussi penser qu'il s'agit de caractéristiques valorisantes. Le patois, selon cette logique, pourrait être perçu comme un adulte en devenir. Par ailleurs, d'autres représentations véhiculent des images qui peuvent être interprétées comme possédant une connotation positive. Si le patois est certes « sauvage », il représente pourtant le terroir, le « bon vieux temps » et porte ici des représentations patrimoniales fortes. Ces caractères pourraient en effet être

⁸⁵ Un prêtre du Bas-Pays fribourgeois (Merle 1991 : 92).

⁸⁶ Qui mentionne Boudreau.

⁸⁷ Comme le souhaite justement le Romantisme.

conforme à une sorte de *genius loci* spécifique à la Suisse romande ou à Neuchâtel. En effet, Aquino-Weber/Cotelli Kureth/Nissille (à paraître) remarquent des catégorisations plus ou moins identiques en ce qui concerne des régionalismes lexicaux en français régional.

5.8 Des locuteurs stéréotypés

Un élément important pour la sociolinguistique, en plus de la représentation de la langue, est la représentation des locuteurs parlant cette langue. Dans notre corpus, nous avons relevé pour cette question essentiellement des stéréotypes. Ceux-ci peuvent en effet être considérés comme des formes de représentation. Nous nous baserons sur la définition de Petitjean (2009 : 49-52), qui définit le stéréotype et le préjugé comme des « manifestations de la mentalité collective », du moins comme le « point de vue dominant » pour un groupe donné à un temps T.

Dans notre cas, nous utiliserons le concept de *stéréotypes*. En effet, l'objet évoqué par un stéréotype consiste en un « raccourci de la pensée » (*ibid.* : 49) :

Le stéréotype s'impose à l'individu, tout comme le préjugé, au détail près que le stéréotype échappe au haut degré de jugement dont témoigne le préjugé. La pensée stéréotypique se prévaut d'une très grande stabilité : ainsi, lorsqu'il est question d'un objet donné, son évocation entraîne automatique la présence d'un ensemble de traits caractérisant cet objet, chaque trait appelant les autres dans un processus holistique faisant l'objet spécifié un tout indivisible. Le stéréotype contient donc un ensemble de spécificités liées à l'objet stéréotypé, sans que l'on puisse isoler ou fractionner celles-ci. (*ibid.*)

Dans notre corpus les idées véhiculées ne sont pas représentatives de l'ensemble de la population, mais seulement de personnes évoluant dans un certain milieu culturel. De ce fait, notre regard est biaisé, mais l'interprétation n'est pas inintéressante, au contraire.

La plupart des stéréotypes se voient véhiculés au travers des dichotomies simplistes, tout d'abord l'opposition campagne/ville – d'une certaine manière nature/culture – qui permet la dichotomie « campagnard/homme des villes ». La dichotomie « vieux/jeune » est aussi centrale dans le sens où elle oppose le passé et le présent, « le bon vieux temps/temps actuels ».

Tout d'abord, une question cruciale pour notre réflexion est de déterminer l'espace dans lequel on considère que l'on parle le patois, mais aussi dans lequel on le parle le mieux, où il est le plus « pur ». Pour cette question, c'est le milieu rural qui est toujours mentionné. Tout d'abord chez Louis Favre qui, ayant passé son enfance à Boudry, a entendu le patois être parlé dans sa jeunesse :

[...] la Société cantonale d'histoire et d'archéologie [...] entendit une communication de M. le professeur L. Favre sur le patois parlé naguère dans notre pays, surtout dans les campagnes, et qui disparaît rapidement (*PN* 1894 : 1).

Buchenel véhicule aussi cette représentation :

Nous voici en présence d'un idiome qui a ses mots, [...] un langage qui a fleuri surtout dans nos campagnes et que nous trouvons d'autant plus pur et plus général que nous nous éloignons des centres et des grandes routes de la civilisation (Buchenel 1894 : 11).

Il s'agit bien entendu d'une représentation fréquente ailleurs qu'à Neuchâtel, où l'on considère le patois comme la parole « des bonnes gens de la campagne, prémunis de la démagogie par un bon sens natif »⁸⁸.

Mais cette idée d'une différence de pratiques linguistiques entre la ville et la campagne se rencontre aussi dans les représentations liées au français. En effet, pour Buchenel, en ville on parle « naturellement » le français, comme nous pouvons le saisir dans l'opposition qu'il développe ci-dessous :

De *vipera*, l'homme des villes fit simplement *vipère*, le campagnard a fait *vouivra* ; de *parochia*, l'un tire *paroisse*, l'autre *bérotche* ; au lieu de dire *clarté*, en se rapprochant du latin *clarus*, le campagnard préfère *tiertâ*, plus rude et plus franc (Buchenel 1894 : 13).

Un autre sentiment, celui de parler moins bien le français à la campagne qu'en ville peut aussi être mis en évidence, comme dans ce texte en patois écrit par Auguste Porret. Ici, le protagoniste⁸⁹ préfère ne pas rester à un dîner, car il se sent inférieur notamment de par sa langue :

E l'y'avàè na bînda de monsieu, de dame, de damuzale de Netsati, de la Tsaudefon, tote pyeu bale le z-ène que le z-autre, que parlâvan francè qu'e t'èràè foillhu le z-ohi (Bér7 §6 p.143).

(Et il y avait beaucoup d'hommes, de dames, de demoiselles de Neuchâtel, de la Chaux-de-Fonds, toutes plus belles les unes que les autres, qui parlaient français [d'une telle manière] qu'il t'aurait fallu les entendre).

Ce sentiment d'infériorité de « l'homme de la campagne », nous le rencontrons aussi dans le « choc » culturel que Louis Favre explique avoir ressenti en arrivant en ville pour ses études :

J'arrivais de Boudry, à 14 ans, avec un bien mince bagage scientifique et littéraire : je savais mieux manier la fourche, le râteau, travailler au pressoir, garder les vaches, youler avec les patiolets, mes collègues, et allumer des torrées dans les libres prairies des bords de l'Areuse, que parler français ou résoudre une proposition de géométrie (Favre 1901).

Mais en parallèle de la dichotomie « ville/campagne », les représentations touchent aussi la question du milieu social. En effet, les métiers des personnes patoisantes peuvent se résumer ainsi, selon les « lettrés » du moins (le groupe dans lequel ces stéréotypes sont attestés) : les patoisants sont des « paysans ». Cette idée est mise en évidence dans grand nombre de nos sources. Par exemple lors d'une séance de la Société de Belles-Lettres, où est présentée la chanson en patois de Géliou (1828-1907), comme indiqué sur leur PV (cité par Grüner/Wyssbrod 2014 : 269) :

Les couplets de Bernard de Géliou sur la fête de notre bon roi montrent qu'il entre assez dans le génie du langage patois, et reproduit avec vérité et avec grâce les sentiments toujours fidèles des paysans de notre canton.

Mais aussi dans l'*errata*, signé par le Comité du patois :

⁸⁸ Idée véhiculée par un pamphlet contre-révolutionnaire vaudois (Merle 1991 : 81).

⁸⁹ L'énonciation étant à la première personne et se déroulant dans son village, nous nous demandons s'il raconte une anecdote qui lui est réellement arrivée ou non.

Il ne faut pas oublier que nos patois ne sont pas une langue de philologues, mais de paysans, de gens du peuple, qui la maniaient avec une complète liberté [...] (PN : 414).

Dans leur façon de présenter ces idées dans leur discours écrit sans critique et justification, les auteurs démontrent qu'ils ne ressentent pas le besoin de les remettre en question. Cette absence de remise en question peut justement témoigner d'un stéréotype. Notons que ces stéréotypes ne transportent pas de jugement négatif, au contraire. Les paysans sont perçus ici comme « fidèles » (de Géliou). Néanmoins, Buchenel (1894 : 9-10) porte des jugements plus difficilement catégorisables. En effet, il paraît considérer les patoisants/les paysans ? comme un peu « simples » :

[...] et maint paysan qui, en présence du justicier ou du maître, s'intimidait et balbutiait péniblement, retrouvait tout son aplomb quand le représentant de la loi lui disait bonhomiquement : « Praidgi pairè qmè à l'otau » [« Parlez seulement comme à la maison »].

Ce dernier exemple donne par ailleurs l'impression qu'on se représente les compétences en français des paysans comme limitées, ce qui justifierait l'usage du patois. Mais nous pouvons aussi rappeler le caractère du patois, qui était d'exprimer la franchise, selon Buchenel. Il est possible que ce dernier projette cette représentation dans cette remarque. Selon cette représentation, le locuteur serait plus capable de dire ce qu'il pense, il le dirait plus sincèrement en utilisant le patois.

Nous constatons que les stéréotypes relevés consistent en des « hétéro-stéréotypes », c'est-à-dire qu'ils décrivent « des traits spécifiques à d'autres groupes » (Petitjean 2009 : 51). Ceux-ci ne semblent pas véhiculer de jugements de valeur négatifs. En effet, les groupes habituellement pris en défaut, comme le « campagnard » ou le « paysan », semblent véhiculer, par rapport au patois, quelque chose de positif, puisqu'il s'agit des derniers retranchements dans lesquels on considère le patois encore vivant. Ceux-ci permettraient ainsi un accès au monde « d'avant », préindustriel, dans lequel le patois était encore une langue du quotidien.

5.9 Conclusion du chapitre

Nous avons pu voir dans ce chapitre que certains courants et idéologies françaises étaient notamment visibles dans notre corpus. Certaines représentations, comme les caractères du patois, sont observables ailleurs en Suisse romande.

Les représentations permettent de venir confirmer la position du patois dans la diglossie – ou dans le *continuum*. Elles sont effectivement indissociables des problèmes discutés dans le chapitre 3, puisque des représentations spécifiques peuvent être conséquentes d'une situation linguistique où deux langues cohabitent, dans laquelle l'une est considérée de moindre prestige social. Inversement, ces représentations peuvent influencer la façon dont se résoudra la diglossie (équilibre maintenu vs domination d'une langue). De même, les représentations interagissent avec les éléments qui seront discutés dans le chapitre 5, notamment le processus de mise à l'écrit. En effet, l'impact de ce procédé sur les représentations n'est pas négligeable.

6. Un déplacement des pratiques

Nous allons nous intéresser, dans ce chapitre, à une évolution que l'on pourrait considérer comme étant un glissement des pratiques langagières de l'oral à l'écrit au XIXe siècle. Celles-ci se trouvant intimement liées aux représentations, avec lesquelles

elles sont en interaction (les représentations influencent les pratiques tout comme les pratiques influencent les représentations), il nous semble raisonnable d'analyser en quoi consiste cette transformation.

Tout d'abord, nous chercherons à reconstituer les pratiques des locuteurs avant et pendant le processus de disparition des patois. Pour ce faire, nous nous basons d'une part sur une courte enquête menée par les membres du Comité du patois (c'est-à-dire les éditeurs du *PN*), sur les locuteurs de patois restants et publiée dans le *PN*. D'autre part, nous utiliserons des documents d'archives comme les correspondances des membres du Comité du patois.

Dans un second temps, nous montrerons que le patois, en passant du médium oral au médium écrit, participe, devient un objet du patrimoine. Les valeurs associées à celui-ci se voient donc modifiées, expliquant ainsi certaines pratiques de la part des éditeurs du *PN* notamment.

6.1 Les pratiques orales

Les données issues du *PN* sont de nature déclarative⁹⁰ et proviennent généralement non pas des locuteurs de patois eux-mêmes, mais des enfants, voire des petits-enfants de ceux-ci. Il s'agit par conséquent majoritairement de témoins indirects, qui documentent parfois des pratiques qui avaient lieu plusieurs décennies auparavant. Ces descriptions ne peuvent donc pas être considérées comme complètement fiables. Par ailleurs, puisque cette « enquête » se soucie uniquement des locuteurs de patois eux-mêmes, tout le reste de la population est négligé. De ce fait, il est quasiment impossible de déterminer à l'aide de cette enquête qui, au niveau individuel ou collectif, possède encore des connaissances passives du patois. Seuls d'autres types de sources nous permettraient de saisir cet élément, comme une analyse large de l'usage des traductions du patois dans la presse, par exemple. Notre analyse n'est donc pas exhaustive ni représentative de l'ensemble de la société neuchâteloise, mais permet néanmoins de cerner quelques éléments clés, qui serviront à mettre en évidence l'évolution des pratiques langagières. Nous présenterons, dans ce sous-chapitre, nos résultats sous forme de graphiques afin de mieux saisir certains éléments, comme la rupture de transmission.

Bien que certains témoignages soient peu fiables, on peut néanmoins considérer qu'ils renseignent sans mentir sur le lieu d'habitation, le métier, parfois l'âge⁹¹, et souvent les pratiques⁹² du locuteur. D'autres données sont plus fiables, car non inhérentes à la mémoire du témoin⁹³. Par exemple, Louis Favre indiquera dans ses notes personnelles et dans sa correspondance les noms et les âges des personnes âgées qui parlent patois et qui l'auront aidé dans la rédaction de son texte. Par contre, les données d'Urtel (1897) sont quasiment inutilisables. Il indique les prénoms, les noms et la localité des témoins, mais ne donne aucune information sur leurs compétences linguistiques ni sur leurs âges.

⁹⁰ C'est-à-dire que ce sont les témoins qui donnent des informations sur eux-mêmes, voire sur d'autres. Il ne s'agit pas d'un « questionnaire » à proprement parler, mais d'une demande d'information glissée dans une circulaire (Ms. 53) : « Nous vous prions donc de bien vouloir nous dire notre nom exact, votre origine, votre âge, et si l'on parlait le patois dans votre famille ».

⁹¹ Il n'y a aucune raison pour que ces données soient incorrectes, mais bien entendu, cela reste possible.

⁹² Ces dernières informations sont néanmoins susceptibles de présenter plus de modifications dans le but d'enjoliver la réalité.

⁹³ En effet, le témoin peut réinterpréter ses souvenirs, et les faire ainsi évoluer. On ne peut donc pas considérer la « mémoire » des témoins comme garantie et sans faille, au contraire.

Dans le *PN*, les âges des locuteurs sont rarement indiqués⁹⁴. Nous avons donc reconstitué leur âge, si nécessaire, en ajoutant vingt ans à l'âge de leur enfant qui, lui, était indiqué. Cette méthode permet ainsi d'avoir un âge « plancher » pour les locuteurs. Les personnes peuvent de la sorte être *plus âgées*, mais sans doute pas *moins âgées*⁹⁵. Cela permet d'élargir le nombre de personnes dont on connaît les pratiques, nombre beaucoup trop restreint sans cela.

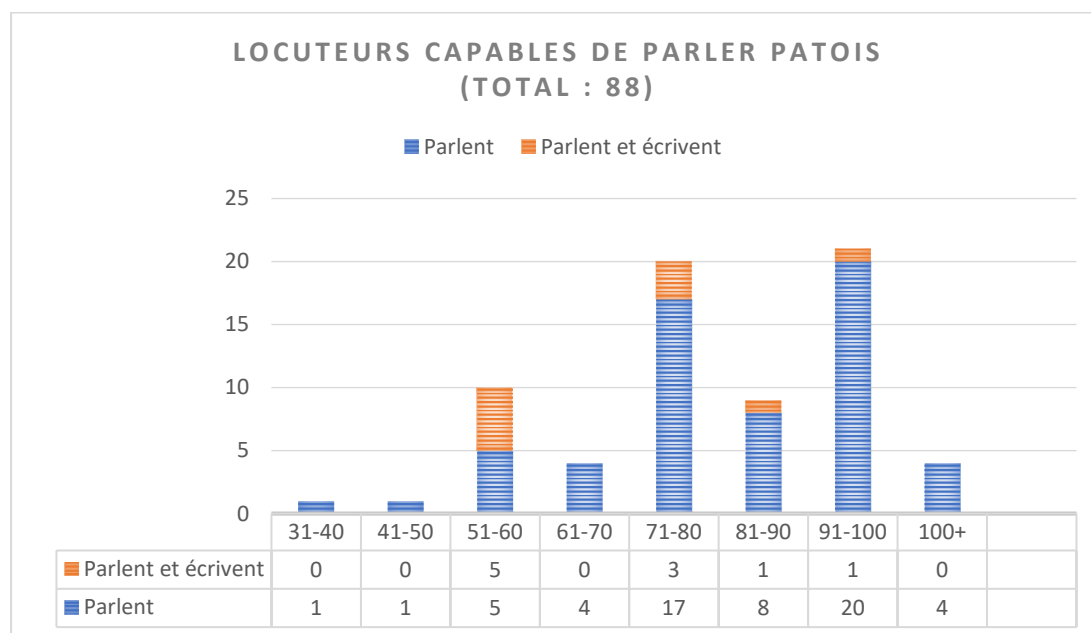
Il est par conséquent laborieux d'obtenir des résultats fiables sur les pratiques. Si l'on souhaite recomposer une partie des données issues d'Urtel (1897), plusieurs noms qui s'y trouvent ne sont malheureusement pas mentionnés dans le *PN*. De plus, certains locuteurs sont indiqués comme des habitants de localités où, selon le *PN*, plus personne ne parle le patois. Par conséquent, nous n'avons pas pu croiser les données⁹⁶.

Mettre en évidence les âges des locuteurs est de première importance pour déterminer notamment les ruptures de transmission. Malgré les incertitudes soulevées quant à la fiabilité des données, nous pouvons soulever un certain nombre d'éléments significatifs. Ils sont toutefois à nuancer, d'une part à cause de la nature des sources, d'autre part à cause du manque de représentativité des témoins. Tout d'abord, en dessous de 50 ans (personnes nées après 1845), on ne relève presque aucun locuteur (2 loc.). On en trouve à peine plus en dessous de 70 ans (personnes nées après 1825) (9 loc. + 2). Nous supposons, dès lors, qu'il est plausible qu'une rupture de transmission ait eu lieu entre les générations nées en 1825 et avant (tranches d'âge 71+) et celles nées après, au vu du nombre de locuteurs recensés dans les générations nées avant 1825 (49 loc.).

⁹⁴ Les informations apparaissent de cette manière, malgré quelques variations liées au fait qu'il ne s'agit pas d'un questionnaire strict, mais d'une demande d'informations, par exemple pour Adolphe Vuille : « Vuille Adolphe, agriculteur à la Sagne, âgé de 73 ans, fils de Henri-Humain. Son père et sa mère lui parlaient toujours patois. Lui-même le parle avec ses enfants, qui le comprennent parfaitement, mais répondent rarement en patois ; ses petits-enfants comprennent aussi très bien leur grand-père, mais répondent en français » (*PN* : 416).

⁹⁵ Pour voir la proportion des âges hypothétiques, se référer à l'annexe 3 « comptabilisation des locuteurs ; sources des graphes », pp. 46-48.

⁹⁶ Toutes les données (tableaux des locuteurs et détails des graphiques) sont en annexe (annexe 3).



Nous devons considérer que ces locuteurs de moins de septante ans parlant patois comme étant des « privilégiés »⁹⁷. En effet, le fait qu'extrêmement peu de locuteurs parlent le patois dans cette catégorie d'âge signifie qu'ils sont certainement les derniers à l'avoir eu comme langue maternelle. De la sorte, nous pouvons imaginer que la dernière génération complète (et non pas uniquement un nombre restreint de locuteurs) à avoir eu le patois comme langue maternelle est la précédente (70+). Le graphique suggère ainsi que ce seraient les personnes nées avant 1825 qui ont vécu, de manière habituelle, leur socialisation primaire en patois. Ce résultat correspond à l'état de la langue dressé au chapitre 3 : le français est déjà parlé, mais il est très possible qu'il ne le soit pas dans le cadre familial, contrairement au patois.

Cette rupture de la transmission se manifeste donc par la co-présence, dans un lieu précis à un temps donné, de personnes parlant le patois, d'autres le comprenant, et d'autres ne le parlant pas ni le comprenant. Les données ne sont pas suffisantes pour présenter les « locuteurs passifs »⁹⁸ de façon quantitative. Toutefois il nous a été possible de relever douze personnes qui comprennent le patois, sans le parler, par exemple dans la famille de Louis Perrin : « Les enfants, tout en comprenant notre vieil idiome ne le parlaient pas plus que leur mère »⁹⁹. Cet élément est aussi constaté par les éditeurs du *PN* :

Il faut noter qu'à côté de ces patoisants vrais, qui sont tous âgés sauf une exception (Chez-le-Bart), on compte un certain nombre de personnes qui comprennent très bien le patois, mais ne peuvent pas soutenir une conversation, faute d'exercice et de pratique : ainsi, à la Sagne, M. Ad Vuille en indique une quinzaine, à la Béroche, M. Chabloz en cite une douzaine, [...] (Favre 1894 : 3 N1).

Analyser « qui parle à qui »¹⁰⁰ peut aussi avoir son importance. Par exemple, peut-on mettre en évidence une communication familiale en patois ? Cette communication est-

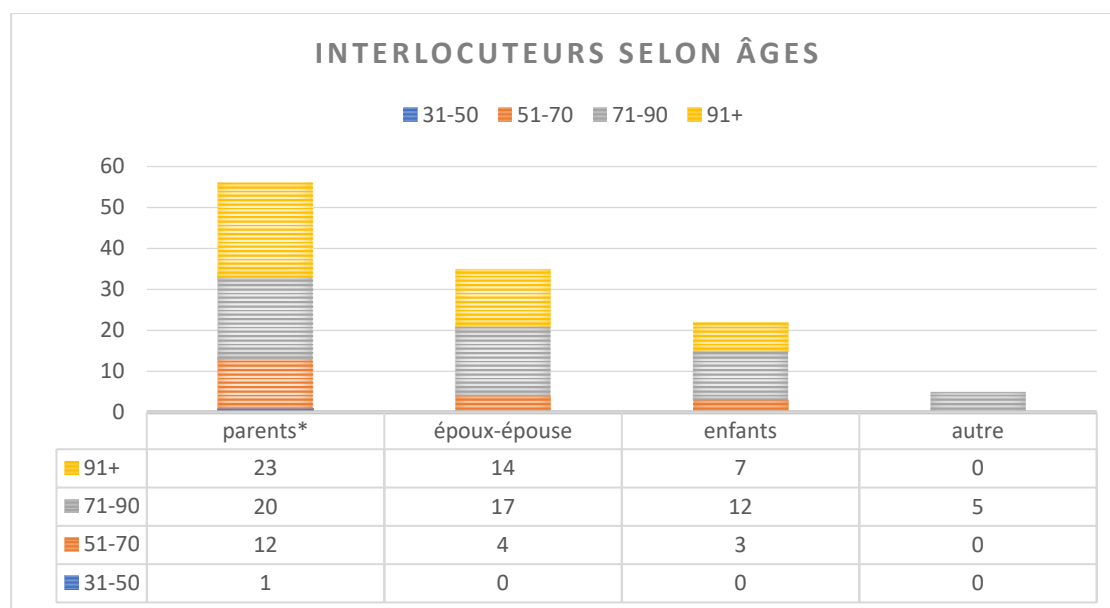
⁹⁷ Nous entendons par là « hors de la norme ».

⁹⁸ Ceux qui comprennent sans parler la langue.

⁹⁹ Description de Louis Perrin (*PN* : 415).

¹⁰⁰ Fishman (1965), dans son article « Who speaks what language to whom and when ? », met en évidence plusieurs variables dans les pratiques : l'appartenance à un groupe, les situations, des pratiques de code-

elle intergénérationnelle ou uniquement limitée à l'intérieur du couple ? Il est difficile de saisir correctement des nuances au niveau des générations pour ce qui est du choix de la langue avec un locuteur X. En effet, soit les souvenirs qui portent sur les pratiques sont récents, donc proches dans le temps, mais les locuteurs rares (tranche 31-50 ans), soit les souvenirs sont lointains et les témoins décédés (91+ ans voire plus ancien). Nous avons, sauf témoignage contraire, mis tous les locuteurs de patois dans la colonne « parents », car c'est habituellement dans le cadre familial proche que le patois est appris, comme langue maternelle. Cette colonne n'est par conséquent majoritairement pas basée sur des témoignages, mais sur une absence de témoignages contraires. Toutes les autres colonnes du graphique sont uniquement basées sur des déclarations (ce qui peut expliquer la différence entre le nombre transmettant le patois à leurs enfants des 91+ et le nombre de 71-90 (7 vs 20).



Tout d'abord, observons la communication intergénérationnelle. On constate que, parmi l'ensemble des témoignages, ceux qui indiquent communiquer aux enfants en patois présentent un nombre moins élevé que ceux qui indiquent communiquer entre époux, ainsi que ceux qui communiquent avec leurs parents. Néanmoins, si l'on observe la colonne indiquant les locuteurs qui parlaient avec leurs parents, les données sont plus optimistes que la colonne « enfants ». En effet, dans la génération 71-90, on indique que 20 locuteurs auraient parlé en patois avec leurs parents, contre 7 dans les enfants de la génération 91+. Il s'agit néanmoins des mêmes personnes¹⁰¹ ; nous ne pouvons ignorer qu'il est possible que les déclarations des témoins omettent simplement ce genre de données (exemple fictif « ses grands-parents [91+] parlaient le patois avec leurs enfants [71-90] »), suite à la flexibilité des informations demandées. Comme le questionnaire du Comité du Patois n'est pas aussi précis qu'une enquête qui serait mise en place par les sociolinguistes actuels, les personnes y ayant répondu n'indiquaient qu'un nombre très limité d'informations, et si possible celles qu'ils considèrent comme dignes

switching. À nouveau, nos sources sont, à notre sens, trop restreintes pour pouvoir appliquer ces concepts de manière détaillée.

¹⁰¹ Les enfants des locuteurs 91+ sont les locuteurs de la génération 71-90, de la même façon que les enfants des locuteurs de la génération 71-90 sont les locuteurs de 51-70.

d'intérêt. Les chiffres ci-dessus doivent donc être maniés avec extrêmement de précautions.

Parmi les personnes indiquées dans les renseignements comme parlant ou ayant parlé le patois à leurs enfants, plusieurs mentionnent cette pratique rare, voire même absente. Par exemple C. Michelin, H.-L. Otz et U.-L. Landry¹⁰² indiquent clairement que leurs parents – ou lui-même pour H.-L. Otz – ne parlaient pas patois aux enfants (*PN* : 415). D. Favre, précise quant à lui que « [s]es parents ne parlaient patois qu'entre eux, rarement à leurs enfants » (*PN* : 216), de même que L.-F. Robert : « Son père et sa mère parlaient toujours patois entre eux, mais presque jamais avec leurs enfants » (*PN* : 216).

Par ailleurs, notons que la langue, du moins le lexique, est perçue comme étant différente selon les générations ; on peut considérer qu'elle a évolué, ou du moins qu'elle est perçue comme ayant évolué d'une génération à l'autre :

Ces deux citations nous permettent de faire la remarque suivante : Dans la bouche de nos vieillards, *pâré* signifie *père* ou *mâle*, et *mâre*, *mère* ou *femelle*. La nouvelle génération a établi une distinction qui lui fait honneur : pour père et mère, elle dit *père*, *mère*, et elle réserve les formules *pâré*, *mâré* pour désigner le mâle et la femelle des animaux. J. L. M. (*PN* : 209 N4)

Globalement, selon nos données, il semble qu'au cours du XIXe siècle, l'interaction en patois avait lieu essentiellement en couple. Concernant le groupe 71-90 ans (nés entre env. 1800-1820), 17 locuteurs sur 29 se voient décrits comme parlant patois en couple. Pour les témoins âgés de plus de 91 ans, on en relève moins que pour les 71-90 (14 sur 25), mais ils semblent proportionnels au nombre de témoignages. Nous pouvons aussi envisager qu'il n'était pas considéré comme pertinent de mentionner cette pratique dans nos sources, car elle est considérée comme banale.

Toutefois, tous les couples ne parlent pas patois entre eux, car parfois, la femme ne le parle pas. En effet, dans deux couples sur les 19¹⁰³, il n'y a que l'homme qui parle patois, comme pour ce couple :

Son père parlait très correctement les divers patois du canton et même ceux des cantons voisins, et l'employait de préférence au français avec ses amis et clients, mais non avec sa femme et ses enfants qui, comprenant le patois, ne le parlaient pas¹⁰⁴.

Il arrive aussi parfois que les deux conjoints parlent le patois, mais ne l'utilisent pas entre eux. Comme cause, on peut ici penser à une influence potentielle du fait que les conjoints ne parlent pas nécessairement le patois de la même localité :

Son père et sa mère parlaient couramment le patois, l'un celui du Locle, l'autre celui d'Orvin [BE], mais jamais entre eux, ni avec leurs enfants¹⁰⁵.

Parfois, on relève aussi le fait de parler en patois sans être compris des enfants, comme le feraient éventuellement certains parents aujourd'hui en utilisant l'anglais, ou en épelant les mots à ne pas prononcer devant les enfants. Le patois a donc ici une fonction cryptique :

¹⁰² Fritz-Ulysse Landry est un graveur loclois. Bourgeois, il ira faire son collège à Neuchâtel, et dispose donc d'une certaine éducation et finira professeur de dessin au Gymnase (Schlup 2001 : 234-235).

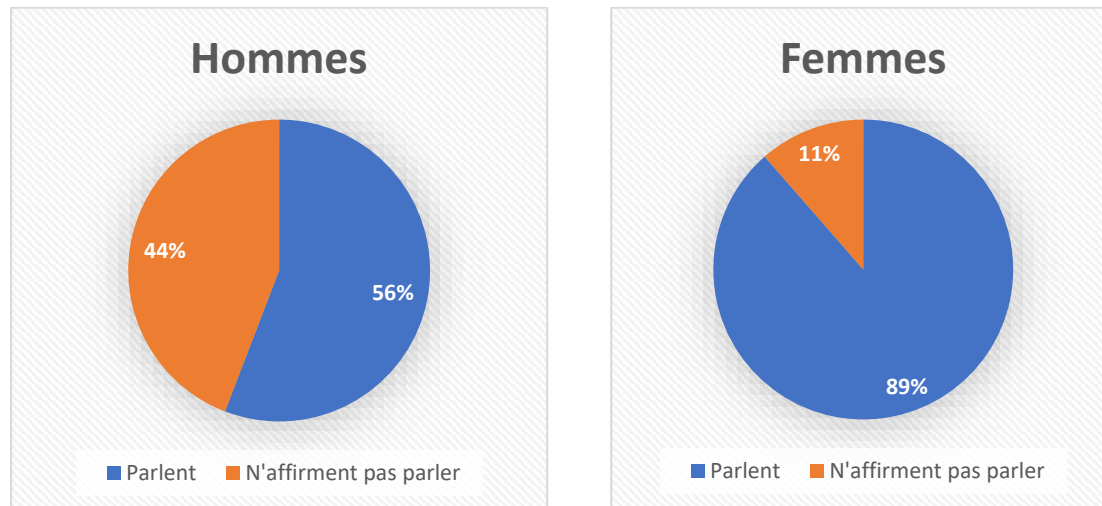
¹⁰³ 42 locuteurs nous renseignent donc pour cette question.

¹⁰⁴ Description de Henri-Louis Otz (*PN* : 415).

¹⁰⁵ Description de Ulysse-Lucien Landry (*PN* : 415).

son père et sa mère ne le parlaient guère que pour ne pas être compris des oreilles trop curieuses (enfants et domestiques)¹⁰⁶.

Il est aussi fréquent, lors d'une analyse sociolinguistique, de comparer qui, des hommes ou des femmes, parlent le plus le patois. Cette observation peut être utile dans le cadre de la transmission. En effet, on considère souvent les femmes, par leur présence forte dans l'éducation de leur enfant, comme étant le vecteur de la transmission de la langue.



Les graphiques indiquent une plus forte proportion de femmes parlant patois que d'hommes, toutes générations confondues¹⁰⁷.

Certaines indications fournies dans le *Patois neuchâtelois* concernent les compétences du locuteur. Pour ce qui est d'attribuer une « qualité » à celles-ci, on ne peut faire de graphiques, car les indications se veulent subjectives et ne sont pas systématiques. Par exemple, Eulie Perrinjaquet (76 ans en 1895) « le parle très couramment », mais seulement « quand elle en a l'occasion, ce qui est rare » (PN : 417), tandis que le père de Louis Perrin le connaît « fort bien » (PN : 415). Ces appréciations sont peu pertinentes pour évaluer le niveau réel des locuteurs, comme nous pourrions le faire avec des locuteurs encore vivants.

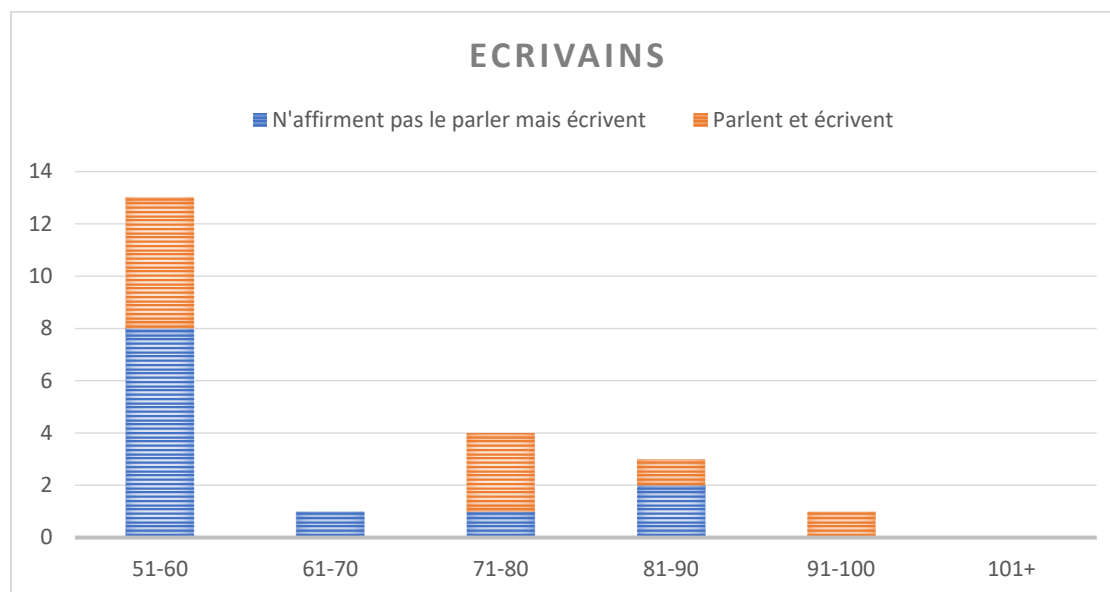
Les corps de métier représentés sont aussi peu documentés. Les métiers les plus mentionnés sont les instituteurs et les pasteurs, ainsi que les négociants. On peut aussi relever quelques viticulteurs. Néanmoins, les descriptions des personnes mises en avant par leurs enfants voire leurs petits-enfants précisent très rarement leur métier.

Lorsqu'on observe si les locuteurs de patois l'écrivent aussi, on constate un phénomène intéressant : le nombre de scripteurs et de locuteurs de patois dans la tranche d'âge 51-60 ans est décuplé. Celle-ci concentre en effet les pasteurs, écrivains et professeurs. Notre graphique semble indiquer, par ailleurs, que la majorité d'entre eux se contente

¹⁰⁶ Description de Paul Buchenel (PN : 415).

¹⁰⁷ Néanmoins, il est difficile de tirer des conclusions pertinentes de ces chiffres, car premièrement, les témoins sont majoritairement des hommes (77 hommes vs 35 femmes). Deuxièmement, si nos témoins parlent des femmes dans les correspondances, tout comme dans le Patois Neuchâtelois, c'est bien justement parce qu'elles parlent patois, contrairement à certains hommes dont le témoignage existe dans le PN parce qu'ils ont participé à la récolte des données, par exemple. Cela explique donc sans doute cette grande différence de proportion. Par ailleurs, en mélangeant les générations, il est difficile de déterminer les groupes d'âge des femmes qui parlent ou qui parlaient.

de l'écrire sans indiquer le parler. Ce phénomène témoigne sans doute d'une absence d'interlocuteur proche, mais aussi, avant tout d'une conscience de l'existence d'un héritage linguistique à conserver.



Comme le suggère le graphique ci-dessus, les témoins de la tranche d'âge 51-60 utiliseraient plus le patois à l'écrit qu'à l'oral, à l'inverse des générations précédentes. Du moins, nous nous permettons de le supposer, puisqu'ils ne s'en prévalent pas dans leur réponse donnée au *PN*. En effet, nous considérons qu'il s'agit d'une époque où beaucoup de personnes se sentent fières de connaître le langage « d'antan », puisque celui-ci est devenu rare, et par conséquent précieux. Ces témoins, de 51 à 60 ans, sont pour la majeure partie les acteurs et les auteurs des textes du *Patois Neuchâtelois*, comme F. Chabloz. Nous reviendrons sur leurs pratiques dans le sous-chapitre suivant.

6.2 Les pratiques éditoriales

Pour le dialectologue actuel, les principes éditoriaux appliqués par les éditeurs du *PN* peuvent être considérés comme non-scientifiques¹⁰⁸, bien que ceux-ci ne se détachent pas de leur temps. La mise à l'écrit d'une langue de tradition orale crée plusieurs soucis : d'une part, il faut en fixer les graphies, ici dans un alphabet romain, ce qui peut engendrer des imprécisions. D'autre part, les modifications qui ont lieu entre la production éventuelle du texte à l'oral, sa mise par écrit (sa transcription par un non-locuteur, un locuteur d'un autre patois ou autre), son édition (corrections et régularisation des formes) puis sa composition/impression (possibilité d'erreur typographique), sont autant d'étapes qui l'éloignent de la langue telle qu'elle est réellement parlée.

Par ailleurs, d'autres questions peuvent être soulevées autour de l'édition d'un ouvrage de textes en patois ; tout d'abord, la nature de la relation de l'éditeur avec son objet, qui peut influencer sur ses pratiques, mais aussi sur les choix que celui-ci fait parmi les divers textes reçus. Ces questions peuvent en outre s'inscrire dans la problématique plus large

¹⁰⁸ Modification du texte original au niveau de la langue, sans indications en note : au niveau du lexique, des graphies et de la conjugaison. Nous les considérons comme absurdes dans le sens où l'intérêt initial de la publication est la langue, et qu'une fois modifiée, elle ne reflète pas réellement son état. Nous verrons toutefois que ces pratiques font sens pour ceux qui les appliquent en rapport à leur vision de l'authenticité, une notion qui n'est pas perçue de la même façon par tout le monde à toutes les époques.

et plus actuelle de la notion de patrimoine immatériel, de sauvegarde et de conservation-restauration, que nous traiterons dans le sous-chapitre 6.2.2. Ce court sous-chapitre vise donc à mener une réflexion, à soulever des questions plus qu'à y répondre. En effet, la tâche se veut complexe et pourrait être l'objet d'un mémoire entier.

6.2.1 La position des éditeurs face à leur objet

La plupart des éditeurs du *PN* sont à la fois des personnes qui auraient parlé patois durant leur enfance – ou du moins qui l'auraient entendu être parlé, ainsi que des intellectuels, des historiens ou des écrivains, voire des enseignants. Ils disposent donc à la fois d'une légitimité à sauvegarder la langue (en tant que locuteurs) et à la fois d'une position sociale élevée. De la sorte, il est difficile de définir s'il s'agit d'un mouvement lancé « par le bas » (locuteurs) ou « par le haut » (élites intellectuelles).

Dans la situation de Louis Favre, de Fritz Chabloz et d'Oscar Huguenin, trois acteurs importants dans l'édition du *PN*, nous avons affaire à une double approche de l'objet (= le patois). D'un côté, certains d'entre eux ont parlé le patois ou l'ont entendu quand ils étaient enfants, d'autres le parlent encore (Huguenin) et l'écrivent. D'un autre côté, ils exercent sur lui une pratique philologique, en l'éditant.

Le statut que les éditeurs se donnent est important pour notre sujet. En effet, leur représentation d'eux-mêmes va avoir des impacts sur leurs pratiques ; un chercheur en pleine rédaction de sa thèse ne mettra pas en place les mêmes méthodes et n'aura pas les mêmes réflexions qu'un amateur écrivant sur le même sujet durant son temps libre. Dans notre cas, les membres du Comité du patois ne se considèrent pas comme des professionnels – scientifiques ou philologues. Cette position est mise en évidence lorsqu'ils s'opposent à Jeanjaquet¹⁰⁹, le considérant comme un « savant de cabinet » qui même s'il ne sait pas parler patois est par contre « très fort » en histoire de la langue. De plus, celui-ci est un « jeunet », contrairement à eux, qui sont âgés et ont plus d'expérience :

J'ai passé hier l'après-midi avec ce philologue Jeanjaquet qui est très fort naturellement sur les étymologies, les transformations que le latin a subies pour former le patois, sur le vieux français, etc. En réalité il l'est peu sur la pratique du patois, il y a une foule de mots qu'il ne connaît pas, seulement [2] quand on les cite il sait vous indiquer tout de suite leur provenance. [...]

Ne nous laissons pas trop impressionner par les raisonnements théoriques de ces savants de cabinet, surtout quand ce sont des jeunets de 26 ans. Allons notre petit bonhomme de chemin en faisant de notre mieux. (Ms.5. OH-FC)

Leur rapport à l'objet « patois » se construit ainsi en opposition avec les universitaires. Comme ils admettent être des amateurs, ils ne cherchent pas à produire « une œuvre scientifique à l'usage exclusif des philologues » (Ms. 5 OH-FC). Cette perception d'eux-mêmes leur permet une plus grande liberté d'adaptation des textes, au détriment du contenu linguistique – ce qui est paradoxal pour notre époque au vu de leur volonté initiale de sauvegarder la langue, mais cohérent pour les éditeurs.

¹⁰⁹ Jules Jeanjaquet est un des dialectologues les plus importants de la fin du XIXe – début du XXe siècle. Il sera notamment « professeur de philologie romane à l'académie, puis université de Neuchâtel (1901-1931). Dès 1899, J. fut l'un des premiers rédacteurs du Glossaire des patois de la Suisse romande avec Louis Gauchat et Ernest Tappolet » (*DHS* en ligne).

Par conséquent, à travers des pratiques philologiques d'amateurs, leurs démarches rentrent aussi dans le domaine du jeu, du plaisir. On peut observer cet élément ludique notamment dans les correspondances de Louis Favre :

Mon appel a paru ce matin dans la Feuille d'avis, que produira-t-il ? Probablement rien. Ici les gens s'amuse, festoient, musiquent, cancanent [-] Grand bien leur fasse ! J'aime mieux faire du patois et vous serrer la main. (Ms. 31 LF-FC)

[...] – J'ai reçu ce matin la dernière partie du trav. de M. le past. Mich. Formant le 1/5 de son manuscrit. Il y a ajouté la traduction, c'est bien amusant à lire ; On y nage en plein patois comme j'y nage ici [Marsens], où je n'entends que ça, ce qui m'est doublement agréable. (Ms. 24 LF-FC)

Dans ces deux extraits de correspondance, « faire du patois » est notamment comparé à d'autres activités du domaine du divertissement (s'amuser, faire la fête, faire de la musique, etc.). La notion d'amusement semble ainsi centrale, comme on le voit dans le second extrait.

En plus d'être ludique, le patois provoque sans doute chez les éditeurs une réaction émotionnelle, par le fait qu'ils l'ont parlé dans leur passé. Nous pouvons donc tout d'abord considérer que ceux-ci (FC, LF, OH) sont impliqués émotionnellement dans cette tâche, plus que d'autres membres de la SHAN :

Cher collègue – J'apprends en cet instant que vous êtes à Ch. l. B. et j'en profite pour vous entretenir d'un sujet qui nous touche l'un et l'autre de fort près. Il s'agit du patois. (Ms.17 LF-FC)

En conséquence de cela, ils risquent d'utiliser leur mémoire propre dans le processus d'édition, plutôt que de recourir à des procédés scientifiques :

Je ne comprends pas le mot gré ; si on ne trouve pas, je le remplacerai hardiment par fourmaidge. Quand à oï, ce n'est certainement pas la forme patoise de oui. On disait à la Sagne tantôt vè, tantôt aïn-ïe quelquefois, comme aïe avec un prolongement nasal. (Ms. 6 OH-FC)

À la mémoire des éditeurs vient s'ajouter celle d'autres locuteurs de patois, comme Adolphe Vuille, le locuteur patoisant qui aide régulièrement Oscar Huguenin :

Voilà les blancs remplis et quelques corrections faites avec le concours de M. Adolphe Vuille. Il est précieux, ce digne homme. Il faut laisser fion que tu avais voulu remplacer par chan, l'un se dit aussi bien que l'autre ; il y a une nuance parfois insaisissable et ici l'euphonie exige fion. (Ms. 15 OH-FC)

Comme le remarque justement Louis Favre, leur méthode est basée sur les connaissances des anciens sur la langue parlée dans le passé. Cette méthode sort par conséquent du domaine scientifique. Lui-même reconnaît que sans ce contact direct avec les plus anciens, ils n'ont aucune méthode et donc aucun moyen d'accéder au passé linguistique :

Quelle chance que nous ayons avec nous mon cousin Oscar et ce M Vuille, si complaisants et si dévoués tous les deux et si parfaitement renseignés. Nous serions bien embarrassés sans leurs lumières et leur expérience des choses du vieux temps. (Ms. 22 LF-FC)

De la sorte, nous remarquons que cette tentative de sauvegarde du patois n'est pas scientifique, car elle est exclusivement basée sur la mémoire des témoins du passé. Les éditeurs se considèrent comme des amateurs, cherchant à réaliser leur tâche du mieux qu'ils le peuvent, selon leurs objectifs.

6.2.2 Mettre le patois par écrit

Mettre à l'écrit une langue qui n'a aucune tradition écrite est un problème central dans l'édition du *PN*. En effet, il faut définir un alphabet (phonétique ou latin) de même que les graphies. Nous présenterons ici quelques problèmes de la mise à l'écrit, qui permettent de mieux saisir le processus d'édition.

Débats, désaccords et prises de position ont caractérisé le sujet de la mise à l'écrit du patois, langue phonétiquement et phonologiquement différente du français. La volonté était non seulement de permettre à des non-philologues de lire du patois, mais aussi de permettre aux non-patoisants de se représenter correctement les sons et de lire le patois « correctement ». Pour ce faire, deux exigences étaient à satisfaire : simplicité des formes et précision, comme on peut le voir dans cette lettre d'O. Huguenin à F. Chabloz :

Qu'on simplifie autrement que possible, qu'on cherche par l'orthographe à bien rendre le son du patois et qu'on ne se préoccupe de l'étymologie que lorsque cela n'a pas d'inconvénients pour la prononciation, d'accord. J'estime que c'est tout ce que nous pouvons faire. Au reste je l'ai dit à M. Jeanjaquet : vous arrivez trop tard pour vos observations, il ne peut plus être [3] question de bouleverser tous les textes préparés et revus.

Puisqu'il était au courant en Suède de ce qui se préparait il aurait dû écrire à temps pour exposer son point de vue. Nous ne pouvons pas faire une œuvre scientifique à l'usage exclusif des philologues. (OH-FC : Ms.5.)

Leur volonté initiale était de délaissier les graphies étymologiques, au profit de graphies phonétiques, mais avec un alphabet romain, comme le présente L. Favre :

En lisant votre patois, il m'a paru que vous usez de l'orth. phonétique sans laisser de côté les étymologies, lorsqu'elles sont en cause. Je ne crois pas avoir vu de K dans vos pages, et vous écrivez quand et non kan, temps s'il y a lieu selon la prononciation. Le tsaud timsps serait pourtant de la pédanterie et il me semble qu'on peut écrire tsautin. (Ms.21. LF-FC)

Bien entendu, comme nous le voyons, la mise en pratique de cette théorie est quelque peu maladroite. En effet, d'une part les textes semblent peu harmonisés entre eux, malgré une impression générale de régularité ; aucune *orthographe* n'a été définie. D'autre part, il n'existe aucune information systématique destinée au lecteur qui explicite la prononciation des graphies.

Nos éditeurs sont très conscients des limites de l'alphabet latin dans la transcription du patois, notamment Louis Favre : « Mais quelle difficulté de trouver l'orthographe voulue pour rendre des intonations que le français ne connaît pas [...] » (Ms. 20 LF-FC) et Oscar Huguenin :

Le morceau du père Fatton aurait bien son prix, à la condition que M. Michelin veuille bien en rectifier l'orthographe lui-même, car cette opération délicate, vous le savez bien par expérience, ne peut être faite pour ainsi dire qu'in anima vili, c. à d. en faisant prononcer les mots par M. Fatton et les orthographiant à mesure. En chargeant M. Chabloz ou tout autre de l'opération on pourrait dénaturer complètement la physionomie de ce patois local, qui a bien des points de parenté avec les autres de la montagne, mais qui se ressent fortement du voisinage de la Franche-Comté. (Ms. 10 OH-FC)

La question des graphies, bien qu'énoncée à plusieurs reprises, n'a, durant leurs séances, jamais été réellement tranchée et normalisée par la fixation de règles explicites.

Néanmoins, on constate quand même une certaine homogénéité par auteur. Nous présenterons les graphies dans la deuxième partie.

6.3 Un déplacement des valeurs attribuées au patois

Alors que, lorsqu'on le parlait encore à large échelle, le patois n'était pas étudié, discuté et utilisé à l'écrit, il le devient en perdant son usage oral. De la sorte, l'objet change de groupe social, tout comme de fonction. Il devient le lieu d'un idéal du passé, un objet que l'on peut considérer ainsi comme identitaire, voire comme un objet de musée, ouvert aux non-locuteurs. De cette manière, on peut imaginer que les locuteurs tout comme les scientifiques lui attribuent une valeur différente, qu'il convient d'expliquer pour mieux comprendre les processus mis en œuvre à la fin du XIXe siècle et leurs conséquences. Nous commencerons par présenter le concept de valeur. Ensuite, nous présenterons la valeur historique attribuée au patois, puis la notion d'authenticité qui lui est liée. Pour finir, nous discuterons des problèmes et des conséquences inhérentes à cette modification des valeurs.

6.3.1 Appréhender l'objet par les valeurs imputées

Pour mener à bien cette réflexion, nous avons jugé pertinent et enrichissant d'ouvrir notre analyse à des concepts maniés par le domaine de la conservation-restauration. En effet, préalablement aux traitements de conservation et/ou de restauration sur des objets, les conservateurs-restaurateurs se voient régulièrement confrontés à la nécessité de déterminer très précisément le but de leur action. Cette démarche est absolument nécessaire afin de ne pas faire perdre le principe moteur, la *valeur* attribuée par le propriétaire, donnant lieu à la restauration de l'objet. En effet, suivant la valeur attribuée à l'objet, le traitement effectué pourra être différent, et présenter ainsi une finalité différente. Dans notre cas, bien qu'évidemment l'objet de notre réflexion ne soit pas de nature matérielle¹¹⁰, celui-ci subit un processus de restauration dans un but de conservation sous forme écrite.

En effet, le patois, bien qu'immatériel, se voit être fixé et restauré (au travers de pratiques d'(hyper)-dialectalisation de la langue notamment), et devient par son édition l'équivalent d'un objet muséographique. Dès lors, nous pouvons comparer le processus d'édition d'une langue orale à un processus de conservation/restauration. Le cadre conceptuel du domaine de la conservation-restauration des « valeurs » permet ainsi de comprendre le choix du traitement de l'objet « patois ».

Pour qu'un phénomène de sauvegarde et de préservation d'un objet soit initié, il est évident que celui-ci doit posséder un minimum de valeurs – culturelles ou individuelles (Appelbaum 2010 : 66). Par ailleurs, celles-ci se voient amenées à évoluer avec le temps, et entre les individus ou les groupes. En effet, nous n'attribuons pas les mêmes valeurs au patois actuellement en tant que scientifique que Louis Favre à son époque, par exemple. Ensuite, les valeurs attribuées peuvent parfois être en contradiction, et avoir

¹¹⁰ De la sorte, le cadre conceptuel pourrait s'exposer à une réflexion épistémologique plus approfondie, notamment en cherchant à mettre en évidence les différences entre objet matériel et objet immatériel (création externe pour le premier par exemple), et leurs conséquences. Il faudrait bien entendu aussi considérer d'autres éléments qui définissent les différentes valeurs, ainsi que la notion, largement utilisée dans le cadre de la restauration-conservation – de « propriétaire » de l'objet, souvent l'initiateur du traitement. Bien entendu, ces réflexions dépassent le cadre de notre travail. Nous nous contenterons donc ici de transposer les éléments qui nous semblent pertinents pour notre réflexion.

des impacts néfastes les unes sur les autres. C'est ce que nous essayerons de déterminer dans le sous-chapitre suivant. Il s'agira de considérer les valeurs attribuées au patois par les éditeurs du *PN*, ce qui permettra de comprendre les actes que l'on pourrait juger actuellement comme peu éthiques d'un point de vue scientifique, par exemple la modification du texte sans indications. Nous relevons notamment la valeur sentimentale, la valeur de rareté, la valeur de recherche, ainsi que la valeur historique¹¹¹. Actuellement, il est évident que le patois neuchâtelois porte une valeur de recherche, renforcée encore par le fait qu'il porte une valeur de rareté¹¹². Nous n'approfondirons pas ces deux valeurs afin de pouvoir nous concentrer sur le conflit entre valeur sentimentale et valeur historique.

Avant le processus d'édition néanmoins, une autre valeur était attribuable au patois : la valeur d'usage. Par sa disparition, cette valeur se verra conséquemment être remplacée par d'autres : la valeur historique, la valeur scientifique, et la valeur sentimentale.

6.3.2 Valeur historique, authenticité et patrimoine

Nous pouvons tout d'abord considérer que le patois porte une valeur historique, non seulement pour les acteurs de la fin du XIXe siècle, mais aussi pour nous-même. En effet, il s'agit d'un « objet » portant des informations sur l'histoire – par exemple le fait que dans le passé, on parlait le patois. Une seconde caractéristique permettant de définir la valeur historique est de penser que « cela existait à tel moment historique » (Appelbaum 2010 : 95), par exemple lors de la Réforme, lorsque Neuchâtel était gouverné par la France, ou par la Prusse, etc. Il est évident que le patois porte cette valeur actuellement, puisqu'il est relégué entièrement dans le champ du passé.

À la fin du XIXe siècle, la valeur historique peut néanmoins être considérée en conflit avec la valeur sentimentale attribuée par ceux qui le parlent encore, ou qui l'ont parlé dans leur enfance. Ces derniers lui attribuent ainsi une forte valeur de type individuel¹¹³. Par ailleurs, ce conflit des valeurs influera aussi directement sur un critère important de la valeur historique : l'authenticité. En effet, pour le chercheur, le dialectologue et le conservateur¹¹⁴, l'objet est authentique dans l'état où il est au moment de son « traitement ». Néanmoins, pour d'autres personnes, ce qui fait que l'objet est authentique est « the way [it] looked at its historic moment » (*Ibid.* : 97) ou même, dans notre situation, ce à quoi il ressemblait dans l'enfance des éditeurs, c'est-à-dire sous son ancienne apparence. Dans notre cas, cette apparence subsiste dans le patois « pur » que désirent retrouver les éditeurs du *PN*. De la sorte, il leur faut choisir les morceaux les plus authentiques, ou trouver un moyen de les rendre authentiques. C'est ce que nous observerons dans l'argumentation ci-dessous.

¹¹¹ Selon le cadre conceptuel proposé par Appelbaum 2010, chapitre 4. Elle propose treize types de valeurs : la valeur artistique, esthétique, historique, utilitaire, de recherche, d'éducation, d'ancienneté, de nouveauté, sentimentale, monétaire, d'association, commémorative, de rareté. D'autres chercheurs ont conçu des systèmes de classement des valeurs, mais le sien nous a semblé plus riche, par le nombre de valeurs proposées.

¹¹² La valeur de rareté a comme caractéristique de renforcer les autres valeurs attribuées à l'objet.

¹¹³ En effet, selon Appelbaum, la valeur sentimentale est énormément liée aux objets, « particularly those that were part of their childhood ». En effet, dans notre cas, la plupart des éditeurs l'ont entendu parler de la bouche de leurs parents, ce qui peut leur rappeler leurs anciens liens avec eux.

¹¹⁴ À nuancer selon les périodes et les courants.

Lors d'un processus de fixation ou de mise en musée (dans le cadre du processus d'édition), le problème de la sélection des objets présentés, ici des textes, est central : « [...] il fallait quelqu'un qui fût assez compétent pour élaguer dans le fouillis d'œuvres plus ou moins patoises dont on a comblé le comité » (Ms. 8. OH-FC). Cette citation met en évidence un problème essentiel : il y a des textes que l'on ne peut pas éditer¹¹⁵, et il faut faire un choix. Ce choix doit avoir lieu entre les textes les plus représentatifs du patois au moment de l'édition¹¹⁶ et ceux qui correspondent le plus à l'image que les éditeurs se font du patois et à ce qu'ils souhaitent transmettre à la postérité. C'est bien entendu cette deuxième voie qui a été privilégiée, reflétant clairement leur conception de l'authenticité. Le patois authentique, celui que l'on parlait, s'oppose ainsi à un patois plus francisé, celui parlé/écrit en 1894, comme on peut le voir dans ces deux exemples :

[Concernant un texte reçu par le Comité du patois :] Au point de vue littéraire, c'est absurde ; comme patois, c'est un mélange hétérogène de tournures françaises, de mots patoisés et de patois authentique. (Ms. 7 : OH-FC)

En dernier report la commission examinera s'il convient d'introduire dans le futur Recueil des traductions de patois, [...] ou bien s'il ne contiendra que des pièces d'un patois absolue. inattaquable & authentique. (Ms. 49 – PV SHAN)

Dans cette situation, l'authenticité est synonyme d'idéal linguistique. Celui-ci se traduit à la fois par la sélection stricte des textes, mais aussi par une étape d'hyperdialectalisation¹¹⁷, lorsque la langue du texte reçu ne convient pas tout à fait aux représentations que l'on se fait de cette langue. Cette dernière étape a lieu uniquement si le texte n'est pas déjà « trop » français, et que le contenu mérite une relecture et une « correction »¹¹⁸. S'il ne correspond pas à ces critères, il n'est pas édité du tout.

Par ce procédé de restauration par la correction, la langue écrite et conservée devient artificielle, comme nous l'avons déjà mentionné (cf. *supra* chap. 4.1.2.b.). Ce phénomène est par ailleurs comparable à certaines pratiques des mouvements félibréens, prenant place dans les décennies précédentes en Provence et inspirés par le poète Mistral. En effet, pour les Félibres, la « dignité de la langue » était importante (Cf. Pasquini 1988). Ces pratiques prètent à réfléchir, puisqu'il s'agit de : « laisser émaner du peuple la langue qu'ils emploient pour la promouvoir [...], donner au peuple la langue pure et authentique dont il puisse être fier. » (*Ibid.* : 258). De cette manière, les membres des mouvements félibréens ne considèrent pas l'existence d'un continuum entre le français et le patois (provençal pour leur part). Dans notre situation, le même continuum, entre français et francoprovençal, est lui aussi rejeté, notamment à travers le rejet des « mots trop français »¹¹⁹, et donc d'un patois très francisé. On le voit dans la citation de Louis Favre ci-dessous :

[...] il [le patois] sonne encore à mes oreilles et il m'en est resté suffisamment pour écrire un récit de qqes pages que je vous envoie, avec prière de le soumettre à votre

¹¹⁵ Pour des raisons de moyens financiers ici notamment.

¹¹⁶ Cette question n'est toutefois pas attestée, et il est très possible que cette question ne se soit pas posée : en effet, le patois francisé, comme nous l'avons vu (cf. *supra* chap. 5.5) n'est pas considéré comme du vrai patois.

¹¹⁷ Voir la définition donnée au chapitre 5.5 « La pureté de la langue ».

¹¹⁸ Selon le terme utilisé par les éditeurs.

¹¹⁹ Bien entendu, Louis Favre et les autres éditeurs ne perçoivent pas cette langue francisée comme un continuum, mais comme une langue « contaminée ».

ami Mr Aug. Porret pour l'éplucher, corriger les fautes criardes et changer certains mots trop français pour en faire du patois. (Ms.19. LF-FC)

Cet élément n'est pas spécifique aux éditeurs, linguistes et historiens amateurs comme ceux du *PN*, ni aux philologues¹²⁰, mais concerne aussi les dialectologues, comme le mentionne Trimaille/Matthey (2013 : 102) concernant la fin du XIXe siècle :

Malgré l'indéniable considération pour la diversité et l'hétérogénéité linguistiques (érigées en objet) qu'atteste le recours aux études de terrain, l'approche dialectologique est basée sur la méthode du témoin fiable, c'est-à-dire le plus souvent un homme âgé, vivant en milieu rural, ayant été le moins possible en contact avec d'autres variétés, et peu scolarisés [...]. Ce témoin idéal-type est censé être dépositaire de la variété « pure » qu'on cherche à décrire.

Les éditeurs du *PN* pratiquent effectivement un certain interventionnisme en souhaitant enlever les traces que le temps et les contacts linguistiques a naturellement laissées pénétrer dans la langue. Cependant, il faut nuancer ce propos. En effet, certaines interventions dans le texte se voient appliquées pour des raisons de méconnaissance de la langue (absence d'outils adaptés) :

Je ne comprends pas le mot gré ; si on ne trouve pas, je le remplacerais hardiment par fourmaidge. (OH-FC : Ms.6.)

Néanmoins, une fois que l'on considère les pratiques comme interventionnistes, une question se doit d'être posée : le texte peut-il être considéré comme authentique si le mot utilisé à la base est remplacé – presque arbitrairement – par un autre ? De la sorte, en cherchant de l'authenticité, il semblerait que les éditeurs fassent parfois exactement l'inverse. En effet, c'est ici que le conflit entre les deux appréciations de l'authenticité est à son paroxysme. Le patois qui est considéré comme authentique par les éditeurs du *PN* n'est pas celui qui est parlé en 1894. Au contraire, il s'agit de la langue qu'ils ont connue lorsqu'ils étaient petits. Leurs pratiques endommagent par là même l'authenticité telle que la considèrent les chercheurs, et font diminuer sa valeur de recherche, contrairement à un manuscrit qui n'aurait pas subi de corrections, comme nous le verrons dans la seconde partie de notre mémoire. Par ailleurs, une des caractéristiques inhérentes au patois est l'oralité, comme nous l'avons vu à travers sa désignation même de « parler » (cf. chap. 4.6), de même que par son absence de tradition écrite. En la mettant par écrit, son authenticité peut être remise en question.

Ces pratiques éditoriales peuvent en outre avoir des conséquences plus lourdes qu'uniquement celles frappant la recherche actuelle. Il est possible que des effets sur les pratiques des locuteurs se produisent par la mise en évidence d'une dichotomie vrai patois/faux patois, que l'on peut aussi considérer comme une opposition entre un patois « authentique » et un patois « inauthentique ». Comme pour la normalisation de la langue écrite, ces considérations peuvent aboutir à un sentiment d'insécurité linguistique. Ceci pousserait le locuteur dont la langue est trop francisée à arrêter de parler le patois, car ne le considérant soit plus comme tel, soit car celui-ci ne serait plus suffisamment bon et authentique.

¹²⁰ La plupart des premières éditions de certains textes médiévaux sont inutilisables pour le linguiste, car le degré d'intervention était extrêmement élevé, selon les pratiques de Lachmann, et les modifications faites au texte pas nécessairement indiquées et répertoriées.

Ce conflit interne au locuteur peut se produire notamment par la tension entre la valeur historique, l'usage et la préservation de l'objet. Pour notre objet, on peut observer un phénomène de cette nature : en créant un patois qu'on défend comme authentique et idéal, des normes prescriptives¹²¹ peuvent insidieusement se mettre en place. De la sorte, les derniers locuteurs de patois seraient susceptibles de ressentir de la gêne, voire de la honte, à utiliser un patois qui n'est plus celui de leurs ancêtres, parce qu'influencé par le français. C'est aussi ce que constate Reusser-Elzingre chez ses témoins actuels (2018 : 379) – ces derniers seraient très « normatifs ».

De cette manière, le fait de mettre par écrit une langue orale, que ce soit en contexte de langue fortement dévalorisée ou non, n'est pas si anodin et peut entrer en interaction avec les pratiques et les représentations des locuteurs.

La fixation de la langue pour que les générations futures ne l'oublient pas amène au concept de patrimoine¹²². Reusser-Elzingre (2018) développe une réflexion sur la portée patrimoniale de la conservation de contes en patois. Elle considère que « le patrimoine naît d'une rupture (la fin du patois comme langue de contact dans la vie quotidienne) qui résulte d'un travail de deuil, mais aussi d'une opération fondamentale de mémoire collective » (*Ibid.* : 368). Pour sa part, Louis Favre considère que cette œuvre est destinée non pas à ses contemporains, mais aux chercheurs du futur. Cette œuvre peut donc être envisagée comme un objet de mémoire collective livré à l'avenir. Dans notre cas, il s'agit effectivement de construire un monument de mémoire lié au patois, considéré bientôt mort par les éditeurs :

Et puis, ne faudrait-il pas un mot pour servir de conclusion ? Pouvons-nous quitter ainsi brusquement une œuvre où nous avons mis tant de notre cœur ? Indiquer aussi sommairement à combien se réduisent les patoisants qui certainement finiront à peu près avec le siècle. Et voilà le patois relégué dans les chaires des Facultés, comme une langue morte et un objet de curiosité.

Nous aurons du moins vu ces funérailles et déposé qqes fleurs sur le monument funéraire que nous aurons pieusement élevé de nos mains. Nè don ? (Ms. 42 LF-FC)

Il nécessite donc une « sauvegarde d'urgence » :

J'ai complété mon exposé en rappelant ce qui se fait en France à l'égard des idiomes populaires, et de l'urgence qu'il y avait chez nous, pour nous mettre au niveau de ceux qui remplissent ce devoir patriotique, de procéder comme nous l'avons fait pendant qu'il en était encore temps ; plus tard, dans cinq ans personne n'aurait osé l'entreprendre. (Ms. 44 LF-FC)

¹²¹ Nous nous basons sur les définitions que synthétise Petitjean (2009 : 57-59) qui cite Houdebine : la norme prescriptive est « une langue idéale, un idéal puriste (avec un étayage de discours antérieurs par exemple tradition grammaticale, prescriptions scolaires, etc.) ». Pour notre situation, les « discours antérieurs » du français ayant influencé les représentations de la norme pour le patois, comme nous l'avons vu plus haut, le patois devient normé.

¹²² Nous entendons la notion d'objet de patrimoine dans le sens de « bien mémoriel », de « trace à sauvegarder », bien qu'à l'origine il s'agisse d'objets matériels et de monuments. Actuellement, nous pouvons parler de patrimoine immatériel en ce qui concerne les langues et la littérature orale, voire même de patrimoine naturel pour les « monuments » naturels. Selon Reusser-Elzingre (2018 : 368), « [l]a patrimonialisation détache symboliquement " l'objet patrimonial " de son contexte, le convertit en une ressource culturelle qui vise à perpétuer le souvenir de l'évènement passé sous une forme stabilisée, et donc « se fige » en un moment T ».

Le fait de considérer le patois comme une langue morte, alors que des locuteurs le parlent encore peut avoir un impact sur sa disparition. En effet, cette représentation est susceptible d'entrer en interaction avec les pratiques de ces mêmes locuteurs. D'une part, ceux-ci pourront considérer que, leur langue étant mise à l'écrit et conservée dans une sorte de « livre-souvenir » (*Le Patois neuchâtelois*), l'effort de transmission et de maintien de cette même langue n'est pas/plus de leur ressort. D'autre part, les personnes émettant ces observations pessimistes étant issues des élites, elles possèdent, aux yeux du reste de la population, le savoir. Il est possible de concevoir que leur discours a un impact sur les représentations du patois. De la sorte, si le patois est mort, il n'y a plus de moyens de le sauver, et le parler peut sembler encore plus « hors des normes ».

En entrant au patrimoine, c'est la valeur historique du patois qui devient centrale. Par conséquent, le rapport entre les Neuchâtelois et l'objet « patois » se modifie. Celui-ci passe d'une dimension sentimentale, affective, quotidienne, à une dimension muséologique. Alors que pour Louis Favre et ses collègues, le patois revêt une valeur sentimentale, celle-ci est délaissée par les générations futures, c'est-à-dire les Neuchâtelois d'aujourd'hui. En effet, la valeur sentimentale meurt avec ceux qui l'attribuent. De plus, la valeur d'utilité présente lorsque cette langue était celle du quotidien prend fin en même temps que la valeur historique prend le dessus. Ces deux valeurs ne peuvent que difficilement cohabiter (Appelbaum 2010 : 87). Dès lors, le patois n'est plus un objet qu'on utilise, mais un objet qu'on regarde, « un objet de curiosité » (Ms. 42 LF-FC). Son authenticité, c'est-à-dire son existence en tant que langue parlée et influencée par le français, peut être considérée comme entachée. Cela se rapproche, d'une certaine manière, de « l'effet Lascaux », qu'on peut définir ainsi :

[D]e même que l'admiration des visiteurs contribue à détruire, par le seul effet de leur présence sur place, la grotte qui en fait l'objet, de même toute conduite de valorisation de l'authenticité d'un lieu ou d'une pratique entraîne inexorablement la destruction de ce qui fait cette authenticité (Reusser-Elzingre 2018¹²³).

Nous n'avons fait qu'esquisser ici le rapport qu'entretiennent les éditeurs du *Patois Neuchâtelois* face au patois au travers des valeurs et du patrimoine. Toutefois, nous avons pu dégager l'idée d'un déplacement d'une valeur affective individuelle à une valeur historique, dont l'utilité, par le biais du patrimoine, devient collective, qu'il serait judicieux d'approfondir dans des analyses plus spécifiques.

7. Conclusion

Nous voulions, au travers de cette partie, approfondir les divers aspects qui interagissent entre les témoins de l'époque, qu'ils soient dialectophones ou non, et le patois. Il s'agissait, d'une part, de comprendre la dynamique des deux langues parlées dans le canton, autrement dit la relation entre le français et le patois. D'autre part, nous souhaitons nous saisir, pour un groupe limité, des représentations sociales liées à la langue, et si possible d'en observer les tendances. Finalement, questionner les pratiques langagières, ainsi que le processus d'édition s'étant mis en place à la fin du XIXe siècle nous a semblé nécessaire au vu de la disparition extrêmement rapide du patois après la publication du *PN*.

¹²³ Qui cite Heinich (2012 : 3).

Nous avons mis en évidence plusieurs points importants pour comprendre la situation linguistique dans le canton de Neuchâtel, d'un point de vue collectif et individuel. Tout d'abord, nous avons relevé l'existence d'une diglossie dans laquelle nous avons tenté de dégager une répartition des fonctions ; toutefois celle-ci doit encore être discutée plus finement, les fonctions étant parfois remplies par les deux langues. L'analyse mériterait donc l'appui d'un corpus plus large. Ensuite, nous avons constaté que les représentations liées au patois sont sensiblement les mêmes que dans le reste de la Suisse romande, si l'on compare nos résultats avec ceux de Merle (1991). C'est du moins le cas en ce qui concerne les caractères donnés au patois (franchise, rudesse, etc.), ou les groupes de locuteurs qu'on imagine le parler (habitants de la campagne, paysans). Nous avons observé par ailleurs que, au travers de l'affaiblissement de l'usage oral du patois durant le XIX^e siècle, des pratiques différentes se mettent en place : le patois est mis à l'écrit. Nous avons ainsi pu discuter d'un déplacement des valeurs liées à ce phénomène, se produisant de la valeur sentimentale à la valeur historique notamment. Le travail de conservation (voire de restauration) s'observe par exemple dans le déploiement de modifications conséquentes dans le texte en vue de le rendre « plus patois » selon les représentations des éditeurs. Dans ce cas, il s'agit de nettoyer le texte de ses interférences avec le français ; nous observerons cette pratique plus attentivement dans notre seconde partie. Malgré la présentation linéaire que nous avons effectuée pour décrire ces trois champs de réflexion (diglossie, représentations et pratiques), ceux-ci interagissent entre eux, et il est impossible de définir quel élément est la conséquence d'un autre.

Toutefois, il serait aussi intéressant, pour satisfaire la précision des graphiques concernant les pratiques langagières, de retrouver les dates de naissance et les métiers de *tous* les locuteurs cités. Nos graphiques sont donc, en l'état, peu représentatifs de la situation linguistique.

Nous aurions pu utiliser encore d'autres sources dans le cadre d'une étude plus large, comme la littérature régionale (L. Favre, A. Bachelin, etc.), comme le mentionne Kristol (2009). En effet, des représentations fictives de la réalité peuvent permettre d'accéder, non pas à la réalité elle-même, mais justement aux représentations, aux perceptions des auteurs de cette même réalité, qui touchent parfois les questions linguistiques.

Pour finir, bien entendu, les réflexions que nous avons développées tout au long de ce chapitre gagneraient en intérêt si elles étaient mises en rapport de façon plus poussée avec le contexte sociopolitique. Cela permettrait d'étayer notamment une réflexion sur la question des identités. En effet, les langues ont, selon Moore/Brohy (2013 : 297), « une fonction symbolique d'identification sociale » et « [...] les individus créent les schémas de leur comportement linguistique afin de ressembler aux personnes du groupe et des groupes auxquels ils désirent être identifiés » (Moore/Brohy 2013 : 295)¹²⁴. Selon cette approche, pourrait-on considérer que le français a supplanté le patois pour des raisons identitaires, à la suite de la révolution de 1848 ou d'autres événements sociopolitiques majeurs, comme la migration interne à la Suisse du XIX^e siècle ? La volonté de revaloriser le patois avait-elle aussi un but identitaire, dans une époque où une sensation de perte de repères prédomine ?

¹²⁴ Qui cite LePage et Gumperz.

Deuxième partie

Morphologie verbale d'un corpus écrit de l'ouest du
canton de Neuchâtel

1. Introduction

Dans notre première partie, nous avons mis en évidence la situation linguistique. Celle-ci nous a permis de saisir certaines représentations, et celles-ci peuvent avoir un impact sur la production écrite. Pour ce faire, nous avons choisi de nous concentrer sur les textes d'une région bien déterminée du canton de Neuchâtel : l'ouest du canton, autrement dit les communes de la Béroche¹²⁵, de Bevaix et de Boudry. C'est en effet dans ces communes que vivent ou qu'ont vécu les auteurs et éditeurs du *Patois Neuchâtelois*.

Si nous avons choisi la morphologie verbale pour notre analyse de la langue, c'est parce qu'elle est considérée comme plutôt mieux conservée que d'autres niveaux. Toutefois, elle bien entendu influencée par le français (Escoffier 1990 : 152) :

Pour moi, en effet, il n'y a pas de doute : c'est la phonétique qui résiste le mieux, puis la morphologie ; le vocabulaire est l'élément le plus francisé, si j'excepte la syntaxe, dont je ne parlerai pas, car il serait trop difficile de le faire en quelques mots.

Ainsi, la morphologie permet de vérifier l'état de la langue à Neuchâtel, par le biais de productions textuelles.

Nous chercherons à déterminer, dans cette partie portant sur la morphologie verbale, l'impact visible des représentations et idéologies traitées sur la langue écrite. Il s'agira de déterminer la présence de formes inattendues, ou au contraire attendues, selon les études antérieures.

Nous considérons ces formes comme « non attendues » dans la mesure où elles ne sont pas, ou très peu, attestées dans d'autres matériaux que les nôtres, ainsi que dans l'ensemble de notre corpus. Les patois sont certes des langues sujettes à la variation dans le langage d'un même locuteur, toutefois, une forme qui n'existe que chez un auteur, qui par ailleurs est connu comme connaissant mal le patois selon d'autres sources, peut difficilement être considérée comme étant une variation inhérente au patois. Elles se caractérisent par des formes hyperdialectalisées ou au contraire très francisées. Les premières peuvent être la conséquence d'une mauvaise connaissance de la langue, amenant à des hypercorrections, ou à des analogies d'auteur¹²⁶, mais aussi provenir d'une volonté de caractériser le patois, en le rendant authentique selon les critères d'authenticité des auteurs (voir part. 1, chap. 5). Quant aux formes françaises, elles peuvent être conséquentes d'une méconnaissance du patois. Toutefois, une volonté d'élever le patois peut par ailleurs en être la motivation : le rendre plus proche de la langue normée et de culture qu'est le français. Enfin, les formes françaises peuvent être considérées comme des interférences linguistiques attendues chez les locuteurs bilingues¹²⁷. Nous analyserons les formes attendues essentiellement à travers le prisme de la variation diatopique, qui comme nous le verrons est plutôt bien maintenue.

Dans le chapitre 2, nous commencerons par décrire notre méthode pour répondre à cette problématique ; nous y décrirons nos sources, les problèmes qu'elles posent ainsi que les moyens à mettre en œuvre pour réaliser notre analyse. Dans le chapitre 3, nous

¹²⁵ Saint-Aubin, Chez-le-Bart, Gorgier et Montalchez.

¹²⁶ Nous nommerons « analogie d'auteur » les formes analogiques attestées chez un seul auteur, et qui ne sont pas non plus attestées dans les relevés antérieurs (Haefelin 1873) ou postérieurs (*GPSR*).

¹²⁷ Les formes françaises sont toutefois plus complexes à considérer comme telles, comme nous le discuterons dans notre méthodologie.

présenterons les profils linguistiques des auteurs, ce qui permettra ainsi une lecture fiable de leur production. Enfin, dans le chapitre 4, nous présenterons les formes qui correspondent à la variation diatopique attendue, entre la Béroche, considérée comme proche des patois vaudois, et les villages plus à l'est (Boudry, Bevaix).

2. Méthodologie

Avant d'entrer dans la présentation de nos résultats, nous exposons ici la méthode que nous avons appliquée. Nous expliciterons donc tout d'abord les raisons des choix qui nous ont guidée dans le rassemblement du corpus. Ensuite, nous présenterons notre méthode d'analyse proprement dite, c'est-à-dire, d'une part, la façon dont nous avons traité et classé les données, d'autre part comment nous avons procédé pour l'analyse des formes verbales. Enfin, nous finirons par définir certains concepts importants utilisés dans la description de nos résultats.

2.1 Le corpus

2.1.1. Sélection du corpus

Pour la construction du corpus de cette seconde partie, nous nous sommes basée, à des fins de comparaison, à la fois sur des textes patois édités, et sur des textes manuscrits. Concernant des textes édités, nous avons analysé plusieurs textes issus du volume *Le Patois neuchâtelois*¹²⁸ (1894). Pour les manuscrits, nous en avons transcrit et étudié trois. Nous avons aussi analysé quelques textes présents dans la presse. Nous présenterons tous ces textes dans les profils linguistiques des auteurs.

Tout d'abord, nous avons choisi d'étudier les textes d'un nombre limité de localités du canton de Neuchâtel. Nous avons choisi à la fois des textes de la Béroche et de Boudry, mais également deux de Neuchâtel et un de Rochefort. Tout d'abord, la raison pour laquelle nous avons centré notre analyse sur la Béroche est liée au nombre de locuteurs encore vivants à la fin du XIXe siècle. En effet, comme nous l'avons vu dans la première partie, ils sont encore nombreux dans ces communes par rapport au reste du canton. Leur nombre permet d'avoir une plus grande diversité des auteurs pour une même commune. Ensuite, la langue pourrait être moins susceptible d'être changée entre le texte manuscrit et la version éditée, puisque l'éditeur des textes pour le *PN*, Fritz Chabloz, habite lui-même dans cette région – nous verrons par la suite que le problème est plus complexe que cela. Pour finir, utiliser des textes de communes un peu plus à l'est, comme Boudry, Rochefort et Neuchâtel, nous donne la possibilité de comparer et d'observer les différences entre les patois de ces localités.

Puisque nous cherchions des textes d'une région précise du canton, notre critère de sélection principal a été la présence d'une indication de la localisation du texte. Pour les textes issus du *Patois Neuchâtelois*, nous nous sommes basée sur les localisations données par les éditeurs. En ce qui concerne les extraits de presse, les auteurs étaient décrits dans la *Bibliographie* de Gauchat (1912)¹²⁹. Pour les textes manuscrits, nous nous sommes reposée sur cette *Bibliographie*, qui localise, date et commente les textes

¹²⁸ Désormais *PN*.

¹²⁹ Il s'agit de la bibliographie, en deux volumes, du *GPSR*. Celle-ci comprend d'une part les textes en patois, d'autre part toutes les études portant sur les patois. Chaque référence est généralement accompagnée d'un commentaire, plus ou moins long.

que nous étudions. Ceux-ci seront présentés, critiqués et analysés dans les profils linguistiques des auteurs correspondants.

2.1.2 Avantages et inconvénients du corpus écrit

Un corpus écrit, lors d'une analyse linguistique qui se veut par ailleurs variationniste, s'avère quelque peu problématique par sa distance avec l'oral. Tout d'abord, la forme écrite elle-même a une influence sur la langue par le processus cognitif en jeu lors de la mise à l'écrit, de même que par les interventions lors du processus d'édition. Par la suite, le contenu étant différent des propos tenus à l'oral, d'autres problèmes techniques peuvent se présenter. Nous développerons les difficultés les plus importantes ci-dessous.

La forme même de l'écrit est susceptible d'influer sur la manière dont la langue est utilisée. La langue écrite ne correspond effectivement pas totalement à celle usitée à l'oral, bien qu'il s'avère crédible que, pour une langue de tradition orale qui n'a pas subi de phase d'élaboration, on puisse observer plus de convergences oral-écrit qu'entre le français écrit et le français oral. En effet, tout d'abord, la mise à l'écrit requiert une réflexion, c'est-à-dire un temps supplémentaire à celui utilisé pour l'oral, avant la production linguistique. L'auteur est en effet capable d'agir sur son usage des temps, sur les formes, sur la syntaxe ainsi que sur le lexique. Par exemple, alors qu'à l'oral il utilise un passé composé, celui-ci pourrait avoir tendance à mettre du passé simple dans son texte, par l'influence d'une langue de tradition littéraire (dans notre cas le français).

Par ailleurs, lors de la mise à l'écrit, le producteur du contenu linguistique est à même d'avoir une vision d'ensemble de sa production. Ainsi, il est susceptible de chercher à l'harmoniser. Ceci touche peut-être plus les graphies et les morphèmes. De la sorte, la variation sera moins importante à l'écrit qu'à l'oral, offrant un reflet de la représentation de la langue que se fait l'auteur.

Enfin, en ce qui concerne les textes édités, ceux-ci subissent une à plusieurs interventions de personnes externes à l'auteur ; pour certains textes, il est possible de connaître une partie de ces interventions par des sources externes. Nous connaissons par exemple l'éditeur des textes du *Patois Neuchâtelois*. On peut donc rencontrer des formes qui proviennent de l'éditeur, celui-ci modifiant des formes en pensant les rendre plus correctes, selon ses connaissances de la langue. Nous discuterons de ces incursions de l'éditeur dans les profils linguistiques, ces éléments étant importants dans le cadre de notre analyse de morphologie verbale.

Ensuite, le contenu est susceptible d'impacter la langue. En effet, les sujets sont littéraires et non plus issus du quotidien (bien que parfois le récit se veut proche de ce dernier), ce qui peut modifier la langue. Le lexique de l'écrit, par exemple, pourrait être différent de l'oral, car certaines réalités décrites dans le récit n'ont pas forcément de correspondance dans le lexique du quotidien. De cette manière, l'auteur est susceptible de faire des emprunts en français et de les dialectaliser¹³⁰. Parfois, les emprunts sont insérés tels quels. Le contenu étant littéraire, il s'agit souvent de s'appuyer sur une tradition littéraire, ici française, pour décrire les éléments du récit. Par conséquent,

¹³⁰ Nous n'approfondirons pas cette question, car elle se veut en réalité très complexe et n'est pas au centre de notre analyse.

certaines tournures et expressions françaises inexistantes en patois sont calquées, voire empruntées en l'état.

Certains temps sont plus utilisés que d'autres, notamment les temps généralement attribués au récit, comme l'imparfait ou le passé simple, parfois en alternance avec le présent et le passé composé. Cette présence forte de l'imparfait doit sans doute être due à la forme écrite et littéraire, qui présente un grand nombre de ces formes, du moins en français (Malrieu 2004 : 78). Les temps du futur et du conditionnel sont quant à eux peu utilisés, ce qui rend l'analyse morphologique un peu limitée. Nous pouvons indiquer le même problème en ce qui concerne l'usage des personnes. La 3SG est en effet surreprésentée au vu des situations d'énonciation observables dans un récit.

Néanmoins, le corpus écrit ne présente pas que des défauts. Si on le compare à un corpus créé par un chercheur spécifiquement pour son analyse, certains problèmes sont moins susceptibles de se présenter. Par exemple, lors d'une enquête directive ou semi-directive, l'enquêteur demande au témoin de rendre une phrase donnée en français dans son patois. Ceci pourrait avoir deux impacts ; premièrement que l'énoncé se calque sur l'énoncé français, ou que du moins il soit influencé par celui-ci. Deuxièmement, il est possible que le contenu des réponses précédentes influe sur la réponse¹³¹. En effet, suivant le/les énoncé(s) demandé(s) avant tel autre, les usages peuvent être modifiés. La situation d'énonciation, qui se trouve être différente du contexte d'usage habituel, peut donc influencer la langue. Contrairement aux témoins d'une enquête, les auteurs d'un texte patois ont la possibilité de choisir les phrases qu'ils veulent, et leur langue ne se voit pas influencée par la langue d'un énoncé initial à traduire.

On rencontre néanmoins aussi un problème dans cette liberté : l'impossibilité, ou presque, de reconstruire des paradigmes verbaux entiers. En effet, les formes sont utilisées selon les besoins de l'auteur et non pour les besoins du chercheur. Ainsi, certains verbes présentent des usages et des paradigmes incomplets, ce qui rend parfois compliqué, pour ce qui concerne la morphologie verbale, l'analyse de l'alternance des radicaux, des régularités des morphèmes de temps, etc.

Toutefois, le fait que l'auteur reste libre de son usage et que sa langue soit par conséquent peu influencée par la langue normée dominante (le français) doit être nuancé. En effet, certains auteurs écrivent d'abord leur texte en français, avant de le traduire en patois :

Enfin, voici du patois de la Brévine, de Mr. Zélim Huguenin, l'oncle du Dr. César Matthey, médecin actuel de l'Hôpital Pourtalès. – Il y a trop de mots français, et comme il offre encore le récit en patois de l'inondation de la Brévine de je ne sais quand, je l'ai prié de ne pas traduire du français en patois, mais d'écrire directement en patois et de penser en patois ; cela lui sera d'autant plus facile que le patois lui est très familier. Je lui recommande aussi d'écrire comme on parle en se laissant guider par l'oreille, sans s'inquiéter de l'étymologie et du français. – (Ms. 38 LF-FC)

Les faiblesses de l'écrit pour l'analyse linguistique sont donc présentes. Les reconnaître et leur donner l'importance qui leur incombe – en analysant les correspondances grapho-

¹³¹ Nous avons notamment observé ce phénomène dans une brève recherche sur la concordance des temps en gascon au sein d'un corpus oral, suite à une enquête. Tous les énoncés hypothétiques avaient été donnés à la suite, ce qui avait faussé une partie des données : les locuteurs se rendaient compte que ce qui était « testé » était la concordance des temps et ils adaptaient donc leurs énoncés en fonction du précédent.

phonétique par exemple – s'avère non négligeable pour l'analyse. Nous sommes donc consciente que, dans notre analyse linguistique, nous décrivons des *textes*, et non pas des productions orales. Ceux-ci sont les produits d'une ou plusieurs réflexion(s) d'auteurs et d'éditeurs ne parlant plus forcément la langue ou ne l'ayant jamais parlé, avec des processus de régularisation et d'hyperdialectalisation. Leur langue présente ainsi moins de variation que la langue orale, ce qui ne retire pas complètement leur intérêt variationniste : la variation se maintient, mais dans une plus petite mesure.

2.2 Méthode d'analyse

L'étude que nous menons recèle de nombreuses inconnues, ce qui rend sa mise en œuvre complexe ; elles seront mises en évidence dans ce sous-chapitre méthodologique. Tout d'abord, comme nous le présenterons dans notre discussion sur notre corpus, une production écrite ne transcrit pas forcément la réalité orale. Ainsi, il est difficile de définir à quel point elle est fiable. Ensuite, nous avons affaire à des écrivains. Tous n'ont pas parlé le patois, et déterminer leur connaissance du patois est une étape non négligeable pour pouvoir tirer des conclusions de nature linguistique de leur production. Enfin, les patois neuchâtelois ont été très peu étudiés, comme nous le mettrons en évidence dans notre discussion sur la bibliographie de comparaison. Le *Glossaire des Patois de la Suisse romande* possède un nombre très limité de sources concernant ce canton, et celles-ci, comme nous le verrons, correspondent en partie aux nôtres. Ainsi, la possibilité de s'appuyer sur des recherches antérieures est très limitée.

Le sujet que nous avons choisi est lui-même soumis à de nombreuses problématiques, pour lesquelles il faudrait une étude plus large pour pouvoir toutes les prendre en compte. Tout d'abord, deux sources d'interférence avec des langues oïliques peuvent être mises en évidence. D'un côté, le patois neuchâtelois se situe tout d'abord proche des frontières avec les dialectes oïliques (voir « introduction générale »). De l'autre côté, par le fait que les locuteurs de patois aient longtemps été bilingues, des interférences peuvent s'être produites à plusieurs époques, entre le patois et le français de référence. Il est donc, selon cette problématique, difficile, sans une étude historique et des patois alentour, de déterminer l'entrée d'une forme proche du français dans la langue francoprovençale à Neuchâtel.

Pour finir, la morphologie verbale elle-même est un domaine complexe. Celle-ci, outre les changements phonétiques, est soumise aux phénomènes d'analogie. Si nous avons choisi ce domaine, c'est qu'il subit certes une influence du français, mais moins forte que le lexique, comme nous l'avons mentionné plus haut. Il est donc digne d'intérêt de voir en quoi les formes observées sont parfois conséquentes de la situation sociolinguistique, décrite dans la première partie.

Nous présenterons donc ici tout d'abord comment nous avons procédé pour relever et classer les données concernant les verbes. Ensuite, nous décrirons les moyens que nous avons déployés pour les utiliser.

2.2.1 Le classement des données

Le traitement des données apparaît comme un moment clé lors de l'analyse linguistique, car un retour en arrière devient très difficile une fois celles-ci inscrites dans un système de gestion. Cette étape a donc un certain impact sur la réalisation de la recherche. Actuellement, beaucoup de possibilités existent (marquage dans le texte, etc.). Néanmoins, il s'agit généralement de projets d'équipe, auquel participe un développeur.

Pour notre cas, étant seule, nous avons fait selon nos moyens et utilisé certaines fonctionnalités de Word.

Pour le classement des verbes, nous nous sommes servie de la traduction donnée lorsqu'il y en avait une, ainsi que du contexte. Néanmoins, la traduction n'offre pas toujours le temps correct. Nous avons donc réajusté les possibles erreurs, au moment de l'analyse, en comparant les formes visiblement incohérentes par rapport aux autres entre elles et en les comprenant dans leur contexte¹³². Toutefois, des erreurs peuvent subsister dans les tableaux de verbes en annexe (*annexe 4*, pp.49-68) ; quant aux tableaux des verbes analysés, ils ont été corrigés tout au long du travail de comparaison et d'analyse (*annexe 5*, pp. 95-119).

2.2.2 L'établissement des profils et la sélection des phénomènes

Dans le but de déterminer le rapport qu'entretiennent les auteurs des textes de notre corpus avec la langue, il nous a fallu dresser le profil linguistique de chacun d'entre eux. Il s'agit, par cette étape préalable, d'éviter, lors de l'analyse morphologie, une réflexion circulaire. Celle-ci se produit si nous nous contentons d'analyser la morphologie : il nous est impossible de déterminer si un phénomène donné est lié aux conventions graphiques de l'auteur, à ses compétences linguistiques ou à d'autres phénomènes linguistiques (analogies ou variation inhérente au patois). Ainsi, le risque de construire la réflexion sur des hypothèses, reposant elles-mêmes sur des hypothèses, empêche de tirer des conclusions.

Le profil linguistique contient deux types d'informations. D'une part, nous présentons des données externes à la production linguistique, qui indiquent parfois les compétences des auteurs dans la pratique du patois ainsi que d'autres éléments biographiques utiles. D'autre part, nous présentons, dans le sous-chapitre « remarques préliminaires » les conventions graphiques et quelques éléments de morphologie nominale. Le troisième point des profils contient les formes verbales divergentes. À travers ces divers éléments, nous pouvons dresser un état du patois de l'auteur – c'est-à-dire des éléments qui sont observables dans sa production linguistique, qui sont corroborés ou non par les métadonnées.

Les métadonnées proviennent d'informations recueillies dans *Le Patois Neuchâtelois*, ainsi que d'autres sources manuscrites, comme les correspondances. Elles permettent de connaître la condition sociale de l'auteur, ainsi que son positionnement face au patois. Ensuite, les conventions graphiques et les autres remarques de nature linguistique permettent de baser notre réflexion morphologique sur un autre domaine de la langue. Il s'agit ainsi de déterminer les conventions de transcriptions de l'auteur, notamment si elles se rapprochent du patois ou du français, ainsi que de mettre en évidence un rapport graphème-phonème. Les graphies que nous présentons nous seront majoritairement utiles pour l'analyse morphologique, mais parfois aussi dans le but de discuter du rapport de l'auteur au patois. Cette description de la langue écrite de l'auteur n'est donc pas exhaustive. Enfin, pour mettre en évidence la fiabilité de l'auteur quant à son contenu linguistique, nous relèverons les formes divergentes, parfois uniques, parmi les formes relevées dans la morphologie verbale. Il s'agira surtout de mettre en évidence

¹³² C'est pourquoi l'accessibilité à ces données (verbes dans leur contexte) depuis les tableaux nous a semblé importante.

des analogies d'auteur, des phénomènes d'hyperdialectalisation ainsi que, des formes potentiellement françaises, malgré les problèmes que ce phénomène pose. Les formes françaises seront en effet à nuancer, au vu des éléments que nous avons mentionnés quant à la place de Neuchâtel aux frontières du domaine d'oïl. En effet, à moins d'une étude réellement systématique et prenant en compte les patois environnants et la diachronie, il est très difficile de déterminer si une forme donnée est francoprovençale, française ou oïlique.

En ce qui concerne l'analyse morphologique, nous avons sélectionné un nombre limité de verbes et nous avons analysé uniquement ceux-ci. Il s'agit des verbes de la 1^{ère} conjugaison, puis de la 2^e, puis *aller* (verbe qui possède plusieurs types verbaux). Pour la 3^e conjugaison, nous analysons *faire*, *devoir*, *dire*, *pouvoir/vouloir*, *savoir*, *être* et *avoir*. Si nécessaire, nous avons toutefois utilisé d'autres formes extraites et placées dans nos relevés de verbes (voir *annexe 4*).

À partir de l'analyse morphologique des verbes indiqués plus haut, nous avons sélectionné des phénomènes à analyser. Tout d'abord, les verbes se devaient d'avoir au moins été traités dans les relevés d'Haefelin, parfois Urtel ou dans le *GPSR*. Ce faisant, nous avons pu asseoir nos réflexions sur d'autres attestations. Comparer avec ces recherches permettait dès lors de retenir des formes inattendues, ou au contraire de vérifier les connaissances en patois des auteurs des textes. Les formes inattendues seront, comme nous l'avons mentionné plus haut, traitées dans la morphologie verbale du profil des auteurs. Quant aux formes attendues, nous en traiterons certaines dans le chapitre qui concerne la variation diatopique. En effet, un grand nombre de variations attendues selon les relevés de Haefelin semblent diatopiques ; nous avons voulu montrer que celles-ci sont aussi observables dans nos textes. Enfin, suite à la nature écrite de notre corpus et à la rareté de certaines formes, il est difficile de les comparer entre elles,

2.3 Bibliographie critique

Dans cette discussion sur les sources utilisées pour la comparaison, nous souhaitons distinguer les études spécifiques au canton de Neuchâtel et celles qui portent sur un autre parler francoprovençal. La morphologie verbale des patois neuchâtelois a été traitée dans deux études, et dans une moindre mesure. Nous allons commencer par décrire celles-ci, puis nous présenterons les autres recherches de morphologie qui nous seront utiles pour analyser et comprendre les formes verbales de notre corpus.

Sur le patois neuchâtelois, Haefelin (1873), dans une étude qui englobe plusieurs domaines de la langue (*Die romanischen Mundarten der Südwestschweiz : I. : die Neuenburger Mundarten*), a reconstitué des paradigmes de chaque type de verbe. Toutefois, il ne commente pas les tableaux de conjugaison qu'il publie. Il présente ses données comme variant selon les régions. Il distingue cinq zones linguistiques¹³³, dont la cinquième se voit scindée en deux, 5a (Vignoble Sud-Ouest) et 5b (patois de la Béroche), mais aucune variation à l'intérieur même de ces microrégions. Il arrive que,

¹³³ La région 1 comprend la Neuveville, Lignières, jusqu'à Neuchâtel (non compris) ; la région 2 la Val-de-Ruz ; la région 3 les montagnes (la Chaux-de-Fonds, la Sagne, la Brévine) ; la région 4 le Val-de-Travers. Il est intéressant de relever que ces régions linguistiques semblent correspondre à la division administrative/géographique du canton. Haefelin semble cependant ne pas savoir où placer Neuchâtel – le groupe 1 et 5 allant tous deux *contre* Neuchâtel, aucun groupe ne comprend donc vraiment cette localité – (295).

à cause de sa présentation en tableau classé selon les régions, sans reconnaissance d'une variation interne à une zone, la lecture de ses résultats soit trompeuse : chaque variation, selon ses tableaux, ne semble explicable que par la géographie. Sa perspective variationniste est néanmoins digne d'intérêt pour le XIX^e siècle, puisqu'il reconnaît une variation interne à la langue du canton. Par exemple, celui-ci considère que le patois de la Béroche se classe parmi les patois vaudois, et qu'une réelle rupture a lieu entre Bevaix et la Béroche, sur plusieurs plans (distinction 5a – 5b).

Urtel (1897), venu enquêter dans le canton de Neuchâtel entre 1895 et 1896, publie sa thèse sur la langue du Vignoble¹³⁴, développant une approche plus phonétique que morphologique (*Beiträge zur Kenntnis des Neuchâteller Patois : Vignoble und Béroche*). Il présente aussi quelques éléments de morphologie verbale, qu'il commentera de façon plus approfondie que Haefelin (1873). Cependant, la partie morphologique de son étude se révèle très brève, et nous aurait été plus utile pour la comparaison si ses commentaires et tableaux étaient tous localisés. Son analyse ne se montre en effet pas toujours très précise, rendant difficile l'utilisation de ses données. Pour notre mémoire, la partie de morphologie verbale d'Urtel est par conséquent quasiment inutilisable, mais nous avons tout de même utilisé certains rares éléments heureusement localisés.

Nous pouvons aussi indiquer une autre étude sur un patois neuchâtelois : *George Quinche, Le temps d'autrefois (La bourgeoisie de Valangin). Dialektgedicht in der Mundart von Valangin (Kt. Neuenburg) nach der Originalhandschrift, mit Übersetzung, philolog. Kommentar und Grammatik herausgegeben*. Il s'agit de la thèse de doctorat de Otto Greuter, mais celle-ci consiste plus en une approche éditoriale et philologique. De plus, la langue étant celle de Valangin, sa localisation ne correspond pas à la partie du canton que nous étudions. C'est pourquoi nous l'avons mise de côté pour notre étude.

Concernant les études de morphologie verbale plus ou moins récentes sur d'autres patois francoprovençaux suisses, celles-ci ont servi, d'une part, à comparer les données. D'autre part, elles ont servi à acquérir des méthodes d'analyse de verbes. Nous ne nommerons que celles dont nous ferons usage.

Tout d'abord, mentionnons les *Tableaux Phonétiques des patois suisses romands*. Les relevés qui s'y trouvent ont été effectués au début du XX^e siècle par L. Gauchat, E. Tappolet et J. Jeanjaquet. Ces derniers ont demandé à plusieurs locuteurs de toute la Suisse romande de traduire des mots et des phrases (62 localités). Les localités utiles pour la comparaison dans notre recherche sont les points 45 (Montalchez) et 46 (Boudry)¹³⁵. Bien entendu, les données doivent être critiquées : les enquêteurs n'ayant pas enregistré les dialectophones, les transcriptions peuvent être sujettes à caution, puisqu'effectuées sur le vif. Néanmoins, ils ont toujours été deux à transcrire, et ont indiqué les divergences de transcription en note de bas de page. Mentionnons aussi l'impact de ce genre de questionnaire (c'est-à-dire directif) sur les réponses : bien que le locuteur reformule parfois l'énoncé français (lexique, syntaxe, morphologie), nous

¹³⁴ Le Vignoble correspond, dans son texte, aux localités à l'est de la Béroche, jusqu'au Landeron.

¹³⁵ Le locuteur de Montalchez est Jean-Pierre Porret, un des auteurs des textes qui seront décrits dans notre corpus. Pour Boudry, il s'agit de personnes qui n'apparaissent pas dans le *Patois Neuchâtelois* : Jules Tétaz, vigneron, 79 ans, et Aimé Ducommun, 83 ans (*TP* : 166).

pouvons imaginer que, lors d'une énonciation spontanée où il n'entend pas l'énoncé français au préalable, il parlerait de manière différente.

Une autre œuvre qui prend en compte l'ensemble des patois suisses romands est le *Glossaire des Patois de la Suisse romande*. Ce dictionnaire multidialectal, fondé à la toute fin du XIXe siècle dont les travaux ont commencé au début du XXe (Gauchat 1904 : 18), a publié des articles allant jusqu'à la lettre H. Ainsi, certains éléments ne peuvent pas être comparés facilement avec lui, puisqu'ils n'ont pas encore été traités. Toutefois, ce dictionnaire est fiable et réalisé par des rédacteurs qui possèdent une bonne connaissance autant en morphologie qu'en phonétique des patois francoprovençaux. En effet, dans la rédaction d'un dictionnaire de ce type, le rédacteur a une approche critique des sources, grâce au traitement par lemme ou par phénomène, ce qui lui permet d'avoir une vision d'ensemble. Cela lui permet en effet d'effectuer des comparaisons ainsi que des regroupements. Si ce dictionnaire est très fiable, la comparaison avec lui nous pose certains problèmes en ce qui concerne les faits linguistiques du canton de Neuchâtel. En effet, une grande partie des sources utilisées dans le *GPSR* sont identiques à celles que nous utilisons. Toutefois, le *GPSR* se base, pour Gorgier, sur Auguste Porret en tant que correspondant, et sur d'autres textes encore manuscrits que nous n'avons pas transcrits. Les *Relevés Phonétiques* sont aussi utilisés par ce dictionnaire. Certains problèmes rencontrés par le *GPSR* sont identiques à ceux que nous rencontrons, notamment la question de la connaissance du patois par le témoin. En effet, si l'un des deux témoins des *Relevés Phonétiques* est Auguste Porret, témoin considéré comme fiable par le *GPSR*, le second témoin est Mme Ribaux-Comtesse. Une note manuscrite de Gauchat indique justement qu'elle ne l'a jamais parlé, indiquant une fiabilité moins élevée. Notons que les points de comparaison du *GPSR* utiles pour notre analyse sont N 12-13 la Béroche, N 11 Boudry, N 10 Corcelles, N 10a Auvernier, N 20 Noiraigue, ainsi que Vd 8, proche de la Béroche.

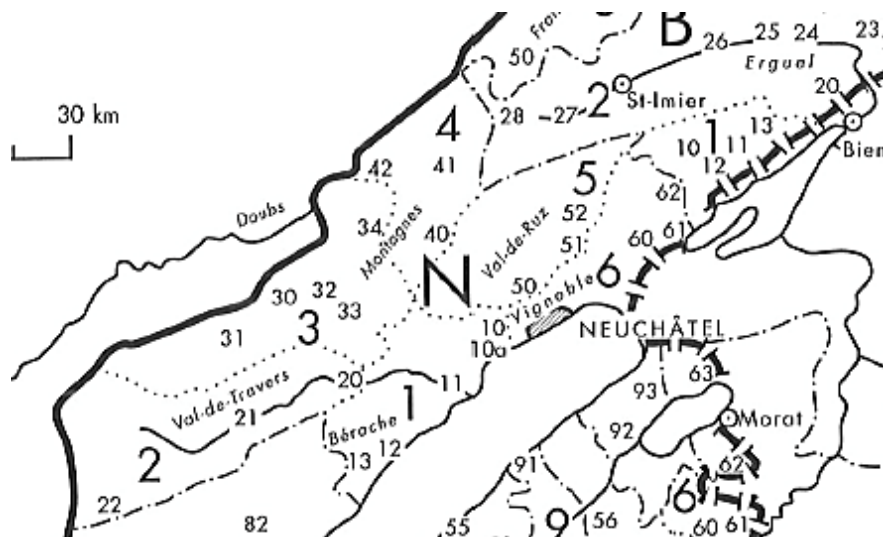


Figure 3 Le canton de Neuchâtel I - Carte de la Suisse romande (Complément au *GPSR* : 17)

Pour comparer des données de notre corpus mais absentes du *GPSR*, et dans le but de vérifier nos hypothèses (analogies, évolutions phonétiques potentiellement attendues), nous nous basons parfois aussi sur des recherches qui portent sur des patois un peu plus éloignés du canton de Neuchâtel. Par manque d'études morphologiques sur des patois francoprovençaux plus proches, nous avons notamment, si nécessaire, comparé nos

données avec les cartes de *l'Atlas Linguistique Audiovisuel du francoprovençal Valaisan*¹³⁶. Cet atlas se base sur des enregistrements de patois de plusieurs communes valaisannes à la fin du XXe siècle¹³⁷. Chaque commentaire, écrit par A. Kristol, accompagne une carte d'un phénomène morphosyntaxique¹³⁸. Trois chapitres de morphologie verbale sont représentés visuellement par des cartes, dans le but de mettre en évidence la variation morphosyntaxique. Les temps verbaux les plus traités et représentés se voient être l'indicatif présent et imparfait. Le futur simple et le mode conditionnel sont traités dans une plus petite mesure, les formes étant toujours construites de la même manière¹³⁹. Le passé simple n'est pas traité, sans doute à cause de sa rareté (ou absence) à l'oral, de la même façon qu'en français. Quant au contenu de ces commentaires, il varie selon les cartes, mais ceux-ci présentent généralement les différentes variantes possibles pour un phénomène, en indiquant notamment celle qui est « attendue » (par rapport aux recherches antérieures). Kristol compare, dans la mesure du possible, ses résultats avec *l'ALF (Atlas Linguistique de la France)* et les *Tableaux Phonétiques*. L'histoire du phénomène se voit parfois aussi développée, notamment par la présentation de l'étymon, l'hypothèse de l'évolution phonétique, de même que les analogies ayant pu avoir eu lieu.

Le mémoire de Gisèle Pannatier, présenté en 1988 sur la *Morphologie verbale du patois d'Evolène*, se fonde aussi sur un corpus oral d'un parler valaisan. Ce texte nous fournit aussi une grande aide sur la pratique d'analyse morphologique, par sa précision terminologique ainsi que les diverses évolutions phonétiques et analogiques. Néanmoins, une de ses limites est de ne développer que très peu le subjonctif et, comme *ALAVAL*, de ne rien présenter du passé simple – sans doute pour les mêmes raisons.

Certaines études un peu plus anciennes restent fort utiles pour l'étude des patois francoprovençaux, notamment *Essai sur le patois d'Héremence (Valais-Suisse). Phonologie, morphologie, syntaxe, folklore, textes et glossaire*, de Lavallaz (1935) et *Essai sur le verbe dans le patois de Sottens*¹⁴⁰, de Jaquenod (1931). Tous deux décrivent des éléments notables, comme des formes divergentes ou des réflexions sur les analogies. Ces deux études, par leur structure quelque peu flottante¹⁴¹, prouvent la difficulté de la présentation des données morphologiques, lorsque celles-ci comprennent des comparaisons à d'autres localités tout aussi bien que des variantes internes au patois de la même localité.

Le point fort de Jaquenod consiste à la reconnaissance d'une variation interne à un patois :

Les matériaux qui constituent ces paradigmes sont bien loin de présenter l'uniformité à laquelle nous ont habitués grammaires et manuels ; je ne me suis pas cru autorisé à modifier mes relevés et crois même que les variantes qui m'ont embarrassé présentent

¹³⁶ *ALAVAL* désormais.

¹³⁷ Pour plus d'informations, voir Diémoz/Kristol 2018.

¹³⁸ Pour la suite du travail, nous comprendrons désormais la référence : (*ALAVAL* : n° de carte) comme un commentaire rédigé par Kristol.

¹³⁹ Bien entendu, nous retenons pour ce raisonnement, uniquement le futur synthétique, et non pas les futurs analytiques et périphrastiques, aussi documentés par *ALAVAL*.

¹⁴⁰ Localité du canton de Vaud.

¹⁴¹ Lavallaz présente ses remarques en les numérotant en paragraphe, tandis que Jaquenod observe une structure générale plus compréhensible.

quelque intérêt et reflètent mieux la vie d'un parler qu'une uniformité souvent arbitraire. Il me paraît douteux que dans le Jorat, par exemple, les formes de Subj. aient présenté la régularité à laquelle pourraient faire croire les paradigmes dont fait état M. Byland. (Jaquenod 1931 : 63)

Par ailleurs, son texte offre aussi l'avantage de mettre en discussion plusieurs hypothèses pour un phénomène. Ces hypothèses mettent en évidence la complexité de la compréhension du système verbal. Il relève notamment les éléments difficilement vérifiables sans une analyse approfondie de plusieurs états (d'un point de vue diachronique) et de plusieurs régions des patois francoprovençaux. Il présente aussi, dans une première partie, une typologie des terminaisons latines avec leur réalisation dans le patois de Sottens. Si ces évolutions se voient parfois développées, d'autres fois il s'agit simplement d'une observation du résultat.

Alors que Jaquenod centre son étude sur le verbe, Lavallaz opte pour un angle d'analyse plus large. Ainsi, ce dernier approfondira de manière moins poussée certains éléments, se contentant de donner les formes les plus régulières, puis les formes les plus notables. Il reconnaît aussi la variation : il ne se contente en effet pas de présenter une seule réalisation possible d'une forme verbale.

Tous ces éléments nous procurent donc une base de réflexion pour analyser les formes relevées dans notre corpus, et ainsi nous permettre de développer une méthode adaptée à nos besoins.

2.4 Terminologie de la morphologie verbale

Pour mieux comprendre les éléments que nous allons mettre en évidence dans notre analyse, nous considérons nécessaire de donner des définitions à la terminologie utilisée. Pour ce faire, nous nous basons en grande partie sur *Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage (DLSL 2012)* qui décrit synthétiquement les éléments que nous souhaitons présenter. En effet, nous ne pourrions malheureusement pas exploiter toute la complexité des considérations épistémologiques qui peuvent avoir lieu dans le domaine de la morphologie, et des définitions claires et synthétiques sont ainsi les bienvenues. D'autre part, pour mieux appréhender la description de certains éléments, nous nous baserons sur Kilani-Schoch/Dressler (2005), *Morphologie naturelle et flexion du verbe français*, qui développe une réflexion épistémologique plus complète, par un état de la recherche très étendu. Pour les éléments explicatifs, notamment dans les cas où nous effectuerons une étude évolutive de la forme relevée, nous nous baserons essentiellement sur les lois d'évolution phonétique et sur les phénomènes d'analogie, que nous présenterons à l'aide de Marchello-Nizia (2006).

Nous nous focalisons dans ce travail essentiellement sur la morphologie verbale. Il s'agit donc de définir cette branche de la linguistique et les entités qu'elle décrit. Elle consiste en l'étude des formes des mots (flexion et dérivation). L'objet de la description morphologique consiste à analyser la « structure interne des mots », soit « les règles de combinaison entre les morphèmes racines pour constituer des "mots" » ainsi que les « formes diverses que prennent ces mots selon la catégorie de nombre, de genre, de temps, de personne [...] » (DLSL 2012 : 311).

Nous décrirons ces formes notamment grâce aux notions de *morphème*, de *radical*, de *désinence* et d'*affixe*.

Tout d'abord, le *morphème* consiste en le « plus petit élément significatif individualisé dans un énoncé, que l'on ne peut diviser en unités plus petites sans passer au niveau phonologique », c'est-à-dire l'« unité minimale porteuse de sens » (*DLSL* 2012 : 310-11). Selon la terminologie fonctionnaliste, ce terme « est réservé aux éléments grammaticaux, comme les désinences verbales et casuelles, les affixes, etc » (*idem*).

Par ailleurs, certaines variations sont observables au niveau des *radicaux*. Chaque racine (forme abstraite de la base) de mot est susceptible d'avoir plusieurs radicaux, qui en sont la manifestation concrète (*Ibid.* : 395). Néanmoins, Kilani-Schoch/Dressler (2005 : 83) considèrent que le radical, dans la morphologie française, s'avère une « notion couramment utilisée [...] mais dont l'acception est variable et imprécise ». Nous le considérerons donc ici comme étant la base, à savoir « l'élément sur lequel s'applique une opération morphologique [...], c'est-à-dire à partir duquel d'autres formes sont construites » (Kilani-Schoch/Dressler 2005 : 83).

Ainsi, sur le radical viennent parfois s'ajouter un *affixe* et des *désinences*. L'affixe désigne un morphème non autonome, autrement dit qui n'a pas d'existence propre. Il peut être *préfixe* (avant le radical), *infixe* (dans le radical) ou *suffixe* (après le radical). Pour notre part, nous étudierons uniquement les infixes et les suffixes. Parmi ces suffixes, un élément absolument fondamental de la morphologie verbale se trouve être la désinence. Il s'agit de l'élément qui permet, parfois à l'aide d'un élément thématique, de créer une forme fléchie. (*DLSL* 2012 : 139-140)

Il sera parfois nécessaire, pour notre réflexion, de relever certains processus de changement linguistique. Pour ce faire, il importe là de présenter quelques notions nécessaires. Le changement phonétique et l'analogie sont deux phénomènes fondamentaux pour la morphologie verbale¹⁴².

Tout d'abord, un élément essentiel pour comprendre les changements est que ceux-ci tendent vers « une plus grande *simplicité* du système, vers un accroissement de son iconicité, vers un *isomorphisme* plus prononcé, vers une *remotivation* des formes grammaticales ou lexicales, ou vers une *harmonisation typologique* » (Marchello-Nizia 2006 : 78). Il importe de prendre en compte les processus cognitifs des locuteurs, vecteurs de ces changements.

Deux forces s'opposent dans le cadre de l'évolution des formes verbales entre le latin et les langues romanes : l'évolution phonétique a tendance à rendre les formes encore plus irrégulières, notamment par des alternances des radicaux suite à la place de l'accent dans la forme verbale. L'analogie¹⁴³ au contraire tend à s'exercer « *en faveur de la régularité* et ainsi, à unifier les procédés de formation et de flexion [...] ». Les évolutions phonétiques peuvent être explicables à l'aide de *lois*, par exemple les diphtongaisons romanes, françaises, la loi de Bartsch, etc. Cette branche de la linguistique s'est énormément développée avec les néo-grammairiens de la fin du XIXe siècle. Ceux-ci

¹⁴² Ceux deux phénomènes sont compris dans les huit cités par Marchello-Nizia (2006 : 77) : (1) la réanalyse, (2) la grammaticalisation (phénomène sur lequel porte sa monographie), (3) l'extension analogique, (4) l'emprunt, (5) le changement phonétique, (6) la lexicalisation, (7) le changement sémantique, (8) l'obsolescence et la disparition d'une forme.

¹⁴³ Nous n'entrons pas dans les détails ici. Ces « lois » seront utilisées pour expliquer les évolutions que nous rencontrerons par la suite.

ont constaté, par ailleurs, que ces lois pouvaient être « bloquées » par l’analogie (Marchello-Nizia 2006 : 83).

L’analogie consiste en un phénomène qui s’observe souvent dans le domaine de la morphologie :

[L’analogie] repose sur l’existence préalable d’une relation de similarité sémantique et fonctionnelle entre deux unités. [...] Le résultat en est l’accroissement de l’iconicité et de la simplicité du système, grâce à la création d’une forme nouvelle ou à la réfection d’une forme existante sur le modèle d’une forme-source préexistante ressentie comme régulière. (*Ibid.* : 87)

C’est-à-dire qu’une forme source sert de modèle à une forme cible, qui s’alignera, par analogie, sur celle-là (*Ibid.* : 91). Certains chercheurs se sont appliqués, comme pour les évolutions phonétiques, à faire des lois. Néanmoins, l’analogie reste un phénomène imprédictible, et suit des *tendances* plutôt que des *lois* (*Ibid.*).

Tous ces termes pourraient, dans le cadre d’une étude plus étendue, se voir développés et approfondis. En effet, les études de morphologie présentent un grand nombre d’outils et d’écoles différentes¹⁴⁴. Dans ce mémoire, nous nous contenterons d’utiliser les concepts indispensables pour la description des verbes sélectionnés.

3. Profils linguistiques des auteurs¹⁴⁵

Dans ce chapitre, nous allons mettre en place des profils linguistiques des auteurs de tous les textes. Il s’agira de déterminer le rapport de chaque auteur avec le patois, à travers des données externes à la langue (« métadonnées ») et en analysant certains éléments de leur production linguistique – notamment les conventions graphiques et certains éléments utiles de morphologie nominale.

Les profils sont décrits selon l’ordre géographique. Nous commencerons par présenter les auteurs de la Béroche : Fritz Chabloz, Auguste Porret et Charles-Frédéric Porret. Deux textes de la Béroche étant mixtes, et rédigés par deux auteurs pour lesquels nous avons fait des profils linguistiques, nous ne reviendrons pas sur les conventions graphiques. Ensuite, nous présenterons des auteurs de Bevaix : Émile Zwahlen et Mme Ribaux-Comtesse. Puis, nous décrirons le texte de Louis Favre et une chanson, localisés à Boudry. Un texte non localisé du Vignoble sera ensuite décrit. Enfin, nous présenterons un texte de comparaison, de Louis-Frédéric Favre, habitant de Rochefort. Enfin, deux textes anonymes de Neuchâtel seront exposés.

3.1 Fritz Chabloz

3.1.1. Métadonnées

Fritz Chabloz est né à la Béroche¹⁴⁶ en 1840 (*PN* : 416), et habite Saint-Aubin au moment de l’édition du *Patois Neuchâtelois* (*PV SHAN* ; Ms. 50). Ancien instituteur, il est alors retraité (*PN* : 416).

Aucune de nos sources n’indique si Chabloz parle ou non le patois. Implicitement, on comprend toutefois qu’il n’est pas locuteur :

¹⁴⁴ Décrits abondamment dans Kilani-Schoch/Dressler (2005).

¹⁴⁵ Les références aux textes seront données par rapport au *PN* (*PN* : pages) et à nos annexes (*an.* page).

¹⁴⁶ Rappelons que la Béroche comprend plusieurs communes (Montalchez, Gorgier, Saint-Aubin, Fresens).

Sa grand'mère seule parlait patois, mais voulait qu'on lui réponde en français. Le seul patoisant de Saint-Aubin est un de ses oncles, Henri Jacot-Descombes, âgé de 76 ans. (PN : 416)

En effet, s'il habite Saint-Aubin et qu'il n'y a qu'un locuteur dans ce village, on peut donc considérer que Chabloz se contente d'écrire le patois. Il le connaîtrait essentiellement au travers des recherches qu'il a effectuées. À ce titre, nous pouvons mentionner l'ébauche d'un glossaire comparatif qu'il comptait publier et qui a été conservé sous le titre *Matériaux lexicographiques comparés*, manuscrit déposé dans les bureaux du GPSR (Gauchat/Jeanjaquet 1912-1920 : n°1348). Fritz Chabloz a donc une approche de la langue différente de celle d'un locuteur, se plaçant plutôt du côté des philologues amateurs. Ses collègues de la SHAN le considèrent par ailleurs comme un exemple en la matière :

M le Président ajoute que notre œuvre ne saurait être placée en de meilleures mains & que M Chabloz qui possède parfaitement le patois en se chargeant du classement, de la traduction, & de tous les détails de la publication de notre Recueil fait réellement œuvre de pat[-] dont il lui témoigne toute la reconnaissance[...] [4][...] (PV Ms. 50)

Pour nos analyses, nous avons utilisé plusieurs textes qu'il a rédigés, ainsi que des recueils de locutions qu'il a récoltées.

En ce qui concerne ses propres textes, il s'agit de Bér5 : « Lo dèràè tsarivari a Gordzi » (le dernier charivari à Gorgier) (83-86 ; an. 71-72) et Bér6 : « La fin dâè conpre » (La fin des béjaunes d'épousailles) (113-16 ; an. 72-73), Fres1 (247-48 ; an. 86), Bér9 « Chanson dâè vegnolan » (240-41 ; an. 86), Mont1 « Lo Corbé et lo Renâ » (251-52 ; an. 86-87), Bér10, « Lo Congrè de la Pâ, à Lozena » (321-26, an. 88-89) de même qu'une traduction de la parabole des vigneron (StA1, 374-76 ; an. 92-93). Les textes Bér9, Bér10, Mont1 et StA sont des réinterprétations de textes français de Favrat. À ces textes qu'il a écrits seul viennent s'ajouter deux textes qu'il a co-écrit, que nous décrivons dans le profil linguistique "textes mixtes de la Béroche".

Nous mentionnons aussi que Fritz Chabloz a récolté des locutions dans les communes de la Béroche, tous édités dans *Le Patois Neuchâtelois*. Il s'agit de Bér1 (30), Bér2 (32-33) et Bér3 (34-35), dans Gor1 (396-97). Nous les classons aux côtés des textes écrits de Chabloz car il est impossible de déterminer ni la façon dont il a recueilli ces locutions ni la part de modifications qu'il a apportées au niveau de la langue. Nous précisons toutefois si nécessaire, dans notre analyse, lorsqu'il s'agit de ces textes.

3.1.2. Remarques préliminaires

Les textes de Fritz Chabloz ainsi que les éditions qu'il a faites des textes d'autres auteurs se caractérisent par des graphies régulières, et présentent ainsi une unité. Une partie d'entre elles correspondent aux conventions du français, alors que d'autres sont utilisées pour transcrire des sons qui n'existent qu'en patois. Nous présenterons ici quelques exemples de ces deux pratiques, ainsi que certains éléments qui caractérisent la langue de Chabloz.

Tout d'abord, Chabloz utilise plusieurs digrammes présents en français selon les conventions grapho-phonétiques de la tradition orthographique française : *eu*, *ou*, *an*, *in*. Pour *eu*, nous relevons par exemple *veuva* (Bér5 §1), lo *lieutenant* Abran Cousandier (Bér5, §12), di écu *neu* (Bér6, §3), *lieu gueulan* (StA1, §9). Pour *ou* : *Le djouvene* (Bér5, §1), *la jou* « la joue » (Bér5, §6), *a pou prî* « à peu près » (Bér6, §6), *dou* « deux » (Bér6,

§8). Toutefois, on relève parfois, pour les mêmes lexèmes, une graphie légèrement différente : *ouï*. Notons par exemple *doû* « deux » (Bér6, §8, §9) ou *poû* « peu » (Bér9, §4).

En ce qui concerne les digrammes *an* et *in*, elles représentent les voyelles nasales de la même manière qu'en français. Difficile toutefois de déterminer si le *-n* est prononcé ou non. Toutefois, plusieurs commentaires relatifs à la prononciation accompagnent ses textes :

Les adjectifs possessifs *mon, ton, son* perdent leur nasalité devant une voyelle et se prononcent *me n-âno, te n-anô*, etc. (PN : 114 N2)

Il faut écrire *fêna, fêne* et non *fenna, fenne* de *femina* (femme mariée) ; il n'y a pas ici de voyelle nasale, comme dans *an-näye, senan-na, tan-na*, etc. (*ibid.* : 116 N2)

Selon ce commentaire, il y a nasalité lorsque le graphème *n* est doublé. Sinon, lorsque la graphie est un *n* seul, la voyelle n'est pas nasale. A la fin des mots, on peut supposer que la nasalité est effacée, et le *n* prononcé si suivi d'une voyelle ; on peut comprendre cela puisque le [n] est marqué explicitement au début du mot d'après, dans les exemples ci-dessus (*me n-âno*). On peut observer cela en comparant certaines formes avec le GPSR sv. *dans*. Dans les textes de Chabloz, nous pouvons relever la forme *din*, et le GPSR (sv. *dans*) indique pour le canton de Neuchâtel uniquement une voyelle nasale, sans prononciation nécessaire du *-n*. La même correspondance *in* = [ĩ] peut être notée pour *comin* (GPSR sv. *comment*).

Les conventions du français cohabitent parfois avec des graphies plus phonétiques. Par exemple, si les règles de prononciation du français s'appliquent aux consonnes *z, ss, s*, la présence du *-s-* intervocalique transcrivant [z] est toutefois plutôt rare. La position intervocalique présente plus fréquemment le graphème *-z-* ; *desai* (Mont1, §4) cohabite par exemple, lorsque l'on observe l'ensemble des textes de Chabloz, avec *dezâè* (Bér5, §1). En effet, le *-z-* intervocalique est plus présent, démontrant une volonté de s'éloigner, lorsque c'est possible, des conventions françaises. Le *z* est aussi utilisé pour l'affriquée sonore : *dz*, et à l'inverse, c'est le graphème *s* qui est utilisée pour l'affriquée sourde précédée du caractère *t* : *ts*.

En ce qui concerne la transcription du phonème [k], on remarque aussi un mélange des conventions françaises (usage de *c* et *qu*) avec des graphies phonétiques (*k*). *Kemena* (Bér5, §1), *Vaèkè* (Bér6, §9, *no l'akoueillerin* (Bér10 §10), et *L'akioute* (Mont1, §5) cohabitent, dans son système de transcription, avec *ataquâ* (Bér6, §18), *quauqu'ène* (Bér10, §17), *croquan* (Mont1, §4), *quatro* (Mont1, §4). Les pronoms relatifs sont tous transcrits selon le système français : *qu-*. La distinction pourrait être liée à la voyelle en succession en patois (*k + e/i* et *qu + a*).

La semi-voyelle [w] est transcrite, dans l'ensemble de ces textes, par l'association *ou + voyelle*. Le GPSR permet de confirmer cet élément, notamment en ce qui concerne le verbe *bouter*. En effet, nous relevons dans Bér5 *se bouètâran* ; la forme [bweta] est effectivement attestée dans le canton de Neuchâtel (cf. GPSR sv. *bouter*). Une seconde validation peut s'effectuer grâce à *avoui* (GPSR sv. *avec*).

Concernant des phonèmes présents uniquement en patois, les conventions du français ne peuvent donc pas s'appliquer. Cette question s'observe essentiellement dans la transcription des diphtongues. Leur transcription est clairement définie aussi bien dans ses propres textes que dans les textes qu'il a édités : [ɛ] se transcrit *âè*. On peut

néanmoins relever quelques irrégularités, par exemple *âe* (Bér5, §6), *kegnoçaè* (Bér5, §4), *aè* (Bér5, §5), *Vaètcì* (Bér6, §1), *vaèr* (Bér10, §15). Il aura plutôt tendance à suivre cette convention avec rigueur.

Notons aussi un usage de *ä*, qui est donc une graphie absente du français, pour transcrire les finales en [ej] : Bér5 *èn-an-näye* (§3), *dâè bouéläye* (§8), *urläye* §8.

Enfin, les voyelles finales atones sont variées, mais des tendances se dégagent. En effet, si les adjectifs masculins peuvent parfois présenter un *-e* final (*Lo djouvene boeûbo*) (Bér5, §18), la majorité d'entre eux, de même que les substantifs possèdent un *-o* : *lo ministro* (Bér5, §5), *on-omo* (Bér10, §9), *quan mîmo* (Bér5, §19), *on villho militéro* (Bér10, §14). Rarement on relève un *-e* pour un substantif masculin : *lo père* (Bér6, §17). Concernant les substantifs féminins, le même phénomène est observable. Ils présentent souvent *-a*, parfois, *-e* : *la pouudra* (Bér5, §15), *na sorta* (Bér6, §2), *bouèna tâèla* (Bér6, §11), *la noce* (Bér6, §1). Nous relevons une occurrence de *-o* (*définso* Bér5, §15). Parfois, la voyelle finale est même absente : *bîta de l'Apocalips* (Bér10, §19). Les adjectifs féminins présentent toujours la voyelle finale *-a*. Les finales du pluriel sont normalement *-e* dans l'ensemble de ses textes : *le brave dzin* "les braves gens" (Bér5, §14), *le djoute byantse* "les joues blanches" (Bér6, §7) *le z-aûtre* "les autres" (Bér10, §12). Toutefois, nous notons parfois certaines confusions avec le masculin singulier : *le veuvo è le veuve* "les veufs et les veuves" (Bér5, §19). Dans ce cas, le *-o* est potentiellement utilisé pour distinguer le masculin du féminin au pluriel.

Dans l'ensemble, on remarque chez Chabloz une transcription plutôt régulière, par rapport à d'autres textes que nous verrons par la suite. Dans l'ensemble, il a choisi de transcrire selon les conventions françaises pour les sons présents en français. Toutefois, certaines graphies varient, notamment le [k]. Concernant les sons patois, il se tient avec rigueur au système qu'il a choisi.

3.1.3. Morphologie verbale

Si Chabloz est considéré par ses collègues de la SHAN comme maîtrisant le patois, ses textes permettent de nuancer ce point de vue. En effet, le relevé des formes verbales permet de mettre en évidence des irrégularités ainsi que des phénomènes d'hyperdialectalisation. Ces éléments semblent montrer que Chabloz ne connaît pas le patois aussi bien que les métadonnées nous le donnent à penser.

Tout d'abord, présentons quelques formes irrégulières. Celles-ci s'observent essentiellement dans les terminaisons.

La 3SG d'*avoir* à l'indicatif imparfait fait montre d'un type d'erreur sans doute liée à de l'inattention plus qu'à une méconnaissance du patois. En effet, sur 32 formes, une seule diverge et les autres formes correspondent au relevé d'Haefelin¹⁴⁷ (an. 128). Il s'agit donc à ce stade plus d'une faute graphique que de langue. Toutefois, il est permis de penser qu'il a confondu cette forme avec la forme française.

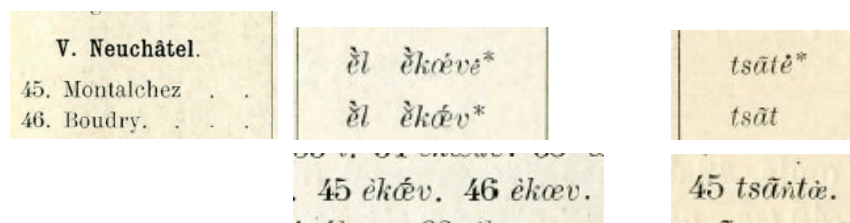
	Auteur	3SG ind. imparfait - <i>avoir</i>
Gor1	X. / FC	avâè
Bér5	FC	l'y'avâè (4), avâè (4), n'y'avâè, e l'avâè
Bér6	FC	l'y'avâè, avâè (2), n'y'avâè pa (3)
Fres1	FC	avâè

¹⁴⁷ Nous ne pouvons pas comparer avec le *GPSR* ici, l'imparfait n'étant pas traité dans l'article *avoir*.

Mont1	FC	avâè
Bér10	FC	l'y'avâè (5), n'avâè, l'avâè, n'avé
StA1	FC	l'y'avâè (3), avâè (2), e l'avâè (2)

D'autres anomalies sont toutefois présentes, qui correspondent plus à des confusions dûes à une connaissance du patois insuffisante, qu'à des fautes d'orthographe.

Prenons la 3SG du présent des verbes de la 1^{ère} conjugaison. La désinence attendue est un *-e* muet, voire aucune voyelle, comme on peut le voir dans les *TP* :



TP col. 45 Arrive, col. 97 Il balaie, col. 299 Chante (et notations divergentes)

Toutefois, dans les textes écrits ou co-écrits par Chabloz, on relève quatre formes contenant un *-o* final, au lieu de *-e* (<AT) :

	Auteur	3SG ind. présent - verbes de la 1 ^{ère} conjugaison
Bér1	X./FC	mepreze
Bér2	X./Cha	cointse, tene, nedze, fevrote, s'akioute, dure
Bér3	X./Cha	craève
Bér5	FC	lyaè vo baille, ne boûte
Bér6	FC	que vo baille, que vo manque, se pinso , cin te baille
Bér9	FC	lâsse, reschto
Fres1	FC	câhye
Mont1	FC	l'akioute, loque
Bér10	FC	montè
Bér7	FC/AP	me porte, on ne rêle, me baille, me sinbye, me sinbye
Bér8	FC/AP Pht	brêle, reschte, on s'aschte, on pouze, on traço , geûlo , on se goberdze, on fioule, on comince, vire

Cette terminaison est celle de la 1SG, et pourrait nous faire penser à une analogie d'auteur. Toutefois, son irrégularité rappelle que le système des voyelles finales atones de Chabloz est lui aussi irrégulier, comme nous l'avons mis en évidence dans ses conventions graphiques. Cette confusion au niveau des substantifs et des adjectifs se répercute donc sur le système verbal, d'où la nécessité d'avoir mis au jour la variation des finales atones dans le sous-chapitre précédent.

Ce même phénomène est observable à la 3SG de l'imparfait, avec la présence, aux côtés du morphème attendu en *-âve* (<ABAT), d'un morphème en *-âvo*, dans des proportions plus ou moins identiques à la 3SG de l'indicatif présent :

	Auteur	3SG ind. imparfait – verbes de la 1 ^{ère} conjugaison
Gor1	X/FC	on apelâve, arivâve, atsetâve, montâve, on crotsâve
Bér5	FC	passâve, reluquâve, baillîve, reschtâve, menâvo
Bér6	FC	n'auzâve, gravâve, e l'anmâve, reculâve, e le baillÿve, alâva
Fres1	FC	n'anmâvo
Mont1	FC	e portâve, pèzâve, e tsantâve
Bér10	FC	n'alâvo , comandâve, on l'apelâve, s'innohyîve, parlâve,
StA1	FC	possèdâve, s'intortollhîve, se devortollhîve, vouèfîve, trovâve, bouèlâve, l'anmâvo, l'anmâvo

Toutefois, cette même forme en *-âvo* étant absente de la 1SG dans les textes de Chabloz, contrairement à d'autres textes, nous pouvons écarter la possibilité d'une analogie d'auteur entre la 3SG et la 1SG.

Les textes de Chabloz présentent en outre une tendance à l'hyperdialectalisation en ce qui concerne les formes de l'indicatif imparfait. En effet, on relève ce phénomène avec *dire* 3SG, *tenir* 3PL ainsi que dans certaines formes des textes qu'il a édités. Ses interventions seront décrites sous les profils linguistiques des auteurs concernés par ces modifications (A. Porret et Ch.-F. Porret notamment). Ce phénomène est rare dans les textes de Chabloz, mais il n'est pas anecdotique pour autant, puisqu'il se répercute dans les textes édités. Dans le cas de *dire* à l'indicatif imparfait (3SG), seules deux occurrences sur dix-sept présentent l'ajout du morphème de l'imparfait de la 1ère conjugaison (-âv-) :

	Auteur	3SG ind. imparfait - <i>dire</i>
Gor1	X. / FC	on dezâè, on dezâve , on dezâè
Bér5	FC	me dezâè, on dezâè, deza-yè, deza-yé
Bér6	FC	on dezâè, on dezâè, deza, dezâè, deza-ye, on dezâve , on dezâè, dezâè
Bér10	FC	on deza, on desâè

L'ajout du morphème contenant le -v- intervocalique n'est ni étymologique ni fréquent. En effet, les verbes de la 2e et 3e conjugaison subissent habituellement une analogie sur *avoir* (Jaquenod 1931 : 55), régularisant ainsi toutes les désinences de 3SG en -âè, qui est la réalisation de la désinence de la 3SG d'*avoir* à l'imparfait dans notre corpus. Toutefois, cet ajout n'est pas isolé, puisqu'on le retrouve dans Bér13 (*tenave* ; *an.* 124).

On relève aussi, dans le *GPSR* quelques formes de l'imparfait avec -v- pour *dire* (sv. *dire*), notamment en Valais et dans les cantons de Vaud et Berne. Toutefois, le nombre d'attestations dans l'article indique que le morphème d'imparfait le plus fréquent dans toute la Suisse romande est monosyllabique.

En ce qui concerne la 3PL de *tenir* à l'imparfait, le morphème attendu consiste en -i- [j] (<-IBA-). Les consonnes finales du radical *tenir* est palatalisée, comme l'observent Pannatier (1988 : 60) à Evolène et Jaquenod (1931 : 55) dans plusieurs communes. On remarque par ailleurs ce morphème dans les textes d'auteurs de la Béroche (cf. *an.* 123-128) à la 1SG dans Bér13, à la 3SG et 3PL dans Bér8 et Bér13¹⁴⁸. Le morphème -v- n'est ainsi pas attendu dans la forme de Bér5 ci-dessous :

	Auteur	3PL ind. imparfait - <i>venir, tenir</i>
Bér5	FC	tegnîvan
Bér8	FC/AP/Pht	revegnan
Bér13	ChFP (ms.)	venian-tu, tenian
Roch1	LFF	el revegnin

Ce morphème, par le maintien du -v- intervocalique issu de l'imparfait latin -ABA- (verbes de la 1ère conjugaison), se distingue nettement du français. Toutefois, la forme la plus largement attestée dans les patois francoprovençaux est celle en -âè pour la 3SG et -an pour la 3PL (*an.* 123-128).

En conclusion, ce morphème n'est ni étymologique, ni bien attesté pour les conjugaisons autres que la 1ère (<-ARE). Il s'agit sans doute de formes hyperdialectalisées.

Toutefois, bien qu'on relève des formes hyperdialectalisées, nous avons observé, pour la majorité des formes de l'imparfait, celles qui sont attendues pour la Béroche, comme nous pouvons le voir dans le tableau ci-dessous :

	Auteur	3SG ind. imparfait - <i>ouïr</i>
--	--------	----------------------------------

¹⁴⁸ Comme nous le verrons dans le profil linguistique d'Auguste Porret, cet auteur maîtrise encore bien le patois.

Bér6	FC	on òyeçâè
	Auteur	3SG <i>faire</i>
Bér5	FC	fezâè
Bér6	FC	fezâè, on fezâè
Bér10	FC	fesâè
	Auteur	3PL. <i>faire</i>
Gor1	X. / FC	fezan
Bér5	FC	e fezan
Bér8	FC/AP/Pht	fezan (2)
	Auteur	3SG <i>devoir</i>
Bér6	FC	devâè
StA1	FC	devâè
	Auteur	3PL <i>dire</i>
Gor1	X. / FC	dzan
Bér10	FC	è desan, desan, se desan

Puisque cette pratique d'hyperdialectalisation est loin d'être systématique, il ne s'agirait pas d'une pratique consciente et volontaire, mais plutôt d'une sorte d'hypercorrection. À travers celle-ci, l'auteur montre qu'il est soucieux d'écrire dans un patois qu'il juge, selon ses propres critères, authentique et de ce fait ajoutera une terminaison qu'il considère comme étant plus correcte, car plus éloignée du français.

Si Chabloz a parfois tendance à hyperdialectaliser les formes verbales, on peut aussi observer des formes qu'il pourrait être possible de considérer comme françaises. C'est notamment le cas du futur, mais dans cette situation, il ne s'agit probablement pas de l'idiolecte de Chabloz, mais d'une évolution de la langue liée à l'influence du français (ou des dialectes oïliques voisins)¹⁴⁹, puisqu'il est n'est pas le seul à utiliser cette terminaison.

	Auteur	3SG ind. futur
Bér6	FC	vo faudra
Bér9	FC	faudrà, faudra, fara
Fres1	FC	odri
Bér10	FC	audra (2), sera
Bér13	ChFP (ms.)	séré, arriveré, riré (4), revindrè, poeurré, djoéré, séré
Bér16	Mme R.-Comtesse	revindrâ, séra, é yéra
BevBou1	EZ	bouètera
BevBou2	EZ	sèra

Notons en effet que, selon Haefelin, la forme attendue pour la 3SG du futur est *-e*. Cette forme est présente dans Bér13, texte qui présente une bonne connaissance du patois, comme nous le verrons par la suite.

i çanteri	i çanteri
te çanteré	te çanteri
e çantèrě	e çantèrě

Haefelin 1873: 523 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Toutefois, les résultats d'Haefelin n'étant pas suffisants pour déterminer si la terminaison *-ra* est française ou patoise, nous nous sommes concentrée sur le *GPSR*. Lors d'une recherche, sur l'ensemble de la Suisse romande, de formes se terminant par *-ra* au futur, nous pouvons relever des formes patoises¹⁵⁰. Néanmoins, le *GPSR* nous

¹⁴⁹ Cf. problème lié aux formes francisées mentionné chap. 2.2.

¹⁵⁰ Cf. *GPSR* sv. *cueillir, couter, ferir, fournir*.

indique des formes en *-re*, à la Chaux-de-Fonds¹⁵¹. Ce temps est toutefois très peu traité par le *GPSR*, car son usage est en concurrence avec le futur analytique, et moins répandu que ce dernier. On peut le constater dans les *TP*, pour la 1SG :

V. Neuchâtel		
45. Montalchez . . .	<i>y</i>	* <i>ätsilèrè*</i>
46. Boudry	<i>i</i>	* <i>vwi atstā</i>

TP col. 131 J'achèterai

Par ailleurs, Bér13 étant un texte peu influencé par le français pour la morphologie verbale, nous avons déterminé que nous pouvions lui faire confiance, comme nous le démontrerons par la suite. Les autres textes présentant une 3SG en *-ra* sont, à l'opposé, des textes très francisés, ou du moins présentant un grand nombre de formes non attendues. Ainsi, nous émettons l'hypothèse que les terminaisons du futur en *-ra* sont françaises, et sont conséquentes de l'usage rare de ce temps, mais il faudrait réaliser une étude plus large pour le définir.

Notons, par ailleurs, que Fres1 contient une forme divergente, *odri*. À nouveau, il ne s'agit pas d'une terminaison attestée pour la 3SG, mais de celle de la 1SG. Ainsi Chabloz n'utilise jamais une forme correcte pour le futur, hésitant entre une forme identique à la 1SG ou au français.

3.2 Auguste Porret

3.2.1. Métadonnées

Auguste Porret est né en 1842, aux Prises de Montalchez. En 1894, il y habite toujours. Il nous semble par ailleurs nécessaire de mentionner qu'il est parfois indiqué comme habitant les Prises de Gorgier (Gauchat/Jeanjaquet 1912-1920 : n°1816), ainsi que Fresens (PV SHAN : Ms.49). Tous ces lieux sont très proches, et devaient sans doute appartenir à la même commune. Anciennement instituteur, il est agriculteur en 1894 (*PN* : 416).

En plus d'être scripteur, A. Porret est locuteur de patois :

Ses parents parlaient toujours patois à leurs enfants, qui le connaissaient à fond. Lui-même parle souvent à ses enfants, qui le comprennent mais ne le parlent pas. (*PN* : 416)

Par ailleurs, il est correspondant pour les enquêtes du *GPSR*. Il est même considéré par la rédaction comme connaissant « bien son patois » et transcrivant « pas mal »¹⁵². Il est indiqué à la localité N 12 (Gorgier).

Louis Favre aussi semble considérer son patois comme de très bonne qualité. En effet, il écrit à F. Chabloz :

Né à Boudry en 1822, je n'ai entendu parler que patois autour de moi dans mon enfance ; il sonne encore à mes oreilles et il m'en est resté suffisamment pour écrire un récit de qqes pages que je vous envoie, avec prière de le soumettre à votre ami Mr Aug. Porret pour l'éplucher, corriger les fautes criardes et changer certains mots trop français pour en faire du patois. (LF-FC Ms.19)

¹⁵¹ Cf. *GPSR* sv. *dormir*.

¹⁵² Ces indications proviennent d'un document interne au *GPSR*, répertoriant plusieurs informations utiles à la rédaction des articles et à la localisation des attestations.

Les textes servant à notre analyse de morphologie sont un texte édité dans *Le Patois Neuchâtelois* : « On ton l-incourâ » (335-39 ; an. 89-90), Bér11. Un second, manuscrit et que nous avons transcrit, qui consiste en une lettre en patois adressée à un certain Jean-Louis et signée « na bouuandaire : une lessiveuse » (Bér14 ; an. 107), et daté de 1896. Le dernier texte attribué à A. Porret est une correspondance parue dans le *Courrier du Vignoble*, qu'il aura entretenu avec Mme Ribaux-Comtesse (Bér15 ; an. 108-109). Nous avons aussi relevé quelques formes du texte « lă fõnă ę lř sękrę » (Bér12), transcrit dans le « Sprachproben » de Urtel (1897 : 71). Ce texte en écriture phonétique permet ainsi parfois comparer les graphies avec l'oral.

Dans notre cas, il est très intéressant d'avoir pour un même scripteur deux textes non édités par Chabloz et un édité par lui. De la sorte, il nous est possible de corroborer les tendances attribuées à F. Chabloz dans son profil linguistique.

3.2.2. Remarques préliminaires

Auguste Porret présente une certaine régularité dans ses transcriptions. Bien que dans l'ensemble il respecte les conventions du français, certaines de ses graphies se veulent toutefois plus phonétiques.

Nous pouvons noter qu'Auguste Porret peut avoir tendance non pas à dialectaliser graphiquement les mots français par ajout, mais par retrait. En effet, il va parfois reprendre le mot français, puis lui retirer une marque graphique inutile à la prononciation, comme les consonnes finales ou doubles, c'est-à-dire des graphies étymologisantes. Nous notons par exemple : *patoï* (Bér15, §2) ou *Monsieu* (Bér14 §13), *l'abé* (Bér11, §1). Nous remarquons que parfois, il cherche à s'éloigner encore plus de la graphie française, par l'ajout d'accents : *Tère* « Terre » (Bér11, §1) : en français, le phonème [ɛ] étant transcrit, dans ce mot, par *e* + double consonne. Cet éloignement des formes françaises est moins présent dans Bér14 et Bér15 que dans Bér11, édité par Chabloz.

Au contraire, certaines graphies sont absolument françaises. En effet il insère parfois la forme française telle quelle, sans lui enlever la consonne étymologique : *E faut* n'avai (Bér14, §9), *Quand* (Bér14, §6), *vo dites* (Bér14, §5), *permettre* (Bér14, §4), *respectueux* (Bér14, §4), *création* (Bér14, §3), *d'écrire* (Bér15, §3) *chaire* (Bér11, §2). Toutefois, cette pratique semble plus rare dans Bér11, qui a été édité par Chabloz, distinction qui correspond aux formes défrancisées présentées plus haut.

Nous pouvons observer aussi de rares graphies mixtes, contenant une phonétique patoise, mais des graphies étymologiques : *longtin* (Bér14, §9).

D'autres conventions graphiques sont empruntées au français, notamment l'usage du graphème -ss- intervocaliques pour [s], et le -s- intervocalique pour [z] : *fesâi* (Bér11, 14) *piési* « plaisir » (Bér14, §6) *bêtises* (Bér14, §9), *desira* (Bér15, §3), *dzalaise* « jalouses » (Bér15, §3), *tèse* « thèse » (Bér15, §6), *desai* (Bér15, §8). Après consonne nasale comme en français -s- transcrit [s] : *tsanson* (Bér11 §17). Toutefois, [z] est plus régulièrement transcrit par un -z- : *fezâi* (Bér11, §14), *bezogne* (Bér11, §15), *lezi* « loisir » (Bér15, §4), et s'éloigne dès lors des conventions du français. Le graphème -z- est toutefois absent de Bér14 en position intervocalique.

En ce qui concerne les diphtongues, A. Porret les transcrit systématiquement par *ai* dans Bér14 et Bér15 : *mai* « mois » (Bér14, §1), *meliai* « meilleur » (Bér15, §7), *daï* « des »

(Bér15, §9). Dans Bér14, suite au travail éditorial de Chabloz sans doute, *aï* devient *âi* : *trâi* « trois » (Bér11, §3), *dâi* "des" (Bér11, §6) avec quelques exceptions qui maintiennent la graphie *aï*.

La semi-voyelle [w] est transcrite par *ou* + voyelle, comme nous le suggère *bouussäye*. En effet, en ce qui concerne ce mot, le *GPSR* indique pour la Béroche une semi-voyelle suivi d'un *u* (*GPSR* sv. *bousè*). Lorsque *ou* n'est pas suivi d'une voyelle, il s'agit de [u]; toutefois, *ou* est plus fréquemment utilisé dans Bér11 transcrire ce son [u].

Mentionnons, parallèlement à l'usage de *qu*, l'usage sporadique du *k* pour le son [k]. En effet, il est intéressant de voir que, bien que généralement *qu-* est utilisé pour les pronoms en *qu-*, ceux-ci coexistent avec des formes en *k-*: *kan* (Bér15, §12) et *quand* (Bér14, §6), *quan* (Bér11, §11).

Pour ce qui est des voyelles atones finales, le *-o* pour les adjectifs (excepté Bér11) et substantifs masculins et le *-a* pour les féminins sont très fréquents : l'andzo « l'ange » (Bér11, §8), *petite gueza* (Bér11, §13), *la létra* (Bér14, §1), *tota poura féna* (Bér14, §10). Toutefois, ces voyelles finales ne sont pas systématiques : on peut trouver, plus rarement, la finale *-e*, au féminin et au masculin : *bezogne* (Bér11, §15), *lo demindze* (Bér14, §6). Le pluriel, qu'il s'agisse du féminin ou du masculin, possède un *-e* final : *Me frâre* "mes frères" (Bér11 §3). Parfois nous notons, pour Bér14 uniquement, le *-s* graphique français : *d'aï tôles bêtises* (Bér14, §9)

Dans l'ensemble, ses textes doivent donc être lus selon les conventions graphiques du français, bien que parfois l'usage n'est pas toujours identique. En effet, on sent une volonté de se démarquer graphiquement du français, spécifiquement dans Bér11. Ces pratiques ne sont pas systématiques. Toutefois, ces graphies mixtes n'enlèvent rien à la bonne compréhension de ses textes.

3.2.3. Morphologie verbale

Auguste Porret, de même que les autres auteurs de la Béroche, fait preuve d'une irrégularité dans la transcription de la terminaison du gérondif/participe passé.

		Gérondif – verbes 3e conjugaison
Bér6	FC	in fezan, in lyâè fezin
Bér8	FC/AP/Pht	in fèzin, in fazan, in dezan
Bér11	AP	in desan
Bér15	AP	in fesin
Bér4	ChFP	in sevoïn
Bér13	ChFP (ms.)	(in) fesin (4), in – desin (2), n'eyant (2)

La même hésitation est observable pour les terminaisons de la 3PL des verbes de la 1^{ère} conjugaison au présent :

	Auteur	3PL ind. présent – 1 ^e conjugaison
Bér5	FC	treûvan, dzetan
Bér6	FC	que se mâryan
Fres1	FC	manian
Bér10	FC	roban
Bér7	FC/AP	m'akioûtin
Bér11	AP	chautan, youkan
Bér14	AP (ms.)	frotin
Bér15	AP	trompin, se trompin, l'impieïn, sirotin
Bér4	ChFP	repetin, se tsândzin, trînbyin, se coûlin, se creûvin

Bér13	ChFP (ms.)	ne vo zacouitin pas, lancin, pinsin, servin, ne parlin-tu, servin, dominin, se serrin, tien ¹⁵³
-------	------------	--

Ce phénomène peut s'expliquer, non pas par une méconnaissance du patois, comme une telle hésitation pourrait nous le suggérer, mais par un phonème difficile à transcrire. En effet, selon les *TP*, le *e* nasal est moins nasal qu'en français (*TP* : 166). Il est aussi possible, au vu de la transcription donnée par Haefelin (-*en*) qu'il s'agisse d'un [ɛ̃], son intermédiaire entre [ĩ] et [ã].

nó <i>ćantā</i> _i	no <i>ćanten</i>	menzen (5 b);
vó <i>ćantā</i>	vo <i>ćantā</i>	
e <i>ćanté</i>	é <i>ćante</i> _n	

Haefelin 1873 : 522 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

*participe passé (manger)*¹⁵⁴ : 526

Toutefois, nous remarquons que tous les auteurs n'ont pas ce problème, notamment Ch.-D. Porret, dont la transcription est constante.

Par la suite, nous relevons un usage de l'infixe inchoatif *-ss-* (< *-ISCE(B)AMU* [Lavallaz 1935 : 226]) pour le verbe *devoir* à l'imparfait (3SG et 3PL). On remarque aussi cette forme dans Bér13, de Ch.-F. Porret et contrairement à F. Chabloz (excepté le texte mixte Bér8, auquel a participé A. Porret) :

	Auteur	3SG ind. imparfait - <i>devoir</i>
Bér6	FC	devâè
StA1	FC	devâè
Bér15	AP	devessaî
Bér13	ChFP (ms.)	é devessaï, devessai, devessaëi
Roch1	LFF	on déveaît, deveaît
	Auteur	3PL ind. imparfait - <i>devoir</i>
Bér8	FC/AP/Pht	deveçan (3), dèvan

Cette forme inchoative n'est pas attestée par Haefelin (1873) :

5 a.	5 b.		
i dève	i dèvé	nó dëvi	no dëvi
te dève	te dèvé	vó dëvi	vo dëvi
e dëvā _i	e dëvā _e	e dëva _n	é dëva _n

Haefelin 1873 : 541 (colonne gauche : Boudry ; colonne droite : La Béroche)

Toutefois le *GPSR* l'indique pour Gorgier¹⁵⁵, et indique aussi que « La conjugaison a fortement marqué la formation de l'imparfait. et du subj. présent. ; le cond. lui doit le type [devetre], etc. » (*GPSR* sv. *devoir*). Par ailleurs, Jaquenod relève pour Sottens aussi les deux formes (inchoative et non inchoative), du moins pour la 1SG (1931 : 82).

Comme nous le verrons dans le profil linguistique du Ch.-F. Porret, il n'est pas impossible que cette forme divergente soit la forme fréquente pour la Béroche.

Rappelons que, sur les trois textes qu'A. Porret a écrit, l'un d'entre eux – Bér11 – a été édité par F. Chabloz. Il est donc parfois d'y voir des interventions de ce dernier. Par

¹⁵³ "tuent".

¹⁵⁴ Haefelin ne traitant pas *dire* et *faire*, nous présentons ici le verbe *manger* pour exemplifier la terminaison du participe présent, car elle est toujours identique dans ses relevés.

¹⁵⁵ Rappelons qu'il est possible que cette attestation provienne des mêmes sources que nous.

exemple, à la 1SG de l'indicatif imparfait, nous relevons une forme analogique (sur la 3SG).

	Auteur	1SG ind. imparfait - <i>avoir</i>
Bér11	AP	y'avâi
Bér13	ChFP (ms.)	yavé, yavé, n'avé, yavé, yavé, n'avez, n'avez
BevBou2	EZ	y'avé

V. Neuchâtel		
45. Montalchez . . .	y	avé
46. Boudry.	y*	avé

y' ave	y' avé
t' ave	t' avé
el avâi	el avā.

TP col. 211 J'avais

Haefelin 1873 : 516 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Une comparaison avec la 1SG de l'imparfait du verbe *être* ainsi qu'avec le conditionnel permet poser l'hypothèse d'une intervention. Les terminaisons de l'imparfait sont censées coïncider entre tous les verbes de la 3e conjugaison (y compris *être* et *avoir*). Pour Bér11, on remarque ici une irrégularité dans cette terminaison :

	Auteur	1SG ind. imparfait - <i>être</i>
Bér10	FC	y'étâè
Bér11	AP	y'étâi, y'été, y'été
Bér4	ChFP	y'etaè, y'etaè
Bér13	ChFP (ms.)	yété, n'eté, yété, yété, n'eté, yété, n'eté, yeté, yété, yété

De plus, alors que les terminaisons de l'imparfait et du conditionnel correspondent habituellement, nous constatons qu'ici, les terminaisons ne coïncident pas avec celles d'A. Porret, mais avec celles de F. Chabloz.

	Auteur	1SG et 2SG conditionnel prés.
Bér6	FC	Te farâè, Te devràè
Mont1	FC	Ne bailleraè pas
Bér10	FC	bailleraè
Bér7	FC/AP	Revindraè
Bér11	AP	ye vouèdrè
Bér14	AP (ms.)	ié ne me séré
Bér15	AP	ié séré, ié vouèdré

De plus, il ne s'agit pas de la forme attendue pour la Béroche selon les TP et Haefelin (voir p. 519 pour *être* à l'imparfait).

Nous supposons donc, au vu des formes relevées pour la 1SG du conditionnel chez Chabloz, que la forme y'avâi (et y'étâi) est hyperdialectalisée par Chabloz dans Bér11. En effet, Auguste Porret est proche des formes attendues indiquées dans Haefelin ainsi que les TP dans Bér14 et Bér15.

Cette distinction entre le texte édité Bér11 et ceux qui n'ont pas été retouchés par Chabloz est aussi visible au subjonctif présent du verbe être (3PL).

Nom	auteur	3e p. du pluriel <i>être</i>
Bér6	FC	que sée
Bér7	FC/AP	sèan
Bér11	AP	qu'e sée
Bér14	AP (ms.)	séian

nó sayi	no sey
vó sayi	vo sey
e sayé	é seya.

Haefelin 1873 : 520-21 (subj. prés.) (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

En effet, la différence entre Bér11 et Bér14 est éloquente : d'une part, *sée* ne contient pas la désinence habituelle de la 3PL *-an*, d'autre part, le yod intervocalique est absent. Nous avons par ailleurs relevé cette forme chez Chabloz (Bér6), à la fois pour la 1PL et pour la 3SG. De la sorte, il nous semble crédible de penser que Chabloz considère cette forme comme étant plus correcte, et l'a sans doute modifiée. Néanmoins, cette pratique va à l'encontre de l'hyperdialectalisation qu'il peut avoir tendance à pratiquer.

Selon Jaquenod (1931 : 63) en ce qui concerne Sottens, la grande variété des formes observables dans le subjonctif serait due au fait qu'il s'agit d'un parler en voie d'extinction. Le subjonctif aurait donc une « existence précaire », qui « offre une bien faible résistance aux forces qui tendent à en désagréger la structure ». Nous pouvons sans doute nous accorder avec ces remarques dans notre cas, au vu de la variété des formes relevées dans ce mode (voir *annexe 4*).

Les formes inattendues en morphologie font exception chez Auguste Porret, et sont souvent probablement le fruit des interventions de F. Chabloz (Bér11). En effet, cette tendance à trouver plus de formes inattendues dans les textes édités par lui est observable aussi chez Ch.-F. Porret, comme nous le verrons.

3.3 Charles-Frédéric Porret

3.3.1 Métadonnées

Charles-Frédéric en né en 1844. Son frère, Jean-Pierre Porret, a huit ans de plus que lui et est l'informateur de Montalchez pour les *Tableaux Phonétiques*. Tous deux étaient instituteurs (*PN* : 416).

Concernant ses connaissances en patois, il le parlait, et le parle sans doute encore dans les années 1890, puisque son frère ainsi qu'Auguste Porret - son cousin germain (*PN* : 416) - le connaissent aussi. Selon les *TP*, le patois de son frère est « assez bien conservé » ; il est possible que, à nouveau, s'ils entretenaient potentiellement leur parler en famille, nous puissions étendre cette conclusion à Ch.-F. Porret.

Pour notre analyse, nous nous sommes servie de deux textes. Comme pour A. Porret, nous en possédons un qui a été édité par F. Chabloz (Bér4, *PN* 65-68 ; *an.* 69-70) et un manuscrit, que nous avons transcrit (Bér13 ; *an.* 98-107). Ce dernier est rédigé dans un cahier de 42 pages, et est intitulé « Brouillon de petites anecdotes et vieux contes en patois. Souvenirs du père Charles. Fleurier Juin et Juillet 1915 »¹⁵⁶. Bien qu'il soit appelé « brouillon », nous pensons qu'il a été mis au propre au moins une fois, au vu de l'absence quasi totale de ratures ou autres corrections (voir *annexe 2*, p. 32-41). Ce cahier contient douze histoires plus ou moins courtes, plus ou moins travaillées d'un point de vue littéraire, sur divers sujets locaux¹⁵⁷. Par exemple, Ch.-F. Porret nous livre

¹⁵⁶ Notre transcription « neutre », sans les verbes soulignés, se trouve en annexe (*annexe 2*).

¹⁵⁷ Bér13-1 : On souvenir de mon serviço militéro. Teri donc tot pian. Bér13-2 : La travercha dou lé de Netsati per Djean Brelu (Produite au phonographe). Bér13-3 : Lo premi voyadzo in tsemin de fê de la Judith à Boertzeliion. Bér13-4 : Commin la vilhio Dzozié au Moartsau avai comprai la liberta de la presse Bér13-5 : Lo cemetairo. Ion dai vilhio souvenir dau père Tscharles. Bér13-6 : Na vesita dau roi de Prusse din sa principauta de Netsati. Bér13-7 : L'abro de la liberta à Montaltzi, in dize-voeu-cent-quarante-voeu. Bér13-8 : Na petita veria à la Bétrotze au mai d'Octobre de l'an mil-neu-cent-quatorze. Bér13-9 : É n'assimbiaie dau conseil de quemena dau petit veladzo de X. – Fou de djouïo lo matin, fou de colére et de radze lo vipro. Bér13-10 : Lo dina de Pâques de noutro syndic. Bér13-11 : Lo pesson à l'Henri à la Susette de l'Invé. Bér13-12 : Ce lo djui que va dinse.

le récit du premier voyage en train d'une habitante de Gorgier, qui tourne au grotesque, de même que la traversée scabreuse du lac par un Fribourgeois qui cherche à rentrer chez lui.

3.3.2. Remarques préliminaires

Les conventions graphiques de Bér13 (Ms.) sont essentiellement françaises. Le texte édité, Bér4, présente lui aussi des graphies françaises, mais en quantité moins élevée. Nous présenterons certaines d'entre elles, mais nous nous concentrerons essentiellement sur les différences entre Bér4 et Bér13.

Les graphies spécifiques de cet auteur concernent essentiellement les diphtongues. Dans Bér13, on trouve *ai* : *contre dai manequins* (Bér13-1, §2). Au contraire, dans Bér4, on trouve la graphie utilisée par Chabloz dans ses propres textes, *âè* : *Le dyeu ne vîgnin pa adi âè cri dâè malreu* (Bér4, §14). Cette seconde graphie est complètement absente de Bér13. La graphie *ai*, dans Bér13, alterne avec *ai*, notamment dans les déterminants du pluriel où il semble même plus fréquent. Notons qu'elle transcrit exactement le même son, puisque qu'on trouve *dai* et *dai* (« des »), pour lequel le *GPSR* indique une diphtongue (*GPSR sv. de*).

Une exception dans l'usage de la graphie *ai* se remarque dans les mots existants en français, par exemple *air*. Selon le *GPSR* (*sv. air*), ce mot est uniquement attesté avec une monophtongue dans l'ensemble de la Suisse romande.

Les conventions graphiques du français concernent notamment *è*, qu'on trouve dans les mots français (*père, siège, emblème, etc.*), mais aussi les digrammes. Pour ceux-ci, on relève *au* [o] et *ou* [u]. Les règles de prononciation du français touchent aussi le *-s*-intervocalique, par exemple *avesi* ([aveza] dans *GPSR sv. aviser*)¹⁵⁸. Le son [k] est quant à lui le plus souvent représenté avec le graphème *qu*, dans les mots où il est utilisé en français. Enfin, les consonnes étymologiques du français peuvent être relevées dans un grand nombre d'attestations. Nous indiquerons ici *grand* (Bér13-6), *tsaud*, qui malgré sa consonne initiale différente du français se voit porter un *-d* final étymologique, ainsi que des *-s* finaux pour les adjectifs et substantifs pluriels, uniquement dans Bér13 : *diabes d'Allemands* (Bér13-1, §6), *grantès Fonconnaïres* (Bér13-2, §1).

Pour finir, il est essentiel de mentionner que ce texte, outre les traits graphiques très français, est fortement francisé au niveau lexical. En effet, l'auteur insère parfois des phrases et des locutions françaises sans les distinguer des formes patoises : *on petit fait historique et authentique* (Bér13-7, §2) ou *au grand galop* (Bér13-1, §3). Parfois, l'auteur insère les mots patois dans des phrases françaises : *por manifesta lai patriotisme et la conquête de noutre nindépendance* (Bér13-7, §5).

En ce qui concerne les voyelles atones finales des substantifs et adjectifs, on relève au masculin *-o* et *-e* : *vilyo tin* (Bér4, §2), *on vezâdzo* (Bér4, §16), *t'n onbrâdzo* (Bér4, §18), *Lo père* (Bér4, §8), *to lo mondo* (Bér13-3, §13), *mon père* (Bér13-4, §4), *fremadzo* (Bér13-4, §6). Pour le féminin *-a* et *-e* : *sa taille prinme* (Bér4, §15), *la Fée Byantse* (Bér4, §15), *bala fya* "belle fille" (Bér4, §18), *sa tîta* (Bér4, §15), *la dama* (Bér4, §7), *la guergota* (Bér13-2, §2), *oncoira na boeuna partia* (Bér13-3, §1). Au pluriel, pour Bér4 : *-e*, et pour Bér13 *-o* et *-es* : *le djoûte byantse* "les joues blanches" (Bér4, §15), *le*

¹⁵⁸ Toutes les formes attestées contiennent une consonne intervocalique sonore.

z-home « les hommes » (Bér4, §17), *se zhommo* « ses hommes » (Bér13-1, §5), *le moeurailles* (Bér13-2, §2), *le pointes* (Bér13-3, §6), *le fennes* (Bér13-3, §17).

Toutefois, bien que ce texte soit fortement francisé au niveau du lexique et des graphies pour Bér13, retranscrivant l'état de la langue en 1915, les formes verbales sont plutôt bien conservées, comme nous le verrons par la suite. Au niveau de la transcription, nous pouvons faire confiance à Ch.-F. Porret, et grâce à cela, nous avons un témoignage précieux des dernières productions patoises du canton de Neuchâtel. Bér4 se rapproche plus des textes de F. Chabloz par ses graphies, mais aussi par certaines formes verbales, comme nous allons le voir.

3.3.3. Morphologie verbale

Au niveau de la morphologie, nous avons affaire à quelques formes inattendues. Certaines sont de simples irrégularités graphiques, fréquentes chez Ch.-F. Porret et que nous n'indiquerons pas ici. D'autres sont de franches modifications probablement apportées au texte par Chabloz, comme nous le verrons. Enfin, certaines formes de Ch.-Porret divergent complètement de nos autres attestations, car celui-ci est le seul à présenter la forme attendue selon Haefelin ou les *Tableaux Phonétiques*.

Parmi les irrégularités que l'on peut attribuer à Chabloz et à sa connaissance hésitante du patois, nous pouvons tout d'abord relever le participe passé du verbe *faire*. Bér13 et Bér4 ne présentent effectivement pas les mêmes formes.

Nom	auteur	participe passé - <i>faire</i>
Bér5	FC	fâ (2)
Bér6	FC	fâ (2)
Bér9	FC	fâè
Fres1	FC	fâ, fâè
Bér10	FC	fâ (3)
StA1	FC	fâ, fâ,
Bér8	FC/AP/Pht	fâè (3), fâ
Bér11	AP	fâï, fâ
Bér14	AP (ms.)	fâï
Bér15	AP	fâï (2)
Bér4	ChFP	fâ
Bér13	ChFP (ms.)	fâï, fâï, fâï

Il est possible, bien que plus d'attestations auraient permis plus de sûreté, que la forme *fâ* relevée dans Bér4 provienne de Chabloz, pour trois raisons. La première étant que cette forme est majoritairement attestée dans sa propre production. La seconde étant que Ch.-F. Porret n'utilise que très peu de *â* dans ses conventions graphiques. Troisièmement, nous remarquons que cette même forme, *fâ*, est visible dans Bér11, texte d'Auguste Porret que nous avons démontré plus haut comme possiblement modifié par Chabloz.

En effet, on constate que la forme avec une diphtongue relevée dans Bér13 est celle que l'on relève, d'une part dans les *Tableaux Phonétiques*, d'autre part dans le manuscrit d'Auguste Porret (Bér14) ainsi que Bér15 (texte non édité). Cet auteur est en effet considéré comme ayant bien conservé la langue (voir son profil linguistique, 3.2).

V. Neuchâtel		
45. Montalchez . . .	èl a fai*	à faè*
46. Boudry. . . .	èl a faè*	a faè*

TP Col. 286 Il a fait, Col. 326 a fait¹⁵⁹

Par ailleurs, une divergence identique, dans les mêmes textes, peut être relevée pour *dire* à la 3SG de l'indicatif imparfait.

	Auteur	3SG ind. imparfait - <i>dire</i>
Gor1	X. Rec. par FC	on dezâè (2), on dezâve
Bér5	FC	me dezâè, on dezâè, deza-yè, deza-yé
Bér6	FC	on dezâè (3), deza, dezâè, deza-ye, on dezâve , dezâè
Bér10	FC	on deza, on desâè
Bér7	FC/AP	on dezâè (2)
Bér8	FC/AP/Pht	dezâè (8)
Bér11	AP	dezâve
Bér15	AP	é desai, desaïe
Bér4	ChFP	è dezâve
Bér13	ChFP(ms.)	desai, desaï, on desaï

Remarquons tout d'abord que nous avons déjà relevé ce verbe dans le profil linguistique d'Auguste Porret, pour le texte Bér11. En effet, dans son manuscrit, celui-ci suivait la forme attendue, alors que dans le texte édité, nous avons affaire à un hyperdialectalisme. En ce qui concerne Ch.-F. Porret, nous avons affaire exactement au même phénomène. Ceci nous laisse penser qu'il peut difficilement s'agir d'une coïncidence. Les trois formes relevées dans Bér13 correspondent effectivement à la forme attendue, alors que Bér4 contient *dezâve*, forme hyperdialectalisée, par analogie sur la 1^{ère} conjugaison (Hubschmied 1914 : 12).

Mentionnons aussi une divergence, dans laquelle Bér4 contient une forme hyperdialectalisée : *avoir* 2SG à l'imparfait. Alors que Bér13 indique *te n'avé pa*, Bér4 offre la forme *avâè*. La première forme est celle qui est attestée autant dans les *TP* que dans les relevés d'Haefelin.

Enfin, pour asseoir le fait que Ch.-F. Porret a bien conservé son patois, nous pouvons présenter le futur (3SG).

	Auteur	3SG ind. futur
Bér6	FC	vo faudra
Bér9	FC	faudrà, faudra, fara
Fres1	FC	odri
Bér10	FC	audra (2), sera
Bér13	ChFP (ms.)	séré, arriveré, riré (4), revindré, poeurré, djoéré, séré
Bér16	Mme G.	reviendrâ, séra, é yéra
BevBou1	EZ	bouètera
BevBou2	EZ	sèra

En effet, alors que nous discutons, dans le profil linguistique de Chabloz, de la terminaison *-ra* potentiellement française, Ch.-F. Porret présente au contraire la terminaison qui est attestée chez Haefelin. Malheureusement, nous n'avons pas relevé de futur dans Bér4, forme qui aurait pu nous permettre d'approfondir cette réflexion.

¹⁵⁹ La notation divergente ne contient pas de forme *fa*.

Enfin, dans le profil linguistique d'A. Porret, nous mettons en exergue la présence de l'infixe inchoatif pour certains verbes, à l'indicatif imparfait. À nouveau, nous pouvons mentionner ce phénomène pour Ch.-F. Porret. On le relève autant dans Bér4 que Bér13 : Bér4 *ye corsé, recreveçâè, Recreveçan* ; Bér13-3 *sortessaï*, Bér13-4 : *no bevessi* ; Bér13-12 *on oyessaï, devessaï, zoyessaï*. On le retrouve aussi au conditionnel : *devetran*. Toutefois, cette dernière forme semble en concurrence avec *devran*¹⁶⁰. Cette forme inchoative, aussi absente de Haefelin, est ici aussi relevée dans les *TP*, c'est-à-dire dans l'idiolecte de J.-P. Porret, son frère :

45. Montalchez . . .	<i>dèvéttrā*</i>
46. Boudry . . .	<i>*dèftrā*</i>

TP Col. 309 (Ils) devraient

Il est donc possible que, comme dans nos textes, les formes avec infixé inchoatif cohabitent avec celles non inchoatives. Une étude plus large serait la bienvenue pour approfondir cette question, très peu développée dans le *GPSR* et absente des relevés de Haefelin.

3.4 Textes mixtes de la Béroche

3.4.1. Métadonnées

Deux textes ont été écrits en collaboration pour la Béroche. Il s'agit de « Britchon-lo-Piorno » (Bér7 : 142-46 ; *an.* 76-77), écrit par Auguste Porret et Fritz Chabloz et « Revue de l'an-näye nonante-trâè » (Bér8 ; 212-228 ; *an.* 81-85), écrit par les deux mêmes auteurs ainsi que A. Pierrehumbert.

Fritz Chabloz et Auguste Porret ayant été présentés, nous n'y reviendrons pas. Alphonse Pierrehumbert, qui est un pêcheur, est quant à lui le plus jeune patoisant neuchâtelois (*PN* : 416) : il a 36 ans en 1894. « [S]on père et sa mère lui parlaient constamment patois, ainsi qu'à ses frères qui, cependant ne le parlent pas, tout en le comprenant parfaitement » (*PN* : 416). Toutefois, ses compétences ne sont mentionnées nulle part, et le texte étant mixte, il ne permet pas de déterminer son niveau de la langue.

3.4.2. Morphologie verbale

Les conventions graphiques de Fritz Chabloz s'appliquant vraisemblablement ici, nous ne les développerons pas.

Les deux textes mixtes présentent de nombreuses irrégularités internes en ce qui concerne les formes verbales. Par ailleurs, il est intéressant de noter que, bien que deux auteurs soient communs entre Bér7 et Bér8, nous relevons parfois des différences assez importantes dans les formes de certains verbes entre les deux textes. Nous présenterons ici les éléments les plus notables.

Tout d'abord, certaines formes sont différentes entre Bér7 et Bér8. Par exemple, la 1PL du verbe *vouloir* à l'indicatif présent dans Bér8 ne correspond ni à Haefelin, ni à Bér7.

	Auteur	1PL ind. présent - <i>vouloir</i>
Bér9	FC	no volin
Bér7	FC/AP	volin
Bér8	FC/AP/Pht	veulin
Bér13	ChFP (ms.)	no voein, se no veulin

¹⁶⁰ Nous avons relevé deux occurrences pour *devran* et deux formes pour *devetran*.

Bér16	Mme G.	no vouelien, no vouélien
BevBou2	EZ	no volin
Bou2	X/OH	Volin-no (8)

nó volyā;	no volen
vó volyi	vo volā.
e veūlyé	é veūle.

Haefelin 1873 : 547 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Toutefois, elle n'est pas unique dans notre corpus, puisqu'on la relève dans Bér13, dont la langue est plutôt bien conservée. Par ailleurs, ce manuscrit (Bér13) présente une aussi une variation interne, fréquente dans les parlers francoprovençaux. Nous ne pensons pas que la variante *veulin*, dans Bér8, soit inattendue, nous pensons qu'elle témoigne peut-être plutôt d'une difficulté à transcrire le phonème du radical ou d'une analogie sur la 3PL.

Nous pouvons aussi remarquer des irrégularités graphiques au sein du même texte, autant à l'intérieur de Bér8 que de Bér7. On observe par exemple ce phénomène pour la 1SG du verbe *avoir* à l'indicatif présent.

	Auteur	1SG ind. présent - <i>avoir</i>
Bér6	FC	ye vo z-âè, l'ai, lyâè z-âè
Fres1	FC	y'ai
Mont1	FC	y'ai
StA1	FC	y'ai
Bér7	FC/AP	n'ai (3), y'ai (2), l'y'âè, l'ai
Bér8	FC/AP/Pht	y'ai, y'âè
Bér11	AP	y'in n-ai, y'ai (4)
Bér14	AP (ms.)	ié
Bér15	AP	ié (3)

On peut notamment remarquer cette variation si l'on compare les différents textes de la Béroche. En isolant ainsi les textes de la Béroche, nous pouvons éliminer une potentielle hypothèse de variation diatopique. En effet, on observe des graphies différentes entre les différents textes de F. Chabloz (Bér6 à StA1). Celle-ci semble ainsi se répercuter dans les textes auxquels il a participé, c'est-à-dire Bér7 et Bér8.

Ce phénomène se présente aussi pour le participe passé du verbe *faire*. En effet, on relève dans Bér8 *fâè* et *fâ*. Cette même hésitation est présente dans Fres1, texte de Chabloz et Bér11, texte d'Auguste Porret – mais édité par Chabloz.

	Auteur	Participe passé - <i>faire</i>
Bér5	FC	fâ (2)
Bér6	FC	fâ (2)
Bér9	FC	fâè
Fres1	FC	fâ, fâè
Bér10	FC	fâ (3)
StA1	FC	fâ (2)
Bér8	FC/AP/Pht	fâè (3), fâ
Bér11	AP	fâï, fâ
Bér14	AP (ms.)	fâï
Bér15	AP	fâï (2)
Bér12	AP Urtel	fâ:ë

Les deux formes sont attestées dans le *GPSR* (sv. *faire*). Toutefois, la forme la plus répandue (Auvernier, Boudry, la Béroche et Fretereule) est celle qui contient une

diphthongue. Notons que la forme *fa* est attestée à Bevaix et Travers, ainsi que dans les districts du Locle et de la Chaux-de-Fonds.

Concernant le gérondif, on remarque une forme inattendue pour le verbe *faire*. En effet, le radical tout comme la désinence (Cf. *supra*) sont différents.

	Auteur	Gérondif – 3e conjugaison
Bér6	FC	in fezan, in lyâè fezin
Bér8	FC/AP/Pht	in fézin, in fazan
Bér15	AP	in fesin
Bér13	ChFP (ms.)	(in) fesin (4)

Néanmoins, Bér8 est régulier en ce qui concerne toutes les autres formes de *faire* dont le radical possède la consonne finale *-z* ; celles-ci présentent toujours *fez-* : 1SG ind. prés. *fézo* (3) ; 3SG ind. imp. *fezâè, refezâè* ; 3PL ind. imp. *fezan*. Le radical en *faz-* est quant à lui observable dans Roch1, Ne2, BevBou1. Toutefois, dans le *GPSR* (sv. *faire*), le participe présent en *faz-* est nettement plus attesté que celui en *fez-*¹⁶¹. On le trouve dans les districts du Locle et du Val-de-Travers, mais toutefois pas dans le district de Boudry. Néanmoins, ce radical est indiqué comme étant sporadique dans le district vaudois de Yverdon-Grandson, limitrophe à Neuchâtel, et notamment aux communes de la Béroche. Nous en déduisons qu'il est possible que la variété de patois de la Béroche se rapproche de celle de la région vaudoise limitrophe.

Nous pouvons relever une certaine irrégularité des formes dans les syllabes atones. Par exemple, dans les désinences de la 1SG de l'indicatif.

Dans le cas ci-dessous, il s'agit 1ère conjugaison, et la terminaison attendue, qui est aussi la plus fréquente, est *-o*. Bér8 et Bér6 présentent tous deux la même variante, la présence, à côté de *-o*, de la désinence est *-e*. La variation observable dans un texte de Chabloz est donc observable dans ce texte mixte.

	Auteur	1SG ind. présent – verbes 1 ^e conjugaison
Gor1	X. / FC	me rapèlo
Bér5	FC	vo baillo, ye vo condano,
Bér6	FC	vo condano, vo baille
Bér7	FC/AP	me pînso, y'arîvo, tapo, y'assâèto, ye pèclèto, me relâèvo, ye sofyo, me gêno, que treuvo-yo, y'arîvo, lyâè cordzo, devizo,
Bér8	FC/AP/Pht	ye relâèvo, y'invîto, ye cònto, ye conto, ye propoùze
Bér11	AP	ye tapo, yé me pinso, y'arîvo, me bouèto, vo soito
Bér14	AP (ms.)	vo zapprouvo, yé vo saluo
Bér15	AP	ié cominço, ié reschto, iaccepto, ié conto, ne priso pa, ié conto, ianmo

À l'inverse, alors que la terminaison attendue pour la 3SG de l'indicatif présent est *-e*, nous relevons pour Bér8 *-o* pour deux formes :

	Auteur	3SG ind. présent – verbes 1 ^e conjugaison
Bér8	FC/AP/Pht	brêlo, reschte, on s'aschte, on pouze, on traço, geûlo , on se goberdze, on fioule, on comince, vire

Notons que dans l'ensemble de la production de Chabloz et d'A. Porret, ces désinences (*-o* et *-e*) cohabitent. Nous ne pouvons distinguer la part de chacun des co-auteurs pour ces désinences.

¹⁶¹ Ce n'est pas le cas toutefois pour la 1SG de l'indicatif présent. Le radical de l'imparfait en *faz-* est bien attesté dans le canton de Neuchâtel (districts du Locle, du Val-de-Travers et de la Chaux-de-Fonds), ainsi que dans le reste de la Suisse romande.

Pour la 2PL du verbe *avoir* à l'indicatif présent, les formes varient à la fois à l'intérieur du même texte (Bér8) et entre les deux textes (Bér7 et Bér8). Nous relevons alors trois variantes différentes pour la 2PL, pour ces deux textes mixtes.

	Auteur	2PL ind. présent – <i>avoir</i>
Bér5	FC	vo z-âè, vo z-âè, vo z-âè
Bér6	FC	se vo z-âè, vo z-âè, vo le z-âè, vo z-âè, vo z-âè, vo no z-âè, vo z-âè
Bér7	FC/AP	vo z-in
Bér8	FC/AP/Pht	vo z-âè, avi-vo, vo z-âè
Bér11	AP	vo z-aï, vo ne m'in pâ
Bér14	AP (ms.)	vo n'aï pa, n'aï, vo n'aï pas, vo z'aï, vo zin n'aï, vo zaï, vo zaï, vo z-aï
Bér15	AP	vo n'aï, vo zaï, vo z'aï
Bér13	ChFP (ms.)	vo zaï,

Bien que la forme *vo z-in* (Bér7) est inhabituelle pour la Béroche, elle n'est pas complètement isolée, puisqu'on la trouve dans Haefelin (5a), ainsi que dans Bér11. Toutefois, Bér11 n'est pas le texte le plus fiable d'Auguste Porret. En effet, nous l'avons vu, Bér14 et Bér15 présentent une plus grande régularité et conservation.

5 a.	5 b.
nós ã	nos en
vós I	vos ã.
el a _n	él a _n

Haefelin 1873 : 516 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Quant à *avi-vo*, elle n'est attestée dans aucun autre texte de notre corpus, ni dans Haefelin. Nous avons trouvé, dans le *GPSR*, des attestations de cette forme uniquement dans le canton de Genève¹⁶². Il pourrait ainsi s'agir d'une forme empruntée au français, avec l'usage d'une désinence dialectale (*av-ez* > *av-i*).

Toutefois, si ces textes présentent parfois des irrégularités, nous pouvons aussi trouver des formes régulières, bien que pas nécessairement attendues. Par exemple, Bér7 et Bér8 se distinguent des autres textes de notre corpus à la 1SG de l'imparfait, par l'absence de *-o* final dans les verbes de la 1ère conjugaison.

	Auteur	1SG ind. imparfait – verbes 1 ^e conjugaison
Bér7	FC/AP	m'inbétâve, jaubiâve, reubiâve
Bér8	FC/AP/Pht	reubiâve
Bér11	AP	y'alâvo, y'alâvo, yé braulâvo, grulâvo
Bér4	ChFP	ye me catsivo
Bér13	ChFP (ms.)	allavo, yé me preparavo, contavo, yallavo, tsertsivo, ye tserreyvo, detsersivo, yé dzemeliyvo

La terminaison en *-o*, qui n'est certes pas étymologique et dûe à une analogie sur la 1SG du présent, est pourtant la forme relevée par Haefelin à la Béroche :

5 a.	5 b.
i cantāv.	i cantâvo
te cantāv.	te cantāv.
e cantāv.	e cantāv.
i mēživ.	i menživo
te mēživ.	te menživ.
e mēživ.	e menživ.

Haefelin 1873 : 523 et 526 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

¹⁶² *GPSR sv. assortir, bourrer, cestes, gagner, gens, donner.*

Dans l'ensemble, il est possible que Chabloz influence souvent les formes de Bér7 et Bér8. Ce constat nous semble notamment exemplifié pour les 1SG et 2SG du conditionnel pour Bér7, comme nous le relevons ci-dessous :

	Auteur	1SG et 2SG conditionnel présent
Bér6	FC	-/Te farâè, Te devràè
Mont1	FC	Ne bailleraè pas
Bér10	FC	bailleraè
Bér7	FC/AP	Revindrâè
Bér11	AP	ye vouèdrè
Bér14	AP (ms.)	ié ne me séré
Bér15	AP	ié séré, ié vouédré

5 a.	5 b.		
i çanterè	i çanteré	i mëzere	i menzeré
te çanterè	te çanteré	te mëzere	te menzeré
e çanterâ;	e çanterâ.	e mëzerâ;	e menzerâ.

Haefelin 1873 : 525 et 528 (colonne gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

En effet, nous avons remarqué que Chabloz aligne les 1SG/2SG sur la 3SG, par l'usage d'une désinence diphtonguée. Celle-ci n'est en effet pas attendue à ces personnes, et n'a pas été relevée dans les textes d'A. Porret, ce qui permet de penser que cette forme, dans Bér7, est très probablement dûe à Chabloz.

En conclusion, nous remarquons en général pour les textes Bér7 et Bér8 un grand nombre d'hésitations et d'irrégularités, que nous n'avons pas toutes mentionnées ici. Cette tendance est sans doute le fruit de la collaboration entre des témoins fiables (A. Porret et A. Pierrhumbert) et un témoin moins fiable (Fritz Chabloz), donnant lieu à une cohabitation de formes attendues et non attendues. Du moins, ces irrégularités peuvent témoigner de la présence de plusieurs scribeurs sur le même texte.

3.5 Mme Ribaux-Comtesse

3.5.1. Métadonnées

Pour Mme Ribaux-Comtesse, habitante de Bevaix, nous avons analysé un texte paru dans la presse. Nous n'avons malheureusement que très peu d'informations sur elle. Seuls les *Relevés phonétiques* (Gauchat/Jeanjaquet/Tappolet 1899-1903 : II, 4) nous indiquent sa connaissance du patois : « jamais parlé patois en famille mais l'a bcp entendu ». Ainsi, bien qu'elle ne soit pas locutrice, elle écrit pourtant le patois.

Sa correspondance patoise avec A. Porret est publiée, dans les années 1899-1900 dans *Le Courrier du Vignoble* dans la rubrique *Correspondances*. Elle y indique faire partie de la Société de patois du Vignoble. Celle-ci n'aurait alors ni présidente ni drapeau (cf. *an.* 4, Bér16, p. 109). S'agissant de la seule mention que nous ayons trouvée de cette société, il est difficile de connaître combien de temps elle a existé ainsi que les autres membres possibles.

3.5.2. Remarques préliminaires

La production de Mme Ribaux-Comtesse se distingue des autres textes par plusieurs conventions graphiques.

Ses pratiques de transcriptions des voyelles nasales fermées rompent avec les *-in* habituels. En effet, elle transcrit majoritairement avec *ein* : *on momeint de contentemeint, dein* "dans". On relève toutefois aussi aussi la graphie *in* : *din* "dans", *in*

"en", *assebin*. Ces deux graphies présentes pour "dans" transcrivent un son identique, c'est-à-dire une voyelle fermée nasale.

Contrairement aux autres textes de la Béroche ou de Boudry, son texte ne présente aucune diphtongue partant depuis *a-*. Cet élément marque une forte distance avec le patois de la Béroche, qui présente un grand nombre de diphtongues. Ceci corrobore le fait qu'elle ne le connaît pas très bien, comme nous l'avons vu dans les métadonnées.

L'usage de *-et* pour les finales en [e] ouvert (*duret* §2, *piet* « plus » §1, *ret* « rien » §1) et *-è-* à l'intérieur des mots (*prèsidènta* §5) démontre que ses conventions graphiques sont essentiellement empruntées au français. En effet, on le remarque aussi à travers la présence de consonne double dans des verbes patois (*bouëtta*) ou dans une présence d'un *-t* final étymologique : *no promeneint*, *compteint*.

On relève aussi les graphies *é* ou *ey*. Celle-ci est notamment utilisée pour le pronom masculin de la 3SG : *é* ou *ey*, ce qui nous permet de les considérer comme équivalentes.

En plus de cela, nous relevons un grand nombre d'incohérences et d'irrégularités graphiques. Par exemple, certaines coupures de mots sont incohérentes : *qu'an* pour *quand*, ainsi que *quanqué z'aleçons* pour « quelques leçons » ou *petit atropa* pour « petite troupe ».

Les finales atones se caractérisent, au féminin, par un maintien du *-a* (parfois *-â*) et du *-o* au masculin, *djusta* (§2), *balla luna* (§1), *mariâdzo* (§5), *voyâdzo* (§8). Notons toutefois quelques irrégularités : *la grimace* (§3), *Guyâuma* pour le prénom masculin « Guillaume » (§8). Au pluriel, la voyelle finale *-é* est utilisée. Ce graphème est aussi utilisé pour les voyelles atones finales des verbes (*lieuré*, *fèré*, *puissé*, *écrivé*, *prédré*, *fassé*). On le trouve aussi en syllabe tonique, dans *lé* (déterminant pluriel). On suppose, pour les voyelles finales, que ce graphème a pour fonction de marquer que la prononciation est différente du français. En effet, selon l'article *écrire* du *GPSR*, le *-e* final est presque toujours prononcé. Toutefois, la mise en facteur¹⁶³, dans l'article, des terminaisons ne permet pas de connaître plus précisément sa qualité.

Une partie des graphies irrégulières et parfois incohérentes indiquent, une certaine difficulté à écrire en patois, liée au manque d'habitude de la pratique.

3.5.3. Morphologie verbale

D'une part, nous pouvons relever des irrégularités au sein des formes de la même personne d'un même verbe. D'autre part, le texte de Mme Ribaux-Comtesse présente des formes verbales absentes des autres textes.

Tout d'abord, en ce qui concerne les irrégularités, mentionnons la 3SG de l'indicatif présent. On relève, pour les verbes de la première conjugaison : *qu'é ne cotté*, *s'apellé*, *ne sé trêuva pa*. Si les *-é* finaux sont cohérents par rapport à ses conventions graphiques, la désinence *-a* n'est pas attendue. Nous pouvons supposer que la présence de cette voyelle finale a été influencée par le contexte de la phrase, dans laquelle les *-â* finaux y sont très présents (5 occurrences d'un *-a* final, tonique ou atone, en plus de notre forme de 3SG de l'ind. prés.) :

¹⁶³ Il s'agit d'une pratique fréquente dans les articles lexicographiques du *GPSR*.

Mâtsi de vo décidâ po eine aûtra localitâ : stalinque ne sé treûva pa su la cârta géographiqua.

Tomber sous l'influence des mots de l'entourage fait montre d'une connaissance limitée du patois, ce *-a* final n'étant réellement pas attendu. En effet, cette terminaison n'est pas attestée ni dans Haefelin et ni dans les *TP*, ni dans *ALAVAL* (voir les cartes de l'ind. prés.).

Ensuite, nous pouvons aussi relever une forte irrégularité pour le verbe être : *qu'é* (2), *qu'é l'ey*, *é*, *est*. Toutefois, nous avons mis en évidence plus haut une irrégularité au niveau des graphies du son [e]. Les variations qui pourraient être prises comme une variation interne et inhérente au patois (*ey* contre *é*) ne sont ici en réalité que des variations graphiques, transcrivant toutes l'archiphonème [e], de qualité non connue.

Ensuite, nous relevons deux formes, pour *être* pour la 3SG qui ne correspondent ni aux formes attendues selon Haefelin, ni aux autres formes relevées dans notre corpus : *n'étâ*¹⁶⁴. Toutes les autres formes présentent une désinence composée d'une diphtongue. Cette variation est consécutive de l'absence de diphtongue dans le texte de Mme Ribaux-Comtesse, et indique de fortes incertitudes dans sa connaissance des formes verbales.

Au conditionnel, l'autrice se distingue aussi des autres textes, ainsi que de Haefelin :

	Auteur	1PL conditionnel présent
Bér10	FC	no z-eri (2)
Bér14	AP (ms.)	no ne mindzeri
Bér13	ChFP(ms.)	no n'eri pas, no n'erri pas
Bér16	MmeG.	no z'anmerein, no l'iy proposerin, no z'anmerein, no sérin, no z'anmeri
Vign1	X	no beri, no sairi
Ne1	Mlle D.	no djuri, no predri, no védri, no béri, no z-eri

En effet, la désinence attendue pour la 1PL au conditionnel présent est *-i*, alors qu'ici il s'agit d'un [ĩ] ou [ẽ]. Toutefois, une forme sur les cinq correspond aux relevés d'Haefelin : *no z'anmeri*. Par ailleurs, notons que le contexte des phrases ne présente pas d'ambiguïté, il ne peut s'agir que de conditionnel.

nó çanteri	no çanteri	nó mẽzeri	no menzeri
vó çanteri	vo çanteri	vó mẽzeri	vo menzeri
e çantera_n	é çantěra_n	e mẽzera_n	é menžěra_n

Haefelin 1873 : 525 et 528 conditionnel (colonne gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Il est intéressant de noter que, si elle ne semble pas connaître la forme de 1PL, les formes relevées à la 2PL correspondent aux formes attendues : *vò rėdri*, *vo séri*, *vo no veri*. On pourrait donc considérer ces formes en *-ein* comme une analogie d'auteur.

Enfin, nous relevons des formes divergentes pour la 1PL de *vouloir* à l'indicatif présent.

	Auteur	1PL ind. présent – <i>vouloir, pouvoir, savoir</i>
Bér9	FC	no volin
Bér7	FC/AP	volin
Bér8	FC/AP/Pht	veulin
Bér13	ChFP (ms.)	no voein, se no veulin, no pouin, no ne saivoin
Bér16	Mme G.	no vouelien, no vouélien

¹⁶⁴ Voir annexe 4, pp. 118-119, pour les formes relevées dans les autres textes.

BevBou2	EZ	no volin
Bou2	X/OH	Volin-no (7), volia -no

D'une part, le radical *voue-* ne correspond ni à Haefelin, ni aux autres textes. Ce radical nous semble ainsi hyperdialectalisé, par l'ajout d'une semi-voyelle. Il est possible que cette forme soit perçue comme étant plus éloignée du français que le *vo-* ou *veu-*. D'autre part, l'association de la consonne finale du radical et de la terminaison donne lieu à une forme mixte. En effet, si le *-l-* est mouillé dans 5a (Boudry), la désinence correspond à 5b (La Béroche). Ce phénomène démontre soit une méconnaissance de la langue, soit une forme simplement pas encore attestée. Rappelons aussi la forte variation dans notre relevé en ce qui concerne le verbe *vouloir*.

5a	5b
nó volyā;	no volen
vó volyi	vo volā.
e veulyé	é veüle.

Haefelin 1873 : 547 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Malheureusement, le *GPSR* n'a pas encore publié le verbe *vouloir*, et nous n'avons trouvé aucune attestation dans les exemples d'une forme [vweljĩ].

3.6 Émile Zwahlen

3.6.1. Métadonnées

Emile Zwahlen est né en 1842 à Grandchamp (Areuse¹⁶⁵), mais a été élevé chez ses grands-parents, à Bevaix. En 1894, il habite à la Chaux-de-Fonds. Pour le *GPSR*, il est localisé de façon irrégulière à Bevaix, la Béroche, Boudry ou dans le district de Boudry.

En ce qui concerne son niveau de langue, il n'est mentionné nulle part que l'auteur parle le patois. Toutefois, ses grands-parents « parlaient très bien le patois » (*PN* : 416).

Deux textes, issus du *Patois Neuchâtelois* servent à notre analyse. Le premier (BevBou1 ; *PN* 249 ; *an.* 86) est une traduction de la parabole du bon grain et de l'ivraie. Le second (BevBou2 ; *an.* 87-88) est un extrait d'un manuscrit de 167 pages¹⁶⁶ « Conto de tchi leu » (*PN* 296-99).

3.6.2. Remarques préliminaires

Les deux textes écrits en patois par Émile Zwahlen sont composés dans une langue qui présente des traits mixtes entre le patois et le français. Les graphies sont rarement françaises, parfois même semblent vouloir s'en éloigner volontairement, comme nous allons le voir.

Les graphies représentant les diphtongues sont très variées, et on y relève parfois des confusions. Ces dernières rendent l'accès à l'oral difficile. En effet, *ai* et *aĩ* semblent représenter la même diphtongue : *etaĩ*, *avaïr*, *revâĩ* ; nous ne relevons cette graphie que pour formes verbales. Les graphies *aè*, *âë* et *aë* pour des diphtongues sont aussi relevées : *faère* "foire" (*GPSR* sv. *foire*) et *dâëvo* "je dois"¹⁶⁷ (voir *annexe 5* Haefelin 1SG ind. prés., p. 117), *daë* "des" (*GPSR* sv. *de*).

¹⁶⁵ Commune qui se situe entre Boudry, Colombier et Cortaillod

¹⁶⁶ Le manuscrit est conservé au *GPSR*.

¹⁶⁷ Il s'agit de la seule occurrence de cette graphie.

Les graphies *ae* et *ai* sont toutefois plus problématiques, et pourraient peut-être transcrire des monophthongues. En effet, "voici" se trouve à la fois sous la forme *vètci* (BevBou2, §9) et sous la forme *vaetci* (BevBou2, §14). Pour la graphie *ai*, elle transcrit peut transcrire [ɛ] : *contraire* (BevBou2, §5) et *tsai* "char" (*GPSR* sv. *char*). Toutefois son usage dans *toparai* (BevBou2, §4) maintient le doute. En effet, ce mot se finit, dans les autres textes du corpus, par une diphtongue. Il est possible d'y voir une erreur graphique de la part de Zwahlen, puisqu'il s'agit d'une unique exception.

Émile Zwahlen semble vouloir marquer une distance au niveau graphique avec le français à plusieurs reprises. En effet, il remplace parfois le *-en-* français par *-an-* : *rancontra* (BevBou2, §14), *randu* (BevBou2, §13). Comme d'autres auteurs, il retire les consonnes finales étymologisantes : *quan*, *gran*, *dvan*, etc. Toutefois, l'élément graphique le plus éloigné du français que nous pouvons observer est la transcription des sons [ks] et [gz], qui est phonétique : *bnédikcion*, *l'ègzinpio* "l'exemple", *tèkste* ("texte"). Toutefois, on peut relever un contre-exemple aux graphies qui s'éloignent du français : *être* (BevBou2, §6).

Au niveau de sa production linguistique, les textes de Zwahlen se distinguent par une faible quantité de voyelles nasales fermées, contrairement au français et au patois de la Béroche. Acôté d'une minorité de graphies *in*, on relève dans les textes de Zwahlen majoritairement *è* et *a*. Ces trois graphies semblent être attribuées indifféremment de l'ouverture et de la tonicité de la voyelle latine. Comme lexèmes dont la nasale est issue de [in] tonique, on relève *vin* (BevBou2, §5), *matin* (BevBou2, §1), mais aussi *sovè* "souvent" (BevBou2, §13). Concernant des formes issues de [en] ou [em], on relève *vèdu* "vendu" (BevBou2, §2), *kmè* "comment" (BevBou2 §13), *contin* "content" (BevBou2 §14), et *ra* "rien" (BevBou2, §11). Alors que le *è* se rapporte à la zone à l'est de la Béroche, le *in* appartient plutôt à la Béroche, comme nous le verrons dans le chapitre sur la variation diatopique.

L'auteur fait montre d'une tendance globale à syncoper certaines syllabes non accentuées (la première syllabe ou la syllabe prétonique) : *rekmandâ* (BevBou2, §9), *dvan* (BevBou2, §12), *dja* (BevBou2, §6), *perdnâ* (BevBou2, §10), *bnédikcion* (BevBou2, §9).

Un autre trait qui rend sa langue mixte est la variation au niveau des affriquées. En effet, il est rare qu'un même patois présente [tʃ] et [ts] ainsi ainsi que [dz] et [dʒ]. Toutefois, c'est bien le phénomène qu'on peut relever ici : [ts] est transcrit à la fois par *ts* et *tc* : *tsi* : *atsetâ* (BevBou2, §2), *tsemin* (BevBou2, §1), *tsai* (BevBou2, §5), *tsacon* (BevBou2, §13) ; *vètci* (BevBou2, §9), *vaetci* (BevBou2, §14). On relève sa correspondant sonore [dz], transcrite *dz* : *dzin* (BevBou2, passim), *maridzo* (BevBou2, §10), *corâdzo* (BevBou2, §13), *midzo* (BevBou2, §14). Mais on observe aussi des fricatives : [tʃ] est transcrit *tch* : *dèpatchin* (BevBou2, §14), *tchau* (BevBou2, §6), *tchevau* (BevBou2, §4), *Tchati* (BevBou2, §8), *Neutchati* (BevBou2, §1), et [dʒ] est transcrit par *dg* et *dj* : *medgi* (BevBou2, §4), *pridge* (BevBou2, §9), *gordge* (BevBou2, §8), *dgenu* (BevBou2, §13); *djusto* (BevBou2, §7), *djoyeu* (BevBou2, §13), *djamâ* (BevBou2, §8). Si l'on compare avec le *GPSR*, on constate que l'on peut, suivant le mot, rattacher la langue d'Émile Zwahlen à Corcelles (N 10) ou Auvernier (N 10a), ou au contraire à Boudry (N 11) et la Béroche (N 12-13). Ce même phénomène s'observe notamment pour "cheval" (*GPSR*

sv. *cheval*), qui présente *tse-* pour Boudry et la Béroche, tandis que Auvernier et Corcelles présente *tch-*¹⁶⁸.

Tout d'abord, mentionnons les voyelles atones finales, conservées pour une partie des lexèmes relevés : le *-o* au masculin, le *-a* au féminin, et *-è* au pluriel. Toutefois, ces voyelles alternent avec des voyelles françaises. On relève donc une irrégularité, qu'on ne peut pas attribuer à l'origine des mots : en effet, si on relève *mnistro* "ministre" (BevBou2, §9), on trouve dans le même texte *feurmadze* "fromage" (BevBou2, §6) et *feurmâdzo* (BevBou2, §4). De même pour le féminin, où *noûtra rencontra* (BevBou2, §14) cohabite avec *voûtra boisse* (BevBou2, §6). Au pluriel, on relève par exemple *lè crouyè piantè* (BevBou1, §2), *dâè dgerbè* (BevBou1, §4), *dé grossè larmè* (BevBou2, §13) mais *do bache et trei cruche* (BevBou2, §6).

Il est difficile de définir les causes de la mixité de la langue d'Émile Zwahlen. Nous pourrions d'un côté penser qu'il ne connaît pas très bien la langue. Toutefois, Bevaix se situant entre deux types de patois différents (La Béroche et Boudry), sa langue peut témoigner de l'existence de polymorphie ou d'un continuum entre deux variétés, dont les localités voisines témoignent.

3.6.3. Morphologie verbale

Les formes verbales issues des textes de Émile Zwahlen ne correspondent parfois ni aux formes relevées dans les autres textes du corpus, ni aux relevés antérieurs d'Haefelin. Certaines de ses formes semblent par ailleurs subir l'influence du français.

On relève, pour le verbe *vouloir* à la 1SG de l'indicatif présent, une forme divergente *veu*. Celle-ci se distingue des autres textes et de Haefelin (5a et 5b) par l'absence d'une semi-voyelle et d'une voyelle finale fermée.

	Auteur	1SG ind. présent - <i>vouloir</i>
Bér11	AP	yé vouu
BevBou2	EZ	ye veu, y veu
Bou1	LF	y voui, y voui, y voui
Vign1	X	y pui, y ne vui pa
Roch1	LFF	y vu, y vu, y n'vu pâ, y vu
Ne2	X	y le vu

Il est possible qu'il s'agisse d'une analogie d'auteur, sur les 2SG et 3SG (voir *annexe 4*, p. 118-119), sous l'influence du paradigme français "je veux, tu veux, il veut".

	1.	2.	3.	4.	5 a.	5 b.
sing. } I. i voüi II. tĕ veú III. e veú	i voüi	i voüi	i voüi	i vu	i voüi	i voüu
	tĕ veú	tĕ veú	tĕ veú	tĕ veú	te veú	te veú
	e veú	e veú	i veú	e veú	e veú	e veú

Haefelin 1873: 547

En outre, le relevé d'Haefelin correspond parfaitement aux autres attestations issues de notre corpus : Bér11 correspond à 5b, Bou1 et Vign1 à 5a. Rochefort correspond à la forme du Val-de Travers (4). La forme *veu* est donc inattendue en patois du Vignoble, de même que dans le reste du canton.

¹⁶⁸ GPSR sv. *coucher, cheval*. Voir aussi sv. *chaud*.

Un phénomène identique est observable pour la 3PL du verbe *avoir* à l'indicatif présent. En effet, la très grande majorité des formes relevées sont *an*, tandis que le texte BevBou2 de Zwahlen présente *on*.

	Auteur	3PL ind. présent - <i>avoir</i>
Bér5	FC	an (2)
Bér6	FC	n'an, an, l'an (5)
Bér10	FC	(èl) n'an (2)
StA1	FC	(lu) an (8), (e) l'an (5), le z-an (2), ly'an
Bér7	FC/AP	qu'an, (le) l'an (2), an
Bér8	FC/AP/Pht	n'an pâ, e n'an pa, l'ân, l'an, an (4), qu'an
Bér15	AP	fan
Bér13	ChFP (ms.)	an (6), n'an (4), qu'an, l'an (3), s'an (2), qu'an-tu, m'on
BevBou2	EZ	lu on
Bou1	LF	è n'an (2), el an (2), el n'an pa,
Vign1	X	qué l' on
Roch1	LFF	qu'an

Le *GPSR* (sv. *avoir*) n'indique pas non plus la forme *on* pour le canton de Neuchâtel, bien qu'elle soit présente (mais peu fréquente) dans d'autres régions romandes¹⁶⁹. Cette forme étant identique au français, elle peut indiquer une connaissance du patois peu élevée, et une langue par conséquent plus colorée par le français que d'autres textes.

Enfin, un troisième exemple vient renforcer notre observation d'une langue assez francisée. Nous n'attendons, pour la forme de 3SG du verbe *pouvoir* aucun -v- intervocalique, celui-ci n'étant pas étymologique, et de création récente en français¹⁷⁰.

	Auteur	3SG ind. imparfait - <i>pouvoir</i>
Bér10	FC	povâè
Bér7	FC/AP	pohi
Bér8	FC/AP/Pht	ne poua pâ, pouai
Bér14	AP (ms.)	pouaï
Bér15	AP	pouaï
Bér13	ChFP (ms.)	on n'in poi, ne poi, on poi, ne poi pas, é poi, poi
BevBou2	EZ	ne povâi pâ
Bou1	LF	povaë, on povaë, è ne povaë
Roch1	LFF	poveaît, poveaît

De plus, A. Porret et Ch.-F. Porret, que nous avons déterminés plus haut comme des auteurs qui conservent bien leur langue, ne présentent pour leur part pas de -v- intervocalique. De plus, d'autres auteurs qui connaissent le patois de façon lacunaire, comme Louis Favre ou Fritz Chabloz, présentent aussi une forme avec un -v- intervocalique. Toutefois, au vu de l'absence d'un article dans le *GPSR* pour ce verbe, il serait nécessaire d'observer le verbe *pouvoir* sur un plus grand nombre d'occurrences, notamment des plus anciennes, afin de déterminer si cette forme est bien un emprunt récent au français.

Toutefois, si Zwahlen se démarque souvent par l'usage d'une forme qui n'est pas nécessairement patoise, il offre parfois des formes identiques à celles relevées chez Ch.-

¹⁶⁹ Vaud (qui présente aussi *an*), deux communes du Valais, ainsi que des attestations sporadiques à Genève et Fribourg.

¹⁷⁰ Selon Picoche (1979 : 29), « L'introduction d'une -v- intervocalique analogique d'*avoir*, *devoir*, et des suivants n'est certaine qu'au XVIe s. où l'on commence à distinguer *u* de *v* ; au XVe s., toutes sortes d'indices laissent penser que la prononciation en hiatus était encore vivante, le *o* initiale se prononçant /u/ écrit *ou* ; de plus, en moyen français, dans les dialectes du Nord, une réfection avec un -l- intervocalique emprunté à *vouloir* a été tentée ».

F. Porret ou dans Haefelin, tout en maintenant dans certains cas une irrégularité. Nous observons une forme attendue pour la 1SG de l'imparfait. En effet, la désinence attendue ici est *-[e]*, pour les verbes de la 3e conjugaison. On le voit dans les *TP* et Haefelin pour les verbes *avoir* et *être* :

V. Neuchâtel	
45. Montalchez . . .	<i>y avé</i>
46. Boudry. . . .	<i>y* avé</i>

TP col. 211 J'avais

<i>y' ave</i>	<i>y' avé</i>
<i>t' ave</i>	<i>t' avé</i>
<i>el avāi</i>	<i>el avā.</i>

Haefelin 1873 : 516 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

<i>y' etó</i>	<i>y' ete</i>	<i>y' eté</i>
<i>t' eté</i>	<i>t' ete</i>	<i>t' eté</i>
<i>el etä</i>	<i>el etäi</i>	<i>el etä.</i>

Haefelin 1873 : 519 (gauche : Val-de-Travers ; centre : Boudry ; droite : La Béroche)

En ce qui concerne les formes d'Émile Zwahlen, c'est justement la forme attendue qui est présentée, contrairement à Bér11, pour *avoir*, mais c'est la forme analogique (sur la 3SG) qui est utilisée pour *être*.

	Auteur	1SG ind. imparfait - <i>avoir</i>
Bér11	AP	<i>y'avāi</i>
Bér13	ChFP (ms.)	<i>yavé, yavé, n'avé, yavé, yavé, n'avez, n'avez</i>
BevBou2	EZ	<i>y'avé</i>

	Auteur	1SG ind. imparfait - <i>être</i>
Bér10	FC	<i>y'étâè</i>
Bér11	AP	<i>y'étâi, y'été, y'été</i>
Bér4	ChFP	<i>y'etàè, y'etàè</i>
Bér13	ChFP (ms.)	<i>yété (7), n'été, n'été, n'été</i>
BevBou2	EZ	<i>s'y'étâi</i>

Bien entendu, Émile Zwahlen présente aussi des formes qui correspondent parfaitement à ce qui est attendu selon Haefelin. Par exemple, la 1SG du verbe *être* correspond précisément à Haefelin, de même qu'aux textes de la Béroche :

	Auteur	1SG ind. présent - <i>être</i>
Bér6	FC	<i>su, y'in su, su</i>
Bér10	FC	<i>me su, ye me su (2), ye su</i>
Bér7	FC/AP	<i>su (4), me su (2), ye su, sù</i>
Bér8	FC/AP/Pht	<i>ye su</i>
Bér11	AP	<i>su, su,</i>
Bér14	AP (ms.)	<i>ne su pas, ié su</i>
Bér15	AP	<i>su, ié su, ié sù</i>
Bér13	ChFP (ms.)	<i>ne su, su, su, ye su, me suyio</i>
Bér12	AP (Urt)	<i>nə sü: pə</i>
BevBou2	EZ	<i>ne su, ye su (2), y me su, me su</i>
Bou1	LF	<i>y ne seu (4), y seu, y seu, y seu, y seu (4), y su</i>
Vign1	X	<i>ye sue (2), y sué</i>
Roch1	LFF	<i>y su</i>
Ne1	Mlle D.	<i>y cheu (3)</i>
Ne2	X	<i>y sieu (2), y ne sieu (2)</i>

En effet, toutes les formes relevées ici correspondent à celles de nos textes de la Béroche, de même qu'à Haefelin et dans le *GPSR* pour la Béroche (sv. *être*) :

5 a.	5 b.
i su ' i su	
t' e t' I	
el e el e	

Haefelin 1873 : 519 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Zwahlen présentait des traits mixtes entre Auvernier et la Béroche en ce qui concerne certaines réalisations de nature phonétique, comme nous l'avons vu dans les remarques préliminaires (notamment les affriquées). Toutefois, en ce qui concerne la morphologie verbale, il semble plus proche de la Béroche. Nous y reviendrons dans le chapitre « variation diatopique ».

3.7 Louis Favre

3.7.1. Métadonnées

Louis Favre est, nous l'avons déjà présenté dans la première partie, un écrivain neuchâtelois, ainsi qu'un professeur (*PN* : 415). Il est l'instigateur de l'édition du *Patois Neuchâtelois*. Il naît à Boudry en 1822, puis ira étudier à Neuchâtel. Il ira enseigner par la suite à La Chaux-de-Fonds mais reviendra vivre à Neuchâtel à la fin de sa carrière (voir partie 1, chap. 2.3.2).

Nous n'avons trouvé aucune mention du fait qu'il aurait parlé patois. Il affirme uniquement, dans une lettre adressée à F. Chabloz :

Né à Boudry en 1822, je n'ai entendu parler que patois autour de moi dans mon enfance ; il sonne encore à mes oreilles et il m'en est resté suffisamment pour écrire un récit de qqes pages que je vous envoie [...] (Ms. 19 : LF-FC)

Plusieurs indices nous laissent en effet penser que Louis Favre ne parlerait pas le patois, et donc ne le connaîtrait pas précisément. Il semble effectivement avoir des difficultés dans la mise par écrit de sa nouvelle patoise, « Le renâ de David Ronnet », que nous avons utilisée pour notre analyse (Bou1 ; *an.* 77-81). Cette remarque concernant les difficultés qu'il a rencontrées est largement attestée par plusieurs témoignages de Louis Favre. Celui-ci a dû demander l'aide de plusieurs personnes parlant patois pour écrire et rédiger ce texte.

Il souhaite en effet qu'Auguste Porret corrige son texte :

[...] avec prière de le soumettre à votre ami Mr Aug. Porret pour l'éplucher, corriger les fautes criardes et changer certains mots trop français pour en faire du patois. (Ms. 19 : LF-FC)

Mais il indique aussi avoir demandé de l'aide à une femme âgée de Trois-Rods¹⁷¹ :

Désirant avoir un échantillon de l'idiome de Boudry, je me suis adressé à mon lieu natal ; mais les vieux qui savaient le patois sont morts ; je n'ai plus trouvé qu'une cousine Udriet, à Trois-Rods, âgée d'environ 80 ans, à qui j'ai lu mon texte et qui m'a été fort utile soit en me fournissant des mots, ou des tournures, soit en me confirmant dans la prononciation qui est toute en dze ou tse, au lieu [2] des dje, ou des tche. [...] (Ms.19 LF-FC)

Enfin, il a aussi mis à contribution deux femmes de Bevaix :

¹⁷¹ Trois-Rods est un petit hameau en dessus de Boudry.

À 1h15 je pars pour Bevaix ; quelle chaleur ds. les wagons ! Je vais chez Ami Ribaux à l'Hôtel de Commune. Il me conduit chez sa belle mère Tinembart 83 ans, qui parle patois, ainsi que sa cousine 88 ans. – Je leur lis : Le renâ de djan Bolle que j'ai écrit, et elles me corrigent – (Carnets de LF 2 juillet 1893)

Par ailleurs, Fritz Chabloz a aussi vraisemblablement participé à cette correction :

En hâte, je viens vous accuser réception du paquet, et vous remercier des corrections très justes que vous avez faites à mon manuscrit patois. (Ms. 22 LF-FC)

Ces informations nous suggèrent donc une reconstruction presque artificielle de la langue de Boudry. En effet, la conscience de l'existence de traits spécifiques au patois de Boudry est prégnante et peut donc avoir influé sur le contenu linguistique :

Merci de votre offre obligeante de transcrire : « le renâ » de votre main élégante & sûre. Je vous laisse tte liberté pour corriger, ajouter, perfectionner, le français aussi bien que le patois, à la condition toutefois de n'y pas infuser du bérotchau qu'il faut laisser à son rang, ni du Sagnard qui n'est beau qu'à sa place. (Ms.28 LF-FC)

Connaissant l'histoire de la rédaction de cette nouvelle, peut-on observer ces interventions dans les formes verbales issues du texte ?

3.7.2. Remarques préliminaires

Louis Favre utilise dans l'ensemble les conventions graphiques du français. Toutefois, comme certains auteurs présentés plus haut, il a tendance à dialectaliser certaines graphies, par un éloignement de la graphie française de lexèmes français. Pour les phonèmes typiques du patois, il crée des combinaisons à partir de graphèmes français.

Une graphie spécifique au texte de Louis Favre est le digramme *aë*. Celui-ci transcrit une diphtongue, qui est utilisée pour les désinences des imparfaits, pour les sons aboutissant à *oi* en français (< *Ē* latin) : *draëte* "droite". On retrouve ce graphème pour la transcription des voyelles issues de voyelles nasales fermées (< *Ī* latin) : *mataë* "matin" (§21), *vaë* "vin" (§35). Toutefois cette dernière variation n'est pas systématique, puisqu'on peut relever *tsemin* "chemin" (§6).

Notons que les [ɛ] accentuées sont rendus par la graphie *-et* : *quemet* (§44), *taulamet* (§38), *gozelet* (§36), *avouet* (§24), *fornet* (§12), *subiet* (§2). Il s'agit sans doute de les distinguer des *-è* des finales atones. Le [e] fermé est transcrit par *é* : *lé* "les".

Concernant les sibilantes, les conventions tendent vers le français, mais alternent avec des graphies phonétiques. Par exemple, le *-s-* intervocalique transcrit [z] : *Y te dise*; *s'amouèsâve*, mais on relève parfois *-z-* : *vo z-amouèza*.

On observe beaucoup de mots écrits exactement, parfois presque exactement, comme en français, avec des éléments étymologisants, comme le circonflexe pour marquer la présence ancienne d'un *-s-* : *la tête* (§16) ; *bêtè* (§9) ; *fenêtra* (§38) ou le *-t* final graphique : *qu'elle se serait* (§35). Ces graphies françaises cohabitent avec des graphies qu'on a voulu éloigner du français, souvent par suppression d'une consonne initiale ou finale : *l'istoire* (§1), *umeur* (§20), *curieu* (§23), *monsieu* (§25).

La voyelle finale atones des substantifs et des adjectifs du masculin est exclusivement *-e* : *s'n ome* (§10), *diabe* (§31). Au féminin, on relève *-a* : *d'èna dozân-na* (§2) ; *sa fèna* (§5) ; *sa tète* (§7) ; *avoué ma villha roba* (§18) ; *madama Caton* (§32), mais pas systématiquement, puisqu'on relève aussi *-e* : *ena bête à londze cuva* (§11) ; *sa tiérance*

(§10) ; *ena noche* (§34). Les voyelles finales du pluriel hésitent entre *-é* et *-è* : *lé tsambé* (§36), *lé pouëtè* (§22), *lé venaëdzeusè* (§22), *lé dzeneuillè* (§22).

Dans l'ensemble, les graphies de Louis Favre sont régulières. Souvent il utilise les conventions françaises.

3.7.3. Morphologie verbale

Comme Louis Favre a fait relire son texte par un grand nombre de personnes, nous relevons des variantes inattendues pour Boudry.

Tout d'abord, la variation diatopique entre Boudry et la Béroche relevée chez Haefelin pour le verbe *avoir* à la 2PL de l'indicatif présent n'est pas présente :

	Auteur	2PL ind. présent - <i>avoir</i>
Bér5	FC	vo z-âè, vo z-âè, vo z-âè
Bér6	FC	se vo z-âè, vo z-âè, vo le z-âè, vo z-âè, vo z-âè, vo no z-âè, vo z-âè
Bér7	FC/AP	vo z-in
Bér8	FC/AP/Pht	vo z-âè, avi-vo, vo z-âè
Bér11	AP	vo z-ai, vo nè m'in pâ
Bér14	AP (ms.)	vo n'ai pa, n'ai, vo n'ai pas, vo z'ai, vo zin n'ai, vo zaï, vo zaï, vo z-ai
Bér15	AP	vo n'ai, vo zaï, vo z'ai
Bér13	ChFP (ms.)	vo zaï,
BevBou2	EZ	vo z-in
Boul	LF	vo n'è d-aë, aë-vo, vo n'aë
Ne1	Mlle D.	n'ai vo, vo m'ai

<p>5 a.</p> <table style="border-collapse: collapse; margin: auto;"> <tr><td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">nós ä</td><td style="padding: 5px;">nos en</td></tr> <tr><td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">vós I</td><td style="padding: 5px;">vos ä.</td></tr> <tr><td style="border-right: 1px solid black; padding: 5px;">el a_n</td><td style="padding: 5px;">él a_n</td></tr> </table>	nós ä	nos en	vós I	vos ä.	el a _n	él a _n	<p>5 b.</p>
nós ä	nos en						
vós I	vos ä.						
el a _n	él a _n						

Haefelin 1873 : 516 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

La même forme (*aë*) est observable à la 1PL, donnant lieu à une similitude unique au sein de notre corpus pour ce verbe (1PL = 2PL) :

	Auteur	1PL ind. présent - <i>avoir</i>
Boul	LF	no z-aë, no z-aë

Il est possible qu'il s'agisse d'une analogie d'auteur, puisque l'absence d'opposition entre ces deux personnes n'est présente que chez Louis Favre¹⁷².

Toutefois nous pouvons aussi y voir l'intervention d'Auguste Porret, de Fritz Chabloy ou des deux femmes âgées de Bevaix. Il est en effet possible que ceux-ci n'aient pas assimilé les formes de Boudry. Ce faisant, ils n'auraient pas pris en compte l'opposition habituelle entre la 1PL et la 2PL, qui est différente dans cette localité. Il est ainsi possible que les correcteurs aient échangé la forme de Boudry contre la forme de la Béroche.

Il est toutefois intéressant de noter que, si la forme du *aë* appartient à la Béroche pour la 2PL, la consonne *d-* (finale du "en") n'est quant à elle n'est pas attestée à la Béroche dans les *TP*, mais à Boudry. Nous pouvons observer cette consonne aussi à la 1SG :

	Auteur	1SG ind. présent - <i>avoir</i>
BevBou2	EZ	y'ai (3), n'ai (2), k'y'ai, y n'è d-ai

¹⁷² En effet, les formes relevées à la Béroche pour la 1PL sont différentes des 2PL. Cette hypothèse est difficilement vérifiable en l'absence de donnée plus vaste, puisque seules les 1SG et 3PL sont attestées dans le *GPSR sv. avoir*.

Boul	LF	y n'ai pa (2), y'ai, y'ai, y'è d-ai (2)
------	----	---

45. Montalchez . . .	y é mēdzī	y ěn é
46. Boudry. . . .	y é mdzī*	y ěd é

TP col. 214 J'ai mangé, col. 370 J'en ai

Ces incohérences permettent de penser que la multiplicité des locuteurs qui ont corrigé ce texte ont eu un certain impact sur le texte.

Une variante non attendue peut aussi être indiquée pour le verbe *être* à la 1SG. En effet, parmi les cinq formes *seu*, nous relevons une unique occurrence de la forme *su* :

	Auteur	1 ^{ère} sg être présent
BevBou2	EZ	ne su, ye su (2), y me su, me su
Boul	LF	y ne seu (4), y seu, y seu, y seu, y seu (4), y su
Vign1	X	ye sue (2), y sué
Roch1	LFF	y su
Ne1	Mlle D.	y cheu (3)
Ne2	X	y sieu (2), y ne sieu (2)

Selon Haefelin, la forme *su* est valable pour 5a et 5b :

5 a.	5 b.
i su'	i su
t' e	t' i
el e	el e

Haefelin 1873 : 519 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Toutefois, selon le *GPSR*, la voyelle attestée pour Corcelles, Boudry et Colombier est un [ə] (*GPSR sv. être*), et les formes *seu* correspondraient donc. La forme *su* est celle relevée à la Béroche dans notre corpus (voir *annexe 4*, 119-121). Au vu de la proportion de *seu* dans notre relevé, il est possible d'y voir une hypercorrection de la part d'un-e habitant-e de la Béroche qui est intervenu lors des corrections.

Comme pour Émile Zwahlen, on peut trouver une forme potentiellement francisée pour *pouvoir* à la 3PL de l'indicatif imparfait. Comme nous l'avons montré, Louis Favre connaît mal le patois, et il est possible qu'il ait emprunté la forme française :

	Auteur	3PL ind. imparfait – <i>pouvoir, vouloir</i>
Gor1	X./FC	povan
Bér10	FC	volian
Bér8	FC/AP/Pht	pouin
Bér15	AP	volan
Bér13	ChFP (ms.)	volan
Boul	LF	el povan
Vign1	X	volian

Dans l'ensemble, le texte de Louis Favre est donc problématique par sa mixité. En effet, au lieu de transcrire la langue de l'auteur, cette mixité semble refléter plusieurs tentatives et plusieurs strates de corrections, par des personnes habitants des communes différentes. Bien entendu, une étude comprenant d'autres éléments de la langue permettrait de vérifier cette hypothèse. De plus, certains éléments ont subi l'influence du français, notamment les graphies, mais aussi certaines formes verbales, mettant au jour une possible coloration française de la production écrite de Louis Favre, malgré tous ses efforts pour le camoufler.

3.8 Texte anonyme de Boudry

3.8.1. Métadonnées

Ce court texte de Boudry est une chanson, qui a été « [r]ecueillie en partie aux vendanges de 1894, par M. O. Huguenin, de la bouche d'une accorte vendangeuse de 60 ans, puis complétée avec l'aide d'une personne aussi de Boudry, âgée de 75 ans ». Elle se nomme "Mon dou Moïse" et a été publiée dans le *Patois Neuchâtelois* (Bou2, 236-237 ; an. 85).

Il y a beaucoup d'éléments répétés, ce qui rend le contenu linguistique très peu riche. Les vers ne riment que très rarement, outre les vers répétés (1er et 3e).

3.8.2. Remarques préliminaires

Les conventions graphiques semblent être dans l'ensemble celles du français. On remarque toutefois un amuïssement de certaines finales, indiquées d'une apostrophe : *voints'* "voici". S'agissant d'une chanson, ce genre d'élément serait lié au rythme musical, et ne peut pas être interprété comme un fait de la langue.

3.8.3. Morphologie

Ce texte satisfait dans l'ensemble les formes attestées pour Boudry (parfois la Béroche) dans Haefelin. Par ailleurs, s'agissant d'une chanson courte, les rares verbes relevés sont redondants : *vouloir* 2PL ind. prés. apparaît huit fois, exactement avec la même forme (an. 119). L'analyse des verbes ne permet pas de tirer d'éléments dignes d'intérêt.

3.9 Texte anonyme du Vignoble

3.9.1. Métadonnées

L'auteur du texte Vign1 (an. 95-97) n'est pas connu. Ce texte provient d'une transcription d'un manuscrit que nous avons effectuée pour ce mémoire. Il s'agit d'une chanson intitulée *La tisanna de Champion. Bail de l'esprit à foison*, datée de 1807 et conservé au bureau du GPSR. La *Bibliographie* de Gauchat le décrit ainsi :

[p]ièce de 35 couplets de 8 vers, inédite, en patois du Vignoble, dont le manuscrit appartient à M. Arthur Dubied, à Neuchâtel. Copie au Bureau du Glossaire. Langue fortement francisée. C'est, à l'imitation de la Chanson du cousin Henri (n° 825), dont on emprunte la forme, une satire dans laquelle sont pris à partie un conseiller, domicilié à Champion, et ses amis. (Gauchat 1912/I, 197)

En ce qui concerne la francisation de la langue, nous l'avons vu dans notre première partie, ce texte a été rédigé en français et en patois. Il présente ainsi une situation d'alternance codique. Nous avons retenu, pour notre analyse linguistique, uniquement les vers en patois.

Ce texte n'est pas donc pas localisé précisément, mais il présente des traits plus proches de Boudry, Auvernier et Corcelles que de la Béroche, comme nous allons le voir. Par ailleurs, ce texte contient des traits anciens, que l'on retrouvera dans les textes de Neuchâtel (Ne1 et Ne2).

3.9.2. Remarques préliminaires

Vign1 présente, comme nous allons le voir, un grand nombre d'irrégularités graphiques, rendant parfois son intelligibilité difficile.

Nous pouvons relever plusieurs digrammes : *ae*, *aï*, *ei*, *ai*, *ay*, *ey*, *et*. Les deux premiers sont très rares ; on les relève pour *chantae* (couplet 1), *faeya* (c. 31) et *craïe* (c. 1). Les

autres sont plus fréquentes, et semblent représenter le même son, sans doute situé entre [a] et [e], comme nous allons le voir. Plusieurs mots se retrouvent en effet avec des graphies différentes, ce qui nous permet d'établir des équivalences. Le "temps" est graphié *tey* (c. 18 ; il rime alors avec *matey*), mais aussi, dans "longtemps" : *lonta* (c. 13). Ensuite, "vin" est graphié *vai* (c. 26), *vay* (c. 33 ; il rime alors avec *coay*) et *vet* (c. 6). Quant à "bien", il est graphié *bey* (c. 15), *bay* (c. 18), *bet* (c. 29). Ainsi, nous pouvons indiquer l'équivalence $ai = ay = et = ey (= a [lonta])$. Quant au GPSR, il indique pour Corcelles *bæ* (sv. *bien*), et *bætou* (sv. *bientôt*). Il est donc très probablement que l'hésitation graphique visible dans notre texte soit la conséquence d'un son inexistant en français, entre [a] et [e].

Le *-ie* final, qui nous sera utile pour la morphologie verbale, transcrit sans doute un -[jə]. En effet, pour "chez", nous relevons *chie*. Le GPSR relève cette forme avec un ə [tʃiə] pour N 6 (district de Neuchâtel).

Notons par ailleurs que les voyelles finales atones ne sont pas toutes conservées. En effet, pour les substantifs masculins, nous trouvons *-e* uniquement : *Le vaitre* "le ventre" (c. 11), *compère* (c.15). Au féminin, nous relevons comme voyelles atones *-a* et *-e* (rare) : *sa feuilleta* (c. 7), *La tisanna* (*passim*), *la pipa* (c. 17), *Ena botoeille* (c. 33) et au pluriel (rare) *-es* : *6 bosses* (c. 5)

Certaines graphies sont absolument françaises : *fait* (c. 3), *caveau* (c. 8), *chaud* (c. 8), *rêverie* (c. 27). Elles peuvent aussi être plus proches du patois pour un graphème, mais présenter un élément étymologique, comme pour *lup* (loup).

Ce texte témoigne de l'absence de réflexion sur la façon d'écrire le patois. En effet, elles ne semblent pas suivre un système clair de transcription. Plusieurs graphies proviennent du français, mais elles sont loin d'être systématiques. Les graphies sont peu systématiques et normées, ce qui peut témoigner d'une absence de réflexion sur cette question, de même qu'un manque d'habitude dans la mise à l'écrit du patois de la part de l'auteur.

3.9.3. Morphologie verbale

Vign1 ne présente pas de formes inattendues. Cette observation atteste d'une bonne conservation de la langue, ce qui n'est que peu surprenant puisque le texte date de 1807.

Indiquons toutefois une irrégularité, pour la terminaison de la 3PL au passé simple :

	Auteur	3PL ind. passé simple – <i>pouvoir, vouloir</i>
Vign1	X	ne porant pié, gottiray
Ne2	X	n'â volirè pa, è n'â poirè, è demorirè, ne s'alirè-t-u, e s'anbarquirè, e l-arivirè

Nous ne relevons pas d'autre formes de 3PL à des temps où la désinence est atone (présent, subjonctif) pour ce texte. Toutefois, nous avons remarqué que *ay* était toujours utilisé lorsqu'en français est utilisé une voyelle nasale fermée, mais parfois aussi dans des situations de [ã], d'où l'irrégularité que nous relevons ici. Notons que, pour l'ensemble des textes, le passé simple est de plus très irrégulier, qu'il s'agisse des radicaux, des thèmes ou des désinences. Cette irrégularité traduit une perte de l'usage de ce temps, relégué à l'écrit.

La plupart des formes qui varient par rapport au reste de notre corpus sont majoritairement causées par la variation diatopique ou diachronique. Par exemple la

terminaison de l'infinitif <ARE après ancienne palatale *-ie*, qui correspond majoritairement aux textes les plus anciens de notre corpus :

	Auteur	Infinitif – verbes 1 ^e conjugaison
Vign1	X	rèpeller, étouchie, reubia, cuchie, cherchie (2), grisie
Ne1	Mlle D.1815	oblidgie, sondgie, bâillie, tchandjie
Ne2	X	reveillie

Nous discuterons de la variation diachronique en étudiant les deux textes de Neuchâtel, qui datent pour l'un de 1815 et de la seconde moitié du XVIII^e siècle pour le second.

3.10 Louis-Frédéric Favre

3.10.1. Métadonnées

Louis-Frédéric Favre est un auteur sur lequel nous n'avons aucune information. Il est situé à Rochefort par les éditeurs du *Patois Neuchâtelois*. Ce village, bien que faisant partie du district de Boudry, se situe à l'entrée du Val-de-Travers.

Le texte que nous utilisons se nomme « Le vill teî u Creu-du-Vouan » (Roch1 ; *an.* 90-92), issu du *Patois Neuchâtelois* (349-354).

3.10.2. Remarques préliminaires

Ce texte, sans doute le seul écrit par L.-F. Favre – aucun autre n'est du moins répertorié – présente une norme écrite peu fixée. En effet, un grand nombre de graphèmes servent souvent à représenter le même son. La variation graphique est notamment observable par une hésitation entre des graphies phonétiques et des graphies empruntées au français. Tout d'abord, plusieurs graphies servent à transcrire le son [ɛ] : *eaî*, *eai*, *aî*, *eî* et *è*. Plusieurs correspondances entre divers lexèmes permettent de les considérer comme interchangeables. En effet, nous relevons *veleaîk* ainsi que *veleaik*, correspondance qui nous permet de considérer que *eai* = *eaî*. Ceci posé, nous constatons que *è* correspond à *eai* dans "boire" : *bère* (§28) et *beaire* (§4). Ainsi, il est possible que *è* = *eai* = *eaî*. Par la suite, deux éléments nous permettent de considérer que *eî* transcrit le même son : il est utilisé, comme *eaî* pour certains mots aboutissants à *oi* en français : *treî* "trois" (§21), tout comme *eaî* : *Neaîraigue* "Noiraigue" (§3), ce qui permet de poser *è* = *eai* = *eaî* = *eî*. La graphie *eî* est aussi utilisée pour certaines terminaisons de l'imparfait, parallèlement à *aî*. Cette alternance des graphies amène à considérer la suite d'équivalences suivante : *è* = *eai* = *eaî* = *eî* = *aî* (= *é*; voir paragraphe suivant). Enfin, le *GPSR*, permet de lever l'ambiguïté sur le son transcrit grâce à "Noiraigue" qui se prononce *nèrég* à Rochefort.

Notons que les voyelles nasales dans le patois de la Béroche ne le sont pas à Rochefort. En effet, on relève *sovè* "souvent" (*passim*), *rè* "rien" (*passim*), *mateî* "matin" (§16), *teî* "temps", *bé* et *beî* "bien" (*passim*), *rudamé* "rudement" (§5), *kemé* "comment" (*passim*), *dmaîdje* "dimanche" (§8). Toutefois, on relève deux exceptions : *revegnin* (§15), *bin* "bien" (§20) ; ce dernier mot présente effectivement énormément de variation. Quant à [ã], la graphie *an* est fréquente : *quan no z-étan éfan* (§1). T

On relève certaines graphies phonétiques, notamment un usage du *k* : *piakâ*, *kauque*, *Keumnance* (§15), *kemè* (*passim*), *keur* (§4). Celles-ci cohabitent avec des graphies françaises, par l'usage de *qu-* : *quan* (*passim*), *marquè* (§3), *apliquâ* (§12).

Certaines graphies sont toutefois identiques au français, notamment *faire* et *être*. On remarque aussi une tendance à garder un *-t* final aux formes de l'imparfait, voire même

dans des mots dans lesquels cette consonne n'est pas étymologique, comme "avoir" *aveât* (passim).

L.F. Favre présente aussi une forte tendance à syncoper certaines syllabes. Certaines sont indiquées clairement par une apostrophe, notamment les initiales et les finales : *qu'l'anchan* (§3), *tchass'* (§17). D'autres ne sont pas indiquées : *ne dzant-u pâ* (§11); *mnistre* "ministre" (passim), *vzei* "voisin" (§6).

Les affriquées que l'on retrouve dans Roch1 sont différentes de celles relevées à la Béroche et Boudry. On relève *tch* et aucun *ts*, ainsi que *dj* et *dg*, et aucun *dz* : *tchivré* (§15), *tchécon* (§7), *viadje* (§1), *djamé* (§11), *prédgîve* (§11), *damâdge* (§14).

On constate donc, dans l'ensemble, des irrégularités dans la transcription des mots, notamment en ce qui concerne les voyelles fermées. Cette irrégularité provient d'une tendance à marquer une distinction graphique entre le français et le patois par l'écriture, par exemple avec la graphie *eaî*, qui n'est ni française ni phonétique.

Le patois de Louis-Frédéric Favre ne conserve pas les voyelles finales atones aussi bien que les auteurs de la Béroche. On note en effet au masculin *-e* : *le mnistre* (passim), *Le père et noûtre vill Maurice* (§4), *l'ordge* §12), voire rien ou une apostrophe : *vill*. Au féminin, les terminaisons sont mixtes. On relève majoritairement *-e* : *la vatche* (passim), *qu'la bize* (§2), mais parfois *-a* : *la pouira bête* (§26), *Berna* (§3), *su la tîta* (§11), *èna vzita* (§22). Parfois, comme le masculin, on constate une absence de voyelle finale, marquée occasionnellement d'une apostrophe : *la diskapèt'* (§17), *l'étrâb'* (§28). Au pluriel, on observe aussi une certaine variété. On trouve aussi bien *-è* et *-e* qu'aucune voyelle : *tchivré* (§15), *lè z-éclips* (§4), *grante z-ale* (§16), *lè conte* (passim).

3.10.3. Morphologie verbale

Roch1 présente, dans l'ensemble, une tendance à l'irrégularité, qui correspond à son irrégularité graphique. Nous relevons aussi une légère tendance à hyperdialectaliser. Enfin, la plupart des éléments qui divergent des formes relevées dans les autres textes du corpus sont liés à la variation diatopique.

Tout d'abord, nous constatons une hésitation entre des voyelles nasales et orales pour la terminaison tonique du gérondif :

	Auteur	Gérondif – verbes 1e conjugaison
Roch1	LFF	â traversè, â la cocolan

De même pour la désinence atone de la 3PL de l'imparfait des verbes de la 1^{ère} conjugaison :

	Auteur	3PL ind. imparfait - 1ère conjugaison
Roch1	LFF	boutâve, è passâvè, dressîve, contâvè, volâvan

Cette désinence en *-an* n'est pas attendue pour ni 5a, ni 4 (Val-de-Travers) en ce qui concerne l'imparfait. Toutefois, *-an* est la terminaison qui est attendue pour le participe présent :

no cantěvi	nó cantavi	no cantavi	ćanta_n (4); ćanta_n (5a); ćanta_n (5b);
vo cantěvi	vó cantavi	vo cantavi	
e cantève	e cantāve	e' cantāva_n	

Haefelin 187 : 523 et 522 (gauche : Val-de-Travers ; centre : Boudry ; droite : La Béroche)

Ce phénomène est sans doute lié à cette tendance générale de la langue de Rochefort à présenter une voyelle orale aux endroits où apparaît une voyelle nasale en français. Il peut être aussi une conséquence de cette distinction entre les désinences atones *-è* (3PL) et les terminaisons toniques (*-an*), que nous avons relevées ci-dessus. La confusion des positions dans lesquels la voyelle nasale ou la voyelle orale est utilisée entraînerait une hypercorrection. Celle-ci serait la présence d'une voyelle nasale où elle n'est pas attendue, c'est-à-dire ici à la désinence de 3PL de l'imparfait, et à l'inverse par la présence de *-è* au gérondif.

Ensuite, nous notons une hyperdialectalisation pour *ouïr*, ainsi que, en conséquence de cela, une irrégularité des formes :

	Auteur	3SG ind. imparfait - <i>ouïr</i>
Bér6	FC	on öyeçâè
Bér13	ChFP (ms.)	on oyessaï, zoyessaï
Roch1	LFF	on ohieait, on l'ohîve, on l'ohîve

En effet, la terminaison *-îve* pour un verbe de la 2e conjugaison comme *ouïr* n'est pas habituelle. La terminaison attendue est [-je] <-IBA-, car seule 1ère conjugaison maintient habituellement un -v- intervocalique (Hubschmied 1914 : 11). Ce morphème est au contraire très rare pour les verbes de la 2e et 3e conjugaison (Hubschmied 1914 : 12).

Ici, on observe de plus une autre forme : *ohieait*. La désinence correspond ici à celle que l'on relève dans les autres verbes de la 2e conjugaison du texte de L.-F. Favre : *è venieît, è preniaît, è revegneâît, se recevegneâît*, ainsi que dans Haefelin :

y' oye	y' oyé
t' oye	t' oyé
el oyâi	el oyâ.

Haefelin 1873 : 533 (gauche : Boudry ; droite : La Béroche)

Enfin, un certain nombre d'éléments divergent entre Roch1 et les autres textes de notre corpus. Il s'agirait, comme nous allons le voir, de variation diatopique. En effet, il semblerait que Rochefort doit se rattacher aux patois du Val-de-Travers, plutôt qu'à ceux du district de Boudry.

À l'imparfait, tout d'abord, Roch1 se distingue par sa désinence. Il présente l'hyperphonème [-e], dont la qualité est inconnue, à la 3SG de l'imparfait du verbe *être*. À l'inverse, on rencontre des diphtongues dans les autres textes – excepté Ne2.

	Auteur	3SG ind. imparfait - <i>être</i>
Gor1	X. / FC	êtâè (3), étâè (5), l'êtâè,
Bér5	FC	l'êtâè (2), étâè (6), c'êtâè, étâè,
Bér6	FC	l'êtâè (3), étâè (2), s'êtâè
Mont1	FC	l'êtâè
Bér10	FC	êtâè, l'êtâè, l'êtâè, étâè, l'êtâè, étâè, l'êtâè, étâè
StA1	FC	êtâè, êtâè, étâè, étâè, c'êtâè, l'êtâè, étâè
Bér7	FC/AP	l'êtâè, l'êtâè, ç'tâè (3), l'êtâè, étâè, étâè, l'êtâè, n'êtâè
Bér8	FC/AP/Pht	l'êtâè (7), étâè (19), c'êtâè (7)
Bér11	AP	étaï (2), l'êtâï (2)
Bér15	AP	etaï, n'êtâï, l'êtâï
Bér4	ChFP	êtâè, le s'taê
Bér13	ChFP (ms.)	étaï (4), étaï (10), etaï, n'etaï (2), n'êtâï (4), cetaï (8), cetai, l'êtâï, l'êtâï (5), étai-çu, étai-tu,
Bér16	Mme G.	n'êtâ (2)

BevBou1	EZ	étaï, s'ètaï
BevBou2	EZ	l'ètaï (2)
Bou1	LF	étaë (3), étaë (6)
Roch1	LFF	éteaît (2), è l'éteaît (2), s'éteaî
Ne2	X	è l-ètei (2), ètei (4), c'ètei (5)

y' etó	y' ete	y' eté
t' eté	t' ete	t' eté
el etā	el etā;	el etā.

Haefelin 1873 : 519 (gauche : Val-de-Travers ; centre : Boudry ; droite : La Béroche)

Cet élément peut être considéré comme diatopique, en regard du relevé de Haefelin, qui indique un *-ä*.

Une même partition peut s'observer avec le verbe *vouloir*, à la 1SG de l'indicatif présent :

	Auteur	1SG ind. présent – <i>vouloir, savoir, pouvoir</i>
Bér11	AP	yé vouu
Bér13	ChFP(ms.)	pouu
BevBou2	EZ	ye veu, y veu
Bou1	LF	y voui, y voui, y voui
Bou2	X (OH)	y le sate
Vign1	X	y pui, y ne vui pa
Roch1	LFF	y vu, y vu, y n'vu pâ, y vu
Ne1	Mlle D.	me peu
Ne2	X	y le vu

À nouveau, la forme relevée correspond à celle indiquée par Haefelin pour le Val-de-Travers : *vu*.

4.	5 a.	5 b.
i vu	i voüi	i voüu
tě veú	te veú	te veú
e veú	e veú	e veú

Haefelin 1873 : 547 (gauche : Val-de-Travers ; centre : Boudry ; droite : La Béroche)

Dans l'ensemble, la variation observée chez Roch1 est de nature diatopique. Toutefois, des hésitations sont observables entre les finales atones (*-è*) et toniques (*-an/-in*).

3.11 Texte anonyme de Neuchâtel (Mlle Détrety)

3.11.1. Métadonnées

Le texte Ne1, indiqué comme « Epître de Mademoiselle Détrety à Madame la Conseillère de Rougemont, qui était partie pour sa campagne de Saint-Aubin sans la prier d'être du voyage », a été publié dans *Le Patois Neuchâtelois* (Ne1, 121-24 ; an. 73).

La *Bibliographie* de Gauchat (n°832) date ce manuscrit de 1815. Toutefois, il est fait mention d'incertitudes à son propos. Publié dans plusieurs recueils, il existe d'une part plusieurs variantes et d'autre part, l'auteur ou autrice de ce texte n'est pas non plus connu.

3.11.2. Remarques préliminaires

Ce texte, assez ancien, présente des graphies différentes des précédents. Celles-ci peuvent tout aussi bien transcrire un état de langue plus ancien que des variations diatopiques, comme nous le verrons dans la morphologie verbale.

Plusieurs digrammes sont ambigus. Tout d'abord, *ai* semble transcrire un son entre *a* et *e*. En effet, nous relevons *bai* "bien" (*passim*) ; dans le *GPSR* (sv. *bien*), la forme [bæ] est relevée pour Corcelles, village voisin de Neuchâtel, ainsi que pour les deux localités du district de Neuchâtel (Cressier et Le Landeron).

Ensuite, les digrammes *ey*, *eî* et *ei* sont susceptibles de transcrire le même son. Toutefois, pour *eî*, nous ne pouvons l'affirmer avec certitude, car nous n'avons relevé que deux formes : *veîtè* (§8), *receîte* (§14). Il est au contraire presque sûr que *ey* correspond à *ei*. En effet, tous deux servent à la désinence de la 3SG du conditionnel. Néanmoins, nous n'avons pas relevé d'autres correspondances. Nous pouvons considérer que ces graphèmes transcrivent le son [e], grâce à *avouei* et *adei*. Le *GPSR* atteste, pour le district de Neuchâtel [avwe] (sv. *avec*) ainsi que [ade] (sv. *adi*). Néanmoins, parmi les formes anciennes d'*être*, on relève [eitre] pour Neuchâtel, comme dans notre texte *eitre* (*GPSR* sv. *être*). Pour transcrire ce son, nous remarquons aussi le graphème *è*, très probablement utilisé comme en français, comme dans *fromè*, dont le [e] final oral (et variantes) est attesté dans le *GPSR* pour N 61 (voir *froment*).

Ensuite, certains mots français sont composés d'une graphie qui marque une distance nette avec le français : *ipotek* (§13), *fondeman* (§12), *proposicion* (§14).

Enfin, la graphie *-ie*, fortement présente dans les infinitifs, doit être interprétée. Nous la relevons dans *pie de nâ* "pied" (§1), *mie* "mieux" (§1), *meitie* "moitié" (§6), *derrie* "derrière" (§13). Selon le *GPSR* (sv. *derai*), le *-e* est prononcé, toutefois sa qualité peut varier. Il peut être central (N 6) ou ouvert ([ɛ] ; N 61).

Les voyelles atones finales sont conservées au féminin : *la seila* (§5), *tota* (§3), *à causa* (§8), *la bouna volonta* (§14), mais pas systématiques : *quôque tchouse* (§11), *campagne* (§4). Au masculin et au pluriel, nous relevons *-e* : *le voyadge* (§1), *le pape* (§8) ; *do eu trei viadge* "deux ou trois fois" (§1).

3.11.3. Formes non attendues

Les infinitifs des verbes issus de <ARE (suivis d'anciennes palatales) présentent, comme dans Ne2, une terminaison différente de tous les autres. En effet, tous nos textes présentent la terminaison *-i*. Seuls Vign1, Ne1 et Ne2 témoignent exclusivement de [jə].

	Auteur	Infinitif – verbes 1ère conjugaison
Ne1	Mlle D.1815	oblidgie, sondgie, bâillie, tchandjie
Ne2	X	reveillie
Vign1	X	étouchie, reubia, cuchie, cherchie (2), grisie
Boul	LF	medzi (5), lassî, baillî, fréyie , foléyie

Ces terminaisons ne sont pas attestées dans Haefelin :

Infinitiv:

měgti (1); mēgti (2); mēgti (3); mǎgti (4); mēži (5a); menži (5b), manger.

Haefelin 1873: 525 (5a : Boudry ; 5b : La Béroche)

Il est possible qu'il s'agisse d'une forme plus ancienne de l'infinitif, puisqu'attestée dans les trois plus anciens textes de notre corpus. Elle rappelle notamment l'ancien français, qui présente des infinitifs *-ier* après palatale (Picoche 1979 : 11).

Ensuite, pour le verbe *être* à la 1SG de l'indicatif présent, nous relevons *cheu*, qui n'est pas non plus attesté chez Haefelin :

	Auteur	1SG ind. présent - <i>être</i>
Ne1	Mlle D.	y cheu (3)
Ne2	X	y sieu (2), y ne sieu (2)

1.	2.	3.	4.	5 a.	5 b.
I. i sou _e	i sou _e	i soü	i su	i su'	i su
II. t' i	t' è	t' è	t' é;	t' e	t' i
III. el e	el e	il e	el e	el e	el e

Haefelin 1873 : 519

Cette forme est, selon le *GPSR*, attestée dans deux textes neuchâtelois du XVIII^e siècle¹⁷³.

Enfin, bien que Ne1 semble présenter quelques traits anciens, on peut aussi relever des formes qui seraient plutôt témoins de la variation diatopique. C'est le cas notamment pour la 2PL de *avoir* à l'indicatif présent :

	Auteur	2PL ind. présent - <i>avoir</i>
Ne1	Mlle D.	n'ai vo, vo m'ai

En effet, selon notre analyse des graphies, il s'agirait d'une monophthongue. Les formes de la Béroche et Boudry présentent pour cette personne des diphtongues. De plus, cette forme pourrait correspondre à la forme indiquée pour la région 1 de Haefelin¹⁷⁴, mais aussi pour 5a, selon la qualité du [e] que transcrit *ai*.

I. nós à	nos ä	nos ä	nos ä	nós ä	nos en
II. vós à	vos é	vos é	vos ä	vós I	vos ä _e
III. el à	es a _n	il a _n	el a _n	el a _n	él a _n

Haefelin 1873 : 516

Nous remarquons du moins que, selon les tableaux ci-dessus, cette forme monophthonguée n'est pas du tout esseulée à l'intérieur du canton. Au contraire, c'est la forme diphtonguée de la Béroche qui est en réalité beaucoup plus spécifique.

3.12 Texte anonyme de Neuchâtel

3.12.1. Métadonnées

Ce texte anonyme, Ne2, provient du *Patois Neuchâtelois* (134-41 ; an. 74-76). Il s'agit d'un poème intitulé « La reima dei chou du corti » (La rime des légumes du jardin).

¹⁷³ *Bibl.* 827 : Dialogue entre Panurge et Gargantua. 1760 et *Bibl.* 829 : Souhais de fête de Marie Elisabeth Motta à son beau-frère Louis Guébbard.

18 août 1781.

¹⁷⁴ Rappelons-le, il s'agit de la zone qui couvre de la Neuveville, Lignièrès, jusqu'à Neuchâtel. Par ailleurs, le ä transcrit selon Haefelin (296) un son proche de a. Enfin, aucune des catégories d'Haefelin ne comprend Neuchâtel : ni 5a ni 1. C'est pourquoi nous comparons Neuchâtel avec les deux parties du littoral.

Selon la *Bibliographie* de Gauchat, ce texte daterait de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Si le *Patois Neuchâtelois* a publié un manuscrit, déposé au bureau du *GPSR*, il semblerait que le *Musée historique* a lui aussi publié ce poème. Mais tous deux présenteraient de nombreuses variantes. Par ailleurs, la version éditée diffère du manuscrit : elle présente une combinaison du manuscrit avec la version du *Musée historique*, accompagné d'une modification de l'orthographe (*Bibl.* 822).

3.12.2. Remarques préliminaires

Puisque ce texte date du XVIIIe siècle, lorsque nous nous servons du *GPSR* à des fins de comparaison, nous nous en tiendrons essentiellement aux attestations anciennes pour Neuchâtel. Par ailleurs, s'agissant d'un poème, nous possédons des indices supplémentaires qui permettent de dégager les liens graphème - phonème. En effet, les rimes peuvent être utilisées pour établir des équivalences entre certaines graphies, et les vers, s'ils sont réguliers, permettraient de déterminer si une syllabe est atone ou sonore.

Toutefois, l'étude du nombre de syllabes n'est pas utile, car la longueur des vers ne semble pas suivre un schéma régulier. En effet, si les rimes sont plus ou moins régulières, selon le schéma AABB¹⁷⁵, la versification est plus aléatoire¹⁷⁶. Il est donc difficile d'utiliser un schéma irrégulier pour déterminer si un *-e* muet est prononcé ou non.

Tout d'abord, le digramme *ei* transcrit probablement une diphtongue. On la relève par exemple dans *veleique* (§18, 19), *Aprèi que tu lé conplimeï*, (§31) *dei* "des" (*passim*), *beir* "boire" (§8), ainsi que *t'ei* "tu es" (§16). Dans le *GPSR* (sv. *des*), les formes anciennes attestées pour "des" dans plusieurs cantons, y compris Neuchâtel sont "dei, -s, -z, dey". Toutefois, pour Neuchâtel, il est possible qu'il s'agisse de la même attestation que nous avons relevée. Aucune attestation supplémentaire ne permet de vérifier s'il s'agit bien d'une diphtongue au XVIIIe siècle. Notons par ailleurs que *dei* rime avec *c'ètei* (§12), attesté dans le *GPSR* (sv. *être*) avec une diphtongue pour Neuchâtel au XVIIIe siècle (mais le problème est identique, il est possible qu'il s'agisse de la même attestation).

La graphie *ai* quant à elle est presque exclusivement utilisée au sein de mots français : *faire, traitâ, raison*. Elle est sans doute le fait d'une prononciation identique au français, c'est-à-dire [ɛ]. On la retrouve aussi dans *airei* "aurait", *y'ai, reboutcherai*.

Notons que ce texte utilise essentiellement des conventions graphiques françaises.: *è* pour [ɛ]: *mè, kemè* (*passim*) ; *ou* pour [u] : *la bouna gota* (§9) ; *au* pour [o] : *n'ausâve* "n'osait" (§9), etc.

Toutefois, on relève par endroits une tendance à s'éloigner des graphies françaises qui sont uniquement étymologiques, et ne servent pas à préciser la prononciation. Par exemple, les consonnes finales étymologiques, représentant un phonème zéro, sont retirées : *discour* (§22), *quan* (*passim*), *aman* "amant" (§27). Certains mots français se

¹⁷⁵ On relève une forme ABBA à la p.137, chez nous §16, ainsi qu'un vers orphelin p. 138 "Le sorci & la pinsée" ne rime avec aucun vers. D'autres exceptions peuvent être mises en évidence, mais nous ne nous y attarderons pas ici. Une étude plus approfondie de la versification de ce texte serait toutefois la bienvenue.

¹⁷⁶ Les premiers vers présentent ce schéma de longueurs : 10-10-8-8-10-10-8-8-7-7?-8-8-8-(8)-(11)-11.

voient transformés en vue d'être plus proches d'une écriture phonétique. C'est notamment ce qu'on remarque par l'usage du *k*, combiné à *s* parfois : *èksposâ*, *èkstrakcion*, *keur*. La modification d'une convention graphique inutile, comme le *-m-* à la place de *-n-* devant une consonne bilabiale : *l'anbassadeur* (§14), *Le conconbrè* (§21). Toutefois, nous remarquons des exceptions à ces pratiques de distanciation des conventions françaises : *bonheur* (§18), *quatre* (§14).

En finale, *-îe* peut être compris comme [iə]. On relève notamment *sé pîe* "ses pieds" (§3), *le vyllhe Barbîe* "le vieux Barbier" (§13), *dîe* "dix" (§14). Si aucune de forme ancienne pour *Barbier* n'est attestée, le nom de famille Barbier ou le substantif en dialecte moderne présente plusieurs variantes. Il est notamment attesté avec *-i* seul à Vaud, Valais, Genève, Berne, avec [iɛ(j)] et [iə] dans les cantons romands, Neuchâtel y compris. En ce qui concerne "dix", le *GPSR* (sv. *dix*) relève des attestations modernes qui présentent l'existence possible du [ə] ou [ɛ] final à Auvernier ainsi que dans le district de Neuchâtel, mais aussi une forme en [dī]. Le [i] est donc probablement long et accentué, et le [ə] ou [ɛ] non nécessaire.

En ce qui concerne les voyelles atones finales, nous relevons peu de substantifs et d'adjectifs masculins. Toutefois, leur voyelle finale atone est *-e* et *-è*: *l'arbitre* (§16), *jouvne galan* (§28), *Le conconbrè* (§21). Les substantifs et adjectifs féminins maintiennent majoritairement le *-a* final : *Ena poûra pîanta de chicoréa* (§13), *sa tandressa* (§26). Toutefois, on relève aussi *-e* : *granta injustice*, *La borache & l'épenache*. Pour le pluriel, nous ne relevons qu'un adjectif, avec un *-e* final : *lé z-autre*.

Dans l'ensemble, les graphies utilisées correspondent à la prononciation du français. Toutefois, les conventions d'usage sont différentes, et présentent souvent une volonté de se distancer de la langue de culture.

3.12.3. Morphologie verbale

Nous relevons certaines différences avec les formes relevées dans les autres textes de notre corpus. Ces formes sont aussi non attendues selon le relevé de Haefelin, mais le texte étant plus ancien que son étude, il est possible que la variation que nous relevons soit sans doute plutôt diachronique. Nous mettrons cela en évidence à travers quelques exemples.

Rappelons tout d'abord la terminaison *-îe* à l'infinitif d'un verbe issu de *-ARE*, après consonne palatale. Alors que dans nos attestations de la seconde moitié du XIXe siècle, nous relevons sans exception *-i*. Par ailleurs, cette forme coïncide avec celles attestées Ne1 (1815) et Vign1 (1807) :

Ensuite, on remarque que les terminaisons de 3PL ou de participe présent, (*-an* dans les textes de la Béroche), présentent des terminaisons en *-è* et *-ei*. Celles-ci sont par ailleurs régulières dans le cas où nous en relevons plusieurs (passé simple).

	Auteur	Participe présent – verbes 1ère conjugaison
BevBou1	EZ	in l'y tsanpan
Bou1	LF	se pinsan, en risognan
Vign1	X	se bercay
Roch1	LFF	â traversè, â la cocolan
Ne2	X	â reilei
	Auteur	3PL ind. présent – verbes 1ère conjugaison
BevBou2	EZ	manian
Bou1	LF	m'ètoutsè, dziquian, baillè
Bou2	X/OH	batollhe, pequè, pieur'

Ne2	X	tchassei
	Auteur	3PL ind. passé simple – verbes 1 ^{ère} conjugaison
Bér5	FC	e se mariâran, è z-alâran, se bouêtâran, se catsîran, alâran
Bér6	FC	pahîran, reschtëran, s'infâtaran, pahîran, s'ingainêran, alâran
Fres1	FC	bouussâran
StA1	FC	le z-acouèllhîran, se bouêtâran, l'apougnîran
Vign1	X	gottiray
Ne2	X	è dêmorîrê, ne s'alîrê-t-u, e s'anbarquîrê, e l-arivîrê

En ce qui concerne le participe présent et le passé simple, on remarque que Vign1 s'accorde avec Ne2. Toutefois, pour l'indicatif présent, les deux textes de Boudry présentent eux aussi une absence de voyelle nasale. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, cette variation est plus probablement diatopique.

Enfin, pour la 1SG du verbe *être*, à l'indicatif présent, nous relevons une forme qui diverge de celles relevées dans tous les autres textes du corpus : *sieu*.

	Auteur	1SG ind. présent – <i>être</i>
Ne1	Mlle D.	y cheu (3)
Ne2	X	y sieu (2), y ne sieu (2)

Cette forme n'est pas attestée chez Haefelin pour la région 1, ni dans Ne1, texte pourtant souvent assez proche en ce qui concerne certaines formes.

	1.	2.	3.	4.	5 a.	5 b.
sing.	I. i sou _e	i sou _e	i soũ	i su	i su '	i su
	II. t' i	t' è	t' è	t' éi	t' e	t' i
	III. el e	el e	il e	el e	el e	el e

Haefelin 1873 : 519

Toutefois, on la retrouve attestée dans le district de Neuchâtel dans un texte du XVIII^e siècle : *La Chanson du cousin Henry* (Bibl. 825 ; GPSR sv. *être*), ainsi qu'en patois moderne au Landeron.

Ce texte, assez ancien, présente des formes attribuables à la variation diachronique. Toutefois, d'autres formes sont discutables, et attribuables à la variation diatopique. Une analyse plus large permettrait de le vérifier.

3.13 Synthèse des profils

Grâce à la mise en œuvre de ces profils, nous avons pu dégager d'une part que certains auteurs conservent mieux le patois que d'autres. D'autre part, les textes édités par Chabloz ou les textes mixtes présentent un plus grand nombre d'irrégularités que les textes manuscrits.

Les auteurs qui présentent des formes qui correspondent le mieux à ce qui est attendu sont Charles-Frédéric Porret et Auguste Porret. En effet, ces deux auteurs, s'ils parlent peut-être moins le patois que par le passé, l'ont en tout cas parlé durant leur vie. Par ailleurs, étant de la même famille, il est possible qu'ils puissent l'entretenir entre eux, ainsi qu'avec Jean-Pierre Porret, le frère de Charles-Frédéric.

Ensuite, certains auteurs tendent à hyperdialectaliser certaines formes, qu'il s'agisse de leurs propres textes (L.-F. Favre) ou ceux des autres en ce qui concerne F. Chabloz. Les hyperdialectalismes se manifestent souvent par l'ajout du morphème *-av-* ou *-iv-* à l'imparfait, voire même au subjonctif.

Certains textes présentent des traits mixtes, notamment ceux co-écrits par plusieurs auteurs à la Béroche (Bér7 et Bér8). Le texte de Louis Favre semble aussi rendre compte d'une certaine mixité des formes, sans doute issue du fait que des locuteurs ou d'autres auteurs ont corrigé son texte pour le rendre un peu moins français. Emile Zwahlen présente aussi des formes que l'on pourrait considérer comme d'influence française.

Enfin, les textes anciens, qui datent de la seconde moitié du XVIII^e siècle à 1815 (Vign1, Ne1, Ne2), présentent des variantes que l'on peut attribuer à la variation diachronique. Toutefois, certains éléments sont difficilement attribuables uniquement à un type de variation, et manquant de sources de comparaison pour les textes les plus anciens, il est notamment difficile de déterminer s'il y a tout de même une part de variation diatopique.

4. La variation diatopique dans la morphologie verbale

Tout au long de l'établissement des profils linguistiques de nos auteurs, nous n'avons que peu mentionné la question de la variation diatopique. Nous l'avons notamment mise en évidence lorsque des formes présentes dans notre corpus ne correspondaient pas à la majorité, et que celles-ci étaient explicables de cette manière. C'était le cas notamment pour le texte de L.-F. Favre, de Rochefort (Roch1), qui présentait des formes différentes du district de Boudry malgré sa proximité géographique. En effet, nous avons pu remarquer que, dans le cas de ce texte, il pouvait être rattaché au Val-de-Travers, et que contrairement à d'autres formes divergentes, il ne s'agissait pas d'une mauvaise connaissance du patois de l'auteur.

En ce qui concerne les textes de la Béroche et de Boudry, nous avons certes montré que certaines formes n'étaient pas attendues, et correspondaient à des hyperdialectalisations, des analogies d'auteur, voire des formes françaises. Toutefois, certaines formes correspondent à la variation diatopique relevée par Haefelin, et c'est ce que nous présenterons ici. Pour éviter des confusions liées à la variation diachronique entre les textes, nous prendrons en compte uniquement les textes produits de façon plus ou moins synchronique, c'est-à-dire pendant seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Nous retirons donc de cette analyse Vign1, Ne1 et Ne2, antérieurs à 1815, et dont les variantes prêtent à discussion.

Une bipartition entre Boudry et la Béroche pour plusieurs formes est très nette. Certains textes présentent toutefois plus d'ambiguïtés, comme BevBou2, Bér16 et Roch1.

Tout d'abord, une différence entre la Béroche et Boudry est notable dans nos textes en ce qui concerne les terminaisons de plusieurs temps. En effet, les formes de 3PL de l'indicatif présent (à l'exception des verbes monosyllabiques) et de l'imparfait (verbes de la 1^{ère} conjugaison uniquement) présentent la variation diatopique attendue.

En ce qui concerne les désinences de 3PL, en position atone, on les observe dans l'indicatif présent et l'indicatif imparfait. Il s'agit d'une bipartition entre *-an/-in* pour la Béroche contre *-è* pour Boudry et Rochefort (Haefelin zone 4, Val-de-Travers) pour la syllabe atone finale.

	Auteur	3PL ind. présent - verbes 1 ^{ère} conjugaison
Bér5	FC	treûvan, dzetan
Bér6	FC	que se mâryan
Fres1	FC	manian
Bér10	FC	roban
Bér7	FC/AP	m'akiôutin
Bér11	AP	chautan, youkan

Bér14	AP (ms.)	frotin
Bér15	AP	trompin ¹⁷⁷ , se trompin, l'impiein, sirotin
Bér4	ChFP	repetin, se tsândzin, trînbyin, se coûlin, se creûvin
Bér13	ChFP (ms.)	ne vo zacouitin pas, lancin, pinsin, servin, ne parlin-tu, servin, dominin, se serrin, tien, ¹⁷⁸
Bér16	Mme G.	ne compteint
BevBou2	EZ	manian
Bou1	LF	m'êtoutsè, dziquian, baillè
Bou2	X/OH	batollhe, pequè, pieur ⁷

Cette bipartition est en effet très nette entre les textes de la Béroche et Bevaix et ceux de Boudry dans Haefelin :

no cantã	nó cantã;	no canten
vo canté	vó cantã	vo cantã
e cante	e canté	é cante_n

Haefelin 1873 : 522 (gauche : Val-de-Travers ; centre : Boudry ; droite : La Béroche)

À l'imparfait, la variation est identique, mais visible uniquement avec les formes de Rochefort :

	Auteur	3PL ind. imparfait – verbes 1 ^{ère} conjugaison
Gor1	X. Rec. par FC	portâvan, bouêtâvan, portâvan, bouêtâvan, abéquâvan, le se bouêtâvan, l'alâvan, bouêtâvan, le bouêtâvan
Bér5	FC	carilyonâvan, e trênavan, e rebetâvan, èghizâvan, tapâvan, petâvan
Bér6	FC	maryâvan, trovâvan
Bér10	FC	bouêlâvan, subiâvan, rollhîvan, se gueulâvan, trovâvan, prédzîvan ¹⁷⁹ , borbotâvan
StA1	FC	tsantâvan, pelâvan, menâvan
Bér7	FC/AP	parlâvan, s'intortlhîvan, djeûvan, dansîvan
Bér8	FC/AP/ Pht	debâtavan, alâvan, alâvan, nadzîvan, boûtâvan, arâvan, voignîvan, ertsîvan, rebatâvan, raodâvan, s'immahîvan, le lèvavan, e l'alâvan, trovâvan, baillîvan, femâvan, s'inbantsîvan, bouêtâvan, boûtâvan, piorâvan, è z-alâvan, vöyadzîvan, brezîvan
Bér11	AP	n'alâvan, subiâvan, èpeluâvan, se dressîvan
Bér13	ChFP (ms.)	allavan, èpeluyvan, le dansivan, annoncivan, bouetavan, étatsivan, s'escrimantavan, suffocavan, se reletzivan, tshicannavan, l'arrosavan, reubiavan
BevBou2	EZ	se bâillîvan, tchezivan
Roch1	LFF	boutâve, è passâvè, dressîve, contâvè, volâvan

Ces variantes des désinences de l'imparfait sont elles aussi attestées par Haefelin :

4.	5 a.	5 b.
no cantěvi	nó cantavi	no cantavi
vo cantěvi	vó cantavi	vo cantavi
e cantěve	e cantâve	é cantâva_n

Haefelin 1873 : 523 (gauche : Val-de-Travers ; centre : Boudry ; droite : La Béroche)

¹⁷⁷ §10 Aprî lo deludzo, no vérien Abram fâre de la politiqua in fesin passâ sa féna po sa seu. Pê politiqua, Djâch et sa mère trompin Isaac que ne veiaî pieu dzo: pieu tâ Djâco et son biau-père, que n'étaî vouéro on bon sudzé, se trompin l'on l'autro po d'ai féne et d'aie faie. Cétaî de la politiqua. Se no lâssin de fian le zexempio de la Bubia po venî ao dzor de vou-u, no véien que la po-la la politiqua est généralisaie;

¹⁷⁸ "tuent".

¹⁷⁹ FEW 9 : 288 sv. PREDICARE

Une variation entre voyelle nasale et orale dans la morphologie verbale est aussi observable pour les syllabes toniques. Il s'agit par exemple de la 3SG de *venir* à l'indicatif présent, ainsi que les formes de 1PL d'*avoir* et d'*être*. D'autres verbes présentent ces variations dans Haefelin, toutefois nous n'avons pas relevé un grand nombre de 1PL dans notre corpus, pour ces autres verbes.

	Auteur	3SG ind. présent - <i>venir</i>
Bér1	X./ Cha	vin, vin
Bér6	FC	vin
Bér10	FC	vin
StA1	FC	revin
Bér13	ChFP(ms.)	vin, vin
Boul	LF	vaë

La variation entre la Béroche *-in* et Boudry *-ae* est attestée dans les *TP*. Haefelin n'a pas relevé le verbe *venir*, ce qui nous empêche de réaliser une comparaison complémentaire.

45. Montalchez . . .	ḡ	vĕ
46. Boudry . . .	ḡ	vāe

TP col. 273 On vient

En ce qui concerne le verbe *être*, bien que la forme *sin* n'est pas attestée dans le relevé de Haefelin, nous remarquons une claire similitude, au niveau de la répartition diatopique, avec celles du verbe *avoir*.

	Auteur	1PL ind. présent - <i>être</i>
Bér6	FC	no sin
Bér10	FC	no sin
Bér16	Mme G.	no sin
BevBou2	EZ	no sin
Boul	LF	no saë, no saë, no saë
	Auteur	1PL ind. présent - <i>avoir</i>
Bér5	FC	no n'in, no n'in pâ
Bér6	FC	no n'in in pa
Bér9	FC	no n'in
Bér7	FC/AP	no z-in
Bér8	FC/AP/Pht	no z-in, no z-in, no z-in
Bér13	ChFP (ms.)	no z-in, no n'in, n'in, no zin, no zin, no zin
Bér16	Mme G.	no z-in
Boul	LF	no z-aë, no z-aë

Néanmoins, nous relevons pour Boudry des diphtongues, alors que Haefelin relève des monophongues :

5 a.	5 b.	5 a.	5 b.
nós ã	nos en	nó sā!	nos Iten
vós I	vos ā.	vós été	vos It.
el a.	él a.	e son	é son

Haefelin 1873 : 516 et 519 (5a : Boudry ; 5b : La Béroche)

Cette différence entre notre corpus et Haefelin n'empêche pas de considérer que les formes de Louis Favre sont différentes de celles de la Béroche. Elles témoignent très probablement de la variation diatopique, commune pour *avoir* et *être*.

Ensuite, la bipartition est aussi observable dans la variation grapho-phonétique du verbe *être*, entre *ît-* et *ét-* à l'infinitif ainsi qu'à la 2PL de l'indicatif présent.

	Auteur	Infinitif présent - être
Bér6	FC	ître
Bér10	FC	ître
Bér8	FC/AP/Pht	ître, être
Bér11	AP	ître,
Bér15	AP	ître
Bér13	ChFP (ms.)	ître (2)
Roch1	LFF	être

Infinitiv:

eitr. (4); être. (5a); itr. (5b), être.

Haefelin 1873 : 519 (5a : Boudry ; 5b : La Béroche)

Pour l'infinitif, Bér8 présente une exception. Toutefois, nous avons mis en évidence dans le profil linguistique le manque de fiabilité de ce texte, lié à sa forte irrégularité interne. En ce qui concerne la forme de Roch1, elle se distingue très clairement des autres dans notre corpus, ainsi que dans le relevé de Haefelin. Toutefois, nous remarquons qu'il ne s'agit pas tout à fait dans son relevé (4) de la même forme. Celle-ci contient un élément de diphtongue, absent de notre relevé.

En ce qui concerne la 2PL de l'indicatif présent, la partition, peut se vérifier par le texte de Louis Favre. Les formes qu'on y relève correspondent précisément au relevé d'Haefelin, avec le radical *it-* pour la Béroche et *et-* pour Boudry.

	Auteur	2PL ind. présent - être
Bér6	FC	îte-vo, vo z-îte
Bér8	FC/AP/Pht	vo z-îte
Bér11	AP	vo z-îte
Bér14	AP (ms.)	vo zite
Bér15	AP	vo zîte, vo zîte
BevBou2	EZ	vo z-îte
Boul	LF	vo z-êtè, etè-vo, vo z-êtè, vo z-êtè

5 a.

nó sã!
vós êté
e son

5 b.

nos Iten
vos It.
é son

Haefelin 1873 : 519 (5a : Boudry ; 5b : La Béroche)

La désinence de la 1SG est elle aussi soumise à la variation diatopique dans plusieurs temps verbaux, mais de façon différente selon ceux-ci. Par ailleurs, les formes relevées dans notre corpus ne correspondent pas toujours à celles relevées par Haefelin.

À l'indicatif présent, la bipartition Béroche - Boudry est claire et correspond à celle mise en évidence par Haefelin ainsi que dans les *TP*. Les textes de la Béroche maintiennent en effet le *-o* de la désinence latine, tandis que ce *-o* devient *-e* à Boudry et à Rochefort. Bou2 présente une variante, sans doute liée à la forme du texte, qui consiste en une chanson.

	Auteur	1SG ind. présent – 1 ^{ère} conjugaison
Gor1	X. / FC	me rapèlo
Bér5	FC	vo baillo, ye vo condano,
Bér6	FC	vo condano, vo baille
Bér7	FC/AP	me pînso, y'arîvo, tapo, y'assâto, ye pèclèto, me relâèvo, ye sofyo, me gêno, que treuvo-yo, y'arîvo, lyâè cordzo, devizo,
Bér8	FC/AP/Pht	ye relâèvo, y'invîto, ye cònto, ye conto, ye propoûze,
Bér11	AP	ye tapo, yé me pinso, y'arîvo, me bouèto, vo soïto

Bér14	AP(ms.)	vo zapprouvo, yé vo saluo
Bér15	AP	ié cominço, ié reschto, iacepeto, ié conto, ne priso pa, ié conto, ianmo
Bér13	ChFP (ms.)	couïdo, yé lasso, me borno, ye demando, yé tapo, me hasardo, me treuvo, youdzo, bouisso, crio, conta, manquo, youdzo, me rappello, conto, riposte, crie, yammo, ye rincontro, rappello, ye vo zimpouso
Bou1	LF	y l'oudze, y vo grave, y'anme, y me tsardze, y'ètiäfe, y crève, y vo remarche, yo vo z-anme
Bou2	X/OH	y n'atsïto, y'oudz
Roch1	LFF	y'anme, y vo rouïte

V. Neuchâtel		
45. Montalchez . . .	yē pĉĉĕrò	yē* tò
46. Boudry.	ī pŷĕr	ī tŷĕz*

TP col. 340 *Je pleure*, col. 440 *Je tue*

5 a.	5 b.	5 a.	5 b.
i ĉant.	i ĉanto	i měž.	i menžo
te ĉant.	te ĉant.	te měžé	te menž.
e ĉant.	e ĉant.	e měž.	e menž.

Haefelin 1873 : 522 et 526 (5a : Boudry ; 5b : La Béroche)

On devrait pouvoir remarquer cette même variation *-o/-e* pour les verbes de la 1^{ère} conjugaison à l'imparfait, ainsi qu'au subjonctif. Toutefois, pour ce qui est de l'imparfait, nous n'avons pas relevé de formes dans les textes de Boudry. Quant au subjonctif présent, nous n'avons qu'une forme pour la Béroche et une pour Rochefort, ce qui ne permet pas une analyse pertinente.

Une variation diatopique entre la Béroche et Boudry peut aussi s'observer pour la 1SG du verbe *dire* à l'indicatif présent.

	Auteur	1SG ind. présent – <i>dire</i>
Bér11	AP	le vo dio
Bér13	ChFP(ms.)	liai dio
Bou1	LF	y te dise, y vo dise, y te dise

Une variation s'observe au niveau du radical, maintenant une consonne finale à Boudry (*-[z]*) et un radical sans consonne finale pour la Béroche. Cette variation est accompagnée d'une différence au niveau de la désinence, précédemment décrite pour les verbes de la 1^{ère} conjugaison. Alors que les deux formes, relevées chez nos témoins les plus fiables présentent un *-o* final, le texte de Louis Favre présente un *-e* final. Cette opposition est aussi relevée dans les *TP* :

V. Neuchâtel		
45. Montalchez . . .	nĕ* lĕ* dyò	
46. Boudry.	ī n lĕ dīz*	46 > dīs.

TP col. 346 *Je ne le dis* et notation divergente

Toutefois, rappelons que l'informateur de Montalchez est Jean-Pierre Porret, et une similitude entre Bér13 et les *TP* est donc normale. Toutefois, ce relevé permet de vérifier que la forme de Louis Favre n'est pas isolée. En effet, le *GPSR* (sv. *dire*) indique des attestations pour Bevaix¹⁸⁰, Corcelles, certaines communes du Val-de-Travers et du

¹⁸⁰ Dans les *Relevés Phonétiques*, avec comme témoin Mme Ribaux-Comtesse (1899-1903 : II, 6).

Val-de-Ruz, ainsi qu'en Valais. Il est donc très possible que cette variation soit diatopique, Bevaix étant à la frontière entre Boudry et la Béroche. Toutefois un corpus plus large serait le bienvenu pour le vérifier.

Enfin, nous pouvons corroborer la variation diatopique qui ressort des tableaux de Haefelin pour le verbe *vouloir* à la 1SG, à l'indicatif présent.

	Auteur	1SG ind. présent - <i>vouloir</i>
Bér11	AP	yé vouu
BevBou2	EZ	(ye veu, y veu)
Bou1	LF	y voui, y voui, y voui
Roch1	LFF	y vu, y vu, y n'vu pâ, y vu

4.	5 a.	5 b.
i vu tē veù e veù	i voüi te veù e veù	i voüu te veù e veù

Haefelin 1873: 547

Si l'on excepte la forme analogique d'Émile Zwahlen, dont nous avons discuté dans son profil (Cf. *supra* 3.6.3), la partition entre la Béroche [vvy], Boudry [vwi] et Rochefort [vu] est tout à fait observable dans nos textes.

Nos formes correspondent donc souvent à une variation diatopique déjà mise en exergue par Haefelin. Cependant nous relevons parfois aussi des variations qui donnent l'impression d'être diatopiques selon la répartition en zones des formes indiquées dans ses tableaux, mais qui pourraient être indépendantes de la géographie. Par exemple, Haefelin relève une variation qui pourrait être diatopique, par rapport à sa présentation, pour la 2SG du verbe *être* à l'indicatif présent :

5 a.	5 b.
i su ' t' e el e	i su t' i el e

Haefelin 1873 : 519 (5a : Boudry ; 5b : La Béroche)

Toutefois, le fait qu'il s'agisse de variation diatopique est discutable selon nos données. En effet, celles-ci présentent *t'i* et *t'e* à la Béroche, dans les textes de Chabloz :

	Auteur	2SG ind. présent - <i>être</i>
Bér6	FC	t'i, t'i
Mont1	FC	t'è
Bér8	FC/AP/Pht	t'è
Bér13	ChFP (ms.)	ti
Bou1	LF	t'è

Toutefois, comme nous ne pouvons pas considérer F. Chabloz comme le témoin le plus fiable, et la forme relevée pour la Béroche apparaît dans le texte de Ch.-F. Porret, qui est plutôt fiable contrairement à Chabloz. Il pourrait donc être utile, dans le cadre d'une étude plus large, de vérifier la validité des données récoltées par Haefelin.

En conclusion, nous remarquons que la variation diatopique présentée dans Haefelin par l'ensemble de ses tableaux, et confirmée – avec quelques précisions – par Urtel (1897 : 3) est aussi visible dans les textes de notre corpus. Celle-ci est observable notamment pour la 1SG ainsi que pour les 3 personnes du pluriel. Les 2SG et 3SG ne semblent pas présenter, dans notre corpus, de variation, si ce n'est pour le verbe *venir*.

5. Conclusion

Dans cette seconde partie, nous avons mis en évidence deux éléments importants. D'une part, nous avons pu confirmer que le contenu linguistique des textes en patois

neuchâtelois était, en prenant les précautions nécessaires, utilisable pour l'analyse de la langue. D'autre part, nous avons pu réaliser un état non exhaustif de la morphologie verbale, dans la langue d'un certain nombre d'auteurs.

Si tous les auteurs des textes utilisés ne présentent pas une même conservation du patois, ils sont tous utiles dans le témoignage de l'influence qu'ont les représentations sociales d'une langue sur celle-ci. Parmi tous les auteurs présentés, F. Chabloz semble être celui qui, souhaitant présenter un patois authentique selon les critères définis dans notre première partie, présente le plus de traits hyperdialectalisants. En effet, il ne se contente pas de modifier son texte, mais semble aussi, selon nos analyses, retoucher la langue d'autres textes, qu'il a édités. La comparaison avec des textes manuscrits permet de mettre au jour de fortes différences entre un texte manuscrit et un texte édité par Chabloz pour un même auteur. C'est notamment le cas, comme nous avons pu le mettre en exergue, pour la production de Ch.-F. Porret et d'A. Porret. Enfin, nous avons aussi pu remarquer que les textes mixtes ont une plus forte tendance à présenter un manque de régularité.

Malgré les formes hyperdialectalisées, les formes potentiellement francisées et certaines incertitudes graphiques qui peuvent encore rester, les formes relevées dans nos textes présentent une forte concordance avec les formes relevées par Haefelin au début des années 1870. Cette constance permet notamment de mettre en évidence que la variation diatopique est toujours présente à la fin du XIXe siècle.

Toutefois, il nous faut nuancer nos résultats. En effet, nous avons mentionné notamment l'artificialité de la reconstruction du texte de Louis Favre, dont la production témoigne de la langue de Boudry. En effet, cet auteur, bien que ne parlant pas patois, connaissait très bien les traits distinguant le patois boudrysan du patois bérothau. Ainsi, la variation diatopique mise en exergue dans nos textes peut être issue de cette reconstruction. Heureusement, les *TP* utilisent un témoin potentiellement plus fiable que L. Favre pour Boudry, permettant d'appuyer le maintien de la variation diatopique.

Une analyse exhaustive des graphies mériterait toutefois d'être réalisée. En effet, pour ce mémoire, nous nous sommes contentée de discuter et d'analyser uniquement les graphies qui nous permettaient d'éclairer la morphologie verbale. La langue mixte présente dans la production d'Émile Zwahlen mériterait notamment une étude plus approfondie, ainsi qu'une réflexion sur l'origine de cette mixité.

Conclusion générale

Par ce mémoire en deux parties complémentaires, notre objectif de base était, d'une part, de déterminer la place du patois dans la société neuchâteloise jusqu'au XIXe siècle. Il s'agissait aussi de déterminer les représentations du patois et les pratiques de cette langue. D'autre part, par une analyse d'un domaine précis de la linguistique – la morphologie verbale – nous souhaitions démontrer l'intérêt des textes en patois neuchâtelois, malgré la forte influence du français. La morphologie verbale du patois neuchâtelois, malgré des hyperdialectalisations, des analogies d'auteurs et des formes françaises présente toutefois encore la variation diatopique attendue au sein du canton. Par ailleurs, certaines de ces formes sont significatives sociologiquement, et témoignent de la situation sociolinguistique existante au moment de leur production.

Dans un premier temps, dans notre réflexion portant sur l'aspect sociolinguistique du canton de Neuchâtel au XIXe siècle, nous avons appliqué sur des sources de nature historiques des concepts sociolinguistiques. Cette démarche nous a notamment permis de dégager quatre éléments essentiels à la compréhension de la situation sociolinguistique. Tout d'abord, nous avons mis en évidence l'existence, jusqu'aux années 1820, d'une situation de diglossie. Cette situation consiste en la coexistence de deux langues dans un même endroit, qui sont réparties de manière fonctionnelle. Après cela, nous avons pu conclure que c'est certainement au cours du XIXe siècle que la diglossie a été déséquilibrée et a cessé d'être fonctionnelle, en conséquence notamment de l'industrialisation. Nous avons enfin démontré que la seconde moitié du XIXe siècle présente non plus une diglossie stable, mais une situation de dilalie, dans laquelle les locuteurs apprennent de plus en plus le français comme langue maternelle, délaissant ainsi le patois.

Dans un second temps, nous avons dégagé les représentations sociales portant sur le patois. Celles-ci correspondaient de manière générale à celles relevées dans d'autres régions de Suisse romande ou de la France. Dans ce cadre, nous avons mis en lien les représentations du patois neuchâtelois avec les idéologies langagières françaises, ces dernières étant empruntées et utilisées notamment pour justifier la reconstruction d'un patois "pur" par les éditeurs du *Patois Neuchâtelois*. Nous avons aussi amorcé une réflexion sur la manière dont les locuteurs hiérarchisaient le patois à travers les dénominations de celui-ci. Enfin, des stéréotypes, notamment l'image du paysan parlant patois, ont aussi été relevés.

Dans un troisième temps, nous nous sommes concentrée sur les pratiques langagières, c'est-à-dire l'usage qui était fait du patois. Nous nous sommes focalisée sur la rupture de transmission et sur les derniers usagers du patois. Par cette analyse, nous avons remarqué que, par sa disparition du champ oral, l'usage du patois s'était déplacé à l'écrit, bouleversant ainsi les valeurs attribuées, ainsi que la notion d'authenticité. Dès lors, le patois entre dans le patrimoine et peut être considéré comme un objet de musée.

Dans notre seconde partie, nous avons pu dégager, que la situation sociolinguistique avait un impact sur la langue, au niveau grapho-phonétique et morphologique. En effet, par la mise en place des profils linguistiques des auteurs, nous avons remarqué que certains d'entre eux, attribuant l'authenticité du patois à sa distance marquée avec le français, tendaient à s'éloigner graphiquement et morphologiquement du français. En

effet, malgré des emprunts lexicaux, les graphies se voulaient parfois différentes du français. Pour la morphologie verbale, nous avons notamment discerné des pratiques d'hyperdialectalisation ; celles-ci ne sont pas forcément volontaires, mais peuvent être la conséquence d'une connaissance assez limitée du patois. Les hyperdialectalisations sont fréquentes chez F. Chabloz, secrétaire de la Commission du patois et éditeur principal du *Patois Neuchâtelois*. Toutefois, malgré tous ces efforts pour se démarquer du français, certains textes possèdent des formes verbales françaises, notamment le futur, bien que cette hypothèse reste à étayer, ainsi que des graphies clairement françaises dans les textes des auteurs qui ne semblaient pas rejeter nécessairement le français de leur production, comme C.-F. Porret. Les textes écrits par plusieurs auteurs ou corrigés par plusieurs personnes font montre quant à eux d'une forte irrégularité graphique et morphologique.

Si on relève ces phénomènes, provenant de la situation dilalique de la fin du XIXe siècle, et démontrant que certains des auteurs de textes patois ne le parlent pas, la variation diatopique est encore observable grâce à plusieurs textes. La répartition entre un patois de la Béroche et un patois de Boudry a pu être mise en évidence. La langue de Rochefort semble quant à elle plutôt affiliée à celle du Val-de-Travers. Quant aux textes plus anciens, ils divergeaient par plusieurs traits des autres textes, permettant de voir que des éléments de variation diachronique pourraient être encore approfondis.

Malgré la longueur de notre travail, nous avons dû ignorer un grand nombre de problématiques ou de discussions intéressantes. Pour ce qui est de la sociolinguistique historique, approfondir l'interaction entre le contexte sociopolitique et les langues aurait pu enrichir notre réflexion. En effet, cela nous aurait permis de réfléchir à la notion d'identité(s). Le XIXe siècle marque une période agitée socialement et politiquement pour le canton de Neuchâtel¹⁸¹, et voir l'impact d'une part du fait de parler français sur la position sociopolitique de l'individu pourrait permettre de mieux comprendre la disparition rapide du patois. D'autre part, analyser la volonté de réappropriation, par un acte de deuil (mise à l'écrit et édition de textes), du patois, pourrait aussi témoigner d'une réaction à ces changements politiques. Cette réflexion aurait donc pu venir enrichir certaines de nos analyses sur les facteurs de la disparition du patois, en prenant en compte le système sociopolitique neuchâtelois dans notre analyse interactionnelle. Ensuite, nous aurions pu dresser des comparaisons plus systématiques entre la situation linguistique à Neuchâtel et celle d'autres cantons romands, notamment autour des questions de diglossie ou des processus de mise à l'écrit.

En ce qui concerne la morphologie verbale, une étude exhaustive des graphies serait la bienvenue pour renforcer les profils linguistiques. Ouvrir la question des hyperdialectalisations à d'autres verbes – nous n'en avons choisi qu'un échantillon – ainsi qu'à la morphologie nominale pourrait être certainement riche pour approfondir l'analyse de l'interaction entre une situation sociolinguistique et la langue.

Notons aussi que, dans le cadre d'une étude plus large, une comparaison avec les patois alentour comme les patois vaudois et oïliques serait nécessaire. Cela permettrait peut-être de répondre à certaines questions sur les emprunts – le futur par exemple. Bien

¹⁸¹ Révolutions, immigration française et surtout alémanique, changements technologiques (voir Henry 2011-2014).

entendu, pour ce faire il faudrait aussi se servir de textes plus anciens, en vue d'observer ou non si les formes supposées françaises s'y trouvent déjà.

Par ailleurs, rappelons-le, nos résultats présentent uniquement un échantillon, qu'il s'agisse de la sociolinguistique et de la morphologie. Ceux-ci ne sont, par conséquent, pas généralisables, cependant utilisables à des fins de comparaison. Il serait aussi intéressant de les approfondir grâce à un corpus plus large. En effet, plusieurs sources n'ont pas encore été dépouillées, notamment les procès-verbaux du Cercle du Sapin, rédigés en patois. Ensuite, la littérature populaire aurait aussi pu servir de témoignage indirect pour déterminer la situation sociolinguistique, de même que la presse.

Bibliographie

Ouvrages de références

ALAVAL : KRISTOL, Andres/DIÉMOZ, Federica (dir.), *Atlas linguistique audiovisuel des dialectes francoprovençaux du Valais romand*, en ligne, URL : <http://ALAVAL.unine.ch/>

ALF : GILLIÉRON, Jules/EDMONT, Edmond, (1902-1910), *Atlas linguistique de la France*, Paris : H. Champion.

DHS : *Dictionnaire historique de la suisse*, consulté en ligne, URL : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/>

DLSL : DUBOIS, Jean (dir.), (2012), *Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse.

GAUCHAT, Louis, JEANJAQUET, Jules et TAPPOLET, Ernst, (1899-1903), *Relevés phonétiques de 386 localités de la Suisse romande et des régions limitrophes*. 51 cahiers manuscrits et plusieurs liasses de feuilles au Bureau du Glossaire.

GAUCHAT, Louis/JEANJAQUET, Jules/TAPPOLET, Ernst, (1925), *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*. Relevés comparatifs d'environ 500 mots dans 62 patois-types, Neuchâtel : Glossaire des Patois de la Suisse romande.

GPSR : *Glossaire des patois de la Suisse romande*, fondé par L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet, Genève, Droz, 1924-, consulté en ligne, URL : <http://gaspar.unine.ch/apex/f?p=101:1:27537492733934>

FEW : WARTBURG, Walther von, (1928-2003) *Französisches etymologisches Wörterbuch: eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, Bonn/Basel/Lichtenhahn : F. Klopp/Helbing/Zbinden.

MESURE, Sylvie/SAVIDAN, Patrick (dir.), (2006), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris : PUF.

PYTHON, Fabien, *et al.*, (2018), *Glossaire des Patois de la Suisse romande : guide et complément*, Genève : Droz

TLFi : *Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, en ligne, URL : <http://www.atilf.fr/tlfi>

Sources primaires

Éditées

AUGÉ, Claude, (1898), *Nouveau Larousse illustré : dictionnaire universel encyclopédique*, Paris : Larousse.

CORNU, J., (1913), « Une langue qui s'en va. Quelques observations sur un recueil de morceaux en patois vaudois », *Bulletin du Glossaire*, pp. 40-53.

Courrier du Vignoble et feuille d'avis du District de Boudry : journal distribué gratuitement le mardi, le jeudi et le samedi dans tous les ménages du District, Colombier : Impr. Girardbille & Peytieu, Samedi 24 juin 1899/ Jeudi 27 juillet 1899

DARMESTER, Arsène/HATZFELD, Adolphe, (1895), *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours : précédé d'un Traité de la formation de la langue...*, Paris : C. Delagrave.

Feuille d'Avis de Neuchâtel, Neuchâtel : Imprimerie Wolfrath, en ligne, URL : http://www.lexpressarchives.ch/olive/apa/swissnp_fr/#panel=home

FAVRE, Louis, (1901), « Ma vie d'étudiant », *La Suisse libérale*, jeudi 7 mars, n°55, p.1

GATTEL, Claude-Marie, (1857), *Dictionnaire universel de la langue française*, 9^e édition, Paris /Vevey : J.-B. Clarey /G. Blanchoud.

GUILLEBERT, Alphonse, (1825), *Le dialecte neuchâtelois : dialogue entre Mr. Patet et Mlle. Raveur, sa cousine*, Neuchâtel : imprimerie Wolfrath.

LITTRÉ, Emile, (1886), *Dictionnaire de la langue française*, Paris : Librairie Hachette.

MATILE, George-Auguste (ed.), (1841), *Musée historique de Neuchâtel et Valangin*, T. 1, Neuchâtel : imprimerie Petitpierre.

PN : Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel (SHAN), (1894), *Le Patois neuchâtelois*. Recueil de morceaux en prose et en vers, écrits par divers auteurs du pays et choisis par le comité nommé par la société cantonale d'histoire le 13 octobre 1892, Neuchâtel : imprimerie Wolfrath

Manuscrits

Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel (BPUN) :

Carnets de notes de Louis Favre. années 1892-1895.

Archives de la SHAN, enveloppe « Commission du patois ».

Glossaire de Patois de la Suisse Romande (GPSR) :

Gauchat Louis, Mots et textes relevés dans diverses localités du district de Boudry et du Val-de-Ruz. Extrait de presse divers en patois. 1899.

La tisanna de Champion. Bail de l'esprit à foison. 1807.

Porret Charles Frédéric, Brouillon de petites anecdotes et vieux contes en patois. Souvenirs du père Charles. Fleurier Juin et Juillet 1915.

Lettre d'Auguste Porret : Monsieur Djean Louis. Lettre en patois adressée à Jean-Louis et signée « na bouuandaire : une lessiveuse ». Patois des Prises de Gorgier. 1896.

Archives de l'Etat de Neuchâtel (AEN)

Fonds Charles-Eugène Tissot, Lettre de Mme Clémentine Digier-Ruet. 29 janvier 1896.

Fonds Fritz Chabloz, Lettres de Louis Favre.

Fonds Fritz Chabloz, Lettre d'Oscar Huguenin.

Fonds Fritz Chabloz, Lettre de Charles-Eugène Tissot.

Archives de la Chaux-de-Fonds :

Fonds du Cercle du Sapin, document n°41 – 104 Dossier thématique : Règlements du Cercle du Sapin.

Sources secondaires

ALBY, Sophie, (2013), « Alternances et mélanges codiques », in J. Simonin/ S. Wharton (dir.), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts* (43-77), Lyon : ENS Editions

APPELBAUM, Barbara, 2010, « Chapter 4. Quadrant III – Non-material aspects of the object » in : B. Appelbaum, *Conservation. Treatment. Methodology*, pp. 65-119.

AQUINO WEBER, Dorothée/COTELLI KURETH, Sara/NISSILLE, Christel, (2019), « Contact entre patois et français en Suisse romande de 1800 à 1970 : l'unilinguisme revisité », à paraître.

AVENNE, Cécile von den, (2013), « écrits plurilingues », in J. Simonin/S. Wharton (dir.), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts* (43-77), Lyon : ENS Editions.

BERCHTOLD, Elisabeth, (2014), « La polyglossie au XVe siècle à Morat », in D. Aquino-Weber/F. Diémoz *et al.* (éds.), *"Toujours langue varie..." : mélanges de linguistique historique du français et de dialectologie galloromane offerts à M. le Professeur Andres Kristol par ses collègues et anciens élèves* (323-328), Genève : Droz.

BERT, Michel, (2006), « Degré de compétence des locuteurs et types d'interférences linguistiques dans une zone frontière entre le francoprovençal et l'occitan (le Pilat, Loire, France) », in *Diglossie et interférences linguistiques : néologismes, emprunts, calques : actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'études francoprovençales : Saint-Nicolas, 17-18 décembre 2005* (57-69), Aoste : Centre d'études francoprovençales "René Willien".

BILLIEZ, Jacqueline, (2004), « Et il fallut apprendre à étudier les représentations », in L. Gajo/M. Matthey/C. Oesch-Serra, *Un parcours au contact des langues* (253-256), Paris : Didier.

BLANCHET, Philippe, (2012), *La linguistique de terrain, méthode et théorie : une approche ethnosociolinguistique de la complexité*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

BLANT, Jean-Daniel, (2004), *Louis Favre, 1822-190. Témoin de son temps*, La Chaux-de-Fonds : Ed. de la Girafe - Musée d'histoire naturelle.

BOYER Henri, (2000), « Ni concurrence, ni déviance : l'unilinguisme français dans ses œuvres », *Lengas* 48, pp. 89-101.

BOYER, Henri, (2001), « L'"unilinguisme" français contre le changement sociolinguistique », *TRANEL : travaux neuchâtelois de linguistique* 34/35, pp. 383-392.

BURGER, Michel, (1979), « La tradition linguistique vernaculaire en Suisse romande : les patois », in R. Chaudenson/G. Manessy/A. Valdman, *Le français hors de France* (259-266), Paris : H. Champion.

CERTEAU, Michel/JULIA, Dominique/REVEL, Jacques, (2002), *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Paris : Gallimard.

CHISS, Jean-Louis, (2011), « Les linguistes du XIXe siècle, l'« identité nationale » et la question de la langue », *Langages* n°182 : *Théories du langage et politique des linguistes*, pp. 41-53.

COP, Raoul, (1990), *1853-1876 : La Chaux-de-Fonds vue par Charles-Eugène Tissot*, Neuchâtel : Nouvelle revue neuchâteloise.

COSTA, James/LAMBERT, Patricia, Lambert/TRIMAILLE, Cyril, (2012), « Idéologies, représentations et différenciations sociolinguistiques : quelques notions en question », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique* 6, [en ligne, 26.07.19] URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00801009>

COTELLI, Sara, (2009), « Sociolinguistique historique : un tour d'horizon théorique et méthodologique », in D. Aquino Flores-Weber/S. Cotelli/A. Kristol (éds.), *Sociolinguistique historique du domaine gallo-roman : enjeux et méthodologies* (3-24), Bern : Peter Lang.

COTELLI KURETH, Sara, (2015), *Question jurassienne et idéologies langagières : langue et construction identitaire dans les revendications autonomistes des minorités francophones (1959-1978)*, Neuchâtel : Éditions Alphil - Presses universitaires suisses.

DEMOUGIN, Jacques (dir.), (1987), « Romantisme », in *Dictionnaire de la littérature française et francophone* (1235-1242), tome 3, Paris : Librairie Larousse.

DIÉMOZ, Federica/KRISTOL, Andres, (2018), « Préface : Atlas Linguistique audiovisuel du francoprovençal valaisan. Questions de morphologie et de syntaxe », Neuchâtel [en ligne, 26.07.19] URL :

http://alaval.unine.ch/uploads/alaval_docs/Pre%CC%81face-Intro%20V2%202018.pdf

ESCOFFIER, Simone, (1990), « Le français dans la littérature dialectale, à Lyon, du XVI^e au XVIII^e siècle », in S. Escoffier/J.-B. Martin (éds.), *Travaux de dialectologie gallo-romane* (152-170), Lyon : Institut Pierre Gardette.

FABRE, Daniel (2011), « D'une ethnologie romantique » in D. Fabre (éd.), *Savoirs romantiques* (5-75), Nancy : Presses universitaires de Nancy

FAVRE, Maurice, (1905), « Oscar Huguenin. 1842-1903 », *Musée Neuchâtelois*, pp.3-5.

FISHMAN, Joshua A., (1965), « Who speaks what language to whom and when », *La Linguistique* 1(2), pp.67-88.

GAUCHAT, Louis, (1908) « Langue et patois de la Suisse romande », in C. Knapp/M. Borel/V. Attinger (dir.), *Dictionnaire géographique de la Suisse* (259-267), tome 5, Neuchâtel : Attinger.

GAUCHAT, Louis/JEANJAQUET, Jules, (1912-1920), *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, 2 vol., Neuchâtel : Attinger frères

GRÜNER, Laure/WYSSBROD, Adrien, (2014), « Deux textes en patois neuchâtelois de Bernard de Géliou », in F. Diémoz/D. Aquino Flores-Weber, *et al.* (éd.), *"Toujours langue varie..." : mélanges de linguistique historique du français et de dialectologie gallo-romane offerts à M. le Professeur Andres Kristol par ses collègues et anciens élèves* (265-272), Genève : Droz.

HAEFELIN, François, (1873), « Die romanischen Mundarten der Südwestschweiz : I. : die Neuenburger Mundarten », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen*, Bd. 21, Berlin : F. Dümmler, pp. 289-340/481-548.

HENRY, Philippe/JELMINI, Jean-Pierre (dir.), (2011-2014), *Histoire du Pays de Neuchâtel. T. 2, De la Réforme à 1815*, Neuchâtel : Ed. Alphil-Presses universitaires suisses.

HUBSCHMIED, Johann Ulrich, (1914), *Zur Bildung des Imperfekts im Frankoprovenzalischen. Die V-Losen Formen mit Untersuchungen über die Bedeutung der Satzphonetik für die Entwicklung der Verbalformen*, Halle : Verlage von Max Niemeyer.

HULL, Alexander, (1994), « Des origines du français dans le Nouveau Monde » in R. Mougeon/E. Beniak (éds.), *Les origines du français québécois* (183-199), Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval.

JABLONKA, Frank, (2014), « 13.3 Le francoprovençal », in R. Klump, *Manuel des langues romanes* (510–534), Berlin : De Gruyter.

JAQUENOD, Fernand, (1931), *Essai sur le verbe dans le patois de Sottens*, Lausanne : Librairie Payot.

KIBBEE, Douglas A., (2001), « Le patois dans l'histoire de la langue française selon le dictionnaire de Littré », *L'information grammaticale* 90, pp. 68-72.

KILANI-SCHOCH, Marianne/DRESSLER, Wolfgang U, (2005), *Morphologie naturelle et flexion du français*, Tübingen : G. Narr Verlag.

- KRISTOL, Andres, (1998), « Que reste-il des dialectes gallo-romans de Suisse romande ? », in J.-M. Eloy, *Evaluer la vitalité : variétés d'oil et autres langues. Actes du colloque international "Evaluer la vitalité des variétés régionales du domaine d'oil" 29-30 nov. 1996* (101–114), Publications du Centre d'études Picardes de l'Université de Picardie. Amiens : Université de Picardie.
- KRISTOL, Andres, (2006), « Le passage au français : garantie du maintien de la "romanité" de la Suisse romande », *Forum Helveticum* 15, pp. 150-155.
- KRISTOL, Andres, (2009), « Textes littéraires et sociolinguistique historique : quelques réflexions méthodologiques » in D. Aquino Flores-Weber/S. Cotelli/A. Kristol (éds.), *Sociolinguistique historique du domaine gallo-roman : enjeux et méthodologies* (25-46), Bern : Peter Lang.
- KRISTOL, Andres, (2013), « Regards sur le paysage linguistique neuchâtelois (1734-1849). Le témoignage sociolinguistique des signalements policiers », in A. Gendre/A. Kamber, *et al.* (éd.), *Des mots rayonnants, des mots de lumière : mélanges de littérature, d'histoire et de linguistique offerts au professeur Philippe Terrier* (277-296), Neuchâtel/Genève : Université de Neuchâtel/Droz.
- KRISTOL, Andres, (2016), « Francoprovençal », in A. Ledgeway/M. Maiden (éds.), *The Oxford guide to the Romance Language* (350–362), Oxford : Oxford University Press.
- KNECHT, Pierre, (1971), « Morphologie, syntaxe et formation des mots en francoprovençal moderne : état des travaux et perspectives de recherche », in F. Voillat/S. Marzys (éds.), *Actes du colloque de dialectologie francoprovençale de 1969* (103-115), Neuchâtel/Genève : Université de Neuchâtel/Droz.
- LARTHOMAS, Pierre, (1994) « Théories linguistiques de l'école romantique : le cas de Victor Hugo », *Romantisme* 24(86), pp.67-72.
- LAVALLAZ, L. de, (1935), *Essai sur le patois d'Hérémence (Valais-Suisse). Phonologie, morphologie, syntaxe, folklore, textes et glossaire*, Paris : Droz
- LÜDI, G., (1990), « Französisch : Diglossie und Polyglossie/Diglossie et polyglossie », in M. Metzeltin/C. Schmitt (éds.), *LRL* 5/1, pp. 307-334.
- LYON-CAËN, Judith, (2017), « Les "savoirs romantiques" de Daniel Fabre », *L'Atelier du Centre de Recherches historiques* [en ligne, 26.07.19] URL : <http://journals.openedition.org/acrh/7551> ; DOI : 10.4000/acrh.7551
- MAÎTRE, Raphaël, (2003), « La Suisse romande dilalique », *Vox Romanica* 62, pp. 170-181.
- MALRIEU, Denise, (2004), « Linguistique de corpus, genres textuels, temps et personnes », *Langages* 155, pp. 73-85.
- MARCHELLO-NIZIA, Christiane, (2006), « Mécanismes et processus de changement », in *Grammaticalisation et changement linguistique* (77-101), Bruxelles : De Boeck.
- MARINONI, Virginia, (2013), « Enseignement du français et Réforme à Neuchâtel au XVIe siècle », in A. Gendre/A. Kamber *et al.* (éds.), *Des mots rayonnants, des mots de lumière : mélanges de littérature, d'histoire et de linguistique offerts au professeur Philippe Terrier* (179-201), Neuchâtel/Genève : Université de Neuchâtel/Droz.
- MARTIN, Jean-Baptiste, (2013), « Le francoprovençal », in G. Kremnitz *et al.* (éds.) *Histoire sociale des langues de France* (489–501), Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- MASSOT, Benjamin/ROWLETT, Paul, (2013), « Le débat sur la diglossie en France : aspects scientifiques et politiques », *French Studies* 23, pp. 1-16.

MATTHEY, Marinette, (2016), « Alphonse Guillebert (1792-1861) : un témoin du paysage sociolinguistique neuchâtelois », in C. Alén Garabato, *et al.* (éds.), *Rencontres en sciences du langage et de la communication. Mélanges offerts à Henri Boyer par ses collègues et amis* (135-146), Paris : L'Harmattan.

MATTHEY, Marinette/MEUNE, Manuel, (2012), « Le francoprovençal en Suisse : genèse, déclin, revitalisation », *Revue transatlantique d'études suisse*.

MAURER, Bruno/RACCAH, Pierre-Yves, (1998), « Présentation : linguistique et représentation(s) », *Cahiers de praxématique* 31 (*Linguistique et représentation*), pp. 3-11.

MERLE, René, (1991), *Une naissance suspendue : l'écriture des "patois" : Genève, Fribourg, Pays de Vaud, Savoie : de la pré-Révolution au Romantisme*, La Seyne : Société d'études historiques du texte dialectal.

MERLE, René, (1992), « Les publications "patoises" dans les révolutions de Genève : une originalité historique au temps des Lumières », *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève* 22, pp. 33-51.

MOORE, Danièle/BROHY, Claudine, (2013), « Identités plurilingues et pluriculturelles », in J. Simonin/S. Wharton (dir.), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts* (289-315), Lyon : ENS Editions.

PANNATIER, Gisèle, (1988), *Morphologie verbale du patois d'Evolène*, mémoire de licence présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Fribourg (Suisse).

PASQUINI, Pierre, (1988), « Le Félibrige et les traditions », *Ethnologie française* 18(3), pp. 257-266.

PERRENOUD, Jean-Paul (dir.), (2009), *Les Ponts-de-Martel. Passé-Présent*, Hauterive : Gilles Attinger.

PETIT, Bruno, (2016), « Quand les considérations politiques et les représentations idéologiques interviennent sur les pratiques linguistiques : l'exemple du Dialogue sur l'Assemblée nationale entre Jaquet & Jean-Marc de Charles », *Siècles* 43 (*Transferts culturels et politiques entre révolution et contre-révolution en Europe (1789-1840)*), [en ligne, 31 mai 2019], URL : <http://journals.openedition.org/siecles/3016>

PETITJEAN, Cécile, (2009), *Représentations linguistiques et plurilinguisme*, thèse soutenue à l'Université de Neuchâtel.

PEYRE, Henri M., (1979), *Qu'est-ce que le romantisme ?* Paris : PUF.

PICOCHÉ, J., (1979), *Précis de morphologie historique du Français*, Paris : Nathan.

REUSSER-ELZINGRE, Aurélie, (2018), *Editer et transmettre un patrimoine linguistique et culturel suisse. Contes et légendes en dialecte oilique collectés par Jules Surdez (XIX-XXèmes siècles)*, Thèse présentée à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel.

RUBIO, Clémentine, (2016), « Vers une sociolinguistique historique », *Revue de sociolinguistique en ligne*, épistémologie et histoire des idées sociolinguistiques, pp.38-52, [en ligne, 15 février 2019] URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01378614>

SAINT-GÉRAND, Jacques-Philippe, (2009), « Entre (t)erreur et faute, trémulations de la langue et police du langage (1794-1870) », *Romantisme* 146, pp. 9-24.

SCHLUP, Michel (dir.), (2001), *Biographies neuchâteloises, tome 3. De la Révolution au cap du XXe siècle*, Hauterive : Gilles Attinger.

[SCHÜLE, Ernest], (1983), *Dialectologie, histoire et folklore : mélanges offerts à Ernest Schüle pour son 70e anniversaire*, Berne : Francke.

SKUPIENS DEKENS, Carine, (2013), « La situation linguistique en Suisse romande au moment de la Réforme : l'exemple de Neuchâtel », in A. Gendre/A. Kamber *et al.* (éds.), *Des mots rayonnants, des mots de lumière : mélanges de littérature, d'histoire et de linguistique offerts au professeur Philippe Terrier* (263-276), Neuchâtel/Genève : Université de Neuchâtel/Droz.

TABOURET-KELLER, Andrée, (1982), « Entre bilinguisme et diglossie. Du malaise des cloisonnements universitaires au malaise social », *La Linguistique* 18/1 (*Bilinguisme et diglossie*), pp. 17-43.

TABOURET-KELLER, Andrée, (2006), « A propos de la notion de diglossie. La malencontreuse opposition entre « haute » et « basse » : ses sources et ses effets », *Langage et société*, n°118, pp.109-128

TORT, Patrick, (1979), « L'histoire naturelle des langues. De Darwin à Schleicher », *Romantisme* 25-26 (*Conscience de la langue*), pp. 123-156.

TRIMAILLE, Cyril/MATTHEY, Marinette, (2013), « Catégorisations », in J. Simonin/ S. Wharton (dir.), *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts* (95-122), Lyon : ENS Editions.

TUAILLON, Gaston, (1972), « Le francoprovençal : progrès d'une définition », *Travaux de linguistique et de littérature*, 294-339.

TUAILLON, Gaston, (2001), « Introduction », in *La littérature en francoprovençal avant 1700* (8-28), Grenoble : Ellug.

TUAILLON, Gaston, (2007), *Le francoprovençal, Quart (Vallée d'Aoste) : Musumeci.*

URTEL, Hermann, (1897), *Beiträge zur Kenntnis des Neuchateller Patois : Vignoble und Béroche*, Darmstadt : G. Otto's Hof-Buchdruckerei.

VIGIER, Philippe, (1979), « Diffusion d'une langue nationale et résistance des patois en France au XIXe siècle », *Romantisme* 25-26, pp.191-208.

VURPAS, Anne-Marie, (1993), « Peut-on observer l'émergence de koinès dialectales en francoprovençal de France depuis le XVIe siècle à nos jours ? », in P. Knecht/Z. Marzys/D. Destraz (éds.), *Écriture, langues communes et normes : formation spontanée de koinès et standardisation dans la Galloromania et son voisinage. Actes du colloque tenu à l'Université de Neuchâtel du 21 au 23 septembre 1988* (171-184), Neuchâtel/Genève : Université de Neuchâtel/Droz.

Webographie

Patoisvaudois.ch (AVAP) : (24.07.19)

<http://www.patoisvaudois.ch/>

Pour le site de l'Amicale des Patoisants de Savigny - Forel:

<http://www.patoisvaudois.ch/l-amicale-des-patoisants-de-savigny---forel.html>

Archives de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds (BVCF): (24.07.19)

<http://bvcf.ch/bvcf/patrimoine/archives-fonds-speciaux/Pages/archives-fonds-speciaux.aspx>

Pour le Cercle du Sapin :

<http://bvcf.ch/bvcf/patrimoine/archives-fonds-speciaux/archives-associations/Pages/le-cercle-du-sapin.aspx>

MAH Genève : (25.07.19)

<http://www.ville-ge.ch/musinfo/bd/mah/collections/index.php>

Le patois neuchâtelois

2. Annexes

Joanna Pauchard
Soutenu en août 2019

Mémoire de Master en linguistique historique et philologie françaises

Table des matières

Table des matières.....	1
Annexe 1 : Transcription de documents d'archives.....	5
AEN - Fond Fritz Chabloz.....	5
Lettres de Charles-Eugène Tissot à Fritz Chabloz	5
Ms. 1 - Lettre du 29 mai 1894 (1 f°)	5
Ms.2 - Lettre du 18 février 1895	5
Ms.3 - Lettre du 12 juillet 1895	5
Lettres d'Oscar Huguenin	6
Ms.4 - Carte non datée	6
Ms.5 - Lettre de 3 f° non datée.....	6
Ms.6 - Lettre sur 2 colonnes, non datée	6
Ms.7 - Lettre r-v non datée	7
Ms. 8 - Lettre non datée	7
Ms.9 - Lettre non datée	7
Ms. 10 – Lettre à Louis Favre, non datée (1895) de 4 p.....	7
Ms. 11 - Lettre non datée (2 p.).....	8
Ms. 12 - Lettre du 30 octobre 1887	9
Ms. 13 - Carte du 19 – VII – 1894.....	9
Ms. 14 - Lettre du 1er décembre 1894, 4 p.	9
Ms. 15 - Carte r-v non datée.....	10
Ms. 16 - Lettre du 11 – VII – 95	10
Lettres de Louis Favre	10
Ms. 17 - Carte du 3 juillet 1893	10
Ms. 18 - Circulaire du 26 –VII -1893.....	10
Ms. 19 - Lettre du 14 mai 1894, 4 p.	11
Ms. 20 - Carte du 19 mai 1894.....	11
Ms. 21 - Lettre du 9 juin 1894, 2 p.	11
Ms. 22 - Lettre du 21 juillet 1894, 4 p.	12
Ms. 23 - Carte du 10 août 1894.....	12
Ms. 24 - Carte du 15 août 1894.....	12
Ms. 25 - Lettre du 17 août 1894, 1 p.	12
Ms. 26 - Carte du 29 octobre 1894	13
Ms. 27 - Carte du 6 novembre 1894.....	13
Ms. 28 - Lettre du 11 nov. 1894.....	13
Ms. 29 - Carte du 25 novembre 1894.....	13
Ms. 30 - Lettre du 7 décembre 1894, 4 p.....	14
Ms. 31 - Carte du 14 décembre 1894	15
Ms. 32 - Carte du 14 décembre 1894 (2e)	15
Ms. 33 - Lettre du 20 décembre 1894, 3 p.....	15
Ms. 34 - Lettre du 16 janvier 1895, r-v	16
Ms. 35 - Lettre du 27 janvier 1895, r-v	16
Ms. 36 - Carte du 8 février 1895.....	17
Ms. 37 - Carte du 12 février 1895.....	17
Ms. 38 - Carte du 22 février 1895.....	17
Ms. 39 - Lettre du 7 mars 1895, 4 p.	17
Ms. 40 - Lettre du 15 mars 1895, r-v.....	18
Ms. 41 - Lettre du 26 mars 1895.....	18
Ms. 42 - Lettre du 2 avril 1895, 3 p.....	19
Ms. 43 - Lettre du 14 mai 1895, 4 p.	19
Ms. 44 - Lettre du 20 mai 1895, 4 p.	19
Ms. 45 - Carte du 9 juillet 1895	19
Ms. 46 - Carte du 9 janvier 1896	20

Fond Charles-Eugène Tissot	20
Ms. 47 - Lettre du 29 janvier 1896, signée Clémentine Digier-Rust, 4 p.	20
Archives de la SHAN.....	20
PV des séances de la commission du patois.....	20
Ms. 48 - PV « Commission du patois neuchâtelois » 3 p.....	20
Ms. 49 - PV : Commission du Patois neuchâtelois –du 2 novembre 1893	21
Ms. 50 – PV « Commission du patois neuchâtelois. 3 ^e séance » 4 p.....	22
Ms. 51 - Article manuscrit de Ch. Eug. Tissot, 3 folios r-v.	24
Ensemble de circulaires.....	25
Ms. 52 - Circulaire du 18 avril 1894	25
Ms. 53 - Circulaire non datée	26
Annexe 2 : Transcription des manuscrits en patois.....	27
Lettre de Auguste Porret : Monsieu Djean Louis.....	27
<i>La tisanna de Champion. Bail de l'esprit à foison. 1807.....</i>	28
Porret Charles Frédéric, <i>Brouillon de petites anecdotes et vieux contes en patois.</i>	32
N°1 On souvenir de mon serviço militéro. Teri donc tot pian.....	32
N°2 La travercha dou lé de Netsati per Djean Brelu.....	32
N°3 Lo premi voyadzo in tsemin de fé de la Judith à Boertzeliion.....	33
N°4 Commin la vilhio Dzozié au Moartsau avai comprai la liberta de la presse	34
N°5 Lo cemetairo. Ion dai vilhio souvenir dau père Tscharles.	36
N°6 Na vesita dau roi de Prusse din sa principauta de Netsati	36
N°7 L'abro de la liberta à Montaltzi, in dize-voue-cent-quarante-voue.	37
N°8 Na petita veria à la Bétrotze au mai d'Octobre de l'an mil-neu-cent-	38
quatorze.	38
N°9 É n'assimbiaïe dau conseil de quemena dau petit veladzo de X. –	38
Fou de djouïo lo matin, fou de colére et de radze lo vipro	38
N°10 Lo dîna de Pâques de noutro syndic.....	39
N°11 Lo pesson à l'Henri à la Susette de l'Invé.....	40
N°12 Ce lo djui que va dinse	40
Annexe 3 : Données sur les locuteurs.....	42
Tableaux des locuteurs.....	42
Traitement des données	46
Annexe 4 : Analyse de morphologie verbale	49
Formes nominales.....	50
Infinitif	50
Infinitif passé.....	51
Participes passés	51
Participes présents	52
Gérondif	52
Impératif.....	52
Indicatif présent.....	53
Indicatif passé composé	57
Passé surcomposé	59
Futur simple.....	59
Construction de futur analytique	60
Futur antérieur	60
Imparfait	60
Plus-que-parfait	63
Passé simple	65
Passé antérieur.....	66
Conditionnel présent	66
Conditionnel passé	67

Subjonctif présent, passé et imparfait	68
Extraits des textes	69
Texte 1: Bér1 – recueilli par Fritz Chabloz.....	69
Texte 2: Bér2 – recueilli par Fritz Chabloz.....	69
Texte 3: Bér3 – recueilli par Fritz Chabloz.....	69
Texte 4: Bér4 – Jean-Pierre et Charles Porret-Bindith.....	69
Texte 5: Bér5 – Fritz Chabloz	71
Texte 6: Bér6 – Fritz Chabloz	72
Texte 7: Ne1 – Demoiselle Détrety	73
Texte 8: Ne2 – Anonyme	74
Texte 9: Bér7 – Auguste Porret et Fritz Chabloz	76
Texte 10: Bou1 – Louis Favre.....	77
Texte 11: Bér8 – Auguste Porret, Alphonse Pierrehumbert, Fritz Chabloz.....	81
Texte 12: Bou2 - Anonyme	85
Texte 13: Bér9 – Fritz Chabloz	86
Texte 14: Fres1 – Fritz Chabloz	86
Texte 15: BevBou1 – Emile Zwahlen	86
Texte 16: Mont1 – Fritz Chabloz	86
Texte 17: BevBou2 – Emile Zwahlen	87
Texte 18: Bér10 – Fritz Chabloz	88
Texte 19: Bér11 – Auguste Porret.....	89
Texte 20: Roch1 – Louis-Frédéric Robert-Favre	90
Texte 21: StA1 – Fritz Chabloz.....	92
Texte 22: Gor1 – recueilli par Fritz Chabloz	93
Texte 24: Vign1 - anonyme.....	95
Texte25: Bér13 – Charles-Frédéric Porret	98
Bér13-1	98
Bér13-2.....	98
Bér13-3	98
Bér13-4.....	100
Bér13-5.....	101
Bér13-6.....	102
Bér13-7.....	103
Bér13-8.....	103
Bér13-9.....	104
Bér13-10.....	105
Bér13-11.....	106
Bér13-12.....	106
Texte 26: Bér14.....	107
Texte 26: Bér15 – Auguste Porret.....	108
Texte 27: Bér16 – Mme Robert-Comtesse.....	109
Annexe 5 : tableaux des verbes analysés	110
1 ^{ère} conjugaison – formes nominales.....	110
Infinitifs (a).....	110
Infinitifs (b).....	110
Participe passé	111
Gérondif et participe présent	111
2 ^e conjugaison – formes nominales.....	112
Infinitif, participe passé et participe présent/gérondif.....	112
3 ^e conjugaison – formes nominales	112
Infinitif.....	112
112	
Participe passé et participe présent/gérondif.....	113
Indicatif	113
Présent	113

1ère conjugaison.....	113
2 ^e conjugaison.....	115
ALLER.....	116
FAIRE 117	
DEVOIR.....	117
DIRE 118	
\$àPOUVOIR / VOULOIR / SAVOIR.....	118
ÊTRE 119	
AVOIR.....	121
Imparfait.....	123
1 ^{ère} conjugaison.....	123
2 ^e conjugaison.....	124
FAIRE 124	
DEVOIR.....	125
DIRE 125	
POUVOIR / VOULOIR.....	126
ÊTRE 126	
AVOIR.....	127
Passé simple.....	129
Futur simple et conditionnel présent.....	131
Subjonctif présent et/ou imparfait.....	133
Annexe 6 : Exemple du manuscrit de Charles-Frédéric Porret.....	135

Annexe 1 : Transcription de documents d'archives

Nous proposons une transcription sélective des documents d'archives que nous avons consulté pour notre mémoire. Seuls les passages utiles pour répondre aux problématiques de notre mémoire sont transcrits.

Conventions de transcription

[-] : mot ou lettres indéchiffrables

[mot, morceau de mot] : difficulté de lecture et restitution

[...] : passages ou phrases coupées

[1 ; 2] : changement de page ou de folio

Mot : mot souligné dans le manuscrit

AEN - Fond Fritz Chabloz

Lettres de Charles-Eugène Tissot à Fritz Chabloz

Ms. 1 - Lettre du 29 mai 1894 (1 f°)

[...] Il me reste à vous souhaiter, mon cher collègue, tout le courage et la persévérance voulus pour amener à bonne fin notre œuvre. Vous êtes bien à la hauteur de la tâche, & nul dans la Commission n'était mieux qualifié que vous pour étudier & rassembler méthodiquement ces vieux débris de notre passé neuchâtelois. [...]

Ms.2 - Lettre du 18 février 1895

[...] Le document patois en question provient de votre serviteur ; je l'ai reçu il y a une 20^{ne} d'années, j'ignore de qui, alors que j'avais adressé dans vos journaux un appel pour la cueillette de pièces [écrites] dans le vieil idiome. Le titre signifie... le mot de Cambronne¹, avec l'adjonction de rie : – c'est une chanson ironique évidemment composée par un républicain pour se moquer de nos bons Royaux ; elle doit dater de l'époque du fameux pèlerinage de Sigmaringen, en 1853, sauf erreur, & je me rappelle fort bien en avoir entendu fredonner le refrain sur l'air de la chanson : « Bon voyage ! chez Dumollet ! » – La transcription en est tout à fait défectueuse, ce qui rend inintelligible certains passages.

Or, cher ami, vous êtes dans l'erreur lorsque vous croyez que je connais à fond nos patois de la Montagne ; le patois n'a jamais été parlé par mes parents lorsque j'étais enfant, & le peu que j'en sais résulte d'études faites fort tard, à plus de 40 ans, ce qui n'est pas peu dire. C'est pourquoi, voici ce que je vous propose : c'est d'envoyer ce fragment de papyrus à notre collègue, M. Landry, qui a quelques années de [2] plus que moi, qui a vu tous les événements contemporains de 48 ainsi que les subséquents, & qui [pourra] sans aucun doute vous renseigner sur Henri le Brévinier & sur le Ministre chansonné. En outre il lui sera certainement facile de rétablir les mots mal orthographiés afin de faire ressortir la signification de cette [pièce] qui a certainement quelque valeur, au point de vue de nos anciens mœurs politiques, mais que naturellement l'on ne peut publier. [...]

Ms.3 - Lettre du 12 juillet 1895²

Très cher ami. Continuation du bombardement. Vous avez reçu mes lignes tracées ce matin à l'aube : dans ma boîte à chicane j'ai trouvé l'[-] que je vous expédie pour faire vos délices. Ma foi ! je chante toujours le même refrain ; comme je ne rédige pas le volume, c'est sur vous que je dois forcément retomber. [...]

¹ Périphrase signifiant « merde » (*TLFi sv. mot*).

² Fonds Fritz Chabloz.

Lettres d'Oscar Huguenin

Ms.4 - Carte non datée

Mon cher Fritz,

Il paraît que l'onlire du toit, c'est non le faîte, mais le bord – du cheneau au faîte – sur lequel en place des pierres pour retenir les bardeaux. Il faudrait donc, dans ma traduction remplacer faîte par bord et ajouter en note : – l'onlire ou onlière est le bord du toit des maisons du Jura, où sur la première rangée de bardeaux, on place des pierres pour les retenir et empêcher le vent de les soulever.

Tu as bien traduit boula de pé par boule de poix ; je te fais amende honorable. M. Vuille écrit boulta de pé (littéralement petite boulet, boulette.) En revanche, la pésa que la dulcinée met dans le toupet de son galant, c'est de l'empois, de l'amidon.

N'est-ce pas un homme précieux que M. Adolphe Vuille, autrement dit « le petit Adolphe » ?

Mes Amitié,

Oscar Huguenin

[PS] Ls Favre a trouvé charmante l'anecdote du tchevri. Te l'ai-je dit ?

Ms.5 - Lettre de 3^o non datée

Mon cher Fritz,

Voilà les lacunes comblées, grâce à mon vieux conseiller. Tu verras par les annotations qu'il a faites au crayon (créon) sur mon questionnaire, qu'il est très compétent en la matière, s'il n'est pas fort sur l'orthographe française. Remarque qu'il emploie encore l'o aux imparfaits ; j'avois. C'est qu'il est du commencement du siècle. – Je vois d'après tes indications qu'il y a une correction à faire à un de mes morceaux où j'ai dit : totè chossè d'affaire ; il faut donc sochè. Mais je ne me souviens pas si c'est dans Djustain tchi l'bon [Liaude] ou dans l'autre.

J'ai passé hier l'après-midi avec ce philologue Jeanjaquet qui est très fort naturellement sur les étymologies, les transformations que le latin a subies pour former le patois, sur le vieux français, etc. En réalité il l'est peu sur la pratique du patois, il y a une foule de mots qu'il ne connaît pas, seulement [2] quand on les cite il sait vous indiquer tout de suite leur provenance.

Pour l'orthographe il est absolument outré ; il faut écrire phonétiquement, faire une sorte d'alphabet, des signes conventionnels, et ne pas tenir compte de l'étymologie. Nous avons discuté chaudement, et bien qu'un homme comme lui ait l'élocution facile, et des raisons scientifiques plein la bouche pour vous fermer la vôtre, j'ai réussi plus d'une fois à lui prouver par des exemples qu'il poussait son système à l'absurde et comme dans le français, pour lequel d'aucuns ont souvent réclamé l'orthographe phonétique, il y avait au fond non pas une manière de rendre un son mais plusieurs dans une foule de cas. Qu'on simplifie autant que possible, qu'on cherche par l'orthographe à bien rendre le son du patois et qu'on ne se préoccupe de l'étymologie que lorsque cela n'a pas d'inconvénients pour la prononciation, d'accord. J'estime que c'est tout ce que nous pouvons faire. Au reste je l'ai dit à M. Jeanjaquet : vous arrivez trop tard pour vos observations, il ne peut plus être [3] question de bouleverser tous les textes préparés et revus.

Puisqu'il était au courant en Suède de ce qui se préparait il aurait dû écrire à temps pour exposer son point de vue. Nous ne pouvons pas faire une œuvre scientifique à l'usage exclusif des philologues.

Ne nous laissons pas trop impressionner par les raisonnements théoriques de ces savants de cabinet, surtout quand ce sont des jeunets de 26 ans. Allons notre petit bonhomme de chemin en faisant de notre mieux.

Ton affectionné

O. Huguenin

Ms.6 - Lettre sur 2 colonnes (1 page A5 env., format paysage), non datée

Mon cher,

Je ne comprends pas le mot gré ; si on ne trouve pas, je le remplacerais hardiment par feurmaidge. Quand à oï, ce n'est certainement pas la forme patoise de oui. On disait à la Sagne tantôt vè, tantôt aïn-ïe quelquefois, comme aïe avec un prolongement nasal.

[...]

Ms.7 - Lettre r-v non datée

Mon cher

Voici 1° l'Enfant prodigue

2° l'Epître – avec quelques corrections et rectifications à tous les deux

3° Le toast d'Ami Huguenin, ... hélas ! Tu verras que j'ai comblé une partie des lacunes ; il reste quelques noms de plantes et d'animaux que je ne retrouve pas, mais pardi ! il y en a bien assez ! Au point de vue littéraire, c'est absurde ; comme patois, c'est un mélange hétérogène de tournures françaises, de mots patoisés et de patois authentique.

Si tu ne t'étais pas déjà donné tant de peine avec cette macédoine, et s'il n'y avait à craindre de peiner M. C. E. Tissot, je te dirais : Mets ça au panier.

Comme tu le dis, le seul mérite de cette pièce, c'est d'être un vocabulaire d'histoire naturelle.

A présent, fais ce que tu jugeras [2] le plus convenable. Pour moi j'ai fait ce que je pouvais.

Quand je lis des élucubrations pareilles, on se dit que la réputation du cercle du Sapin, comme dernier refuge et conservateur du patois, était terriblement surfaite. [...]

Ms. 8 - Lettre non datée

Mon cher Fritz,

Voici les indications que me demandes :

On villiotet du tin d'un viaidj 1866-juin

Dja bin avesî 1866 mai

Djustain tchî l'bon Liaude 1893 janvier et février

Je suis bien aise pour la réussite finale de notre tâche que tu aies bien voulu te charger de la besogne de rédacteur. A présent l'affaire marchera, et il fallait quelqu'un qui fût assez compétent pour élaguer dans le fouillis d'œuvres plus ou moins patoises dont on a comblé le comité. [...]

Ms.9 - Lettre non datée

Mon cher Fritz,

Ton correspondant me paraît avoir parfaitement raison à propos de female. La version de M. Vuille me paraissait déjà sujette à caution, mais comme il est certainement bien plus compétent que moi en général, en matière de patois, je l'avais acceptée. La traduction qu'on te donne explique parfaitement cette remarque « que c'étaient de méchantes langues qui disaient du père en question qu'il était on pou female ». Sans cela il n'y aurait pas précisément lieu de parler de mauvaises langues : être malingre, de faible santé n'est pas un crime. J'avais pensé à femmelette mais on disait à la Sagne fanotche – c. à dire à petites manières, minutieux. Ce serait le fénot du Val de Ruz. – Voici la lettre que tu réclames et que j'ai bien craint un moment d'avoir égarée. – [...]

Ms. 10 – Lettre à Louis Favre, non datée (1895) de 4 p.³

Mon cher cousin

Le morceau du père Fatton aurait bien son prix, à la condition que M. Michelin veuille bien en rectifier l'orthographe lui-même, car cette opération délicate, vous le savez bien par expérience, ni peut être faite pour ainsi dire qu'en anima vili, c. à d. en faisant prononcer les mots par M. Fatton et les orthographiant à mesure. En chargeant M. Chabloz ou tout autre de l'opération on pourrait dénaturer complètement la physionomie de ce patois local, qui a bien des points de parenté avec les autres de la montagne, mais qui se ressent fortement du voisinage de la Franche-Comté.

Il faudrait pour une foule de mot en entendre la prononciation : quelques-uns, orthographiés comme ils sont là, ont une apparence trop française, mais très probablement M. Fatton ne les prononce pas comme il les a écrits. M. Ad. Vuille (de la Sagne) lui-même, qui est bien maître de son patois, ne sait pas l'orthographe d'après la vraie prononciation. Il écrira ana vâch, on

³ Auquel est joint un morceau en patois de 3 p., probablement celui de M. Fatton.

guinchet, alors qu'il prononce avec tous les Sagnards : vaṭche, guintchet ; [2] il écrit « chez » : tcie et cependant on dit à la Sagne tchî.

Dans le morceau de M. Fatton, ce dernier mot est écrit tantôt tci, tantôt sci, et même ci, en sorte que pour l'orthographe correctement il faudrait savoir comment le prononcent les Verisans. Pour le mot voici, c'est encore pis : voiêsi, voirique ! et à ce propose, je me demande si M. Michelin a raison de traduire ce dernier, comme il traduit ique par ici. J'aurais cru que ique était là, laïq, laïng et voirique par analogie : voilà, vélaïng et voirique.

Cela expliquerait cette différence d'orthographe étonnante entre voiêsi et voirique.

Quant à pétrezou, il n'y a pas d'hésitation, ce ne peut être que pâture ; le récit l'indique clairement avec l'aventure du taureau et plus loin en parlant des morilles qu'on trouvera dans les pâturages du Chincul. Si je ne me trompe on dit le Chincul ; tous ces noms de la Montagne ont l'article, comme de juste, puisqu'ils dérivent tous de noms communs, en dépit de la prétention actuelle de certains gens mal avisés, fortement prétentieux, qui affectent de l'enlever au Grand village. – Je vois que Maurice Borel, dans la carte du canton a écrit : Chincul et non le Chincul ; il paraît que j'ai tort en cela.

[3] Le mot fata, comme vous dites, est bien fauta besoin ; l'expression est très claire. On dirait que là M. Fatton a fait un peu le plagiaire : vous savez que Lampadut parle de la vache d'un tel qu'on a tuée, bouchoyée, mais qui s'est trouvée mezala c'est-à-dire laire. Comme M. Hirschy-Delachaux, M. Fatton veut faire malicieusement manger de la viande gâtée à ses personnages. Il faudrait savoir comment M. Fatton prononce bonjour, dépêcher, passer etc. ; il est impossible de s'en rendre compte avec la façon dont il écrit : bonzje, dépasi, pésé ; l's est-elle dure comme deux s, dans ces deux derniers ? et dans bonzje, a-t-il voulu rendre le son de bondze comme au Vignoble, ou bondjeu comme à la Sagne ?

M. Chabloz serait bien perplexe, j'imagine, et s'il tranche la question, il peut tomber à faux. – Toutes les épreuves me repassent par les mains ; ce n'est pas une sinécure que d'être l'ami du rédacteur du recueil patois ! Samedi j'en ai eu pour toute la matinée, sans compter que depuis plusieurs jours je faisais une enquête autour de moi pour compléter la traduction de la « Reima du Corti ». Je suis sûr que les villiotet des alentours se disent qu'ils n'ont jamais eu autant de requisse. J'en ai déniché [4] un de plus à Colombier : le père Gaille, un octogénaire alerte et intelligent, auquel j'en ai appelé pour certifier qu'en étrou c'est bien une merde ! excusez le terme, mais il faut rendre hommage à la vérité. Il m'a confirmé dans mon opinion que le lamageux ou lampatieux est le chou-lombard sauvage du bord des chemins, et qu'être à en-motet c'est être à cul nu.

Je me suis réservé la propriété des articles que j'écris pour la « Suisse libérale » : par conséquent le Voyaidge dans l'Joura est à la disposition du Comité du patois, si on n'est pas déjà encombré. Ce petit récit est parfaitement authentique : il n'y a qu'un an à peine que le Sagnard en question est revenu de l'Joura, et deux mois qu'il m'a raconté son odyssée – en français, cela va sans dire, mais avec ce bon accent montagnon et cette bonhomie pas bête du tout que vous connaissez ; c'est ce qui m'a donné l'idée de revêtir le récit d'un costume démodé. – Il va sans dire que le David Vouille en question ne s'appelle pas ainsi, bien qu'il ait épousé une Vuille, la fille d'Augustin tchê Esaïe, nôtre vesin de Mî vela. C'est un Perrenoud qui, en 1856, ayant fait son école de recrue en juillet, s'est servi de son armement et de son équipement pour renverser les autorités constituées en septembre. Comme il paraissait pour ce fait devant le Conseil de guerre présidé par Duplan-Veillon, il a dit pour sa défense : je ne croyais pas mal faire ; mon père en était, mes oncles aussi, tout le monde à la Sagne également. Voyez-vous, messieurs, je suis sûr qu'à ma place vous en auriez fait autant ! – Et Duplan-Veillon a dit en souriant à ses collègues du Tribunal : « – Eh bien ! messieurs, je le crois aussi ». Et le jeune insurgé en a été quitte pour sa prison préventive, on l'a acquitté.

Ms. 11 - Lettre non datée (2 p.)

Mon cher Fritz,

Pour la chanson patoise, pas moyen de savoir de plus. Il faudra se contenter de ce qu'on a. Ma vendangeuse s'embrouille, patauge et je n'en peux rien tirer.

C'est comme pour l'air : un air généralement quelconque, flottant, indécis, autant parlé que chanté. [...] [2] [...]

La chanson de Daniel Hâri est jolie ; c'est du patois de la montagne. Mme Porret en connaissait le 1er complet qu'elle a entendu à la Chx-de-Fonds. Celle que tu as barrée n'est pas moins originale avec son refrain ; mais je la soupçonne de tourner au grivois, fortement épicé, vers la fin, quoi ? Il y a déjà des sous-entendus passablement équivoques dans le 4^e couplet. Si pour ma chanson de Boudry je parvenais ma vendangeuse à fond, je t'en avertirais.

Salutations bien affectueuses,

O. Huguenin

Ms. 12 - Lettre du 30 octobre 1887

Mon cher Fritz,

Ton travail sur les sobriquets de communes m'a beaucoup intéressé et d'autres avec moi. Le jour où je l'ai reçu, j'étais invité à souper chez M. le docteur Matthey, un Brévinier fort de nos amis, à Jules et à moi ; il y avait là, outre mon frère, M. Gubler, directeur de l'établissement de Belmont, M. A. Porret, propriétaire à Cortaillod, mais « guêpe » de Fresens, comme de juste, et non « carcoye » ; M. Montandon, cousin de M. Matthey, Brévinier aussi, mais de la jeune école, et propriétaire de l'ancienne métairie Reynier

Ta brochure a été l'un des agréments de la soirée, en faisant prendre patience aux [2] invités. Le docteur ayant dû courir à Bevaix et Cortaillod, avait été retenu et nous faisait attendre sur le poisson et le reste.

Ton idée au sujet de l'origine d'une bonne partie de ces sobriquets est ingénieuse et me paraît tout à fait vraisemblable. La traduction d'un mot patois, seulement, m'a surpris, parce que j'ai toujours entendu ma mère l'employer dans une toute autre acception ; c'est le mot « bornicant », qui pour signifiait « myope » ou « qui n'y voit pas clair », comme un borgne. Le sobriquet de vouéterin donné aux gens des Ormonts-dessous ne serait-il pas le mot de voiturin ? ou bien viendrait-il de guetter, vouété ? J'aurais cru aussi que caca-petze était caca-pedze – pedge – poix ; on appelle chez nous, tu sais, les cordonniers « cul-de-pedge ». Je sais bien qu'il y a [3] parfois une différence considérable entre un mot de patois vaudois et le même en patois neuchâtelois. [...]

Ms. 13 - Carte du 19 – VII – 1894

Mon cher Fritz,

Il te faudra patienter quelques jours : j'ai envoyé un vrai questionnaire à mon autorité linguistique, M. A. V. de la S. pour éclairer notre lanterne. Qui l'aurait cru, hein ? que la lumière devait être cherchée dans ce coin reculé, loin des centres de vie intellectuelle!

Toujours à toi de cœur,

Ton vieil ami,

Oscar Huguenin.

Jules è malaîte ; i cret qu'i s'a apousenâ, lu, sa fana, la donzalla et le pte Tûtche avoué auquè qu'a keu da on potatchon mau nè. Il an mau u vatre, u coueu, a la têtta et son adai, – escouse, mâ c'è la veurtâ à r'gueussî ou bin à z'allâ par avau !

Ms. 14 - Lettre du 1er décembre 1894, 4 p.

Mon cher,

Voilà ce que j'ai pu faire, en m'entourant de toutes les lumières possibles. – A proposer liaceu, on pourra bien dire liaceu s'il s'agit d'un ensevelissement, parce que le linceul est un drap de lit dont on enveloppe le mort ; mais le mot liaceu signifie proprement drap de lit. Cu-motet, le ton de la phrase et la boutade elle-même le prouvent bien, signifie simplement à cul-nu. Le vieux père Gaille, de Colombier, me l'a, du reste, affirmé. Il a 80 ans. Damati est bien la locution conjonctive pendant que, ou tandis que ; ici tandis me paraît préférable.

Dans la reima du Corti, garingau [2] doit être cette racine qu'on achète encore à l'heure qu'il est dans les épicerie et qu'on appelle « racine de garango » ; le dictionnaire de Bescherelle ne mentionne pas ce mot ; peut-être le trouverait-on dans Littré, avec cette orthographe ou une autre. Cette racine qui sert à donner une certaine saveur au bouillon, s'appelle souvent simplement « la racine ».

Croupion étant bien la traduction française de crepion me semble plus en place que derrière d'autant plus qu'il dit mieux et sans équivoque.

Je n'ai pu trouver ni creux de paille, ni rifiasse ni cretofia. L'artifi ne serait-il point la tomate ? Le sens de la phrase, la prétention de l'artifice d'être le meilleur morceau, d'avoir un bon jus semblent l'indiquer ; puis le mot artifi ne serait-il point une allusion aux feux d'artifice, allusion permise par la couleur ardente de la tomate ?

Le lampajeu, lampatieu à la Sagne, [3] est cette plante à grande feuilles qui croît dans les rigoles : on l'appelait le chou-lombard sauvage. Le père Gaille m'a confirmé dans mon opinion.

Etron, il n'y a pas de doute ; c'est au respect que je te dois « une merde » ; il faudra dire fiente ou chercher une périphrase ; tu ne seras pas embarrassé ! [...]

Ms. 15 - Carte r-v non datée

Mon cher,

Voilà les blancs remplis et quelques corrections faites avec le concours de M. Adolphe Vuille. Il est précieux, ce digne homme. Il faut laisser fion que tu avais voulu remplacer par chan, l'un se dit aussi bien que l'autre ; il y a une nuance parfois insaisissable et ici l'euphonie exige fion. L'explication du fion du nou que m'a fournie M. Vuille devrait sans doute être placée en note au bas de la page ; seulement cela bouleverse toute la numérotation des autres, [...].

Ms. 16 - Lettre du 11 – VII – 95

Mon cher, [...]

M. Adolphe Vuille, en réponse à la circulaire, m'a écrit une gentille lettre, dans son style naïf et son orthographe spéciale ; je l'ai envoyé à Ls Favre que cela amusera. – Nous sommes encore, dit-il, une dizaine à la Sagne, qui sont des vieux patois, et une quinzaine de plus jeunes qui le parlent encore bien s'ils le veulent.

Lui-même parle patois à ses enfants qui lui [2] répondent de même. A ses petits-enfants il parle aussi patois, mais tout en le comprenant fort bien ils lui répondent en français. M. Vuille, qui a 73 ans, orthographe encore tous les imparfaits en oit.

L'ouvrage va paraître pour la fête, me dit Ls Favre, tant mieux.

Lettres de Louis Favre⁴

Ms. 17 - Carte du 3 juillet 1893

Cher collègue – J'apprends en cet instant que vous êtes à Chez-le-Bart et j'en profite pour vous entretenir d'un sujet qui nous touche l'un et l'autre de fort près. Il s'agit du patois. Vous savez ma motion présentée l'an dernier à la réunion générale de la Société d'Histoire à Neuch. pour conserver les débris de cet idiome qui sont écrit ou qu'on peut encore mettre par écrit. [...]

Ms. 18 - Circulaire du 26 –VII -1893

Commission du Patois Neuchâtelois

Circulaire

Neuchâtel le 26 juillet 1893

Messieurs, et chers collègues,

Conformément à la décision prise dans la réunion du 6 juillet courant à la Gare d'Auvernier, j'ai l'honneur de vous donner ci-dessous le relevé des documents en patois neuchâtelois qui sont en ma possession.

Après examen de cette liste vous voudrez bien, Messieurs, faire parvenir à Mr Louis Favre, Professeur, Président de notre Commission, l'indication de toutes les pièces en patois que vous possédez en dehors des documents énumérés ci-dessous, et de cette manière, les doubles emplois seront évités et le travail de notre commission facilité. [...]

⁴ Louis Favre abrégant beaucoup de mot ou de segments de mots, nous les restituons ici pour une meilleure lisibilité.

Ms. 19 - Lettre du 14 mai 1894, 4 p.

[...][2][...] Quant aux manuscrits, je crois que nous en avons assez, grâce à l'apport de G. Quinche par Ch. Eug. Tissot pour le Val-de-ruz, ceux de la Montagne sont abondants, amis, sauf la Béroche, le vignoble de donne rien. [...] [3]

Malgré toute mes démarches et recharges auprès de Mr Alexis Darde-Thorens de St-Blaise, je n'ai rien pu obtenir pour le patois de la région de Thièle, Cornaux, Landeron. Aucun signe de vie de ce côté Est.

Né à Boudry en 1822, je n'ai entendu parler que patois autour de moi dans mon enfance ; il sonne encore à mes oreilles et il m'en est resté suffisamment pour écrire un récit de qqes pages que je vous envoie, avec prière de le soumettre à votre ami Mr Aug. Porret pour l'éplucher, corriger les fautes criardes et changer certains mots trop français pour en faire du patois. Le patois de Boudry et celui de Cortaillod différent notablement par sa prononciation de celui de Bevaix et de la Béroche qui est déjà le patois vaudois, de la région voisine. Désirant avoir un échantillon de l'idiome de Boudry, je me suis adressé à mon lieu natal ; mais les vieux qui savaient le patois sont morts ; je n'ai plus trouvé qu'une cousine Udriet, à Trois-Rods, âgée d'environ 80 ans, à qui j'ai lu mon texte et qui m'a été fort utile soit en me fournissant des mots, ou des tournures, soit en me confirmant dans la prononciation qui est toute en dze ou tse, au lieu [2] des dje, ou des tche. On dit tsampa et non tchampa, dedzu (jeudi) et non dedjeu ou du bouir et non daou bur ou daou buro, et voilà pourquoi je tenais à en conserver du moins quelques vestiges.

Et puis, il y a pour moi un chaud sentiment de pitié filiale et un hommage à ma petite ville natale et à [sic] son originalité comme siège des Quatre Bourgeoise, ce qui, autrefois, n'étais pas chose de peu d'importance.

Il me semble qu'on peut reproduire des proverbes, chansons, poésies, etc. déjà publiés mais épars çà et là, pour en former un ensemble qui se conservera. Il y a à prendre dans le « Musée » de Matile et ailleurs d'Oscar Huguenin et d'autres auteurs comme dans « La Béroche », ainsi que je vous l'ai déjà dit. Mais j'avoue que je n'ai pas été content de ce que nous a lu, à Auvernier, M. Robert, du Creux du Van, traducteur en patois d'un texte de l'ex pasteur Perrin, de Môtiers. Le patois du pasteur Michelin-Bert, des Bayards est d'une toute autre trempe. — Faut-il faire une part à un petit lexique où l'on réunirait les mots et les tournures les plus caractéristiques du patois, les plus éloignés du français [...] ainsi que la Conjugaison de quelques verbes ? Et l'Orthographe à employer ! [...]

Ms. 20 - Carte du 19 mai 1894

En hâte, je viens vous accuser réception du paquet, et vous remercier des corrections très justes que vous avez faites à mon manuscrit patois. Si vous voulez bien vous charger de la mettre au net j'en serais ravi, votre écriture est si belle et si franche que le compositeur ne peut avoir de doute, et c'est très important, puisqu'il ne sait pas ce qu'il fait, et ne peut compléter les lacunes du texte. C'est même une condition imposée par l'imprimeur.

Je suis bien aise que mon récit ne vous déplaise pas ; je m'attendais bien à des observations, je les implorais ardemment. C'est une grande joie pour moi de voir apparaître à souhait les mots que je cherchais mais que ma mémoire ne me livrait pas ; il y a dans notre patois à nous quelque chose de jeune, de gai, d'original qui nous rajeunit et nous égaie quand nous le lisons ou l'écrivons. C'est ce que je viens d'éprouver en lisant vos trois récits, qui sont charmants, pleins de fraîcheur, de naïveté, de vivacité, de vigueur et d'un attrait singulier. Quel dommage que l'on n'ait pas su tirer parti de cet idiome, quand il en était encore temps, pour décrire les coutumes ou les faits de nos pères avec l'accent qui leur convient, quel trésor ce serait aujourd'hui. Mais quelle difficulté de trouver l'orthographe voulue pour rendre des intonations que le français ne connaît pas – votre observation à propos du patois de Matile m'a déjà été faite par O. Huguenin, les lettrés qui l'ont écrit ne le savaient pas et l'on affadi en le francisant [...]

Ms. 21 - Lettre du 9 juin 1894, 2 p.

[...][2][...] Tout en causant de ces choses avec C. Eug. Nous nous sommes souvenus que la Question de l'orthographe avait été omise dans la dernière séance du Comité ; et je suis surpris que M. Buchenel ne l'ai pas soulevée, car il a des idées très arrêtées à cet égard.

En lisant votre patois, il m'a paru que vous usez de l'orthographe phonétique sans laisser de côté les étymologies, lorsqu'elles sont en cause. Je ne crois pas avoir vu de K dans vos pages, et vous écrivez quand et non kan, temps s'il y a lieu selon la prononciation. Le tsaud tims serait pourtant de la pédanterie et il me semble qu'on peut écrire tsautin. [...]

Ms. 22 - Lettre du 21 juillet 1894, 4 p.

[...] Quelle chance que nous ayons avec nous mon cousin Oscar et ce M Vuille, si complaisants et si dévoués tous les deux et si parfaitement renseignés. Nous serions bien embarrassés sans leurs lumières et leur expérience des choses du vieux temps.

Chose curieuse ! Par une espèce de coïncidence providentielle, comme lors de la traduction de « couései Heiry », avec la version Châtelain que je vous ai transmise, j'ai reçu hier, du prof. Jaccard, du Locle, le n° de la Feuille d'Avis de Montagnes contenant [2] La fameuse lettre « le tin d'on Viaidge » de l'abbé Jeanneret, qui semble être, sans la traduction française, un défi jeté à la science et à la sagacité de notre Comité, comme il l'était du public.

Pour mon compte, je déclare que je n'aurais pu en donner une traduction complète.

Et ce n'était pas tout de traduire ce morceau, il fallait encore rétablir le patois dans son texte exact, comme faisaient les premiers imprimeurs qui publiaient les auteurs latins anciens et rétablissaient la leçon exacte par la comparaison et la discussion de plusieurs manuscrits tous différents.

Mais quel travail et quelle fatigue pour vous. Je ne puis assez vous en remercier ainsi que mon cousin Oscar et son vieil ami M. Vuille

[...][3][...]Vous avez bien fait de supprimer tous les car qui alourdissent et ne sont pas proprement patois.[...]

Ms. 23 - Carte du 10 août 1894

Cher Collègue,

Mr le pasteur Michelin-Bert m'annonce qu'il vient de terminer sa contribution au volume de patois. Elle s'est étendue sous sa plume au point de couvrir 70 pages quarto de manuscrit, sans la traduction, qui n'est pas encore faite, mais à laquelle il va se mettre incessamment. – Il demande de lire cet important travail au Comité qu'il faudrait convoquer pour la fin du mois. Je lui ai répondu immédiatement pour le remercier de la peine qu'il s'est donnée et le féliciter d'avoir fini avant d'être distrait par autre chose. Je l'engage en même temps à envoyer à vous ou à moi des fragments à mesure qu'ils seront mis au net, pour en prendre connaissance à tête reposée, ce qu'on ne peut faire en entendant une 1^{ère} lecture. – Il s'est laissé entraîner non seulement par le sujet mais par le charme du patois, dans lequel il nageait si complètement qu'il ne pensait plus qu'en patois, et cette préoccupation le poursuivait jusqu'en chaire. – ce serait peut-être un peu long et prendrait bien une cinquantaine de pages du volume, ce qui est énorme ! Alors que deviendraient les vieux écrits, et les œuvres de G. L. Quinche et d'Ami Huguenin, et d'Oscar et le reste ? – Mr. Wolfrath m'écrit que la Préface est composée ; mais dès lors rien n'est venu. Il ne me dit pas si le tirage est commencé. – Savez-vous si la date de la réunion de la Société d'histoire est fixée. – Je suis sans nouvelles, mais je pense beaucoup à vous avec une vive sympathie. Votre L.F.

Ms. 24 - Carte du 15 août 1894

[...] – J'ai reçu ce matin la dernière partie du travail de M. le pasteur Michelin formant le 1/5 de son manuscrit. Il y a ajouté la traduction, c'est bien amusant à lire ; On y nage en plein patois comme j'y nage ici [Marsens], où je n'entends que ça, ce qui m'est doublement agréable. – Dès que j'aurai lu je vous transmettrai le manuscrit qui je crois vous plaira. Ce n'est pas banal. [...]

Ms. 25 - Lettre du 17 août 1894, 1 p.

Cher Monsieur Chabloz, fidèle et cher Confédéré

Voilà le manuscrit de Mr Michelin que je vous ai annoncé c'est la dernière partie, environ le 1/5, à ce qu'il dit. – Je l'ai lu avec attention et avec plaisir, c'est du vrai patois. Peut-être y découvrirez-vous quelques longueurs, et une orthographe qui ne cadre pas tout à fait avec vos autres morceaux ; mais c'est une œuvre de valeur d'énergie et de sentiment, de saveur rustique

et de foi, je dirais même d'amour, car il s'attendrit à la fin et croit se retrouver en famille. – il y est.

Son étymologie du mot Chaux m'est plus sympathique que tout ce que je connais – ses rapprochement avec le latin, le grec, l'italien, l'anglais, l'hébreu ne sont pas trop multipliés, ni pédants, et ne donneront pas lieu j'espère à des sourires. Du reste on s'en moque pas mal. [...]

Ms. 26 - Carte du 29 octobre 1894

Cher Collègue – [...]

Avez-vous reçu de M. le pasteur des Bayards son manuscrit et d'O. Huguenin ce joli récit : « Le tchevri de la Tcharbonnière » de son excellent et utile ami M. Vuille ? – voilà du patois ! – Vous m'avertirez quand vous donnerez du patois de Boudry, je vous enverrai mon Renâ. – [...]

Ms. 27 - Carte du 6 novembre 1894

Cher Collègue – J'ai l'honneur de vous envoyer les manuscrits Zwahlen que vs me demandez (3 cahiers et 1 paquet) – J'ai lu, et un peu corrigé, le commencement du 1^{er} cahier qui pourrait aller, c'est une idylle en patois de Bevaix – assez gentille – Enfin vous verrez. – J'ai écrit à Mr le pasteur Buchenel En lui transmettant vos vœux. – Il nous faudrait aussi quelque chose du Cerneux-Péquignot. Il y a là un instituteur que je connais, je lui demanderai de nous aider à avoir 1 ou 2 pages. – Le manuscrit de Mr Michelin est effrayant d'étendue ; mais quelle perfection ! A lui le pompon ! – J'espère qu'il consentira à une coupure bien choisie. Impossible autrement. Et pourtant c'est dommage ! – Ne publiez-vous pas ces excellents morceaux de M. A. Porret que j'ai lus en manuscrit ? ou sont-ils déjà imprimés ? J'espère que vous ne les oubliez pas. – Faut-il vous envoyer mon renâ tel quel, ou le recopier. Ce serait mieux écrit et brossé par vous.

Je vous serre la main, cher et fidèle Confédéré,

L.Favre

Ms. 28 - Lettre du 11 nov. 1894

Cher Monsieur Chabloz,

Merci de votre offre obligeante de transcrire : « le renâ » de votre main élégante & sûre. Je vous laisse toute liberté pour corriger, ajouter, perfectionner, le français aussi bien que le patois, à la condition toutefois de n'y pas infuser du bérotchau qu'il faut laisser à son rang, ni du Sagnard qui n'est beau qu'à sa place. J'ai voulu opérer une révision avant de vous envoyer mon manuscrit, mais depuis une semaine j'ai les yeux malades [...].

J'ai écrit à M. L. Perrin à Môtiers, à Mr le Pasteur Buchenel, à l'instituteur du Cerneux Péquignot, pour avoir quelque chose. Je n'ai pas encore écrit à M. le pasteur Michelin-Bert, pour le prévenir de l'impossibilité de publier tout son manuscrit qu'il appelle on p'tet raconte ! Le p'tet est devni Gros ! avoué le tin, quemet le pesson de la Fontân-na. –

— Il nous faut absolument du Catholique —

Les dames (la famille) Hirschy-Delachaux redemandent le manuscrit de leur père ; quand vous n'en aurez plus besoin renvoyez le, s.v.p. à Mr Lucien Landry, à Cormondrèche, membre du Comité ; [entre les lignes] il y a du bon et beaucoup de mauvais dans Lampadut [...]

[en note dans la marge :] Et la chanson de vendanges en patois de Boudry, que O. Huguenin a découverte, l'avez-vous ?

Et de l'Ami Huguenin Créateur et Colonne du Cercle « du Sapin » où l'on parlait patois en avez-vous déjà choisi ? Il y a des choses intéressantes.

Ms. 29 - Carte du 25 novembre 1894

Bonnes nouvelles ! La persévérance n'est jamais inutile. Il est vrai que je bombarde à la japonaise les récalcitrants. Mr Michelin Bert consent à nous accorder 25 pages de patois, de son manuscrit, sans compter la traduction française. Cela lui servirait de réclame pour la publication de son livre illustré que nous recommanderions fortement. – qué dité vo ? – Il m'annonce aussi l'envoi de quelques pages de patois des Verrières, écrites par un bon vieux. A la bouênâ heura ! – De plus Mr. P. Buchenel m'en annonce tout autant et de [menue] source, de patois du Landeron. – J'écris à M. Perrin du Val de Travers de publier un appel dans le Courrier du Val de Travers qui finira par exhumer la cendre des défunts et fera sortir les momies de leur

sarcophages. – Voulez-vous répondre affirmativement à Mr Michelin Bert en le remerciant. Nous ferons les choses au mieux, c'est moi qui lui ai insinué cette idée en lui renvoyant ces 5 cahiers. – Je n'ai pas encore pu mettre la main sur le discours de Gaston Paris sur les patois romands, pour vous le passer, c'est un rayon de soleil, avec lequel je reste votre affectionné.

L. Favre.

Ms. 30 - Lettre du 7 décembre 1894, 4 p.

[...] J'avais déjà reproché à Ph. Godet son hérisson estropié et devenu ourson. Il se défend en invoquant le texte de Ch. Berthoud qui, paraît-il est atteint de la même coquille. Voilà ce que font ces MM. Qui croient tout savoir et qui ne prendraient jamais conseil d'un patoisant ; ils pataugent et c'est leur dam. Mais chacun ignore à tel point le patois, qu'une erreur de plus ou de moins est parfaitement insignifiante. C'est du congolais : par conséquent, le pot au noir, et, bien ou mal, personne n'y voit goutte !

N'est-il pas heureux que nous soyons encore là pour rétablir les textes et rendre hommage à la Vérité !

[2] Vous ne traduisez pas l'apostrophe à Chaillet. J'aurais aimé savoir ce que vous entendez par le makier – N'est ce pas la colère aveugle & brutale du taureau mâkie, mâche, le mâchlion des Fribourgeois ?

Tout cela est très bien, mais ne croyez vous pas qu'il faudrait reproduire déjà maintenant cet appel pressent [sic] de Mr Ch. Berthoud qui, dans le temps où il parut, est demeuré sans réponse aucune. C'est cette indifférence qui portait le même Ch. B. à me prédire le même sort lorsque je prêchai la croisade du patois à la Collégiale, il y a de cela deux ans. « Vos intentions sont excellentes » m'écrivait-il, « mais n'aboutiront pas, vous prêchez dans le désert, que dis-je, vous prêchez dans le néant et on se moquera de vous.

Oui, je serai d'avis de publier cet appel maintenant, ce qui n'empêcherait pas de l'insérer dans le volume.

Vous voyez que mes appels ont déjà produits quelque chose puisque l'ami Robert (du Creux du Van) vous gratifie d'une chasse à l'ours, dont je suis positivement fier ; je craignais d'avoir blessé les Traversins et de ne rien pouvoir en tirer. C'est une victoire.

Une autre chose est le patois du Landeron que Mr. Buchenel m'envoie et que je vous transmets. Il [3] n'est pas plus riche que celui de Constant Fatton, de la Vi Jeannet envoyé par M Michelin-Bert et que je prends la liberté de lui retourner pour le prier de chercher à rendre les sons de ce factum que j'ai soumis à O. Huguenin, lequel n'en est nullement satisfait.

Si vous avez : « le déri dé z-ors tiaua u fon du Creux », on me fait espérer « le déri dé Saëlis tioua dé le boû de l'Eter par les lurons d'Enges ». C'est M. Buchenel qui accomplit ces miracles ! Votons-lui un cierge bénit et un paquet d'indulgences.

On m'écrit du Cerneux Péquignot par la plume de l'instituteur, Louis Grisoni, « fratello Ticinese », et catholique romain, que le patois est encore la langue universellement parlée dans ce pays de contrebandiers. Le premier soin des enfants bin recordâ, en sortant de l'école est d'apprendre le patois et de s'y livrer corps et âme, sans doute pour n'être pas compris des gabelous. Sur 150 personnes réunies dernièrement pour un enterrement, 4 parlaient français, les autres patoisaient avec cet accoun borgignoun qui embelissait les discours de Xavier Kohler, moitié countouë, moitié caquelard.

[4] Au patois du Landeron, je joins une bien jolie composition de Louis Grisoni, de Noiraigue, mon ancien élève à l'Ecole normale. Il y a inséré un peu de patois ; c'est tout ce qu'il a pu draguer malgré l'universalité de l'idiome ; mais personne n'est en état de l'écrire. J'ai demandé en grâce à mon correspondant de prier le Curé de nous traduire la parabole de l'Enfant prodigue, pour en avoir quelques mots.

M. Berthoud a 10 mille fois raison d'affirmer que le patois ne pouvait être écrit que par des gens doués d'une certaine culture, qui, d'abord ont quelque chose à dire. Ainsi le factum du vieux Const. Fatton, des Verrières, n'est rien ; ça n'a ni forme, ni caractère, ni [force], ni masse, ni queue ni tête ; j'aurais honte de vous l'envoyer. Il y a quelques mots curieux, mais aucune forme. Ma déception a été grande.

Dites-moi, s.v.p. ce qu'on pourrait faire de ce récit du Cerneux ; si on ne craignait pas de blesser quelqu'un, on le mettrait dans le Messager Boiteux de 1895, pour lequel nous devons déjà grapiller.

Voilà O. Huguenin qui vient de lancer son Rd. Deloeuvre avec 54 gravures. [...]

Ms. 31 - Carte du 14 décembre 1894

Cher Monsieur Chabloz,

Si vous ne trouvez pas intéressant le paquet que je vous envoie, je vous tiens pour un gourmand.

Il y a

1°. Le manuscrit original du vieux Fatton, qui vient à l'appui de la thèse de M. Ch. Berthoud : « il faut être lettré pour écrire le patois »,

2°. La copie que j'en avais faite pour faciliter M. Michelin en lui retournant le factum. Il l'a corrigé au crayon.

3°. La recopie qu'il en a faite avec beaucoup de bonne grâce.

4°. Une lettre d'O. Huguenin qui vous amusera franchement. – Il est parfait.

Mon appel a paru ce matin dans la Feuille d'avis, que produira-t-il ? Probablement rien. Ici les gens s'amuse, festoient, musiquent, cancanent etc. Grand bien leur fasse ! J'aime mieux faire du patois et vous serrer la main.

L. Favre

Ms. 32 - Carte du 14 décembre 1894 (2e)

Vivat ! mon appel m'a déjà valu deux communications, dont une bien étonnante ! devinez..... c'est la fin de la fameuse chanson, de Chaillet, ou du moins 75 vers de plus. Mais je ne comprends pas tout. – En outre, une chanson de 1707, sur les prétendants. Elle a 34 couplets, mais elle est en français, et le refrain est : « à la façon de Barbari mon amy ». Connaissez-vous ça ? – En outre deux lettres autographes d'Emer de Vattel, dont une est sa propre demande en mariage signée, et datée de Dresde, 10 février 1747. – En outre du patois que je n'ai pas encore lu. – Faites-en les feux dès ce soir, votre collègue dans la joie de nouveau.

L.F.

Ms. 33 - Lettre du 20 décembre 1894, 3 p.

Cher Collègue,

Merci de votre lettre dans la Feuille d'avis de mardi ; il faut de temps en temps rappeler ce que nous faisons pour qu'on n'en perde pas le souvenir, dans une époque où les choses s'oublient et se remplacent si vite.

Je vous envoie :

1°. La fameuse pièce en patois dont Mr Ch. Berthoud demandait en vain la suite « dialogue entre Panurge et Gargantua. total 84 vers.

[dans la marge :] Ce patois est curieux par son orthographe uniquement phonétique.

J'ai essayé d'en faire une traduction que je vous donne pour ce qu'elle vaut, pensant que le patois de St. Blaise ou Hauterive ne vous serait peut-être pas facile.

2°. Cette traduction.

3°. Une lettre de M. Ed. de Pury-Marval, l'auteur de ce joli conte où Henri II, notre prince change en Bonhôte celui de Gorgollion. A cette lettre est jointe [2] celle d'une dame Droz, du mont de Boveresse, avec qqes lignes du patois du lieu. [...]

4°. Une carte de M. Stoll, autrefois Inspecteur scolaire sur le mot makié (qui me semble exprimer la colère d'un taureau / maquie

5°. Un billet d'une dame sur le même sujet.

6°. Enfin la copie d'une lettre en patois que m'a confié Mad. de Merveilleux avec Panurge. Il paraît que les officiers neuchâtelois, au service de France ou de Prusse, s'écrivaient souvent en patois pour qu'on ne lise pas leur correspondance. Ils parlaient aussi le patois entr'eux pour n'être pas compris des voisins.

J'espère que le manuscrit n°1 précieux et unique, vous parviendra. J'aurais pu n'envoyer qu'une copie ; mais vous aurez du plaisir à voir cette écriture et ce papier du temps, que vous connaissez bien, et je ne veux pas vous en priver. Je crois qu'on peut se [3] fier à la poste. [...]

Si tous les membres du Comité se remuaient comme vous et moi, nous ferions des trouvailles : comme ce chant de 1831 au Val de Travers que nous promettait M. Perrin, et les Tcheveuillés (chevilles de bois carré) chanson faite à la Chaux-de-Fonds lors de l'arrivée des Polonais et que regrette amèrement le brave Ch. Eug. Tissot.

Inutile de vous recommander l'ancien manuscrit que je dois rendre.

En vous souhaitant bonne santé et bon Courage, je vous serre cordialement la main

Votre dévoué

L. Favre

Ms. 34 - Lettre du 16 janvier 1895, r-v

Cher Collègue,

En vous adressant les épreuves lues du Rena de ce grognon de D. Ronnet que ne sâ que ronnâ, je vous envoie aussi l'original de cette lettre en patois de 1740 dont les mots biostés et berna que j'ai soulignés de rouge vous ont donné tant de tracas. J'ai peut-être mal lu, j'ai peut-être mal lu d'autres mots ; il faut que vous ayez cette vieille chose sous les yeux, pour votre édification.

Je vous recommande aussi, à vos dévotions publiques et particulières, mes épreuves, pour leur donner le dernier coup de serviette. S. V. P. [...]

Mr Gauchat a obtenu de M. John Clerc la promesse de lui donner son appui pour la publication du glossaire des patois. Avec cela que nous avons de l'argent à revendre.

Le jeune Jeanjaquet est ici ; il est revenu de Suède à cause de la mort récente de son père, fabricant de ressort aux Parcs. Il en est bien triste.

J'attends toujours qq chose de Dombresson.

[...] – A propos du mot bouir, beurre, je vous prie d'inscrire le mot patois dans les blancs de la note (page 201).

[2][...] Je sens mes vieux rhumatismes qui se réveillent et me baillé de la couézon.

Bon courage et bon succès

votre dévoué

Ls Favre

L'histoire du Serf racontée dans la Suisse libérale par un témoin oculaire m'a été racontée ainsi par mon père le Major Jacot Gd. avec cette vanterie de Dubois bon liaude : diabe m'enlève ! mon cer a fa débitâ tchi Djan Hab ena bossa de vin, divoué bossé, tant el y a z éu de monde pour le bouta.

Comprenez-vous ?

Ms. 35 - Lettre du 27 janvier 1895, r-v

Cher Monsieur Chabloz,

[dans la marge gauche :] aë-vo de la neidze à la Bétotse ? Et du fraë. [...]

Voici un manuscrit [=] retour Brenets – vous verrez avec quel soin M. A. Perret, enchanté de votre habileté à mettre en œuvre ses bruts de phrases, soigne la chose et s'y met corps et âme. Cela fait plaisir et cela encourage. Il promet des suites.

Si le citoyen de Môtiers, qui nous promettait monts et merveilles, déployait la 1/10 partie de ce zèle, le Val de Travers aurait produit quelque chose, au lieu de rester à la queue de l'ordon.

Ci-joint sa carte désespérée, indiquant une forte dépression morale.

C'est égal ; notre affaire marche et la preuve c'est que les vétérinaires s'en mêlent – ci-joint une contribution du Citoyen Bernard annotée par Mr Ed. de Pury-Marval, et qui a son intérêt.[...]

[2][...] c'est là que j'ai vu M. Albin Perret, retour de Soissons où il a un fils, et je lui ai remis le manuscrit que vous avez combiné avec une ingéniosité qui l'a ([suscrit :] touché) surpris. Il m'a chargé de vous en remercier vivement, ça l'encourage à donner des suites. Ce patois des Brenets est réellement curieux, mais on ne le parle plus. Quelle chance que son père l'Amiral vive encore ! Tandis que le patois est parlé couramment de l'autre côté du Doubs.

Voilà autant de renseignements dont je vous prie de prendre note.

Quel malheur que nos lettres se soient croisées lorsque je vous ai envoyé cette lettre de 1740 en vieux patois. J'aurais pu savoir si vous lisez biossetets et berna. [...]

Ms. 36 - Carte du 8 février 1895

Cher Monsieur Chabloz – Voici un nouvel envoi de Mr. de Pury-Marval. 1°. Un monologue des cloches de Bevaix. 2°. Une lettre de feu G. Quinche – 3°. Un fragment de mad. Droz à intercaler dans le Conto du Subiet, dont vous ne m’avez rien dit. Vo z’alla déveni on rude gorman. C’est moi qui ai fourni [souscrit :] suggéré l’idée d’introduire J.J. Rousseau et Dupeyrou dans la Société de Monlesi. – Cette dame Droz n’est-elle pas adorable ? – Epousons-la.

Conservez avec soin ces manuscrits qu’on nous confie et ... bon coradzo !

e porta vo bin

voutre Ls. Favre

Ms. 37 - Carte du 12 février 1895

Cher Monsieur Chabloz – Reçu votre paquet et votre intéressante lettre – En retour je vous envoie le conte promis par M. Albin Perret, que je trouve un peu incolore (le conte). Je me propose de lui suggérer, pour donner du ton à l’entrevue par le guichet, en lui demandant son soulier en guise de barque, de lui souffler du tabac dans le nez pour le faire éternuer ou de lui appliquer sur le visage une feuille de papier enduite de miel – sans parvenir à le fâcher – ou lui seringuer de l’eau sur son pantet, puisqu’il est en chemise. – Enfin on verra.

Je viens de recevoir de chez Wolfrath les bonnes feuilles 13 et 14 tirées.

La fin de tte chose approche ! Quand ce sera fini..... quel vide !!

Ne nous pressons pas trop. – J’ai demandé au Dr. César Matthey si son oncle de la Brévine nous oublie dans leurs 3 m de neige et leurs 40° de froid.. – Avez-vous bien fait de parler de la guerre [suscrit :] question des eaux dans la revue très jolie de 93 par A. Porret ? qui est un document précieux. – Ci incluse une lettre de Mr. Ed. de Pury-Marval. – Pourquoi ne m’avez-vous rien dit du massacre du bloc erratique [...] – Bien à vous Ls Favre.

Ms. 38 - Carte du 22 février 1895

Cher Collègue.

Enfin, voici du patois de la Brévine, de M. Zélim Huguenin, l’oncle du Dr. César Matthey, médecin actuel de l’Hôpital Pourtalès. – Il y a trop de mots français, et comme il offre encore le récit en patois de l’inondation de la Brévine de je ne sais quand, je l’ai prié de ne pas traduire du français en patois, mais d’écrire directement en patois et de penser en patois ; cela lui sera d’autant plus facile que le patois lui est très familier. Je lui recommande aussi d’écrire comme on parle en se laissant guider par l’oreille, sans s’inquiéter de l’étymologie et du français. – Enfin, c’est déjà quelque chose. Notez S.V.P. qu’il affirme que l’accent et le caractère de l’idiome est tout différent de celui des Gras et de la Gd. Combe de Morteau, voisins de la Brévine et Français.

Je vous envoie ensuite. 1°. – Une lettre en patois de Mad. Droz remerciant de l’envoi des fascicules Boveresse de Quartier-la-Tente. – et de la promesse du volume patois. – Une dite en français. [...]

Ls Favre

Ms. 39 - Lettre du 7 mars 1895, 4 p.

Cher Collègue.

A qué in sin no ? Que fâté vo?

Eté vo dzala dzuqu’u fond de la Cuva quemé lé renâ du pâ-yi de Vaud. Quen euvér. On è tot émâyi de la vaër adé requemaëcî. Tsécon e gripa, tsécon a la niffia, la to, lé româtisse ; ma fê cè pâ ena viâ. Assebaë nion n’a parlâ dé brandons, on n’a pas eu l’acoû, le coradze d’épraëdre de c’teu bé foû don viadze, que tsécon allave boûta, et que fasan piaisi à vaër quemet ena sovenance du dzouven adzo. [...]

[3][...] Je crois que le citoyen Ernest Bile se moque un peu de nous – J’attends que le froid tombe un peu pour aller relancer notre centenaire Landry, qui parle comme père et mère le patois des Bayards, la pauvre orpheline de 99 ans !

[4] Il faudra encore bien revoir nos feuilles et les faire suivre d’un errata. Exemple :

Meurons, page 208. O. Huguenin par un lapsus incompréhensible les donne comme fruits du Saule Marceau. Or, les saules (nom vulg.) n'ont jamais de fruits en baies, il s'agit ici de la viorne laineuse (liantin) [...].

Même page, la feuille qui porte une tache noire est celle de la raiponce en épi, *Phyteuma spicatum*.

Page 25. Stöckle – vient évidemment, de l'allemand *stück* morceau, *stöckli* diminutif. [...]

Page 136. la Cretofia c'est la pomme de terre. On disait aussi Cartofia. [au crayon :] en 1707 ?

Même page artifi. faudra voir. A-t-on bien lu ?

Une lettre de M. le past. Michelin-Bert m'est apportée à l'instant ; il ne parvient pas à faire traduire la parabole de l'ivraie et du bon grain ; il est malade [...]

Adieu ci vo et bon coradze

votre dévoué L. Favre

Ms. 40 - Lettre du 15 mars 1895, r-v

Cher Collègue.

[...] Votre enquête sur le nombre des patoisants de la Béroche m'a si vivement intéressé que j'ai vite écrit un petit bout d'article pour la « Feuille d'Avis », dans le but de prier les membres de la Société d'histoire d'en faire autant autour d'eux, afin que dans la dernière feuille du volume que nous publions nous puissions inscrire le nombre des personnes parlant patois, dans les diverses localités du canton au moment où nous terminons notre œuvre.

Qu'en adviendra-t-il ? Pas grand'chose probablement mais cette tentative aura du moins été faite et nous en aurons le cœur net.

J'ai profité de ma visite à l'imprimerie Wolfrath pour leur demander à quoi ils en sont. Ils m'ont répondu que la Composition allait toujours son petit train et qu'on allait tirer la feuille 16. Ils n'ont qu'un seul Ouvrier typographe capable de composer le patois, qui est fort difficile, attendu que la plupart du temps le compositeur ne sait pas ce qu'il fait.

E no fau père alla tot pian, tobalamè.

Peut-être recevrons nous encore quelque chose de curieux avant la fine clôture. Il y aurait de quoi se pendre quand il nous arriverait des curiosités ineffables une fois le volume terminé, e lli éraë de què se fotre u lé.

[2][...] Mes tentatives à Couvet n'ont abouti qu'à la lettre de D. L. Petitpierre que je vous envoie. Vous jugerez de leur patois du 1. mars.

Jules Huguenin m'a aussi envoyé un petit récit dont il faudrait en tout cas supprimer l'épilogue. [...]

Votre affectionné

L. Favre

Ms. 41 - Lettre du 26 mars 1895

Cher Collègue,

Grippé depuis quelques jours et toussant dans mon lit je vous envoie néanmoins plusieurs communications qui vous feront plaisir. Envoi de M Ed. Pury-Marval.

1°. Les Canonnières (patois ancien de St. Blaise) morceau de choix, plein de caractère, et de traits piquants. Je me suis amusé à le traduire, ainsi que

2°. Mon mari, écriture de J.H. Cramer qui a publié des chansons patoises royalistes vers 1846. Ce morceau me rappelle plusieurs poèmes macabres du recueil : Chansons et Coraules de la Gruyère.

3°. Une nuît à Paris. dont le patois me déconcerte.

4°. Un pli contenant 8 réponses à mon appel de la F. d'Avis. Nous parviendrons à faire un comptage.

5°. Quelques remarques de M. Ed. de Pury sur les bonnes Feuilles où j'ai remarqué des fautes. – J'ai reçu en tout 18 bonnes feuilles tirées.

J'ai peur que 20 feuilles de suffisent pas. – J'ai fait une table des matières. – Que de choses à vous dire encore ! mais ma tête éclate, e faut piaca c'tu viadge.

Je vous serre la main. Votre dévoué L. Favre

Ms. 42 - Lettre du 2 avril 1895, 3 p.

[...][3] [...] Et puis, ne faudrait-il pas un mot pour servir de conclusion ? Pouvons-nous quitter ainsi brusquement une œuvre où nous avons mis tant de notre cœur ? Indiquer aussi sommairement à combien se réduisent les patoisants qui certainement finiront à peu près avec le siècle. Et voilà le patois relégué dans les chaires des Facultés, comme une langue morte et un objet de curiosité.

Nous aurons du moins vu ces funérailles et déposé quelques fleurs sur le monument funéraire que nous aurons pieusement élevé de nos mains. Nè don ?

Bien des amitiés de votre dévoué

L. Favre

[dans la marge :] Quel secours attendre des membres du Comité sauf du brave O. Huguenin, qui a été malade, Ch. Eug. Tissot est toujours pressé comme un facteur, les autres oncques ne donnent signe de vie. Faudra pourtant assembler le Comité avant la séance du printemps de la Société d'histoire.

Ms. 43 - Lettre du 14 mai 1895, 4 p.

[...][4] Vous avez vu l'appel adressé à toute la France par la Société des parlers de France, ils ne disent pas patois, en vue de recueillir tous les écrits rédigés en ces divers idiomes, que Gaston Boissier ramène à un seul, le français, excluant même la distinction de langue d'oïl et de langue d'oc qui ne peut se soutenir : la seule différence n'existant dit-il que dans la production littéraire. On met à part le breton, le flamand, le basque qui sont des langues. On prépare pour l'Exposition universelle de 1900 une carte détaillée des parlers de France, sous la direction de l'abbé Rousselot. « Avant que la luzerne, la chicorée, la betterave et toutes les cultures artificielles aient envahi nos prairies naturelles, libre produit de notre nature, cueillons les fleurs que notre sol a su faire éclore, et qui sont la poésie et son bien ». C'est à peu près ainsi que Gaston Boissier justifie l'entreprise et c'est charmant. Je voudrais avoir trouvé ça. [...]

Votre bien dévoué L Favre

Ms. 44 - Lettre du 20 mai 1895, 4 p.

[2][...] J'ai complété mon exposé en rappelant ce qui se fait en France à l'égard des idiomes populaires, et de l'urgence qu'il y avait chez nous, pour nous mettre au niveau de ceux qui remplissent ce devoir patriotique, de procéder comme nous l'avons fait pendant qu'il en était encore temps ; plus tard, dans cinq ans personne n'aurait osé l'entreprendre. Le [3] devoir de la Société d'histoire était donc tracé, c'était pour elle une obligation qu'elle ne pouvait éluder sans manquer à son mandat.

[...] De toute la Société d'histoire, il n'y en aura pas dix qui pourront déchiffrer une page de notre volume. Nous aurons travaillé pour les philologues [4] de l'avenir de la France et de l'Allemagne qui nous béniront. Amen !

Ils diront de nous que nous avons enterré décevantement un bon vieux qui méritait des obsèques convenables. Sans nous, qui y avons mis la main et le cœur, on se serait borné à former des vœux et rien de plus. Même Ch. Eug. Tissot qui est un des plus capables et des plus ardents n'aurait rien fait ; il a livré ses manuscrits et c'est tout : il s'est laissé mettre sur les bras une telle besogne que c'est à peine si je peux lui demander quelques minutes, de temps à autre, pour le consulter, et le plus souvent encore en présence de trois ou quatre clercs, ce qui est très gênant. Les autres membres du Comité, sauf O. Huguenin, sont rentrés dans le néant. Il faut les secouer pour en obtenir un mot. J'ai pourtant pu causer une minute l'autre jour avec M. Buchenel qui courait à la Gare (il vient de se remarier) et je devais courir à côté de lui, ce qui est dur à la montée surtout à mon âge. Le patois est le cadet de ses soucis pour le moment.

[...] Votre bien dévoué Ls. Favre

Ms. 45 - Carte du 9 juillet 1895⁵

De nouvelles communicat. de la Chaux-de-Fonds me parviennent concernant : - Ami Huguenin, né à la Chaux-de-Fonds 29 septembre 1794, mort le 12 mars 1868, sans descendant.

⁵ Cette carte n'est pas adressée à F. Chabloz

– Victor Hirschy-Delachaux, né à la Chaux-de-Fonds, le 13 novembre 1807, mort le 17 juillet 1870.

– Louis Emile Zwahlen, d'Interlaken, né à Grandchamp, près Areuse, 23 mars 1842, élevé à Bevaix chez Dd. Fs. Meiller ; il habite rue St. Pierre, Chaux-de-Fonds ; est le beau frère de M. Perrochet, Directeur du Gymnase cantonal.

Sauf M. Robert-Favre, du Creux du Van, instituteur à Fleurier, je crois que nous avons l'essentiel. – une vingtaine de patoisants dans le district de la Chaux de Fnds, mais Mr. G. Grandjean, 36, rue Léop. Robert, qui m'écrit, n'affirme rien. – il faudrait du temps pour s'assurer. – As-tu vu M. F. Chabloz ? dis lui de ne rien précipiter. Hâtez-vous lentement. [...]

Ton vieil ami. LF

Ms. 46 - Carte du 9 janvier 1896

Salut ! fidèle et cher Confédéré – Je vous souhaite une bonne année et tous les genres de succès, avec suppression des soucis, inquiétudes et chagrins, qui sont le ver rongeur des plus robustes natures.

Avez-vous vu dans la Feuille d'Avis de Neuchâtel ces deux lettres en patois auxquelles le pasteur Ragon de Noiraigue a fuit les honneurs de la traduction en langue d'oc ? Elles sont d'une vieille femme de Bevaix qui croit savoir le patois et l'écrire et qui l'estropie outrageusement.

N'est-ce pas le cas de dire que nous avons bien fait de publier notre volume pendant qu'il en était temps. Si on eut attendu quelques années nous n'aurions obtenu que cet auvergnat de bas étage, stupide et incorrect. – Le public lettré en est écoeuré et j'ai dit à l'éditeur de la feuille d'Avis qu'il n'avait pas de quoi se vanter de ses correspondants. Le dernier vacher du Gibloux en saurait mille fois plus. [...]

Au revoir, Bien à vous

L.F.

Fond Charles-Eugène Tissot

Ms. 47 - Lettre du 29 janvier 1896, signée Clémentine Digier-Rust, 4 p. (extraits)

Monsieur Tissot,

Eh bien ! Je dois vous dire que la lecture du « Patois Neuchâtelois » m'a fait un plaisir bien grand, je revivais avec mes anciens compatriotes, il me rajeunissait de 20 ans, aussi l'ai-je lu et relu, chaque fois avec plaisir et joie, recevez je vous prie, très-aimable Monsieur, mes plus vifs remerciements. [...]

[4][...] Vive ce temps, passé, et les honorables personnes de nos jours qui se sont dévouées pour chercher et reproduire l'idiome de nos chers devanciers. [...]

Archives de la SHAN

PV des séances de la commission du patois

Ms. 48 - PV « Commission du patois neuchâtelois » 3 p.

Le 13 octobre 1892 la Société neuchâteloise d'histoire tenait dans l'antique collégiale de Neuchâtel une séance générale où, comme dans toutes les réunions similaires, d'intéressants travaux étaient présentés – Parmi ceux-ci figurait une étude de L. Favre, intitulée « Notre patois », se rapportant au vieil idiome parlé par nos frères & qui a pour ainsi dire complètement disparu du Canton de Neuchâtel. Ce remarquable travail se terminait par l'appel suivant Le Procès verbal de cette réunion (Musée neuch. 1893 p. 249 s'exprime à cet égard comme suit : « M. Favre termine son étude appel en demandant qui, dans l'assemblée, sait le patois : six personnes seulement lèvent la main. Puis il propose la nomination d'un « Comité du patois » composé de MM. Ch. Eug. Tissot, Paul Buchenel, Oscar Huguenin, Henri-Louis Otz, Lucien Landry & Alexis Dardel, comité qui serait chargé de recueillir ce qui reste du patois neuchâtelois, d'en publier, aux frais de la Société, des morceaux et prose & en vers & de dresser la statistique des personnes qui, dans le canton, parlent encore couramment cette langue. Cette proposition est adoptée & renvoyée au Comité pour exécution. [...][2][...]

[M. Favre] demande si peut-être les membres présents ont des documents patois en leur [possession].

M. Alexis Dardel ne s'en pas encore occupé d'une manière spéciale, il attendait, en vue d'un programme d'action, la première réunion de la commis. Il croit qu'en ce qui concerne l'ancienne Châtellerie de Thielle tout a été publié par Matile, entre autre la chanson du Couésin Heiri due à Siméon Péter, ancien Châtelain de Thielle; toutefois il s'engage à faire des recherches en vue de découvrir, si possible, d'autres documents patois.

M. H-L Otz se prononce dans le même sens.

M. Chabloz a recueilli un certain nombre de maximes & de proverbes en patois de la Béroche.

M. Landry s'est occupé des conjugaisons patoises & annonce que les procès-verbaux de la Société du Sapin premièrement rédigés en patois, sont à la disposition de la Commission. Il les fait circuler séance tenante.

M. Buchenel s'est occupé également de recueillir des documents & M. Perrin annonce qu'il s'adressera à M. de Pury-Marval qui doit en posséder également, de même qu'à M. Robert, instituteur à Fleurier.

M. Tissot soumet à la réunion un grand nombre de pièces qu'il a recueillies pendant plusieurs années entre autres les écrits en patois de feu G. Quinche, à Valangin, la copie annotée & révisée de son Glossaire en patois du Val-de-Ruz & l'œuvre de feu Ami Huguenin de la Chaux-de-Fonds.

A la suite de ces diverses communications, M. Buchenel estime qu'avec les pièces en patois déjà imprimées dans divers recueils & les documents dont on vient de parler la Commiss possédera à peu près tout ce qui peut être recueilli et sauvé de patois neuchâtelois.

M. Landry voudrait qu'il fût dressé un vocabulaire du patois de la montagne & il demande pour faciliter le travail de la Commission que chacun dresse la liste des documents qu'il possède, & que [-], qui paraît en posséder le plus grand nombre, en élève également la liste & l'absence à ses collègues. [-], par comparaison [3] on élague les doubles emplois & que l'on arrive à un catalogue aussi complet que possible de toutes les pièces qui devront le futur recueil à publier sous les auspices de la Société d'histoire.

M. L. Favre estime que la question d'orthographe patoise devra occuper tout spécialement la Commission, & il rappelle à ce propos que deux tendances ont cours, l'une qui entend s'en tenir à l'étymologie et l'autre qui préfère la notation phonétique.

Cette question sera ultérieurement reprise. [...]

M. Tissot propose de décider d'ores et déjà que le recueil projeté sera précédé d'une préface ou notice sur le patois & que M. Buchenel, qui a donné il y a quelques années sa conférence sur le patois neuchâtelois soit chargé de ce travail. [...]

Ms. 49 - PV : Commission du Patois neuchâtelois – séance du 2 novembre 1893

Commission du Patois neuchâtelois

2^{me} Séance tenue.

Le 2 Novembre 1893 au Buffet de la Gare, à Auvernier, sous la présidence de M le Prof. Louis Favre. [...]

M. Louis Favre, Président, avant d'aborder les travaux proprement dits de la Commission, annonce qu'il a reçu deux lettres de M. Gauchat, de Lignièrès & par conséquent notre compatriote, Dr. en philosophie, lequel a fait une thèse pour l'obtention de son grade sur le patois de Dompierre. M. Gauchat aimerait à entrer en relation avec notre commission pour créer & publier ce qu'il appelle un *Idiotikon* des patois romands, comme nos Confédérés de la Suisse allemande le font pour leurs idiomes. Il s'agirait de faire les démarches nécessaires en vue d'obtenir pour cette publication une subvention des Chambres fédérales. M. Favre lui a répondu en [citant] le mandat dévolu à la Commission & lui a indiqué comme pouvant entre autres servir à son travail le Glossaire de feu G. Quinche. Il donne connaissance des deux lettres de M. Gauchat qui resteront annexées au présent procès-verbal. [...]

M. Ch. Eug. Tissot Secrétaire annonce que conformément à la [2] décision prise à la Séance du 6 juillet dernier il a fait parvenir le 26 du même mois à ses collègues une liste hectographiée

mentionnant toutes les pièces qu'il possède. Cette liste est déposée sur le bureau & restera annexée au présent procès-verbal.

M Paul Buchenel apportera pour son contingent des historiettes & anecdotes en patois du Val de Ruz : il traduira la charmante poésie de George Quinche sur la Visite du Roi de Prusse dans la Principauté de Neuchâtel en 1842, & enfin, sur la demande que lui en est faite, il se chargera de rédiger comme Préface ou notice de la future publication une étude sur notre patois neuchâtelois, étude qu'il basera sur la conférence faite par lui il y a quelques années sur la même question.

M. Henri-Louis Otz s'occupe depuis un certain temps à mettre en ordre des papiers de familles & d'anciens documents : jusqu'à présent il n'en a pas trouvés en dialecte patois, mais il ne désespère pas, soit par lui-même, soit à l'aide de connaissances de mettre la main sur des pièces pouvant servir de spécimen en patois de la région Boudry-Cortaillod.

M. Louis Favre destine au recueil une nouvelle de sa composition en patois de Boudry : le Renard de Jean Bolle.

Au nom de M. Landry qui n'est pas présent il répond que ce dernier doit sûrement avoir de nombreux spécimens du patois de nos Montagnes.

M. Dardel-Thorens de St Blaise, n'ayant également pas répondu à la Convocation faite pour aujourd'hui, notre président se charge de faire auprès de lui une démarche pour qu'il procure à la Commission des documents en patois de l'ancienne Châtellerie de Thielle

M. Fritz Chabloz qui s'adjoindra au besoin un de nos derniers patoisants survivants le Citoyen Auguste Porret de Fresens, « cueillera des documents en patois de la Béroche, & rassemblera ceux qu'a récemment publiés le Journal de la Béroche, a Gorgier, ainsi que des nouvelles, des proverbes & des maximes & un récit : Les Tribulations du feu Abram ».

M. Oscar Huguenin empêché d'assister à la réunion de ce jour contribuera au Recueil par des récits & des historiettes en patois de la Sagne.

[3] En ce qui concerne le patois du Val-de-Travers, M. Le pasteur Louis Perrin a déjà fait diverses recherches entr'autres pour retrouver la chanson du Justicier Blanc qui est typique. Il a composé une nouvelle *La peur de David Louis* que M. Ulysse Robert a traduite en patois & dont il fait lecture.

En dernier report la commission examinera s'il convient d'introduire dans le futur Recueil des traductions de patois, à l'égard desquelles il faut se méfier, car il est rare qu'elles ne présentent pas un caractère de modernité bien différent de la naïveté & de la grâce de notre vieil idiome – ou bien s'il ne contiendra que des pièces d'un patois absolument inattaquable & authentique.

A 4 3/4h : arrive M. le pasteur Michelin Bert qui donne lecture d'une charmante nouvelle de sa composition intitulée : *On d'maindge à Pianthchtet* [sosucrit : Un dimanche aux Planchettes] qui est accueillie avec une vive satisfaction.

L'heure du départ étant au moment de sonner, la Commission n'a que le temps d'enregistrer une proposition de M. Tissot Secrétaire d'après laquelle il y aurait lieu de faire à la Brévine & Chaux du Milieu des recherches auprès de personnes âgées pour essayer d'y retrouver des vestiges de notre vieil idiome. Cette proposition est fondée sur le fait que ces localités par leur isolement & leurs populations essentiellement autochtones, ont conservé plus que bien d'autres les vieilles mœurs & qu'on pourrait y retrouver encore le Vieux langage neuchâtelois.

En outre M Tissot demande que la Commission fasse par la voie des journaux un appel à [-] qui auraient d'anciens documents patois pour les inviter à les communiquer à la Commission en vue de la publication projetée. [...]

Ms. 50 – PV « Commission du patois neuchâtelois. 3^e séance » 4 p.

Réunion de la Commission du Patois neuchâtelois

Le 24 mai 1894

A 8 ½ heures du matin à l'Académie de Neuchâtel

Présidence de M. le Prof. Louis Favre

Sont [-] présents MM. Paul Buchenel – Louis Perrin – Henri-Louis Otz – Fritz Chabloz & Ch. Eug. Tissot Secrétaire

M. Oscar Huguenin à Boudry se fait excuser par télégramme de ce jour & M. Lucien Landry à la Chau de Fonds par une aimable lettre du 23 Mai dont il est donné lecture.

M. le pasteur Perrin a été chargé d'excuser M. Ulysse Robert, instituteur à Fleurier.

Le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la 2^{me} séance soit du 2 novembre 1893 lequel est adopté sans observations et avec remerciements.

L'ordre du jour de la présente séance expédiée à tous les membres de la Commission est le suivant :

1°. Suite des travaux de la Commission (voir dernière circulaire du 18 avril [-])

2°. Nomination du Secrétaire-rédacteur

3°. Publication du Recueil.

Avant d'aborder l'ordre du jour M. le Président dépose sur le bureau trois cahiers de nouvelles & historiettes en patois neuchâtelois qui lui ont été adressés par M. Emile Zwahlen à la Chau-de-Fonds, une personnalité, qui n'est connue d'aucun des membres de la Commission. Un rapide examen de ce manuscrit dont l'écriture fine & très épurée n'est pas facile à la lire croit pouvoir permettre à M. Favre d'affirmer que les compositions de M. Zwahlen, dont le patois doit être celui du Vignoble, sont bien jolies & intéressantes. M. Favre examinera encore de plus près ce manuscrit afin de juger exactement si la Commission peut en [2] tirer parti pour l'œuvre qu'elle met en chantier. [marge : beau-frère Perrochet (-)]

M. Favre présent donne ensuite connaissance de ce qui suit : le bureau de la Société cantonale d'histoire s'est réuni récemment pour traiter diverses questions administratives. [...]

[...] Et pour y donner suite, M. Paul Buchenel donne lecture de la Préface destinée à l'œuvre projetée. Ce travail produit sur les [-] une profonde impression d'admiration qui se traduit par des remerciements chaleureux à son auteur. Un seul mot suffit à qualifier l'œuvre : « M. Buchenel a fait là un travail superbe. Il fera bel effet en tête de notre futur Recueil. »

Puis l'assemblée examine, sans toutefois arrêter rien de définitif, quel pouvait être le plan de distribution du Volume [3] confié aux soins de notre Commission. Il serait peut-être convenable de commencer par des conjugaisons, en tout cas celles des verbes avoir et être, puis donner un spécimen actif d'un verbe actif et d'un verbe [-] en recourant au besoin à la publication Häfelin. Le recueil contiendrait encore les dictons dits météorologiques, c. à. d. se rapportant au temps, & à des variations selon les saisons & les lieux ; des traits satiriques, des récits plus complets, des petites nouvelles, les surnoms de villages & de certaines familles, des couplets, des chansons & peut-être un spécimen de glossaire ou listes de mots afin qu'il n'existe pas de lacune dans le Recueil. Il est bien entendu que la Commission se réserve de publier les pièces patoises déjà parues dans le Musée de Matile ainsi que dans le Musée neuchâtelois.

Ce ne sont du reste là que des idées générales & d'ensemble dont le Secrétaire-rédacteur à nommer tiendra compte dans la mesure du possible, & sous réserve de lui laisser les coudées franches & toute l'initiative pour une distribution un peu différente mais rationnelle toujours lors de l'élaboration définitive du travail.

Il verra de même à donner, si les matériaux en sont en suffisance, des spécimens pour chaque rubrique des patois des diverses parties du Canton.

Puis M. Fritz Chabloz, à St Aubin, est unanimement désigné comme secrétaire-rédacteur du Recueil ; M. Chabloz déclare accepter, ce dont les collègues le remercient. M. le Président ajoute que notre œuvre ne saurait être placée en de meilleures mains & que M Chabloz qui possède parfaitement le patois en se chargeant du classement, de la traduction, & de tous les détails de la publication de notre Recueil fait réellement œuvre de pat[-] dont il lui témoigne toute la reconnaissance. [...] [4] [...]

Tel est le bilan de cette séance. Avant de la lever, M. le Prof. Favre, notre vénéré Président, & l'initiateur de l'œuvre à laquelle il a mis toute son âme & une juvénile ardeur, remercie ses collègues de leur présence à la réunion de ce jour. Il appelle la bénédiction divine sur le travail de la Commission et il forme le désir ardent de voir encore, malgré son âge qui ne lui permet plus de compter sur une longue suite d'années, l'apparition sur notre sol d'une œuvre qu'il croit pouvoir taxer de patriotique. D'avance il la salue & lui souhaite heureuse venue & l'accueil sympathique auquel elle aura droit puisqu'elle sera destinée non seulement à reproduire le vieil & naïf idiome de nos ancêtres, mais en même temps à nous remettre en contact avec leurs idées,

leurs mœurs, leur caractère & leur tempérament si différent de ce que l'on retrouve dans notre Société moderne active, fiévreuse & préoccupée des [-] matériels.

Ms. 51 - Article manuscrit de Ch. Eug. Tissot,⁶ 3 folios r-v.

Le patois cet idiome si naïf & si énergique tout à la fois que nos pères ont parlé des siècles durant a pour ainsi dire complètement disparu du Canton de Neuchâtel : Quelques vieillards particulièrement dans les petites localités ou les hameaux des Montagnes & du Val de Ruz s'en servent encore pour s'entretenir dans le langage de leur verte jeunesse des choses du temps passé et de ces émotions d'autrefois qui font [encore] palpiter les cœurs et sourire leurs visages : ils le préfèrent au français qui leur rappelle l'époque moderne avec toutes ses innovations, ses bouleversement politiques & sociaux, son penchant au luxe & aux frivolités de la vie & sa fièvre de jouir & surtout de jouir vite : tandis que le patois, lui, va de pair avec le bon vieux temps où rares étaient ceux qui quittaient leur village, où les jours s'écoulaient paisiblement dans la modeste demeures des vieux pères, où les événements étranges n'étaient connus que tard & n'impressionnaient que peu où la vie était méthodique, simple & éminemment monotone.

Le patois offre pour l'amateur & l'historien un champ d'études intéressant, non seulement sous le rapport étymologique & linguistique, mais surtout parce que le langage d'un peuple étant plus ou moins en rapport avec ses mœurs & ses attitudes, on peut se faire une idée des habitudes de nos vieux parents qui concordent bien avec les vieilles tournures crues, brèves & énergiques du vieil idiome qui leur était familier.

Il est malheureusement regrettable que le patois n'ait laissé qu'un fort petit nombre de documents écrits : cela tient à deux causes principales : d'abord nos aïeux n'avaient pas la manie d'écrire à tout bout de champ & pour des choses qu'ils regardaient comme secondaires et insignifiantes. Ensuite les inflexions particulières du patois en rendent l'orthographe extrêmement difficile. Autrefois, en dehors de la conversation, si une anecdote spirituelle au trait mordant avait cours, on se la répétait de bouche en bouche sans l'écrire, & c'est ainsi que nous sont parvenus entr'autres ces récits impayables dont certains de nos compatriotes font malheureusement tous les frais : de même une chanson politique ou une ronde ou une berceuse rimés plus ou moins richement après avoir circulé à la ronde, & [passaient] des montagnes au Vallon, ou vice-versa, ont fini par se perdre devant l'invasion croissante du français & l'absorption définitive du patois par cette langue plus raffinée & dès longtemps admise dans le haut monde & et pour toutes les relations officielles.

Cependant quelques pièces isolées se sont conservées grâce à l'intervention de tel ou tel amateur : plusieurs ont été publiées dans divers recueils & permettent ainsi de comparer les différences de l'idiome selon qu'il était parlé aux Montagnes, dans les Vallées ou au Vignoble. Dans son Recueil de chants valanginois en 1848 M. Kramer a donné un morceau patois intitulé le Djustesie dé Sⁱ Martin 1760 en patois de Boudevilliers : l'auteur [2] n'explique pas où il l'a découvert ni quelles raisons lui permettent d'en fixer la date d'une manière aussi précise. Cette petite pièce est d'ailleurs d'une tournure franchement humoristique & caustique & rappelle bien le caractère des braves gens du Val de Ruz qui sous leur extérieur campagnard cachent une [-] & une malice que les citadins leur envieraient.

Il y a peu de temps en recherchant pour les grouper dans un recueil spécial des spécimens du vieux langage neuchâtelois, j'ai eu la bonne fortune de mettre la main, grâce à la bienveillance de M. Oscar Nicolet, négociant à la Chaux de Fonds, sur un morceau qui présente la plus grande analogie avec le précédent : toutefois celui-ci n'est pas daté, et l'on remarque aisément, sans être fin connaisseur, des différences notables dans les mots & les expressions. Il contient de plus le développement d'une petite action où le justicier joue un certain rôle, & qu'on ne retrouve pas dans le morceau publié par M. Kramer. J'ai donc pensé qu'il serait intéressant de rapprocher les deux morceaux qui, comme langage & comme étude de mœurs ne manquent pas d'originalité.

[3] On le voit ces deux petits morceaux malgré quelques détails d'une certaine trivialité sont charmants : l'un et l'autre mettent en scène un justicier de l'ancien régime afin de lancer contre

⁶ Selon la lettre qui l'accompagne, 1878.

ces honorables fonctionnaires de piquantes épigrammes : le personnage était bien choisi & prêtait souvent aux malices du populaire qui dans tous les temps & dans tous les pays a régulièrement vu d'un œil de jalousie ceux que leurs fonctions plaçaient un peu haut dans l'échelle sociale : la Justice surtout chargée de poursuivre nombre de délits dans une époque où les lois étaient d'une excessive sévérité même pour de vraies vétilles, ne pouvait que déplaire, étant toujours & sans cesse au chemin dès que l'on croyait faire les choses les plus insignifiantes : c'est qu'elle avait pour mission de maintenir parmi le grand nombre une moralité rare en l'obligeant de se soumettre aux multiples ordonnances rendues par le Gouvernement tant au point de vue politique que dans le domaine religieux. Les procédures des anciennes cours de Justice fourmillent de condamnations au sujet de contraventions que nos Lois ne regardent plus comme telles & qui même nous paraissent singulièrement ridicules. Mais autrefois c'était la règle, et quiconque regimbait ne tardait pas être ramené dans la bonne voie grâce à l'active surveillance du maire & de tous les employés placés sous ses ordres. [...]

[4][...][5] Mon intention n'est pas de faire des comparaisons linguistiques entre les deux idiômes, du Val de Ruz & de la Montagne ; que nous offrent ces deux petites productions, le discours m'entraînerait trop loin et serait plus à propos dans une notice spéciale. Quelques différences sont sensibles, ainsi preddre & panre (prendre) – gaillâ & gueillie (bravement, hardiment – cheutoquet et citoquet (ici) etc. etc.

Et puisque nous parlons de patois, qu'il nous soit permis d'émettre un vœu pieux en terminant : c'est que les amis de l'histoire & de notre pays s'efforcent de recueillir pendant qu'il en est temps encore, les quelques bribes du vieil idiôme, anecdotes, récits & chansons, qui se conservent encore dans la mémoire de quelques vieilles personnes. Un recueil de ce genre offrira certainement le plus vif intérêt & serait d'une grande utilité, p. ex : pour déterminer l'origine de certains mots restés dans le langage de notre peuple, comme aussi pour faire comprendre la signification exacte de certaines appellations de localités dans diverses parties de notre Canton.

Ensemble de circulaires

Ms. 52 - Circulaire du 18 avril 1894

Messieurs,

Il y aura bientôt deux années que la Société cantonale d'histoire nous a chargés de préparer les matériaux d'une publication importante, où figureront des fragments des divers patois de notre pays, avec leur traduction en français. Ce sera un monument destiné à conserver un souvenir de l'idiome parlé autrefois dans nos campagnes.

Si la Société d'histoire se réunit cette année, il s'agit de lui présenter un travail fait, prêt à être imprimé, avec un devis des frais.

Notre comité a eu deux séances consacrées à établir le bilan de nos richesses et à discuter le plan de notre publication.

Dans ces deux séances, il a été constaté :

1°. Que les écrits en patois du Val-de-Ruz et de nos Montagnes ne manquent pas. Il ne reste qu'à faire un choix. Il n'en est pas de même pour le Val-de-Travers et pour le Vignoble, surtout pour la partie à l'est de Neuchâtel. – Pour la Béroche, nous comptons sur le concours de M.M. F. Chabloz et Aug. Porret.

2°. Que nous devons nous défier des traductions du français en patois, genre bâtard, qui s'éloigne du but que nous nous sommes proposé.

3°. Que nos séances, pour être utiles, exigent une fréquentation régulière et la présence des membres pour le début et la clôture, afin d'obtenir des votes sérieux.

Il est très désirable que la prochaine séance soit convoquée en chef-lieu, dès le matin, chaque membre étant tenu d'apporter ce qu'il a pu recueillir de plus authentique dans l'idiome qu'il connaît. Mr. Buchenel lirait la préface qu'il est convenu de rédiger. Dans cette séance on nommerait un secrétaire-rédacteur qui serait chargé de l'exécution, c'est-à-dire de faire un choix selon le plan admis par la majorité. Il présenterait dans une séance subséquente le résultat de son travail. – Plus tard, il surveillerait l'impression et enverrait les épreuves à ceux qui ont fourni les écrits.

Il y a là une œuvre de dévouement à accomplir, comme pour la rédaction de la « Table des matières du Musée Neuchâtelois » sous préjudice d'une rémunération convenable.

Veillez, cher collègue, nous communiquer vos observations et vos propositions sur ces divers points, et agréer nos salutations bien cordiales.

Le Secrétaire Ch. Eug. Tissot

Le Président Ls. Favre

Ms. 53 - Circulaire non datée

Le volume que nous publions étant sur le point de sortir de presse, il serait convenable de rappeler dans ce volume le souvenir des membres du comité et des personnes à qui nous devons des contributions. Nous sommes chargés, de plus, de dresser la statistique des patoisants encore vivants, c'est-à-dire de ceux qui parlent encore couramment cette langue.

Nous vous prions donc de bien vouloir nous dire notre nom exact, votre origine, votre âge, et si l'on parlait le patois dans votre famille.

Et d'ajouter le nombre approximatif des patoisants dans votre district.

Prière de répondre jusqu'au 8 juillet courant inclusivement.

Avec considération. Pour le Comité du patois :

Le Secrétaire Ch. Eug. Tissot

Le Président

[notes illisibles]

Annexe 2 : Transcription des manuscrits en patois

Lettre de Auguste Porret : Monsieu Djean Louis.

Lettre en patois adressée à Jean-Louis et signée « na bouuandaire : une lessiveuse ». Patois des Prises de Gorgier. 1896

Rapport du Glossaire 36 (1934), p.7, n°547

[1]Monsieu Djean Louis

D'apri la létra que vo zaï écrite à voutre nami François ié pou-u me persuada on viadgo de pieu que vo n'aï pa na grante estime po noutro sexe ; excepto⁷ que vo partâ oncoiro⁸ avoui on pou de respect de Madama Lisette que vo zinvita por alla tsi vo ao maï de mé vaire voutre ceresi in fiai é ahiuta tsanta voutre motsette. Vo zite bin genti de líai fare ce l'honnêteta ; ma vo ne devestri pa dinse dére dao mô d'aï zotre féne. Cin me fa grandepi d'oï dére d'aï tôle [mintes]. Ce ne pas po dére que le fénes séian meliai que le zomo ; mâ por ître djusto, é f[á]ut conveni que tant d'ao fian d'aï zomo, que d'aï fénes, é lien na d'aï bons et d'aï crouios.

Por cominci per vo, Monsieu lo modele de la création, que n'aï rin â fare per stu tin de nioles et de pacot aobin de frecasse comin vo dites, que de reschta bin beurna déraï voutro forné bin tso [2] comin on ville égoïste ; vo zavoua bítamin que la linvoua vo demindze de parlâ patois quand mîmo vo n'aï pas bin oque ã dére. Vo volaï bin me permettre de vo bailli on petit conseil que ié ne me séré djamaï permis de vo bailli se vo zeti zaï on pou pieu respectueux avoui no. « Quand on n'a rin a dére, é vo mi se caïsi que de dére d'ao mô d'aï zautre dzin ;

Vo z'aï pouaire d'aï féne ; na ! pieutou de l'aï linvoua. Mon pouro Monsieu Djean Louis ! vo zin n'aï assebin iéna é créio bin que l'é fortcha é que vo zaï d'ao venin din le dzinzavoue. Se l'ia vaï moueian de vo conserva comin vo dites qu'on fa d'aï villio meubio, on éraï assebin na balla mécanique â pridzi, na pieutoû â dére le mintes.

Vo z'aï bin faï de ne pas vo maria, ma ! pieutoû, vo zeri bin volu trova na féna, ma vo zeti trop égoïste, ét na féna éraï zaï on petit sort avoui vo. Quand on veut vivre a dou, é ne f[ô] pas tot volaï por se ; é fo savaï on pou s'effaci por fare piési aï [3] zotro. Quand vo fâte su bi [potré] de Madama que vo ne coniole pas, que n'a djamé bouéta le pi tsi vo, que sére son chaumo contre son keu avoui son petit air de santa et que s'in va ao sermon lo demindze oncoira tota guindze, ce voutra photographie d'hypocrito que vo no promena devant le zu. Lo Seigneur vo keniossaï dza bin quan l'a daï : « Roûte premiramîn lo trâ qué [din te un] é apri cin te routeriss la paille qué din l'u de ton frare. »

Vo detesta le niése, cé por qué vo pinsa moueri din la pî d'on vihlio valet; vo zéri bin pieu réson de dére : « din la pî d'on vihlio original.

Aovué vo zapprouvo, ce quan vo dites que vo n'anmâ pas le guerres et que vo le zévita tant que vo peute ; Mâ por cin qu'est d'ître d'acô avoui to lo mondo, é nia qué nomo de rin que pou-usse ître dinse.

E faut n'avaï rin de caractéro por dére d'aï tôles bêtises ; assebin ne su pas ébaïa se é nia rin de féna qu'ée volu de vo. Se me nomo que né portant pas on modèlé étaï comin vo, é lia longtin [4] que no ne mindzeri pieu de la fô insimbio.

Vo zapela cin : ître d'aï premî â fare son devaï, quand vo zalla vôta et que vo boueta din voutro bulletin : oï et na. Sin vo zinquietà d'aï couleurs. Comin se é nomo, tant perfectionna que seé, comin vo monsieu Djean Louis pouaï saïgre dou tsemin. Por mé, tota pouira féna que ié su, ié n'in coniosso que ion : Ce lo draï. Tatsi de lo trova é vo n'eraï pieu fauta de fare d'aï bri quan vo passa pri de la fontanna aovué é lia d'aï féne que frotin l'aï cocasse et lavin voutro lindzo monet.

Yé vo saluo

na Bou-uandaire

⁷ Barré : Se ce n'est.

⁸ Lisibilité (?)

La tisanna de Champion. Bail de l'esprit à foison. 1807.

Annoté dans la marge au crayon

1. 1 La chanson du coesay heri
Né pié guère chantae par cy
Y craïe qu'on l'a to reubia
E no fo la renovalla
5 Quel sujet choisirons nous
Pour bien nous amuser
Le compaignon é trova
Y mai vai vo l'indica

2. 10 Quenioté vos l'homme de bel
Qué se bi et mau monta⁹
Qué zeu on viage grenadie
E qué ora Conseilli
Il demeura à Champion
45 Sur la route de Traitron
15 E la laïque on bi bay
To le long du grand chemey.

3. Et lé mado say façon
E la l'air d'itre tot bon
Avec cela un fort buveur
20 Et de plus grand rimailleur
Lorsque le bon vin surtout
Le fait répeller par tout
La Tisanna de Champion
Bail de l'esprit à foison.

[2] 4. 25 Baitou apri qué l'éléva¹⁰
Et qué lé bay débrouda¹¹
Il va dandinant soudain
Visiter un près voisin
Pour dissiper son ennui
30 Il boit chopine avec lui
La tisanna de Champion
Le fa rima to de bon

5. Et l'avant to do ce sé¹²
Qué gottiray 6 bosses¹³
35 A force de tant guelièna
E fourai to do rauda¹⁴
E bouray tant de cartré
Qué ne porant pié dire popé
40 Mais une fois midi sonnè
Il fallut bien se quitter.

6. Vesai dite apri dina
Te vaidri me retrova
Su stu ban qué en chiosi¹⁵
Ora que le tay e bi
45 No pori no réjoi
No bérī to a lesi¹⁶
du bon vet de l'an passa
Qué mardie bay chupéna

7. 50 Quand vesai fou¹⁷ dina
E trova sa feuilleta¹⁸
Il était en si bon train
Qu'il l'embrassa tout soudain
Lui disant mon petit cœur
[3] Tu me mets de bonne humeur
55 Ta vue me fait tressaillir
Et me donne grand plaisir

8. 60 Ma Jonas ta on pou chaud
Gage que ti zeu e[u] caveau
Tes douceurs sentent le vin
Quand ti gay se bon matin¹⁹
Après donc nion bon ami
Que j'adore tout ceci
Apris que ta on pou bieu
Ti adi gergue qu'on lup²⁰.

⁹ Dans la marge à droite : l'homme de bien ?
qui se si ben et mal ?

¹⁰ Dans la marge : qu'il [s'] est levé

¹¹ Dans la marge : débarbouillé ?

¹² Au crayon au dessus : tous deux tant soif

¹³ Dans la marge : goûtèrent = bossets

¹⁴ Dans la marge : Ils furent

¹⁵ Au crayon dessous : est au verger

¹⁶ Entre crochet après : [loisir]

¹⁷ Au crayon dessus : fut

¹⁸ dans la marge à droite, à l'encre : = femme

¹⁹ Commentaire dans la marge : quantd tu es gai

²⁰ Commentaire dans la marge : goer~u = gringe

9.
65 Y t'assures ma balleta
Te sairi ma feuilleta
Le matin comme la nuit
Je serai un bon mari
Tu me promettras pourtant
70 De voir mes amis céants
Car je crains de m'ennuyer
Quand je suis trop désœuvré

10.
Il le faut bien à la bonne heure
Il faut céder au vieux pécheur
75 Amuse-toi je le veux bien
Modérément comme il convient
En buvant trop à la fois
A la longue tu te sentiras
Car l'habile dans le vin²¹
80 Est un dangereux levain.

[4] 11.
As-tou²² qué l'on bai dina
E fou vite se vouenda²³
daïse, daïse se bercay
Le vaitre roud é to contay²⁴
85 Depuis sa porte au chemin²⁵
Pour voir venir de tout loin
Se son vesay ou ses amis
Volian veni se diverti.

12.
Favargie tot épressa
90 Arriva bay esoffia
Cé on maitre estafie
Qué sa adé bay prigie
Soyez le bien arrivé
Venez vite vous reposer
95 Y dodrï cri du viel bian
Asta vo su noutre ban

13.
Ce vos éti veni dina
Vo vos airy bet régala
Vos airy seu du péson
100 Di choux bian et du bacon
E lia lonta que no beri
No sairi ja ou pou gris
Tot entray de bet rima
A fai de nos amoisa²⁶

14.
105 En rimant cher Favargé
Le gosier est altéré
Mais on boit coup souvent
On s'égaie à tout instant
[5] Rions, buvons tour à tour
110 Le matin dès l'aube du jour
La tisanna de Champion
Le mit entrain tout de bon.

15.
Ma compère favargie
Te femé qué n'airagie
115 Tache vaire de piaca
Ye sue tot ébioudena
Ma tisanna vo bey mie
El ne peut pas daïse étouchie
Et bail de l'esprit et du cœur
120 Bévay donc avwé ardeur.

16.
Ti léva te veux parti
Veux te ja te recoeilli
E tay fo baïre encoré on²⁷
Cé du viel et du to bon
125 Jamais vin des 13 Cantons
N'a eu pareil renom
Je m'empresse aujourd'hui
De t'en servir en ami.

17.
Ora féna y voi cuchie²⁸
130 Car y sue to serverie²⁹
Ce né pas le vay qui aïe bu
Que me met daïse eu non plus
C'est la pipa de favargie
Que m'a daïse tot étouchie
135 Diable emporte le tabac
Que ma se mo ade ba³⁰.

[6] 18.
Jonas, jonas veni léva
A Neuchaté e fo alla
Elia conseil stu matey
140 Dépachie, é lé bay a tey
Te sa que noutre petit écu³¹
Saire bet por nos perdu
Ti adi édermenna
Quand te ta on pou trop trinca.

²¹ Au crayon dans la marge : ! la bile

²² "Aussitôt".

²³ Dans la marge : Il faut vite se dandiner, ainsi, ainsi le berçaut

²⁴ Dans la marge : Le ventre rond, et tout content

²⁵ Dans la marge : Depuis ...

²⁶ Dans la marge : afin de nous amuser

²⁷ Dans la marge : il t'en.

²⁸ Dans la marge : je vais coucher

²⁹ Dans la marge : étourdi ?

³⁰ Dans la marge : qui m'a si mal arrangé.

³¹ Dans la marge : jeton de présence ?

19.
145 Fenna, fenna quai[]ie vos
Il est encore assez tôt
Porqué veni vos cria
Avant qui saie léva
Ne veux-tu donc pas te taire
150 Je me mettrai en colère
Je me fiche du petit écu
J'aime mieux avoir bien bu

20.
Ora fenna y sué pré
Quaisé te ne m'accase pié³²
155 Je vais en ville tout à l'heure
Et reviendray à la fraîcheur
Y voi dina chier poucie
Y pouneri chie favargie
Ti adi ma feuilleta
160 Mon boquené et ma balleta.

21.
Chez Poncier il fut dîné
Et grand nombre d'invités
En bon mets ils furent servis
En bon vins esquis aussi
165 Le dessert arrivé
Il commença à rimer
[7] Il trouva le vin si bon
Qu'il en but et à foison.

22.
Que dite Lieutenai Renaud
170 Ti ja rond qu'é n'atriod
Ta bai tout presqu'a ce[]é³³
Qu'on pesson harrany seret³⁴
Ti portant on boein aifant
De sta sorta qué l'iatant
175 Aimant la fille et le vin
La nuit et le bon matin.

23.
Jte laiue Pétavé
Porqué n'ate enoré ray det
Por te mettre bay entray
180 Bay vite de stu bon vay
Prige no de té novallé
De té fouilli, de té femallé
Pray garda de te reubia
De peur d'itre attrapa.

24.
185 Velai Louis de Mont mollay
Que bay sa gotta de vay
Le vété vo gesticulla
Et lé daise tot déruessa
Quand élé a sa rason
190 Cé on to fay bon garçon
Ma quand é lé on pou bié
E peu riema avoué mé

[8] 25.
Vai té vo Samié Péter
Et son petiot drôle d'air
195 Ce ma fé un fai larron
Que ne guetta pas lé bon bocon
Quand il veut se mettre entrain
Il est jovial et badin
Excellent homme par ma foi
200 En un mot de bon alloi.

26.
E té brichon D'Ivernois
Té que sa se bey fiola
Que mai mé mardie to l'an
Le vai ruge et le bon bian
205 Ne veux-tu pas on pou chanta
Te poérai nos amoisa
O bay pret ton fiferlé
Que ta laiue dans ton gozé

27.
Boute vaire noutre Davy
210 Qu'apostrophe chacon par cy
E na pas l'air d'un chapon
E tire gros bay son canon
Cé on maître bombardie
E sa grose rêverie
215 Avec cela un bon ami
Et que chacun aime et chérit.

28.
A propos ami Pomie
Y ne t'ai enoré ray dét
Te ma se bay régalla
220 Y ne vui pas te reubia
Ti de stu chai sai façon
[9] Qu'on aime que son ce boa
Por ma foi et un mot
Te vo mie que tu no

³² Dans la marge : ?

³³ Dans la marge : tu as bientôt... ? (illisible)

³⁴ Dans la marge : qu'un poisson harang ...

29.

225 Ora qui ay bet dina
E lé tay de décampa
Finir un bon marché
Il est ma foi tout doré
Y sairi bay l'arréta
230 Qué qui aye on pou trinca
Profitons de l'occasion
Avant d'aller à Champion.

30.

Adieu Messieurs votre serviteur
235 Je suis tout ravi d'honneur
De ton régal cher Poncié,
Je t'en suis bien obligé
Veni chie mé à Champion
Cé de cœur et to de bon
240 Vous serez très bien traité
Et encore mieux abreuvé

31.

Te faeya ton petit écu
E va bay qui n'aye pas bien
Si je suis de boune humeur
245 J'ai bien de la joie au cœur
J'ai vendu 5 mille écus
Le magazai qué presque nu
Et un tringelt par ma foi
Que j'ai réservé pour toi.

32.

[10]
250 En deux fois dix mille écus
Qué Nanette y ai bai védu
Nos ai portant du boeinheur
On peut le dire a me no~~XX~~nneur
Ora y pui me grisie
255 Avant de m'alla cuchie
Va donc vite ai cherchie on
Ma du viel et du to bon.

33.

Por ne donc pas l'égernie
Sa fenna alla cherchie
260 Ena botoeille de bon vay
Wai le car et bon coay³⁵
Il fut d'elle si satisfait
Qu'il l'avalla tout d'un trait
La tisanna de Champion
265 Méta fait à la chanson³⁶

³⁵ Dans la marge : coin

³⁶ Dans la marge : = mit fin ?

**Porret Charles Frédéric, *Brouillon de petites anecdotes et vieux contes en patois.*
*Souvenirs du père Charles.***

Fleurier Juin et Juillet 1915

[1]

N°1 On souvenir de mon serviço militéro. Teri donc tot pian.

Me petit zinfants, voutro grand père va vo conto on petit souvenir de son serviço militéro. Quand yété djouveno, n'été pas tordu, bossu, maillyi, cambelu commin su ora ; yavé l'orgu d'ître³⁷ militéro et de fare cranamin mon serviço. Adon, no zavi oncoira de çai vilhio pétairu que foilliai quazi na demi éternita por le tserdzi, que ne me sevigno pieu tu le tin et le mouvemin, tota la gymnastique que foilliai fare por in veni à bouu.

On bi dzo, noutra compagni terrive du lo bas dau cret de Vaudijon à Colombi contre dai manequins qu'etan su la ruvoi dau lé. No zavi por no commanda on vilhio sergent instructeur, qu'avai certainamin su se bin catsi quand lo bon Dieu avai fai la répartition de l'intelligence. É devessaï no fare à quitta de teri quand lo bateau à vapeur qu'allave tu le dzo de Netsati à Inverdon, passave intre Auverni et Colombi. On matin, é paré que no n'avi pas quitta de teri prau vito et que côques balles avan subia ai zozeilles dau capitaine dau bateau, que fi na pienta que ne badinave pas. Ce adon que lo colonel qu'étaï su Pianéza avoui lo reschto dau bataillon, arriva apri midzo au grand galop de son tsevau et baillia na bolla ratelaye à noutro pouro sergent. Ma que liai repond lo sergent :

[2] - couïdo prau liai dere, ma ce dai djouveno conscrits que ne vo zaccouintin pas. Liai recommando portan prau : quand vo vaïte arriva lo bateau, ne teri pas se fau, teri tobalamin, teri topian, adi pieu topian.

Mon Dieu, dérairamin ce l'officier qu'a commanda à se soldats de teri à balles contre la gare de Delle, à noutra frontaïre, n'a pas fai tant de mau commin on crïe ; a-tu peut-ître simpiamin reubia de fare à se zhommo la mîma recommandation, au bin, n'in n'a foilliu que traï a quatre que ne l'an pas accoueta et qu'an teri on pou trop fau, que sat-on bin.

Et çai diabes d'Allemands, avouï lai tot gros canons que lancin dai bouleto et dai bombes que cambin la France et que vinien tsai su noutre territoire, no que n'itin in guerra avoui nion, esso que noutra zautorita ne devetran pas liai recommanda de teri on pou pieu topian. Ce séré prau vito de teri rudo fau se djamai é l'in vinien à se crosi avoui l'Italie, adon que le bombes devran por ne no rin fare de mau camba tota la Suisse, por alla du la Bavière tsai din lo Piemont et la Lombardie. É faut espéra que cin n'arriveré pas, ma au dzo de vouu, on peut, commin on dit, s'attindre à tot et ne faut pieu s'ebahi de rin.

[3]

N°2 La traverscha dou lé de Netsati per Djean Brelu³⁸

Djean Brelu étaï on djouveno fribordjeu, qu'avai fai lo dzegno et lo rapabause tot lo tsautin ai grantes Fonconnaïres, tzi lo vilhio Djean Klausé in dize-voue-cent cinquante. É ne pinsave qu'à se bin diverti. Tu le vipro l'allave fare la youqua avoui côque djouvene à la Baronna, à la Grand-Vy au bin au Solliat, assebin au dérai tin quand foillia deguerpi dai pateradzo , l'avai rupa dzu qu'au dérai batz de son saléro. Commin fare por s'in retorna au canton de Fribor ? Fare lo tor dau lé à pî avoui la saquetta voeusiva, cin étaï bin long, bin penibio. In passin per Montaltzi, s'in fou oncoi baïre son dérai crutze à la guergota an pere Jacot, à couï é conta se n'imbarra. Va trova François Wehren, lo bar- qui de Tzi-lo-Ba, que va quazi tu le dzo à Tavayi, é veut prau te passa de l'autro fian dau lé à bon conto. Dinse fou Djean Brelu. Ma que liai fa François Wehren pousque te n'a rin d'ardzin à me bailli, te va travailli su lo lé te va ran- ma qu'on diabo. Noutro pouro fribordjeu n'étaï pas on fameu navigateur ; au bin é rubiave su l'evoue avouï sa pâla, au bin le la piondzive draï avau, dzu qu'au fin fond dau lé, cin n'allave rin que voillie. Te ne sa pas mi travailli que cin, paresaï, granta tserropa, que liai dit lo père Wehren, é bin^[4] attin, on va te bailli de l'autra bésogne. É l'étatse na corda au cu de la barqua ; orindraï, prin la corda su te n'epaula épouu tire qu'on diabo, au bin on te tsampe din lo lé.

³⁷ Tout les i + ^ en dessus de point seront désormais transcrits directement <^>

³⁸ « publi. Dans Gro..., Schweiz. Ma. p. 69 », au crayon, ajouté par une autre main plus tardivement (au GPSR ?)

Noutro pouro Brelu arriva a Tavayi tot mou de sehoi d'avaï trevoeugni à sa corda. Lo père Wehren fesai dai boeunnes rises quand me cin racontave. Toparaï lo barqui avai bon cœur ; é liai paya oncoi na carteta à Tavayi por avai bin travailli.

N°3 Lo premi voyadzo in tsemin de fé de la Judith à Boeurtzelion

Vo zalla me demanda couu étaï Boeurtzelion. Boeurtzéliion étaï on bravo couvreur qu'habitave su le montagnes de Province é lia cinquanta et coques zannayes. Vo sate que din çu tin, tu le zotau écarta dai montagnes et oncoira na boeuna partia de celaï da veladzo étan crevi avoui de çai grosses boeurtzilles que fan le tsappouu quand l'equarin lo bou avoui la detrau ; é bin çu couvreur quenioussai se bin son meti, savaï se bin crevi on taï avoui çai grosses boeurtzilles ; qu'on l'avaï baptzi lo père Boeurtzelion et on étaï sur quand l'avaï passa su on taï, que por grantin on n'avaï rin de gottaires que coque yadzo, per la peudze. Vo féso à ^[5] rire, yé mau parla, conta pire que se liai avai é n'homme que travaillasse in conschoince, cetai bin lo père Boeurtzelion, épouu que que ne robave pas sa djornaye ; adraï commin on sindzo, é turbinare dru du n'auaba à l'autra. Boeurtzelion n'étaï ne on bracaillon ne on petollion assebin ne manquave djamai de besogne et se n'avaï rin à fare su le taï, boeutave la man à tot, é rinvoive le moeurailles dai pateradzo. Et l'heuvé, le zheuvé sont longs à la montagne, é travaillive su la boisseleri, é fesai dai siles dai dzirles, daïcuvets dai fautzi et tot espèces de mandzo d'uti. Ce n'étaï pas ion de çai fringants d'horloger qu'on avesi de fare lo delon ; lu é n'avaï djamai na menuta à pédre.

Et sa fenna, la Judith, ce n'étaï pas iena de cai freluretes de fennes, commin lien a tant au dzo de vouu, que ne pinsin qu'à lai toilette, que n'an djamai fini de canquanna on pou su tot lo mondo et que ne poin pire pas recoeudre on tacon, tant moins on boton ai tsausses à lai zhomme.

Me sevigno adi, quand yété djouveno et que liai allavo à la vellia, commin le fesai à frondena son boeurgo, adon que tsacon voignive oncoira dau lin et dau tsenevo por fare de cela boeuno taïla de ménadzo, que durave na demi éternita qu'on n'in poi pas vaïre la fin tandu qu'orindraï on n'a quazo pieu in fait d'étoffe que de la brouilleri que ne vaut voéro mi que lo papi de la gazette.

^[6] Epouu, quand l'avaï fini de fela por ménadzo et por coque paysans dai vesins le rapoueugnive son couessin à fare le pointes, que foilliai la vaïre fare à dinsi tu çai foeusets per dessus. Orindraï on ne trouveraï peut-être pieu din tot lo canton na seula fena que satse oncoira fela et fare le pointes, tot cin se fa in mécanique.

A fian de tota cela besogne la Judith baillive tu se petits soins à son ménadzo, a se traï infants, na balla blondine de chui à sat ans et dou bambins on pou pieu djouveno qu'avan tu dai mines de santa et prospérité commin la lena rionda.

Por lassi tot son tin à se n'homme, le soignive assebin son petit bétail, traï à quatre tzivres coques mouutons, on cayon, dai lapins et dai dzeneilles. Ah, conta pire que se liai avai on bi ménadzo que ne manquasse de rin, cetai on bin celu au père Boeurtzellion.

La brava Judith n'avaï pas avesi de voyadzi, commin vo zalla lo vaïre ; le sortessaï raramin de l'hotau, pire on yadzo per an, ion daï déraï dedzeu de décembre, l'allave à Netsati fare se petites zemplettes por tota l'annaye ; l'allave et reveniai à pis ; on la veyai passa lo grand matin vétia de su bon midzelanna que le fesai à fare au gros Jacques lo ^[7] tisserand avoui lo fi et la lanna de se mouutons que se man avan fela, de cela boeuna étoffe que le zorgoilliaises de noutro tin ne voeudran pire pieu porta ; l'avaï à se tsambes dai longs guétons de la même étoffe, por cin, qu'à çu momin é lia quazi adi de la nedze à brassa surto à la montagne et sa tîta étaï soigneusamin invortoillia per na granta béguine d'indienne que liai catsive la maïti dau vesadzo. Le portave à on baton su l'épaula on gros pagni et din lo pagni na granta satse por imballa se zemplettes et quand l'avaï fini le boeutave satse et pagni bin rimpyi su lo tser au gros Perret que fesai adon tu le dedzeu la messengeri de la Bérotze à Netsati épouu le reveniai commin l'étaï allaye, su se tsambes. Le tserrotons de Province que descindan quazi tu le dzo avoui dau bou avan la boeuna velonta de liai retiama son commerce tzi lo gros Perret et de lo liai mena amon.

Orindraï, yé lasso la parola à la Judith me borno à raconta son premi voyadzo in tsemin de fé commin lyi mima me lo conta à na vellia dau vilhio tin.

Cetaï à la fin de l'annaye dize-voue-cent-cinquante-neu, tot d'apremi que lo tsemin de fé martsive, yé me preparavo à fare mon voyadzo à Netsati, commin tu le zan, quand me n'homme qu'é se bravo me dit : Judith no zin ^[8] zeu na boeuna annaye, le tsivres an bin bailli dau lassa, t'a ingrassi on gros cayon, tot est bin alla por no, te poeuré bin te codre de prindre su tsemin de fé, por ton voyadzo, on lo dit tant quemoudo por voyadzi, fa mé cu piézi, et m'é lassi alla.

Yé voué don à la gare de Gordzi et ye demando au patron combin cin cotave por alla à Netsati et reveni ; on franc nonanta que me repond ; ma ce bin tscheu, que liai dio, vo ne poeurri rin me rabattre, por lo premi yadzo que fézo dau commerce avoui vo ; é se boeute à rire ; ce prix fixe, ce por to lo mondo lo même affère, vaiqué lo tarif et pindin que contavo ma monneya é me motre son tarif, on petit bocon de papi que l'étais bin marqua dessus on franc nonanta.

L'éraï portant bin pouu me dere que me foilliai lo prendre çu tarif, n'in savé rin, yéré cru que yé robavo, l'é lassi. Ye monto ensuite din iena de de çai grantes berlins que liai dion dai wagons, la premiere à ma portaye, ma à peina venian-tu d'immoda que vaiqué é n'espèce de gendarme que vin ver mé et me dit : voutro beliet se vo pié. Mon beliet, mon beliet, quesso que cé çu beliet ? Couudo liexplica que yallavo tu le zan à Netsati que ye revenié lo mimo dzo et que djamai ne la police ne la ganderameri ne m'avan^[9] demanda me papi. Ah no zin in zaï dai zexplication et por in fini, la pretindu que n'avez pas payi mon voyadzo, porc in que n'avez pas roba çu tarif. Se vo ne me payi pas, vo feso à decindre à la premiere station, que me desa. Que m'a-tu foilliu fare ? payi oncoi on yadzo, au bin m'eraï faï à deguerpi à Bevé aubin à Boedry et oncoira que que m'a faï à payi pieu tscheu que lo tarif, por cin que n'éte pas din on vagon de troisième catégorie ; l'eran portan bin pouu lo me dere à la gare de Gordzi que yété on voyageur de troisième catégorie.

Me que n'avé rin faï de mau que n'é djamais zu à fare avoui la police, tote çai zistoires avoui ce l'espèce de gendarme m'avan tellamin indzerdzeliy et bailli la degueille, que arriva à Colombi, yavé fauta de fare cin que bin on pinse, ma qu'on ne dit pas, por mi vo zespli-

ca, cin que lo roi ne commande djamais à son valet. Yé descindo vito dau vagon ; per tot liai avai dau mondo ; boutavo apri on petit bosson, é n'adze, oque por m'alla catsi déraï, quand viri on petit hotau que l'étais écrit : côte dai zhommo et de l'autro fian, côte des dames ; me pinsari va t'adressi à çai dames, le fennes an lo cœur moïn du que le zhommo ; yé tapo à la porta, on ne me repond rin, me hasardo d'euvri et vai-tu pas que me treuvo^[10] in face de cin que tsertsivo. A çu momin youdzo é n'homme que criave : prêt la pouste et ensuite, prêt labas ; me pinsari : ce poeurrai bin être porté, bouisso on pou la porta avoui lo pi é liai crio : pas tout à fait, pas tout à fait. Craïte vo que m'on accouuta, que l'an zeu la compiesance de m'attendre pire na menuta, cai monsieur dan tsemin de fé é son bin parti sin mé, et quand yé volu fare dai retiamation au patron de la gare de Colombi, n'a rin faï que de rire et quand lié parla de mon pagni et de ma satse que yavé lassi din lo vagon, l'a riai on pou pieu fau in me desin que mon pagni et ma satse m'attindan dza à Netsati. Eh bin, le zéyo ritrova à Netsati, me zaffères, que m'a foilliu tot ratseta apri avai du continua mon voyadzo à la vilhie mouda, su me tsambes.

Ah, yavé faï na balla djornaye, pinsa vaï, payi dou yadzo mon voyadzo por Netsati et n'alla que dzu qu'à Colombi, pèdre mon bi pagni et ma satse, reveni à pi, toparaï quinne indjustise.

L'in cote por apprendre et se boueta à la mouda et se djamais repringno lo tsemin de fe por alla à coque pa, conta bin que ne vouu pas lassi me precautions à l'hotau.

^[11] Se l'étais zaï on pou djinti, çai monsieur dau tsemin de fé, l'étais zaï ma pratiqua, me que ne manquo djamai d'alla à Netsati on yadzo tu le zan, ma pouesque sont dinse, pindin que yéri me boeunes tsambes, cin poeurrai bin alla on bi momin devant que liai refasse à gagni pire na centima.

La Judith a teni bon. Du don pindin bin dai zannayes oncoira, ion dai déraï dedzeu de Decembre no zin vouu passa la fena au costume on pou rustique, sa béguina d'indienne à la tita, son grand godillion de midzelanna et se guetons qu'allavan dzu qu'ai dzenau avoui lo gros pagni au bâton su l'épaula. Cetaï adin bin la brava Judith à Boertzeliion que no zavi baptzi lo dragon dai montagnes, et quand lo tsemin de fé la devancive in liai subien devant lo na, le liai lancive son défi d'indignation et de mépris in liai fesin lo poing au bin le cornes.

N°4 Commin la vilhio Dzozié au Moartsau avai compraï la liberta de la presse

Au dzo de vouu, avoui tota cela guerre à l'intor de tzi no, youdzo bin dai dzin se piendre que no n'in bintou pieu la liberta de la presse, qu'on n'ouse pieu dere et écrire cin que bin on pinse por ne pas grava a noutra neutralita.^[12] Ezzo que noutra zautorita militère n'an pas rudamin tsateyi on certain Pierre Tsateliion por avai faï seulamin coque caricatures ? To cin me reboeute à la mémoire, in me fesin rire, de quinno façon lo vilhio Dzozié au martsau avai compraï la liberta de la presse, é lia na soixantanna d'annayes. Lassi me vo conta cela petite histoire.

Cetaï au maï de Juillet in dize-voue-cent-soixante, se me rappello bin, na Demindze que lo solé dai canicules avai tieri à coeure dai zoeu tot du. No zavi lo dzo devant, lo Dessando seyi on grand tsan de fromin à la Perla, qu'étais bon sé, tot reti. Lo Delon, mon père se laïve à trai heures dau matin ; lo dzoran dau matin que cointse

son vesin et que fa à veri le moeulin, commin on dit, soffiaive on pou ; é niai avaï rin de rosaye, lo baromètre avaï rudo degradingola, le zétaïles épeluyvan qu'on érai cru que le dansivan ; on pou pieu ta l'auba se motra rudze commin lo sang, bref, tu le sino annoncivan lo poeu tin.

Ce adon que mon père no fesa à déguerpi dau lyi, et no vaiqué parti à la messon ; é ne reschta à l'hotau que ma mère por soigni le bêtes et fare lo ménadzo, é pouu mi nontion Henri qu'avaï dau mau de martsî. Me duvoue soeu avoui la Caroline noutra vesena bouetavan le dzevalles su lo lin, mon père et mon frare étatsivan, et me ye ^[13] tserreyvo à mesere à l'hotau et detsersivo avoui l'ontio Henri. L'errai foilliu vaïre commin cin martsive.

A peina avoui no praï lo tin de mindzi on boquenné de pan et de fremadzo, ma de tin zin tin no bevessi su lo peudzo, commin on dit, on verro de çu bon vin de zizelets dau venioubiou de Fresens, dau vin qu'é on pou duret, ma que vo rebaille de la djesse, dau né épouu que rapicole.

Contre le onze heures on commincive à vaïre coque gros niola, assebin no ne quittari la besogne que quand no zouri fini et à duvoue zheures de l'avepraye, au momin auvoi lo neuvième et déraï tser de granna intrave din la grandze, vaiqué la pieudze, on vretabio deludzo, ma no zavi tota noutra granna a l'hotau bin boeunna setse.

Quand on se fou bin reconforta et regailliardi apri na pareille edzevataye, lo vilhio Dzozié au martsau, noutra bon vesin, qu'avaï vouetante-cinq ans, que ne poi quazi pieu martsî et qu'étaï aschta commin d'avesi su son ban devant l'hotau avoui se duvoues béquilles a fian de lu, me crie : Ta gaillia faï na bouenna djornaye, orindraï que ta lo lezi vin vaï on pou à coté ver mé, et no vaiqué à devesi le dou lo reschto de l'avepraye.

Ah que me dit lo père Dzozié, ta gaillia buchi, ta zai de la tsance, ma din lo tin que no zeti Prussiens et que no n'avi pas la liberta de la prissa no n'errî pas pouu fare ^[14] commin té ; é lien avaï de la tablature, dau tin dai dîmo, pire por messena on pou de granna. É foilliai fare atan qu'on poi se dzerbes totes de la mîma groschaï, é foilliai le boeuta in rangées, commin dai soldats, et surtot ducan bin lo tin menacive de pieudze, on n'ousave pas comminci de tserdzi que to lo tsan ne fousse étatsî et que lo dimiare eye passa por prindre cin que liai veniai. Ye me sevigno, cetai on tin apoupri commin vouu, oncoi bin pieu pi, yavé à mon tsan de la fin dessus on pouissin gros bia, lo pieu bi de tota la Bétotse, qu'étaï bon sé, tot étatsî, pré à tserdzi, au moins quatre-cent-cinquante dzerbes. Lo dimiare ne veniai pas ; ne poi pas itre per tot in mîmo tin, tot lo mondo lo retiamave ; ye dzemeliyvo tot ; ne poui pas tserdzi, no n'eri pas ousa lo fare et expédia à l'hotau à mesere qu'on étatsive commin ta faï. Vaiqué lo tin que commence à se crevi de gros niola et pas pieu d'on qu'a d'heure, vaiqué l'ouvra, la pieudze, la grela, le zinnoudzes et lo tenerro, qu'on érai cru à la fin dau mondo.

Ah no zouri na balla perta, on bi breyon, no foillia tote redettatsî noutre dzerbes, le rétinde, épouu avoui cin que l'etan dza à maïti écosses per la grela, lo poeu tin dura vœu dzo, que lo pou de granna que reschtave fou oncoira tota dzernaye. ^[15] Orindrai qu'on a la liberta de la prissa, qu'on n'a pieu fauta de passa per lo dimiare, vo fate commin vo volaï ; se lo tin menace de pieudze, aschtou que vo zaï coque dzerbes, hardi su lo tser, on l'étatse, on liai boeute la prissa et en route contre l'hotau.

M'é boeuta à rire ; yé volu explica au père Dzozié qu'on intindaï per la liberta de la presse la liberta d'écrire, de fare à queniotre per l'écriture, per l'imprimeri de journaux et de laïvre se n'opinion politique et tot espèces d'histoires.

L'in a bin on pou conveni, ma l'a pretindu que quand no n'avi pas la liberta de la prissa, cin concernave assebin la liberta de boeuta la prissa à son tser de granna que la prisse de l'impremeri, por cin que tant qu'on n'a pas boeuta la prisse a son tser, on ne peut alla ne bin fau ne bin lien sin pedre le traï qua de sa tserdze, que ne reschterai pire pas piennes le bérosses et que n'eyant la liberta de pressa son tser que quand lo dimiare avai passa et prai sa portion, l'étaï bin pieu molési de roba lo gouvernemin.

Lo père Dzozié ma ensuite rappela que é lia à St Aubin é n'hotau qu'on liai dit oncoira orindrai la grandze dai dîmes ; cin est bin veré, noutre zhistoriens bétotchaux devetran lo relata din lai zécrits. Épouu que ce l'hotau qu'apparteniai din lo tin à l'état, ai gouvernemin, au roi de Prusse, por bin dere, servaï à lodzi la granna de la dima, ^[16] in attindin d'in teri parti. Pieu ta, que me desa oncoira, por avaï moins d'imbaras, lo gouvernemin desai dza ardzin de la dima devant la messon, in la misin contre ardzin contin ; por cin, l'avan devisa le territoires in pertsets qu'etan delimita per dai grosses boines taillé qu'étant nimerotayes ; on in vaï oncoi coquenne qu'on liai dit adi dai boeines de dimieri, ducambin le ne servin pieu à rin.

On dimiave assebin la venindze, beni lo tsenevo et lo lin, ce bin damadzo que nion n'in voigne pieu au dzo de vouu, ma por cin, ce n'étaï pas commin por la messon, ducambin lo dimiare reterdzive on pou on n'avaï pas poyire de la pieudze.

N'é pas persista à contredere in rin lo Dzozié, ne por se n'opinion su la liberta de la presse, ne por autre affaire, l'é bin lassi din se zidéés, atant qu'on peut, ne faut pas contreveyi le vilhies dzins.

Ma tot in devesin avouï cu bon vilhio, ne sé pas commin lo tin a passa, çu vipro, ne m'eyo pas reubia que su zaï trop ta por trére et porta mon lassi à la pacheneri.

[17]

N°5 Lo cemetaïro. Ion dai vilhio souvenir dau père Tsharles.

É lia bin dai zannaïes, ne me sevigno pieu pas bin à l'occasion de quinna fîta no zavi on banqué tzi l'ami Samoué à l'hôtel de la Bétotze. No zavi por major de trabia ion fai maidzo de la contraïe, dau quin la réputation étaï faïte et qu'avai boeuna opinion de son savai, du can bin n'étaï pas oncoira parveni à ressuscita le mau, pas pieu qu'à impatsi de moeuri le prau bilhio et le pieu malado dai djouveno ; assebin é retiamave absolumin qu'on fasse on cemetaïro intre Montaltzi et Fresens por le veladzo dau haut de la Bétotze, por le fère-tsvires de Montaltzi et le vouïpes de Fresens.

Quand on se fou pran gauberdzi, que lo momin dai toaste à la patrie et dai discours fou veni et que tsacon fou invita à dere la sionna, çu major de trabia retiamava on petit discour de ion de çai vilhio paysan bétotchau qu'avai l'air on pou simpïé et qu'écortsive trop bënë lo français, tot cin por avai à rire, ma noutro major, avai-tu reubia lo dit-on : Riré bin celu que riré lo dérai. Suffit que vaiqué noutre norateur improvisa, apri avai demanda la liberta de pridzi in son lingadzo paternel, lo patois, que debite tot bouenamin çai côque mots : Dau vilhio ^[18] tin no zavi noutro cemetaïro au pi dau moti ; quand l'é deveni trop petit, on in a faï on novi à l'indraï qu'on liai dit la Goleta ; pieu ta l'a encoira fouïllu lo régranti et du que no zin noutra major de trabia por maïdzo, l'in fouedraï ion por le fere tsivres, ion por le vouïpes, ion por tsaque veladzo de la Bétotze, tot lo terrain in cemetaïro, que n'in reschteraï pire pieu rin por pïanta dai truffies. Creyo bin que noutro major fou seulo in minorita por ne pas tappa dai man et piaffa de rire au moins de bon cœur ; riré bin que riré lo dérai.

Que me dites-vo ? Tot lo terrain in cemetaïro, conto on pou que ce cin que devran fare tu çai zalamands dai zalemagnes ; ne parlin-tu dza pas de pïanta dai truffies et outro légumes dzuque din le pots à fiaï que sont su le balcons dai zhotau. Avouï tot çu mondo tia, tu çai tsevaux creva, que n'érin bintou ne lo lezi ne la piace por tot cin interra, à moins que d'in expédia coques wagons din lai colonies et din la Turquie. É se piennian que n'avan dza pieu prau piace tzi lai por le vivants et que foilliai à tot prix régranti l'Allemagne ; ce pire por le mau que la piace va liai manqua, à moins que de fare le fousse on pou pieu prevondes et de le boeuta de pointe, in n'eyant soin de d'iai pas boeuta la tîta avau, é tindran combin moins de piace ; ne se veut-tu nion trova por liai bailli çu conseil ?

[19]

N°6 Na vesita dau roi de Prusse din sa principauta de Netsati

Vo sate tu que dau vilhio tin et dzu qu'in dize-voe-cent-quarante-voe, lo canton de Netsati étaï dezo la domination dau roi de Prusse. Ce adon que lo roi veniai tu le zan fare na petita veria din sa principauta et que ne manquave djamaï d'alla vesita ion dai grand veladzo de noutro canton dont le zhabitant liai étant tot particulièrement devoua. Din çu tin, que niai avai oncoira

rin de tsemin de fé et oncoira moins de çai velo, auto et aéro, lo roi voyadzive avouï le moeuyans que l'on impieuvre adon, in voiture, à tsevu, mîmamin su se tsambes. Epouu, din çu tin qu'on ne quenioussai pas tu çai nihilistes, anarchistes, terroristes, socialistes, salutistes, et que ne su pas au bé de la liste, tu pieu dondzerai le zon que le zautro, lo roi voyadzive avouï na petita suite, na petite escorte, pieutou por liai teni compagni que por lo protedzi et qu'etan à peina arma de coque crouyo pétairu.

Ce dinse que l'arrivave à çu veladzo auvoi é poi conta su l'intira fidélita de se sudzets, per on bi dzo dau commincemin de Juin, in traversin lo poteradzo de la quemena dau quin on djouvena berdzi rinvoive la tiouture. Lo roi s'adressa à lu in liai desin : No ^[20] ne saïvoïn pas lo tsemin, est-tu permi de passa per ci, no pilin on pou l'herba ; ce adon que lo berdzi liai repond : Passa pire, passa tranquilamin, nion ne veut vo trova à dere, no voein liai boeuta le bîtes.

Lo syndic dau veladzo, lo maire commin on liai desaï adon, qu'étaï préveni de l'arrivave dau roi, liai avai prepara on discours de réception que commincive per çai mots, por rehaussai sa gloire : Sire voutre nom brille din tot l'univers, et por fini, é liai souhaitave londze via et prospérita per la grâce de Dieu. Quand çu syndic fou devant lo roi, é comminça bin son discours, Sire voutro nom brille, ma é fou tellamin terbi et étrula per lo regard de sa Majesté que se boeuta à coqueyi, à begayi, à pédre la tîta, commin on dit, que grullave dau cô

et de la voix et que repetave adi : Sire voutro non brille, voutro nom brille, sin poi alla pieu lien. Lo roi in ou on pou pedi et commin l'étan à proximita dai ruines d'e n'hotau qu'avaï brella coques dzo devant, por fare diversion et lo teri d'imbaras, é liai dit : Mes braves gens, vous avez eu dernièrement un sinistre³⁹. Oui Sire per la grâce de Dieu, que repond lo syndic. De sorta que lo roi ou le dou bé dau discour, lo commincemin et la fin ; on n'a djamaï bin su lo reschto, lo maïtin de çu bi discours.^[21] Ce n'est pas tot, commin lo roi reveniai tu le zan fare sa petita vesita, noutra syndic se dit : Ah por l'an que vin, ne vouu pas liai me lassi prindre, m'invoué composa on bi discours et quand lo roi revindré, lo liai bailli per écrit, é poeurré lo lieurre à son lezi et lo conserva in souvenir de se fidèles sudzets de noutra veladzo. De pieu, çu syndic se fesa à fare dai zhaillions neu, dai bi zhaillions de cérémonie por se presinta devant sa Majesté et son cosandaï boeuta sa nota din la saquetta dau gilet ; ne sé per quin hasard noutra syndic boeuta son discour din la mîma saquetta et quand é fou de novi devant lo roi, ne se trompa-tu pas in liai baillien la nota dau cosandaï à la piace dau discour. Quesso que l'in resulta ? Côque tin apri, esso que lo roi niai invia pas l'ardzin por payi la nota.

Eh bin çu bravo syndic a vouu éclore noutra liberta, noutra république ; é l'a oncoi vécu on pare d'annayes apri dize-voue-cent-quarante-voue. Peut-on liai savaï mau gra, quand l'avaï bouu on petit cou et que l'etaï on pou in rioula, se l'anmave à tsanta Grand Dieu, que no zeti bin quand no zeti Prussiens.

[22]

N°7 L'abro de la liberta à Montaltzi, in dize-voue-cent-quarante-voue.

Me zami, l'histoire dai vesites dau roi de Prusse à sa principauta de Netsati, a bin on fond de vreta, ma toparaï, commin vinio de vo la raconta, créyo que l'é on pou légendaire et qu'on a on pou broda.

É bin, por schetu yadzo, m'invoé vo conta on petit fait historique et authentique⁴⁰ que se passa in ma presance à Montaltzi et qu'est reschta à ma memoire du can bin yété oncoira bin djouveno.

Vo sate tu que in bons républicains que no zitin, tu le zan au premi mar, no fitin l'anniversaire de noutra nindépendance, per dai banquets, dai discours patriotiques et force coups de pétairu. É bin, in dize-voue-cent-quarante-voue, n'éte oncoira qu'on bon gamin que ne compreniai rin à la politiqua, ma me sevinio bin que tota la population dau canton étaï in bris bras, por cin que l'on veniai d'équeveilli au fin fond dai Zalemagnes tu çai gabelous dau roi de Prusse que n'avan rin à commanda din noutra ménadzo.

Le braves dzins de Montaltzi, le ferra-tzivres, commin on liai dit ne volan pas reschta in derraï ; n'avant-tu pas dza fornî on bon contingent de revolutionnaires in trente-ion, à la révolution qu'avaï avorta ; é liai avai^[23] lo François à la Simone, lo gros Frédéri, lo petit Gaille que fesaï lo boeurgo, la topette, commin on liai desai et tant d'autro. É bin, çai braves dzins, por manifesta lai patriotisme et la conquête de noutra nindépendance se bouetaran à pianta au maïtin dau veladzo, devant l'hotau à David-Henri, l'abro de la liberta. Cetaï on sapin ébrantzi que me simbiave rudo gros ; l'etaï rudo long. Tot lo mondo s'edive de son mi dzuqu'ai fennes que tenian lo pi in terra commin on fa à n'etzila, pindin que le zhommo, avoui dai pertzes et dai crotzets, s'escrimantavan por liai fare prindre l'apion.

Ce n'é pas tot, on yadzo cela besogne terminaïe et quand l'abro fou bin consolida in terra, é foilliai trova é n'hommo devoua à la patrie, que n'é pas le zéquemosson ne la gruletta, avoui dai bras de fé et dai grapies d'écaïru por alla boueta au fin couetzé de l'abro le zemblèmes de noutra liberta, et vaiqué que l'Alexandre à l'Abram-Louis Pernet se presinte por rimpyi cela mission d'honneur, cin fou faï avoui l'agilita d'on vretabio acrobate ; lo drapeau fou tioula solidamin que l'ouvra ne lo tsampasse pas avau, cin qu'on éraï cru de mauvése augure por la solidita de noutra djouvena république.

Sa besogne se bin terminaye, l'Alexandre se preparave à decindre, quand lo François à Dzozié que grignottave^[24] on bocon de pan et de fremadzo sur lo su de sa porta liai crie :

Du lé amon, fa no on discour. Ne sé pas fare le discours, ne sé pas parla in public, que repond l'Alexandre. Eh bin, dit no au moins ton sentimin que riposte lo François à Dzozié, et per traï yadzo, de sa pieu forta voix, l'Alexandre crie :

« Vive lo roi, vive la Prusse et son roi ».

Vaiqué tot lo mondo à piaffa de rire excepta lo couesin Louis, syndic dau veladzo, hommo d'importance et d'autorita que n'intindaï pas qu'on piensintasse de la république et conta pire que se per malheur l'avaï zeu son pétairu intre le man, l'Alexandre éraï pouu degradingola rapidamin.

³⁹ En français dans le texte.

⁴⁰ En français dans le texte.

Vo vaïte commin por na bougra de rigolade, ou bravade, que sât-on ? l'Alexandre, qu'avaï se bin travailli, failli deveni on martyr de noutra liberta ; lïn fou quitto à bon compte, seulamin quôques senannes de violon et ce fou tot.

[25]

N°8 Na petita veria à la Bétrotze au mai d'Octobre de l'an mil-neu-cent-quatorze.

Me zamis vo sate tu que su on vilhio Bétrotchau, on fére-tsvire de Montaltzi, commin on liai dit, que ye su né à la Bétrotze et que lié passa la pieu granta partia de ma via. Ce por qué, du can bin ni ai pieu mon demoridjo, yammo oncoira adi liai alla refare na petita veria et retrova côque vilhies quenioussances. Ce cin que yé faï au mai d'octobre de l'an dize-neu-cent quatorze, ma vai-tu pas qu'in traversin lo veladzo de Bevé, ye rincontro é n'ami, on vilhio camerardo d'adze, que m'arrite ; que m'a tu foilliu fare ? Passa tzi lu, baïre na boeunna botoillie, braga on pou de la guerra, commin tot lo mondo, épouu commin cetai bintou le venindze ne m'a-tu pas tréna tot per din lo venioubio de Bevé.

Ce n'est pas tot, étai-çu pas l'avepraye de çu mîmo dzo, qu'avan liu le mises de la venindze de l'Etat, à l'hôtel de quemena, auvoi su oncoi intra avoui me n'ami et auvoi yé trova coquon de çai zamateurs de venindze, de çai zencaveurs de la Bétrotze, que s'an on pou fotu de mé, in me demandin se yeté on deléga de l'Etat au bin de l'hommo d'affère de coque grand fabrican de champagne au bin de piquette. Enfin apri avaï bouu na déraire cartetta avoui me n'ami de Bevé et in avaï praï condzi, m'in fou couetsi à la Bétrotze auvou lo lindeman yé assebin vesita lo venioubio avoui coque camerardo.

[26] Mon Dieu, que me suyio daï in me mîmo poures veniolans, avoui la guerra , faut-tu oncoi du coque zannaïes avaï adi la misère de la venindze. A Bevé, on me parlave de na moyenne de na dzirla per ovraï de vegne et à la Bétrotze pire de na demi dzirla. Tot cin m'a reboueta à la memoére na petite histoire que me contave é lia dza bindai zannaïes on vilhio veniolan dau tsati de Vaumercu, lo père Samué Bené ; la vaïtsi à pou pri atant que pouu m'in seveni : Lo bon Dieu avaï bailli à l'hommo la truffie por in fare sa nerreture, ma la mîme annaïe que l'hommo s'a boueta à la distilla por in fare dau schnaps, dau poison, é l'a invyi la maladi dai truffies por lo puni ; de mîmo, lo bon Dieu avaï bailli à l'hommo la vegne por in terri na boisson que devessai retschauda son cô et regayi se n'âma, ma n'in foilliai pas trop baïre.

Vo sâte tu, d'apri la Bubia, que lo patriarche Noé fou lo premi veniolan, et que ne quenioussant pas la vertu dau vin, l'in avaï on bocon trop bouu et que s'avaï soula. Se la Bubia no za cin raconta, cetai por no bailli é n'exempio à évita et malheureusamin bin daï zhommo in an faï é n'exempio à imita. Per malheur é s'a trova de çai zhommo que n'an djamai prau à baïre, qu'an pinsa que la vegne ne baillive pas prau et que [27] s'an boueta à brouilli lo vin à fare de la piquette. É simbie au premi abord que lo mau n'étaï pas bin grand, ma se l'é defînda de prindre lo nom de Dieu en vain, ne foilliai pas non pieu prindre lo nom dau vin en vain in fabriquin et vindin por dau vin de la crouyie beveta que n'avaï pas pieu de descendance et de parinta avoui la vegne et lo resin que l'hommo avoui lo sindzo.

Vaïqué on pou commin lo vilhio veniolan dau tsati de Vaumercu m'explicave por qué lo bon Dieu avaï assebin invyi tote çai maladi su la vegne, lo mildiou lo phylo et tot lo reschto. Yéré bin du cin raconta à côquon de çai encaveurs que se fotan de mé et se lo récit de çu vilhio veniolan est la verta, l'éran pouu se pinsa que l'avan por lai compte on tant ti pou contribua à atteri la malediction dau bon Dieu su lo venioubio. Assebin, vaïtsi on pare d'annayes que le veniolans an continuellamin la branda su lo dou por perga, suffra, asperdzi, sulfata et que ai dzo dai venindze é pouin quazi s'in passa au bin la rimpiaçi per na cretze. Cin est bin malheureux por tu çai veniolans et por tot lo mondo, ma qu'esso in compareson de celaï qu'an la guerra ; no faut accepta avoui resignation lo velonta de celu que déridze tot ; de quin fian qu'on se vire, on in vaï oncoira adi dai pieu malheureux que no.

[28]

N°9 É n'assimbiaïe dau conseil de quemena dau petit veladzo de X. – Fou de djouïo lo matin, fou de colére et de radze lo vipro

In dize-voue-cent-nonante-traï, l'an de la granta setseresse, adon que fesai se tsaud, que le dzeneilles pondan le zoeu tot du du, que lo lé avaï bassi au point que le pieu gros pessons avant prau mau d'être tot catsi din l'évoue, que le rivières et le melliai sources terressan, lo conseil de quemena dau petit veladzo de X étai assimbia d'urgence, au tsaud dau dzo, djustamin por tsertsi le moeyans de procura de l'évoue por l'alimentation de la localita, que n'in n'éran pieu zai pire por gomma le boui de la pompa à fouu se l'étaï arriva on sinistre, ce don lo bon Dieu le za heurusamin preserva.

Commin la séance promettaï d'être londze et laborieuse et que çai monsieur suffocavan din lai vilhie petita salla, l'yin ou ion que proposa d'alla continua l'assimbiaie in pien air, cin que fou accepta à l'unanimita. Por ne pas tréna apri lai leur zestrades, sièges et puputre, noutre braves conseillyi vinien prendre piace et s'installa din lo grant audzo in granit de la fontanna dau maïtin dau veladzo, qu'é ombradja per on bi gros noyi et qu'étaï djustamin terria. Represinta-vo donc lo ^[29] president majestueuasmin aschta su la stivra de la fontanna, commin on roi su son trône, le dou pi su le gouleau que liai servin d'étriers et dominin dinse tota l'assimbiaie ; son secretéro liai fesin face, aschta su l'autro bé de l'audzo, redigin son procès verbal su on lan de boeuya reubia per na boeuyandaïre negligenta et que l'avaï piaci in travé su se dzenau (la boeuyandaïre au bin lo lan, ne me sevinio pieu lo quin) ; ensuite tu le zautro mimbro dau conseil aschta le tsambes din l'audzo, bin intindu et fesin dince lo certio à l'intor de lai chef. Dai sièges, de l'ombro, lo grant air, érait-on pouu trova é n'istallation pieu quemouda, pieu pratiqua in mimo tin que pittoresque.

Ce fou donc din cela mémorabia assimbiaie que fou decida de ne recoeula devant aucun sacrifce por dota à l'aveni la fontanna se hospitalière d'é n'evoue limpida et interissabie.

Por cin é foilliai procéda à la capture de na boeunna source situaye passabiamin lien dau veladzo. Mon Dieu, su scheta terra é lia bin de l'imprévu ; accoueta on pou le déboires de cela grante intrepraïssa por na petita quemena que n'a que pou de ressources. La captation se fou sin incidents à nota ne accidents à deplaura, ma la conduite de l'evoue à destination exige lo creusadzo ^[30] de na trintscha londze et prevonda, din la rotze au fond de la quinna noutre brave dzins, per é n'économie mau compriaïssa, ouran l'imprudence de boeuta dai borni bon martsï, ma de mauvése qualita, que liai fornessa é n'entrepreneur pas trop scrupuleu. Ensuite, é fouran on pou trop pressa de recevi çai crouyes borni devant de le zavaï passa à l'épreuva.

Enfin, quand tu le travaux fouran fini, on bi matin l'évoue fou lâcha din la conduite et côques menutes apri le brotsive à piens gouleaux, tiara et limpida din lo grant audzo in granit, au ravissement de tota la population, que fit çu dzo on festin à tot teri avau, à tot debresi commin on dit.

Mâ ô douleur, lai djouia fou de coeurta duraye, din l'avepraye, vaï-tu pas la fontanna que tere tot d'on coup, le borni avan bresi dezo la tzerdze djustamin au pieu prevond de la trintscha, de sorta que foillia cruillyi à novi et rimpiaci tu çai crouyo borni.

Le braves dzins de ce l'heureux petit veladzo rischquaran d'in pedre la tita et dou yadzo dau mîmo dzo, fou de djouio lo matin, fou de radze et de colère au coeutsi dau solé.

Ajoutin que çai bons villageois, malgré le grands sacrifices que l'an dâ fare à novi souran stouiquamin ^[31] supporta lai grante épreuve et y remédia promptamin et solidamin, de sorta que remets de lai zémotions, é s'in tirin sain de cô et d'esprit ; d'ore in avant lai fennes poeur rin tranquillamin lava lai boeuyes et tappa lai lindzo sin soleva on trebelion de pouïssa, ma assebin lo grant audzo de la fontanna est à djamaï perdu, commin local dai assimbiaies de quemena.

N°10 Lo dîna de Pâques de noutro syndic.

Pâque est on pou l'opposa dau Djonno, in çu sens que au Djonno, côques fervents chrétiens se serrin on pou la martingale, tandu qu'à Pâque le bouchers tien tu le pieu gros boeufs.

Vo sâte que din noutre petits veladzo dau haut de la Bétotze, no n'in rin de boucheri, assebin se no veulin no regala d'on bocon de tsché fretze, no faut l'alla querri à St Aubin. Ce cin que fesaï tu le Dessando vipro noutro syndic, é pouu quand lo bouché l'avaï servi, au liu de reveni de suite a l'hotau, l'allâve passa sa vellia tzi se n'ami Samué à l'hôtel de la Bétotze et ne rintrave tzi lu que trop bené tâ pindin la né, cin qu'ingrindzive on pou sa fenna.

^[32] Çu Samué dai fites, commin on liai desai, étaï on gai compagnon, on farceur que savaï vo le zinfela, ma que savaï assebin le reçaïgre sin djamaï se fâtsi, assebin tsacon l'anmâve, tsacon l'a regreta, mé lo premi. Lo Dessando devant Pâques, vaiqué donc noutro syndic que part contre la boucheri commin de coeutema, mâ sa fenna liai fât promette de reveni de boeun heura. Quand lo bouché l'ou servi é ne pou pas s'impatsi de fare n'etsappaye, d'alla baïre na carteta tzi l'ami Samué ; é niai fou pas grantin, toparaï prau por que Samué pousse habilamin liai escamota sa tsché et la rimpiaci per na pieurra à pou pri dau mîmo payi por que ne s'in bailliasse pas achin. Quand fou de retor, sa fenna liai sauta au cou, l'imbrassa, lo félicita d'avaï vito faï son voyadzo. Ah, por schetu cou, on vaï bin que tu n'a pas passa tzi Samué. Na que liai repond, épouu boutte vaï se lo bouché ne m'a pas bin servi, se n'é pas on bi bocon de tsché, se n'ia pas de qué fare on bi reti. La fenna decreuve lo pagni que l'avaï lassi à la coeusena, vaï lo caillou, ne fa simbian de rin, dit simpiamin : Ce n'affare en règle, te n'é pas pouu être mi servi. La Demindze, la fenna fa son dina por lyi et se zinfants, na sopa ai truffies, dai schenetz et dau ^[33] bacon, djustamin cin que se n'homme abominave, ne poi pas mindzi et à

l'heura dau repé le liai boeute devant lo na lo caillou su on bi pia. Ma qu'esso à dere çu commerce ? Ce lo bî bocon de tsché que te m'a apporta yeu vipro ; é l'est on pou du à coeure et la bouillon ne séré pas bin gros ; qu'an-tu donc tia çai bouchers por dai bœufs de Pâques ? Eh cela (ci on gros djuron) de Samué. Ne m'a-tu portant pas dai que te n'avé pas passa tzi lu.

É n'est pas necesséro de vo dere que lo reti ne fou que reterdzi d'on dzo et que fou asse bon lo Delon que la Demindze de Pâques.

N°11 Lo pesson à l'Henri à la Susette de l'Invé

Accouïte-vaï, me n'ami David de Bevé, pouisque no pouin pridzi patois intre le dou, m'in voué t'in conta na boeunna : Te peut te rapela dau père Abram Nicoud que teniai é n'hôtel au bas dau veladzo d'Auverni é liai a na cinquantanna d'annayes. No zallavi coque yadzo tzi lu mindzi le bondalles, lo vipro quand no zeti au serviço militéro a Colombi.

Eh bin, vaiqué que lo père Nicoud atsite on tsé de fin dau vilhio Henri à la Suzette que demorave au fin fond de l'Invé su le montagnes de Province et quand l'alla lo liai mena, conta pire que fou bin reçu ; l'Abram Nicoud lo fesa à dîna avoui lu, que liaï avai de çu bon pesson in sauce que l'Henri à la Susette, qu'in mindzive por lo premi yadzo de sa via s'in baillia na balla bosse.

Mâ, que se dit l'Henri, in revenien contre l'hotau, t'ééré portant bin pouu in atseta on pou de çu pesson por regala ta Susette et in passin Tzi-lo-Ba l'in atsite on pare de livres de ion de çai petschaï, dau grand Bertrand se me sevigno bin. Arriva à l'hotau, quin dité Susette, craïté que no vouin no regala Demindze, que dit à sa fenna in liaï motrin lo pesson. Li, que liai repond la

Susette, por se renovala on fa dai yadzo de çu tant bon dîna et de la boeunna sopa avoui dai trepes et dai raves, conto bin que ce lo mîme affère avoui lo pesson. No n'in pieu dai boeunnes din, é faut gaillia lo cœu- re on pou grantin, commin le trepes.

Fou dai, fou fé ; la Demindze dau bon matin, le raves, lo pesson, sin pire liai routa le zonlies, le zécaillies et coques truffies por trobia la sopa, hardi, tot din la granta mermita, épouu on bon fouu deso pindin tota la matenaye. L'Henri et la Susette se reletzivan dzo le potes in attindin l'heura dau dîna.

^[35] Lo Demindze vipro, lo Loïs au Fardinand, on vesin on tot rusa, que savaï le zaffères, liaï demande : Epouu étai-tu bon lo pesson ? Na que liai repond l'Henri ; atan lo pesson qu'a cru a Auverni est bon, atan celu de Tsi-lo-Ba ne vaut rin ; on n'a rin retrova din la mermita que de la papeta qu'on n'a pire pas pouu mindzi, qu'on se séraï étranlia, tant que liai avai per dedin dai zeuilles et dai zonlies.

N°12 Ce lo djuï que va dinse

Commin tot tzandze avoui lo tin ; quand yété on djouvenzo gamin, totes çai petites guergotes dai veladzo avan lai djuï de gueilles ; épouu, l'ïen avai-tu de çai guergotes ? Tota la Demindze, d'on bé dau veladzo à l'autro, on oyessaï roula çai boules et tsaï le gueilles, qu'on éraï cru que tenave aubin que cetaï l'assaut de na forteresse, que tu çai passionna dau djuï avant prau mau de se reposa on petit momin, pindin lo sermon et que l'attindan avoui impachoince que lo menistre eye bailli la bénédiction por poi recommenci. Et le gamins, se tschi- cannavan dza por avai la piace de ringueillaur por gagni demi batz, tant moins on crutz.

Permi le pieu passionna dau djuï, din nouvro veladzo ^[36] de Montaltzi, é liai avai in premire ligne Djean lo maçon, lo Loïs à Djaunas lo tschassaï et bin d'autro, que cetai lai passe-tin de tota la Demindze et de totes le Demindzes, et se l'arrosavan bin lo pont dau djuï por qué la boule ludzasse bin, ne reubiavan pas non pieu de s'arrosa lo gergosson avoui trop béné de schnaps.

Per na balla Demindze vipro dau maï de Juil- let, esso que Djean lo maçon et lo Loïs, lo tschassaï ne se boeutaran pas à se contreveyi por rin, por savaï lo quin, commin perdant, devessaï payi lo ringueillaur.

Tant que de coeutema l'éstan bon zamis, ma é paré que çu dzo, l'avant bin trop pintoilli à la guergota au père Jacot, se bin que apri s'ître prau dzerfegny, l'in vinrin à se taupa, que Djean lo maçon au bintou se bi zhaillons de la Demindze tot in pancardes ; mon Dieu, qu'allave dere sa poura Françoise ? Et lo loïs au Djonas, l'avai la frimouse tota graffoeunnaye.

Ce adon, au pieu fau de la tschicana, qu'arriva lo pan- dore de Vaumercus, lo bon vilhio Fallet que veut s'interposa au nom de la loi et le fare à se teni tranquillo. Dis-don gendarme, que liai fa Djean lo maçon, no ne no battin pas, no no zamoeusin, no djuin, no djuin à dou; se te veux djuï avoui no, ti bin libro, on djoéré à traï, ma se te reçaï na fiannaye su lo mor et se ^[37] t'a commin mé te zhaillons on pou depanquerena, te n'a pas on mot à dere, po rcin que ce lo djuï que va dinse. Ne me rappello pieu pas bin commin cin finessa, se lo gendame intra din lo djuï ; dintu le cas, cin ne fou pas dzudzi per le tribunaux militéro.

Çoci me rappelle assebin cin que me contave dau vilhio tin lo sieur Henri de la Praïsa Nicoud à Vaumercus. Vait-ci son recit :

Quand yété djouveno, no zeti na binda de na dizanna de boeubo qu'avan on pou pintoilli à l'hôtel dau Tsevau-Bian et no remontavi lo veladzo on pou tâ. No ne no batti pas, ma no tsantavi on pou fau, no criavi on pou commin dai suvoidzo, bref no fesi on pou de scandal. Vaiqué lo vilhio baron de Buren que no zoyessaï du son tsati, que prin sa lanterna à la man, por cin que la né étaï rudo naïre et qu'on n'avaï pas din çu tin dai falots por étiéri lo veladzo, épouï que vin apri no, et conta pire que n'eraï pas faï bon ître quenniu ; l'in avan de l'autorita caï Seigneurs-Barons, que no z'éraï foilliu payi n'amanda ; assebin, tu me camerardo partessaran, pire que dai laïvres devant le tsin. Et mé ? me catsari déraï on gros noyi, qu'étaï au fin bord dau tsemin. Lo Baron veniai adi in gueulin : ye vo zimpouso lo silence au nom de la Seigneurie.

^[38] Yatindari que m'ousse dépassa de traï à quatre pas, me lançari per derraï, devant que l'ousse pire lo tin de se reveri et liai t'inmandzari on maître coup de pi à sa lanterna ; commin le fou portant demermalaye, on ne veyea pieu pas na gotta. Ensuite, decampari rapidamin, in liai cryin : Te l'a, ton silence au nom de la Signori. Pas vouu pas praï, commin on dit, ne fesa pas de retsertse.

Annexe 3 : Données sur les locuteurs

Tableaux des locuteurs

Dans le *Patois Neuchâtelois* (415-417), une liste des collaborateurs est complétée par des renseignements sur leur pratique éventuelle du patois, mais surtout sur celle de leurs parents ou grands-parents. S'ils indiquent souvent si leurs parents ou grands-parents parlaient patois aux enfants, la question de savoir comment eux-même l'ont appris n'est presque jamais mentionnée. Les informations indiquent souvent qui comprend le patois dans la famille, qui le parle ainsi que parfois, la fréquence ou les contextes d'usage.

Nous retenons pour ce tableau :

1. Les locuteurs qui parlent patois
2. Les locuteurs dont on sait avec qui ils le parlent

Le « Oui* » signifie que le locuteur qui parle patois, sans précision, l'a très probablement appris dans le cadre domestique, donc par ses parents. Cette information est donc tout à fait spéculative, et les modalités de transmission ne sont pas connues.

Le « non » signifie que le locuteur parlait patois, mais pas avec le groupe/individu indiqué (époux/épouse, enfants, parents et autre).

Renseignements de base					interlocuteurs				Commentaires
Nom du locuteur	Age ⁴¹	Profession	Lieu de naissance	Lieu de vie	Époux/épouse	enfants	parents	autre	
Père de HL Otz	*94	/	/	Cortailod?	non	non	non	Amis et clients	
Père de UL Landry	*93	/	Le Locle ?	Chx-de-Fds	non	non	Oui*		
Mère de UL Landry	*93	/	Orvin ?	Chx-de-Fds	non	non			
Oscar Huguenin	53	Professeur, nouvelliste ⁴²	La Sagne	Couvet/ Bôle ⁴³ Boudry			Oui		
Jules-Alfred (frère)	55						oui		
Père de O Huguenin	*75	Horloger ⁴⁴	La Sagne ?	La Sagne ?	oui	oui			
Mère de O Huguenin	*75	/	La Sagne ?	La Sagne ?	oui	oui			
Père de A Dardel	† 96	/	Saint-Blaise ?	Saint-Blaise ?	Oui*	non	Oui*	Oui*	«parlaient le patois avec leurs contemporains»

⁴¹ En 1894.

⁴² Favre M. 1905 : 2.

⁴³ *Ibid.* : 3.

⁴⁴ *Ibid.* : 5.

Annexes

Mère de A Dardel	† 96	/	Saint-Blaise ?	Saint-Blaise ?	Oui*	non	Oui*	Oui*	«parlaient le patois avec leurs contemporains»
Père de P Buchenel	*66	/	Fontaines ?	Fontaines ?	«ne le parlaient guère que pour ne pas être compris des oreilles trop curieuses»	Non*	Oui*		Fonction codique
Mère de P Buchenel	*66	/	Fontaines ?	Fontaines ?	«ne le parlaient guère que pour ne pas être compris des oreilles trop curieuses»	Non*	Oui*		Fonction codique
Grand-père de P Buchenel	*88	/	Fontaines ?	Fontaines ?	« ils s'entretenaient » on suppose que oui	Oui*	Oui*		
Grand-mère de P Buchenel	*88	/	Fontaines ?	Fontaines ?	« ils s'entretenaient » on suppose que oui	Oui*	Oui*		
Père de C Michelin	*74	/	/	Eplatures ?	oui	non			
Mère de C Michelin	*74	/	/	Eplatures ?	oui	non	oui	voisin	
Père de L Perrin	*73	/	/	Savagnier ?	Non	non	oui		
Grand-mère de F Chabloz	*94				Oui ?	Oui ?	Oui ?	Oui ?	« parlait patois, mais voulait qu'on lui répondit en français »
Adolphe Vuille	73	Agriculteur	La Sagne	La Sagne	non	oui	oui		
Enfants de A. Vuille	*53	/	La Sagne ?	La Sagne ?			Oui mais rarement		
Père de A. Vuille	*93	/	/	La Sagne ?	oui	Oui	Oui toujours		
Mère de A. Vuille	*93	/	/	La Sagne ?	oui	Oui	Oui toujours		
Jean-Pierre Porret	58	Ancien instituteur	La Béroche ?	La Béroche?			Oui*		
Charles-Frédéric Porret	50	Ancien instituteur	La Béroche ?	La Béroche?			Oui* ⁴⁵		
Père de JP et CF Porret	*78		La Béroche?	La Béroche?	Oui	Oui	Oui*	oncle	
Mère de JP et CF Porret PN	*78		La Béroche?	La Béroche?	Oui	Oui	Oui*	oncle	

⁴⁵ « Leurs parents (père, mère, oncle) parlaient patois entre eux et avec les enfants, et exigeaient de ceux-ci, dans leurs réponses et leurs récits, qu'ils se servissent toujours du patois ou du français, mais sans les mélanger. »

Annexes

Oncle de JP et CF Porret	*78		La Béroche?	La Béroche ?		Oui	Oui*	autres parents)	
Auguste Porret (PN/Urtel)	53	Agriculteur, ancien instituteur	Prises de Montalchez	Prises de Montalchez		Oui souvent	Oui		
Père d'A Porret	/ *73	/	Prises de Montalchez ?	Prises de Montalchez ?	Oui*	Oui toujours	Oui*		
Mère d'A Porret	/ *73	/	Prises de Montalchez ?	Prises de Montalchez ?	Oui*	Oui toujours	Oui*		
Alphonse Pierrhumbert (PN/Urtel ⁴⁶)	36 ⁴⁷	Pêcheur	La Béroche ?	Chez-le-Bart			Oui		
Père d'A. Pierrehumbert	/ *56	/	La Béroche ?	La Béroche?	Oui*	Oui	Oui*		
Mère d'A. Pierrehumbert	*56	/	La Béroche ?	La Béroche?	Oui*	Oui	Oui*		
Emile Zwahlen	53	/	Grandcham p	Bevaix			Oui* (GPARENTS)		
Grand-père d'E Zwahlen	*93	/	/	Bevaix	Oui*	Oui* (en tout cas petit-fils)	Oui*		
Grand-mère d'E Zwahlen	*93	/	/	Bevaix	Oui*	Oui* (en tout cas petit-fils)	Oui*		
Père de D. Favre	*103	/	/	Boveresse	Oui	Oui mais rarement	Oui*		
Mère de D. Favre	*103	/	/	Boveresse	Oui	Oui mais rarement	Oui*		
Auguste Vaucher	91	huissier	Fleurier	Fleurier		Oui*	Oui*		«seul Fleurisan qui parle encore le patois, lorsqu'il en a l'occasion»
Père de LF Robert	/ *76	/	/	Creux-du-Van	Oui	Presque jamais	Oui*		
Mère de LF Robert	/ *76	/	/	Creux-du-Van	Oui	Presque jamais	Oui*		
Emile Pellaton	51	Négociant, ancien instituteur	/	Fleurier			Peut-être ⁴⁸		
Mme Eulie Perrinjaquet	76	Rentière	Travers	/			Oui*		

⁴⁶ Urtel nomme pour Chez-le-Bart M. Alph. Humbert, peut-être une petite erreur de sa part.

⁴⁷ « le plus jeune des *patoisants* neuchâtelois ».

⁴⁸ « le patois qu'il connaît, il l'a appris dans sa jeunesse ».

Annexes

(né Perrenoud)									
Père de Eulie Perrenoud	/ *96	/	Val-de-Travers	Val-de-Travers	Oui	Oui*	Oui		
Mère de Eulie Perrenoud	/ *96	/	Val-de-Travers	Val-de-Travers	Oui	Oui*	Oui*		
Père de HLC Fatton	/ *89	/	/	Les Verrières	On peut supposer que oui	Non*	Oui*		« parlaient patois à l'ordinaire. »
Mère de HLC Fatton	/ *89	/	/	Les Verrières?	On peut supposer que oui	Non*	Oui*		
Père de C Reymond	*98	/	/	Les Bayards	On peut supposer que oui	Non*	Oui*		« parlaient à l'ordinaire le patois »
Mère de C Reymond	*98	/	/	Les Bayards	On peut supposer que oui	Non*	Oui*		
Père de L. Robert	/ *92	/	/	Cernier	Oui*	Non*	Oui*		
Mère de L. Robert	/ *92	/	/	Cernier	Oui*	Non*	Oui*		
Père de LZ Huguenin	/ *79	/	/	Brévine	Oui (habituellement) ⁴⁹	Non*	Oui*		
Mère de LZ Huguenin	/ *79	/	/	Brévine	Oui (habituellement) ⁵⁰	Non*	Oui*		
Frédéric Hirschy-Veuve	84	Serrurier-mécanicien	Les Forges (Chx-de-Fds)	USA			Oui*		
Père de F.-A. Perret	/	/	/	Brenets		Non*	Oui*		
Mme veuve Droz (Caroline Leuba)	50	Ferrière	Buttes	Mont-de-Boveresse			Oui*	Oui*	Elle dit parler plutôt le patois de Couvet.
Père de Caroline Leuba	/ *70	/	/	Buttes ?	Oui toujours	Oui*	Oui*		
Mère de Caroline Leuba	/ *70	/	/	Buttes ?	Oui toujours	Oui*	Oui*		
Mme Augustine Cosandier	/	/	Savagnier	Savagnier			Oui*	Oui*	
Mme Jean Cuche	/	/	Le Pâquier	Fontainemelon			Oui*		
Père de Mme Jean Cuche	/	/	/	Le Pâquier	Oui*	Oui*	Oui*		

⁴⁹ « [...] comme généralement tous leurs contemporains, tandis qu'aujourd'hui ceux qui le parlent couramment ne sont plus qu'une douzaine ».

⁵⁰ « [...] comme généralement tous leurs contemporains, tandis qu'aujourd'hui ceux qui le parlent couramment ne sont plus qu'une douzaine ».

Annexes

Mère de Mme Jean Cuche	/	/	/	Le Pâquier	Oui*	Oui*	Oui*		
George Quinche	† 91	Notaire et ancien lieutenant civil	/	Valangin			Oui*		
Père de George Quinche	†*111	/	/	/	Oui*	Oui*	Oui*		
Mère de George Quinche	†*111	/	/	/	Oui*	Oui*	Oui*		
Louis Favre	72	Professeur, écrivain, historien	Boudry	Boudry/Neuchâtel/Chx-de-Fds ⁵¹			Oui*		
Père de Louis Favre Abraham-Henri ⁵²	*94	Maître bourgeois/ secrétaire de commune/ dessinateur pour fabrique de toile/ paysan-vigneron ⁵³	/	Boudry	Oui	Oui*	Oui*		
Mère de Louis Favre Marguerite née Bindit ⁵⁴	*94	/	/	Boudry	Oui	Oui*	Oui*	⁵⁵	

Traitement des données

/ = âge certain (indiqué dans les descriptifs des informateurs)

* = âge reconstitué (hypothétique) (il peut être plus élevé, mais peu probablement moins)

Comprend ceux qui le parlaient et ceux qui le parlent mais rarement indifféremment.

⁵¹ Blant 2004 : 28

⁵² *Ibid.* : 6

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ « Ses parents parlaient le patois entre eux, ainsi que toute la population de la petite vielle (aujourd'hui il ne s'y trouve plus que deux patoisants, dont l'un a 80 ans) ».

Annexes

1 Parlent :

31-40 : /	1
41-50 : /	1
51-60 : */**/	5
61-70 : ****	4
71-80 : ***** */** ***** **	17
81-90 : ****/ ///	8
91-100 : ****/ ***** /***** ***/	20
101+ : ****	4
Total	60

2 Parlent et écrivent :

51-60 : ****/	5
61-70 :	
71-80 : ///	3
81-90 : /	1
91-100 : /	1
101-110 :	
Total	10

Ceux qui sont capables de parler patois et dont on connaît l'âge (1+2)

31-40:/	1
41-50: /	1
51-60 : */**/ ***/	10
61-70 : ****	5
71-80 : ***** */** ***** **///	20
81-90 : ****/ ///	9
91-100 : ****/ ***** /***** ***/ /	21
101-110 : ****	4
Total locuteurs	88

4 Ne disent pas qu'ils le parlent, mais ils l'écrivent

51-60 : ///// ///	8
61-70 : /	1

71-80 : /	1
81-90 : //	2
Total :	12

Ceux qui écrivent (2+ 4) :

51-60 : ///// ***/ **/	13
61-70 : /	1
71-80 : ///	4
81-90 : ///	3
91-100:/	1
101-110 :	0
Total	22

3 Parlent pas mais comprennent :

31-40 : /***	4*
41-50 :	0
51-60 : /***	4*
61-70 :	0
71-80 : /**	3*
81-90 :	0
91-100 : *	1*

Qui parle à qui ?

Basé sur déclaratif explicite. Pour les parents, lorsqu'on suppose, pour des raisons évidentes de transmission de la langue, on indique *.

Explication abréviation : Age+Sexe (56M = homme de 56 ans)

Parle/parlait à l'époux/épouse :

(50-60) 2: 56M*, 56F*,
 (61-70) 2 : 66M, 66F
 (71-80) 15: 75M, 75F, 74M, 74F, 78M, 78F 78M, 78F, 73M*, 73F*, 76M, 76F, 79M, 79F, 70M, 70F,
 (81-90)2: 89M, 89F,

Annexes

(91-100) 12: 93M, 93F, 93M*, 93F*, 93M, 93F, 96M, 96F, 98F, 98M, 92M, 92F

(101-110) 2: 103M, 103F,

Parle/parlait aux enfants :

(50-60) 3: 53M, 56M, 56F

(71-80) 10: 75M, 75F, 73M, 78M, 78M, 78F, 73M, 73F, 76M (rare), 76F (rare),

(81-90) 2: 88M*, 88F*,

(91-100) 5: 93M, 93F, 93M, 93F, 91M,

(101-110) 2: 103M (rare), 103F (rare)

Parle/parlait aux parents :

(31-40) 1 : 36M

(51-60) 10 : 53M, 55M, 53M (rarement), 58M*, 50M*, 58M*, 50M*, 53M, 56M*, 56F*

(61-70) 2 : 66M*, 66F*

(71-80) 18: 75M*, 75F*, 74F*, 73M*, 73M*, 74M*, 78M, 78M*, 78F*, 78M*, 73M*, 73F*, 76M*, 76F*, 76F*, 79M*, 79F*, 72M*

(81-90) 2: 88M*, 88F*

(1-100) 16: 94M*, 96M*, 96F*, 93M*, 93F*, 93M*, 93F*, 93M*, 93F*, 91M*, 96M*, 96F*, 98M*, 98M*, 92M*, 92F*

(101-110) 7: 103M*, 103F*, 70M*, 70F*, 91M*, 92M*, 92F *

Parle aux amis, clients, voisins, etc.(entourage hors cercle familial proche) :

(71-80) 5 : 74M, 74F, 78M, 78F, 78M,

Ne parle/parlait pas à l'époux/épouse :

(71-80) 73M

(91-100) 94M, 93M, 93F

Ne parle/parlait pas aux enfants :

66M*, 66F*,

74M, 74F, 73M

94M, 93M, 93F, 96M, 96F,

Ne parle/parlait pas aux parents : 54M

Annexe 4 : Analyse de morphologie verbale

Abbreviations des localités :

Bér = La Béroche ; BevBou = Bevaix-Boudry ; Bou = Boudry ; Fres = Fresens ; Gor = Gorgier ; Mont = Montalchez ; Roch = Rochefort ; StA = Saint-Aubin ; Ne = Neuchâtel ; Vign = Région du Vignoble

Abréviation utilisée	Source
Bér1	<i>Patois neuchâtelois</i> , p. 30
Bér2	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 32-33
Bér3	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 34-35
Bér4	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 65-68
Bér5	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 83-86
Bér6	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 113-119
Bér7	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 142-146
Bér8	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 212-228
Bér9	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 240-241
Bér10	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 321-26
Bér11	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 335-39
Bér12	Manuscrit conservé aux bureaux du <i>GPSR</i>
Bér13 (1-12)	Manuscrit conservé aux bureaux du <i>GPSR</i>
Bér15	<i>Le Courrier du Vignoble</i>
Bér16	<i>Le Courrier du Vignoble</i>
BevBou1	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 249
BevBou2	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 296-99
Bou1	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 196-206
Bou2	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 236-237
Fres1	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 247-48
Gor1	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 396-97
Mont1	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 251-52
Roch1	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 349-54
StA1	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 374-76
Ne1	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 121-124
Ne2	<i>Patois neuchâtelois</i> , pp. 134-141
Vign1	Manuscrit conservé aux bureaux du <i>GPSR</i>

Relevés des formes verbales

Formes nominales

Infinitif

Bér1: repausâ

Bér2: piorâ, se redjohi

Bér3: bêla, bêlenâ

Bér4: nadzi, cor, avâè, monta, reteri, porta, ramassâ, ron-nâ, voirir, moeri, ranimâ, retsaudâ, veni, peupya, inpatsi,

Bér5: biossi, lavâ, pan-nâ, pegny, terbi, inpantâ, se couètsi, ala alpâ, alâ, martsî, degue-lly, teri, se redure, cor (courir), citâ, cominci, redure, ala, freccassi, teri, reparâ, taily, pyondzi, couètsi, pahi, se mariâ, aretâ

Bér6: fâre, bailly, bâère, bailly, pâhi, pâhi, se rebifâ, contintâ, pâhi, pâhi, bailly, fâre, repinti, roûta, sautâ, veni, fâre, se diverti, queri, rebailly, bouèta, tsanpâ, vaula, deur, reprindre, se regaubela, bouèta, estimâ, braquâ, d'èpenatsî, fela, porta, atsetâ, se keudre, impetiâ, deur, rebolâ, obéi, ala degue-lly, subyâ, djaubiâ, detiarâ, bâère, alâ queri, youka, fare, pyornâ, pahi, amoda, vo reteri, ître incrotâ, fare, fonça, pahi, deur, dansi, portâ, se clamâ, rëparâ, tsertsî, deur, fonça, ataquâ, s'ècormantsi, comprindre, tsapiâ, tchandjie

Bér7: se pyindre, ron-nâ, s'ingrindzi, brâma, se bouèta, vâère, vâère, m'inconbrenâ, fâre, se refraèdi, se remètre, dere, dûna, trovâ, fotre, mena, fâre, bâère, dinâ, m'aretâ, refrecenâ, tréna, bâère, me rebouèta, gâgni, ala, rebouèta, se couetsi, sopâ, mindzi, contâ, dere, vindre, crére, voidâ, vâère, se mariâ, se dere, bouïta, ridan-nâ, ala, cor, ratsetâ, voignî, eûvri, fâre, rinborsî, atsetâ, bâti, redure, fâre, fâre, se decidâ, moeri, fâre, redure, veni, savâè, demenadzi, fâre, moeri, alâ, se couetsi, quitâ, fâre, dremiti, reveni

Bér8: fâre, bouèta, savâè, se ludzi, rinvyi, recominci, vindre, atsetâ, trovâ, razâ, parâ, remachâ, fâre, fondre, intrâ, fâre, reportâ, dèçotelâ, provagnî, piantâ, fâre, focherà, abèquâ, piantâ, vaèr, voignî, voignî, cominci d'ova, vuagni, fâre, forni, se contâ, abona, réussi, d'amena, nonmâ, ître, reschtâ, voidâ, regrèta, nonmâ, lèva, lèva, dere, rebatsé, ala mindzi, gota, vâèr, sofya, frèyi, lèva, vâèr, vâèr, trompâ, veni, traça, se fâre, martsî, se vouardâ d'alâ, reverî, tornâ, robâ, veni, d'alâ, bouïta, repipâ, bafaudâ, vâèr, vâèr, rebouilly, pinsâ, se megrehi, se dzeme-lly, dere, veni, fondre, fâre, veni, regaufâ, fâre pâtera, d'alâ prindre, fâre, inpyehi, vâèr, se dèpatsi, èfollhi, d'arivâ, vâèr, se rincontrâ, ala, petollhy, s'inmodâ, l'incoradzî, se bouèta, parti, avâè, fâre, grûla, mariâ, bouïta, passâ, dere, vâèr, mian-nâ, s'inconbrenâ, bâère, se prezintâ, avâè, se razâ, bailly, d'ètre, vâèr, se teni, retornâ, fâre, bâère, rintrâ, bâilli, fini, rintrâ, fâre, sehi, ratelâ, aguellhy, porta, invernâ, tyâ, vindre, pyindre, batre, trovâ, fâre, fotemaci, fâre, atrapâ, fâre, riâ, trére, repinsâ, fâre, conprindre, fâre, supozâ, lèva, martsî, vâèr, vâèr, retornâ, èqueûre, se fotre, deur, fâre,

Bér9: venindzî, bâère, fâre, contâ, bâère, remolâ, z-èpouèra, vouèti, guegnî, rape-llhyi, Venindzî, veni, youka, bâère, vouardâ

Bér10: devezâ, brâmâ, savâè, savâè, tsertsî, vouari, savâè, ître, fâre, flemâ, quartèta, savâè, bouèta, d'alâ, savâè, tsapiâ, se criâ, voignî, poua, savâè, dètiarâ, tsertsî, tirtvouègnî, rinfata, d'alâ, èmeluâ, inpètiâ, vâèr, ohyi, asseiti, rague-lhi, rebatâ, se fotre, menâ, se kâèzi, ohyi, dègue-lhi, bouèta, ohyi, savâè, menâ, fâre, fâre, reschtâ, invoua, alâ, batollhî, d'alâ, cor, prèdzi, vaèr, pretindre, fare, dere, anmâ, vâèr, d'ètservâ, alâ, dèlavâ, savâè, teni, pridzi

Bér11: moeri, keri, ître, assurâ, alâ, consolâ, taboussâ, sondzî, savâi, follièta, trovâ, m'incabornâ, demandâ, vâire, durâ, sauvâ, tsé, sehyi, bâire, lavâ

Bér12: wuarda, eprova, parla: sə kaësi:, s'èpatsi:, rəda:ër, rakōta:, rəpēdr, daër, rəlyi:

Bér13: conto, fare, fare, commanda, catsi, fare, quitta, teri, teri, dere, arriva, teri, fare, recommanda, teri, tsai, se crosi, alla, espéra, s'attindre, s'ebahi, diverti, fare, retorna, Fare, baïre, trova, bailly, travailli, crevi, fare, fare, pèdre, recoeudre, vaïre, fela, fare, vaïre fare, fela, fare, lassi, voyadzi, fare, passa, fare, porta, imballa, retiama, mena, raconta, fare, codre, prindre, alla, voyadzi, rabattre, rire, dere, prindre, d'immoda, fini, decindre, fare, deguerpi, payi, dere, fare, vo zesplica, m'alla catsi, d'euvri, ître, m'attindre, fare, rire, ratseta, payi, n'alla, pèdre, reveni, apprindre, se boueta, d'alla, alla, gagni, passa, se piendre, dere, écrire, grava, rire, conta, soigni, fare, vaïre, mindzi, vaïre, martsî, devesi, fare, comminci, tserdzi, prindre, tserdzi, itre, tserdzi, fare, expèdia, se crevi, redettatsi, rétindre, passa, d'écrire, fare, queniote, rire, explica, boeuta, alla, roba, relata, dere, lodzi, teri, avai, contreveyi, trére, porta, contredere, ressuscita, impatsi, moeri, dere, avai, rire, pianta, tappa, rire, fare, pianta, interra, expèdia, régranti, fare, boeuta, boeuta, bailly, fare, d'alla, vesita, teni, protedzi, conta, passa, dere, boeuta, rehaussi, fini, coqueyi, begayi, pèdre, fare, teri, poi, alla, fare, prindre, conserva, fare, se presinta, payi, savai, raconta, commanda, reschta, manifesta, fare, prindre, trova, alla boueta, decindre, fare, parla, piaffa, rire, degradingola, deveni, alla, refare, retrova, Passa, baïre, braga, couetsi, avai, seveni, fare, fare, retschauda, regayi, baïre, bailly, évita, imita, baïre, brouilli, fare, prindre, prindre, raconta, se pinsa, atteri, perga, suffra, asperdzi, sulfata, s'in passa, rimpici, accepta, tsertsî, procura, gomme, d'alla, continua, tréna, prindre, s'installa, trova, recoeula, dota, nota, deplaura, boeuta, recrevi, debresi, cruillyi, pedre, fare, supporta, remédia, soleva, régala, l'alla, querri, reveni, zinfela, reçaigre, se fâtsi, promettre, reveni, s'impatsi, fare, d'alla, baïre, escamota, rimpici, fare, mindzi, dere, coeure, dere, pridzi, rapela, mindzi, mena, dûna, régala, coeure, se renovala, routa, trobia, mindzi, se reposa, poi, recommenci, avai, gagni, se contreveyi, savai, payi, se taupa, dere, s'interposa, se teni, djui, dere, payi, étiéri, ître

Bér14: persuada, alla, vaïre, tsanta, dére, d'oï dére, ître, conveni, cominci, reschta, parlâ, dére, permettre, bailly, bailly, dére, dére, se caïsi, linvoua, conserva, pridzi, dére, maria, trova, vivre, volai, savai, s'effaci, fare, moueri, dére, d'ître, ître, n'avai, dére, ître, fare, vòta, zinquietâ, trova

Bér15: servi, fare, perdena, pouai, m'impatsi, vo zexprimâ, dére, l'inradzi, recordâ, metia, d'écrire, ître, repondre, reçaigre, dére, fare, bailly, crindre, fare raza, para, baïre, lassî, traitâ, fare, comprindre, s'ingadzi, bailly, avai, mindzi, crêtre, d'embéli, fâre, passâ, s'étrapâ, contâ, teri, arrivâ, avai

Bér16: savâ, l'iy bailly, gravâ, lieûré, fèré, écrité, renseigné, z'occupâ, fèré, décidâ, allâ, pinsâ, prèdré, allâ, medzî, vâré, s'assurâ, permettré, lassî, trinballâ, rontré, bouèttâ, possédâ, tsantâ, fèré

Annexes

Vign1: renouvalla, d'itre, repeller, rima, dire, me retrova, réjoi, se vouenda, veni, se diverti, amoisa, étouchie, parti, recoeilli, baire, alla, cria, mettre, reubia, gesticulla, riema, amoisa, décampâ, l'arréta, m'alla, cuchie, cherchie, grisie, l'égernie, cherchie

Fres1: couètsi, dremi, vouagnî, fâre, dere, trêre, crevotâ, veni, fâre, trêre, bouèta, sehyi, ramassâ, condu

Mont1: rupâ, trovâ, non-nâ, D'agafâ, vâe, dere, raissi, tsantâ, mindzî, tsantâ

StA1: piantâ, tiouzetire, intrâ, bâti, trôyi, alâ, crullyi, colâ, veri, recevre, portâ, bâti, inpatî, robâ, s'infatâ, alâ, tornâ, fâre, vaer, travaillî, fâre, bouètâ, fâre aborlâ, aplyi, d'inmodâ, alâ, trovâ, fâre, bailli, recevre, rimpyi, baillî, dere, essâeti, retornâ, trollyî, fotre, barguegnî, arvâ, arvâ, fâre, veni, djaubiâ, dere, lârenâ, veni, remenâ, fâre, mouèri, avâe

Gor1: pâhi, pahyi, avâe, avâe, se vti, s'atifâ

Ne1: devoudie, reprodgie, oblidgie, troquâ, invitâ, traitâ, traitâ, portâ, prédre, sondgie, eitre, apellie, manquâ, djue, s'ebrellocâ, preidjie, bâillie, reveillie, d'aveir, troqua, tchandjie, vèdre, repredre, dèrotchie, troqua, aveir, aivitâ

Ne2: resta, alâ promenâ, salua, vigni, aranga, faire, primâ, delivrâ, lavâ, ètoffèye, brelâ, bouèta, beir, hazardâ, cor, veni, dire, savei, veni, menâ, motra, l'èdurâ, dire, reveillie, manteni, répliquâ, ègara, se sauvâ, veir, faire, parlâ, huâ, remarchâ, mètre (mentir), trovâ, s'èchudâ, eitre, veni, mordre, se dire, champâ, veir vigni, dètermenâ, veir, l'èposâ, veir, s'eitre,

Bou1: contâ, craère, restâ, rélâ, s'assetâ, tapa, teri, bouèta, vaer, vaer medzi, se roba, s'énoussa, s'épyi, d'alâ bouïta, farfoueuilli, lassî, gratâ, pecotâ, se rebata, se bâgnî, se biossi, se bouetculâ, sequeurre, deurmi, dire, trollyi, tséréyie, contâ, tsantâ, alâ bouïtâ, alâ, briquâ, épredre, crèva, querci, tsaer, s'èpetia, bouïta, queri, décombra, tsampa, l'ohyi, ron-nâ, dzurâ, guermâ, faire, se dépatsi, vèdre, tioua, medzi, porta, è d-avaer, perdre, tsampa, medzi, ala, faire, leva, s'invoua, ala, faire, èmoda, d'alâ, vèdre, queri, f'ma, l'ohyi rire, tsantâ, gueulâ, fréyie, remolâ, sauvâ, remarcha, vèdre, portâ, vèdre, devesâ, s'ègrafenâ, veri, ala, l'épyi, m'è d-alâ, foléyie, rire, amouèza, baillî, dînâ, savaè, bouidzi, émellyie, refaire, quemandâ, payî, amenâ, sorti, portâ, v'di, écova, tsampâ, veri, contâ, étiafâ, rirè, baère, écoradzi, baère, mordre, s'assetâ, teni, medzi, baère, tsantâ, m'esorcelâ, bailli, roudzi, dévouîrâ, faire, couitsi, rédure, deurmi, épraèdre, faire, parlâ, ron-nâ, deveni, medzi, acouita, contâ, révoua, l'amouèsa

BevBou1: épouzenâ, dirè, lassi, ala, trêre, crètre, beurlâ, fâre

BevBou2: quèri, lassi, pâhi, bère, fâre, passâ, quèri, baillî, teni, bère, pâhi, contâ, s'astâ, fâre, dire, se moquâ, frèkantâ, fotre, d'alâ se cutchi, lieure, teni, rintrâ, poya, veni, me rébrassi, avair, preyi

Roch1: alâ, s'cutchî, receveni, crévâ, racontè, amouzâ, d'ala, atchetâ, beaire, rire, tchandjî, ètre, djû, djû, s'rédure, sorti, faire, s'avzi, atèdre, faire, corr', épatâ, faire, contâ, aveai, mdgî, taillî, l'apliquâ, faire, veair, creaindre, condu, contâ, qu'dire, énohîe, dire, prédjî, contâ, piakâ, arivâ, faire, s'promenè, astâ, repozâ, veair, d'aberdgî, veair, asseaitî, condu, l'abrévâ, creaire, mdgî

Infinitif passé

Bér7: avâe redu
bouèssi/cratsî/renifiâ

Bér8: d'avâe viu, d'itre veti, avâe tailli, avâe fini

Bér10: ître guegni/vouu

Bér11: d'avâi remanâ, avâi dzon-nâ, avâi

StA1: d'avâe pouu

Bér13-2: d'avâi trevoeugni, avâi travailli; **Bér13-3:** avâi du; **Bér13-4:** avâi fai; **Bér13-5:** avâi demanda; **Bér13-7:** avâi bouu, avâi praï;

Bér13-9: d'itre catsi, zavai passa; **Bér13-10:** d'avâi fai, ître servi; **Bér13-12:** s'itre dzerfegny

Bér15: l'ivai defindu

Ne1: D'eitre alâye, m'aveir averti

Bou1: d'être rollî **BevBou1:** ava secoueù/tsanpâ
agrandgi **Vign1:** d'itre attrapa

Fres1: avâe djaubiâ

Mont1: ître vouu **Roch1:** aveai condu/feai, aveai bouéta, aveait fini, d'aveai batollîe, aveai

Participes passés

Singulier M:

Bér4: èbahi, assinbyâ

Bér5: ècouècî_ètserpenâ, botsâ

Bér7: ètablya, estimâ, moquâ, èksposâ, intéronpu, passionâ, re-sèra, èbahi, acodâ

Bér8: doblidzi, ragroucenâ, nèglidzi, acordâ, doblidzi, qu'ècri

Bér10: insordelâ, épola-yi, achtâ, astâ, ètsaouda, inpatâ, terbi

Bér11: gregue-lli, indzernâ, teri

Bér12: kuetsi:

Bér13-1: tordu, bossu, maillyi, cambelu; **Bér13-3:** écarta, écrit; **Bér13-4:** aschta, étatsi; **Bér13-5:**

permi; **Bér13-6:** terbi, ètrula; **Bér13-7:** ébrantzî, devoua; **Bér13-8:** definda; **Bér13-9:** accepta, aschta, aschta, reubia, aschta; **Bér13-10:** reçû; **Bér13-11:** Arriva; **Bér13-12:**

dzudzî, quenniu, demermalaye, vouu, praï

Bér14: fortcha

Bér15: assorti

Bér16: reubiâ, abandonnâ

Ne2: rindzî, invoua, anortsî, tsecagny,

doblidzi, reubiâ, pertuisie_corocî **Bou1:** passâ, goma, to t-èpantâ, pédu, éradzi, léva, refrognî **BevBou2:** tiâ, passâ, impye-hi

Roch1: efreza

StA1: invouâ, alohyi, inlevâ, poi, focherà, pacelâ, fâ, rabiâ, recartâ, rebiolâ, rinvyi, bin-anmâ

Gor1: rabatu, crapi, fâ

Vign1: trova, passa, dina, épressa, esoffia, ébioudena, léva, déruessa

Singulier F:

Bér4: aretâye, pindya, aflidja, metya, ardzintâye (m ou f?), dezolâye, metyâe

Bér5: doblidzi **Bér7:** tyouça

Bér8: dzalâe, alâye, lèvâye, convokâye, salâye, salâye, arivâye, trinpaye

Bér11: regouguelia

Ne1: inpatâye, trobiâye, inbarracha (?), recordâye, couyènâ, règalâye, brelâye

Annexes

Ne2: cassâye, assetâye, ébahya, voigna
Bou1: rabyâe, éboualâye, pédia, agrovâye, règroncenâye, terbia, edzerlia, dressâye, assetâye, reubiâye, émoustilliâye,
 pressâye, regoumâye, corocha, Assetâye, mariâye
Roch1: dgermâee, voiria
Vign1: chantae
Bér13-3: vétia, invortoillia, arriva; **Bér13-4:** faïte; **Bér13-7:** terminaïe, terminaye; **Bér13-9:** ombradjâ, situaye, lâtcha; **Bér13-12:** graffoennaye
Bér14: ébaïa
Bér15: généralisaïe

Pluriel M:

Bér3: afamâ Bér4: totsî, totsî **Bér7:** corocî, assermanta, reschtâ, Dèzarena, debrezie, traitâ, été **Bér8:** mitiguâ, divizâ, doblidzî
Bou1: alohyi, pressâ, ètsuda, devegni, recordâ **BevBou2:** alionâ, pressâ **StA1:** detsepouèna, arindzî, invouâ, armâ **Gor1:** taillî
Bér13: parti, delimita, creva, devoua, fini **Ne2:** fratchîe

Pluriel F:

Bér5: inlevâye (f?) **Bér8:** intrâye, lèvâye, lèvâye, dzalâye **Bou1:** couètè, crévâye, mazelâye, crévâye, crévâye, reveniè **Bér10:** inllyî
Roch1: rapertchè **StA1:** ècortchâe **Gor1:** tordia, invortollhîe **Bér13:** nimerotayes **Bér16:** rataïes, disposaès

Participes présents

Bou1: s'écormantsan, se pinsan **Bér8:** taquan, fezan, dremian **Bér10:** s'in créyan **StA1:** crevin, gueulan **Vign1:** se bercay
Bér13: n'eyant, queniossant, fesin, redigin, fesin **Bér15:** fesin

Gérondif

Bér 4: In öyecin, in sevoïn (en suivant) **Bér5:** in rizotan, in utsëyin **Bér6:** in dzemelyin, in le boûtan in robin, In passin, in ranquelyan, in le remolin, In öyecin, in fezan, in lyâe fezin **Bér7:** In te contin, in se frotin, In partin, in me reverin **Bér8:** in fézin, in fazan, in dezan, in bardjakan, in atindin, in bâillan **Bér10:** in alan, in couèzon, in pridzan **Bér11:** in sortin, in desan, in soûnan **StA1:** in rimpyessin, in taillin, in lyâe baillan, in comincin, in arvan, In véyin, In le véyin, in piorin

Bér13-2: In passin; **Bér13-3:** in me desin, in liai fesin, in liai subien; **Bér13-4:** in me fesin, in attindin, in la misin, in devesin; **Bér13-5:** in n'eyant; **Bér13-6:** in traversin, in liai desin, in liai baillien; **Bér13-8:** qu'in traversin, in me demandin, in fabriquin, vindin; **Bér13-11:** in revenien, in passin, in liai motrin, in attindin; **Bér13-12:** in gueulin, in liai cryin

Bér15: in baillin, In atindin, in fesin, in impieïn **Bér16:** in lieusan, in no promeneint, In atindet **Ne1:** En atèdè **Ne2:** â reilei **Bou1:** en risognan
BevBou1: in l'y tsanpan, in atédan **BevBou2:** en veyin **Fres1:** qu'in tréyan, in atindan **Mont1:** in croquan, In bouèlan **Roch1:** â traversè, â partè, â la cocolan, l'amitan, la racalosan

Impératif

	2SG	1PL	2PL
Bér1	ne bouèta pas, atsîte-lo, lasse-lo		
Bér4	vin, sèe, rechte !, sée, prin, sée, sée, protedze, crè		
Bér5			akioutâ
Bér6	tyou, akioute-mè		montrâ me, akioutâ-mè, veni, degue-lly, tsouhyâe
Bér7	va, akioutâ-mé, pyante, prin, atin, ne reubye pâ		contâ me
Bér9			dépatsi-vo, n'alâ pâ
Bér11	boûte		alâ, bouèta, alâ, intrâ
Ne1		preidjei	preidjie-me, receîtè
Ne2	devinâ, recouè-te, ne me la refuse, boûte, va, boûte	alïn	n'vo corocïe pa, devena
Bou1	caèze-te, dépatse-té, boûte, boûte, atet, va, tsouhye, acouite-me, va, acouite, boute-le, va, prè, lasse-mè, vaé		prètè, bailli-me, v'gni, veni, ne vo corocïe pa, assaëti, lassi, acouita, ne fâtè pa, ala, trovâ-vo, démandâ, asseta-vo, dîtè, bailli-mè
Bou2	va-li, port'mè, atsît', va l'i, va-l'i, cuits'-me		
BevBou1			lassi-lè, trèyé, fâtè z-in, portâ
BevBou2	va, ne séye, di, atè	dèpatchin-no	bailli
Fres1			lassi-le

Annexes

Mont1	subye, akioute		
Roch1			vni, vni, tni
StA1		alin, fotin-lo	
Bér12			wuarda:-vo!, nə kreɬə r
Vign1	dépachie (ou 5 ^e ?), bay, prige no, pray garda, pret ⁵⁶ , boute, va,		asta vo, bévay, quai[]ie vos, veni,
Bér13-1			teri, teri, teri,
Bér13-2	va, prin, tire, attin,		
Bér13-3	fa,		
Bér13-4	vin,		lassi me,
Bér13-6			passa, passa,
Bér13-7	fa no, dit no,		
Bér13-9		ajoutin	represinta-vo, accoueta,
Bér13-10	boute,		
Bér13-11	accouïte-vaï		
Bér13-12	dis		
Bér14	roûte		tatsi
Bér15	prin		
Bér16			pinsâ

Indicatif présent

	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
Bér1		poo	crè, è mepreze, n'è pa, fâ, vin, fo, vin, ne peu			dâèvan
Bér2			cointse, tene, fau, nedze, fevrote, debiote, s'akioute, dure, a			
Bér3			craève, è, pieu, prin, va			van, dyin, son (3)
Bér4	y voè, m'in voé		fâ, se rinpyè, se repin, souri, e l'apouègne, la née, ne revâè pye, le s'in va, le criè, le cor, l'aperçâè, le n'è pa, le pyeure, le dzeme-lle, le prin, le veu, ne peu pye, l'e, è, l'in sau, monte, se pintse, vin, vâè, n'in n'è pa, e lâève, è djure, è menace, lyé repon, è rechte, se ramoncele, s'abasse, rêchte, è s'inrâède, devint, di			pouin (peuvent), repetin, ne vignin pa, se tsândzin, vignin, trînbyin, se couîlin, se creûvin
Bér5	m'in sovîgno, ne sâè, vo baillo, vo fâ, ye vo condano		n'y'a, on fâ, lyaè vo baille, fâ, vo fau, l'è, qu'è, que n'a, que ne bouïte, peu	no n'in, no n'in pa		van, treûvan, dzetan, se le son, dâèvan
Bér6	me sovîgno, que séyo-yo, ye vo tîgno, vo condano, tîgno, vo rîndo, vo z-atîndo, vo baille, su, y'in su	t'i, qu'a-te, t'i, te lo sâ, crâè-te	l'y'a, ne lyâè fau, que vo baille, prin, l'è, fau, vau, l'è, l'è, fâ, l'y'in a, vo fau, se on fâ, l'è, qu'e fâ, l'è, fau, que vo manque, l'è, se pinso, lyâè rêpon, l'è, cin te baille, vin, qu'a	no n'in in pa fauta, no sin	lo sate-vo, vo peutè, îte-vo, vo peute, se vo z-âè, vo peute, vo z-îte	n'an, que se mâryan, ne sin pâ, que son, qu'e ne son
Bér7	me pînso, y'arîvo, su, tapo, y'assâeto, ye pèclèto, fèzo, voué, me relâèvo, ye sofyo,		cèda (?), on a, on veu, qu'e me di, qu'e me di, on n'è, è devizo, me fâ, n'è-ço, è l'ya, tene, pieu, n'è, l'y'a, me porte, c'e, n'y'in a, n'a, ne fâ, le fâ, n'e, no fau, me dâè, on	no z-in	vo sopa	qu'an, m'akiouîtin, veûlin, è son, son, le son, qu'e le dyin, le son, ne fan,

⁵⁶ prends

Annexes

	vèyo, lyâè fêzo, lyâè fêzo, me su, su, me gêno, yé pinso, que véyo-yo, que treuvo-yo, n'ai, ye su, créyo, y'ai, y'arivo, lyâè cordzo, ne m'apercevoué pâ		ne rêle, no fau, on ne sâ, me baille, le se promînc, va, qu'e le lyâè pè, l'è, va, me fâ, me sinbye, ce n'e, me sinbye, l'è			
Bér8	ye relâèvo, y'invîto, ye propouze, l'yâè ⁵⁷ fêzo, que séyo-yo, séyo-yo, ye su, ye cònto, voué, ye conto	t'è, te reprezinte, te peu	se ce n'è, vau, s'on dâè, fau, c'è, l'e, brêle, fau, tin, n'è, l'è, è n'y a, è dâè, fau, l'è, è n'y'a, n'yè fâè, è, fau, e parè, fau, c'è, l'è, e l'y'a, reschte, on peu, qu'e l'y'a, e parè, è fâ, on peu, l'è, qu'on lyâè di, è n'y'a, on s'aschte, qu'on pouze, on fâ, s'inbrûye, on traço, fau, è lyâè di, c'è, ne fâ, c'è, n'a, ce n'e, ne fau, fâ, no geûlo, l'è, ne fâ pa, porte, e prin, e me fâ, qu'è, n'y'a, l'è, l'y'in a, on vâc, n'y'a, qu'è, sâ, l'in sâ, on se goberdze, on fioule, l'è, l'è, qu'on comince, l'è, l'è, e n'y'a, l'è, l'è, c'e, qu'on lyâè di, fâ, vire, è l'y'a, è, l'è, l'è, e l'y'a, l'è	no no fotin, no z-in	vo sate, vo peûte, vo peûte	revîgnin, n'an pâ, no rebaillan, vouârdan, rêlan, son, son, ne son, l'an, son, son, rêlan, an, fan, son, van, son, qu'an, pâyan, son, ne pouan pa
Bér9			fâ, l'y'a, ne fâ ⁵⁸ pâ, l'è, l'è, ne fau pâ, n'è pâ, fau, n'y'a, lâsse, ne reschto, fau	no volin, no n'in	le z-ouîtè-vo, voliaè-vo	son, son
Bér12	yə sei, yə n' pu'it, y'a kuü'tso, nə sü: pa		pes, ε, ð m'et'of, kraë, ε prəme, ε lyaë di, lə nə pö, ε va, lə kər:		nə və fo	sö
Ne1	y cheu, y cheu, y ne diese pâ, y n'ai, y sè, qu'y batesse (?), y câye, y treuve, me peu, y n'ai pa, qu'on l'y vè, y quemince, y cheu, y me peice		è fau, qu'è ne fau, on l'y met, ne peu, qu'on n'y di pâ, è n'è, e l'y treüvè, on me di, qu'on ne se tchau, qu'on treuve, on me di, que n'a, s'è ne veu		n'ai-vo, vo sâtè, vo l'y veîtè	
Ne2	y sieu, y'ai, y'ai, y sieu, y'ai (2x), y le vu, y sieu, y ne sieu, qu'y n'ai, qu'y ne sieu	va-te, ne vei-te pa, ne sâ-te pa (2x), t'ei, t'ouïsè, te n'a, te veu	el n'è, el ne demande, s'adresse, qu'è me fau, c'è, rebaille, qu'è l-a, qu'è l-è, on è, c'è, elle è, elle ne vo z-ouï pa, li vin, c'è, qu'on a, e l-è, ne peu, s'è n'è, elle è, c'è, el veut, è me veu, qu'a, n'a, on è, on a, c'è, c'è	no sin, ne sin-no		è tchassei (?), son, ne vaillè pa

⁵⁷ Faute de typo ? lyâè ?

⁵⁸ Erreur ?

Annexes

Bou1	y te dise, y ne seu, y te dise, y l'oudze, s'y ne créye, subahya, y n'ai rè, y voui, y'ai, y vouè, e-cè qu'y vo grave, y seu, y'anme, y me tsardze, y seu, y'ai, y'ètiafe, y ne seu, y'anme, qu'y ne seu, qu'y vo dise, y ne seu, y crève, y su, y n'ai pa, y vo remarque, y seu, y'è d-ai, y vo z-anme, y seu, qu'y te dise, y me fote, qu'y'è d-ai	te peu, te va, e n-a-te, è n-a-tu, te peu, n'a-te, a-te, t'è, qu'a-te, qu'è-cè que te portè, se te me baillè, fâ-te, veu-te, a-te	è l'è, è boûte, è se frote, e fau, qu'è y'a, fâ, qu'el y a, è fau, qu'è-cè que c'è, e me fau, fâ, n'è, l'è, fâ, è ne tiou, è, e cor, le bouisse, créve, qu'on étranllhe, fâ, c'è, fau, c'è, ne faut-u, n'è, c'è, è ne fau, feurcasse, routse, elle cor, se dépatse, fâ, fâ, lé fâ, fâ, el a, fâ, qu'e, lli fâ, on a, è fau, c'è, fâ, ri, fâ, ne crèvè, on peu, fâ, è, fâ-t-u, fâ, fâ, qu'on ne sè, on peu, c'è, c'è, qu'èpraè, e fau, fâ, el è, fâ, di, qu'è, è me faut, c'è, e ne repon, e va, fâ, è ne peu, ne peu, s'ennouye, qu'e n'ou, c'è, è ne sâ, le lasse, va, elle boûte, feurgueugne, qu'è me fau, qu'è, ne fâ, e fau, sute, va, meudze, vaè ⁵⁹ , qu'è baille, e fâ, è, remarque	no saè, no saè, no saè, no z-aè, no z-aè, no z-aè	vo peutè, vo n'è d-aè, vo z-ètè, alâ-vo, aè-vo, qu'è-cè que vo menâ, ne vaète-vo, vo z-apelâ-vo, vo le queniotè, vo me fâtè, vo me bailli, vo le craètè, vo craètè, etè-vo, voueilli-vo, vo z-ètè, vo z-ètè, vo n'aè	son, son, è ne san pa, se mètan, m'ètoutsè, son-t'-lliè, è n'an, vîgnè, no fan, è n'an, el son, el an, dziquian, baillè, son, vîgnè
Bou2	y n'y vouai pâ, y l'oudz', y n'atsito, y n'y vouai pâ, y l'oudz', y n'i vouai, y le sate			volin-no (7), volia-no		batollhe, pieur', pequè
BevBou1	crinta	veu-te,	l'è, qu'e s'y treuve, l'è, qu'me veu, fau			
BevBou2	ye vai, y'ai, ye veu, ne su, y treuve, ye su, ye su	va-t-e, prè-t-e, te veu, te lo sâ, te n'euve, te ressinbye, te t'in repèto, te sâ, te sâ	vin, va t-e, va, c'n'è, va-t-u, vaille, l'è, ça ne veu, fau, cè fâ-tu, cè fâ, è-ço, c'è, porte, i n'y'é, qu'è, on baille, on n'y'oue, on n'y dâ, c'è, qu'on treuve, fau, l'è, ne fau pa, i n'y'a pa, no z-ouye, fâ, n'è, fâ	no z-alin, no volin, no z-alin, no dévin, no sin	vo z-îte, vo z-in	ne van, fan
Fres1	y'ai,	veu-tu,	l'in è, l'y'a, l'è, câhye, è vo fau, vo fau			manian
Mont1		fâ-te, t'è, te recinbye, te la sâ	l'è, va, on le vâc, qu'on ou, l'akioute, el euvre, tchè (tombe), loque, e fâ			n'fan
Bér10	que sé-yo, que sé-yo, créyo, lo sâ		l'è, c'è, qu'on n'ou, qu'on è, e l'y'a, l'y'in a, l'y'a, l'y'a, ça vo piat, e l'y'a, s'e vau, è l'y'a, c'è, vau, vo z-aide, n'è, l'y'a, l'y'a, peu, n'è, l'è, l'è, se l'y'in a, fâ, qu'e l'è, vin, l'y'a, on sâ, c'è, n'è, tin, montè, fau, l'è, fau, qu'e l'è, n'è, l'è, va, l'è, l'y'in a, l'è, l'è, l'è, n'è, l'è, on sâ	no sin	satè-vo	vîgnan, dâèvan, s'è dâèvan, n'an, èl n'an, roban
Bér11	fézo, y'in n-ai, ye tapo, su, y'in vîgno, yé me pinso, y'arivo, su, liâi fézo, ye vîgno, yé vouu, mè bouèto, qu'e vo soito, le vo dio	intrè-te, n'intrè-tè pa, te fâ	monte, di, l'y'a, c'e, fau, qu'e lyaï di, qu'e me fâ, è l'y'a, è n'y'a, qu'on me repond, me di, c'e, è me di, è fau, è n'y'a, di, c'e, on intre, qu'e l'y'a, brèle, fâ, qu'e me di, n'y'a, è, fau, fau, è fau, c'e, n'inpatse		se vo volâi, sâte-vo, se vo volâi, voli-vo, se vo z-ai, vo z-intrâ, vo cognote, vo conprinte, vo z-îte, vo z-alâ, vâite-vo	s'e ne son, son-ié, s'e ne son, son, chautan, youkan, coréyan
Roch1	y'anme, y'ai, y'ai, y vo rouète, y vu, qu'y su, y vu, y n'vu pâ		on lè veit, è fau, qu'è i'a, c'è, on n-è veait, è m'fau, qu'y m'piaise, qu'va, on peu, è me reveit, va-t-u, vo z-aide, s'ei vo piat, è l-a, qu'el ne meudge, qu'el ne beait, el è, èt-euil', demand', el n'sor		vo peutè, peutè-vo	qu'an, son
StA1	ne sai pâ, créyo		l'è, l'è, que me faut-u, me revin, dâc, qu'è		crâète-vo, ditè-vo	dâèvan, qu'e dâèvin

⁵⁹ « vient »

Annexes

Gor1	me sovègno, me rapèlo, me sovìgno		on di		qu'in ditè-vo	
Vign1	y craïe, y t'assures, ye sue, y sue, y sué, y pui	ta, ti, ti, ti, te veux, veux te, te sa, ti, te ne m'accase, ti, que dite, ti, ti, ta, te vo	né, e no fo, é, qué, e la, e la, le fait, le fa, qué, e, cé, sa, e lia, el ne peut pas, vo, e tay fo, ce né pas, me met, e fo, elia, saire, qué l'iatant, bay, lé, cé, é lé, élé, e peu, e na pas, e tire, cé, e lé, cé, e va, qué	nos ai	queniote vos, veni vos, le vété vo, vai té vo	
Bér13-1	me sevìgno, couïdo		é paré, repond, on crië, sat-on, é faut, on peut, on dit, ne faut pieu,		vo vaïte,	ne vo zaccouintin pas, lancin, cambin, vinien, é l'in vinien,
Bér13-2		te n'a, te ne sa pas	va, fa, dit, é l'étatse, on te tsampe			
Bér13-3	fésò, me sevìgno, yé lasso, me borno, yé voué, ye demando, liai dio, fézo, vo feso, yé descindo, yé tapo, me hasardo, me treuvo, youdzo, bouisso, crio, repringno, conta, manquo		lien a, on n'a, vaut, se fa, é lia, me dit, on lo dit, me repond, é se boeute, ce, ce, ce, é me motre, on pinse, ne commande, on ne me repond, l'in cote		vo sate, se vo ne me payi, craïte vo	fan, l'equarin, sont, pinsin, ne poin, an, sont
Bér13-4	youdzo, se me rappello, ye me sevìgno, ne sé	ta	qu'on n'ouse, on pinse, me reboeute, é lia, se laïve, cointse, fa, on dit, on dit, qu'é, vo rebaille, rapicole, me crie, me dit, commince, qu'on a, qu'on a, menace, on l'etatse, on liai boeute, on ne peut, é lia, qu'on liai dit, est, on in vaï, qu'on liai dit, ce, qu'on peut, ne faut		vo fate, vo volaï, vo zaï,	n'in, servin,
Bér13-5	ne me sevìgno, creyo, conto		é lia, debite, dit, ce,	no zin,	me dites-vo,	ne parlin-tu, sont,
Bér13-6	ne su, lo liai bailli		ce, est-tu, ce, repond, brille, on dit, repond, n'est, vin, peut-on,	no ne saïvoïn, no pilin, no voein,	vo sate tu,	
Bér13-7	vinio, créyo, me sevìnio, ne sé pas, ne sé pas, riposte, crie		a, l'é, on liai dit, on fa, ce n'é pas, se presinte, sât-on,		vo sate tu, vo vaïte,	
Bér13-8	su, ai, yammo, ye rincontro, pouu		on liai dit, vai-tu pas, m'arrite, ce n'est, faut-tu, é simbie ?, l'é, est, est, no faut, déridze, qu'on se vire, on in vaï		vo sate tu, vo sâte tu,	n'an, an, é pouïn, qu'an,
Bér13-9	ne me sevìnio		qu'é, é lia, n'a, vaï-tu, tére,			servin, dominin,
Bér13-10			est, no faut, liai fât, on vaï, repond, n'é, decreuve, vaï, ne fa, dit, fa, boeute, é l'est, é n'est,	no n'in, se no veulin,	vo sâte,	se serrin, tien,
Bér13-11	me sevìgno	te peut, dité, craïté	é liai a, atsite, dit, l'in atsite, dit, é faut, demande, repond, est, vaut	no pouïn, no n'in		
Bér13-12	rappello, ye vo zimpouso	se te veux, ti, se te reçaï, t'a, te n'a, te l'a	tzandze, veut, fa, va, rappelle, prin ?, vin ?, on dit	no ne no battin pas, no no zamoeusin, no djuïn, no djuïn		
Bér14	créio, vo zapprouvo, ne su pas, ié su, ié n'in coniosso, yé vo saluo		me fa, ce ne pas, é f[á]ut, é lien na, vo demindze, on n'a, é vo, qu'on fa, l'é, on veut, é fo, sére, s'in va, ce, qu'est, é nia, e faut, né, é lia, ce, é lia		vo n'aï pa, vo partâ, vo zinvita, vo zite, n'aï, vo dites, vo zavoua, vo n'aï pas, vo volaï, vo z'aï, vo zin n'aï, vo zaï, vo dites, vo fâte, vo no promena, vo ne conioite pas, vo detesta, vo pinsa, vo dites,	frotin

Annexes

					vo n'anmâ, vo le zévita, vo peute, vo zapela, vo zalla, vo boueta, vo passa	
Bér15	ié, ié comminço, su, ié reschto, iaccepto, ié conto, ne priso pa, ié conto, ié su, ianmo, ié tinio, ié su		on a, on né, gratte, lia, né ⁶⁰ , lia, est, est, fâ, est, lia, est, lia, ce ⁶¹ , insinue, est, n'est, lia, baille, ce, on ne s'intin pa, ce, fâ, fâ, on peu, lia, se senédze, on pare, ne, c'est, consiste, qu'on se propoûse, on dispaïse	se no lâssin, no véien	vo volaï, vo zîte, vo zîte, vo desira, vo sâte, vo me demandâ, vo volaï, vo n'ai, se vo volaï, vo fâte, se vo bouéta	son, son, trompin ?, se trompin, fan, tinien, l'impieïn, sirotin
Bér16			qu'é, qu'é ne cotté, s'apellé, qu'é, n'a, ne sé treûva pa, ne fau pa, qu'é l'ey, ne peu, é, ey fau	no sin, no z'in, ni vo salueïn	saté-vo, se vô peûtés, vo pinsâ, queniôté-vo	ne compteint, queniôsseint

Indicatif passé composé

	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
Bér3						son fotiè, son catsi
Bér4			le l'a fâ, l'a condute, a aporta, qu'l-a anmâ			
Bér5			on a öyi, qu'a bâti, lyâè a cordzu, lyâè a fâ		vo z-âè meritâ, vo z-âè öyi, aoquin vo z-âè baïlly	qu'an fâ, l'an soteni
Bér6	ye vo z-âè contâ, l'ai fâ, lyâè z-âè rebailli, su alâ	qu'a tserme-lly (?), t'in a mintu	qu'e l'a fotu avau, qu'a vindu, l'y'a z-âè, l'a êtâè, l'è rintrâ		vo z-âè doblidzi, vo le z-âè robâ, vo z-âè tré, vo z-âè travaillî, vo no z-âè menâ, vo z'âè dêzenera	son ala, l'an ague-lly, l'an bouèta, l'an dêmantibulâye, l'an adjochâè, qu'an volu, l'an fâ
Bér7	n'ai rin mindzi, su alâ, y'ai répondu, n'ai repinsâ, su reveni, l'y'âè baïlli, l'ai invyi, me su fâè, sù mariâ		m'a dâè, m'a foillhu, è reveni, no z-a foillyu		vo z-in passâ	son veni, l'an volu, qu'an volu, le l'an tornäye
Bér8	y'ai intrepraè		s'a passâ, a cominci, a raduci, a cominci, è z-âè tsandzi, s'a boèta, a durâ, è reveni, on l'a viu, qu'è partia, n'a rin z-âè, s'a bouètâ, è z-âè, a ratsetâ, a décidâ, a fâè, s'a passâ, s'a fâ, è aläye, on n'è z-âè, le n'è z-aïvoi (?), a voutâ, s'a bouèta, qu'a continuâ, qu'a invantâ, on a bouèta, l'è parti, qu'e la trova, l'a fâè, qu'e n'y'a pa z-âè, c'e z-âè, on n'a viu, on' è z-âè, on in a fifâ, c'e z-âè, m'a bouëtâ, on è reveni, on n'a pa z-âè, s'a crevi, s'a bouèta, a baïlli, qu'a amenâ, a tsantâ, on a rintrâ, l'y'a z-âè	no z-in z-âè, no z-in z-âè	vo z-âè bin incordjenâ/alumâ, avi-vo ohyu?, vo z-âè conprâè, vo z-îte veni	an pouu, se son bouèta, an z-âè, qu'e n'an pa vindu, qu'an fâè, l'an vindu
Bér9			c'è fâè			
Bér10	me su dâè, y'ai baïlli, m'ai inmodâ, y'ai ohiu, ye me su pinsâ, ye n'ai pa conprâè, y'ai ohiu, y'ai ohiu, ye me su amouuzâ, ye su reveni		l'è z-âè, m'a fâ, n'a pa djuhi, l'a z-âè, on m'âè dâè, m'a bin foilliu, qu'e l'a deveza, qu'a fâ, qu'e m'a simbyâ, qu'e l'a dâè, qu'a prédzi			l'an fâ, l'an nete-yi, l'an fotu, l'an volu, l'an voliu, an criâ, l'an z-âè, n'an pa ovâ

⁶⁰ n'est

⁶¹ c'est

Annexes

Bér11	y'ai fâi, yé su z-âi, y'ai visitâ, y'ai rincontrâ, y'ai demandâ		n'y'ai fâ, l'a prâi, a bouèta, a veri, qu'e l'a trovâ, qu'a bailli		vo ne m'in pâ vouu	
Bér12			ε arɔva:, ka fa:ë			
Ne1	y vo z-ai tèmoinie, y'ai dèvoudi, y n'y ai pu, y n'ai pâ trova, qu'y n'ai pâ bâti				vo m'ai lassie	
Ne2			è l-a bu, no z-a èlevâ	no z-in oui, no n'in z-eu		
Bou1		ne m'a-te pa criâ, te ne l'a pâ ohyi, a-t'ohyi, qu'a-te medzi	a tioua, n'a pa rêla, n'a pâ bouèla, el a subiâ, on lé z-a èpouasenâyè, le z-a sâgni, el è étra, a solèva, el a edzevatâ & piantâ, a-t-u dècampâ, qu'on lé z-a sâgni, qu'a faë, m'a èvyie, a apportâye		aë-vo ohyi	el n'an pa crèva, qu'el an medzi, son devegni
BevBou1		n'a-te pa vouagnî	a vouagni, qu'a fâ			
BevBou2	k'y'ai atsetâ, n'ai pâ dèdjon-nâ, y'ai ohi, y n'è d-ai ohi, y me su cohyenâ, y'ai z-eu,, y n'ai pu, me su randu	te m'a dâ	me lé z-a vèdu, m'a dèmandâ, l'è alâ, s'y è reubiâ, l'è tchè, on m'l'a raportâ, no z-è d-a dèbitâ, i no z-a rekmandâ qu'apri, qu'e s'è ateri, lu t'a perdnâ, n'y'a fâ., lly n'a pa lâchi			lu on bailli
Fres1		n'a-te pâ vouagnî	cin è veni, qu'a cin fâ, qu'e lyâè a fâè			lu an dâè
Mont1	y'ai					
Roch1	qu'ai quitâ, y n'ai ohi	t'a vussa	on i a feaï, e l-a preï			
StA1	y'ai z-âè		a fâ, l'a bouèta, n'a pa rebudzî, qu'a piantâ			an pouu, l'an dèçotelâ, le z-an rollhyi, an reveri, an tsertsi, an rollhyi, ly'an dâè, l'an fâ, an prâè, le z-an tsanpâ, an vouu, lu an sèra, lu an bailli, qu'e l'an toua, l'an tsanpa, l'an ramassâ son arivâye,
Gor1						qué l'on dina
Vign1	aie bu, y ne t'ai ray dét, ay dina, y ai védu	ta bieu, te ta trinca, n'ate ray det, te ma régalla	qu'on l'a reubia, qué l'èf-lléva, qué lé débrouda, m'a étouchie, ce ma fè			
Bér13-1			qu'a commanda, n'a pas faï, n'a foilliu, a-tu reubia			l'an pas accoueta, qu'an teri
Bér13-3	yé parla, n'é zu, yé volu	t'a ingrassi	est alla, m'é lassi, la pretindu, m'a-tu foilliu, m'a faï, n'a rin faï, l'a riai, m'a foilliu, a teni	no zin zeu, no zin in zaï, no zin vouu		n'an fini, an bailli, l'an zeu, é son parti, m'on accoueta
Bér13-4	m'é boeuta, yé volu, n'é pas persista, l'é lassi, su zaï	ta faï, ta buchi, ta zai, ta faï	l'in a conveni, l'a pretindu, qu'on n'a pas boeuta, ma rappela, a passa			n'an pas tsateyi
Bér13-5			l'é deveni, on in a faï, l'a foilliu			
Bér13-6			on n'a su, a vouu, é l'a vécu			
Bér13-7	ye su né, lié passa		qu'on a broda, se passa, qu'est reschta			
Bér13-8	yé faï, yé trova, yé vesita, que me suyio daï		m'a tu foilliu, ne m'a-tu pas tréna, m'a reboueta, s'a boueta, é l'a invyi, no za raconta, é s'a trova			s'an fotu, in an faï, qu'an pinsa, s'an boueta
Bér13-9			za preserva, est perdu			l'an dâ,
Bér13-10		tu n'a pas passa, te m'a apportâ, m'a-tu daï	l'a regreta, ne m'a pas servi			qu'an-tu tia
Bér13-11			qu'a cru, qu'on n'a pas pouu,			

Annexes

Bér14	ié pou-u		n'a bouéta, l'a dai		vo zaï écrite, vo z'aï faï
Bér15	ié vou-u, ié vou-u, ié vou-u		n'a faï, s'est trovâ		vo zaï fondâ, vo zaï za, vo m'aï indiquâ
Bér16			est passâ, lé z'a fâ		

Passé surcomposé

	1SG	3SG	2PL	3PL
Bér6		avâè z-âè ètâè		
Bér7	y'ai z-âè fini, su z-âè bin étrapâ, y'ai cin z-âè vouu, y'ai to z-âè fini			
Bér8		è z-âè tsandzî, è z-âè femâ/bouïta	Se vo z-ïte z-âè convoquâ	son z-aivoi sepiâhe
Bér11	y'avé z-âï bouû			
Roch1		no z-a z-eu racontâ		

Futur simple

NB : Les formes suivies d'un « ? » pourraient aussi être du conditionnel.

	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
Bér5					vo bailleri	
Bér6			vo faudra		vo le lyâè pâhyeri	
Bér8					vo ne devineri pâ	
Bér9			faudrà, faudra, fara	no fârin		
Bér10			audra, qu'e l'audra	no l'akoueillerin		
Bér11	yé confesserî	te veri,		no z-odrin	vo me créraï	
Ne1			è foudrei (?)			
Ne2	y fari, y crèrei	te ne t'è repantrei (?), t'audrei (?)			vo riri	
Bou1					vo porè, vo véri, vèdri-vo, y'odré	
Bou2	y te l'i porterî, y te l'i porterî, y te l'i r'min-nerî, y te l'i r'min-nerî, y serî, y te l'i cuitseri, y te l'i cuitseri	t'airî, te vouédri, t'airai				
BevBou1	y derè		qu'on bouètera			
BevBou2			séra	no vodrin		
Fres1	ye derâè		on odri			
Roch1	y vo dri		on vouédeure			
StA1				no porin		pâhyeran
Vign1	y pouneri, y sairi	te vaidri, te sairi		no pori, no bérî		
Bér13-1			n'arriveré pas			
Bér13-5			riré, riré, riré, riré			é tindran ?
Bér13-6			revindrè, é poeurré			
Bér13-12			on djoéré			
Bér13-10			ne séré pas			
Bér14		te routeri				
Bér15	ié vo citeri					
Bér16			reviendrâ, séra, é yéra			

Construction de futur analytique

	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
Bér1			ne vouu avâc			
Bér4			Que veu deveni,			
Bér6			ne vouu avâc, ne vouu pa baère, vouu vo vouu bailly			
Bér7				no volin baère		
Bér8		te va te lèvâ		No veulin supozâ		alâvan comincî*
Bér9			Veû ringâ, Va no rindre, va fâre			
Bér11			on veu vo z-euvri, veu ître			
Ne1						
Ne2	Y vu akemincie					
Bou1	y voui alâ, Y voui te pianta, y vouai faire, qu'y voui te bailli, y vouai tiessâ, Y voui lé vèdre	te veu t'ècobiâ	E va se rotre, On veu no le quevi, ne veu pa te medzi, ne veu vo lé z- atsetâ, on veu dinâ, veut me tiouâ, è va deveni	Qu'alîn-no faire		van dire
BevBou1						veûlè dèmètiâ
BevBou2	y veu medgi	te veu quitâ	ça ne veu être,			
Roch1	Y vu ala		qu'va mouéri, qu'on va l'ètèrâ, va fâre, qu'e veu veni, è veu baillî			
StA1	Ye m'in voué lyeu invyi					
Vign1	Y mai vai vo l'indica, y voi cuchie, Y voi dina, Y ne vui pas te reubia					
Bér13-1			va vo conto,			
Bér13-2		te va travailli, te va ranma	é veut te passa, on va te bailli			
Bér13-3	ne vouu pas lassi				Vo zalla me demanda, vo zalla lo vaïre	
Bér13-5			va liai manqua, ne se veut-tu trova,			
Bér13-6	ne vouu pas liai me lassi, m'invoé composâ		ne veut vo trova			
Bér13-7	m'invoé vo conta					
Bér13-11	m'in voué t'in conta			no vouin no regala		
Bér15	ié voué impiéi		veu fare		volai martsî, vo volai m'invitâ	
Bér16				no vouélien bouettâ, no vouélien prédré		

Futur antérieur

	1SG	3SG	1PL	2PL
Ne1	y llié n-éri fei			
BevBou2				vo l'èri rèveilli
Bér10		qu'e sera freccassî	no z-eri veri	

Imparfait

	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
--	-----	-----	-----	-----	-----	-----

Annexes

Bér4	y'êtaè, ye corsé, ye me catsîvo, a couza qu'y'êtâè	auvoè êtaè-te, volai, avâè	on demandâve, l'y avâè, è dezâve, traversîve, se bâgnîve, l'anmâve, demorâve, e possedâve, e ballyve condzi (2), è lyé cedâve, ç'taâè, recreveçan			recreveçan, è lyé cedâve, fezan, l'êtan
Bér5			l'y'avâè, qu'avâè, que passâve, me dezâè, l'êtâè, créyive, reluquâve, lyâè foillyâè, avâè, qu'êtâè, n'y'avâè, on lyâè dezâè, l'êtâè, qu'e ne kegnogaè, ne savâè pa, l'êtâè, l'y'avâè, l'y'avâè, c'êtâè, baillîve, fezâè, reschtâve, qu'on creyâè, qu'e l'avâè, qu'êtâè, avâè, tsezâè, l'êtâè, deza-yè, êtâè, qu'on volâè, menâvo, l'y'avâè, lyâè deza-yé, que tsezâè			êtâè, l'êtan, carilyonâevan, qu'fezan, qu'e trênavan, l'avan, qu'e rebetâvan, qu'êghizâvan, que tapâvan, petâvan, tegnîvan,
Bér6	se cre-yâè,		l'y'avâè, n'auzâve, gravâve, l'êtâè, on dezâè, qu'e l'anmâve, tyoçâè, reculâve, savâè, on ôyeçâè, qu'avâè, on dezâè, qu'e le baillîve, deza, n'y'avâè pa, n'y'avâè, dezâè, l'êtâè, êtâè, fezâè, n'y'avâè, volâè, lyâè deza-ye, qu'avâè, on lyâè dezâè, qu'êtâè, on lyâè dezâve, creyâè, savâè, qu'e volyâè, lyâè devâè, on fezâè, alâva, dezâè, l'êtâè			que se maryâvan, foillyâè, è lyâè foillyâè, qu'e foillyâè, qu'in avan, êtan, trovâvan, qu'êtan, lâè coreçan, l'êtan
Bér7	m'inbêtâve, yé créyai, jaubiâve, pinsâvo		on lyâè dezâè, l'êtâè, l'êtâè, on l'ôyeçae, qu'e n'avâè, ç'tâè, êtâè, qu'êtâè, è l'y'avâè, qu'e l'êtâè, e l'y'avâè, qu'e volâè, qu'e n'avâè, ç'tâè, me sinbiâve, me ganguelhîve on, ç'tâè, formelhîve, ll'y'in avâè, êtâè, qu'e n'y'avâè, qu'on dézâè, pohi			parlâvan, s'intortlhîvan, beveçan, djeûvan, dansîvan, qu'êtan
Bér8	ye savâè, ye dezâè, reubiâve, ye recevoué		qu'on n'ouzâve, nêdzîve, l'êtâè, êtâè, êtâè, n'inpatsîve, l'êtâè, grulâve, trovâve, l'y'avâè, ne poua pâ, le corsai, trênavo, le s'infouatâve, on ne savâè, c'êtâè, c'êtâè, recomincîve, è n'y'avâè, êtâè, ll'y'in avâè, êtâè, c'êtâè, l'êtâè, c'êtâè, qu'e fezâè, qu'êtâè, on veyâè, tsantâve, tsantâve, qu'apartegnâè, qu'êtâè, l'y'avâè, on lyâè desa, on bouâtâve, on dezâè, l'y'avâè, alâve, pouussâve, le la verîve, s'e n'y'avâè, l'in ve-yâè, dezâè, baillîve, l'êtâè, qu'on lyâè dezâè, avâè, qu'e vèâè, l'êtâè, n'y'avâè, se l'y'avâè, l'y'avâè, fezâè, n'y'avâè, fezâè, c'êtâè, qu'êtâè, foillhâè, fezâè, n'avâè, refezâè, on grulâve, pinsâve, êtâè, n'y'avâè, atindâè, è l'y'avâè, fezâè, l'acouèllhyve, è passâve, lyâè retsedzâè, ne loquâve pa, ne l'adjochâve, foillyâè, on se sintâè, êtâè, on ohyeçâè, on se redressive, on s'in creyive, on levâve, l'y'in avâè, ne me manquâve pa, è reluâè, n'y'avâè, qu'e revegnâè, n'avâè, fezâè, n'êtâè, me demandâve, on n'alâve, n'y'avâè, è n'y'avâè, pouai, on ne ve-yâè, on fezâè, on in avâè, on le tiâve, s'atsetâve, on le bâillîve, e n'y'avâè, n'avâè, e n'y'avâè, fezâè, n'alâve, êtâè, dezâè, qu'êtâè, n'atsetâve, on ne râpâve pa, l'êtâè, on ve-yâè, vo gargouillîve, êtâè, l'y'avâè, c'êtâè, qu'acouèillâè, êtâè, n'êtâè, dezâè, e no z-esplicâve, êtâè, se prezintâve, baillîve, e no z-esplicâve, è l'y'in avâè, e no dezâè, avâè, qu'êtâè, qu'on dezâè, fezâè, tsantâve, l'avâè, l'y'avâè	no tapâvi, no z-avi, no z-alâvi, no z-avi		revegnan, debatâvan, e s'apoîvan, s'assêtâvan, alâvan, qu'avan, n'avan, coreçan, l'avan, qu'e deveçan, s'assetâvan, alâvan, nadzîvan, créyan, bouâtâvan, êtan, l'êtan, è vouèdivan, arâvan, voignîvan, ertsîvan, rebatâvan, fezan, raodâvan, perdzan, n'êtan, s'inmahîvan, le ne lèvavan pa, e l'alâvan, trovâvan, baillîvan, deveçan, qu'êtan, ètan, deveçan, batan, coressan, êtan, êtan, femâvan, qu'êtan, trênavan, menâvan, êtan, qu'êtan, n'avan, qu'avan, s'inbantsîvan, bouêtâvan, bouâtâvan, avan, l'avan, dèvan, n'êtan, pouin, piorâvan, è z-alâvan, fezan, n'avan, l'êtan, vòyadzîvan, verîvan, qu'avan, êtan, êtan, brezîvan
Bér12			eljenava:è			
Ne1	s'y pauvai		velai			
Ne2	qu'y ne volei	te ne devei pa, t'etei	qu'è l-ètei, e l'y' avei, que deseî (passé ?), e l-y avei, n'ausâve, e l-aprehandâve, deseî (?) .e l-y avei, qu'ètei, que deseî-t-u, vegnei (passé ?), c'ètei, avei, elle deseî, è l-avei, li gratâve, portâv', c'ètei, c'ètei, fasei, fasei, fasei, qu'è riei, e l-avei, avei, elle ètei, se dèsolâve, li arevâve, demandâve, c'ètei, qu'è dezei, n'è savei, c'è, qu'è l-ètei, avei, qu'è chantâve, c'ètei, ètei, creyèi, e veyèi, qu'ètei, ne savei, qu'avei			s'è n'êtan
Bou1			étaè, qu'anmâve, el è d-avaè, tsantâve, e réveillîve, povaè, se boétâve, étaè, lèvâve, e tsampâve, s'amouésâve, e ne reubiâve, lé tornâve, qu'étaè, qu'on étaè, s'écobiâve, bouissâve, tsertsîve, saillîve, passâve, bouidzîve, grulâve, vo piantâve, s'amouésâve, qu'étaè, fesaè, è sagnîve, e faillâè, piorâve, elle étaè, elle avaè, qu'elle alâve, l'èpantâve, on povaè, alâve, elle fesaè, tervoignîve, qu'alâve, qu'ètraquiâve, l'étaè, boutâve, lliu fesaè, queniossîve, se piarsîve, qu'étaè, el n'avaè, lé régâlâva, n'étaè,	se no z-éti		el povan, ètan, l'êtan

Annexes

			ronfiâve, e n'ôsâve, el avaë, è veyîve, se démenâve, leu versâve, l'étoutsive, è ne povaë, el avaë,			
BevBou 1						fazaï
BevBou 2	le lu dâëvo, y fezaï, y fezaï, s'y'étâï, alâvo, y me dezâï	te te moquâve	l'étâï, y ferîve, l'étâï, ne povâï pâ, kognoïssâï			avan, se bâillîvan, tchevizan
Fres1			n'anmâvo, on veyâè,			étan
Mont1		te desai, t'avâ	e portâve, pèzâve, l'étâè, e tsantâve, qu'avâè, foilliâè			
Bér10	y'étâè		se ne l'y'avâè, ètâè, foilliâè, foilliâè, l'étâè, n'alâvo, volâè, on le z-ohyâè, l'étâè, l'y'avâè, qu'étâè, on lyâè deza, fotâè, l'étâè, l'y'in avâè, fesâè, l'y'avâè, qu'on lyâè desâè, comandâve, on l'apelâve, ètâè, s'in-nohyîve, parlâve, corehyîve, n'avâè, l'avâè, povâè, n'avè, l'étâè, l'y'in avâè, l'y'avâè			l'étan, bouèlâvan, subiâvan, rollhîvan, l'étan, se gueulâvan, se desan, s'e fâsan, l'étan, trovâvan, volian, qu'étan, prédzîvan, qu'è lyâè desan, borbotâvan, l'avan, desan
Bér11	y'alâvo, y'alâvo, y'étâï, y'è, braulâvo, y'è, y'è, grulâvo, ye sinté, y'ohyessé	se te ne savé	ètâï, l'étâï, l'anmâve, l'étâï, qu'e démorâve, avâï, n'y'ai manquâve, ètâï, l'y'avâï, qu'ècrivessâï, se soulâve, sekôyâï, dezâve, rollhîve, couètsîve, fesâï, se voidâve, bouètâve, fezaï, sofiâï			n'alâvan, subiâvan, qu'èpeluâvan, avan, me fezan, se dressîvan, me fezan
Roch1			on passâve, on se piaiezeait, on s'catchîve, è nédgîve, qu'è faseait, subiâve, on s'ramadjîve, on acutâve, on llieseai, on s'dépatchîve, on boutâve, on djûve, gagnîve, on créyeait, è saveait, è venieit, on ne no lassîve, on no z-èveive, on no baillîve, on n-alâve, préparâve, èl gueurllîve, trovâve, è fazeait, s'bouèteait, préparâve, è l'aprègnîve, pregnèit, qu'è pozâve, arivâve, on sutâve, on vrive, on guegnîve, on n'ouzâve, on deveait, no baillîve, è n'vouèlliait, on n'aveait, no racontâve, è no prédjîve, qu'èteait, è preniait, qu'on no dzeait, l-écortchîve, è lè lassîve, on ohieait, qu'è revegneait, qu'on l'ohîve, qu'demandâve, on euvrescait, on prédgîve, qu'on l'ohîve, se recevegneait, ètaït, on deveait, qu'è foilleait, poveait, on no racontâve, on n-è veyeaït, e i'è n-aveait, qu'on n'è veait, qu'el vouardâve, è l-èteait, el lè condueait, on poveait, on vouèllieait, el vouardâve, i'aveait-u, el gn'i compregneait, el aveait, beurnéhive, on se réssofiâve, qu'séteait, qu'èteait, e vegneait, l'anmâve, qu'el vegneait, n'èteait, s'è failleait, è l'èteait	no z-étan, no z-avi, no z-anmâvi		avan, boutâve, no lliesan, qu'no fasan, è passâvè, qu'étan, qu'étan, dressîve, contâvè, ne dzant-u pâ, qu'décédan, è fasan, el revegnin, volâvan, étan
StA1			l'y'avâè, qu'étâè, possédâve, ètâè, devâè, l'y'avâè, s'intortollhîve, se devortollhîve, l'y'avâè, avâè, vouètive, ètâè, ne se trovâve, c'étâè, savâè, qu'étâè, corehyîve, bouèlâve, l'étâè, qu'è foillâè, qu'étâè, avâè, qu'e l'anmâvo, se desa(?), qu'e l'avâè, que l'anmâvo			étan, n'avan, qu'ètâè (?), l'étan, tsantâvan, l'ohyèçan, utsehyâvan, pelâvan, menâvan, étan, l'avan,
Gor1			on apelâve, qu'étâè, arivâve, ètâè, ètâè, foilliâè, atsetâve, l'étâè, qu'on ètâè, povâè, montâve, on ètâè, on dezâè, l'étâè, on dezâve, qu'on crotsâve, on dezâè, qu'ètâè, l'étâè, on ètâè	no bouètâvi		portâvan, lyâè dzan, ne bouètâvan, qu'avan, qu'étan, povan, fezan, portâvan, povan, bouètâvan, abèquâvan, le savan, le se bouètâvan, l'alâvan, bouètâvan, le bouètâvan,
Vign1						l'avant, volian,

Annexes

Bér13-1	yété, n'été, yavé		foilliai, foilliai, terrive, é devessaï, qu'allave, passave, badinave, qu'étaï	no zavi, no zavi		qu'etan
Bér13-2			étaï, pinsave, l'allave, foillia, étaï, é rubiave, le la piondzive, n'allave, voillie, n'étaï, fesai, racontave, avai			
Bér13-3	yété, allavo, yé me preparavo, contavo, yallavo, ye revenié, n'été, yété, yavé, tsertsivo		étaï, qu'habitave, quenioussai, savaï, on étaï, on n'avaï, é travaillive, é fesai, ce n'étaï, qu'on avesi ?, é n'avaï, avai, cetai, robave, é turbinare, n'étaï, manquave, se n'avaï, boeutave, é rinvoive, ce n'étaï pas, voignive, durave, qu'on n'in poi, fesai, le rapouegnive, foilliai, baillive, le soignive, se liai avai, cetai, le sortessaï, l'allave, l'allave, reveniai, l'avaï, étaï, catsive, le portave, le boeutave, fesai, le reveniai, cetai, martsive, cotave, l'étaï, foilliai, n'in savé, avai, l'étaï, criave, devancive, le liai lancive, cetai			étan, qu'avan, descindan, avan, venian-tu, m'attindan, qu'allavan
Bér13-4	ye tserreyvo, detsersivo, yavé, ye dzemelyvo		cetaï, qu'étaï, sofflave, é niai avai, qu'avaï, martsive, on commincive, intrave, qu'avaï, ne poi, qu'étaï, é lien avai, é foilliai, qu'on poi, é foilliai, menacive, on n'ousave, liai veniai, cetai, qu'étaï, ne veniai pas, ne poi pas, retiamave, qu'on étatsive, reschtave, qu'on intindaï, concernave, l'étaï, qu'apparteniai, servai, desai, on dimiave, ce n'étaï, reterdzive, on n'avaï	no bevessi ?, no zavi, no zeti, no n'avi pas, no ne poui		épelyvan, le dansivan, annoncivan, bouetavan, étatsivan, l'etan, qu'etant, qu'etan
Bér13-5			qu'avaï, é retiamave, étaï, qu'avaï, qu'écortsive, foilliai	no zavi, no zavi, no zavi		é se piennian, n'avan
Bér13-6			étaï, veniai, manquave, avai, voyadzive, l'on impieuvre, qu'on ne quenioussai, voyadzive, l'arrivave, é poi, rinvoive, desai, commincive, souhaitave, grullave, repetave, reveniai, l'étaï, se l'anmave	no zeti, no zeti		étant, qu'etan, l'étan
Bér13-7	yété, n'été		compreniai, étaï, l'on veniai, é liai avai, fesai, on liai desai, cetai, simbiave, s'edive, é foilliai, n'écé, se preparave, grignottave, n'intindaï, cetai	no zitin, no fitin		n'avan, volan, tenian, s'escrimantavan
Bér13-8	yeté		étaï-cu, on me parlave, me contave, devessaï, n'in foilliai, cetai, baillive, n'étaï, ne foilliai, n'avaï, m'explicave			se fotan
Bér13-9			fesai, promettaï, qu'étaï, é foilliai, exigive, le brotsive			pondan, avant, terressan, suffocavan
Bér13-10			fesai, l'allave, rintrave, qu'ingrindzive, abominave, poi			
Bér13-11			teniai, demorave, avai, mindzive, savaï, liai avai, étaï-tu	no zallavi, no zeti		se reletzivan
Bér13-12	yété, yété,		l'ien avai-tu, on oyessaï, tenave, cetai, é liai avai, cetai, devessaï, qu'allave, l'avaï, contave, zoyessaï, étaï, n'avaï, qu'étaï, veniai	no zeti, no remontavi, no ne no batti, no tsantavi, no criavi, no fesi		avan, l'attindan, tshicannavan, se l'arrosavan, reubiavan, l'étan, avan
Bér14			se l'iavai, kenioussaï, pouai,			
Bér15			qu'étaï, qu'avaï, é desai, ne pouai pa, ne veiaï, n'étaï, desai, consultave, devessaï		se vo voli ?, se vo kenioussi ?	volan, fréquentavan
Bér16			n'étâ, n'étâ			qu'etan, é l'étan,

Plus-que-parfait

	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
Bér3						se l'avan piantâ
Bér4			qu'étâè pindya, le s'taâè bouëtaye (elle s'était regardée)			
Bér5			avâè intêrà, êtâè arivâ			comin se l'avan fâè, se l'avan arâ, l'avan voigni, avan djurâ

Annexes

Bér6			avâê aretâ, n'in avâê pa passâ, n'avâê pa bouêdzi, avâê refouuzâ, l'avâê dâê, s'étâê dêlavâ			l'avan condan-nâ, avan djura, avan djôbia, l'avan fâ
Bér7	qu'y'âê marcâ		que m'avâê invitâ, avâê abandonâ, n'étâê pâ tiouça	se no z-avi z-âê		l'avan to fotu, s'avan fora, se l'avan volu
Bér8			qu'étâê ala, êtâê reveni, qu'e l'avâê præê, e n'étâê rin veti, avâê tsantâ, c'êtâê bin fâê, avâê fâê, qu'avâê z-âê, êtâê z-âê, no z-avâê altêra, s'avâê fotu, êtâê bâclyâ, l'avâê recoueilly, s'avâê veri			avan insezenâ, qu'avan piantâ, l'y'avan mindzi, êtan arivâye, l'avan batu, qu'e l'avan z-âê, qu'avan perdzu, s'avan bâilli, s'e l'avan z-âê
Bér10			qu'étâê arevâye			n'étan veni
Bér11	y'avâï vouu		m'avâï bailli			avan z-âï
Ne1					se l'y m'avi menâ	
Ne2		se t'ètei vegna	qu'è l-avei recouilli, qu'è l-avei piorâ, qu'è s'avei reubiâ, qu'on l'avei afligie, s'è n-avei éparâ			
Bou1			el avaë coréyî, on avaë mazelâ, n'avaë pa fini			
Fres1			avâê voignî			
Mont1			s'avâê ague-lli, l'avâê robâ, qu'avâê rôdâ, n'avâê pu			
BevBou1			étaï veni, l'avaï décanpâ, avai motra, qu'avaï benni, s'étaï motrae, qu'avaï fâ			
BevBou2	y'avé bouéta					
Roch1			aveaît reçu, s'éteaît perdia, qu'on n'aveaît revussa, qu'è l'aveaît vu, n-aveaît vu, el n'aveaît vu, l'aveaît djeupsi, qu'è l-aveaît vu, è l-éteaît z-eu			e l'avan fini
StA1			l'avâê fâ, avâê fâ			avan bouu
Gor1			avâê comugni			avan præê
Vign1					ce vos éti veni	
Bér13-1			qu'avaï su, avai faï	no n'avi pas quitta		avan subia
Bér13-2			qu'avaï faï, l'avaï rupa			
Bér13-3	n'avé faï, yavé lassi, yavé faï, n'avez pas payi, n'avez pas roba		qu'on l'avaï baptzi, l'avaï passa, l'avaï fini, n'avaï pas avesî, l'avaï fini, l'étaï allaye, avai compraï, avai compraï	no zavi baptzi		avan fela, m'avan demanda, m'avan indzerdzely/bailli, se l'étaï zai,
Bér13-4	ne m'eyo pas reubia		avaï tieri, i, avai degradingola, avai passa	avoui no praï, no zavi seyî		l'avan devisa
Bér13-5			n'étaï pas parveni, avai-tu reubia			
Bér13-6			qu'étaï préveni, avai prepara, qu'avaï brella, l'avaï bouu, qu'avaï avorta			n'avant-tu pas forni
Bér13-7			l'avaï zeu, qu'avaï travailli			
Bér13-8			avaï bailli, avai bailli, l'in avai bouu, s'avaï soula, avai invyi			qu'avan liu, l'avan contribua,
Bér13-9			avaï bassi, étaï assimbîa, se l'étaï arriva, l'avaï piaci			avan bresi, avant lava/tappa,
Bér13-10		te n'avé pas passa	l'avaï servi, on liai desaï, étaï, savaï, l'anmâve, l'avaï lassi			
Bér13-12						l'avant pintoilli, qu'avan pintoilli,
Bér14					vo zeti zaï	
Bér15			l'étaï zaï			
Bér16				avin-no z'en		

Passé simple

	1SG	2SG	3SG	1PL	3PL
Bér4		te veyà	le se trova, l'apercevous, le se catsa, lyé cria, l'ou, le bouèta, le vin, prezinta, le ballya, le l'aprin, lyé di, partadza, lyé porta, cominça, deza, demanda, lyé deza-yé., lo condu, deza-yè, e n'you, refouuza, rechta, se motra, deza-yè		
Bér5			budza, rincontra, l'anortsa, fou, marya, fi, fou, qu'e l'acoutsà, qu'e fou, on n'öyi,		qu'e se mariàran, fouàran, è z-alàran, se bouètàran, se catsàran, alàran,
Bér6			refouuza, dègraillya, bailla, lyàè bailla, foillhu, fou, fou, deza, deza-ye, ou, lyàè deza-ye, n'ou pa, le fi, lyàè parla		fouàran, qu'e saran, pahìran, voignìran, trèran, reschtèran, s'infatàran, revìnran, pahìran, s'ingainèran, alàran, lyàè fouàran, fouàran
Bér8			lyàè deza, deza		fouàran, prìgnin
Bér11	yé véyari		me mena, on cola		
Bér12			kria		
Ne2	y me troviri, y pregniri, y ne fousse, y vi		me salua, me vegna, me deza, vola, fou, qu'è le trepa, è fou, suta, el y cora, ou, e sou, e deza, on fesa, e vola (?), è chesa, deza, e keminça, ou, e vola, e l'estermina, desa, k e minça, se ve (se vit), e keminça, desa, ne sou, ce li di (?), desa, desa-t-elle, e failla, s'à moqua, qu'è li desa, el' li vola, chanta, fou, è fou, è taboussa, le japa, desa, è l-ou, e se cora, qu'elle espliqua, crou, mepresa, li desa, el li déclara, e fouya, demanda, on ohya		n'à volirè pa, e corirè, e se mètirè, è l-ouèrè, qu'è demorirè, ne se volirè-t-u, ne s'alirè-t-u, è n'à pouèrè, firè, e s'anbarquirè, e l-arivirè, fourè, qu'è rèpongnirè tu
Bou1			se reubia, ala, elle suta, lli desa, rareva, elle trova, elle fou		lu dirè
BevBou1			leu dà		
Fres1			venia, se bouèta, l'alà, fezà		bouussàran, vîndran
Roch1			el s'mèta, qu'è l-è trovâ, el se dza, pregna, n'sou, resta, el raconta, li dza, raconta, véya, boûta, dza, s'aprotcha, dza, è détatcha, condüia, pianta, s'mèta, recondüia, se bouèta, ala		
StA1			voliu, l'invoua, fou, passâ, bailla, s'in alâ, desâ, sou, è desa, rinvyà, fou, rinvyà, l'in reschta, l'invya		fouàran, ohyàran, le z-acouèllhàran, se bouètàran, l'apougnàran,
Vign1			fou, e trova, e fou, arriva, ne guetta pas, alla, mèta		qué gottiray, e fourai, e bouray, ne porant pié
Bér13-1			fi, arriva, baillia		
Bér13-2			s'in fou, conta, fou, arriva, è liai paya, ou		
Bér13-3	liexplica, viri, me pinsari, me pinsari, parla		me lo conta, desa		
Bér13-4			no fesa, è ne reschta, no foillia, fou, desa	no ne quittari, no zouri ?	
Bér13-5			retiama, suffit ?, improvisa, fou		
Bér13-6			s'adressa, fou, è comminça, è fou, se boeuta, ou, se dit, se fesa, boeuta, boeuta, è fou, ne se trompa-tu pas, resulta, invia		
Bér13-7			failli, lîn fou, ce fou		se bouetaran
Bér13-8	m'in fou,		fou		
Bér13-9			l'yin ou, proposa, fou, fou, se fou, fornessa, fou, fit, fou, foillia		vinien ?, è fouran, fouran, rischquaran, souran, è s'in tirin
Bér13-10			è ne pou pas, è niai fou, fou, liai sauta, l'imbrassa, lo félicita, fou		
Bér13-11			l'alla, fou, fesa, baillia		
Bér13-12	me catsari, yatindari, me lançari,		qu'arriva, finessa, intra, ne fou pas, fou, fesa, on ne veyà		se boeutaran, l'in vinrin, partessaran

Annexes

	t'inmandzari, decampari				
Bér15				no vérien	

Passé antérieur

	3SG	1PL	3PL
Bér4	où passa, foû assinbyâ		foûran totsi
Bér5	fou amouessi, Fou dàè, fou fâ		
Bér6			l'oûran tracî
Bér11	foû dâi, foû fâi		
Ne2	è l-ou bu, ou reçû		oûrè cè vu, li oûrè dei
Bou1	e fou etmi		
Fres1	fou lèvà		oûran motra
BevBou1	eû bussâ		
Mont1	Fou dàè, fou fâè, s'è foû relètsi, qu'e l'oû avaläye		
Roch1	où fâ		
StA1	foû arvâ, qu'on où lèva, Fou dàè, fou fâè		
Bér13-4	on se fou reconforta/regaiilliardi	no zouri fini	
Bér13-5	on se fou gauberdzi, fou veni, fou invita		
Bér13-7	fou consolida, fou fâi, fou tioula		
Bér13-9	fou decida		
Bér13-10	l'ou servi_fou reterdzi		
Bér13-11	Fou dâi, fou fè		
Bér15	qu'on où bramû		

Conditionnel présent

	1SG	2SG	3SG	1PI	2PL	3PL
Bér5						ne feran pa
Bér6	te farâè	te devrâè				
Bér7	revindrâè, ne seri		on in tirerâè, ce serâè, ce serâè, qu'e le serâè			sèran, feran
Bér8			sinbyerâè, qu'on decoessirâè			
Bér10	baillerâè		on porâè, serâè, farâè, vodràè	no z-eri, no z-eri		faran
Bér11	ye vouèdrè				se vo n'eri pâ	e pouèran
Bér12			õ mæ dera:ë		vo mæ feri:	
Ne1	y vo serei, y vo farai, y dirai, y lé li mantédrai, y preidrai, y ne l'y'odrai		ne me farei pâ, no predrai, ne serai pâ, ce serai, qu'on derei, cé serai, è le foudrai, on serey, on porai, cin no ferâè,	no djuiri, no predri, no védri, no béri, no z-eri		
Ne2		te le mètrei	n'y farei, que li serei, li reboutcherai, e n'èrei			
Bou1	me feraë		qu'elle se serait			
BevBou2			ce ne serai			
Fres1			lo farâè			
Mont1	ne baillerâè pa,		referâè			

Annexes

Roch1			odreaît, on la regrètreaît			
StA1						l'èran, è lu baillèran
Vign1		te poérai,	seret	no beri, no sairi		
Bér13-1			séré, on ne treuveraï			ne devetran pas, devran
Bér13-3	yéri ?	te poeurré	ce poeurraï, poeurraï		vo ne poeurri	voeudran
Bér13-4			ne reschterai			devetran
Bér13-5			n'in reschterai, l'in fouedraï			devran, n'érin
Bér13-10						
Bér13-12						
Bér14	ié ne me séré		on éraï	no ne mindzeri	vo ne devestri pa, vo zéri, vo n'eraï	
Bér15	ié séré, ié vouédre		pouéraï, déraï		séri-vo, vo séri, vo n'éri	le séran
Bér16			yen eirâ	no z'anmerein, no l'iy proposerin, no z'anmerein, no sérin, no z'anmeri	vô rêdri ?, vo séri, vo no veri	

Conditionnel passé

	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
Bér3						l'èran z-àè
Bér5			on èra djurâ		vo n'ouri pâ öyi	seran veni
Bér6			è l'èràè volu			l'in aran fâ
Bér7			on èra djurâ, qu'e t'èràè foillhu, l'èràè foillyu			
Bér8			è l'èràè z-àè, on n'èràè pa z-àè na, e l'èràè foillhu, n'èràè pa manquâ, on èràè djurâ, on èràè djurâ, on èràè pouu, n'èràè rekegnu, on èràè djurâ, on n'èràè pa piu, qu'èràè voilliu, l'èràè foillyu, l'èràè foillhu, n'èràè veri, serâè veni			n'èran pâ teri, l'èran fâ, è n'èran pa su
Bér10			on eraï djurâ, l'èràè voliu,		vo n'eri pa età fotu	l'èran voli
Bér11			sérâï z-aivoua, sérâï z-âï, m'èràï fâ/djohi,			
Ne1	qu'y'érai soitâ		èrei cru		n'eri vo pâ mie fai, vo veri, vo seri	è poran
Ne2			airei volu, ne l'èrei su			
Roch1			è n'i éreaît z-eu, n'adreaît z-eu			
StA1						è z-èran comprâè
Vign1					vo vos airy régala, vos airy seu	
Bér13-3	yéré cru		l'éraï pouu, m'eraï faï, qu'on érai cru			l'èran pouu, l'èran zaï
Bér13-4			l'errai foilliu, qu'on érai cru	no n'eri pas ousa, no n'erri pas pouu		
Bér13-7			qu'on éraï cru, éraï pouu, érait-on pouu			
Bér13-8	yéré du					l'èran pouu
Bér13-9						n'in n'èran zaï
Bér13-10		te n'ére pas pouu				
Bér13-11		t'ére pouu	qu'on se sérâï étranlia			
Bér13-12			qu'on éraï cru, n'eraï pas faï, no z'érai foilliu			
Bér14			éraï zaï		vo zeri volu	

Subjonctif présent, passé et imparfait

	1SG	2SG	3SG	1PL	2PL	3PL
Bér4			qu'e n'arivaè			Que... te fouïssan soumè
Bér5			que ne vo vèyo			por qu'e s'in sovïgnan,
Bér6			que lo prïgno			qu'e fïssan, reportan (?), pörtan (?), que sée
Bér7			qu'e le ne no fasse, qu'e sée, que n'ouïsse,			
Bér8			qu'e sée, vivo, rèucece, qu'e l'y'âè, sée, qu'on satse	vivin no		pouïssan, sèan, qu'e pussan
Bér9			sé benï, que l'on s'arindze			qu'e se tïgnan
Bér10		te pouesse				pouïssan
Bér11					que vo séhyi	qu'e sée
Ne1	y'aye pu, qu'y vo pouïsse		qu'on sache		vo z-eye	
Ne2		t'èrei sauvâ	te crevei, qu'e n'è vin, qu'è l-èdurisse, qu'è n'â desisse, ne se trobiei pâ, t'ousse volu, vo z-aide			
Bou1			qu'è seiye			
BevBou1					qu'vo n'trèyé	
BevBou2			sé benï, cè séye		si-vo	
Fres1				que no z-alin	vo ne tracassïvi	
Roch1	qu'y satche		qu'on ne se riasse		que vo pregnï	
Vign1	aye trinca		qui saie léva			
Bér13-3	refasse		satse, travaillasse, que ne manquasse			
Bér13-4			ne fousse étatsi, eye passa, voigne, qu'on fasse			
Bér13-7			ne lo tsampasse, qu'on piensintasse,			
Bér13-10			pousse, s'in bailliasse			
Bér13-12			eye bailli, ludzasse, que m'ousse depassa, que l'ousse			
Bér14			pou-usse, qu'ée volu			séian
Bér15	ié ne fasso		ne vo fasse, qu'on keniosse		que vo zéï	
Bér16			ey puïssé, fassé	no poueïsseint		

Extraits des textes

Texte 1: Bér1 – recueilli par Fritz Chabloz

Proûtse dâè ru è dâè grau, // Ne bouèta pâ t'n hotau.
Auvoa crè lo pipoo // Atsite-lo se te poo // Auvoa crè lo taconè // Lasse-lo a quoui l'è.
Que mepreze lo poû, // Djamé ne vouu avâè lo prau.
Gota su gota fâ la tome.
Toe le gote cresse.
Premire réya n'è pa la poûza.
Ce que vin pè la rapena // Fo lo camp pè la rouvena
Remasse neûva ècove-llhe adi bin
Que vin poûro, vin croûyo
Mau marindâ ne *peu repausâ*

Texte 2: Bér2 – recueilli par Fritz Chabloz

La Corée de Saint-Martin, //Lo Matin, // Cointse son vesin.
S'e tene amont, l'avéne àè cayon, //S'e tene avau, l'avéne àè tsèvau
Quan tene ao mâè de Mâ, //Peti è gran dâèvan piorâ.
Quan tene ao mâè d'Avri, // *Fau* tu se redjohi !
Quan tene à boû nu, // Nedze à boû follyu
Se Fevrâè ne fevrote, // Mar vin que to debiote.
Quan la pieudze s'akioute, le dure to lo // lo dzo
Quan le renâ [sg ou pl. ?] corr amon la Coûta, lo matin, // Lo vîpre, on *a* le niolâ, la pieudze et lo pouè tin.

Texte 3: Bér3 – recueilli par Fritz Chabloz

Quan la Bétotse et Tsanbrelyin bin van, // To lo rêschto dao pâhi craève d'fan
La Bétotse è tote à l'hau.
Quan pieu lo dzo de la Sin-Djan, // Le z-Ecâèru dyin in priorin: // Son fotiè le coquè, schtu yan
Se l'avan piantâ atan de nohi // Que de cerezi, // Rin qu'avoué lo nelion, // L'èran z-âè po pâhi // Le cinse âè seigneur baron.
Dû lo borni in amon, // Son tu lâre de cäyon; // Dû lo borni in avau, // Son tu lâre de tsèvau: // Son tu catsi din le boû, // Son tu preneur de pouètou, // Et Davi Pèrudè, in deçu, // In prin oncoira lo pye de tu.
Afamà, brâma-fan
Adi à bêla et bèlenâ.
A Bèva, to llyâè va, // Le margoû, le tsa !...

Texte 4: Bér4 – Jean-Pierre et Charles Porret-Bindith

§1 On dzo, quauqu'on demandâve à l'ami Tsâbyo porquè l'y avâè 'na rouza din le z-armoîri de la Bétotse. Vaètcî lo cònto qu'è dezâve:
§2 Do tin passâ, do to vîlyo tin, la *Fée Byantse* traversîve la suvoidze Helvècie, se montagne naîre, se combe dezerte è se sòmbre forè, quan le se trova aretâye pè le z-évoe do lé de Tavahi, auvoé, se sovin, le s'taèè boûtâye do l'hau do ciel.
§3 Su la ruvoua, se bâgnîve on bî l'infan âè pâè rossè, (...). L'anmâce a danzi din se z-évoe tiare è a cor tota nute su se prâ solitèro.
§4 Quan l'apercevoua na dama, le se catsa dezo na troche de djon.
Mon bî l'infan, lyé cria la Fée Byantse, vin vè mè, mon bî l'infan !
§5 A la voi de n a fèna aflidja, Roûsa soo dâè djon. L'ou on poû vergogne: le bouèta su se z-èpaule sa pî d'agny qu'ètâè pindyà a na saudze. Le *vin* su la ruvoua, in sevoïn on ban de sabya, è prezinta la man à la Fée Byantse.
§6 Le l'a fâ monta su on tron de tsâno crully in forma de navè, è l'a condute, sin avâè pouère de z'évoe, dzanqu'a Tavahi.

§7 Quan la dama oû passa lo lé, le ballya a l'infan on boquè de fya metya de terîtro, (...). E pôi, le ll'aprin la vertu dâe pyante è lo bin que le z-home pouin in reteri

§8 - Gran merci, ma bala ètrandzîre, lyé di Roûza, m'in voé porta a ma mère voûtre leçon (...). La mère de Roûza partadza avoui s'n infan è s'n homo la dzêrba (...)

Lo père èbahi fâ na bouèna meçon de pyante; s'n hotau se rinpyè de làe audeu, è lo bru se repin din le velâdze de la ruvoua que na fée a aporta dâe pyante céleste àe z-Helvète de la Bèrotse.

§9 Prî de lé (...) demorâve lo chef de la tribu. E possedâve le bou do Gran Dèvin (...). E ballyve condzi àe z-habitan de ramassâ, (...), le tsatagne, la sinma dâe boû de foû è l'alyan dâe tsano que recreveçan la tèra àe derâe tin, asbin que le fru suvoidze avoui loquin on fezâe do cidre. E lyé ballyve dzère condzi de tya le bête rossa, biche è lèvre que corsan din le z-herbe è le bosson. Quauque yadze, è lyé cedâve de breque de se gran quemon.

§10 Quan la renomäye lyé porta lo non dao père de Roûza, cominça de ron-nâ: « que veu deveni la pouère que tsacon a de mè, deza noûtre n-homo, se celu-lé a lo moueyan de voirir ? ».

§11 Adon è demanda Roûza.

Ma bala mya, lyé deza-yé, auvoè étaè-te, quan te veya l'ètrandzire (...)?

L'infan lo condu tot a la ruvoua do lé:

Y'étaè, deza-yè, dezo çla saudze ardzintäye: ye corsé su çâe byantse margrite; ye me catsîvo dezo çâe djon a couza qu'y'étâe nuta.

§12 Lo traito chef souri. E l'apouègne Roûza è la née àe fon dâe z-évoe.

La mère de Roûza ne revâe pye sa baèchta. Le s'in va din le boû; le crie:

Auvoe î-te ? (...)

Le z'éco repetin: (...)

Le cor tote inpantäye lo lon do lé. L'aperçâe na byantcha su la ruvoua.

Le n'è pa llyn, deza-yè, (...).

§13 Là mado! C'taâe Roûza! (...)

Le pyeure, le dzeme-lle. Le prin din se bra lo cau to dzala de Roûza. Le veu lo ranimâ contre son keu. Mâ lo keu de la mère ne peu pye retsaudâ lo keu de la baèchta. L'e preta de moeri.

§14 Lo croûye chef (...) è to contin (...)

Le dyeu ne vîgnin pa adi àe cri dâe malreu. Mâ àe cri de na mère dezoläye, le druide foûran totsî. Lo peupyô foû assinbyâ dezo lo gran tsâno que recreveçâe de se grausse brantse la pyeure griza auvoè se fezan le sacrifice, E n'you que lo metchin chef que refouuza de veni; è rechta àe sù de sa cavèrna.

§15 (...) la Fée Byantse se motra:

Roûza, deza-yè, sèe la pye bala fya do pahi !

To lo drâe, le djoûte byantse de l'infan se tsândzin in na fya as roûza que ne l'étan se djoute pindîn le bî dzo de Mé. Se pâe vîgnin dzaûno comin l'or; l'in sau na bouène audeu; sa taille prinme monte vè le nyola; mâ sa tîta se pintse ancoira su la ruvoua do lé qu'l-a anmâ... Roûza vin fya d'èpene, roûza suvoidze.

§16 Lo chef (...) vâe çu mirâtyo, è n'in n'è pa totsî. E lâève vè lo cyel on vezâdzo è dâe z-û coroci; è djure, è menace la Fée Byantse. – Mais cheta-ci lyé repon:

Rechte !

In öyecin çla rézon, è rechte imobîlo. Le rotse trînbyin; le tsanbe do chef se coûlin; son cau se ramoncele; sa tîta s'abasse; se z-alyon se creûvin de mossa; sa pochture rechte inbaracha; è s'inrâede... Lo chef devint rotsî.

§17 - Tè, di la Fée Byantse, que volai que, comin le bête, le z-home te foûssan soumè, prin la mina de na bîta !... Tè qu'avâe lo keu pye du que celu dâe z-or des Côtè, sée l'Or de çla bauma que y voè peupya de fée binfazinte por inpatsî qu'e n'arivaè dâèn aufrâdze⁶² su le z-évoe do lé...

§18 - Por tè, bala fya de Roûza, sée l'ornemin (...). In sîno de perdon, crè mîmamin a l'intor de la Bauma-àe-Fée, è metyâe àe brantse de terîtro, protedze de t'n onbrâdzo l'Or (...). E que la roûza sée a djama din le z-armoiri (...).

⁶² Erreur d'édition ? (des naufrages).

Texte 5: Bér5 – Fritz Chabloz

§1 Din noutra kemena de Gordzî, l'y'avâè na veuva qu'avâè a non Goton, è que passâve le 72 z'an-näye: N'y'a pa tan gran tin, me dezâè ma revire-mère-gran, m'in sovîgno comin de l'autre dzo; l'êtâè in 1740.

Adon çta veuva avâè dza intèrâ dou ome. Mâ créyive adi in trova oncoi yon. Reluquâve tu le vale. Le djouvene è le villhe, le bî è le pouè lyâè êtâè tot-on: lyâè foillyâè biossi son foû.

§2 Le tsin que van tu le dzo a la tsasse treûvan aukye a la fin (...). Nouôtro n-anessa budza taulamin dâè pî è dâè man qu'e rincontra son bourîco.

§3 Comin la Goton avâè dâè bon bocon de tsan (...), l'anortsa on pouôro boeûbo qu'êtâè to bètor, tot ècouècî, è qu'êtâè frou dâè z-écoûle n'y'avâè pa pire èn-an-näye.

§4 On lyâè dezâè *lo Crapyè*. L'êtâè tan a la bouèna qu'e ne kegnoçaè rin de rin ao trin de schtu môndo; ne savâè pa pire se motsî lu-mîmo, ne deur: (...) ! Taulamin que lo matin dao dzo qu'e se mariâran, noutra vîllyâ cûra de Goton fou doblidzi de pegny son pouôro Crapyè, de le lavâ è de lu pan-nâ lo mor: l'êtâè tot ètserpenâ è to botsâ.

§5 Toparâè lo ministro le marya comin le z-autre; adon, foûran *lo Crapiè* è *la Crapièta*; è, lo vîpro, è z-alâran se couètsi. Mâ, quan lo solè fou amouessi è qu'e fî bin né, le valè de Gordzi (l'êtan mé de na vintân-na) se bouêtâran a fare on tsarivari aè dou novi maryâ.

Djamé, a Gordzî, on n'a rin öyi de pye tèribyo po terbi è inpantâ le dzin.

§6 L'y'avâè dâè senaille è dâè toupin, comin le vatse è le modzon an por ala alpâ su la jou, que carilyonâvan, - dâè batyorè por braquâ lo tsenevo qu'fezan alâ è martsî, - dâè coumâclyo inlevâyè âe tsemena qu'e trenâvan su le pyeure tot avau lo velâdzo;

§7 - è pyou l'avan inplye na bossèta de kudebotollhe (...) qu'e rebetâvan dû le borni d'amon dzanque ao borni d'avau. - L'y'in avâè qu'èghizâvan dâè fau, au bin que tapâvan avoui dâè marti è dâè dordè su dâè croûye cassoton (...), comin on fâ quan le motsète dzetan.

§8 - L'y'avâè assebin dâè subyè (...), que fezan on tredon de l'aûtro môndo. - E le pistolè ! le fouèzi ! è le villhe crûyon ! petâvan ao to rudo. E oncoira, c'êtâè dâè bouëlâyè, ..., dâè urlâyè a degue-lly le tjtose de St-Aobin, a to teri avau, què !

§9 Cin baillîve na vya de la metsance: on èra djurâ que lo greublyou, avoui tu le casseroû è casseroûde dao pahi, tegnîvan la youûke, lo saba per Gordzî. Cin fezâè on tau boucan que vo n'ouri pâ öyi, (...) le tiotse a Tavahi: tu le tsa dao velâdzo se catsîran po dou a tràè dzo, ne sâè aouvouè, aè Praèze au bin ao Tsatî, pinsoyo.

§10 Ver la miné, tu ce bî lûlû alâran se redure, mâ in utsêyin oncoira de contintemin, comin se l'avan fâè na tota bouèna farça.

Toparâè, se l'avan arâ, l'avan assebin voigni, è pye de nèala que de bya. Akioutâ pire.

§11 Na dama que reschtâve din èn hotau to prouîtso de tsî la Goton, foû tan inpantâyè qu'e l'acoutsâ avan termo de dou besson, è qu'e foû taulamin trobiâyè, (..), qu'on creyâè qu'e l'avâè le z-enemi... E on pouôro boeûbo, (...), qu'êtâè ala to balamin cor avau la Rouvena, in avâè præè lo hau mau: dû schta né, tsezâè tote le vèprâyè (...).

§12 To cin êtâè arivâ per on deçando. Dza la demindze vîpro, lo lieutenant Abran Cousandier (...) fâ a citâ tu le vale (...).

§13 çtu lieutenant (lo mîmo qu'a bâti l'hotau qu'a non ora (...); l'êtâè fî de (...), deza-yè) schtu lieutenant êtâè tan bon qu'on volâè avoui le brave dzin, mâ menâvo rudo le croûye garnemin.

Po cominci, lyâè vo baille (...) na salârda aouvouè l'y'avâè mi de salguèta que de laètron (...).

§14 « Vo z-âè meritâ, lyâè deza-yé, tràè dzo è tràè né de prezon. Mâ, comin no n'in pâ prau cadze po redure tan de croûye z-ozî, vo bailllo le z-arè, a tsacon tsi lu, por nâ senân-na. E que nyon ne vo vèyo a la fenîtra ao bin su la porta, pâ mîmo por ala aè louye, se le son a fyan de l'hotau. Autramin gâ !... Vo z-âè öyi ?

§15 « Comin no n'in pâ de la pouudra a frecassi po dâè brouilleri comin vouôtre tsarivari, vo fâ définso, ao nom de la Seignori, de teri dao mousquè (...).

§16 « E pyou, celâè qu'an fâ dao tor dâèvan lo reparâ: ye vo condano, (...), a duvoue pice d'aminde, ao prodi de çtu pouôro infan aoquin vo z-âè baillly lo grau mau.

§17 « Grèfi !... fâ lo lieutenant in rizotan ora, vo fau tailly vouôtra pyônma, la pyondzi din l'incretèro, è couètsi to cin su lo papi, de tota bouène intso; è pyou, vo bailleri on drobyo dao dzudzemin a tsacon de çtâè utseran dao diabo, por qu'e s'in sovîgnan tota lâè vya (...).

§18 Fou dâè, fou fâ.

Lo djouvene boeûbo que tsezâè dao grau mau oû quarantâ pîce, que tsacon lyâè a bin cordzu, è que l'an grau soteni po pâhi lo maèdzo, que toparaè lyâè a fâ quauque bin.

§19 Dû lor, djamé pye on n'öyi de tsarivari dîn lo veladzo de Gordzî (...): le valè avan djurâ que, quan mîmo tu le veuvo è le veuve de la Contâ seran veni se mariâ ao moti de St-Aobin, ne feran pa pye de bru qu'on tasson, quan l'è ao fin fon de sa tân-na, l'eûvè.

§20 Vaèkè portan comin èn'omo in tsardze qu'è fermo, que n'a pouâre de nyon, que ne bouète ne couèzin (...), peu aretâ d'on con le z-abu (...).

Texte 6: Bér6 – Fritz Chabloz

§1 Ye vo z-âè contâ, l'y'a quauque dzo, comin lo lieutenant Cousandier avâè aretâ ao to fin, le tsarivari dîn la Bérôtse. L'y'avâè oncoi na crouyeri qu'e l'a assebin fortu avau dadrâè. Vaètci l'afâre.

§2 Tu celâè que se maryâvan foillyâè, avan lo gran sau, qu'e fissan à bâère è à dansi lo boeube è le baèschte dao velâdzo, au bin è lyâè foillyâè bailly 'n-acrazâye de bache po fâre la noce ao cabarè.

Nyon n'auzâve se rebifâ, taulamin que çta pouète moûda gravâve grau le djouvene maryâ que, bin dâè yadze, n'an pa mé que ne lyâè fau po pâhi lo lly, le saule è lo bri: me sovîgno d'on cordagnî qu'a vindu on bocon de couerti po contintâ le valè, po pâhi la conpre, comin on dezâè à l'ardzin qu'e foillyâè dinse bailly à çâè valè de metsance: l'êtâè na sorta de bèjauno.

§3 in 1740 adon, mon neveu Lètse-Pora refouuza to drâè de pâhi la conpre aè valè de Montaltsi, in dezin qu'e l'anmâve mî bailly çl'ardzin aè pouère, qu'in avan pye faute que lâè. L'avan condan-nâ à pâhi di écu neu. Le valè foûran rudo corocî è djurâran per le mil cin çan diabe, qu'e saran prau l'in fâre à repinti, è que lo Lètse-Pora è sa fèna pahiran comin le z-autre.

§4 (...) le valè son ala rouîta de sa pyace na deléze que tyocâè ao Lètse-Pora, è l'an ague-lly ao fin couètsè de na nohire; è pyou l'an bouèta s'n erse su la couèsse de son perâè de colyâ. – La né d'aprî, noûtre casserou trèran to lo tsenevo ao Lètse-Pora è voignîran a la pyace on ta de bougreri: dâè ninteille, (...), que séyo-yo? – La né dao deçando, l'an agrafâ se tsèrue, l'an demantibulâye è pyou l'an adjochâè le bocon su la frète dao tâè (...)

§5 L'in aran bin mi fâ, se lo Lètse-Pora, tot inmahî, n'in avâè pa passâ per aouvouè le valè avan djura de le fâre a veni. Adon lyâè baillâè le di z-ecu neu.

Pindin to cin, lo lieutenant Cousandier (...) n'avâè pa bouèdzi, quan mîmo savâè bin tot la manigance per on djustezi de Montaltsî: reculâve po mî sautâ.

§6 Lo matin dao dzo que le valè avan djôbia de se diverti avouè le z-écu dao Lètse-Pora, lo lieutenant le fi queri per lo métrau, dîn lo pâèlo de kemena, aouvouè lyâè parla a pou prî dinse:

Montrâ me vâè, dîn noûtro coutumi de Tavahi, aubin mîmo dîn celu de Netsati, lo tsapitro que vo baille lo drâè de taksâ a tan è tan le brave dzin que se mâryan.

§7 Reschtèran le djoute byantse, le z-û in dezo, (...)

Celu que prin lo bin dâè z-autre, comin que lo prîgno, l'è on lâre, oï, on lâre, lo sate-vo ?

On ôyocâè vaula le motse dîn la tsânbra.

Ye vo tîgno tu po dâè lâre. L'è per on ta de metchin to que vo z-âè doblidzi lo Lètse-Pora a vo tsanpâ per le pote di z-écu neu. Ne sin pâ a vo; vo le z-âè robâ; fau rebailli ç'ardzin è le bouèta ci.

§8 Celu qu'avâè le z-écu dègraillya son borson de sa saquèta è le bailla ao lieutenant.

Ora, que doû de vo reportan l'ardzin ao Lètse-Pora.

Le dou pye croûye, aoquin on dezâè por cin La Mezîntse è lo Coucou, s'infatâran avau le z-egra, ma revînran deur que lo Lètse-Pora avâè refouuzâ de reprindre se di z-écu, qu'e le baillyve âè pouère de la kemena, comin l'avâè dâè in premi.

§9 - Sin lo mouèyan !... Vaèkè on bravo omo, deza lo lieutenant; vau mî to solè que vo tu insinbye... Comin l'è po le pouère, l'è djusto d'in bouèta oncoi atan, tsacon s'n écu.

Le di valè pahiran le di z-écu sin tro se regaubela, ma toparaè in dzemelyin in catsète.

Que le doû mîmo le pôrtan to lo drâè ao rejan, po le pouère.... Apri cin, vo faudra chè reveni.

§10 S'ingainèran à l'ècoûla, aouvouè lo rejan lyâè bailla on « reçu ». Quan l'ouûran dinse tracî dou yâdze pè lo velâdzo, lo lieutenant fâ to pyano (le valè ètan tu in granta couèzon, comin vo peuté pinsâ; trouvâvan çu langâdzo încro):

§11 - Akioutâ-mè. Lo tsenevo que vo z-âè tré, l'ai fâ a estimâ pè lo dimiar, lo brèvar è lo derbouènâè, que son dâè z-ome assermanta: l'y'in a po quatre pîce de fotu. Mâ, comin la fèna ao Lètse-Pora (na tota bouèna felâère portin) ne vouu dinse pâ avâè lo mau de braquâ le degane, d'èpenatsî l'eûvra, de fela le z-ètope è de porta lo fi tsi lo tisso, vo condano a lyâè atsetâ deman de què se keudre na dozân-na de tsemize que sée de bala è bouèna tâèla de menâdzo. – Aurindrâè, veni tu avoui mè.

§12 Alâran dezo lo nohi è dezo lo perâè de colya.

Ora, me z-infan, degue-lly galya la deléze è l'erse; mâ tsouhyâè de le z-impetiâ, son tote neûve le duvoue. Beurnâ ite-vo qu'e ne son pâ abèquâye su on pûbyo.

N'y'avâè pa a deur: Borni, ne vouu pa baère de t'n évoue, ne a rebolâ; foillhu obéi - Le fène è le z-infan dao velâdzo lâè coreçan aprî, in fezan dâè rize è dâè (...). N'y'avâè que le dzin dâè valè qu'ètan reschtâ a l'hotau, (...).

Corâdzo ! dezâè lo lieutenant, vo fau oncoi ala degue-lly la tsèrue !...

§13 L'êtâè bin a reproûdzo que lyâè fouâran, por cin que l'hotau dao Lètse-Pora êtâè ao mâètin dao pye grau borgeau dao velâdzo, (..), avouè lo freti fezâè lo fremâdzo; l'ètan tû asse rudze que dâè pau. Mâ n'y'avâè pa a subyâ, ne a djaubiâ; lo lieutenant volâè que to fou rindzî bin a sa pyace, è le z-ètsirle fouâran dzère apohyî, in ranquelyan, contre l'hotau, comin l'avan fâ dezo la nohire.

§14 Quan to foû bin invoua:

L'è bon, lyâè deza-ye, su contin de vo; vo z-âè mî travaillî de dzo que de né. – Tigno oncoi a vo detiarâ que se, dû ora, on fâ mau ao guinglè dao Lètse-Pora, vo rîndo tu caucion le z-on po le z-autre, è que vo le lyâè pâhyeri, è a mè assebin. – Po lo reschto, vo z-atîndo ao premi mariâdzo. – Ora, se vo z-âè tsau, vo baille condzi po bâère on vèro; è pyou, vo peute alâ queri lo vyoular è in youka yèna, avoui voûtre bin-anmäye, in le remolin dadrâè.

§15 Mado na! Monsieu le lieutenant, qu'e fâ lo pye villyo dâè valè, qu'avâè a non sobriqué *Malbrouk*; no n'in in pa faûta, no sin prau inbouèla dinse: vo no z-âè menâ tro dru.

Tyou ton mor, inmornâ que t'î !... Qu'a-te a dinse fare a synbyan de pyornâ ? L'è tè qu'a tserme-lly, anortsî çâè djouvene, bouebe. Se cre-yâè mon corâdzo, te farâè a pahi lo drobyo. T'i adi lo fin premi po fare lo mau, mâ lo to derâè quan fau amoda auque de bon.

§16 In öyecin çla rézon, Malbrouk *lo crâno*, comin on lyâè dezâè, ou na poschture rudo inbarracha: è l'èràè volu ître incrotâ ao fin don dao Creu-dao-Vouan, deza-ye pye tâ.

Aurindrâè, deza oncoi lo lieutenant, vo peute vo reteri. La Leçon recordäye vouu vo vouu bailly l'èchin que vo manque, y'in su sur, brac que vo z-îte !...

§17 Dû lor, l'y'a z-âè bin dâè mariâdze a Montaltsi (...): celâè qu'an volu fare a dansi l'an fâ; mâ nyon n'a pye êtâè tsecagny è doblidzi de fonça maugré lyâè po pahi le conpre.

L'è bin veré de deur que lo pére d'on dâè valè dinse couyèna dadrâè, qu'êtâè lavi dao velâdzo schtu dzo-linque, - loquin avâè z-âè êtâè soldâ dao pape dîn lo tin, por què on lyâè dezâve *lo Romain*, - è que s'in creyâè on boquenè avoui se tsausse rudze, la demindze, traça to lo drâè tsî lo lieutenant, a St-Aobin, po lyâè deur (savâè bin devezâ) qu'e volyâè portâ pyinte è se clamâ contre lu, a Netsatî.

Vo z'âè dèzenera mon boeûbo, lyâè deza-ye.

§18 Lo lieutenant, in le boûtan, se pinso: prinme tсамbe, grau sulâ, è lyâè rèpon:

T'in a mintu, Romain; ton valè s'êtâè dèlavâ lu-mîmo, in robin lo bin ao Lètse-Pora, que ne lyâè devâè rin. L'è mè qu'e lyâè z-âè rebailli l'oneu, in lyâè fezin a rèparâ son to. Bin lyin de me tsertsî tsecagne, te devràè me deur: gran merci !... L'è bin veré que, dîn lo tin, on fezâè fonça to lo mondo po le conpre. Mâ, akioute-mè: se ton revire-père-gran alâva ataquâ le dzin dîn lo (...) (l'a êtâè gangue-lly por cin su lo Crè-dâè-Forste, te lo sâ prau), crâè-te, in conchine, que cin te baille lo drâè d'in fâre atan ?

§19 Lo Romain n'ou pa faûta de s'ècormantsi la tîta po « comprendre l'apologue », comin dezâè sovin lo menistro Rudzemon. L'è rintrâ a Montaltsi asse capo qu'on tsin aoquin lo magnin vin de tsapiâ se londze z-orèllhe, au bin qu'a la cuva rontia. L'êtâè to motze.

Texte 7: Ne1 – Demoiselle Dètrey

§1 Madama, n'ai-vo pâ tro bai de repéti / D'eitre alâye lavi sai m'aveir averti ? / Y vo z-ai tèmoignie pieu de do eu trei viadge / Qu'y'érai bai soitâ de faire le voyadge / Et vo m'ai ci lassie avei on pie de nâ: / N'eri vo pâ mie fai se l'y m'avi menâ ?

§2 Vo z-eye a devoudie: y vo serei utila, /Vo sâte porè bai combai y cheu abila; /Ena fiota par djor ne me farei pâ peur;

§3 Quan è fau travaillie, y cheu tota de keur. /Y'ai devoudi tchie vo, de do eu trei senan-nè /Pieu de fi qu'è ne fau por on pâ de metan-nè.

§4 Y ne diese pâ cè por vo le reprodgie, /Y n'ai pâ tau piési que de vo z-oblidgie, /Et s'y pauvai troquâ quôquè bai de campagne /Contre lè bei tchatei qu'y batesse en Espagne /Y ne l'y'odrai djamai sai li vo z-invità, /Et vo veri on pouè queman y sè traitâ.

§5 Tu le djor, avoué mè, vo seri règaläye: /No bëri du café à la seila breläye; /No z-eri bai sovan à refouse moutei /Du tortè à la coussa & de çtu u pétei;

§6 Et pui, por vo traitâ bei délicatamè, /Y vo farai du pan la meitie de fromè. /Et quan è no predrai evieta de baillie, /No djuiru u *reprai* ou bei u *marellie*. /Le djue du *courbillon* ne serai pâ reubiâ.

§7 No predri garde à no, por ne pâ no trompâ; /Quan ce serai à mè qu'on derei: Qu'y met-on ? /Por la *tartre à la crème*, y dirai: On citron !

§8 No vèdri assebei noûtrè *Galants par A*; /Quan cé serai à vo, è le foudrai gardâ. /- Y cäye lé *tèro* à causa dei pèturè, /On l'y met par dessus de tro pouètè figuè: /Vo l'y veitè le pape & Grimau l'Embaleur... /To cè ne peu de moye que de portâ malheur.

§9 - Y treuve lé z-èchè a pou prei asse so, /En' ètoûtche de djue qu'on n'y di pâ on mo ! /Djamai, u gran djamai, y n'y ai rei pu conprèdre /Paîrè de l'y sondgie, la sone me peu prédre. /- Por tu lé djue de voui, y n'ai pa gran talan /Preidjie-me adei de çlu qu'on l'y vè sè galan;

§10 Por eitre on se bei djue, è n'è rei maulaisie /Porvu qu'on sache porè on pochè apellie; /Et quan on serey bai l' A B C, sai manquâ, /On porai for bai djue sai s'ebrelicocâ.

§11 C'è pru preidjie de djue, y quemince à bâillie, /Preidjei veire de couson por m'on pouè reveillie. /Y cheu bai lyoin d'aveir éna « maison dé tchan »; /Y n'ai pâ, djuque ci, trova on seul martchan /Avouei quoui y'aye pu troqua, tchandjie, ne vèdre, /E l'y treûvè adei quôque tchouse a reprèdre:

§12 On me di qu'è n'an pa de pru bon fondeman /Et qu'on ne se tchau pieu de çteu bei bâtiman; /Parei qu'on treuve adei quôque pouèt anicrotche, /On me di qu'y n'ai pâ bâti dessus la rotche, /Et que, voui u deman, è poran dèrotchie !... /Tro beurnâ que n'a rei de tchatei a tchandjie !...

§13 Mâ, y me peice ci: Se Monsieu l'Aleman /Velai bai me troqua por quôque mile fran, /Y lé li mantédrai djuqu'a on derrie grou /Fran de ceice foncière, d'ipotek & de loû; /Y preidrai sé belie à cè & trente-yon.

§14 Quan y Ilié n-éri fei la proposicion, /Adon s'è ne veu pâ, è foudrei aveir pachouaice, /C'è, dedè tu lè mau, adei la meilleure chouaice. /En atèdè le tai qu'y vo pouÿsse aività, /Receitè, por l'èfè, la bouna volonta.

Texte 8: Ne2 – Anonyme

§1 On djor, y me troviri tan cassäye, /Qu'y ne volei pieu resta assetäye. /Y pregniri don le parti /D'alâ promenâ u corti.

§2 Mâ devinâ vei cui me salua !... /Jama y ne fousse pieu èbahya, /Quan y vi vigni to d'on couû/ On de çleu vîllhe mènégou, / Qui me vegna aranga / Avouï en' air to depia; / Que me deza por compliman, / Qu'è l-ètei le gran Tamerlan.

§3 Quan lé z-autre chou ouîrè cè vu, /N'â volirè pa faire moïn que lu:/ E corirè don tu â granta fola, /Kmè lé z-èfan quan è tchassei la gouna./ Le chou cabu vola primâ / L'artichau, & fou tan scandalisâ / Qu'è le trepa dezo sé pîe, / Juque è fou to pertuisiè.

§4 La sugèta suta d'alègresse: / El n'è aise que quan mau s'adresse, / El ne demande que bra fratchiè, / Dèzarena & debzeiè. / El y cora kemè èna lemace./ - Ivouè va-te, vyllhe rifiasse ?/ - Y sieu ètablya por delivrâ / Tu celeu que son mau traitâ. / - Ha ! se t'ètei vegna pieu à tin, / T'èrei sauvâ mon bon vezin.

§5 Y'ai de l'ongan ce qu'è me fau, /Ma sonda, mon cherpi, mon garinguau;/ Y vu premîramin akemincie /Par le lavâ & le bin ètouffèye; / Et pui apreï, y fari mon secrè:/ C'è de li brelâ le gro l-ertè. / Se çtu secrè ne te le rebaille/ Creu de paille, / Y crèrei qu'è l-a le diestre u cor.

§6 - Ne vei-te pa bin qu'è l-è mor ?... / Te le mètrei din on foue de sermin !... / Le réchuda n'y farei rin. / - Y'ai en' èpiâtre que li serei bon / Por li bouèta deçu son pouîr crepion;/ Cei li reboutcherai le pertu, / E n'èrei peï vergogne d'être gnu. / - La pesta te crevei/ Su lé z-Hau-Dgenevei !... / Té remîde ne vailè pa on chin: / Quan on è mor, c'è por lontan.

§7 E l'y' avei lei Monsieu Hory, / Le vîllhe chatlan de Boudry, / Que desei: « Pédiu ! n'vo corociè pa, / Elle è sorda, elle ne vo z-ouÿ pa !... / ...Recouè-te de ci, por çtu vièdge; / Apreï la mor, le mièdge. »

§8 Le chou ruge ou la meilleure trollhe;/ E sou bin beir a la botollhe... / Quan è l-ou bu juque u fin fon, / E deza çtu mo de chanson: / « Un bon buveur n'amasse point d'écus ».

§9 E l-y avei lei on poûre chardon / Que n'ausâve vni avoui son bâton: / E l-aprehandâve la fatiga, / Por l'ameur de sa siatica, / Qu'è l-avei recouilli a Paris, / Quan on fesa le duc de Berry. / E vola portan hazardâ: / Mâ è chesa deçu son nâ, / A fian d'on brechelion de boû. / To kemè le vyllhe Duboû, / Quan è l-a bu la bouna gota, / E desei: « Ancor èna a la cretofia !... »

§10 Le cerfoue deza u pieracè: / « Ne sin la voue te seyè devan mè !... » / E se mètîrè tu do a cor. Mâ è l-ouèrè le sofyè tro cor, / Qu'è dèmorîrè a mie-chemin, / Kemè do sache de kemin.

§11 E l-y avei lei on poûr artifi, / Qu'ètei ja to dèconfi, / Tan qu'è l-avei ja piorâ, / De cei qu'è s'avei reubiâ. / Que desei-t-u sin prêtancion ?... / - Mè, y sieu le meilyeur bokon, / Et le pieu estimâ de tu, / Por l'ameur de mon bon ju.

§12 Vecei veni on vyllhe lanpajeu/ Que vegnei avoué èn' air audacheu. / E keminça a dire u chardon: / « Piacè por quatre, deu qu'e n'è vin qu'on !... » / Le chardon ou encore bin raison: / E vola savei se n-èkstrakcion. / Quan lé z-autre li ouèrè dei/ La poura erbe que c'ètei, / E l'estermina incessaman, / A la prèsance du chou bian.

§13 Ena poûra pianta de chicoréa/ Avei la peitrene tota débila./ Elle desei qu'on l'avei afligie - / To kemè le vyllhe Barbîe, / Quan è l-avei sa vyllhe donzala/ Que li gratâve la cervala.

§14 Vecei veni èna jouvna leitûva,/ Avoué on pâge que portâv' sa cûva./ Chacun desa èna raison/ De veir on pâge d'la façon./ Mâ, damage ! devena cui c'ètei !.../ C'ètei on peti suterei, / Que fasei bin die vièdge pieu de mîn-nè/ Que ne fasei l'ambassadeur dei z-Indè.

§15 Chécon k[e]minça⁶³ a menâ son rebè, / Et, intru tu, le revounè, / Que fasei tan drolamin/ Qu'è riei sin motra lé din./ Quan çtu peti pâge se ve moquâ, (E l-avei tro d'oneur por l'èdurâ)/ E keminça a dire: « Bon ! / Vo riri bin a l'ombre d'én' ètron !... »

§16 La borache & l'èpenache/ Ne se volirè-t-u pa disputâ/ Laqueine avei la meilyeur qualità !... / La borache desa a l'èpenache: / Ne sâ-te pa bin que y'ai la vertu/ de reveillie lé z-espru ?... / - Haha ! ce li di l'èpenache./ T'ei ancor èna bala vache; / Ne sâ-te pa que y'ai l'arbitre/ De manteni le vêtre libre ?.../ Deçu èna se bouna qualità, / La borache ne sou que rèpliquâ.

§17 Le sorci & la pinsée/ Ne s'alirè-t-u pa ègara/ Dedin le bocon di pora !.../ Jama è n'â poûrè trova l'chavon. Le sorci desa çla chanson: « Heureux qui s'égare dans les beaux détours, / Heureux qui s'égare avec les amour ! »

§18 La pinsée airei volu se sauvâ; / Mâ le sorci s'è n-avei èparâ: / E failla bin qu'è l-èdurisse/ Ena se granta injustice./ Elle ètei don lei que se dèsolâve/ de veir le malheur que li arevâve: Et combin desa-t-elle: »Héla ! Héla ! / Veleique⁶⁴ mon bonheur èksposâ !... »

§19 Le bokon d'ognon s'â moqua. / Veleique cei qu'è li desa: / - A bin meché chin, / Cuva li vin !... / El li vola portan faire on présin, / Por l'ameur qu'è n'â desisse rin. / Ma çtu malcieu bokon d'ognon/ Chanta to for çta chanson: / « Ne m'entendez-vous pas/ ma secrète pensée, / sa douleur est changée, / que veut dire cela ?... / Ne m'entendez-vous pas ?... »

§20 - Ha ! ce li di la rifnèla, / C'è bin ton dan, margalla ! / Te ne devei pa tan mena de bru, / Et pui gnon ne l'èrei su. / - la bala consolacion ! / di l'asperge à l'aubelon, / Kemè è-cè⁶⁴ que t'ouè parlà, / Tè qu'on a ja tan à huâ ?...

§21 Le conconbrè & le melon/ firè dei rëflekcion: / Bon Thé ! combin no z-in ja oui / De pouvretâ, de niaizeri !... / No ne sèri jama pru remarchâ/ Celu que no z-a se bin èlevâ !... / - E l-è vrai, di le melon, / No sin bin de noûtre condicion: / Ne sin-no pa dei dèçandan/ De Sang-cho & de Guzman ?... / Deu que no n'in rin z-eu de maitre, / Le san ne peu mètre s'è n'è traite.

§22 Son discour fou intèronpu/ Par on chou lombar ver & du, / Que demandâve â mariage/ Ena jouvna salgueta de velage./ C'ètei a sa mère qu'è dezei to cei;/ La salgueta n'è savei pagnei rei. / - Mâ, se te piei, vïllhe Guenon/ (c'è dinse qu'è l-ètei a nom), / Ne me la refouse pa, / Te ne t'è repantrei pa.

§23 Héla ! por mè, y le vu bin;/ Mâ elle è père voigna / Deu le moi de join... / -C'è tot à poin !... / Hé bin ! alin don la trovâ, / Por vei de quin foue el veut s'èchudâ.

⁶³ Erreur d'édition ?

⁶⁴ Erreur d'édition ? Velei que ?

§24 E s'anbarquîrè su le bregantin,/ Por l'ameur de l'y eitre pieu a tin./ Mâ çtu galan avei le keur tan gai,/ Qu'è chantâve a hauta voci: « Hé ! vôgue la galère, / Tant qu'elle, tant qu'elle,/ Hé ! vôgue la galère, / Tant qu'elle pourra vôguer. » / E l-arivîrè don a Mess/ (C'éteï lei ivouè èteï sa maitresse).

§25 Quan è fou devan l'hotau, è taboussa. / Vecèi veni on chin que le japa./ Hêlâ ! è me veu mordre le bra !... / Ho ! boûtê lè cornè ! desa Guenon;/ Que creyei que t'eteï asse poltron ?... / Va père adei ardieman: / T'audrei à la tchambra devan.

§26 E veyei lei sa petite Brenèta,/ Qu'èteï ancor a sa toilèta./ Quan è l-ou bin reegnu,/ E se cora champâ a sé genu,/ Avoui èna taula vitèssa, / Qu'elle espliqua bin sa tandressa./ La salgueta ne savei que se dire/ Et crou to drei veir vigni on satyre,/ Ou bin l'anti-démon de Masson,/ Qu'avei lé convulsion.

§27 - Que ton keur ne se trobiei pâ:/ Y sieu èn' aman passionâ/ Qu'a pieu d'amitié por tè/ Que Brenèta n'a por son veillè./ Y ne sieu pa dei pieu retche â terin,/ Mâ quan on è contè, on a pru bin. / La pieu considéraye d'mei vertu,/ C'è qu'y n'ai jamâ ne chne-lyè, ne piu, / Et la meilyeur de mei qualità,/ C'è qu'y ne sieu jamâ re-sèra.

§28 Sa mère li fesa conpliman/ Deçu on se bei jouvne galan:/ Mâ, boûte-vei !... Cui è-cè qu'èrei cru/ Qu'on se bei cor t'ousse volu !.../ Te n'a qu'a te dêtermenâ, /Por veir se te veu l'éposâ.

§29 Mâ la salgueta mepresa/ To cei qu'sa mère li desa./ El li déclara se n-intancion,/ Par çtu couplè de chanson:/ « Je ne saurois,/ Je suis encor trop jeune,(J'en mourrois. »

§30 Quan çtu galan ou reçû/ On se du & cruel refu,/ E fouya lavi â reilei,/ Kemè on cochenè de lai.

§31 Aprei que tu lé conplimeï/ De par & d'autre fourè a chavon,/ Le meinegou demanda leu intancion,/ Por veir s'è n'ètan pa tu d'acor/ De s'eitre fidèle juque a la mor./ On ohya dedin le mîme momin/ Qu'è rèpongnîrè tu: « Amin, Amin. »

Texte 9: Bér7 – Auguste Porret et Fritz Chabloz

§1 On lyâè dezâè *Lo Piorno*, a m'n ami Britchon, porc in que l'êtâè adi a se pyindre, a ron-nâ è a s'ingrindzi. L'êtâè on to bon pahizan; mâ quan on l'öyèçae sin repou brâma la fan è bouèea la mizère, on èra djurâ qu'e n'avâè pâ on bon bocon de pan de menâdzo ne on gozi de fremâdzo a se bouèta intre le din è le marti.

§2 Adon, ç'tâè lo vîpro, ao grau dao tsautin. Aprî avâè to redu pè l'hotau, m'inbêtâve on peti pou a Gordzi. Me pînso: "Va quanque âè Prâèze, vâère t'n ami Britchon".

§3 Quan y'arivo devan l'hotau, su tot ébahî de ne nyon vâère: la porta êtâè tyouça. Tapo avoui mon dordè; rin de reponse. Y'assâeto d'intrâ: ye pèclèto rudo, la porta cèda è fézo dou au trâè pa devan mè. Voué m'inconbrenâ su na cassèta qu'êtâè abotion ao mâetin de la couezena, e fyan de la cocasse è d'èn èkeure.

§4 Me relâèvo tan bin que mau din la sare né. Pa de suprète, ne de motsète; ye sofyo on pou le tserbon po fâre dao fouu è dao dzo. E, in me reverin, vèyo lo villyo Britchon acodâ, la tîte din se man, devan 'n-ècouala de sopa, in trin a se refraèdi.

§5 Hé ! bon vîpro, l'ami, que lyâè fézo, vo sopa bin tâ !... / - Bin sur, qu'e me di in se frotin le z-û po se remètre le z-idée, quan on a dinse dâè gran depi, on ne sopa pâ quan on veu... E dere que n'ai rin mindzi dû lo dèdjon-nâ !...

§6 - Sin lo mouèyan !... que lyâè fézo, contâ me vâè cin. / - Adon, qu'e me di, è l'y'avâè Monsieu Edgar de la Baron-na, que m'avâè invitâ po dina avoui lu. Yé créyai qu'e l'êtâè to seulo a l'hotau. Çtu mtin, quan y'ai z-âè fini ma bezogne, me su on pou invoua, è su alâ lo trovâ. Ne me gêno pâ avoui lu: quan on n'è rin que le doû, è devizo to comin yon de no. Mâ, su z-âè bin étrapâ, quan su arivâ lé. E l'y'avâè na bînda de monsieu, de dame, de damuzale de Netsati, de la Tsaudefon, tote pyeu bale le z-ène que le z-autre, que parlâvan francè qu'e t'èràè foillhu le z-ohi.

§7 Jaubiâve de fotre lo can, mâ son veni a ma rincontrâ è l'an volu me mena dedin. Monsieu Edgar m'a dâè qu'e volâè me fâre a bâère on véro devan dinâ. Y'ai répondu qu'e n'avâè pa lo lezi de m'aretâ, que revindrâè èn aûtro yâdzo. Cin me fâ oncoira a refrecenâ quan yé pînso a çâè bale damuzale que volan me tréna dedin: me sinbiâve que ç'tâè dâè serpin que s'intortlhîvan a l'intro de me man.

§8 In partin de lé, su alâ contro lo Solya. Pinsâvo de bâère quartète po me rebouèta lo keu que me ganguelhîve on bocon. Ç'tâè oncoi pî ao Solya qu'a la Baron-na: to lyâè formelhîve de môngdo. Ll'y'in avâè qu'ètan ètè su l'èrba que beveçan dao vin; de z-autre qui djeûvan âè guelhe; d'autre oncoira que dansîvan avoui 'n-armonica.

§9 In passin vè lo pon de danse, que véyo-yo ?... Noûtra fèneri, la Djudi de *la Quaquerète* su Provînce, « robe blanche, ruban bleu !... » Dâè dzin qu'an faute de gâgni !... N'è-ço pâ na vergogne ?... Quan y'ai cin z-âè vouu, n'ai pieu repinsâ a ma quartète; su reveni a l'hotau.

§10 Que treuvo-yo ?... Lo berdzi avâè abandonâ se bête por ala âè nezeille, que tot êtâè in bouètecu: rin d'évoue din l'aûdzo (la citèrna è portin to profitso), l'étrabye pâ rabyâe, la gouèna avoui se cäyenè que s'avan fora din la couezena oè la porta que n'êtâè pâ tioûça ao loquè: l'avan to fotu avau... Que m'a foillhu pieu de duvoue z-eûre por to rebouèta in pyace... Assebin, quan çtu crapau de berdzi è reveni, è l'ya na bouussäye, l'y'âè bailli na bouèna alondja d'orêlhe è l'ai invyi se couetsi sin sopâ: tan tene que pieu.

§11 Quan y'ai to z-âè fini per inque, me su fâè na gota de sopa que n'ai pire pâ lo corâdzo de mindzi. Ye su to badzo, tot ècouessi.

- La mado ! mon pouïro Britchon, vo z-in passâ na fotue deminze.

- Créyo qu'oï... Mâ n'è pâ to. Y'in ai bin d'autre a te contâ. Akioutâ-mé bin, tè aoquin y'oûzo to dere.

§12 Noûtre dzin qu'an volu vindre çla vatse a couÛza qu'e n'y'avâè pâ bin dao fin schtu yan, le l'an tornäye a mau. Se l'avan dzère volu me crére, la voirdâ oncoira quauque tin!... Aurindrâè que l'y'a dao recoo, on in tirerâè la mâèti pyeu. Mâ ne m'akioutin pâ; veûlin prau vâère quan ne seri pyeu linque.

§13 Cin que me porte oncoira pyeu de couèzon, c'e noûtre boeûbe: è son linque quatre galya pè l'hotau que sèran in âdzo de se mariâ, de se dere: « De bon pyan pyante ta vegne, de bouèna mère prin la fe-lhe. » Hé bin ! n'y' in a pa yon quâèè l'acouè de boûta aprî na fèna.

§14 Pindin que noûtra mermote de baèschta, que n'a que kianze an, ne fâ dza que de ridan-nâ: tu le vîpro, la valyé lavya !... Le fâ sinbyan d'ala a ce l'Armée dao Salu; mâ n'e rin que por cor aprî le boeûbo. Y'ai bin poïre qu'e le ne no fasse na vergogne devan qu'e sée gran tin.

§15 No fau assebin ratsetâ on tsan, po voigni de l'avèna ao bontin. Tu noûtre tsan son tro bin in trin que ce serâè damâdzo d'in eûvri yon por cin. E pyou, ce serâè na bala ocazyon po me fâre a rinborsî çu papâè que noûtro vezin, l'*Anortse*, me dâè; n'e dza pâ tan sur, qu'on dézâè; è on ne rêle djamé dzaille a na modze que n'oûsse quauque tatse.

§16 No fau dzère atsetâ èn' hotau, au bin bâti. Avoui tute çâè recolte que no z-in aurindrâè, no fau de l'agran, on ne sâ auvouè to redure. No z-a dza foillyu fâre na mäya l'an passâ. Se no z-avi z-âè na bouène n-an-nae de fin, Dieu sâ cin que l'éraè foillyu fâre... - To cin me baillè dâè couèzon qu'e n'in dormo pâ la né.

§17 Se ma bèle-mère pohi se decidâ a moeri, cin no ferâè de la pyace. Mâ, dû que me sû mariâ, l'è quiazî adi la mîma; le se promîne è va adi avoui son bâton. Ma fèna va, tu le dzo, po lly fâre son lly è on poû redure din son lodzemin, qu'e le lyâè pè on tin de metsance.

§18 Le son adi le duvoue a se fâre dâè conte. Le z-oûdzo fâre dâè rize insinbye que cin me fâ veni in tsè de dzeneille. Mâ, quan y'arivo po savâè cin qu'e le dyin, le son moète comin dâè porte de prezon. Me sinbye que le dzin que ne fan pyeu rin feran bin de demenadzi po fâre de la pyace âè z-autre. Ce n'e pâ que lyâè cordzo de moeri; mâ me sinbye qu'e le serâè bin beurnäye.

§19 In te contin dinse me mizère, ne m'apercevoué pâ que l'è lo momin d'alâ se couetsi. – Mâ, atin. Devan de no quitâ, no volin⁶⁵ baère na gota de bon brantevin po no fâre a dremi...

Bouèna né ! Ne reubye pâ de reveni quauque yâdzo.

Na, sieur Britchon, Dieu vo z-aide !...

Texte 10: Bou1 – Louis Favre

§1 Aë-vo jamai ohyi contâ l'histoire du renâ que Dâvid Ronnet a tioûa dé s'n otau, à Boudry ? Vo peuté la craère, è l'è la pura veurtâ.

§2 Dâvid Ronnet étaè èn' écofi, on pou couédet, qu'anmâve grô lé dzeneuillè; el è d-avaè mé d'èna dozân-na, avouè on poui que tsantâve dé viadze à la miné, mâ adé à la lévaye du solet. Quaè subiet de métsance ! mé z-ami ! E réveillîve to l'otau, to lo vesenau; nion ne povaè restâ u llie quan le poui à Dâvid se boétâve à relâ. Ç'tu poui étaè s'n orgou.

§3 Le gran mataè, devan de s'assetâ su sa sulta por tapa son coèur & teri le l'nieu, l'écofi lévâve la tsatire du dzeneuillèpour bouèta feur sé dzeneuillè & lé vaèr cor dè le néveau. E tsampâve à sé bête dé gran-nè, de la queurtse, du pan goma dè du lassé, dé cartofiè couètè, & s'amouésâve à lé vaèr medzi, se roba lé pieu bé

⁶⁵ Corrigé dans l'*errata* (PN : 413).

bocon, s'énoussa por pieu vite s'épyi le dzaiFRE. E ne reubiàve pâ d'alâ boûta dè le ni, apré lé z-oeu, & farfouecilli dè tu lé care por n'è rè lassi.

§4 Quan el avaë pru coréyi avoué sé dzeneuillè, Dâvid Ronnet, to beurnâ, lé tornâve feur dè on care du tiosé, tiou avoué dé dam'té. Laëque, el povan gratâ dè la tèra, pecotâ dé ver, dé motsè, de l'erba, se rebata dè la pouissa, se bâgnî dè l'aigue, se biossi, se bouetculâ, sequeurre leu pionmè & deurmi â v'lontâ.

§5 On dzor, Dâvid se reubia u llie pieu que d'avezi; sa fèna assebin. Quan è boûte son relodze de boû qu'étaë su sa t-eurè, è se frote lé z-ou to t-èpantâ.

Dza sa t-eurè ! Diabe, no saë bé !... Et le pui que n'a pa rêla !... Et tè, fèna, porquè ne m'a-te pa criâ ?

§6 E fau dire qu'on étaë u dèri tin, dè la fivra dé venädzè; lé dzé son de bouène eûra dè lé v'igné, u bin u trou por trollyi, sù lé tsemin por tséréyie lé dzierlè.

Asse guergne qu'on ptoû, l'écofi s'écobiàve dès é tsaussè, bouissâve sé pî dè sé tsusson, tsertsîve sé sulâ à novéyon...

§7 - Te fercassaë por on poui ! que n'a pâ bouèla !... Y te dise qu'é y'a auquè, te peu contâ...

El a querbaë subiâ; mâ te ne l'a pâ ohyi, fâ la Caton, que saillîve de dezo s'n of & passâve sa tète éboulâye dè sé godillon.

Caëze-te, bougra de batollhe, y l'oudze adé tsantâ, mon poui; y ne seu porè pa sor quemet on beuillebou. Y te dise qu'el y a auquè; è fau alâ boûtâ.

§8 Rè ne bouidzîve dè le dzeneuillie, èna sorta de grossa cadze de latè, pédia à la mouèraille dè le portse de s'n otau.

§9 Qu'è-cè que c'è ?... Mé dzeneuillè son crévâye ! mon poui assebaë !... Là, mon Dieu ! On me lé z-a épouasenâyè, mé pourè bêtè ! No saë bin alohyi !... Caton, ena lampa, dépatse-té vaë, bougra de lemace, a-t'ohyi ?

§10 - Ouaë, y voui pru alâ; mâ e me fau briquâ foû por éprédre ena superta... Le foû n'è pa u lé.

Vetci la Caton avoué sa tiérance.

Boûte, que fâ s'n ome que grulâve quemet on gravelion, boûte mé dzeneuillè tutè mazelâye, mon bé poui assebaë !... oh ! Oh ! le velé ! le beurgan que le z-a sâgnî !...

§11 Dé on care du dzeneuillie, agrovâye, règroncenâyè, ena bête à londze cuva, le nâ pouaëtu, lé z-orllie draëtè, vo piantâve dé z-ou ver, grô quemet dé coquecibè.

Mado ! s'y ne créye que l'è on renâ ! fâ la Caton tota terbia, tot' edzerlia; subahya par avouet el è étra, çtu lar ?

§12 - Du fian du couerti, par la porta de l'otau, qu'n'ai pa z-eu cotâye !... La Mélanie ne tiou ré. Oh ! çteu femalè !... çtu sorci a solèva la tsatire du dzeneuilli !... Atet pèrè, tservoûta !... Y voui te pianta dé le véter la fortsta du fornet !... te crèva lé boué ! te merci lé z-ou !...

§13 - Va pèrè to pian, Dâvid, te veu t'écobiâ amon lé z-ègrâ, te va quemet en' èfrena... Tsouhye de tsaër !... E va se rotre lé tsambè, s'épetia la tète... Acouite-me don: la fortsta è dressâye su le fohyidze, a fian de la porta du fornet.

§14 L'écofi ne s'amouèsâve pa dè la couèsena, à boûta cè qu'étaë pédu u quematye to crapi de setze. E cor avau lé z-ègrâ, son crullion dè lé man, le bouisse dè le dzeneuillie de totè sé forcè, crève le véter du renâ. Ç'tu pouason fesaë dé z-épouéfâyè quemet on margou qu'on étranllhe. Mâ el a bé edzevatâ & piantâ sé cagnè dè le mantse de la forsta; è sagnîve a quatre pertu, quemet on déterre.

§15 - Té ! té ! té ! vermeuna d'enfer, beurgan de mé dzeneuillè ! E n-a-te prû, ora, pouè diabe, è n-a-tu prû ?

§16 Quan e fou etmi, Dâvid Ronnet ala queri ene étsirla por décombra son dzeneuillie, & tsampa to bas é dzeneuillè, son bé poui, dza fraë & raë quemet dé bocon de boû. — E faillaë l'ohyi ron-nâ asse for qu'on mâtye, dzurâ, guermâ, on vrai Ronnet. — La caton, aquerpoton, la tète dè son foudâ, piorâve.

§17 - ora, que van dire lé dzé ?... On veu no le quevi. Qu'alîn-no faire de totè ç'teu bêtè ? fâ la poua fèna; c'è porè ena p'di !

Fau se dépati de lé vèdre; c'è de la bouèna tsair; è ne san pa crévâye: ne faut-u pa lé tioua por lé medzi ?... Dé dzouv'nè bêtè dïnse !... Va demandâ la Mélanie, que n'è pa encora levâye, çta tsaropa. Prètè la benaïta, por lé porta a N'tsaté. C'è voui dedzeu, le martsî; te peu è d-avaër èna septantân-na de batz.

§18 - Tran merci ! A N'tsaté, avoué ma vïllha roba & mé z-ou d'égasse !... Y n'ai rè d'élion... T'è adé le même...

Acouïte, Caton, è ne fau rè perdre; no saë dza prû dè la matsance. Se no z-éti l'euver, la pé de çta bête, que le tnîre feurcasse, me feraë on bé col de carik. Tè, boute-le, ora.

Et Dâvid Ronnet route le renâ dévan lé pî de sa fèna.

§19 - Enn' aida ! Seigneur !... N'a-te pa vergogne de me tsampa çta tservouta su lé pî...

De què a-te pouaëre ? Le renâ ne veu pa te medzi lé guerlliè, t'è tro croûye !... Va père te v'ti por ala à N'tsaté; y vouai faire à leva la Mélanie.

§20 Elle étaë bala qu'on cœur, çta baësta, & adé de bouène umeur. Elle suta dzqu'u piafon, quan son père lli desa de s'invoua por ala à N'tsaté. Quaë bouèneur ! quaë piaisi !... Elle cor à la couësena, se dépatse de faire le dédzon-nâ, tota prêta à èmoda.

§21 Elle avaë avesi d'alâ dè lé z-otau, vèdre dé frayè, dé z-ampouë, dé bèluyè, dé meuron, qu'elle alâve queri dè lé z-essertayè de la couâtâ, adzire du gracil por f'ma lé sucè, lé bacon, quan on avaë mazelâ le cayon. Rè ne l'èpantâve; du mataë u vèpre, on povaë l'ohyi rire & tsantâ. Quaë dragon que çta Mélanie !

§22 La Caton alâve pieu grie. Quenna pota, quenna bouica elle fesaë, s'taulamè pouëta que, su lé tsemin, lé venaëdzeusè se mêtan à gueulâ:

Eh ! lé pouëtè ! lé pouëte !... Caton, qu'a-te, voui ?... Ton Dâvid a-t-u décampâ avouë la Babet Vezard, la casseroude ?... Qu'è-cè que te portè dè çta benaïta ?...

§23 De la grân-na de curieu, que fâ la Mélanie; vo n'è d-aë pa fauta, pouëtè vouépè que vo z-ètè... Bailli-me père ena rapa de rasâ por me fréyie le bé; çteu niolè m'ètoutsè.

Prè dè ma branda, fâ on brandar; mâ y voui te fréyi le mouété d'en' outra façon.

Le bouëbe la tervoignive por la remolâ; mâ on tsèr qu'alâve for lé fâ sauvâ.

§24 - Eh ! balè damè, fâ le tserroton, avouet alâ-vo ?... V'gni su mon tsèr; y'ai de la piace por vouëtra benaïta. Y vouè u martsî de N'tsaté.

No assebin.

Tan mî; y seu on crampet du Louquye; aë-vo auquè è vèdre ?... Veni vite, mon tsevau è vi, el a dé tsinpeurllhe dè lé tsambè.

Quauquè dzeneuillè, fâ la Caton, qu'e dza assetäye à fian du crampet & lli fâ lé bé l'ouù por le remarcha E-cè qu'y vo grave ?

Na... Son-t'-lliè a via ?

§25 - Na, on a tro de mau à lé portâ vivè; è fau totè sortè d'afaire; y'anme mie dïnse.

Nion ne veu vo lé z-atsetâ.

Quin-na rason !... Dé dzouvenè dzeneuillè tindrè quemet du bouir !... Mâ vo, qu'è-cè que vo menâ u Louquye, monsieu le crampet ?

Du dzardinadze, dé tsoû, dé rifenèlé, dé z-épenatsè, dé mènegoû, dé laëtuvè, du pora, bécou de rasaë; è n'an rè du to, dé çteu Montagnè, que de la dare, dé pivè & dé torbè.

§26 - Et dé dzeneuillè ?..

Quauque viadze; mâ lé z-osé vîgnè de France. Lé Borgognotè no fan on tor de la métsance, çteu èfrontâyè. Lé vîllhè dzeneuillè, mado ! c'è quemet lé vîllhè feuillè, è n'an quasi rè de requisa.

§27 - Et lé dzouvenè ? fâ la Mélanie, que ri adé.

Quan el son balè & de bouèn' agru quemet tè, el an adé pru de requisa... Va père, fâ le crampet qu'ètraquiâve avoué s'n écouerdze, se te me baillè on bè de bouèna grâce, y me tsardze de vèdre voutrè dzeneuillè crèvâyè.

§28 Vélè noûtra Caton corocha quemet on tsa èradzi; sé z-ouù dziqian dé z-èpèluvé, dé z-èloudze de tenîre:

Quen-na menta ! el n'an pa crèva, noûtrè dzeneuillè !... èna dozân-na ne crèvè pa dïnse to d'on viadze. Ne vaëte-vo pa qu'on lé z-a sâgnî ?

On peu devesâ sè s'ègrafenâ, fâ le crampet to balamè.

L'ètaë on dzouvene compagnon, que boutâve adé du fian de la Mélanie; sé bé z-ou, son peti nâ, sé balè dzoutè rudzè, sa grossa tressa de paë nir, to lliu fesaë veri la tëta.

§29 - Ne vo corocie pa, madame... Quemet vo z-apelâ-vo ?

Y seu la Caton Ronnet, de Boudry; m'n ome è ècofi, vo le queniôtè pru.

§30 - Ah ! l'ècofi Ronnet ! fâ-t-u en risognan, çlu que fâ dé sulâ que baillè dé dzifiè su lé z-ertè.

Tiou ton mor, maulapraë... Vo me fâtè vergogne avoué voûtrè mentè. M'n ome fâ dé botè qu'on ne sè pa pieu que dè tsusson de lan-nâ. Assaëti père on viadze.

Quer baë qu'öye. On peu ala ena bouissâye à Boudiry. Y'ai laëque on grô sa... Vo porè l'épyi de balè niolè...

§31 - On tire-te-léver, qu'y voui te bailli, pouet diabe de Montagnon, lèga de serpent. Lassi-m'è d-alâ; vo me bailli lé z-atsvâyè; y'ëtiafè dé ma pé... y vouai tiessâ !...

§32 - Acouita, madama Caton, y ne seu pa se diabe que vo le craëtè; y'anme à folévie, à rire on pou, aë venaëdzè, né don ?... Ne fâtè pa la mètsèta... No véti à N'tsaté: ala père par la v'la, vo z-amouèza; mâ trovâ-vo à l'auberdze du Pesson, à midzor; démandâ Abran Drô du Louïque (c'è mè !). Vo véri qu'y ne seu pa on maulapraë, on vaurè, quemet vo craëtè.

§33 - Et mes dzeneuilè ?

Y voui lé vèdre, qu'y vo dise; y ne seu pa on lar. A revaër, mèdamè !

§34 La grossa tiotse de la tor de Dîsse n'avaë pa fini de bailli le dèri cou, que noûtre divouè femalè ètan dza u Pesson, avoué Abran Drô, que tsecon queniossive.

Teni, madama Ronnet, divouè pîcè ! Etè-vo contèta ? Ora, on veu dînâ; assetà-vo à çta trabia, y crève de fan; e vo, madama Caton ?

Oh ! mè, y su tota vouaca, y n'ai pa troça ena noce de pan deu çtu mataë.

§35 Quin dîna ! mé z-ami !... Voueilli-vo savaë ce qu'el an medzi ? — Ena sopa à la tsair fraitse, dé bondalè retiè, ena salarda à la petsa, èn' aloyon de couéni, dé cartofiè fercachè, on torté aë rasaë avoué du guélon, du vaë bian, du rudze de la v'la, on dînâ de batsemè, qu'èpraë lé z-oû de la Caton, dza tot' émoustilliâyè. Mâ c'è la Mélanie qu'ètaë beurnâye ! Elle se plaisive se taulamè qu'elle se serait reubiâyè dèri çta trabia dzuqu'à la né; el n'avaë dé z-orllie que por çtu Abran Drô, que lé regalâva de çta façon.

§36 - Ora, e fau boudizi, fâ la Caton que boûte le relodze; el è do cou; no z-aë encora à no z-émellyie lé tsambé dzuqu'à Boudiry.

Dza ! fâ la Mélanie, vo z-ètè grô pressâyè.

Mè dzire, di le crampet, qu'è dza léva, è me faut lavi; encora on gozelet de torté, èna laguerma de vaë ?...

§37 - Na, na, y vo remarque bin, y seu regoumâye, y'è d-ai dzuqu'à la garguèta; bailli-mè la man, vo z-ètè on bon Montagnon, y vo z-anme grô. Quan vèdri-vo à Boudiry ?

La Caton n'ètaë pieu corocha

Dè ena quianzân-na; y'odré ena bouissâye por refaire queniossance & quemandâ à voûtre ome on père de sula por l'euver. — Adviso Caton, adviso Mélanie, vo n'aë rè à payi ci, à moiètè: dîtè père bonvêpre à madame Burkhar qu'a faë le dînâ.

§38 Quan la Caton rareva à l'otau avoué sa baësta, elle trova s'n ome u llie que ronfiâve quemet la corna à Renaubert, le patieu dé tsîvrè. E n'ôsâve pa sorti, taulamet el avaë vergogne. De la fenêtra, è veyive cor lé dzè, tu pressâ, tu êtsuda, s'écormantsan por amenâ la venaëdze u trou.

§39 Lé trollion du djustizi Barbî, avoué leu fouida maunet, se démenâve à portâ lé dzîerlè, lé v'di dè lé cuvè, lé z-écova, lé tsampâ su lé tser, veri u pansar, contâ dé farcè & ëtiafâ de rirè quemet dé grô l-èfan que l'ètan. Le djustizi, èna botollhe à la man, leu versâve è baëre por lé z-écoradzi.

§40 - Eh ! Dâvid, que fâ-te dèri té laudè ? Vaë-ci è baëre yon; c'è du villhe, du trente-quatre.

§41 E ne repon rè. Son renâ l'étoutsive; el avaë du fou dè la tète & du pion dè le vèter; è ne povaë mordre à la bésogne. E va s'assetâ su le catset du fornet, fâ èna tornâye u couerti, avau le ru dè Sagnè; è ne peu teni nionset, ne peu rè medzi, rè baëre. Dâvid Ronnet s'annoûye après é dzeneuillè, après son bé poui qu'e n'oû pieu tsantâ dè son tiosé.

§42 - C'è le diabe que m'a évyie çtu renâ por m'esorcelâ, me bailli lé z-èneni, me roudzi, me dévoûrà. Çtu viadze, y seu etmi; la vergogne d'être rolli par on renâ veut me tiouâ.

Tot-émouerti de ne rè faire, è ne sâ que se couitsi por se rédure.

§43 La Caton le lasse deurmi son soûle, & va to pian épraëdre le fou por faire la non-na. Assetâyè à fian du fohyîdze, le bernâ dè la man, elle boûte son lassé dè la cassa, feurgueugne dè lé brasè rudzè, se pinsan dinse:

§44 « çtu crampet è l'ome qu'è me fau por noûtra Mélanie. Mâ quemet è parlà u mionne, qu'è adé guergne, refrognî, & ne fâ que ron-nâ ? Ora que sé dzeneuilè son lavi, è va deveni pieu crouye qu'on villhe cerezar. E fau porè qu'è seiye dzéti avoué m'n Abran... »

§45 - Eh ! Dâvid, no saë reveniè; que veu-te medzi ?... Du café, de la sopa ?...

Rè, lasse-mè en repoû !

Qu'a-te medzi, voui ?

Rè, qu'y te dise.

Vaë père acouita noûtre véyadze: no z-aë grô à contâ.

Y me fote de té racontadze... A-te de l'ardzet ?

§46 - ouaë, qu'y'è d-ai... Divouè picè.

Dâvid Ronnet sute avau du lli, meudze sa sopa avoué apaëti, va dè sa boëtiqua révoua on pare de botè qu'on tserroton de venaédze a apportâye. Sa fèna & poui la Mélanie vîgnè l'amouèsa avoué leu batolliâdze.

§47 Quianze dzor apré, Abran Drô vaë avoué son tsèr & poui èna cadze pien-na de balè dzeneuillè, qu'è baille à l'ècofi. E fâ se bin qu'u tsautaë la Mélanie è mariâye & remarche le bon Dieu & le renâ de son bouèneur. Elle foû beurnâye, & sè z-éfân, bin recordâ, son devegni dé bon sudzet por l'oneur du pâys.

Texte 11: Bér8 – Auguste Porret, Alphonse Pierrehumbert, Fritz Chabloz

§1 Su la demanda de m'n ami Tsâbio, y'ai intrepraè de fâre, mè, Diozaide, on pahizan, avoui lu, on grate-papâe de Vèr-Tsi-lo-Bâ ao bin Gordzî-lo-Lé, na petita revua de chui mé schtu yan, por que noûtre z-aprî-venyin pûssan savâe ao djusto cin que s'a passâ pè la Bèrotse.

L'an-nâye a cominci pè na frâèdure de tsin, na cramina dao diabo, qu'on n'ouzâve pâ bouèta lo nâ lé devan. Nèdzîve de recrince. L'étâe on rude euvè.

§2 Àè Prâeze de Gordzî, lo métre-aè-biole ètâe doblidzi de rinvyi le z-infan de l'ècoûla, por cin que l'intse ètâe dzalâe din le z-incretero. Mâ, cin n'inpatsîve pâ le boeûbe è le baeschte de se ludzî. Le pieu peti revegnan a l'hotau avoui lo bè dao nâ asse rudzo qu'on grataku, taquan dâe din, to ragroucenâ, è le man, que debatâvan, din lâe saquète. E s'apoîvan na bouussâye control o fornè, s'assètâvan ao catsè, è piou alâvan recominci.

§3 L'étâe on re-tse tin po celâe qu'avan dao boû dû a vindre; tu celâe que n'avan pâ na bouèna provizion coreçan pè le Prâeze por in atsetâ; mâ l'avan bin dao mau d'in trovâ.

§4 Noûtro vezin Fran-Keur qu'ètâe ala a Tavahi por atsetâ dâe cäyon, in ètâe reveni to trischto d'avâe viu, su la fâere, on sindzo qu'e l'avâe præ por èn infân rudo nèglidzî, que grulâve de frâe. E n'ètâe rin veti que d'on crou-yo godilion rudzo; è l'èràe z-âe faûta de razâ è de parâ le z-onlye.

§5 E, in fézin na comparezon avoué le dzin de s'n hotau, trovâve qu'e deveçan remachâ lo bon Dieu d'ître dinse bin veti, bin ao tsau et beurnâ, pindin que l'y'avâe tan de mizère pè lo môndo.

§6 Le dzin, apri avâe tailli le mozè, s'assetâvan su lo ban d'âno, a l'avri, por fâre dâe paci è dâe ètserbin. Lyâe alâvan dru.

§7 Ao mâe de fevrâ, lo tin a raduci, è la pieudze s'a boèta in trin. La nèdze a cominci a fondre de na taula façon que to è z-âe tsandzî in ru, le tsan è le tsemin. L'évoue ne poua pâ intrâ din la tèra dzalâye: le corsai tota pè deçu è trênâvo to lavi, la tèra è le pieure.

§8 Le s'infouatâve din le z-ètrabye, din le tègnemin. On ne savâe pieu que fâre dâe bîte; le bossè nadzîvan din le câve que c'ètâe na mizère; na partia dâe dzin créyan que c'ètâe lo deludzo que recomincîve è boûtâvan aprî la corée-de-St-Martin.

§9 Cin a durâ on pare de dzo. Aprî què, lo bî tin è reveni. Mâ le tsemin è le vion ètan tro crullhy. Din le tran è le vegne on pou roûto, è n'y'avâe pieu rin de tèra; mâ auvoè cin ètâe quasi pian, ll'y'in avâe dâe tetse.

§10 On l'a bin viu pieu tâ: se tota ce l'évoue qu'è dinse partia ao lai ètâe on pou intrâye din la tèra, on n'èràe pa z-âe na taula setseresse; le tan-na è le source n'èran pâ dinse teri.

§11 Lo mâe de mar n'a rin z-âe de bin remarcâbyo, se ce n'è que lo bî s'a bouètâ in trin dza de bouène eûra è, to d'bon, lo di z-ouè, po continua dadrâe. Taulamin que le pahizan è le vegnolan an pouu fâre lâe bezogne tot a lâe éze.

§12 Aprî avâe fini de poî è de reportâ la tèra, le vegnolan se son bouèta a dèçotelâ, a provagnî lo fandan (na pa lo quicheu), a piantâ dâe barbue, a fâre dâe berclè ao zizel, a focherâ, è a abèquâ è piantâ le paci.

§13 L'étan to dètsepounâ; è vouèdîvan lâe quartète, in fazan la cauzète èna bouussâye. C'ètâe on pièzi de le vaèr: pâ on gaguè !...

§14 Le pahizan arâvan, voignîvan, ertsîvan, rebatâvan, in dezan to contin: « La pouussa de mar vau de l'or. – s'on dâe voignî son bya din lo paco, faû voignî s'n ordzo din la pouussa !... »

§15 Le fène fezan le couerti, in bardjakan dinse: « Le bouri-bouri alâvan comincî d’ova; – lo quinson avâè tsantâ son premi bè de vire-vire, son guilleri, lo dize-sa de fevrâ; l’êtâè lo momin de vuagni lo tsenèvo. » – S’è l’avan z-âè on senaillon dezo lo manton, comin lè tchîvrè, l’èran fâ on bì tredon !

§16 C’êtâè n’activitâ comin, dâè z-an-nâye, ao mâè d’avri. Ah ! lo bì tin qu’e fezâè ! To le mâè è z-âè bì. Lo trante-yon, qu’êtâè lo gran devindre, on veyâè dao mai.

§17 Por quan t’âè z-ozî que revîgnin per tsi no âo bontin, vâètci cin qu’y’âè marcâ su lo calindrâè: l’ètorni tsantâve in Comba-Mare, ao fin couètse de na nohire, le ouè de fevrâ, è l’olièta, lo kianze, su lo Mon-Djâco, in deçu de la fin de Gordzî; le vouètse-cuva raodâvan amon lo ru de Sint-Aobin, la premîre senân-na de mar, è la grîva tsantâve din lo boû dao Dèvin, lo kianze de mar.

§18 C’è a çtu mâè de mar que la Kemena de Gordzî a ratsetâ le moelin qu’apartegnâè a on lûlû de Tavahi. C’êtâè bin fâè, por cin que le dzin de l’autro fian dao lé n’an pâ fautâ d’avâè dâè moelin per ci: çâè casseroû de mon-nâ no rebaillan prau fârna, prau remolon è prau reprin, mâ vouârdan to lo pouussè.

§19 La Kemena de Gordzî a assebin décidâ de fâre on gran rèzervoî in deçu dao velâdzo, por forni de l’évoue din le menâdze, por cin que le fène perdzan tro de tin a se contâ le novi in atindin que lai sile sèan pyéne, a la fontân-na.

§20 L’e bin pieu comoûdo è melyâè martsî de le z-abona âè gazète que de le vaèr vè lo borni la mâèti de la matenâye, pindin que lâè sopa brêlè è que le z-infan rêlan a l’hotau.

§21 Po réussi din s’n intreprêza d’amena de l’évoue dâè Prâèze dzank ao velâdzo, lo Consè de kemena a fâè nonmâ na Comission qu’êtâè a nom « Comission dâè z-Evoue »... Mâ, apri to, vaèkè comin cin s’a passâ: ye relâèvo cin din lo lâèvro dao Consè:

§22 « Lo prèzidan lyâè deza: Se vo z-îte z-âè convoquâ a l’estradinéro, n’in fau pa ître èbahi. Lo sudzè que no tin ao keu n’è pa d’la gnognote, l’è rudo sèrieu. Assebin vo z-îte a pouî prî tu veni; è n’y a que le Bredoulon que s’a fâ a l’eskuza: è dâè reschtâ a l’hotau por voirdâ lo peti, a couîza que sa fèna è alâye fâre la canpoûta tsi l’Anchan do Haut.

§23 Dao rêchto, ne fau pa lo regrèta, l’è on vira-casak, èna dzin de rin. – Y’invîto tu celâè que son d’aco por nonmâ èna Comission dâè z-Evoue a lèvà la man...

§24 Cin va bin: tote le man son lèvàye; è n’y’a que çâè quauquè z-orgolia dâè Prâèze que ne son pa d’aco avoui no, por cin que l’an tsacon on borni a fian de s’n hotau. Mâ cin n’yè fâè rin; no no fotin pa mau de cin, no z-in ‘na forta majoritâ....

§25 dèvan de lèva la sèance, ye propoûze qu’e sèè acordâ, âè frè de la Kemena, a tsacon on quarterè a baère. Hâ ! çtu yâdzo, le z-avi ne son pa mitiguâ, ne divizâ; tote le man son lèvàye !....

§26 Ye savâè prau que l’y’avâè de l’aco din nouîtra Kemena... La sèance è lèvàye. – E tu insinbye rèlan: Vivo lo prèzidan !... Vivin no !... »

§27 Mâ, fau vo dere que, pye târ, on n’è z-âè doblidzi de rebatsè çta Comission. On lyâè desa: « Comission dâè Saucece ao fèdzo », por cin qu’e le n’è z-aîvoi convokâye que por ala mindzi dâè saucece ao fèdzo, à Binvelâ.

§28 E parè que por qu’e-n’intreprêza su le z-évoue rêuècece, fau qu’e l’y’âè na Comission por gota le saucece, por cin que se le saucece n’ètan pa prau salâye, l’évoue ne sinbyerâè pa bouèna.

§29 çta Comission a vautâ comin on seul omo que le dzin de Binvelâ avan bin insezenâ lâè saucece. C’è porkè tu le menâdze de Gordzî è Tsi-lo-Bâ an, aurindrâè, na guintsèta su lo lavya, din la couezena, a rézon de vin fran per an; l’è po rin... In vâèkè, dao progrè !... Me z-ami !!...

§30 Lo mâè d’avri s’a bouèta in trin pè na bize de la me-tsance, qu’a continuâ tranquilamin a sofya dzank’ a la fin, pindin pieu de quatre senân-na. Lo vîpre, pâ la pye croûye breke de djorantcha; djamé na gota de piedze!... E l’erâè foillhu vâèr comin, tu le dzo, on bouâtave sa tètse de fin!...

§31 On dezâè adî: No z-in de l’écoue deman !... Mâ, rin. L’y’avâè de què frèyi se bote por lèva l’ancre. Din le vegne, cin alâve grau bin; mâ lo legnolè pouussâve in trotse dao diâbo.

§32 E l’y’a on fameu astroname a nom Falb, que reschte per lé dao fian de Berlin, din le z-Alemagne, qu’a invantâ na lunèta corba, avoui laquin-na on peu vâèr cin qu’e l’y’a derâè le montagne.

§33 Dù sa liquerne, le la verîve adi dao fian de la Tlantik, on grau liago d’évoue salâye, por vâèr s’e n’y’avâè pa dâè niola a piedze per lé. E parè que l’in ve-yâè: le lo dezâè a celâè que fan le gazète; mâ cin ne baillîve djamé rin.

§34 On dzo, que l'êtâe rudo corocî de s'adi trompâ, è fâ veni on djouvene bouebe de Vèr-Tsi-lo-Bâ, qu'on lyâe dezâe Pèrenau, on Sagnâ, què ! 'na dzin dadrâe !... çtu valè avâe 'na mècanik, on peti tsè avoui loquin on peu traça rudo foo.

§35 L'è on « vélo » qu'on lyâe di: è n'y'a que duvoue révoue, yèna dèvan è yèna dèràe. On s'aschte intre le duvoue, su na petita saula bin rinbourae, por ne pa se fâre mau vo sate bin auvoi. E, avoui le pi, qu'on pouze su duvoue pédâle que son de tsak dian de la révoue de dèvan, on fâ sinbian de martsî.

§36 Adon, lo peti tsè s'inbrûye è on traço comin on lâre. Mâ, fau bin se vouardâ d'alâ tro proûtso dâe bosson, ao bin dâe moerâille de vegne auvoi on a bouèta dâe z-èpene por reverî celâe que van tornâ la tchîvra, robâ dao rezin, porc in qu'on decoessirâe se z-alion.

§37 Ye dezâe don que çtu astronome, tot èbaubi, avâe fâe veni tsi lu lo djouvene Pèrenau, por cin que c'è lu qu'avâe z-âe lo premi pri, a Yverdon, ao gran « concours » de çâe vélo. To lo drâe, è lyâe di d'alâ su la ruvoua de la Tlantik, boûta cin qu'e vèâe adî ao bé de se berîtio. Pèrenau deza d'abor: 'na râva! Ma toparaè, l'è parti.

§38 Vo ne devineri pâ cin qu'e la trova per lé!... Damâdzo !... L'êtâe on vol de moesselion, mâ on vol dao tenèro, è dâe moesselion grau comin dâe tavan. N'y'avâe rin a repipâ. De cin, lo fameu Falb è z-âe femâ comino on pouïro râquya-tsemenâ, è boûta comino n bougro d'euvre-mor que ne fâ que bafaudâ.

§39 A Montaltsî, le dzin qu'avan piantâ dâe truffye dû trâe senan-na, s'inmahîvan de vâer qu'e le ne lèvavan pa. E l'alâvan rebouilly din le tsan, por vâer se le rate l'y'avan mindzi làe pianton. La! Mado! Ne trovâvan rin que dâe setseron.

§40 Vo peûte pinsâ se l'y'avâe de què se megrehi è se dzeme-lly. Quin fotu mâe d'avri no z-in z-âe linque!...

Reubiâve de dere que le riondale ètan arivâye lo sa dao mâe.

§41 Mâ vaèci veni lo mâe de mé. Adî la bize, rin que la bize, avoui on solè a fondre dao pion. Din le tsan, pa pieu d'erba que su ma man ! Quauque fiâ ètik din le prê auvouè l'y'avâe on pou d'évoue. Autra pâ, rin dao to.

§42 Ne fezâe pa on tin a fâre a veni la cuva âe renollhe, diabo pa. E n'y'avâe pa 'na maréye, pâ on pouérior, dao bor dao lé a la Rotse dao Vouan.

§43 Lo Gouvernemin – dâe Monsieu de Nestsatî, - baillîvan condzî âe pahiza, sin le regaufâ, de fâre pâtera le bîte din le boû, è d'alâ prîndre d'la fouÛllhe se-tse por fâre la litiéra, por cin que le dzin deveçan inpyehi làe paille por forâdzo.

§44 Cin que fezâe toparâe pyézi a vâer, c'êtâe la vegne, qu'êtâe rudo bala. Foillhâe se dèpatsi d'èfollhi – cin qu'on ne fezâe qu'ao mâe de join, le z-autre an. In di dzo, le z-atatse fouûran linque. Schtu yan, nion n'avâe pouèr dao mildyou, na dâe gueribè.

§45 Mâ lo sa de mé, pè 'na né tyâra (la lena refezâe djustamin), l'a fâe 'na forta byantse dzalâe. Le fouÛllhe dâe boû son z-aivoi sepiâhe dadrâe. Le pertsè de vegne qu'ètan a l'avri an dzère z-âe 'na petita frecacha.

§46 On grulâve to de vâer le vegne dzalâye, cin que n'erâe pa manquâ d'arivâ, se la tèra êtâe z-âe moûva. Bin beurnâ qu'e n'y'a pa z-âe grau mau a la Bèrotse. Mâ, din kauke kemena de la Contâ, le vegne ètan bin mau invoua.

§47 C'è a çtu mâe de mé que no z-in z-âe la grante inspekcin dâe z-arme è de l'èkipemin dâe militère, tsî lo Sami dâe Fîte, a Sint-Aobin. C'e z-âe on bi dzo; nion ne pinsâve a la se-tserce, ne a la dzalâye.

§48 Tu le militère de Gordzî, Vèr-Tsi-lo-Bâ è dâe Prâeze deveçan se rincontrâ dezo lo telyè dèvan tsi l'Abregué, a voué t-eûre dao matin, por ala insinbye a Sint-Aobin. Lo chef de sekcion, on galya on pou fignolè, mâ que n'a pa frâe âe z-û, êtâe linque avoui son gran lâèvro dezo lo bra: n'y'avâe a petollhy.

§49 Pindin qu'on atindâe que l'eure sée link por s'inmodâ, è l'y'avâe lo tanbour-major, lo gran Pèrenau, de Tsi-lo-Bâ, que fezâe de la ginastik avoui sa cana; on n'a djamé viu on lûlû as adrâe que celu-link: l'acouèllhyve sa cana n-idée per deçu l'hotau de l'Abregué, è passâve avau lo colido; sa cana lyâe retsedzâe din la man, su lo djuî de guèllhe, de l'autro fiann de l'hotau. Ne loquâve pa è ne l'adjochâve djamé. No tapâvi dâe man por l'incoradzî.

§50 Mâ, ce n'e pa to. Foillyâe se bouèta su le ran por parti. Lo serjan-major Dzelyèron no fâ: “Garde a vo!... Vo z-âe bin incordjenâ vôtre suéa è alumâ vôtre dzèrè?... por cin qu'e son dâe moqueran, pè Sint-Aobin!... Ne fau pâ avâe l'èr de mazète ! A no lo ponpon !... Avi-vo ohyu?...”

§51 Quan on è z-âè prè, no geûlo, de sa voi de tenéro: “In avan, arsch!...” E no vaèkè lavi, une, deuss ! une, deuss ! comin on seul omo, le tanbour dèvan que batan na màrtse a to fâre grûla. Comin on se sintâè lerdzi !... On èràè djurâ que no z-avi dâè z-ale, comin lo Tschachâè dsu la Jou. – L’è bon.

§52 Dû lo Crè de la fin, na nilièe d’infan coressan dèvan no, è, lo lon dao valâdzo de Sint-aobin, to lo môndo êtâè su lo pon, por no bouâtâ passâ: le djouvene fène êtan âè fenître, derâè le laude, le baeschte a mariâ, âè lermî dâè cave ao bin âè liquerne (on èràè djurâ dâè dzeneille a dzo); le fène meûre, avoui dâè poupon su le bra, êtan su le porte, a fian dâè villhe z-ome que femâvan la pipe...

§53 On ohyeçâè tu çâè dzin dere: « C’est le contingent de Gorgé; on le reconnaît a sa bonne tenue. » L’eràè foillhu vâèr comin on se redressîve, comin on s’in crevive, to fièron. Nion n’eràè pire veri on pî a fian d’on liago, ne mian-nâ: « houze ! » a on tsin (mîme avoui na mouètelaère) que serâè veni s’inconbrenâ din se tsanbé. – L’è bon.

§54 La rota on yâdzo arivâye dèvan tsi lo Sami, on grau djotru, no vaèkè in trin de bâère na lanpâye po no roûta la sâè, por cin que çla piussa dâè tsemin no z-avâè rudo altèra. E piou, por se prezintâ dèvan le z-inspekteur, ne fâ pa bî avâè la gordze stetse. On in a fifâ è setsî, de çâè chop !... Cin porte pouèr comin on levâve lo coude. Quan on no z-a criâ por l’inspektion, l’y’in avâè dza kauk’on qu’êtan on pouè guetz.

[223]

§55 Quan c’e z-âè mon to, lo capiténo (na granta dgigue) m’a bin bouâtâ mon sa: ne me manquâve pa on boton ne èn’ euille. E prin mon fouèzi; on èràè pouu se razâ dedin, comin è reluâè; n’y’avâè pa a me bailli on galo. E me fâ: « Laisse-moi ton fusil; il faut que je fasse voir à ceux des autres villages comme on maintient une arme ! » Diabo mouèyan !... trâè senan-na aprî, ye recevoué mon fouèzi, avoui le galon de caporal !... Prau bî qu’è sâdzo; toparâè n’y’a rin comin d’être proupro, por on militéro.

§56 A firaube, quan on è reveni a l’hotau, nion n’eràè rekegnu lo continjan de Gordzî. Quin gapion !... On èràè djurâ qu’e revegnâè de la guèra, que l’avan batu, è qu’e l’avan z-âè na tsapyâe. Ora, nion n’avâè pye sâè. L’y’in avâè qu’avan perdzu lâè chaco, lâè sa; sâè z-autre que trênâvan lâè fouèzi avoui na flème que cin fezâè pedi de le vaèr. L’y’in a yon de Saûdzo – on gringalè, l’è veré, que n’êtâè qu’ècri, - que s’avâè fotu din l’aûdzo dèvan tsi Sami.

§57 Cin fâ grand depi quan on vâè dâè soldâ qu’an prau mau de se teni su lâè tsanbe. A bâère, n’y’a pa tan de mau, porvu qu’on satse retornâ a l’hotau, - comin dezan le villhe; toparâè, c’è rudo pouè. Yon de celâè de la « Tampérance » me demandâve porquè on n’alâvè pa fâre l’inspektion pieu lyin, ao colidzo, aouvouè on n’eràè pa piu bâère. [224]

§58 - T’è bin foû, que l’yâè⁶⁶ fézo, lo Sami dâè Fite, qu’è on ruza conpère, pâye on pâre de bouène botollhe a çâè oficié; mâ sâ bin rintrâ din s’n ardzin, in bâillan d’la voitrollhe âè soldâ, que pâyan rektal quan mîmo, ao bin in lyâè fezan croûye mezere. L’in sâ lo cor è lo lon: c’e lu que mîne to, por cin qu’e sâ bâilli, na pa de la fristouille, de la sope a la bataille avoui de l’erbe a Robèr por saveu, mâ dâè drâno bon frico, de la lèvra, dâè tasson, que séyo-yo, aouvouè on se goberdze, on fioule rudo... L’è bon.

§59 L’è adi ao mâè de join, tsi no, qu’on comince le fenezon, por le fîni din lo mâè de juillè. Mâ, schtu yan, on n’a pa z-âè faûte de dou mâè por rintrâ le fin: na senan-na tot ao pieu, è tot êtâè bâclyâ !... N’y’avâè pa faûta de fortse, è n’y’avâè rin a fâre qu’a sehi è à ratelâ.

§60 Lo vîpro, on sâètâè pouai aguellhy su sa tîte ao bin porta su son doû, din on fyèri, cin que l’avâè recoueilly d’on dzo. On ne ve-yâè rin de tsè a bèrosse, ne de tsiron per ci per lé: on fezâè on fyèri, on bèr de fin aouvouè on in avâè on bon yâdzo le z-autre an. Quin-na mizère !... L’è bon.

§61 Le bîte, on le tiâve a tsavon. Le pahizan, que s’avan bâilli bin dao mau por invernâ lâè vatsè, êtan doblidzi de le tyâ, ao bin de le vindre aè juif (croûye dzin, bouèna tchance !), que le menâvan lavi pè lo tsemin de fè. Na vatse dzailloâyè aobin tchacotâyè, qu’eràè voilliu quatre çan fran, èn’ an-nâye ordinéra, s’atsetâve po vint-ouè pîce. Le zèrgal, on le bâillîve po rin.

§62 E n’y’avâè pâ rin que le pahizan qu’êtan a pyindre; le pouèr dzin n’avan pa lo cou a batre; è n’èran pa su aouvouè trouvâ na dzornâye, ao grau dao tsautin; nion n’avâè rin a fâre qu’a fotemaci a fian de l’hotau.

§63 E n’y’avâè que le petchâ qu’avan a fâre auk. De to gran matin, noûtre couèsin, le z-Humbè de Vèr-Tsi-LaTante, s’inbantsîvan: bouètâvan lâè z-ètevau, bouâtâvan se lo navè aobin la liquète n’avâè pa dâè z-

⁶⁶ Faute de typo ? lyâè ?

ourehyire, se le pâle avan bin lâè cordjon dadrâè, è äye ! in-an ! avoui le filè, le fi dremian, l'erpion, to on bataclan, por atrapâ dâè be-tsè, dâè bondala, dâè z-anguela.

§64 L'avan adi auk; la bize de metsance ne lyâè fezâè rin; quan cin n'alâve pa le to gran sau, lo grin ètâè quan mîmo a mâèti pyin de treutala, de be-tsaton, de pertchoûle, [...], que séyo-yo ?... Ha ! le retse z-afâre que çâè petchâè dèvan fâre !... E n'etan rin vergognâè; pouin riâ pindin que le z-autre piorâvan. Tu le dzo, è z-alâvan trére lâè trufye, mâ ao lé, - comin dezâè, an l'an quarante-sa, la villyo Quâque, de Sint-Aobin. – Vaêke dâè dzin beurnâ !... L'è bon.

[226]

§65 A la faère de Sin-Aobin, qu'ètâè lo doze join, l'èràè foillyu vâèr quin-na tîta fezan le martchan de fau, de molète [...]. N'avan rin de requize, l'ètan to badze. Ye su sur qu'e n'an pa vindu por le frâè de lâè vöyadzo; nion n'atsetâve rin; on ne râpâve pa aprî, na, mado !...

§66 E n'y'a que le cabaretîé qu'an on pouû fâè lâè z-afâre: l'an oncoi bin vindu dâè chop de bière. To lo monde s'avâè veri su çla boisson; l'ètâè bin râ quan on ve-yâè on litre de vin su na trabya. Lo vintro vo gargouillive bin on pouû; mâ le tsè dâè brasseri vöyadzivan a pouû prî tu le dzo din le velâdze de la Bèrotse, avoui lâè peti bossè è lâè caissète de botllhe. L'è bon.

§67 Lo dize-neu de join, lo djoran ètâè à dzo, l'y'avâè on cheurne a la lena, è, lo vin, c'ètâè lo van qu'acoueillâè le muton su lo lé; lo tin s'a on pouû crevi, è la pieudze s'a bouèta in trin. L'a piu pindin na senân-na a pouû prî: la tèrè ètâè trinpâye dedràè è bin moûva. Cin a baillî on to foo recco, ao mâè d'Oû. [227]

§68 L'è lo vint-yon dao mâè que le dzo prîgnin la revîre: ye cônto que c'e çu reviremin dâè dzo qu'a amenâ la pieudze; c'e por cin qu'on lyâè dî: [...].

§69 Cin me fâ à repinsâ assebin a cin que noûtro villyo rejan (que n'ètâè pa to bîte, ne on barbouillon) no dezâè quan no z-alâvi a l'ècoûla. E no z-esplicâve que la Tèra, que vire a l'intor dao Solè, ètâè na frâèza de byé, taulamin que le ne se prezintâve pa adi control o Solè de la mîma magnère: c'e cin que baillive ce l'inègalità dâè dzo è dâè né è çla diferance dâè quatre sézon, lo bontin, lo tsautin, lo derâètin è lo pouètin.

§70 E no z-esplicâve assebin que, comin è l'y'a dâè dzin tot à l'intor de la Tèra, è l'y'in avâè que verivan le pî contre le noûtrè è qu'avan la miné quan no z-avi midzo.

§71 E no dezâè: «Po vo fâre a bin comprendre m'n esplicacion, voué vo fâre na comparezon. No veulin supoza que le fornè qu'è bon tsau è lo Solè; è tè, Radeski, qu'a na graussa tîta, te va te lèvà è martsî a l'intor: te reprezinte la Tèra. Ora, vo z-autre, se Radeski avâè dâè z-abitan tot a l'intor d'la tîta, vo peûte bin vâèr que quan on fian de sa cabossa è veri control lo fornè, le z-abitan que son de l'autre fian ne pouan pa vâèr lo fornè. Orindrâè, ye conto que vo z-âè conprâè, l'è tia comin de l'èvou de rotse... E tè, Radeski, te peu retornâ a ta piace. [228]

§72 Por cin qu'ètâè dâè grân-ne, l'è bin schtu yan qu'on dezâè per la Bèrotse: « E l'y'a mé a èqueûre qu'a van-nâ. » Pa on-èpi ne fezâè lo dzenouillon. Quan la câille tsantâve din le tsan: « Kincailly ! Kincaillya !... la gran-na, rin de sa ! », l'avâè l'èr de se fotre dâè pahizan, è le meçon ètan su lo solâ bin avan qu'e pussan deur, comin le z-autre yan: « Quan lo coucou a to tsantâ, on a rintrâ le bya. » Quin pouè tsautin !...

§73 Mâ, schtu yan, l'y'a z-âè 'n'ècrazâye de frute [...]. Le z-abro in ètan crapi; le couèsse in brezivan. E le bon bièsson, è le bouètsin !... L'y'avâè de què fâre de la kouègnarde è dâè schnetz a reboeuille mor... L'è bon.

Texte 12: Bou2 - Anonyme

§1 Volin-no alâ u martsî, /[...] / Volin-no alâ u martsî, /[...] / – Va-li gaillâ, por mé y n'y vouai pâ !
Y te l'i porterî /[...] / Y te l'i porterî /[...] / – Port'mè gaillâ, pieu de mau t'airî

§2 /[...] / [...] / [...] / [...] / Y l'oudz' prau, le fènè ci batollhe dza bin !
Que volia-no atstâ, /[...] / Que volin-no atstâ / [...] / Atsît' ça qu'te vouédri, por mè y n'atsîto rin !
Volin-no alâ a l'otau / [...] / Volin-no alâ a l'otau / [...] / – Va l'i gaillâ, por mè y n'y vouai pâ !

§3 Y te l'i r'min-nerî, /[...] / Y te l'i r'min-nerî, /[...] / – R'min-ne-m'i gaillâ, pieu aise y serî.
/[...] / [...] / [...] / [...] / – Y l'oudz' prau, lé z-éfan ci pieur' dza bin.

§4 Volin-no alâ u llî, /[...] / Volin-no alâ u llî, /[...] / – Va-l'i gaillâ, por mè y n'i vouai pâ.
Y te l'i cuitseri, /[...] / Y te l'i cuitseri / [...] / Cuits'-me gaillâ, pieu de mau t'airî⁶⁷

⁶⁷ Correction donnée dans l'errata

/[...]/[...]/[...]/[...]/ Y le sate prau, le puidzè me pequè dza bin.

Texte 13: Bér9 – Fritz Chabloz

§1 Noûtre dzin son pè le vegnè, /Le z-ouète-vo utsehyi ?... / L'y'a balè vi, balè gregnè, /Fâ piaizi de venindzî. / No fârin/ Dao bon vin:/ Veù ringâ le pieu solido, /Faudrà qu'e se tignan bin.

§2 Voliâe-vo bâère na gota, / Na gota de tracolon ?.../ Ne fâ pâ fâre la pota/ Ah ! mado ! l'è dao to bon... / L'è dao mâè, / Ohye, ma fâè !/ Faudra bin contâ le vèro, / Por n'in bâère que dou, trâè.

§3 [...]/ No volin vo remolâ/ Cin n'è pâ lo premî yâdzo, / Ne fau pâ vo z-èpouèra: /Fau vouèti/ Bin guegnî, / Se n'y'a pâ èna donzala/ Que lâsse auque à rape-llhyi.

§4 Ne reschto que neu rindjâe, / Dépatsi-vo, brâvè dzin; / N'alâ pâ, ma bin-anmâe, / Venindzî su le vezin/ [...]/ C'è schta né, / Que lo reça-rinçonète/ Va to no rindre on pou gai.

§5 Vâèteci veni le brandâre, / Tsacon na baeschte a son bra;/ Et, schtu vîpri, lo vioulâre/ Le fara grô bin youka/ [...]/ [...]/ [...]/ Cin va fâre on bi teurdon.

§6 Dieu sé beni, le venindze, / Tsi no, son bale, schtu yan;/ Mâ fau bin que l'on s'arindze, / Quan no n'in que dao pti bian.../ Toparâe, / C'è bin fâè/ D'in adi bâère dou vèro, / Por se vouardâ de la sâè.

Texte 14: Fres1 – Fritz Chabloz

§1 L'in è dao royaume dâè Cieu comin d'on tsan din loquin on pahizan avâè voignî de la bouèna grân-na, de l'ordzo dâo bon tin to pur et rudo bî. Mâ, pindin la né, quan le dzin ètan ao lly couètsi po dremi, on vezin que n'anmâvo pâ çu omo, venia in catsète et se bouèta to piâno a vouagnî dâè snève din lo tsan; et pouu, l'alâ lavi.

§2 Quan l'ordzo fou lèvâ, que le z-èpi ouïran motra lyâè bârba, drè avan de fâre lo dzenouillon, le snève bouussâran assebin: on veyâè, a fian de l'ordzo, to pyin de fiâ dzaune. Le valè et le donzalè dao mêtro vindran to lo drai ver lu, po lu dere: « Seignu, n'a-te pâ vouagnî dâè bon semin din ton tsan ?... D'auvouè è-ça que cin è veni que l'y'a tan de snève ? »

§3 Aprî avâè djaubiâ on bokon, lo mêtro fezâ çla rèponse: « L'è on omo que me câhye qu'a cin fâ. » Adon se dzin lu an dâè: « Veù-tu que no z-alin le trère, çâè snève ? »

§4 « Na, na, qu'e lyâè a fâè, y'ai pouère qu'in tréyan le snève, vo ne tracassîvi le racene de l'ordzo, cin que lo farâè crevotâ et pouu setsî. Lassi-le veni gran le dou insînbyo, dzuaqu'âo tsau tin. Quan on odri fâre la meçon, ye derâè âè sâètâè et âè donzalè que manian la fortse et lo rati: Devan to, è vo fau trère le snève, le pi-poo et le crouyè z-èrbè, et le bouèta in ta po le frecassî; aprî cin, vo fau sehyi, ramassâ et pouu condu à l'otau la bouèna grân-na, po la remisâ su lo solâ, in atindan de le z-ècossâè ».

Texte 15: BevBou1– Emile Zwahlen

§1 L'è d-è dâo reyaume daè Cieu to kmè d'on tsan din loquin on laboreu a vouagnî d'la bouèna gran-na. Mâ, vetci que, pédan la né, è z-eurè qu'sé z-ovri fazaï leu sono, on këyeu maul-avezi étaï veni por épouzenâ çtu tsan, in l'y tsanpan d'la gran-na de crouyè piantè; aprî què l'avaï décanpâ.

§2 Asto qu'la bouèna gran-na eû bussâ, to d'abor in erba, et encheuta avaï motra lè bî l-èpi qu'avaï benni meuri, lè crouyè piantè, snève, rgnolè et pipu, s'étaï asbin motrae. Cè qu'avaï fâ dirè è z-ovri u père d'familia: « Maître, n'a-te pa vouagnî dâo mâèti-biâ din ton tsan ? D'ivoi vègno qu'e s'y treuve to pien de pouète z-erbè ?... »

§3 Dsu què, lo laboreu leu dâ: « L'è lo vezin qu'me veu dâo mau qu'a fâ celinque. » « Veù-te no lassi ala trère lè crouyè piantè ? » lu dirè çtè z-ovrî.

§4 « Na, na, crinta qu'vo n'trèyé lo maeti-biâ in mîmo tin que lè crouyè piantè. Lassi-lè père crètre essinbio djuqu'à la messon. Et u tin de la messon, y derè è z-ovrî: Trèyé d'abor lè crouyè piantè, et fâtè z-in dè fa, por lè beurlâ; mâ, por la bouèna gran-na, fau in fâre dâè dgerbè qu'on bouètera dsu le solié, in atédan lè z-échohyeu que veûlè demètiâ la gran-na, et, aprî ava bin secoeuè la paille et tsanpâ lavi lè crinsè, portâ la bala et bouèna gran-na din lo greni.

Texte 16: Mont1 – Fritz Chabloz

§1 On Corbé s'avâè ague-lli/ Ao to fin couètsè d'on nohi./ E portâve a son bè èna toma de tchîvra/ Que pèzâve bin èna livre./ L'avâè cin robâ adjochâ⁶⁸ dinse, / Po rupâ çu bon bocon/ Sin ître vouu de tsacon.

⁶⁸ Corrigé dans l'errata.

§2 Mâ on vîllio Renâ/ Qu'avâè tota la né rôdâ sin rin trôvâ, / Que n'avâè dza rin pu non-nâ, / Djaubye to la drâè in sa tîte, / D'agafâ la pedance à çla tan pouèta bîte:/ « Y'ai èna fan de metsance,/ Cin me referâè bin la panse. »

§3 Fou dâè, fou fâè... Bouèle dinse à l'ozi: / – Hé ! bondzo !... L'è tè ? m'n ami./ Que fâ-te lé ?...Cin va, l'afère ?.../ Que t'è adî grô bî !... Te recinbye a ton père./çu brave ome, l'êtâè de Montaltsî, / (On le vâè prau), matenâè de Gordzî !... / E tsantâve tan bin !... Subye vâè çta tsanson

§4 Que te desai demar, in croquan dâè biésson.../Avoui ta bala voua, te la sâ tan bin dere !/ Ne baillerâè pa quatre pere/ De tu ç'aè braillar qu'on ci ou/ Et que n'fan que raissi to le dzo pè le boû... »

§5 Lo Corbé, qu'avâè prau d'orgou, /L'akioute comin on bon fou:/ El euvre lob è po tsantâ./ Mâ la toma tchè to ba,/ Et lo Renâ ne la loque pâ.

§6 Quan s'è fou relètsi, qu'e l'ou tot avalâye./ E fâ 'na bouèn' écouazalâye./ In bouèlan ao Corbé: « Akioute, m'n ami,/ Foilliâè, in to premi, mindzî./ La toma que t'avâ, et pouu tsantâ aprî. »

Texte 17: BevBou2 – Emile Zwahlen

§1 L'êtâi dao gran matin: y ferîve quatre cou ao relodze dao moti dao viladzo d'Auvernie. Dsu lo tsemin que vin de Neutchati, do pahizan aliona de midzlân-na musque, avoui la barbâ yon quasi rudge, l'autre bala nîre, avan bin bouna façon; se bâillîvan la man.

§2 – Bondzo, Victor, kmè cè va t-e ? / – Grô bin, m'n ami Djustin, tsi no assebin, Dieu sé bènî. Et tè ?.../ – Cè va to pian, gran merci./ Et ivoi va-t-e⁶⁹ dins' ? – A la Bèrotse, quèri do beu k'y'ai atsetâ a la faère de St-Aobin. Lo Grô Guintsâ, que me lé z-a vèdu, m'a demândâ de lé lu lassi quank a voui.

§3 No z-alin dao mîmo fian. Ye vai a Bèva, pâhi na fâye et dao bya a l'anchan Tinanbâ. Le lu dâèvo dû lo bontin, quan mîmo l'êtâi pyen de gorgolion... Mâ, no vaèkè a Auvernie quan no vodrin.

§4 – Prè-t-e⁷⁰ auque ?... Mè, n'ai pâ dèdjon-nâ, y veu medgi on bocon de pan et de feurmâdzo, et bère on quarterè. Te veu bin an fâre atant, què, Victor ? / – Oè. Toparai c'n'è piè kmé din lo tin: mon tchevau ne povâi pâ passâ dvan on cheld sin s'artâ por on picotin por lé dou; kogniossâi tu lé cabarè, mè assebin, te lo sâ prau... Va lo premî, Djustin.

§5 – Bin lo bondzo, madame Galan; cè va-t-u adi ?.../ – Na, ra que vaille, u contraire: y'ai èna boisse a ne pa me lassi on momè, et adi renussi. Mâ ce ne serai rin sin m'n ome: l'è alâ ieu a Budry, por quèri du vin rudzo et s'y è reubiâ, kmè d'avesie. L'è tchè avau son tsai et on m'l'a raportâ quasi tiâ: l'è ancoua sin kniossance, ora. Quin liot !

§6 – Tan pi, tan pi, ma pouira dama. Mâ ça ne veu être qu'èna crouya passâe. Din quauquè dzo, monsieu Galan séra dsu pî. Ne fau pa tro vo z-an baillî. Pour voutra boisse, fau vo teni bin u tchau et bère dsu d'la fieu de savoui... No volin dao pan et dao feurmâdze, avoui demi-po de bian, du vîllio, lo novè vo z-inberlicoque la tîta... Conbin cè fâ-tu ? / – Vo z-îte grô pressâ. Mâ deu que vo z-in dja boita voutra man din la saqueta, cè fâ do bache et trei cruche por lo medgi et èna pîcette por lo bère.

§7 – Vèlink, madame Galan; è-ço djusto ? / – Ouè, c'è pâhi rik è rak. / [...]/ – no z-alin... A revâi, madama Galan, a on autre viadze. Baillî lo bondzo a voutra n-ome, quan vo l'èri rêveillî.

§8 – Gran marcha. Adieu si-vo. / – Di va, Djustin, te n'euvre quasi pa la gordge; ne séye don pa tôlamè capo; te ressinbye ao djaquemar do ba de la rue dao Tchati... Ye veu te contâ auquè. Demindzo passâ, y'ai ohi on sermon kmè djamâ y n'è d-ai ohi yon./ – E loquin ?

§9 – Vètci lo tèkste: « Beurnâ son çleu que ne van s'astâ u ban dé moquèran. » Lo mnistro no z-è d-a dèbitâ link dsu k'cè porte quasi peur; et u tchavon de son pridge, i no z-a rekmandâ qu'aprî l'ègzinpio de Jésus, no dèvin bènî fâre kmè Djonas, l'ècofi de Vauledzin (i n'y'è piè ora), qu'è taulamè bon creyan qu'e s'è ateri la bnédikcion dsu lu et sé dzin.

§10 Din lo tin, te te moquâve de Djona l'ècofi; mâ te m'a dâ que te t'in repèto pru, et lu t'a perdnâ deu grantin. Por mè, ora, ne su piè, kmè din lo tin, contro çleu aoquin on baille lo nom de mômi. Te sâ pru que d'van mon mariadzo, y fezâi ribote por lo mé on dzo per senân-na.

§11 Te sâ asbin que, din lé cabarè, on n'y'oue et on n'y dâ ra de bin bon. C'è bin link qu'on treuve dé dzin adi a dire do mau du vezin, dé mentè, et a se moquâ de çleu que fan kmè fau. Por frèkantâ ma fèna, qu'ètâi asbin èna mômira, y fezâi to kmè s'y'ètâi on to brav' omo: alâvo u sermon tu lé demindze.

⁶⁹ Erreur ? (te ?)

⁷⁰ te ?

§12 Mâ, an mè-mîmo, y me dezâi: « Atè père, Adèle, on viadze mariâ, te veu pru quitâ cé mômi !... » Mâ y me su bin cohyenâ; y'avé bouéta ma cape a recouélon. Y'ai z-eu bî me fotre d'sé prehyirè dvan dédjon-nâ, dînâ et non-nâ, et dvan d'alâ se cutchi, et d'adi lieure din la grossa Bibla que sé dzin lu on bailli; ra n'y'a fâ.

§13 Lly n'a pa lâchi d'on tsacon. Tan mî por mè, por cè que, dins', en veyin son corâdzo et sovè dé grossè larmè coui tchevizan avau son vesâdzo, y n'ai piè pu y teni et me su randu. Ora, no sin lé dzin lé piè beurnâ dao mondo. L'è on piézi por mè de rintrâ a l'hotau, ivoi y treuve adi ma fèna de boun' umeur et mé z-èfan djoyeu de poya veni me rèbrassi... Ne fau pa avair peur: por preyi, i n'y'a pa fauna d'être adi dsu sé dgenu; kmè que cè séye, le bon Dieu no z-ouye adi.

§14 – Ye su bin d'acor avoui tè, que fâ Djustin. / Por mè, ye su rudo contin de noûtra rancontra de voui... Ora, dèpatchin-no on pou: vèlink bintoû midzo. Mâ ce n'è pa do tin mau! impye-hi, què, tè ? / – Mado na, que fâ Victor... No vaetci a Bèva.

Texte 18: Bér10 – Fritz Chabloz

§1 Satè-vo que l'è, on congré ? – C'è to pyin de dzin que vîgnan de tu le câre dâo mondo, po devezâ dâè z-afâre de tsacon, et dâè yâdze, po brâmâ et po bouéa taulamin qu'on è tot insordelâ et qu'on n'ou pieu rin qu'èna sèta de la metsance.

§2 E l'y'a dâè congré d'avoca, po savâè cin que le grate-papâè faran se ne l'y'avâè pieu de tsekagne. L'y'in a po le rejan, po savâè comin è dâèvan teni l'ècouïla. L'y'a dâè congré de maèdze, po tsertsi à vouari la tate àè z-û, [...], que sé-yo ?

§3 L'y'a dâè congré po le z-ovràè, po savâè s'è dâèvan ître a l'ovràdzo tianze, doze, di z-eûre pè dzornäye, au bin fâre comin ora, flemâ lo delon et quartèta quan ça vo piai. – E l'y'a oncora dâè congré de femalè, öye, mado ! dâè congré de fènè, po savâè s'e vau mî fâre la sope a s'n ome et bouéta dâè tacon à se tchausse que d'alâ pè Netsati, âo Gran-Conseil, âo Synode, au bin a Bèrna âo Conseil fédéral.

§4 Et pouu, è l'y'a lo Congrè de la Pâ; celu-linque, c'è po savâè cin que vau lo mî po no z-aûtre, poûrè dzin, de se tsapiâ comin a Vaterlau, au bin de se criâ to bouènamin: « Dieu vo z-aide ! » in alan voignî s'n ordze et poûa se vegne.

§5 Mâ, n'è pa onco to: l'y'a dâè congré de menichtre, po savâè ao to fin koui audra in infè, quan no z-eri veri lo bian. L'y'a assebin, comin de djusto, dâè congré de l'incourâ, po dètiarâ se lo pape de Rome peu mau-fâre, au bin po tsertsi comin diabe on porâè bin tirvouègnî po rinfata le Djèsuhiste tsi le Dzozè [...].

§6 Le dzin de la Bèrtse n'an pa lo tin d'alâ a tot çâè z-assinbyäe. Mâ, quan l'è z-âè question d'on crongré de la pâ pè Lozena, me su dâè: « Quan no z-eri la pâ, cin serâè adi atan. No z-eri bin fauna d'èna novala Trève de Dieu ». – Y'ai bailli trei fran ao chef de gare de Gordzî et m'ai inmodâ contre Lozena, in couèzon èna fraizèta.

§7 N'è l'inbara, cin ètâè bî. / Ao Casinô, l'étan èna rota de Veltche, [...], que sé-yo, – [...]. L'an fâ dâè discour a tot èmeluâ, a tot inpètiâ, po la pâ, [...] L'an to nete-yi, l'an to fotu avau: [...] Foilliâè cin vâèr !... foilliâè cin ohyi !... On erai djurâ que l'ètâè on djui de gue-llhe. Y'ètâè tot épola-yi.

§8 Et pouu, aprî, l'an volu asseiti de rague-lhi. Mâ, diabo ! cin n'alâvo pa asse guèman: l'è maulézi de rebatâ lo contraman; l'yon volâè ça, l'aûtro cin; bouèlâvan, subiâvan, rollhîvan avoui le pî, avoui lâè bâton; l'étan prè a se fotre èna berläye, öye, mado ! [...] On le z-ohyâè que se gueulâvan totè sortè d'afâre, que se desan dâè « z-apostrof ». Quin teurdon de metsance !

§9 çu momin-linque, diabe pa s'e fâsan la pâ ! l'ètâè bau et bin la guèra. / Mâ, l'y'avâè on-omo qu'ètâè achtâ su èna granta saula, in deçu dâè z-aûtre, po menâ l'afère, que m'a fâ piézi. L'è on crâno gaillâ, on fameu prèsidin: assebin on lyâè deza lo Gran Luvi.

§10 Te fotâè de çâè remotchâè ao to fin a çâè Pârizien de Pâri, mé z-ami !... L'è veré assebin: l'étan dou au trei alinguâ que ne trouvâvan rin a lâè pote, et que ne volian pa, po le onze mil diâbo, se kâèzi, por ohyi le z-aûtre. Mîmamin que l'an voliu lo dègue-lhi de prèsidin, por in bouètâ on aûtro; mâ cin n'a pa djuhi. [...] et le z-aûtre brave dzin qu'étan ao Casinô, an criâ: « No sin lé ! Se l'y'in a oncora yon que fâ lo foû, no l'akoueillerin froû ! » Te pousse pa mî !...

§11 Mâ quand tu çâè lûlû prédzîvan de pâ, l'ètâè toparâè auque de bî. L'y'in avâè yon, on peti minçolè, a nom Bosson, que fesâè tan bî ohyi !... Crebin que l'a z-âè èta menichtre: devize traou bin; on m'âè dâè a Bèva qu'e l'è rejan per Netsati; baillèrâè grô po savâè menâ la lingua comin çu l-ome.

§12 Y'ai assebin ohiu on discou d'èna fèna, èna Bourguignote, créyo, qu'ètâè arevâye a Lozena, comin le z-aûtre, po fâre la pâ. D'aboo ye me su pinsâ dinse: « Qu'è-cè que çla pernèta vin fâre linque ? farâè bin

mî de reschtâ a l'otau por invoua le pantè de s'n omo. ». Mâ, in aprî, m'a bin foilliu criâ *bravau* ! comin le z-aûtre, deu qu'e l'a crânemin bin deveza.

§13 Toparâê l'y'a èn' afère que ye n'ai pa tan bin comprâê: l'èrâê voliu que le fènè poussan alâ batollhî perto, comin le z-ome, ao paêlo de kemena, ao tsatî, ao moti. On sâ prau que, por cin, èl n'an pâ faute d'alâ cor per Netsatî: c'è a l'otau, dza ora, qu'èna bouna partia de çâê femalè roban le tsausse de làê z-ome, po le bouèta, et na pâ làê godillion, a lli. Lo sâ prau, mè.

§14 L'y'avâê assebin, a çu congré de Lozena, on certin *Victor Hugo*, celu qu'a fâ on bî làèvre a nom *Noûtra Dama de Pâri*. Y'ai sovin ohiu prédzi (a Bouèdry, par on vîllho militéro qu'on lyâê desâê l'*Espagnol*) de s'n ôntio, A. Hugo, on général de Napoléon que comandâve le *Canari* dao prince Berthier, en l'an onte, in Espagne; on l'apelâve noûtre dzin « Bons soldats, mais voleurs et pillards ».

§15 Adon lo neveu êtâê astâ su l'estrade, de coûte la mouèraille, por ître guegni et bin vouu. L'a l'air to boun' infan, mâ s'in-nohyîve on boquenè, a cin qu'e m'a simbyâ. Po la lingua, n'è pa oncora lo fin dâê fin, comin Ganbèta; mâ on yâdzo que tin la pyonma, èna ranma de papâê ne lyâê montè rin. Fau vaèr cin.

§16 Y'ai assebin ohiu on Bâdiche, on pouî trau grassè, que parlâve fau roman: l'è l'omo de la pernèta que vodràê l'égalità dâê z-ome et dâê fènè. Celu-lé, mado, ne corehyîve pâ: « Ne fau pieu rin d'èretâdzo, qu'e l'a dâê. Crebin qu'e l'è comin çu Vouégnar que n'avâê ne pére, ne mère, ne ontio (...) a pretindre. N'è pa to fouî, lo mîmo; ma toparè l'è on pouî ètsauda, va trau lyin.

§17 E çlu qu'è lyâê desan Mie, du Pèrigueu !... L'avâê èna lingua de casseroû; povâê fare tot on discours que vo n'eri pa êtâ fotu de dere papè ! N'avé pa faute de carquevé. Çu Mie l'è on rudo galiâ et on bî l-omo, a cin que borbotâvan le femalè: l'y'in a bin quaqu'ène que l'éran prau voli por bin-anmâ. – L'è bon.

§18 Ye me su grô amouuzâ de to cin vâèr. Mâ lo pieu farce, l'êtâê la mena dâê dzin de Lozena: l'avan l'air inpantâ, terbi to motse, l'air d'on tsa in trin d'ètservâ, lieu que s'in créyan se taulamin in pridzan làê françè de guigouin, que n'è pa pîre dao crouye patoi. L'y'in avâê èna bînda que n'ètan veni linque que por alâ in aprî dèlavâ lo congré, pè dèràê, din làê gazêta. Mâ, l'an z-âê lo mor tiou et le din inllyî.

§19 Toparâê, ye su reveni a l'otau on pou capo. Din lo trin, l'y'avâê dâê dzin de Cortaillou que desan que çu Congrè de la Pâ l'è la fin dao môndo, que la pernèta qu'a prédzi po le fènè, l'è èna bîta de l'Apocalips, que lo Bosson de Netsatî n'è pa lo bosson de Moïse, qu'e l'audra in infè et qu'e sera frecassî...

§20 L'è bin maulaizi de savâê a què s'in teni; mâ on sâ prau que le dzeneille dao pahi n'an pa to ovâ, sin pridzi dâê crutchô.

Texte 19: Bér11 – Auguste Porret

§1 L'abé Chrisostôme êtâî l'incourâ d'on velâdzo dâo pâhi dâê Dzoze [...]. L'êtâî bon comin [...]. L'anmâve rudo se bèrotsau. Por lu, Grimpavau (l'êtâî linque qu'e démorâve), [...], sèrâî z-aivoua lo paradi su la Tère, se se z-abitan avan z-âî na mélia condute.

§2 Mâ n'alâvan djamé a confessa, et lo bon prétro in avâî lo keu to trischto; et son pieu gran boèneû serâî z-âî de ne pâ moeri devan d'avâî remanâ a bin son tropî. / Aprî avâî dzon-nâ on pâr de demindze, lo vâikè, on bî matin, que monte in chaire, et que di:

§3 - Me frâre !... s'e l'y'a trâî senân-ne que vo ne m'in pâ vouu, c'e por cin que y'ai fâî on lon vo-yâdzo. Comin y'avâî vouu m'n ohia in fiâ, yé su z-âî visitâ lo paradi et dou z-autre indrâê auvoi n'y'ai fâ vouèro bon. Alâ kerî to lo môndo, et, din on tieu d'eûra, fau que vo séhyi tu linque !... Ouida !.../ Lo tieu d'eûra passâ, lo moti êtâî pien, que n'y'ai manquâve pâ èn' âma.

§4 - Adon, qu'e lyai di, aprî avâî bouèssî, cratsî et renifiâ po se baillî de l'apion, vo me crérâî se vo volâî, mâ y'ai visitâ lo paradi, auvoi y'ai rincontrâ lo bon Sin-Piéro, à kouû y'ai demandâ combin l'y'avâî de dzin de Grimpavau avoui lu. L'a prâî son grô lâïvro, a bouèta se bèrikio et a veri le padge dzanqu'a çla de Grimpavau. Sâte-vo cin qu'e l'a trovâ ?... Na padge tota biantse: [...]

§5 - Bon Sin-Piéro, que lyai fêzo, s'e ne son pa din lo paradi, aouvoué son-ié don ?/ - E pouèran bin ître din lo purgatoïro, qu'e me fâ; se vo volâî vo z-in n-assurâ et alâ na fréza le consolâ, bouèta çâî sula et alâ lo lon de çu colido: ao bè a draîte, è l'y'a na porta auvoi è n'y'a qu'a taboussâ; on veu vo z-euvri.

§6 E y'alâvo, y'alâvo. On vion pien de ronze, de serpin que subiâvan, que y'in n-ai la tsé de dzeneille rin que de liâî sondzî, me mena a la porta a drâite. / Ye tapo. – Intrâ, qu'on me repond. – On bi l-ândzo aouvoui dâî z-ale naire, na roba biantse et dâê z-u qu'èpeluâvan, qu'ècrivessâî cra-cra din on lâïvro pieu gran que çulu de Sin-Piéro, me di:

§7 - Que voli-vo ?/ Ye vouèdrè savâi se vo z-ai per ci le dzin de Grimpavau: c'e mè que su lâi incurâ. / Et lo vâiquè a folliètâ son lâivro. Ao bè d'on prau grau momin, è me di: / Nous n'avons ici personne de votre paroisse; ils sont sans doute en paradis/ - Mâ, y'in vîgno, dao paradi; è-ço que lo bon Sin-Piéro m'erâi fâ èna farce et djohi on to ?...

§8 Yé me pinso: « S'e ne son ne in paradi, ne ao purgatoîro, è fau qu'e sée in n-infé; è n'y'a pâ de mâïtin. » E y'êtâi su lo poin de me trouvâ mau, quan l'andzo me di: « Sortez par cette porte ! ».

§9 Me vâiquè din on vion pavâ de brâza rudze: yé braulâvo comin se y'avé z-âi bouû; y'été to mou de choi ao maïtin dâè z-èpelue, dâè z-inloudze; tu me pâi avan la gota, comin se y'été z-âi din le niôle, et, in mîmo tin, grulâvo comin la fouûllhe dao trîmbio: c'e po lo coû que le sula que Sin-Piéro m'avâi baillî me fezan serviço.

§10 Ao bè d'on lon momin, y'arîvo, na pâ devan na porte, mâ devan on portail tot-euvri, comin la botse d'on fo. Link, on intre pè fornâye, comin vo z-intrâ din le cabarè a fian dao moti, la demindze, in sortin dao sermon.

§11 Me pâi se dressîvan; ye sinté lo brelâ, la tsé retia, auque comin l'ôdeu qu'e l'y'a quan lo magnin ao bin lo martsau brêle, po la fêra, la bota d'on vîllhe âno; y'ohyessé dâi z-urlemin, dâi djuremin, dâi z-afâre que me fezan m'incabornâ le z-oréllhe. / - Hé bin ! intrè-te, aubin n'intre-tè pa ? me fâ, in me pequin de sa forste, on diabo to gregue-lli et indzernâ, cornu, avoui na kuva regouguelia, comin çla d'on cäyon.

§12 - Mè, su on brâve ome, que liâi fézo, n'intro pâ... Ye vîgno po vo demandâ se vo n'eri pâ, per aza, quaucon de Grimpavau per ci.

§13 - Te fâ la bîte, qu'e me di: comin se te ne savé pâ que to Grimpavau è per ci !... Boûte, et te veri comin on le z-invouè, te bèrotsau. / E yé véyari lo lon *Bizaron*, que se soulâve adî et que seköyâi se sovin le pouudze a sa fêna, la pouîra *Chaton*, comin dezâve quan è la rollhîve de coû./ Et lo *Guèton*, çla petite gueza que couètsîve adî tota solète a la grandze et qu'a bailli lo bocon a tan de dzin !...

§14 - Et lo *Mauleisi*, çtu grô bolia que fesâi s'n èlo avoui le coque dâi z-autre dzin !... Et çu basse-corne *Pointu* lo raissar, que se voirdâve adî on lan ao mâïtin dâi belion !... Et *Sami*, lo cabartier, que bouètâve adî de l'évoué din son brantevin !... Et *Bredoulon*, lo cordagnî, que fezâi dâi sula in carton !... Et tan d'autre, que vo cognote mî que mè.

§15 L'incourâ sofiâi na bouussâye po vâire l'èfè de son prîdzo. / - Vo conprinte bin, me frâre, que çoci ne peu pâ durâ. Assebin yé vouu vo sauvâ de la perdicion auvouè vo z-îte in trin de tsé. Deman, me bouèto a la bezogne [...]. No z-odrin pè ran, comin vo z-alâ a la *Benechon*: deman, delon, yé confesserî le vîllio et le vîllhe, [...], cin veu ître lon; [...]: n'y'a pâ tro d'on dzo por le trei to seulo.

§16 - Vâite-vo, me z-infan, quan lo biâ è meu, lo fau sehyi, quan lo vin è teri, lo fau bâire; vâiquè prau de lindzo maunè: è fau lo lavâ et lo bin lavâ. Le vo dio et c'e cin qu'e vo soito. Amin.

§17 Cin que foû dâi foû fâi: on cola la couu-a, et vâique porquè le Grimpavauyin son le pieu brave dzin dao môndo, ce que n'inpate pâ que, totè le demindze la vèprâye, le dzouvene dzin chautan le rion, youkan, coréyan, na pâ in tsetsehian, mâ in desan dâè tsanson, à l'intro de l'incourâ, au bin in soûnan de la trou-ye.

Texte 20: Roch1 – Louis-Frédéric Robert-Favre

§1 Y'anme a me receveni kemé on passâve lè veillè a l'otô, quan no z-étan éfan. / L'euver, [...], on se piaiezeait grô a fian du fornet bon tchau, u catchet, avouèt on s'catchîve dè viadje por ne pâ alâ s'cutchî.

§2 Quan è nédgîve a tapro, qu'è faseait du puss' a vo crévâ lè z-ouû, qu'la bize subiâve tot-avau la tcheumnâie, on s'ramadjîve a on câr du peaîle, [...]; pi on acutâve lè conte du vîll teî. La mère u be le père avan adé oquè a no raconté por no z-amouzâ.

§3 On llieseait adjîrè. No z-avi le Leivro. Epoui astoû qu'l'anchan Loui d'Neairaigue aveait reçu le calandri d'Nchatè avoué celu de Berna et Vevey, on s'dépatchîve d'ala a la bouëtica de l'anchan lè z-atchetâ, et, l'vèpre, on boutâve lè marquéè.

§4 Le père et nouître vîll Maurice, [...], après aveait condu lè bètè et feait beaire le tchvau, boutâve lè feaîrè, lè z-éclips, et no lliesan apré cè kauque conte qu'no fasan rire de bei bon keur.

§5 Por tchandjî, on djûve adjirè u marlli; mâ le père no gagnîve quazi adé: on créyeait être rudamé su sé vouardè, mâ è saveait mî djû que no, lè boube.

§6 On u do viadje pédè l'euver, è venieit d'noutrè vzeî a la veilla: deu lè z-Oeuillon, de Déri-Tchézau, de Vèr-tchî-Djouli; è passâve la veilla a djû è cartè. On ne no lassîve pâ lonteî avoué to çtu monde; on no z-èvieve u llî; on no baillîve a tchécon deu, trei coquè, avoué èna ponma, et on n-alâve s'rédure.

§7 A la fei d'la vailla, la mère préparâve on pouécenion por totè çtè vzitè, èl gueurllîve de la suça et tchécon la trouvâve grô bouèna.

§8 Quan è fazeaît tro pouè teî por sorti le dmaîdje la véprâee, le père s'bouèteaît, ancorè pru sovè, a faire dè beurcé. Pèdè qu'la mère preparâve la pâte dè sa granda écoula a lacé, è l'aprêgnîve on bé gran fouè et pregneît lè do fèr a beurcé, qu'è pozâve dsu, et astoû lè beurcé arivâve dè la bnéta ronda.

§9 On sutâve a l'éto du fohie, on vrive a l'étor d'la bnéta; on guegnîve lè beurcé, mâ on n'ouzâve pâ s'avzî d'è totchî; on déveaît atèdre djuk u sopâ. Topari l'père no baillîve çteu qu'étan spiâ: è n'vouèlliaît dè sa bnéta qu'çteu qu'étan bé rossè.

§10 Quan on n'aveaît rè d'autre a faire pèdè la veilla, la mère, aprè aveaît bouéta de fian son beurg et sa quenollhe, u beî son couesseaî a poitè, le père, aprè aveaît fini sè mantche d'adchtè, no racontâve kauque conte du vîll teî. Dè viadje, è no prédjîve du Tchasseur-de-la-Gran-Vy, qu'éteait èn'ome rudamè crouye: è prenîaît beî (a c'è qu'on no dzeait) dè rnar qu'è l-écortchîve to vi, et pi è lè lassîve corr⁷¹, çtu beurgan !...

§11 lè pèi no dressîve su la tîta quan on ohieaît cè. Assbeî, lè villie dgè dzan qu'è revegneaît, por punicion, qu'on l'ohîve sovè qu'demandâve sè tcheî par dè lè rotchè de la Gran-Vy. – On euvresseait dè gran z-ouè assbeî, quan on prédgîve d'la fèna du Prâ-u-Fâvre, que s'éteait perdia â traversè la montagne qu'on n'aveaît djamè revussa. Lè vîll è contâve ancorè dè leu, su çta fèna: ne dzant-u pâ qu'on l'ohîve utchî quazi tu lè z-an, [...], â traversè lè z-air !...

§12 Le père se recevegneaît adjîrè le pahi qu'è l'aveaît vu l'an du tchîr teî, an seze. E l'avan fini leu messon u meâ de fèvri; l'ordge éteait tota dgermâee, et on deveait épatâ et faire du pan avoué cè: vo peute contâ qu'è foielliaît aveaît fan por mdgî; on poveait è taillî on bocon et l'apliquâ a la parè, kemè on bocon de tèra grassa; è n'i éreait vouère z-eu mouéyan d'è faire du tortet, n'dè beurcé beî fameu.

§13 No z-anmâvi to pieaî quan on no racontâve oquè dè tchevreu, çtè bale bète, s'vivè, s'lédgîrè, qu'an s'bouèna façon quan on lè veît sutâ, tracî dè lè tchan, dè le boû. Châ-devan, on n-è veyeaît quazi tu lè djor.

§14 Le père è n-aveaît vu beî sovè qu'décédan â séguè le pî du Dou-d'Ane. E i'è n-aveaît totè na famille avoué son dgîte u fon du Creu. On i a tan feaî la tchass', a çtè pouère bète, qu'on n'è veait a pouè pré pieu rè; c'è porè grô damâdge: è fasan tan piaisi a veaîr.

§15 La mère no z-a z-eu racontâ pieu d'on viadje, le vèpre, a propû de tchevreu, qu'el vouardâve lè tchîvrè quan è l-éteait ptita feuilleta. El lè conducaît dè lè z-essertâee d'la Keumnance d'Auverni d'avouèt el reveggnin fina rionde; on poveait condu sè bète è tchan avouèt on vouèlliaît; son père qu'éteait forotî d'Auverni n'adreaît rè z-eu a creaindre non pieu.

§16 Par on bé djor avouèt lè damursalè u grante z-ale volâvan to ba, el vouardâve sè chû tchîvrè a èna bala piace, su on bé repia to vèr de bouèn' êrba, sé tchîvrè étan beî totè rapertchè, el s'mèta a lè contâ: et ne véleaik-t-u pâ qu'è l-è trouvâ sa, èna de pieu qu'le mateî, â partè de l'otô.

§17 djamà el n'aveaît vu cè. Porquè i'aveait-u sa tchîvrè et na pâ chu ?... El gn'i compregneaît rè. El se dza: « Y vu ala to proutche; è fau qu'y satche cè qu'è i'a. » Mâ, to d'on coû, véleaik qu'èna dè tchîvrè pregna la diskampèt' tot a traver lè bosson, kemè s'on tcheî d'tchass' l'aveait djeupsî.

§18 La pouèra bovîre n'sou qu'dire et resta tote ébahia. A rarivè a l'otô, el raconta cè qu'è l-aveait vu: el aveait beî on pouè dégueuille qu'on ne se riasse de lîe.

§19 - Houm ! pardî ! li dza son père, c'è èna tchevreuila que t'a vussa. On n-è veait pru sovè dè l'boû d'Auverni, que ne son rè vouèrtcha. E l-a preî tè tchîvrè por dè tchevreu.

§20 Mâ y'ai peur d'vo z-énohîe; è m'fau porè piakâ. Y'ai quazi vergogne d'aveaît batollîe s'granteî. Mâ y vo dri que deu qu'ai quitâ l'otô, y n'ai quazi pieu ohi prédji patoi, et qu'y m'piaise grô a vo contâ oquè, tan bin qu'mau, dè çtu vîll' lédgadge qu'va asstoû mouéri. Oh ! ôye, on peu dire qu'on va l'èterâ quan on vouèdeure.

§21 Pieû que deu u treî reitche et y vo roûte mon tchapé./ È me reveît ancorè â la sneida èna ptite istoir d'la gran-mère Rose-Marie, et qu'la mère no raconta on vèpre, on djor de fénézon, su l'pon de grandge. La né beurnêhive et on se réssofiâve, aprè aveaît agrandgi èna dizân-na d'tcher de feaî bon sè et qu'séteait ass' bon que du té, mado !...

§22 On djor, pèdè la matenâee, la gran-mère Rose-Marie qu'éteait a l'otô, véya arivâ son mnistre, y vu dire celu avoué lekeî è l-éteait z-eu a la cure, pèdè lè chu senân-nè. E vegneaît a pouè pré tu lé z-an faire èna

⁷¹ Correction donnée dans l'errata.

vzita u Creu, â s'promenê djuk u Solia, et par su la jou. La gran-mère Rose-Marie l'anmâve bécou: è l'éteait adé z-eu bon por llie.

§23 - Eh ! bondjor, Rose-Marie, kemè cè va-t-u ? / - Hé ! dieu vo z-aide, Monsieu l'mniste, qu'y su contèta d'vo veair !... Vni dedè, s'eî vo piait, vo z-astâ on momè por vo repozâ.

§24 Et la gran-mère ou asstou fâ d'aberdgî sa vzita: du câfé a la crânma, du pan fré, avouët du burr' qu'el vegnaît d'sorti feur d'la beurkân-na, et, po lo tchavon, kauque bon fraî, avouët du sucre efreza, - tot â predgè.

§25 -Oh ! ôye !... dza la gran-mère, tot odreaît, s'noûtra bouèna Flerète, n'éteait pâ malâda. È l-a le sè: véci èna voitân-na d'jor qu'el ne meudge pieû, qu'el ne beaît rè. On la regrètreait rudo s'è faillaît la mezelâ; el è s'docila, s'gétia !...

§26 - Avouët èt-euil', vouûtra Flerète ? démand' l'mniste. / El n'sor pieû d'la budge. Vni avouët mè por la veair... Tni, la velleaîk, la pouûra bête ! / Le mniste bouûta la vatche, et pi dza a la gran-mère Rose-Marie:/ - Y vu asseaiti de la condu d'feur por l'abrévâ. / - Oh ! y n'vu pâ que vo pregni çta peîna, Monsieu le mniste. / [...]

§27 E le mniste s'aprotcha d'la vatche, i dza kauquè mo, â la cocolan, l'amitan et la racalosan; et pi è détacha la Flerète et la condüia par le tchevêtre a la fontân-na, [...].

§28 Peutè-vo le creaîre ?... La vatche pianta son mor dè l'aigue et s'mèta a bère djuk tot a son soû. Et pi le mniste la recondüia a l'étrâb', a sa crêche, et la vatche se bouèta a mdgî a son ratli, du feî: è l'éteait voiria et la gran-mère tota beurnäye ala u boranllhe.

Texte 21: StA1 – Fritz Chabloz

§1 L'y'avâè on omo qu'étâè reste: possèdâve dza on bî l-otau; voliu ankoira piantâ na vegne, avoui na bêrquia, [...]. / Po tiouzetire de çla vegne. L'invoua èn' adze d'èpene [], por intrâ. Epouu, din le crozè in avau de sa vegne, çu l'omo a fâ a bâti èna cadole, avouè l'a bouèta on trou.

§2 Tot êtâè rudo bin invouâ po tröyi dadrâè et alâ vito. L'avâè fâ crullyi grô prévo la piace dao cuvau avouè lo moû devâè colâ per l'inbocheu. La mé, la caisse et l'ivrogne étan in boû de sapin, le mâre et le peçon in boû de tsâno, la visse avoui l'èkrou [...]. L'y'avâè assebin on pansar avouè èna forta corda, que s'intortollhîve et se devortollhîve, et na grôssa palantse, et pouu dâè palantson po veri ao pansar. A fian de la mé, l'y'avâè dâè grantè cuvè po recèvre la venindze: le tröyon n'avan qu'a portâ le dzîrle avoui lo teneri, na pâ su lo brecè, n'y'in avâè pâ fauta, mâ to drai din le cuvè qu'étâè link por cin.

§3 Et pouu, [...], çu l'omo avâè dzère fâ a bâti èna to in boû, creverte in tavelion, d'avouè on dâè vegnolan [...] vouètive pindin to lo dèràè tin, por inpatsi le dzin de robâ lo rezin et le z-infan de s'infatâ dedin l'adze, por alâ tornâ la tchîvre. / To cin, mado ! êtâè grô bin alohyi.

§4 Quan to foû a tsavon, çu l-omo passâ na patse avoui dâè vegnolan dao vezenâdzo, àèquin bailla sa vegne a fâre a la moitresse. Et pouu, aprî cin, s'in alâ lavi po gran tin, crevin a s'n otou, que ne se trouvâve pâ din lo venioûbye, mâ a la montagne, ne sai pâ bin avouè. – L'è bon.

§5 Pindin to lo bontin [...], le vegnolan an crânemin pouu bin fâre lieu bezogne din çla vegne: l'an déçotèlâ et inlevâ lo loo, poî, focherà, pacelâ, fâ le z-èfouullhe et le z-atase, rabîâ, recartâ et rebiolâ, que c'êtâè on plaisi de le vaèr travailli: l'étan adi to detsepouèna.

§6 Quan lo dèràè tin foû arvâ et qu'on ou lèva lo ban dâè venindze, lo métre de vegne (que lo savâè), desâ a on de se premi valè, de bouèta le bèrosse ao grô tsè, le bossètè su lo tsè, de fâre aborlâ et aplyi quatre tsevau, et d'inmodâ vèr lo Bâ, contre lo Vegnoubye, por alâ trovâ se vegnolan, et lyâè fâre a bailli sa moitresse, a lu, qu'étâè la maèti de tote la venindze, biantse et rudze.

§7 Quan foûran proûtse de la vegne, lo métre-valè et le tsérotou ohyîran le venindjâèze que tsantâvan in taillin le rape de rezin po le bouèta din le sèlè et pouu din le brande; l'ohyèçan assebin le branmdâr que utsehyâvan in rimpyessin le dzîrle, a fian de la cadole, avouè le semotâè pelâvan lo rezin.

§8 To çu mondo din la vegne corehyîve et bouèlâve aè valè, comin d'avezie a dâè binvegnan [...]/ Mâ, bin lyin de recèvre lo métre.valè et le tsérotou, in lyâè baillan on vèro de vin, [...], et de rimpyi le bossète su lo tsè, le vegnolan lyâè an tsertsî tsecagne, le z-an rollhyi de coû et pouu an reverî lo tsè et le tsevau, et rinvyi le bossè vouèsi, sin pire na gote de moû dedin, sin lyâè bailli mîmo on vèro de tsatröyon. – L'è bon.

§9 Lo métre ne sou d'abor que dere de to cin; l'êtâè grô capo. Toparâè, lo landeman, è desa a on outro métre-valè qu'è foillâè essâèti de retornâ a la vegne, que se vegnolan avan crebin bouu on coû in comincin de trollyî, et qu'ôrintrâè è z-èran mî comprâè le z-afâre./ Mâ, çu yâdzo, in arvan, le vegnolan an rollhyi le

valè avoui dâè paci è ly'an dâè totè sortè de pouète rézon, lieu gueulan de fotre lo can sin barguegnî, aotramin gâ !... Ce que l'an fâ, adî le bossè avoui rin dedin, to vouèsi.

§10 Lo métre, qu'étâè on omo grô pachin, rinvyà on troisième métre-valè [...]. Çà fou adî pî. In véyin arvâ lo tsè, le vegnolan an prâè dâè pieûre et le z-an tsanpâ aè dzin que menâvan le tsebau, se taulamin foo que çâè poûre gailliâ étan to mau arindzî, devan d'avâè pouu arvâ ver la delaize de l'adze: l'avan le man tote écortchâe et dâè pertu a la tîta. / [...] lo métre rinvyà ankoira, [], dâè z-autre valè. Mâ le vegnolan le z-acouèllhîran a cou de tenerî et de palantson, et, schtu yâdzo, l'in reschta trei au quatre dsu lo carau, bin mau invouâ. – L'è bon.

§11 Lo métre de la vegna avâè a l'otau, avoui lu, on bouebo qu'e l'anmâvo ao to rudo. Se desa: « Y'ai z-âè kank' a voui, na grant pachince: que me faut-u fâre, ora ?... Ye m'in voué lyeu invyi, a çâè casseroû de vegnolan, mon boueubo bin-anmâ. In le véyin, l'éran dao respè por lu; è lu baillèran la moitresse que me revin, lo vin que me daèvan po ma recolt de schtu yan. » / Adon, l'invya ver lyeu son boueubo, qu'e l'avâè to solè d'infan et que l'anmâvo tan.

§12 Mâ, quan, de to lyin, çâè croûye boûgre an vouu veni lo poûre infan, din la pouusse dao tsemin, se bouètâran a mau djaubiâ intre lyeu et a se dere to piâno: « Vèti lo fissè unik; alin, fotin-lo bâ, et pouu, in parî, no porin lârenâ por no la vegne, que dâè veni chone aprî la mor de son père, qu'è vîllho. »

§13 Fou dâè, fou fâè. L'apougnîran lo djouvene boueubo pè lo cou, èpouu lu an sèra la garguète et lu an baillî dâè cou de semotâè su la tîte, se taulamin qu'e l'an toua frèzère: n'a pa rebudzî. Adon, l'an prâè pè le bra et le tsambe et l'an tsanpa pè deçu l'âdze, frou de la vegne, aouvouè le tsèroton l'an ramassâ in piorin, po le remenâ a son père.

§14 Orindrâè, qu'in crâète-vo ?... Que va fâre l'omo qu'a dinse piantâ çla vegne por in avâè lo fru ?... Créyo qu'e veu veni avau, dza lo mîmo dzo, avoui to son mondo bin armâ, po fâre mouèri çâè vegnolan de la metsance. – Et pouu, in aprî, è veu baillî sa vegne et son trou a dâè z-autre vegnolan que pâhyeran rektal to cin qu'e dâèvin, ao tin dâè venindze, comin de djutso; qu'in ditè-vo ?...

Texte 22: Gor1 – recueilli par Fritz Chabloz

§1 De se vîllho que me sovègno, me rapèlo, vèr l'an-nâye dao chèr tin, in seize, on apelâve « anglaise » le vèst à coui, ora, on di dâè « paltô ». Mâ, l'euvè, monsieu de Rudzemon [...], monsieu lo bâron Albèr de Bûre, qu'étâè to djouvene adon, [...] et le monsieu de la vela portâvan la « redingote » (le vîllhe dzin lyâè dzan 'na « soubise »), et, par dsu le z-autre: lo pye lon arivâve djuk ao keûdo; e n'avâè ne fin, ne ruvoua, quet !

§2 Le dzin de la Bèrotche, mîmamin le to bon pahizan, ne bouètâvan que dâè z-âlion in grisèta et in midzèlan-na drobiâ de fouètân-na. / La capa étâè de lân-na; mâ lo tsapi étâè in « castor », ohye, [...]: foilliâè le pâhi on loui d'or, a Netsafî. Assebin, nion n'in atsetâve djamé qu'on yâdzo, a la premîre comugnon; toparâè, kaukè dzin, çleu qu'avan bin lo mōyan et qu'ètan sudzè a lyâè mor, povan s'in pahyi oncoi yon, por lyâè mariâdzo; mâ, l'étâè bin râre.

§3 Me sovîgno assebin que le premîre tsemise « plissées » son arivâve per tsi no, in vint-oué; avan cin, le z-orgolliâ fezan dzo bian, portâvan lo jabo. / Tan qu'on étâè infan, no bouètâvi dâè tsemise in bouèna tâèla de menâdzo, avoui lo col rabatu in avau, comin ora, mâ pye gran.

§4 Assetoût qu'on boueubo avâè comugni, povâè avâè on col drâè, que montâve djuk âè z-orollhe, de que on étâè rudo fièron: dinse avoui on lardze et dâè bredala, no z-avi la kyâ dâè godilion comin on dezâè in catsète, amon la riette de Sint Aobin, a fian dao ru.

§5 Le valè dâè reste, le lûlû, que povan avâè ne breloque, la bouètâvan din lo goussè de lyâè tchause, avoui on sèrieu de lotin, aoquin (quan l'étâè in ardzin), on dezâve on djâzeran. Le fignolè abèquâvan ao djâzeran dâè ptete kiâ et dâè z-aotre crouye brouillerî.

§6 Por le damè, le savan rudo mî se vti et s'atifâ que voui. Le se bouètâvan dsu le z-épaülè et le cotson [...]. L'alâvan lo cou, le z-épaülè, lo fin tsautin, et bouètâvan à l'into dâo cou dâè còlié in perle [...], et, à l'intor de la taille, dâè corée de sèye mouaria qu'on crotsâve avoui na bala bokya.

§7 Aprî la pouèta moûda dâè pâè taillî to bâ, à la Titusse, comin on dezâè, le damè avan prâè la moûda grô bala d'avâè dâè londze tresse tordia invortollhîe dsu la tîta, avoui on pîgno in corno to crapi de brillian. – cin qu'ètàè grô bî a vâèr. On sacâdzo de papiliote incadrâvan ao to lo fin lo vezâdzo dâè pye bala. Le bouètâvan on tsapi de « bergère », avoui na fiâ, a margrite biantse, on pavo rudzo, ao bin to bouènamin on fitosè fâ avoui on n-èpi d'ordzo, [...] / L'étâè lo bon tin, adon; qu'in ditè-vo ?...

Texte 24 : Vign1 - anonyme

1.
La chanson du coesay heri
Né pié guère chantae par cy
Y craïe qu'on l'a to reubia
E no fo la renovalla
Quel sujet choisirons nous
Pour bien nous amuser
Le compagnon é trova
Y mai vai vo l'indica

2.
Quenioté vos l'homme de bel
Qué se bi et mau monta
Qué zeu on viage grenadie
E qué ora Conseilli
Il demeura à Champion
Sur la route de Traitron
E la laiue on bi bay⁷²
To le long du grand chemey.

3.
Et lé mado say façon
E la l'air d'itre tot bon
Avec cela un fort buveur
Et de plus grand rimailleur
Lorsque le bon vin surtout
Le fait répeller par tout
La Tisanna de Champion
Bail de l'esprit à foison.

4.
Baitou⁷³ apri qué l'é[-]léva

Et qué lé bay débrouda
Il va dandinant soudain
Visiter un près voisin
Pour dissiper son ennui
Il boit chopine avec lui
La tisanna de Champion
Le fa rima to de bon

5.
Et l'avant to do ce⁷⁴ sé
Qué gottiray 6 bosses
A force de tant gueliena
E fourai to do rauda
E bouray tant de cartré
Qué ne porant pié dire popé
Mais une fois midi sonné
Il fallut bien se quitter.

6.
Vesai dite apri dīna
Te vaidri me retrova
Su stu ban qué en chiosi
Ora que le tay e bi
No pori no réjoi
No béri to a lesi
du bon vet de l'an passa
Qué mardie bay chupéna

7.
Quand vesai fou dina
E trova sa feuilleta
Il était en si bon train
Qu'il l'embrassa tout soudain

- Lui disant mon petit cœur*
Tu me mets de bonne humeur
Ta vue me fait tressaillir
Et me donne grand plaisir

8.
Ma Jonas ta on pou chaud
Gage que ti zeu e[u] caveau
Tes douceurs sentent le vin
Quand ti gay se bon matin
Après donc nion bon ami
Que j'adore tout ceci
Apris que ta on pou bieu
Ti adi gergue qu'on lup.

9.
Y t'assures ma balleta
Te sairi ma feuilleta
Le matin comme la nuit
Je serai un bon mari
Tu me promettras pourtant
De voir mes amis céants
Car je crains de m'ennuyer
Quand je suis trop désœuvré

10.
Il le faut bien à la bonne heure
Il faut céder au vieux pécheur
Amuse-toi je le veux bien
Modérément comme il convient
En buvant trop à la fois
A la longue tu te sentiras
Car l'habile dans le vin

- Est un dangereux levain.*

11.
As-tou⁷⁵ qué l'on bai dina
E fou vite se vouenda
daïse, daïse se bercay
Le vaitre ro[n]d é to contay
Depuis sa porte au chemin
Pour voir venir de tout loin
Se son vesay ou ses amis
Volian veni se diverti.

12.
Favargie tot épressa
Arriva bay esoffia
Cé on maitre estafie
Qué sa adé bay prigie
Soyez le bien arrivé
Venez vite vous reposer
Y dodri cri du viel bian
Asta vo su noutre ban

13.
Ce⁷⁶ vos éti veni dina
Vo vos airy bet régala
Vos airy seu du péson
Di choux bian et du bacon
E lia lonta que no beri
No sairi ja o[u] pou gris
Tot entray de bet rima
A fai de nos amoisa

- 14.

⁷² GPSR 2 : 387: BIEF: canal, ruisseau⁷³ « Bientôt »⁷⁴ « si soif »⁷⁵ « Aussitôt »⁷⁶ Si

Annexes

*En rimant cher Favargé
Le gosier est altéré
Mais on boit coup souvent
On s'égaie à tout instant
Rions, buvons tour à tour
Le matin dès l'aube du jour
La tisanna de Champion
Le mit entrain tout de bon.*

15.
Ma compère favargie
Te femé qué n'airagie
Tache vaire de piaca
Ye sue tot ébioudena
Ma tisanna vo bey mie
El ne peut pas daise étouchie
Et bail de l'esprit et du cœur
Bévay donc avvé ardeur.

16.
Ti léva te veux parti
Veux te ja te recoeilli
E tay fo baire encoré on
Cé du viel et du to bon
*Jamais vin des 13 Cantons
N'a eu pareil renom
Je m'empresse aujourd'hui
De t'en servir en ami.*

17.
Ora féna y voi cuchie
Car y sue to serverie
Ce né pas le vay qui aie bu
Que me met daise eu non plus
C'est la pipa de favargie
Que m'a daise tot étouchie
Diable emporte le tabac

Que ma se mo ade ba .

18.
Jonas, jonas veni léva
A Neuchaté e fo alla
Elia conseil stu matey
Dépachie, é lé bay a tey
Te sa que noutre petit écu
Saire bet por nos perdu
Ti adi édermenna
Quand te ta on pou trop trinca.

19.
Fenna, fenna quai[]ie vos
Il est encore assez tôt
Porqué veni vos cria
Avant qui saie léva
Ne veux-tu donc pas te taire
Je me mettrai en colère
Je me fiche du petit écu
J'aime mieux avoir bien bu

20.
Ora fenna y sué pré
Quaisé te ne m'accase pié
Je vais en ville tout à l'heure
Et reviendray à la fraîcheur
Y voi dina chier poucie
Y pouneri chie favargie
Ti adi ma feuilletta
Mon boquené et ma balleta.

21.
Chez Poncier il fut dîné
Et grand nombre d'invités
En bon mets ils furent servis
En bon vins exquis aussi

Le dessert arrivé
Il commença à rimer
Il trouva le vin si bon
Qu'il en but et à foison.

22.
Que dite Lieutenai Renaud
Ti ja rond qu'é n'atriod
Ta bai tout presqu'a ce[]é
Qu'on pesson harrany seret
Ti portant on boein aifant
De sta sorta qué l'iatant
Aimant la fille et le vin
La nuit et le bon matin.

23.
Jte laïque Pétavé
Porqué n'ate encoré ray det
Pourquoi n'as-tu encore rien dit
Por te mettre bay entray
Bay vite de stu bon vay
Bois vite de ce bon bin
Prige no de té novallé
Pray garda de te reubia
De peur d'itre attrapa.

24.
Velai Louis de Mont mollay
Que bay sa gotta de vay
Le vété vo gesticulla
Et lé daise tot déruessa
Quand élé a sa rason
Cé on to fay bon garçon
Ma quand é lé on pou bié
E peu riema avoué mé

25.

Vai té vo Samié Péter
Et son petiot drôle d'air
Ce ma fé un fai larron
Que ne guetta pas lé bon bocon
Quand il veut se mettre entrain
Il est jovial et badin
Excellent homme par ma foi
En un mot de bon alloi.

26.
E té brichon D'Ivernois
Té que sa se bey fiola
Que mai mé mardie to l'an
Le vai ruge et le bon bian
Ne veux-tu pas on pou chanta

Te poérai nos amois
O bay pret ton fiferlé
Que ta laïque dans ton gozé

27.

Boute vaire noutre Davy
Qu'apostrophe chacon par cy
E na pas l'air d'un chapon
E tire gros bay son canon
Cé on maître bombardie
E sa grose rêverie
Avec cela un bon ami
Et que chacun aime et chérit.

28.

A propos ami Pomie
Y ne t'ai encoré ray dét
Te ma se bay régalla
Y ne vui pas te reubia
Ti de stu chai sai façon
Qu'on aime que son ce boa

Annexes

Por ma foi et un mot
Te vo mie que tu no

29.

Ora qui ay bet dina

E lé tay de décampa

Finir un bon marché

Il est ma foi tout doré

Y sairi bay l'arréta

Qué qui aye on pou trinca

Profitions de l'occasion

Avant d'aller à Champion.

30.

Adieu Messieurs votre serviteur

Je suis tout ravi d'honneur

De ton régal cher Poncié,

Je t'en suis bien obligé

Veni chie mé à Champion

Cé de cœur et to de bon

Vous serez très bien traité

Et encore mieux abreuvé

31.

Te faeya ton petit écu

E va bay qui n'aye pas bien

Si je suis de boune humeur

J'ai bien de la joie au cœur

J'ai vendu 5 mille écus

Le magazai qué presque nu

Et un tringelt par ma foi

Que j'ai réservé pour toi.

32.

En deux fois dix mille écus

Qué Nanette y ai bai yédu

Nos ai portant du boeinheur

On peut le dire a me noXXnneur

Ora y pui me grisie

Avant de m'alla cuchie

Va donc vite ai cherchie on

Ma du viel et du to bon.

33.

Por ne donc pas l'égernie

Sa fenna alla cherchie

Ena botoeille de bon vay

Wai le car et bon coay

Il fut d'elle si satisfait

Qu'il l'avalla tout d'un trait

La tisanna de Champion

Méta fait à la chanson

Texte25: Bér13 – Charles-Frédéric Porret

Bér13-1

On souvenir de mon serviço militéro. Teri donc tot pian.

§1 Me petit zinfants, voutro grand père va vo conto on petit souvenir de son serviço militéro. Quand yété djouveno, n'été pas tordu, bossu, maillyi, cambelu commin su ora; yavé l'orgu d'ître militéro et de fare cranamin mon serviço. Adon, no zavi oncoira de çai vilhio pétairu que foilliai quazi na demi éternita por le tserdzi, que ne me sevigno pieu tu le tin et le mouvemin, tota la gymnastique que foilliai fare por in veni à bouu.

§2 On bi dzo, noutra compagni terrive du lo bas dau cret de Vaudijon à Colombi contre dai manequins qu'etan su la ruvoi dau lé. No zavi por no commanda on vilhio sergent instructeur, qu'avaï certainamin su se bin catsi quand lo bon Dieu avaï fai la répartition de l'intelligence. É devessaï no fare à quitta de teri quand lo bateau à vapeur qu'allave tu le dzo de Netsati à Inverdon, passave intre Auverni et Colombi.

§3 On matin, é paré que no n'avi pas quitta de teri prau vito et que côques balles avan subia ai zozeilles dau capitaine dau bateau, que fi na pienta que ne badinave pas. Ce adon que lo colonel qu'étaï su Pianéza avoui lo reschto dau bataillon, arriva apri midzo au grand galop de son tsevau et baillia na bolla ratelaye à noutra pouro sergent.

§4 Ma que liai repond lo sergent:

[2] - couïdo prau liai dere, ma ce dai djouveno conscrits que ne vo zaccouintin pas. Liai recommando portan prau: quand vo vaïte arriva lo bateau, ne teri pas se fau, teri tobalamin, teri topian, adi pieu topian.

§5 Mon Dieu, déraïramin ce l'officier qu'a commanda à se soldats de teri à balles contre la gare de Delle, à noutra frontaïre, n'a pas fai tant de mau commin on crïe; a-tu peut-ître simpïamin reubia de fare à se zhommo la mîma recommandation, au bin, n'in n'a foilliu que traï a quatre que ne l'an pas accoueta et qu'an teri on pou trop fau, que sat-on bin.

§6 Et çai diabes d'Allemands, avoui lai tot gros canons que lancin dai bouleto et dai bombes que cambin la France et que vinien tsai su noutra territoire, no que n'itin in guerra avoui nion, esso que noutra zautorita ne devetran pas liai recommanda de teri on pou pieu topian.

§7 Ce séré prau vito de teri rudo fau se djamai é l'in vinien à se crotsi avoui l'Italie, adon que le bombes devran por ne no rin fare de mau cambia tota la Suisse, por alla du la Bavière tsai din lo Piemont et la Lombardie. É faut espéra que cin n'arriveré pas, ma au dzo de vouu, on peut, commin on dit, s'attindre à tot et ne faut pieu s'ebahi de rin.

Bér13-2

La traverscha dou lé de Netsati per Djean Brelu (Produite au phonographe)

§1 Djean Brelu étaï on djouveno fribordjeu, qu'avaï fai lo dzegno et lo rapabause tot lo tsautin ai grantes Fonconnaïres, tzi lo vilhio Djean Klause in dize-voue-cent cinquante. É ne pinsave qu'à se bin diverti. Tu le vipro l'allave fare la youqua avoui côque djouvene à la Baronna, à la Grand-Vy au bin au Solliat, assebin au dérai tin quand foillia deguerpi dai pateradzo, l'avaï rupa dzu qu'au déraï batz de son saléro.

§2 Commin fare por s'in retorna au canton de Fribor ? Fare lo tor dau lé à pî avoui la saquetta voeusiva, cin étaï bin long, bin penibio. In passin per Montaltzi, s'in fou oncoi baïre son dérai crutze à la guergota an pere Jacot, à couï é conta se n'imbarra. Va trova François Wehren, lo barqui de Tzi-lo-Ba, que va quazi tu le dzo à Tavayi, é veut prau te passa de l'autro fian dau lé à bon conto.

§3 Dinse fou Djean Brelu. Ma que liai fa François Wehren pousque te n'a rin d'ardzin à me bailli, te va travailli su lo lé te va ranma qu'on diabo. Noutro pouro fribordjeu n'étaï pas on fameu navigateur; au bin é rubiave su l'evoue avoui sa pâla, au bin le la piondzive draï avau, dzu qu'au fin fond dau lé, cin n'allave rin que voillie.

§4 Te ne sa pas mi travailli que cin, paresaï, granta tserropa, que liai dit lo père Wehren, é bin [4] attin, on va te bailli de l'autra bésogne. É l'étatse na corda au cu de la barqua; orindraï, prin la corda su te n'épaula épouu tire qu'on diabo, au bin on te tsampe din lo lé.

§5 Noutro pouro Brelu arriva a Tavayi tot mou de sehoi d'avaï trevoeugni à sa corda. Lo père Wehren fesai dai boeunnes rises quand me cin racontave. Toparaï lo barqui avaï bon cœur; é liai paya oncoi na carteta à Tavayi por avaï bin travailli.

Bér13-3

Lo premi voyadzo in tsemin de fé de la Judith à Boertzeliion

§1 Vo zalla me demanda couu étaï Boeurtzelion. Boeurtzéliion étaï on bravo couvreur qu’habitave su le montadzes de Province é lia cinquanta et coques zannayes. Vo sate que din çu tin, tu le zotau écarta dai montagnes et oncoira na boeuna partia de celaï da veladzo étan crevi avoui de çai grosses boeurtzilles que fan le tsappouu quand l’equarin lo bou avoui la detrau; é bin çu couvreur quenioussai se bin son meti, savaï se bin crevi on taï avoui çai grosses boeurtzilles; qu’on l’avaï baptzi lo père Boeurtzelion et on étaï sur quand l’avaï passa su on taï, que por grantin on n’avaï rin de gottaires que coque yadzo, per la peudze.

§2 Vo fêso à [5] rire, yé mau parla, conta pire que se liai avaï é n’hommo que travaillasse in conschoince, cetaï bin lo père Boeurtzelion, épouu que que ne robave pas sa djornaye; adraï commin on sindzo, é turbinare dru du n’auga à l’altra. Boeurtzelion n’étaï ne on bracaillon ne on petollion assebin ne manquave djamai de besogne et se n’avaï rin à fare su le taï, boeutave la man à tot, é rinvoive le moeurailles dai pateradzo.

§3 Et l’heuvé, le zheuvé sont longs à la montagne, é travaillive su la boisseleri, é fesaï dai siles dai dzirles, daïcuvets dai fautzi et tot espèces de mandzo d’uti. Ce n’étaï pas ion de çai fringants d’horloger qu’on avesi de fare lo delon; lu é n’avaï djamais na menuta à pédre.

§4 Et sa fenna, la Judith, ce n’étaï pas iena de cai freluretes de fennes, commin lien a tant au dzo de vouu, que ne pinsin qu’à lai toilette, que n’an djamais fini de canquanna on pou su tot lo mondo et que ne poin pire pas recoedre on tacon, tant moins on boton ai tsausses à lai zhommo.

§5 Me sevigno adi, quand yété djouveno et que liai allavo à la vellia, commin le fesaï à frondena son boeurgo, adon que tsacon voignive oncoira dau lin et dau tsenevo por fare de cela boeuno taïla de ménadzo, que durave na demi éternita qu’on n’in poi pas vaïre la fin tandu qu’orindraï on n’a quazo pieu in fait d’étoffe que de la brouilléri que ne vaut voéro mi que lo papi de la gazette.

[6] §6 Epouu, quand l’avaï fini de fela por ménadzo et por coque paysans dai vesins le rapouegnive son couessin à fare le pointes, que foilliai la vaïre fare à dinsi tu çai foeusets per dessus. Orindraï on ne trouveraï peut-être pieu din tot lo canton na seula fena que satse oncoira fela et fare le pointes, tot cin se fa in mécanique.

§7 A fian de tota cela besogne la Judith baillive tu se petits soins à son ménadzo, a se traï infants, na balla blondine de chui à sat ans et dou bambins on pou pieu djouveno qu’avan tu dai mines de santa et prospérita commin la lena rionda.

§8 Por lassi tot son tin à se n’hommo, le soignive assebin son petit bétail, traï à quatre tzivres coques mouutons, on cayon, dai lapins et dai dzeneilles. Ah, conta pire que se liai avaï on bi ménadzo que ne manquasse de rin, cetaï on bin celu au père Boeurtzellion.

§9 La brava Judith n’avaï pas avesi de voyadzi, commin vo zalla lo vaïre; le sortessaï raramin de l’hotau, pire on yadzo per an, ion daï déraï dedzeu de décembre, l’allave à Netsati fare se petites zemplettes por tota l’annaye; l’allave et reveniai à pis; on la veyai passa lo grand matin vétia de su bon midzelanna que le fesaï à fare au gros Jacques lo [7] tisserand avoui lo fi et la lanna de se mouutons que se man avan fela, de cela boeuna étoffe que le zorgoilliaises de noutro tin ne voeudran pire pieu porta; l’avaï à se tsambes dai longs guétons de la mîme étoffe, por cin, qu’à çu momin é lia quazi adi de la nedze à brassa surto à la montagne et sa tîta étaï soigneusamin invortoillia per na granta béguine d’indienne que liai catsive la maïti dau vesadzo.

§10 Le portave à on baton su l’épaula on gros pagni et din lo pagni na granta satse por imballa se zemplettes et quand l’avaï fini le boeutave satse et pagni bin rimpyi su lo tser au gros Perret que fesaï adon tu le dedzeu la messengeri de la Bérotze à Netsati épouu le reveniai commin l’étaï allave, su se tsambes. Le tserrotons de Province que descindan quazi tu le dzo avoui dau bou avan la boeuna velonta de liai retiama son commerce tzi lo gros Perret et de lo liai mena amon.

§11 Orindraï, yé lasso la parola à la Judith me borno à raconta son premi voyadzo in tsemin de fé commin lyi mima me lo conta à na vellia dau vilhio tin.

§12 Cetaï à la fin de l’annaye dize-voue-cent-cinquante-neu, tot d’apremi que lo tsemin de fé martsive, yé me preparavo à fare mon voyadzo à Netsati, commin tu le zan, quand me n’hommo qu’é se bravo me dit: Judith no zin [8] zeu na boeuna annaye, le tsivres an bin bailli dau lassa, t’a ingrassi on gros cayon, tot est bin alla por no, te poeurré bin te codre de prendre su tsemin de fé, por ton voyadzo, on lo dit tant quemoudo por voyadzi, fa mé cu piézi, et m’é lassi alla.

§13 Yé voué don à la gare de Gordzi et ye demando au patron combin cin cotave por alla à Netsati et reveni; on franc nonanta que me repond; ma ce bin tscheu, que liai dio, vo ne poeurri rin me rabattre, por lo premi yadzo que fêzo dau commerce avoui vo; é se boeute à rire; ce prix fixe, ce por to lo mondo lo mîme affére, vaïqué lo tarif et pindin que contavo ma monneya é me motre son tarif, on petit bocon de papi que l’étaï bin marca dessus on franc nonanta.

§14 L’éraï portant bin pouu me dere que me foilliai lo prendre çu tarif, n’in savé rin, yéré cru que yé robavo, l’é lassi. Ye monto ensuite din iena de de çai grantes berlines que liai dion dai vagon, la premire à ma portaye, ma à peina venian-tu d’immoda que vaïqué é n’espèce de gendarme que vin ver mé et me dit:

voutro beliet se vo pié. Mon beliet, mon beliet, quesso que cé çu beliet ? Couudo liexplica que yallavo tu le zan à Netsati que ye revenié lo mimo dzo et que djamai ne la police ne la ganderameri ne m'avan [9] demanda me papi.

§15 Ah no zin in zaï dai zexplication et por in fini, la pretindu que n'avez pas payi mon voyadzo, por cin que n'avez pas roba çu tarif. Se vo ne me payi pas, vo feso à decindre à la premire station, que me desa. Que m'a-tu foilliu fare ? payi oncoi on yadzo, au bin m'eraï faï à deguerpi à Bevé aubin à Boeudry et oncoira que que m'a faï à payi pieu tscheu que lo tarif, por cin que n'eté pas din on wagon de troisième catégorie; l'eran portan bin pouu lo me dere à la gare de Gordzi que yété on voyageur de troisieme categorie.

§16 Me que n'avé rin faï de mau que n'é djamais zu à fare avoui la police, tote çai zistoires avoui ce l'espèce de gendarme m'avan tellamin indzerdzeliy et bailli la degueille, que arriva à Colombi, yavé fauna de fare cin que bin on pinse, ma qu'on ne dit pas, por mi vo zesplica, cin que lo roi ne commande djamais à son valet.

§17 Yé descindo vito dau wagon; per tot liaï avaï dau mondo; boutavo apri on petit bosson, é n'adze, oque por m'alla catsi déraï, quand virî on petit hotau que l'étaï écrit: côte dai zhommo et de l'autro fian, côte des dames; me pinsari va t'adressi à çai dames, le fennes an lo cœur moïn du que le zhommo; yé tapo à la porta, on ne me repond rin, me hasardo d'euvri et vai-tu pas que me treuvo [10] in face de cin que tsertsivo.

§18 A çu momin youdzo é n'hommo que criave: prêt la pouste et ensuite, prêt labas; me pinsari: ce poeurraï bin ître por té, bouisso on pou la porta avoui lo pi é liaï crio: pas tout à fait, pas tout à fait. Craïte vo que m'on accouuta, que l'an zeu la compiéance de m'attindre pire na menuta, cai monsieur dan tsemin de fé é son bin parti sin mé, et quand yé volu fare dai retiamation au patron de la gare de Colombi, n'a rin faï que de rire et quand lié parla de mon pagni et de ma satse que yavé lassi din lo wagon, l'a riâ on pou pieu fau in me desin que mon pagni et ma satse m'attindan dza à Netsati.

§19 Eh bin, le zéyo rotrova à Netsati, me zafféres, que m'a foilliu tot ratseta apri avaï du continua mon voyadzo à la vilhie mouda, su me tsambes.

Ah, yavé faï na balla djornaye, pinsa vaï, payi dou yadzo mon voyadzo por Netsati et n'alla que dzu qu'à Colombi, pèdre mon bi pagni et ma satse, reveni à pi, toparaï quinne indjustise.

§20 L'in cote por apprendre et se boueta à la mouda et se djamais repringno lo tsemin de fé por alla à coque pa, conta bin que ne vouu pas lassi me precautions à l'hotau.

[11] Se l'étan zaï on pou djinti, çai monsieur dau tsemin de fé, l'éran zaï ma pratiqua, me que ne manquo djamai d'alla à Netsati on yadzo tu le zan, ma pouesque sont dinse, pindin que yéri me boeunnes tsambes, cin poeurraï bin alla on bi momin devan que liaï refasse à gagni pire na centima.

§21 La Judith a teni bon. Du don pindin bin dai zannayes oncoira, ion dai déraï dedzeu de Decembre no zin vouu passa la fena au costume on pou rustique, sa béguina d'indienne à la tîta, son grand godillion de midzelanna et se guetons qu'allavan dzu qu'ai dzenau avoui lo gros pagni au bâton su l'épaula. Cetaï adin bin la brava Judith à Boeurtzelion que no zavi baptzi lo dragon dai montagnes, et quand lo tsemin de fé la devancive in liai subien devan lo na, le liaï lancive son défi d'indignation et de mépris in liaï fesin lo poing au bin le cornes.

Bér13-4

§0 Commin la vilhie Dzozié au Moartsau avaï compraï la liberta de la presse

§1 Au dzo de vouu, avoui tota cela guerre à l'intor de tzi no, youdzo bin dai dzin se piendre que no n'in bintou pieu la liberta de la presse, qu'on n'ouse pieu dere et écrire cin que bin on pinse por ne pas grava a noutra neutralita. [12] Ezzo que noutra zautorita militère n'an pas rudamin tsatevi on certain Pierre Tsatelion por avaï fai seulamin coque caricatures ?

§2 To cin me reboeute à la mémoire, in me fesin rire, de quinno façon lo vilhie Dzozié au martsau avaï compraï la liberta de la presse, é lia na soixantanna d'annayes. Lassi me vo conta cela petite histoire.

§3 Cetaï au maï de Juillet in dize-voe-cent-soixante, se me rappello bin, na Demindze que lo solé daï canicules avaï tieri à coeure dai zoeu tot du. No zavi lo dzo devan, lo Dessando seyi on grand tsan de fromin à la Perla, qu'étaï bon sé, tot reti.

§4 Lo Delon, mon père se laïve à trai heures dau matin; lo dzoran dau matin que cointse son vesin et que fa à veri le moeulin, commin on dit, soffiave on pou; é niai avaï rin de rosaye, lo baromètre avaï rudo degringola, le zétaïles épelyvan qu'on érai cru que le dansivan; on pou pieu ta l'auga se motra rudze commin lo sang, bref, tu le sino annoncivan lo poue tin.

§5 Ce adon que mon père no fesa à déguerpi dau lyi, et no vaiqué parti à la messon; é ne reschta à l'hotau que ma mère por soigni le bîtes et fare lo ménadzo, é pouu mi nontion Henri qu'avaï dau mau de martsî. Me duvoue soeu avoui la Caroline noutra vesena bouetavan le dzevalles su lo lin, mon père et mon frare étatsivan,

et me ye [13] tserreyvo à mesere à l'hotau et detsersivo avoui l'ontio Henri. L'errai foilliu vaïre commin cin martsive.

§6 A peina avoui no prai lo tin de mindzi on boquenné de pan et de fremadzo, ma de tin zin tin no bevessi su lo peudzo, commin on dit, on verro de çu bon vin de zizelets dau venioubiou de Fresens, dau vin qu'é on pou duret, ma que vo rebaille de la djesse, dau né épouu que rapicole.

§7 Contre le onze heures on commincive à vaïre coque gros niola, assebin no ne quittari la besogne que quand no zouri fini et à duvoue zheures de l'avepraye, au momin auvoi lo neuvième et déraï tser de granna intrave din la grandze, vaiqué la pieudze, on vretabio deludzo, ma no zavi tota noutra granna a l'hotau bin boeunna setse.

§8 Quand on se fou bin reconforta et regaiilliardi apri na pareille edzevataye, lo vilhio Dzozié au martsau, noutro bon vesin, qu'avai vouetante-cinq ans, que ne poi quazi pieu martsu et qu'étaï ashta commin d'avesi su son ban devant l'hotau avoui se duvoues béquilles a fian de lu, me crie: Ta gaillia fai na bouenna djornaye, orindraï que ta lo lezi vin vaï on pou à coté ver mé, et no vaiqué à devesi le dou lo reschto de l'avepraye.

§9 Ah que me dit lo père Dzozié, ta gaillia buchi, ta zai de la tsance, ma din lo tin que no zeti Prussiens et que no n'avi pas la liberta de la prissa no n'éri pas pouu fare [14] commin té; é lien avai de la tablature, dau tin dai dîmo, pire por messena on pou de granna.

§10 É foilliai fare atan qu'on poi se dzerbes totes de la mîma groschaï, é foilliai le boeuta in rangées, commin dai soldats, et surtot ducan bin lo tin menacive de pieudze, on n'ousave pas comminci de tserdzi que to lo tsan ne fousse étatsi et que lo dimiare eye passa por prendre cin que liai veniai. Ye me sevigno, cetaï on tin apoupri commin vouu, oncoi bin pieu pi, yavé à mon tsan de la fin dessus on pouissin gros bia, lo pieu bi de tota la Bétotse, qu'étaï bon sé, tot étatsi, pré à tserdzi, au moins quatre-cent-cinquanta dzerbes.

§11 Lo dimiare ne veniai pas; ne poi pas itre per tot in mîmo tin, tot lo mondo lo retiamave; ye dzemeliyvo tot; no ne poui pas tserdzi, no n'éri pas ousa lo fare et expédia à l'hotau à mesere qu'on étatsive commin ta fai. Vaiqué lo tin que commince à se crevi de gros niola et pas pieu d'on qu'a d'heure, vaiqué l'ouvra, la pieudze, la grela, le zinnoudzes et lo tenerro, qu'on érai cru à la fin dau mondo.

§12 Ah no zouri na balla perta, on bi breyon, no foillia tote redettatsi noutre dzerbes, le réindre, épouu avoui cin que l'etan dza à maïti écosses per la grela, lo poeu tin dura vœu dzo, que lo pou de granna que reschtave fou oncoira tota dzernaye. [15] Orindraï qu'on a la liberta de la prissa, qu'on n'a pieu fauta de passa per lo dimiare, vo fate commin vo volaï; se lo tin menace de pieudze, aschtou que vo zai coque dzerbes, hardi su lo tser, on l'etatse, on liai boeute la prissa et en route contre l'hotau.

§13 M'é boeuta à rîre; yé volu explica au père Dzozié qu'on intindaï per la liberta de la presse la liberta d'écrire, de fare à queniotre per l'écriture, per l'imprimeri de journaux et de laïvre se n'opinion politique et tot espèces d'histoires.

§14 L'in a bin on pou conveni, ma l'a pretindu que quand no n'avi pas la liberta de la prissa, cin concernave assebin la liberta de boeuta la prissa à son tser de granna que la prise de l'impremeri, por cin que tant qu'on n'a pas boeuta la prise a son tser, on ne peut alla ne bin fau ne bin lien sin pedre le trai qua de sa tserdze, que ne reschterai pire pas piennes le bérosses et que n'evant la liberta de pressa son tser que quand lo dimiare avai passa et prai sa portion, l'étaï bin pieu molési de roba lo gouvernemin.

§15 Lo père Dzozié ma ensuite rappela que é lia à St Aubin é n'hotau qu'on liai dit oncoira orindraï la grandze dai dîmes; cin est bin veré, noutre zhistoriens bétotchaux devetran lo relata din lai zécrits. Épouu que ce l'hotau qu'apparteniai din lo tin à l'état, ai gouvernemin, au roi de Prusse, por bin dere, servaï à lodzi la granna de la dima, [16] in attindin d'in teri parti.

§16 Pieu ta, que me desa oncoira, por avai moins d'imbaras, lo gouvernemin desai dza ardzin de la dima devant la messon, in la misin contre ardzin contin; por cin, l'avan devisa le territoires in pertsets qu'etan delimita per dai grosses boines taillé qu'etan nimerotayes; on in vaï oncoi coquenne qu'on liai dit adi dai boeines de dimieri, ducambin le ne servin pieu à rin.

§17 On dimiave assebin la venindze, beni lo tsenevo et lo lin, ce bin damadzo que nion n'in voigne pieu au dzo de vouu, ma por cin, ce n'étaï pas commin por la messon, ducambin lo dimiare reterdzive on pou on n'avai pas poyire de la pieudze.

§18 N'é pas persista à contredere in rin lo Dzozié, ne por se n'opinion su la liberta de la presse, ne por autre affare, l'é bin lassi din se zidéas, atant qu'on peut, ne faut pas contreveyi le vilhies dzins.

Ma tot in devesin avoui cu bon vilhio, ne sé pas commin lo tin a passa, çu vipro, ne m'eyo pas reubia que su zai trop ta por trére et porta mon lassi à la pacheneri.

Bér13-5

Lo cemetairo. Ion dai vilhio souvenir dau père Tscharles.

§1 É lia bin dai zannaïes, ne me sevigno pieu pas bin à l'occasion de quinna fita no zavi on banqué tzi l'ami Samoué à l'hôtel de la Bétotze. No zavi por major de trabia ion fai maidzo de la contraïe, dau quin la réputation étaï faïte et qu'avaï boeuna opinion de son savaï, du can bin n'étaï pas oncoira parveni à ressuscita le mau, pas pieu qu'à impatsi de moeuri le prau bilhio et le pieu malado dai djouveno; assebin é retiamave absolumin qu'on fasse on cemetaïro intre Montaltzi et Fresens por le veladzo dau haut de la Bétotze, por le fére-tsvires de Montaltzi et le vouïpes de Fresens.

§2 Quand on se fou pran gauberdzi, que lo momin dai toaste à la patrie et dai discours fou veni et que tsacon fou invita à dere la sionna, çu major de trabia retiamà on petit discour de ion de çai vilhio paysan bétotchau qu'avaï l'air on pou simpïé et qu'écortsive trop béné lo français, tot cin por avaï à rïre, ma noutro major, avaï-tu reubia lo dit-on: Riré bin celu que riré lo déraï.

§3 Suffit que vaiqué noutre norateur improvisa, apri avaï demanda la liberta de pridzi in son lingadzo paternel, lo patois, que debite tot bouenamïn çai côque mots: Dau vilhio [18] tin no zavi noutro cemetaïro au pi dau moti; quand l'é deveni trop petit, on in a faï on novi à l'indraï qu'on liai dit la Goleta; pieu ta l'a encoira fouïllu lo régranti et du que no zin noutra major de trabia por maïdzo, l'in fouedraï ion por le fere tsvires, ion por le vouïpes, ion por tsaque veladzo de la Bétotze, tot lo terrain in cemetaïro, que n'in reschterai pire pieu rin por pïanta dai truffies. Creyo bin que noutro major fou seulo in minorita por ne pas tappa dai man et piaffa de rïre au moins de bon cœur; riré bin que riré lo déraï.

§4 Que me dïtes-vo? Tot lo terrain in cemetaïro, conto on pou que ce cin que devran fare tu çai zalamands dai zalemagnes; ne parlin-tu dza pas de pïanta dai truffies et outro légumes dzuque dïn le pots à fiaï que sont su le balcon dai zhotau. Avoui tot çu mondo tia, tu çai tsevaux creva, que n'érin bintou ne lo lezi ne la piace por tot cin interra, à moins que d'in expédia coques vagon dïn lai colonies et dïn la Turquie.

§5 É se piennian que n'avan dza pieu prau piace tzi laï por le vivants et que foïlliai à tot prix régranti l'Allemagne; ce pire por le mau que la piace va liai manqua, à moins que de fare le fouses on pou pieu prevondes et de le boeuta de pointe, in n'eyant soin de d'iai pas boeuta la tïta avau, é tindran combin moins de piace; ne se veut-tu nïon trova por liai baïlli çu conseil ?

Bér13-6

Na vesita dau roi de Prusse dïn sa principauta de Netsati

§1 Vo sate tu que dau vilhio tin et dzu qu'in dize-voue-cent-quarante-voue, lo canton de Netsati étaï dezo la domination dau roi de Prusse. Ce adon que lo roi veniai tu le zan fare na petita veria dïn sa principauta et que ne manquave djamaï d'alla vesita ion dai grand veladzo de noutro canton dont le zhabitant liai étant tot particulïeramin devoua. Dïn çu tin, que niai avaï oncoira rin de tsemin de fé et oncoira moins de çai velo, auto et aéro, lo roi voyadzive avoui le moeuyans que l'on impïeuive adon, in voiture, à tsevau, mïmamin su se tsambes.

§2 Epouu, dïn çu tin qu'on ne quenïossai pas tu çai nihilistes, anarchistes, terroristes, socialistes, salutistes, et que ne su pas au bé de la liste, tu pieu dondzeraï le zon que le zautro, lo roi voyadzive avoui na petita suite, na petite escorte, pieutou por liai teni compagni que por lo protedzi et qu'etan à peina arma de coque crouyo pétaïru.

§3 Ce dïnse que l'arrivave à çu veladzo auvoi é poi conta su l'intira fidélita de se sudzets, per on bi dzo dau commincemin de Juin, in traversin lo poteradzo de la quemena dau quin on djouvena berdzi rinvoive la tiouture. Lo roi s'adressa à lu in liai desin: No [20] ne saïvoïn pas lo tsemin, est-tu permi de passa per ci, no pilin on pou l'herba; ce adon que lo berdzi liai repond: Passa pire, passa tranquilamin, nïon ne veut vo trova à dere, no voein liai boeuta le bïtes.

§4 Lo syndic dau veladzo, lo maire commin on liai desaï adon, qu'étaï préveni de l'arrivave dau roi, liai avaï prepara on discours de réception que commincive per çai mots, por rehaüssi sa gloire: Sire voutre nom brille dïn tot l'univers, et por fini, é liai souhaitave londze via et prospërta per la grâce de Dieu.

§5 Quand çu syndic fou devant lo roi, é commïnça bin son discours, Sire voutro nom brille, ma é fou tellamin terbi et étrula per lo regard de sa Majesté que se boeuta à coqueyi, à begayi, à pédre la tïta, commin on dit, que grullave dau cô et de la voix et que repetave adi: Sire voutro non brille, voutro nom brille, sin poi alla pieu lien. Lo roi in ou on pou pedi et commin l'étan à proximita dai ruines d'e n'hotau qu'avaï brela coques dzo devant, por fare diversion et lo teri d'imbarras, é liai dit: *Mes braves gens, vous avez eu dernièrement un sinistre*

§6 Oui Sire per la grâce de Dieu, que repond lo syndic. De sorta que lo roi ou le dou bé dau discour, lo commincemin et la fin; on n'a djamaï bin su lo reschto, lo maïtin de çu bi discours. [21] Ce n'est pas tot, commin lo roi reveniai tu le zan fare sa petita vesita, noutro syndic se dit: Ah por l'an que vin, ne youu pas

liai me lassi prindre, m'invoué composa on bi discours et quand lo roi revindré, lo liai bailli per écrit, é poeuré lo lieurre à son lezi et lo conserva in souvenir de se fidèles suzjets de noutra veladzo.

§7 De pieu, çu syndic se fesa à fare dai zhaillions neu, dai bi zhaillions de cérémonie por se presinta devant sa Majesté et son cosandaï boeuta sa nota din la saquetta dau gilet; ne sé per quin hasard noutra syndic boeuta son discour din la mîma saquetta et quand é fou de novi devant lo roi, ne se trompa-tu pas in liai baillien la nota dau cosandaï à la piace dau discour. Quesso que l'in resulta? Còque tin apri, esso que lo roi niai invia pas l'ardzin por payi la nota.

§8 Eh bin çu bravo syndic a vouu éclore noutra liberta, noutra république; é l'a oncoi vécu on pare d'annayes apri dize-voue-cent-quarante-voue. Peut-on liai savaï mau gra, quand l'avaï bouu on petit cou et que l'etaï on pou in rioula, se l'annave à tsanta Grand Dieu, que no zeti bin quand no zeti Prussiens.

Bér13-7

L'abro de la liberta à Montaltzi, in dize-voue-cent-quarante-voue

§1 Me zami, l'histoire dai vesites dau roi de Prusse à sa principauta de Netsati, a bin on fond de vreta, ma toparaï, commin vinio de vo la raconta, créyo que l'é on pou légendaire et qu'on a on pou broda.

§2 É bin, por schetu yadzo, m'invoué vo conta on petit fait historique et authentique que se passa in ma presance à Montaltzi et qu'est reschta à ma memoire du can bin yété oncoira bin djouveno.

§3 Vo sate tu que in bons républicains que no zitin, tu le zan au premi mar, no fitin l'anniversaire de noutre nindépendance, per dai banquets, dai *discours patriotiques* et force coups de pétairu. É bin, in dize-voue-cent-quarante-voue, n'éété oncoira qu'on bon gamin que ne compreniai rin à la politiqua, ma me sevinio bin que tota la population dau canton étaï in bris bras, por cin que l'on veniai d'équeveilli au fin fond dai Zalemagnes tu çai gabelous dau roi de Prusse que n'avan rin à commanda din noutra ménadzo.

§4 Le braves dzins de Montaltzi, le ferra-tsvires, commin on liai dit ne volan pas reschta in derraï; n'avant-tu pas dza forni on bon contingent de revolutionnaires in trente-ion, à la révolution qu'avaï avorta; é liai avai [23] lo François à la Simone, lo gros Frédéri, lo petit Gaille que fesaï lo boeurgo, la topette, commin on liai desaï et tant d'autro.

§5 É bin, çai braves dzins, por manifesta lai patriotisme et la conquête de noutre nindépendance se bouetaran à pianta au maïtin dau veladzo, devant l'hotau à David-Henri, l'abro de la liberta. Cetaï on sapin ébrantzi que me simbiave rudo gros; l'etaï rudo long. Tot lo mondo s'edive de son mi dzuqu'ai fennes que tenian lo pi in terra commin on fa à n'etzila, pindin que le zhommo, avoui dai pertzes et dai crotzets, s'escrimantavan por liai fare prindre l'apion.

§6 Ce n'é pas tot, on yadzo cela besogne terminaïe et quand l'abro fou bin consolida in terra, é foilliai trova é n'hommo devoua à la patrie, que n'ee pas le zéquemosson ne la gruletta, avoui dai bras de fé et dai grapies d'écaïru por alla boueta au fin couetzé de l'abro le zemblèmes de noutra liberta, et vaiqué que l'Alexandre à l'Abram-Louis Pernet se presinte por rimpyi cela mission d'honneur, cin fou faï avoui l'agilita d'on vretabio acrobate; lo drapeau fou tioula solidamin que l'ouvra ne lo tsampasse pas avau, cin qu'on éraï cru de mauvése augure por la solidita de noutra djouvena république.

§7 Sa besogne se bin terminaye, l'Alexandre se preparave à decindre, quand lo François à Dzozié que grignottave [24] on bocon de pan et de fremadzo sur lo su de sa porta liai crie:

Du lé amon, fa no on discour. Ne sé pas fare le discours, ne sé pas parla in public, que repond l'Alexandre. Eh bin, dit no au moins ton sentimin que riposte lo François à Dzozié, et per traï yadzo, de sa pieu forta voix, l'Alexandre crie: « Vive lo roi, vive la Prusse et son roi ».

§8 Vaiqué tot lo mondo à piaffa de rire excepta lo couesin Louis, syndic dau veladzo, hommo d'importance et d'autorita que n'intindaï pas qu'on piensintasse de la république et conta pire que se per malheur l'avaï zeu son pétairu intre le man, l'Alexandre éraï pouu degringola rapidamin.

§9 Vo vaïte commin por na bougra de rigolade, ou bravade, que sât-on? l'Alexandre, qu'avaï se bin travailli, failli deveni on martyr de noutra liberta; lîn fou quitto à bon compto, seulamin quòques senannes de violon et ce fou tot.

Bér13-8

Na petita veria à la Bérôtze au mai d'Octobre de l'an mil-neu-cent-quatorze.

§1 Me zamis vo sate tu que su on vilhio Bérôtchau, on fére-tsvire de Montaltzi, commin on liai dit, que ye su né à la Bérôtse et que lié passa la pieu granta partia de ma via. Ce por qué, du can bin ni ai pieu mon demoridjo, yammo oncoira adï liai alla refare na petita veria et retrova còque vilhies queniossances.

§2 Ce cin que yé faï au maï d'octobre de l'an dize-neu-cent quatorze, ma vai-tu pas qu'in traversin lo veladzo de Bevé, ye rincontro é n'ami, on vilhio camerardo d'adze, que m'arrite; que m'a tu foilliu fare?

Passa tzi lu, baïre na boeunna botoillie, braga on pou de la guerra, commin tot lo mondo, épouu commin cetai bintou le venindze ne m'a-tu pas tréna tot per din lo venioubio de Bevé.

§3 Ce n'est pas tot, étai-çu pas l'avepraye de çu mîmo dzo, qu'avan liu le mises de la venindze de l'Etat, à l'hôtel de quemena, auvoi su oncoi intra avoui me n'ami et auvoi yé trova coquon de çai zamateurs de venindze, de çai zencaveurs de la Bétotze, que s'an on pou fotu de mé, in me demandin se yeté on délèga de l'Etat au bin de l'homme d'affère de coque grand fabrican de champagne au bin de piquette.

§4 Enfin apri avaï bouu na déraire cartetta avoui me n'ami de Bevé et in avai praï condzi, m'in fou couetsi à la Bétotze auvou lo lindeman yé assebin vesita lo venioubio avoui coque camerardo.

[26]

§5 Mon Dieu, que me suyio dai in me mîmo poures veniolans, avoui la guerra, faut-tu oncoi du coque zannaïes avai adi la misère de la venindze. A Bevé, on me parlave de na moyenne de na dzirla per ovrai de vegne et à la Bétotze pire de na demi dzirla. Tot cin m'a reboueta à la memoère na petite histoire que me contave é lia dza bin dai zannaïes on vilhio veniolan dau tsati de Vaumercu, lo père Samué Bené; la vaïtsi à pou pri atant que pouu m'in seveni:

§6 Lo bon Dieu avaï bailli à l'homme la truffie por in fare sa nerreture, ma la mîme annaïe que l'homme s'a boueta à la distilla por in fare dau schnaps, dau poison, é l'a invyi la maladi dai truffies por lo puni; de mîmo, lo bon Dieu avai bailli à l'homme la vegne por in terri na boisson que devessai retschauda son cô et regayî se n'âma, ma n'in foilliai pas trop baïre.

§7 Vo sâte tu, d'apri la Bubia, que lo patriarche Noé fou lo premi veniolan, et que ne queniossant pas la vertu dau vin, l'in avai on bocon trop bouu et que s'avaï soula. Se la Bubia no za cin raconta, cetai por no bailli é n'exempio à évita et malheureusamin bin dai zhommo in an fai é n'exempio à imita. Per malheur é s'a trova de çai zhommo que n'an djamai prau à baïre, qu'an pinsa que la vegne ne baillive pas prau et que [27] s'an boueta à brouilli lo vin à fare de la piquette.

§8 É simbie au premi abord que lo mau n'etaï pas bin grand, ma se l'é definda de prindre lo nom de Dieu en vain, ne foilliai pas non pieu prindre lo nom dau vin en vain in fabriquin et vindin por dau vin de la crouyie beveta que n'avaï pas pieu de descendance et de parinta avoui la vegne et lo resin que l'homme avoui lo sindzo.

§9 Vaïqué on pou commin lo vilhio veniolan dau tsati de Vaumercu m'explicave por qué lo bon Dieu avai assebin invyi tote çai maladi su la vegne, lo mildiou lo phylo et tot lo reschto. Yéré bin du cin raconta à côquon de çai encaveurs que se fotan de mé et se lo récit de çu vilhio veniolan est la verta, l'éran pouu se pinsa que l'avan por lai compto on tant ti pou contribua à atteri la malediction dau bon Dieu su lo venioubio.

§10 Assebin, vaïtsi on pare d'annayes que le veniolans an continuellamin la branda su lo dou por perga, suffra, asperdzi, sulfata et que ai dzo dai venindze é pouin quazi s'in passa au bin la rimpiaçi per na cretze. Cin est bin malheureux por tu çai veniolans et por tot lo mondo, ma qu'esso in compareson de celaï qu'an la guerra; no faut accepta avoui resignation lo velonta de celu que déridze tot; de quin fian qu'on se vire, on in vaï oncoira adi dai pieu malheureux que no.

Bér13-9

É n'assimbiaïe dau conseil de quemena dau petit veladzo de X. – Fou de djouïo lo matin, fou de colère et de radze lo vipro

§1 In dize-voue-cent-nonante-traï, l'an de la granta setseresse, adon que fesai se tsaud, que le dzeneilles pondan le zoeu tot du du, que lo lé avai bassi au point que le pieu gros pessons avant prau mau d'être tot catsi din l'évoue, que le rivières et le melliai sources terressan, lo conseil de quemena dau petit veladzo de X étai assimbia d'urgence, au tsaud dau dzo, djustamin por tsertsi le moeyans de procura de l'évoue por l'alimentation de la localita, que n'in n'éran pieu zai pire por gomma le boui de la pompa à fouu se l'étaï arriva on sinistre, ce don lo bon Dieu le za heurusamin preserva.

§2 Commin la séance promettaï d'être londze et laborieuse et que çai monsieur suffocavan din lai vilhie petita salla, l'yn ou ion que proposa d'alla continua l'assimbiaie in pien air, cin que fou accepta à l'unanimita. Por ne pas tréna apri lai leur zestrades, sièges et puputre, noutre braves conseillyi vinien prindre piace et s'installa din lo grant audzo in granit de la fontanna dau maïtin dau veladzo, qu'é ombradja per on bi gros noyi et qu'étaï djustamin terria.

§3 Represinta-vo donc lo [29] president majestueusamin aschta su la stivra de la fontanna, commin on roi su son trône, le dou pi su le gouleau que liai servin d'étriers et dominin dinse tota l'assimbiaie; son secretéro liai fesin face, aschta su l'autro bé de l'audzo, redigin son procès verbal su on lan de boeuya reubia per na boeuyandaïre negligenta et que l'avaï piaci in travé su se dzenau (la boeuyandaïre au bin lo lan, ne me sevinio pieu lo quin); ensuite tu le zautro mimbrou dau conseil aschta le tsambes din l'audzo, bin intindu

et fesin dince lo certio à l'intor de lai chef. Dai sièges, de l'ombro, lo grant air, était-on pouu trova é n'installation pieu quemouda, pieu pratiqua in mimo tin que pittoresque.

§4 Ce fou donc din cela mémorabilia assimbiaïe que fou decida de ne recoeula devant aucun sacrifice por dota à l'aveni la fontanna se hospitalière d'é n'evoue limpida et interissabile.

§5 Por cin é foilliai procéda à la capture de na boeunna source situaye passabiamin lien dau veladzo. Mon Dieu, su scheta terra é lia bin de l'imprévu; accoueta on pou le déboires de cela grante intrepraissa por na petita quemena que n'a que pou de ressources.

§6 La captation se fou sin incidents à nota ne accidents à deplaura, ma la conduite de l'evoue à destination exigive lo creusadzo [30] de na trintscha londze et prevonda, din la rotze au fond de la quinna noutre brave dzins, per é n'économie mau compraiissa, ouran l'imprudence de boeuta dai borni bon martsis, ma de mauvése qualita, que liai fornessa é n'entrepreneur pas trop scrupuleu. Ensuite, é fouran on pou trop pressa de recrevi çai crouyes borni devant de le zavaï passa à l'épreuva.

§7 Enfin, quand tu le travaux fouran fini, on bi matin l'évoue fou lâcha din la conduite et côques menutes apri le brotsive à piens gouleaux, tiara et limpida din lo grant audzo in granit, au ravissemint de tota la population, que fit çu dzo on festin à tot teri avau, à tot debresi commin on dit.

§8 Mâ ô douleur, lai djouia fou de coeurta duraye, din l'avepraye, vai-tu pas la fontanna que tére tot d'on coup, le borni avan bresi dezo la tzerdze djustamin au pieu prevond de la trintscha, de sorta que foillia cruillyi à novi et rimpiaci tu çai crouyo borni. Le braves dzins de ce l'heureux petit veladzo rischquaran d'in pedre la tîta et dou yadzo dau mîmo dzo, fou de djouio lo matin, fou de radze et de colère au coeutsi dau solé.

§9 Ajoutin que çai bons villageois, malgré le grands sacrifices que l'an dâ fare à novi souran stoiquamin [31] supporta lai grante épreuve et y remédia promptamin et solidamin, de sorta que remets de lai zémotions, é s'in tirin sain de cô et d'esprit; d'ore in avant lai fennes poeur rin tranquillamin lava lai boeuyes et tappa lai lindzo sin soleva on trebelion de pouissa, ma assebin lo grant audzo de la fontanna est à djamais perdu, commin local dai assimbiaies de quemena.

Bér13-10

Lo dîna de Pâques de noutro syndic.

§1 Pâque est on pou l'opposa dau Djonno, in çu sens que au Djonno, côques fervents chrétiens se serrin on pou la martingale, tandu qu'à Pâque le bouchers tien tu le pieu gros boeufs.

§2 Vo sâte que din nôtre petits veladzo dau haut de la Bérrotze, no n'in rin de boucheri, assebin se no veulin no regala d'on bocon de tsché fretze, no faut l'alla querri à St Aubin. Ce cin que fesaï tu le Dessando vipro noutro syndic, é pouu quand lo bouché l'avaï servi, au liu de reveni de suite a l'hotau, l'allâve passa sa vellia tzi se n'ami Samué à l'hôtel de la Bérrotze et ne rintrave tzi lu que trop bené tâ pindin la né, cin qu'ingrindzive on pou sa fenna.

[32]

§3 Çu Samué dai fites, commin on liai desaï, étaï on gai compagnon, on farceur que savaï vo le zinfela, ma que savaï assebin le reçaïgre sin djamais se fâtsi, assebin tsacon l'anmâve, tsacon l'a regreta, mé lo premi. Lo Dessando devant Pâques, vaiqué donc noutro syndic que part contre la boucheri commin de coeutema, mâ sa fenna liai fât promette de reveni de boeun heura.

§4 Quand lo bouché l'ou servi é ne pou pas s'impatsi de fare n'etsappaye, d'alla baïre na carteta tzi l'ami Samué; é niai fou pas grantin, toparaï prau por que Samué pousse habilamin liai escamota sa tsché et la rimpiaci per na pieurra à pou pri dau mîmo payi por que ne s'in bailliasse pas achin. Quand fou de retor, sa fenna liai sauta au coû, l'imbrassa, lo félicita d'avaï vito faï son voyadzo.

§5 Ah, por schetu cou, on vai bin que tu n'a pas passa tzi Samué. Na que liai repond, épouu boute vai se lo bouché ne m'a pas bin servi, se n'é pas on bi bocon de tsché, se n'ia pas de qué fare on bî reti. La fenna decreuve lo pagni que l'avaï lassi à la coeusena, vai lo caillou, ne fa simbian de rin, dit simpiamin: Ce n'affare en règle, te n'ére pas pouu ître mi servi.

§6 La Demindze, la fenna fa son dina por lyi et se zinfants, na sopa ai truffies, dai schenetz et dau [33] bacon, djustamin cin que se n'homme abominave, ne poi pas mindzi et à l'heura dau repé le liai boeute devant lo na lo caillou su on bi pia. Ma qu'esso à dere çu commerce ? Ce lo bî bocon de tsché que te m'a apporta yeu vipro; é l'est on pou du à coeure et la bouillon ne séré pas bin gros; qu'an-tu donc tia çai bouchers por dai boeufs de Pâques ? Eh cela (ci on gros djuron) de Samué. Ne m'a-tu portant pas dai que te n'avé pas passa tzi lu.

§7 É n'est pas necesséro de vo dere que lo reti ne fou que reterdzi d'on dzo et que fou asse bon lo Delon que la Demindze de Pâques.

Bér13-11

Lo pesson à l'Henri à la Susette de l'Invé

§1 Accouïte-vaï, me n'ami David de Bevé, pouusque no pouin pridzi patois intre le dou, m'in voué t'in conta na boeunna: Te peut te rapela dau père Abram Nicoud que teniai é n'hôtel au bas dau veladzo d'Auverni é liai a na cinquantanna d'annayes. No zallavi coque yadzo tzi lu mindzi le bondalles, lo vipro quand no zeti au serviço militéro a Colombi.

§2 Eh bin, vaiqué que lo père Nicoud atsite on tsé de fin dau vilhio Henri à la Suzette que demorave au fin fond de l'Invé su le montagnes de Province et quand l'alla lo liai mena, conta pire que fou bin reçu; l'Abram Nicoud lo fesa à dîna avoui lu, que liaï avai de çu bon pesson in sauce que l'Henri à la Susette, qu'in mindzive por lo premi yadzo de sa via s'in baillia na balla bosse.

§3 Mâ, que se dit l'Henri, in revenien contre l'hotau, t'ééré portant bin pouu in atseta on pou de çu pesson por regala ta Susette et in passin Tzi-lo-Ba l'in atsite on pare de livres de ion de çai petschaï, dau grand Bertrand se me sevigno bin. Arriva à l'hotau, quin dité Susette, craïté que no vouin no regala Demindze, que dit à sa fenna in liai motrin lo pesson. Li, que liai repond la Susette, por se renovala on fa dai yadzo de çu tant bon dîna et de la boeunna sopa avoui dai trepes et dai raves, conto bin que ce lo mîme affère avoui lo pesson. No n'in pieu dai boeunnes din, é faut gaillia lo cœure on pou grantin, commin le trepes.

§4 Fou dai, fou fé; la Demindze dau bon matin, le raves, lo pesson, sin pire liai routa le zonlies, le zécaillies et coques truffies por trobia la sopa, hardi, tot din la granta mermita, épouu on bon fouu deso pindin tota la matenaye. L'Henri et la Susette se reletzivan dzo le potes in attindin l'heura dau dîna.

[35]

§5 Lo Demindze vîpro, lo Loïs au Fardinand, on vesin on tot rusa, que savaï le zaffères, liaï demande: Epouu étai-tu bon lo pesson ? Na que liai repond l'Henri; atan lo pesson qu'a cru a Auverni est bon, atan celu de Tsi-lo-Ba ne vaut rin; on n'a rin retrova din la mermita que de la papeta qu'on n'a pire pas pouu mindzi, qu'on se séraï étranlia, tant que liai avaï per dedin dai zeuilles et dai zonlies.

Bér13-12

Ce lo djui que va dinse

§1 Commin tot tzandze avoui lo tin; quand yété on djouvenzo gamin, totes çai petites guergotes dai veladzo avan laï djui de gueilles; épouu, l'ien avai-tu de çai guergotes ? Tota la Demindze, d'on bé dau veladzo à l'autro, on oyessaï roula çai boules et tsaï le gueilles, qu'on éraï cru que tenave aubin que cetaï l'assaut de na forteresse, que tu çai passionna dau djui avant prau mau de se reposa on petit momin, pindin lo sermon et que l'attindan avoui impachoince que lo menistre eye bailli la bénédiction por poi recomminci. Et le gamins, se tshicannavan dza por avaï la piace de ringueillaur por gagni demi batz, tant moins on crutz.

§2 Permi le pieu passionna dau djui, din nouvro veladzo [36] de Montaltzi, é liai avaï in premiere ligne Djean lo maçon, lo Loïs à Djaunas lo tshassaï et bin d'autro, que cetai laï passe-tin de tota la Demindze et de totes le Demindzes, et se l'arrosavan bin lo pont dau djui por qué la boule ludzasse bin, ne reubiavan pas non pieu de s'arrosa lo gergosson avoui trop béné de schnaps.

§3 Per na balla Demindze vipro dau maï de Juillet, esso que Djean lo maçon et lo Lois, lo tshassaï ne se boeutaran pas à se contreveyi por rin, por savaï lo quin, commin perdant, deveessaï payi lo ringueillaur.

§4 Tant que de coeutema l'étan bon zamis, ma é paré que çu dzo, l'avant bin trop pintoilli à la guergota au père Jacot, se bin que apri s'ître prau dzerfegny, l'in vinrin à se taupa, que Djean lo maçon au bintou se bi zhaillons de la Demindze tot in pancardes; mon Dieu, qu'allave dere sa pouira Françoise ? Et lo loïs au Djonas, l'avai la frimouse tota graffoeunnaye.

§5 Ce adon, au pieu fau de la tshicana, qu'arriva lo pandore de Vaumercus, lo bon vilhio Fallet que veut s'interposa au nom de la loi et le fare à se teni tranquillo. Dis-don gendarme, que liai fa Djean lo maçon, no ne no battin pas, no no zamoeusin, no djuin, no djuin à dou; se te veux djui avoui no, ti bin libro, on djoéré à traï, ma se te reçaï na fiannaye su lo mor et se [37] t'a commin mé te zhaillons on pou depanquerena, te n'a pas on mot à dere, por cin que ce lo djui que va dinse.

§6 Ne me rappello pieu pas bin commin cin finessa, se lo gendame intra din lo djui; dintu le cas, cin ne fou pas dzudzi per le tribunaux militéro.

Çoci me rappelle assebin cin que me contave dau vilhio tin lo sieur Henri de la Praïsa Nicoud à Vaumercus. Vait-ci son recit:

§7 Quand yété djouveno, no zeti na binda de na dizanna de boeubo qu'avan on pou pintoilli à l'hôtel dau Tsevu-Bian et no remontavi lo veladzo on pou tâ. No ne no batti pas, ma no tsantavi on pou fau, no criavi on pou commin dai suvoidzo, bref no fesi on pou de scandal.

§8 Vaiqué lo vilhio baron de Buren que no zoyessaï du son tsati, que prin sa lanterna à la man, por cin que la né étaï rudo naïre et qu'on n'avaï pas din çu tin dai falots por étiéri lo veladzo, épouü que vin apri no, et conta pire que n'eraï pas faï bon ître quenniü; l'in avan de l'autorita caï Seigneurs-Barons, que no z'éraï foilliü payi n'amanda; assebin, tu me camerardo partessaran, pire que dai laïvres devant le tsin. Et mé ? me catsari déraï on gros noyi, qu'étaï au fin bord dau tsemin. Lo Baron veniai adi in gueulin: ye vo zimpouso lo silence au nom de la Seigneurie.

[38]

§9 Yatindari que m'ousse dépassa de traï à quatre pas, me lançari per derraï, devant que l'ousse pire lo tin de se reveri et liai t'inmandzari on maître coup de pi à sa lanterna; commin le fou portant demermalaye, on ne veyä pieu pas na gotta. Ensuite, decampari rapidamin, in liai cryin: Te l'a, ton silence au nom de la Signori. Pas vouu pas praï, commin on dit, ne fesa pas de retsertse.

Texte 26: Bér14

[1]Monsieu Djean Louis

§1 D'apri la létra que vo zaï écrite à voutre nami François ié pou-u me persuada on viadgo de pieu que vo n'aï pa na grante estime po noutr sexe; excepto que vo partâ oncoira avoui on pou de respect de Madama Lisette que vo zinviata por alla tsi vo ao maï de mé vaire voutre ceresi in fiaï é ahiuta tsanta voutre motsette. Vo zite bin genti de liaï fare ce l'honnîteta; ma vo ne devestri pa dinse dére dao mô d'aï zotre féne. Cin me fa grandepi d'oï dére d'aï tôle [mintes].

§2 Ce ne pas po dére que le fénes séian meliai que le zomo; mâ por ître djusto, é f[á]lut conveni que tant d'ao fian d'aï zomo, que d'aï fénes, é lien na d'aï bons et d'aï crouios.

§3 Por cominci per vo, Monsieu lo modele de la création, que n'aï rin â fare per stu tin de nioles et de pacot aobin de freccasse comin vo dites, que de reschta bin beurna déraï voutro forné bin tso [2] comin on ville égoïste; vo zavoua bîtamin que la linvoua vo demindze de parlà patois quand mîmo vo n'aï pas bin oque â dére.

§4 Vo volaï bin me permettre de vo bailli on petit conseil que ié ne me séré djamaï permis de vo bailli se vo zeti zaï on pou pieu respectueux avoui no. « Quand on n'a rin a dére, é vo mi se caïsi que de dére d'ao mô d'aï zautre dzin;

§5 Vo z'aï pouaire d'aï féne; na ! pieutou de l'aï linvoua. Mon pouro Monsieu Djean Louis ! vo zin n'aï assebin iéna é créio bin que l'é fortcha é que vo zaï d'ao venin din le dzinzavoue. Se l'iavaï moueian de vo conserva comin vo dites qu'on fa d'aï villio meubio, on éraï assebin na balla mécanique â pridzi, na pieutoû â dére le mintes.

§6 Vo z'aï bin faï de ne pas vo maria, ma ! pieutoû, vo zeri bin volu trova na féna, ma vo zeti trop égoïste, ét na féna éraï zaï on petit sort avoui vo. Quand on veut vivre a dou, é ne f[ô] pas tot volaï por se; é fo savä on pou s'effaci por fare piési aï [3] zotro. Quand vo fâte su bi [potré] de Madama que vo ne conioite pas, que n'a djamé bouéta le pi tsi vo, que sére son chaumo contre son keu avoui son petit air de sainta et que s'in va ao sermon lo demindze oncoira tota guindze, ce voutra photographie d'hypocrito que vo no promena devant le zu.

§7 Lo Seigneur vo keniessaï dza bin quan l'a daï: « Rouête premiramin lo trâ qué [din te un] é apri cin te routeri la paille qué din l'u de ton frare. »

Vo detesta le niése, cé por qué vo pinsa moueri din la pî d'on vihlio valet; vo zéri bin pieu réson de dére: « din la pî d'on vihlio original.

§8 Aovoué vo zapprouvo, ce quan vo dites que vo n'annâ pas le guerres et que vo le zéviata tant que vo poate; Mâ por cin qu'est d'ître d'acô avoui to lo mondo, é nia qué nomo de rin que pou-usse ître dinse.

§9 E faut n'avaï rin de caractéro por dére d'aï tôles bêtises; assebin ne su pas ébaïa se é nia rin de féna qu'ée volu de vo. Se me nomo que né portant pas on modèle étaï comin vo, é lia longtin [4] que no ne mindzeri pieu de la fô insimbio.

§10 Vo zapela cin: ître d'aï premi â fare son devaï, quand vo zalla vôta et que vo boueta din voutro bulletin: oï et na. Sin vo zinquiéatâ d'aï couleurs. Comin se é nomo, tant perfectionna que séé, comin vo monsieu Djean Louis pouaï saïgre dou tsemin. Por mé, tota poutra féna que ié su, ié n'in conioisso que ion:

§11 Ce lo draï. Tatsi de lo troua é vo n'eraï pieu fauta de fare d'aï bri quan vo passa pri de la fontanna aovoué é lia d'aï féne que frotin l'aï cocasse et lavin voutro lindzo monet.

Yé vo saluo

na Bou-uandaïre

Texte 26: Bér15 – Auguste Porret

Le *Courrier du Vignoble* Jeudi 2 mars 1899 p.4

Correspondance

Ver tsi Bordon, lo 27 do fevrai.

Monsieur le rédacteur d'ao *Courrier*,

§1 Séri-vo pro boué ninfan po me servi d'intermédiéro po na petita communication qui ié à fare à çai bouéne dame de la Sociétâ de patoi dao Venioubio ? Se oï, ié comminço.

A la Sociétâ de Patoï dao Veniou.

Me Dame !

§2 Vo volaï bin me perdena de ne pouaï m'impatsi de vo zexprimâ mon contintemin de cin que vo zaï fondâ na sociétâ de patoi. Vo zîte bin trop modeste de dére que vo zîte vilhie; kan on a daï keu comin le voûtro, on né djamé vilhie.

Su bin sûr kao novi cinquantenéro, cé vo que volaï martsî in tîta dao cortidzo, draï apri lo guidon et la musique in baillin lo bra, tsaquena à on municipo bin ficela; ce cin que veu fare à l'inradzi na demi dozan-na de çai vilhie célibatère que son setse comin daï brecî et dzône comin daï coin.

§3 Pou-usque vo desira bouéta voutre grante keniossance su lo patoi et que vo sâte tau d'afare, ié séré bin beurnâ se vo voli na fraïsa me recordâ, insorta que kan ié vouédré assebin me metia d'écrire in patoi, ié ne fasso pa tan de faute, et que cin ne vo fasse pa fare la grimace; por cin que cin pouéraï ître la cousa que vo séri moin bale et qu cin déraï lo bou-ro de celaï que son dzalaïse de vo.

§4 In atindin que vo zéï lo lezi de me repondre, ié reschto voutre nadmirateur passiona.

P.

Le *Courrier du Vignoble* Samedi 18 mars 1899 p.4

Correspondance

Ver tsi Bordon, lo 16 dao maï de mar.

A la tré zonoraïe Sociétâ de patoi dao Venioubio.

Me dame !

§5 Pou-usque vo zaï za la boué-nidée de me reçaïgre din voûtra Sociéta et que vo me demandâ pire na tèse à choix su ion d'aï traï sudzé que vo m'aï indiquâ, ié vou-u vo dére que iaccepto avoui remarchemin ét vo fare koke petite condition.

§6 Ié conto bin que po ma réception, vo volaï me bailli tsaquena na bouéna betcha d'aï doû fian (vo n'aï rin à crindre, ne priso pa); bin nintindu que po la circonstance, ié vou-u me fare raza et para le zonlié proupramin. Ié conto assebin que vo volaï apri cin m'invitâ à baïre avoui vo na boué-né coiléta de bon câfé avoui ma gottetta de brantevin, porcîn que ié su comin le féne, ianmo cin que gratte.

Orindraï, vaïtsi ma tèse:

Lo Mariadzo.

§7 Ce cin que lia ao mondo de meliaï, kan ce né pa cin que lia de moindro. Ié vou-u lassî de fian la seconda qualité, po ne traitâ que la premîre.

On mariadzo bin assorti, cin est rudo bon.. Po vo fare à comprendre cin, ié voué impiéi na comparezon que ié tinio dao gran pere de l'onkio à mon biau-frare, qu'etaï é nomo qu'avaï gro d'intindemin, à preuva que l'étaï zaï à l'écoula avoui lo roi Salomon.

§8 Hé bin ! é desaï: « Se vo volaï oque de bin bon, vo fâte na crota ao bou-uro et se vo l'iaï bouéta na petita guilaïe de maï per dessus, cin est meliaï que bon. »

Cin fâ que se vo keniossi kôque Damou-uzale que volan tâta dao mariadzo devan de s'ingadzi totafét, vo n'éri ka l'iaï baillî la recéta ci-dessus et ié sù bin sûr qu'apri in avaï gotâ le séran tote décadaïe.

Diozaïda.

P.

Le *Courrier du Vignoble* Mardi 2 mai 1899 p.4

Variété

La politiqua. – Sudzé proposa pé la Sociétâ de patoi dao venioubio.

§9 Se lo mariadzo est cin que lia de meliaï ao mondo, la politiqua, qu'a praï néçance toût aprî, est bin cin que lia de pieu crouïo; ce n'invention dao diabio.

Lo premi exempio de politiqua qu'on keniosse est çûlo aovoué la serpin insinue à la féna que Dieu ne pouaï pa l'iavaï defindu de mindzi de la frute d'aï zabro dao couerti. Dû don, la politiqua n'a faï que de crêtre et d'embéli.

§10 Aprî lo deludzo, no vérien Abram fâre de la politiqua in fesin passâ sa féna po sa seu. Pê politiqua, Djâch et sa mère trompin Isaac que ne veiaï pieu dzo; pieu tâ Djâco et son biau-père, que n'étaï vouéro on bon sudzé, se trompin l'on l'autro po d'aï féne et d'aïe faïe. Cétaï de la politiqua. Se no lâssin de fian le zexempio de la Bubia po venî ao dzor de vou-u, no véien que la po-la la politiqua est généralisaïe;

§11 ce n'est pas pîre le zomo, qu'on oû bramû din le cabaret, devant le zélection et le votation, que fan de la politiqua; aobin çai fin diplomate que tînién din l'aï man lo sô d'aï nation; é lia bin daï zotre dzin que l'impiéin è lien a din le mariadzo, din le ménadzo; é lien a pertot.

§12 Le djouvéne dzin, bouebo et baïchté, fesin sovin de la savanta politiqua po s'étrapâ de l'ôtro, ce cin que baille tan de çai mariadzo aovoué on ne s'intin pa. Ié vo citeri pîre l'exempio de la grôssa Jeanette que desaïe à sa Marie, que la consultâve su loquin le devessaï choisi de doû que la fréquentâvan: Marie, prin pîre çulu qu'a dao bou-uro ao pot.

§13 Ce sovin pé la politiqua qué nomo fâ on cadeau à sa féna; et schtassi, kan le fâ daï iadzo on bon fricot à se nome, on peu contâ que lia ôque que se senédze.

On pare de féne que sirotin inoçamin nécouala de câfé aobin de thé, kan ce ne pa dao raï que le baïwin de terî lo meliai parti de laï zomo.

Orindsaï, qu'esso que c'est que la politiqua ?

La politiqua consiste à arrivâ à on but qu'on se propoûse, (sin in avaï l'air) in impiéin *tu* le moéian dont on dispaïse.

P.

Texte 27 : Bér16 – Mme Robert-Comtesse

Le *Courrier du Vignoble* Samedi 25 février 1899 p.4 (n°23)

Correspondance

Monsieu lo rédactêu,

§1 Saté-vo, monsieu lo rédactêu, quoui s'est trovâ bin béurnâ in lieusan on bet de patois dein vouôtro dzanti journal, qu'é tant remarquâblio porcé qu'é ne cotté ret ? Eh bin, c'est no, cin bouénés damés qoui deu balla luna ne compteint piet leus printemps porcé qu'et yen eirâ trop, mâ quoui, djustamet por sta razon queniosseint bin dé z'affairés et mîmo noutro bon vilhio patois, quâsi reubiâ et abandonnâ.

§2 Assebin, in no promeneint per lo Mail duret lo tir fédéral avin-no z'en on momeint de contentemeint à la vûa des devisés en patois qu'é tan de su llé bancs. Mâ héla ! é l'é tan totés rataïes ! pas iéna n'étâ djusta; pas iéna n'étâ sin faûta !

§3 Assebin qu'an mîmo tot le commerce du tir et du Cinquantenaire est ora passâ no z'anmerein bin savâ lo nom de stu que lé z'a fâ gravâ din lo sapin dé bancs du Mail !

Adon, no l'ÿ proposerin de l'ÿ baillî quanqué z'aleçons de patois por que, qu'an lo protsin cinquantenaire reviendrâ ey puissé écrire sé devisé de sôrta que no poueisseint lé lieûré sin féré la grimace.

§4 Se vô peûtés nô renseigné vô rèdrî serviço à la petit atropa que s'apellé qu'an n'ya nion « Sociétâ de Patois du Vignoble ».

Le *Courrier du Vignoble* Mardi 9 mai 1899 p.4

Correspondance

Monsieu P., de ver tsi Bordon.

§5 Ora que no sin d'acor su lo mariadzo, no vouélien bouettâ de fian stu sudzet qu'é pru épineu por no z'occupâ de la promenâda que vo pinsâ féré avouïe noûtra sociétâ que, por vouôtra gouvérna n'a ne présidênta ne drapî.

Mâtsi de vo décidâ po eine aûtra localitâ: stalinque ne sé treûva pa su la cârta géographiqua: conto qu'é l'é bin petita.

§6 No z'anmerein bin allâ on iadzo in bâlon q'met Spelterini, mâ ne fau pa l'ÿ pinsâ por cé que vo séri tro in peîna, quan vo no veri totés prédré lé z'etor.

Adon no sérin totés disposaês à allâ medzî lé cerisés à la Bétotse quan la saison séra linque; é pinsâ que no z'épeu on décidâ de no z'accompagnîe ré que por vâre voûtro biê « complet » é s'assurâ qu'è l'ey bin in vretâblia lâna de muton.

§7 Noûtra conchinçâ ne peu no permettré de vo lassî trinballâ tot stu bataclan din voûtro tsapî: é yéra de quet vo rontré la nuqua ! Mâ q'met vo z'a reubiâ quauqu'afairés no vouélien prédré no caba por l'iy bouëttâ no tabatîreés, no lunetté é on cornet de tabiettés à la biza. Q'met avô pu reubia dinse la piet nécersaïro ?

§8 Pinsâ que no z'in lo bouênheur de possédâ lo derrî voyâdzo du bon Guyâuma de Prusse é de sa fenna à Netsatî. Lo cômto é fâ in vers in patoi é ey fau lo tsantâ su « l'air d'Henri ».

Quenioté-vo sta mélodie ? No z'anmerî in féré la românça de noûtra sociétéâ.

In atindet que lo solet fassé meûri lé cerizés, nî vo saluein bin honnêtamet.

Sociétéâ de patoi du Vignoble.

Annexe 5 : tableaux des verbes analysés

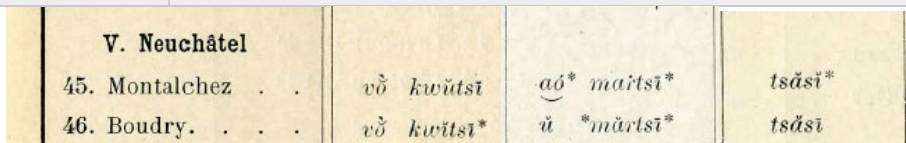
1^{ère} conjugaison – formes nominales

Infinitifs (a)

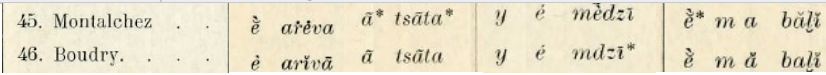
	Auteur	Formes relevées										
Bér1	X. /FC	repasâ										
Bér2	X. /FC	piorâ										
Bér3	X. /FC	bêla, bêlenâ										
Gor1	X. /FC	s'atifâ										
Bér5	FC	terbi, ala (3) reparâ, aretâ										
Bér6	FC	sautâ, bouèta (2), porta, atsetâ, ala (2)										
Bér9	FC	contâ, remolâ, youka										
Fres1	FC	crevotâ, bouèta, ramassâ										
Mont1	FC	rupâ, trovâ, non-nâ, tsantâ (2)										
Bér10	FC	bouèta(2), alâ (5), anmâ										
StA1	FC	piantâ, intrâ, alâ (2), arvâ (2)										
Bér7	FC/AP	se bouèta, atsetâ, mena, ala										
Bér8	FC/AP/Pht	bouèta (2), atsetâ, ala/alâ (5), lèvà/a (3)										
Bér11	AP	alâ, trovâ, demandâ, lavâ										
Bér14	AP (ms.)	alla, tsanta, maria, trova										
Bér15	AP	traitâ, passâ, s'étrapâ, contâ, arrivâ										
Bér4	ChFP	monta, porta, ron-nâ, ranimâ, retsaudâ										
Bér13	ChFP (ms.)	conto, conta, alla (13), arriva, se boueta										
Bér12	AP (Urt)	eprava, parla:, rakôta:,										
Bér16	Mme R.-C.	allâ (2), pinsâ, bouëttâ, tsantâ										
BevBou1	EZ	épouzenâ, ala, beurlâ ,										
BevBou2	EZ	passâ, contâ, s'astâ, d'alâ, rintrâ										
Bou1	LF	contâ (4), s'assetâ (2), bouèta, tsantâ (3), ala/â (8)										
Vign1	X	alla (2), décampa, l'arréta										
Roch	L.-F. F.	alâ/â (2), atchetâ, contâ (3), arivâ										
Ne1	Mlle D.1815	traitâ (2), portâ, manquâ										
Ne2	X	resta, alâ, lavâ, bouèta,										
TP	<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>pāsū</td> <td>vwärđā</td> <td>*m *apēlā</td> <td>tsāta*</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry</td> <td>pāsū</td> <td>gārdā</td> <td>mē dēmādā*</td> <td>tsāta</td> </tr> </table>	45. Montalchez . . .	pāsū	vwärđā	*m *apēlā	tsāta*	46. Boudry	pāsū	gārdā	mē dēmādā*	tsāta	
45. Montalchez . . .	pāsū	vwärđā	*m *apēlā	tsāta*								
46. Boudry	pāsū	gārdā	mē dēmādā*	tsāta								
		TP Col. 58 Passer, Col 167 Garder, Col. 274 m'appeler, Col. 315 Chanter										
<i>Haefelin</i> 1873: 522		čantā (5a); čantā (5b), chanter.										

Infinitifs (b)

	Auteur	Formes relevées
Gor1	X. /FC	pâhi, pahyi
Bér5	FC	pegny, se couètsi (2), marsi, pahi
Bér6	FC	bailly (3), pâhi/pahi (6), tsertsî, tchandjie
Bér9	FC	venindzî (2), vouëtî, guegnî, rape-llhyi
Fres1	FC	couètsi, vouagnî, sehyi
Mont1	FC	raissi, mindzî
Bér10	FC	tsertsî/i (2), voignî, batollhî, prédzi/pridzî
StA1	FC	inpatsî, travaillî, bailli/i

Bér7	FC/AP	s'ingrindzi, gâgni, mindzi, voignî, se couètsi
Bér8	FC/AP/Pht	voignî/vuagni (3), mindzi, bailli/bâilli (2), martsî (2)
Bér11	AP	sondzî, sehyi
Bér14	AP (ms.)	cominci, bailli (2), pridzi
Bér15	AP	bailli/î (2), lassî, s'ingadzi, mindzi
Bér4	ChFP	nadzi, peupya, inpatsi
Bér13	ChFP(ms.)	catsi (2), bailli (3), payi (5), mindzi (4)
Bér12	AP (Urt)	sə kaësi., s'ëpatsi., rôlyi:
Bér16	Mme R.-C.	baillî, medzî, lassî
BevBou1	EZ	lassi
BevBou2	EZ	lassi, pâhi (2), baillî, se cutchi,
Bou1	LF	medzi (5), lassî, baillî fréyie, foléyie
Bou2	X/OH	lassi, pâhi (2), baillî, se cutchi
Vign1	X	répeller, étouchie, reubia, cuchie, cherchie (2), grisie
Roch1	LFF	s'cutchi, tchandjî, djû (2), mdgî (2), taillî
Ne1	Mlle D.1815	oblidgie, sondgie, bâillie, tchandjie
Ne2	X	reveillie
TP	 <p>V. Neuchâtel 45. Montalchez . . . vò kwüt̃sî aó* martsî* tsäsî* 46. Boudry. . . . vò kwüt̃sî* ù *martsî* tsäsî</p> <p>TP col. 333 Vous coucher, col. 111 chercher, col. 277 Chasser</p>	
Haefelin 1873 : 525	měgt (1); mēgt (2); mēgt (3); māgt (4); mēzt (5a); menzt (5b), manger.	

Participe passé

	Auteur	Formes relevées
Bér5	FC	meritâ // bailly
Bér6	FC	contâ, rintrâ, robâ, bouèta, menâ, dèzenera // rebailli, tserme-lly, doblidzi, travaillî, ague-lly
Fres1	FC	vouagnî
Bér10	FC	in modâ, deveza, simbyâ, ovâ // bailli, djuhi, prédzi, nete-yi
StA1	FC	bouèta, piantâ, deçotelâ, tsanpa, ramassâ rebudzi, rollhyi, tsertsî, rollhyi, baillî
Bér7	FC/AP	passâ // mindzi, baillî, invyi
Bér8	FC/AP/ Pht	passâ, boèta, durâ, bouètâ, ratsetâ, décidâ, passâ, vautâ, bouèta, continuâ, inventâ, bouèta, trova, fifâ, bouëtâ, bouèta, amenâ, tsantâ, rintrâ, incordjenâ, alumâ //cominci, raduci, cominci, tsandzî, crevi, baillî,
Bér11	AP	visitâ, rincontrâ, demandâ, bouèta, trovâ // bailli
Bér14	AP (ms.)	bouéta
Bér4	ChFP	aporta, anmâ
Bér13	ChFP (ms.)	dina, trinca, régalla, reubia, débrouda, dina, commanda, reubia, accoueta, parla, accouuta, boeuta, persista, boeuta, rappela, passa, raconte, trova, pinsa, boueta, passa, apporta, regreta, tia, passa, broda, trova, vesita, tréna, reboueta, boueta // étouchie, ingrassi, bailli, lassi, buchi, invyi, tsateyi
BevBou1	EZ	vouagnî/î (2)
BevBou2	EZ	atsetâ, dèdjon-nâ, dèmandâ, raportâ, dèbitâ, rekmandâ, perdnâ // lâtchi. bailli
Bou1	LF	criâ, tioua, rêla, bouèla, subiâ, edzevatâ, piantâ, décampâ, apportâye, crèva // medzi (2)
Vign1	X	trinca, régalla, reubia, dina
Roch1	LFF	(qu'ai) quitâ, vussa
Ne1	Mlle D. 1815	trova // tèmoignie, lassie
TP	 <p>45. Montalchez . . . è arêva a* tsâta* y é mēdzî è* m a bāļi 46. Boudry. . . . è ar'vā ā tsāta y é mdzî* è m ā baļi</p> <p>TP col. 355 Est arrivé, col. 304 ont chanté, col. 214 J'ai mangé, col. 391 Il m'a donné</p>	

Gérondif et participe présent

	Auteur	Formes relevées
Bér5	FC	in rizotan, in utsêyin
Bér6	FC	in dzemelyin , in le boûtan in robin, in passin, in ranquelyan ,in le remolin
Mont1	FC	in croquan, in bouèlan
Bér10	FC	in alan, in pridzan
StA1	FC	crevin, in taillin, in piorin, in arvan, , in comincin, in lyâe baillan
Bér7	FC/AP	in te contin, in se frotin
Bér8	FC/AP/Pht	in bardjakan, in bâillan

Bér11	AP	in soûnan
Bér15	AP	in baillin, in impiein
Bér13	ChFP (ms.)	in passin, in liai subien, in devesin, in liai baillien, in traversin, qu'in traversin, in mè demandin, in fabriquin, in passin in liai motrin, in liai cryin
Bér16	Mme R.-C.	in no promeneint
BevBou1	EZ	in l'y tsanpan
Bou1	LF	se pinsan, en risognan
Vign1	X	se bercay
Roch1	LFF	â traversè, â la cocolan
Ne2	X	â reilei

2^e conjugaison – formes nominales

Infinitif, participe passé et participe présent/gérondif

	Auteur	Formes relevées - infinitifs	participes passés	
Gor1	X./FC	se vti		
Bér5	FC		öyi, öyi, soteni	
Bér6	FC	veni, se diverti, obéi	mintu	in öyecin
Fres1	FC	dremi, veni	veni	
Bér10	FC	ohyi (5), teni	ohiu, ohiu, ohiu, reveni	
StA1	FC	veni, veni		
Bér7	FC/AP	veni, reveni		in partin
Bér8	FC/AP/Pi.	réussi, veni, veni, veni	reveni, parti, ohyu, veni	dremian
Bér11	AP			in sortin
Bér14	AP(ms.)	oï, conveni		
Bér15	AP	servi		
Bér4	ChFP	veni		in öyecin
Bér13	ChFP (ms.)	diverti, fini, euvri, reveni, teni, deveni, seveni, reveni, reveni, se teni	conveni, deveni, servi	redigin, in revenien
Bér14		d'oï		
Bér12	AP (Urt)	sə kaəsi., rəlyi:		
BevBou2	EZ	teni, teni, veni		
Bou1	LF	deurmi, l'ohyi, l'ohyi, sorti, teni, deveni	ohi, ohi, ohyi, ohyi, ohyi	
Vign1	X	veni, se diverti, parti		
Roch1	LFF	receveni, sorti	ohi	â partè
Ne2	X	veni, veni, manteni, veni, vigni	oui	
TP		45. Montalchez . . . vni* 46. Boudry. . . . vni* Col. 390 venir		
Haefelin 1873 : 532		oi (1); oyi (2); oyi (3); oyi (4); oyi (5a); oi (5b), ouir.		

3^e conjugaison – formes nominales

Infinitif

	Auteur	Formes relevées
Gor1	X./FC	avâè (2)
Bér5	FC	cor
Bér6	FC	fâre/fare (5), deur (4), reprindre, comprendre, ître
Bér9	FC	fâre
Fres1	FC	fâre (2), dere
Mont1	FC	dere, vaè
Bér10	FC	savâè (8), fâre/fare (4), dere, cor, vaèr (2), ître
StA1	FC	fâre (6), dere (2), vaèr, avâè
Bér7	FC/AP	fâre (8), dere (3), savâè, cor, remètre, vaère (3)
Bér8	FC/AP/Pht	fâre (18), savâè, dere (3), vaèr,(12), deur, ître, ètre, avâè (2)
Bér11	AP	ître, savâi, vaïre
Bér14	AP (ms.)	dére (8), volâi, savaï, fare (2), n'avai, ître (4), vaire, permettre
Bér15	AP	fare (4), fâre, pouai, dére (2), comprendre, avai (2), ître
Bér4	ChFP	cor, avâè
Bér13	ChFP (ms.)	fare (35), refare, dere (11), contredere, ître (2), avai (3), poi (2), savaï, attindre (2), prindre (8), vaïre (4)
Bér12	AP (Urt)	rada:ër, daër
Bér16	Mme G	savâ, fèrè, féré (2), permettre
BevBou1	EZ	dirè, fâre
BevBou2	EZ	fâre (2), dire, avair

Bou1	LF	dire, faire (5), refaire, avær, savaë, vaër (2), éprédre, èpraëdre								
Vign1	X	d'itre, dire, mettre								
Roch1	LFF	être, faire (4), corr', aveai, veair, veair (2), dire (2)								
Ne1	Mlle D.1815	prédre, eitre, avoir (2)								
Ne2	X	faire (2), dire (2), se dire, savei, veir (2), eitre (2), cor								
TP		<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>avāe</td> <td>tō</td> <td>sāvāe</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry.</td> <td>avāe</td> <td>tō</td> <td>*sāvāer*</td> </tr> </table> Col. 34 Avoir, Col. 317 tout savoir	45. Montalchez . . .	avāe	tō	sāvāe	46. Boudry.	avāe	tō	*sāvāer*
45. Montalchez . . .	avāe	tō	sāvāe							
46. Boudry.	avāe	tō	*sāvāer*							
Haefelin 1873 : 519, 540		êtr. (5a); itr. (5b), être. ; deva. (5b), devoir.								

Participe passé et participe présent/gérondif

	auteur	Formes relevées - participe passé	participe présent						
Bér5	FC	cordzu, fâ (2)							
Bér6	FC	fâ (2), âè, etàè, volu,	in fezan, in lyâè fezin						
Bér9	FC	fâè							
Fres1	FC	fâ, fâè, dàè							
Bér10	FC	fâ (3), âè (2), dàè (2), volu, voliu							
StA1	FC	z-âè, fâ, pouu, dàè, fâ, prâè, vouu							
Bér7	FC/AP	dâè, volu (2)							
Bér8	FC/AP/Pht	âè (9), fâè (3), fâ, pouu,	in fëzin, in fazan, in dezan						
Bér11	AP	fâi, fâ, âi, vouu	in desan						
Bér14	AP(ms.)	pou-u, dai, fai							
Bér15	AP	vou-u (3), fai (2), (vo zaï) za							
Bér4	ChFP	fâ	in sevoïn						
Bér13	ChFP (ms.)	fai, fai, fai,(n'è) zu, (no zin) zeu, (no zin in) zaï, volu, (no zin) vouu, zeu	(in) fesin (4), in – desin (2), n'eyant (2)						
Bér12	X(Urt)	fa:ë							
Bér15	AP		in fesin						
Bér16	Mme R.-C.	fâ							
BevBou1	EZ	fâ							
BevBou2	EZ	z-eu, pu, dá ⁷⁷ , fâ							
Bou1	LF	faë							
Vign1	X	bu, dét, det, fé							
Roch1	LFF	feai							
Ne1	Mlle D.	pu							
Ne2	X	z-eu							
TP		<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>èl a fai*</td> <td>ã fae*</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry.</td> <td>èl a fae*</td> <td>a fae*</td> </tr> </table> TP Col. 286 Il a fait, Col. 326 a fait	45. Montalchez . . .	èl a fai*	ã fae*	46. Boudry.	èl a fae*	a fae*	
45. Montalchez . . .	èl a fai*	ã fae*							
46. Boudry.	èl a fae*	a fae*							

Indicatif

Présent

1ère conjugaison

	Auteur	1SG
Gor1	X. / FC	me rapèlo
Bér5	FC	vo baillo, ye vo condano,
Bér6	FC	vo condano, vo baille
Bér7	FC/AP	me pînso, y'arîvo, tapo, y'assâeto, ye pèclèto, me relâèvo, ye sofyo, me gêno, que treuvo-yo, y'arîvo, lyâè cordzo, devizo,
Bér8	FC/AP/Pht	ye relâèvo, y'invîto, ye cõnto, ye conto, ye propoûze,
Bér11	AP	ye tapo, yé me pinso, y'arîvo, me bouèto, vo soïto
Bér14	AP(ms.)	vo zapprouvo, yé vo saluo
Bér15	AP	ié cominço, ié reschto, iacepeto, ié conto, ne pris opa, ié conto, ianmo
Bér13	ChFP (ms.)	couïdo, yé lasso, me borno, ye demando, yé tapo, me hasardo, me treuvo, youdzo, bouisso, crio, conta, manquo, youdzo, me rappello, conto, riposte, crie, yammo, ye rincontro, rappello, ye vo zimpouso
Bou1	LF	y l'oudze, y vo grave, y'anme, y me tsardze, y'ètiafe, y crève, y vo remarque, yo vo z-anme
Bou2	X/OH	y n'atsîto, y'oudz
Vign1	X	y t'assures

⁷⁷ "dit".

Annexes

Roch1	LFF	y'anme, y vo roûte		
Ne1	Mlle D.	y câye, y treuve, y quemince, y me peice		
TP	<p>V. Neuchâtel 45. Montalchez . . . yē pčēřò yē* tō 46. Boudry. . . i pŷār i tŷēz*</p> <p>TP col. 340 Je pleure, col. 440 Je tue</p>			
Haefelin 1873 : 522, 526	5 a.	5 b.	5 a.	5 b.
	i ĉant.	i ĉanto	i měž.	i menžo

Auteur		2SG		
Mont1	FC	Te recinbye		
Bér8	FC/AP/Pht	te reprezinte		
Bér11	AP	intrè-te, n'intre-tè pas		
Bou1	LF	te portè, te me baillè		
Vign1	X	te ne m'accase		
Ne2	X	t'ouèsè		
TP	<p>45. Montalchez . . . tē tsātē* 46. Boudry. . . tē* tsātē</p> <p>Tableau 12 TP Lb. Col. 301 Tu chantes</p>			
Haefelin 1873 : 522, 526	5a	5b	5a	5b
	te ĉant.	te ĉant.	te měžé	te menže

Auteur		3SG		
Bér1	X./FC	mepreze		
Bér2	X./Cha	cointse, tene, nedze, fevrote, s'akioute, dure		
Bér3	X./Cha	craëve		
Bér5	FC	lyaè vo baille, ne boûte		
Bér6	FC	que vo baille, que vo manque, se pinso, cin te baille		
Bér9	FC	lâsse, reschto		
Fres1	FC	câhye		
Mont1	FC	l'akioute, loque		
Bér10	FC	montè		
Bér7	FC/AP	me porte, on ne rèle, me baille, me sinbye, me sinbye		
Bér8	FC/AP Pht	brêlè, reschte, on s'aschte, on pouze, on traço, geûlo, on se goberdze, on fioule, on comince, vire		
Bér11	AP	monte, on intre, n'inpatsè		
Bér14	AP (ms.)	vo demindze, sére,		
Bér15	AP	gratte, insinue, baille, se senédze, on pare, consiste, on se propoûse, on dispaïse		
Bér4	ChFP	se rinpye, e l'apouègne, née, le crie, le pyeure, le dzeme-lle, monte, se pintse, e lâève, e djure, è menace, è rechte, se ramoncele, s'abasse, rèchte, è s'inràède		
Bér13	ChFP (ms.)	é l'étatse, on te tsampe, on crîe, é se boeute, é me motre, on pinse, ne commande, l'in cote, on n'ouse, on pinse, me rebouete, se laïve, cointse, rebaille, commince, rapicole, menace, on l'étatse, on boeute, debite, brille, se presinte, m'arrite, é simbie, déridze, on se vire, decreuve, boeute, tzandze, rappelle		
Bér16	Mme R.-C.	qu'é ne cotté, s'apellé, ne sé trêuva pa		
BevBou1	EZ	treuve		
Bou1	LF	è boûte, è se frote, le bouisse, créve, qu'on étranllhe, feurcasse, routse, se dépatse, ne crèvè, s'ennouÿe, le lasse, elle boûte, feurgueugne, meudze, è baille, remarche		
Vign1	X	e tire		
Roch1	LFF	vo z-aide, el ne meudge, démand'		
Ne1	Mlle D.	on treuve		
Ne2	X	el ne demande, s'adresse, rebaille		
TP	<p>45. Montalchez . . . *s aprāts* èl èkève* tsātē* 46. Boudry. . . ārŷv èl èkév* tsāt</p> <p>Col. 45 Arrive, col. 97 Il balaie, col. 299 Chante</p>			
Haefelin 1873 : 522, 526	5a	5b	5a	5b
	e ĉant.	e ĉant.	e měž.	e menže.

Auteur		1PL
Bér15	AP	no lâssin
Bér13	ChFP (ms.)	no pilin, no no zamoeusin, no djuin, no djuin
Bér16	Mme R.-C.	nî vo saluein

Annexes

Haefelin : 522	5a nó ćantā;	5b no ćanten
Auteur 2PL		
Bér7	FC/AP	vo sopa
Bér11	AP	vo z-intrā, vo z-alā
Bér14	AP (ms.)	vo partā, vo zinvita, vo zavoua, vo no promena, vo detesta, vo pinsa, vo n'anmā, vo le zévita, vo zapela, vo zalla, vo boueta, vo passa
Bér15	AP	vo desira, vo me demandā, vo bouéta
Bér13	ChFP (ms.)	payi
Bér16	Mme R.-C.	vo pinsā
Bou1	LF	alā-vo, vo menā, vo z-apelā-vo, vo me bailli, voueilli-vo,
Haefelin : 522	5a vó ćantā	5b vo ćantā

Auteur 3PL		
Bér5	FC	treūvan, dzetan
Bér6	FC	que se māryan
Fres1	FC	manian
Bér10	FC	roban
Bér7	FC/AP	m'akioûtin
Bér11	AP	chautan, youkan
Bér14	AP (ms.)	frotin
Bér15	AP	trompin, se trompin, l'impiein, sirotin
Bér4	ChFP	repetin, se tsāndzin, trīnbyin, se coūlin, se creūvin
Bér13	ChFP (ms.)	ne vo zacouitin pas, lancin, pinsin, servin, ne parlin-tu, servin, dominin, se serrin, tien, ⁷⁸
Bér16	Mme R.-C.	ne compteint
BevBou2	EZ	manian
Bou1	LF	m'ètoutsè, dziquian, baillè
Bou2	X/OH	batollhe, pequè, picur'
Ne2	X	tchassei
Haefelin : 522	5a e ćanté	5b é ćante,

2^e conjugaison

Auteur 1SG				
Bér6	FC	ye vo tigno, tigno,		
Bér11	AP	y'in vîgno, ye vîgno		
Bér15	AP	ié tinio		
Bér13	ChFP (ms.)	me sevigno, ye me sevigno, ne me sevigno, vinio, ne me sevinio, me sevigno, me sevigno		
Haefelin 1873 : 533, 537	5 a. y' ouz.	5 b. y' ouzo	5 a. i finiss.	5 b. i finesso

Loc. Aut. 3SG				
Bér1	X./ Cha	vin, vin		
Bér6	FC	vin		
Bér10	FC	vin, tin		
StA1	FC	revin		
Bér8	FC/AP/Pht	tin		
Bér4	ChFP	l'in sau		
Bér13	ChFP(ms.)	vin, prin, vin		
Ne2	X	li vin		
TP	45. Montalchez . . .	ḍ vĕ	Col. 273 On vient	
	46. Boudry . . .	ḍ vāē		
Haefelin 1873 : 533, 537	5a el ou	5b el ou	5a e fini	5b e fini

Auteur 2PL		
Vign1	X	veni vos

⁷⁸ "tuent".

Annexes

TP	45. Montalchez . . .	v ^ò venĩ
	46. Boudry. . . .	v ^ò vnĩ
Col. 332 Vous venez		
Haefelin : 533	5a	5b
	v ^ò s outé	v ^ò s out.

	Auteur	3PL
Bér8	FC/AP/Pht	revîgnin
Bér15	AP	tínien
Bér4	ChFP	ne vîgnin pa, vîgnin
Bér13	ChFP (ms.)	é l'in vinien
Bou1	LF	vîgnè, vîgnè
Haefelin 1873 : 533	n ^ò s oyā;	nos ouzen
	v ^ò s outé el ouzé	v ^ò s out. él ouze.

ALLER

	Auteur	1SG
StA1	Chs	ye m'in voué
Bér7	FC/AP	voué
Bér15	AP	ié voué
Bér13	ChFP(ms.)	m'invoué, m'invoé, m'in voué
Bou1	LF	y voui (5), y vouè, y vouai (2)
Bou2	X (OH)	y n'y vouai pâ (3)
Vign1	X	y mai vai
Urtel 1897 : 46		y ^è v ^u é
TP	45. Montalchez . . .	y ^è v ^é
	46. Boudry. . . .	i v ^u é*
Col. 109 Je vais		

	Auteur	3SG	3SG
Bér9	FC	-	va, va
Mon1	Cha	-	va
Bér10	FC	-	va
StA1	FC	-	va
Bér14	AP (ms.)	-	s'in va
Bér4	ChFP	-	le s'in va
Bér13	ChFP(ms.)	te va	va, va, on va, va
Bér12	AP (Urt)	-	ε va
BevBou2	EZ	va-t-e	va t-e, va, va-t-u
Bou1	LF	te va	e va, va, va, vaè, e va, è va
Vign1	X	-	e va
Roch1	LFF	-	qu'va, va-t-u, qu'va, on va
Ne2	X	va-te	-
Urtel 1897 : 46		t ^è v ^ā	è v ^ā

	Auteur	1PL	2PL
Bér11	AP	-	vo z-alâ
Bér14	AP (ms.)	-	vo zalla
BevBou2	EZ	no z-alin, no z-alin	-
Bou1	LF	qu'alín-no	alâ-vo
Urtel 1897 : 46		n ^u v ^u é	v ^ò s alâ'

	Auteur	3PL
Bér3	X. /FC	van
Bér5	FC	van
Bér8	FC/AP/Pht	van
BevBou2	EZ	ne van
Bou1	LF	van
Urtel 1897 : 46		è v ^ā

FAIRE

	Auteur	1SG
Bér5	FC	vo fā
Bér7	FC/AP	fézo, lyàè fézo, lyàè fézo
Bér8	FC/AP/Pht	l'yàè fézo
Bér11	AP	fézo, liâr fézo
Bér13	ChFP (ms.)	yé féso, feso

	Auteur	2SG	3SG								
Bér1	X. /Cha	-	fā								
Bér5	FC	-	on fā, fā								
Bér6	FC	-	fā, on fā, e fā,								
Bér9	FC	-	fā								
Mont1	FC	fā-te	e fā								
Bér7	FC/AP	-	me fā, ne fā, le fā, me fā								
Bér8	FC/AP/Pht	-	n'ye fāè, è fā, on fā, ne fā, fā, ne fā pa, e me fā								
Bér11	AP	te fā	e me fā, fā,								
Bér14	AP (ms.)	-	me fā, on fā								
Bér15	AP	-	fā, fā, fā								
Bér4	ChFP	-	fā								
Bér13	ChFP (ms.)	-	fā, se fā, fā, on fā, liai fāt, ne fā, fā, fā								
BevBou2	EZ	-	cè fā-tu, cè fā, fā, fā								
Bou1	LF	fā-te	fā (18)								
Vign1	X	-	le fā								
TP			<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>è fā</td> <td>è fā</td> <td>fā</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry . . .</td> <td>è fā</td> <td>è *fā</td> <td>fā</td> </tr> </table> <p>TP, col.1 Il fait, col. 42 Il fait, col. 456 Fait</p>	45. Montalchez . . .	è fā	è fā	fā	46. Boudry . . .	è fā	è *fā	fā
45. Montalchez . . .	è fā	è fā	fā								
46. Boudry . . .	è fā	è *fā	fā								

	Auteur	2PL
Bér14	AP (ms.)	vo fâte
Bér15	AP	vo fâte
Bér13	ChFP (ms.)	vo fate
Bou1	LF	vo me fâtè

	Auteur	3PL
Mont1	FC	n'fan
Bér7	FC/AP	ne fan
Bér8	FC/AP/Pht	fan
Bér15	AP	fan
Bér13	ChFP(ms.)	fan
BevBou2	EZ	fan

DEVOIR

	Auteur	1SG				
BevBou2	EZ	dâèvo				
TP		<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>yè dāivō*</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry . . .</td> <td>i dāiv</td> </tr> </table> <p>Col. 47 Je dois</p>	45. Montalchez . . .	yè dāivō*	46. Boudry . . .	i dāiv
45. Montalchez . . .	yè dāivō*					
46. Boudry . . .	i dāiv					
Haefelin 1873 : 540	5 a. i daivē 5 b. i daivo					

	Auteur	3SG
StA1	FC	dâè
Bér8	FC/AP/Pht	on dâè, è dâè
Haefelin : 540	5a e dāi 5b e dā.	

	Auteur	1PL
BevBou2	EZ	no dèvin
Haefelin : 540	nó d.vāi no daiven	

	Auteur	3PL
Bér1	X/FC	dâèvan
Bér5	FC	dâèvan
Bér10	FC	dâèvan, s'è dâèvan

Annexes

StA1	FC	dâèvan
Haefelin : 540	5a	5b
	e da ₁ vé	é da ₁ ve _n

DIRE

Auteur		1SG
Bér11	AP	le vo dio
Bér13	ChFP(ms.)	liai dio
Bou1	LF	y te dise, y vo dise, y te dise
TP	45. Montalchez . . .	nē* lē* dyò
	46. Boudry. . . .	ĩ n lē dīz*

col. 346 Je ne le dis

Auteur		2SG	3SG
Gor1	X./FC		on di,
Bér7	FC/AP		e me di, e me di
Bér8	FC/AP/Pht		è lyâè di, on lyâè di
Bér11	AP		di, e lyaĩ di, me di, è me di, e me di
Bér4	ChFP		di
Bér13	ChFP (ms.)	dité ⁷⁹	on dit, me dit, on lo dit, me dit, on liai dit, dit, on dit, on liai dit, dit, on dit, se dit
Vign1	X	que dite ⁸⁰	
Nel	Mlle D.1815	on n'y di pâ, on me di, on me di	

Auteur		2PL
Gor1	X./FC	ditè-vo
StA1	FC	ditè-vo
Bér14	AP(ms.)	vo dites, vo dites
Bér13	ChFP(ms.)	me dites-vo

Auteur		3PL
Bér7	FC/AP	e le dyin

POUVOIR / VOULOIR / SAVOIR

Auteur		1SG
StA1	FC	ne sai pas
Bér5	FC	ne sâè
Bér10	FC	lo sâ
Bér11	AP	yé vouu
Bér13	ChFP(ms.)	pouu
BevBou2	EZ	ye veu, y veu
Bou1	LF	y voui, y voui, y voui
Bou2	X (OH)	y le sate
Vign1	X	y pui, y ne vui pa
Roch1	LFF	y vu, y vu, y n'vu pâ, y vu
Ne1	Mlle D.	me peu
Ne2	X	y le vu
Haefelin 1873 : 547	5 a.	5 b.
	ĩ i voũi	ĩ i voũu

Auteur		2SG	3SG
Bér1	X./FC	poo	ne peu
StA1	FC	-	e veu, è veu
Bér6	FC	te lo sâ	-
Bér9	FC	-	veu
Fres1	FC	veu-tu	-
Mont1	FC	te la sâ	-
Bér10	FC	-	on sâ, on sâ
Bér7	FC/AP	-	on veu, on ne sâ
Bér8	FC/AP/Pht	te peu	on peu, sâ, l'in sâ
Bér11	AP	-	veu, veu
Bér14	AP(ms.)	-	on veut

⁷⁹ Forme contractée de « Dis-tu »

⁸⁰ Idem.

Annexes

Bér15	AP	-	veu
Bér4	ChFP	-	le veu, ne peu pye, veu
Bér13	ChFP (ms.)	te peut, se te veux, te ne sa pas	on peut, on ne peut, on peut, peut-on, veut, veut, ne se veut-tu, ne veut, sat-on, sât-on
Bér12	AP (Urt)	-	lə nə pō
Bér16	Mme R.-C.	-	ne peu
BevBou1	EZ	veu-te	qu'me veu
BevBou2	EZ	te veu, te lo sâ, te sâ, te sâ	ne veu
Bou1	LF	te peu, te peu, veu-te, te veu	on peu, on peu, è ne peu, ne peu, on veu, ne veu pa, veut, è ne sâ
Vign1	X	veux-te, te sa	el ne peut pas, e peu, sa
Roch1	LFF	-	on peu
Ne1	Mlle D.	-	ne peu, s'è ne veu
Ne2	X	te veu, ne sâ-te pa (2)	ne peu, è me veu
TP			
	col. 191 Que veux-tu?		col. 258 Il ne peut, col. 379 Il veut
Haefelin 1873 : 547	5a	5b	
	te veú	te veú	e veú e veú

	Auteur	1PL
Bér9	FC	no volin
Bér7	FC/AP	voin
Bér8	FC/AP/Pht	veulin
Bér13	ChFP (ms.)	no voein, se no veulin, no pouin, no ne saivoin
Bér16	Mme R.-C.	no vouelien, no vouélien
BevBou2	EZ	no volin
Bou1	LF	no saë (4)
Bou2	X/OH	Volin-no (8)
Haefelin : 547	5a	5b
	nó volyā;	no volen

	Auteur	2PL
Bér6	FC	vo peuté, vo peute, vo peute, lo sate-vo
Bér9	FC	voliâè-vo
Bér10	FC	satè-vo
Bér8	FC/AP/Pht	vo peûte, vo peûte, vo sate
Bér11	AP	se vo volaï, se vo volaï, sâte-vo
Bér14	AP(ms.)	vo volaï
Bér15	AP	vo volaï,vo volaï, se vo volaï, vo volaï, vo sâte
Bér13	ChFP (ms.)	vo volaï, vo sate, vo sate-tu (3), vo sâte-tu, vo sâte
Bér16	Mme R.-C.	se vo peûtés, saté-vo
Bou1	LF	vo peuté, voueilli vo
Roch1	LFF	vo peuté, peuté-vo
Ne1	Mlle D.	vo sâtè
Haefelin : 547	5a	5b
	vó volyi	vo volā.

	Auteur	3PL
Bér7	FC/AP	veûlin
Bér8	FC/AP/Pht	ne pouan pa
Bér4	ChFP	pouin
Bér13	ChFP (ms.)	ne poin, é pouin
TP		
	col. 295 Ils peuvent	
Haefelin : 547	5a	5b
	e veúlyé	é veúle.

ÊTRE

	Auteur	1SG
Bér6	FC	su, y'in su, su
Bér10	FC	me su, ye me su (2), ye su
Bér7	FC/AP	su (4), me su (2), ye su, sù

Annexes

Bér8	FC/AP/Pht	ye su
Bér11	AP	su, su,
Bér14	AP(ms.)	ne su pas, ié su
Bér15	AP	su, ié su, ié sù
Bér13	ChFP (ms.)	ne su, su, su, ye su, me suyio
Bér12	AP (Urt)	nə sū: pə
BevBou2	EZ	ne su, ye su (2), y me su, me su
Bou1	LF	y ne seu (4), y seu, y seu, y seu, y seu (4), y su
Vign1	X	ye sue (2), y sué
Roch1	LFF	y su
Ne1	Mlle D.	y cheu (3)
Ne2	X	y sieu (2), y ne sieu (2)
Haefelin 1873 : 519	5 a. i su '	5 b. i su

Auteur		2SG
Bér6	FC	t'i, t'i
Mont1	FC	t'è
Bér8	FC/AP/Pht	t'è
Bér13	ChFP (ms.)	ti,
Bou1	LF	t'è
Vign1	X	ti (6)
Ne2	X	t'ei
Haefelin 1873 : 519	5a t' e	5b t' i

Auteur		3SG
Bér3	X. /FC	è
Bér5	FC	l'è, qu'è
Bér6	FC	l'è (8)
Bér9	FC	l'è (2), c'è
Fres1	FC	l'in è, l'è, sin è
Mont1	FC	l'è
Bér10	FC	l'è (14), c'è (3), on è, n'è (5)
StA1	FC	l'è (2), qu'è
Bér7	FC/AP	on n'è, n'è-ço, n'è, c'e, l'è (2), è
Bér8	FC/AP/Pht	n'è (3), n'e (1), c'è (5), c'e (2), l'e, l'è (16), è (6), qu'è (2), on è, on' è
Bér11	AP	c'e (4), è
Bér14	AP (ms.)	ce ne pas, l'é, qu'est, né, ce
Bér15	AP	né (2), ne, ce (3), n'est, est (5), c'est, s'est
Bér4	ChFP	le n'è pa, l'e, è, n'in n'è pa
Bér13	ChFP (ms.)	ce (7), se, qu'é (2), n'é (2), l'é (3), est (5), est-tu, qu'est, n'est (3), é l'est
Bér12	AP (Urt)	ε
Bér16	Mme R.-C.	qu'é (2), qu'é l'ey, é, est
BevBou1	EZ	l'è, l'è
BevBou2	EZ	l'è (4), c'è (2), c'n'è, è-ço, i n'y'é, qu'è, n'è, s'y è, e s'è
Bou1	LF	l'è (2), n'è, è (3), el è (2), c'è (6), qu'e, qu'è (2)
Vign1	X	né (2), é (2), qué (3), e, cé (4), (é) lé (5), élé
Roch1	LFF	c'è, el è
Ne1	Mlle D.	è n'è
Ne2	X	el n'è, è l-è (2), on è (2), elle è (2), c'è (5), s'è n'è
TP	45. Montalchez . . . s è è àd̥dz̥ɛr̥æz̥a è 46. Boudry . . . s ɛ̃ è àd̥dz̥ɛr̥ɔz̥ è col. 4 C'est, col. 26 est dangereuse, col. 76 Est en	
Haefelin 1873 : 519	5a el e	5b el e

Auteur		1PL
Bér6	FC	no sin
Bér10	FC	no sin
Bér16	Mme R.-C.	no sin
BevBou2	EZ	no sin
Bou1	LF	no saë, no saë, no saë
Ne2	X	no sin, ne sin-no

Annexes

Haefelin 1873 : 519	5a nó sã!	5b nos Iten
Auteur 2PL		
Bér6	FC	îte-vo, vo z-îte
Bér8	FC/AP/Pht	vo z-îte
Bér11	AP	vo z-îte
Bér14	AP (ms.)	vo zîte,
Bér15	AP	vo zîte, vo zîte
BevBou2	EZ	vo z-îte
Bou1	LF	vo z-êtè, etè-vo, vo z-êtè, vo z-êtè
Haefelin 1873 : 519	5a vós èté	5b vos It.

Auteur 3PL		
Bér3	X./FC	son, son
Gor1	X./FC	son
Bér5	FC	se le son
Bér6	FC	ne sin pâ ⁸¹ , ques son, qu'e ne son, son
Bér9	FC	son, son
Bér7	FC/AP	è son, son, le son, le son, son
Bér8	FC/AP/Pht	son, ne son, son, son, son, son, son, se son
Bér11	AP	s'e ne son, son-ié, s'e ne son, son
Bér15	AP	son, son
Bér13	ChFP (ms.)	sont, sont, sont, é son
Bér12	X(Urt)	sō
Bou1	LF	son, son, è ne san pa, son-t'illiè ⁸² , el son, son, son
Roch1	LFF	son
Ne2	X	son
TP	45. Montalchez	sō sō tō *pri*
	46. Boudry.	sō sō tō pré*
		col. 23 Sont, col. 69 Sont tout près
Haefelin 1873 : 519	5a e son	5b é son

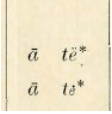
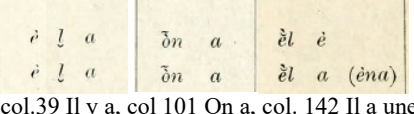
AVOIR

Auteur 1SG		
Bér6	FC	ye vo z-âè, l'ai, lyâè z-âè
Fres1	FC	y'ai
Mont1	FC	y'ai
StA1	FC	y'ai
Bér7	FC/AP	n'ai (3), y'ai (2), l'y'âè ⁸³ , l'ai
Bér8	FC/AP/Pht	y'ai,
Bér11	AP	y'in n-ai, y'ai (4)
Bér14	AP (ms.)	ié
Bér15	AP	ié (3)
Bér13	ChFP(ms.)	ai, yé (6), n'é, n'è, m'è, l'é, lié,
BevBou2	EZ	y'ai (3), n'ai (2), k'y'ai, y n'è d-ai
Bou1	LF	y n'ai pa (2), y'ai, y'ai, y'è d-ai (2)
Vign1	X	aie, y ne t'ai, ay, y ai
Roch1	LFF	y'ai (2), ai, y n'ai
Ne1	Mlle D.	y n'ai pa (4), y vo z-ai, y'ai, y n'y ai
Ne2	X	y'ai (3), y n'ai
TP	45. Montalchez	y é mēdzɪ y ɛ̃n é
	46. Boudry.	y é mdzɪ* y ɛ̃d é
		col. 214 J'ai mangé, col. 370 J'en ai
Haefelin 1873 : 516	5 a. y' e	5 b. y' e

⁸¹ §7 [...] Ye vo tigno tu po dâè lâre. L'è per on ta de metchin to que vo z-âè doblidzi lo Lètse-Pora a vo tsanpâ per le pote di z-écu neu. Ne sin pâ a vo ; vo le z-âè robâ ; fau rebailli ç'l'ardzin è le bouèta ci.

⁸² Vérifier graphie. Paragraphe 24

⁸³ §10 [...] Assebin, quan çtu crapau de berdzi è reveni, è l'ya na bouussâye, l'y'âè bailli na bouèna alondja d'orélhe è l'ai invyi se couetsi sin sopâ : tan tene que pieu.

	Auteur	2SG	3SG
Bér2	X./FC	-	a
Bér5	FC	-	ny'a, n'a, on a, a (3)
Bér6	FC	qu'a-te, a, t'in a	l'y'a (2), l'y'in a, qu'a, e l'a, a
Bér9	FC	-	l'y'a, n'y'a
Fres1	FC	n'a-te	l'y'a, a, e lyâè a
Bér10	FC	-	(e/è) l'y'a (7), l'y'in a (3)
StA1	FC	-	a (2), l'a, n'a pa
Bér7	FC/AP	-	on a, è l'ya, l'y'a, n'y'in a, n'a, m'a, m'a, no z-a
Bér8	FC/AP/Pht	-	(è/e) n'y a (7), (e/è) l'y'a (5), (on) n'a pa (4), s'a (8), a (14), e la, l'a (2), on (in) a (2), m'a
Bér11	AP	-	(è) l'y'a (2), è n'y'a (2)
Bér14	AP (ms.)	-	é lien na, (on) n'a (2), é nia, é lia (2), l'a
Bér15	AP	-	on a, lia (6), n'a, l'a
Bér4	ChFP	-	(le) l'a (2), a, l-a
Bér13	ChFP (ms.)	te n'a, ta (5), te l'a, t'a, tu n'a, te m'a, m'a-tu	lien a, (on) n'a (6), é lia (5), qu'on a (2), é liai a, la, l'a (5), m'a(-tu) (3), a (5), l'in a, ma, on in a, za (2), é s'a (2), ne m'a pas,
Bér12	AP (Urt)	-	ka
Bér16	Mme R.-C.	-	n'a, lé z'a
BevBou1	EZ	n'a-te	a (2)
BevBou2	EZ	te m'a	me lé z-a, m'a, on m'l'a, no z-è d-a, I no z-a, lu t'a, n'y'a, lly n'a pa
Bou1	LF	e n-a te, è n-a-tu, n'a-te, a-te, qu'a-te, a-te, ne m'a-te pa, te ne l'a pâ, a-t' (ohyi), qu'a-te	qu'è y'a, qu'el y a, el a (3), on a, n'a pa, n'a pâ, on lé z-a (2), le z-a, a-t-u, m'a, a (4)
Vign1	X	ta (3), te ta, n'ate, te ma	e la (2), e lia, elia, e na pas, on l'a, m'a, ce ma
Roch1	LFF	t'a	qu'è i'a, è l-a (2)
Ne1	Mlle D.	-	n'a
Ne2	X	te n'a	qu'l-a, on a (2), qu'a, n'a, è l-a, no z-a
TP	V. Neuchâtel. 45. Montalchez . . . 46. Boudry. . .	 col. 368 As-tu	 col.39 Il y a, col 101 On a, col. 142 Il a une
Haefelin 1873 : 516		5a t' a 5b t' a	5a el a 5b el a

	Auteur	1PL
Bér5	FC	no n'in, no n'in pâ
Bér6	FC	no n'in in pa
Bér9	FC	no n'in
Bér7	FC/AP	no z-in
Bér8	FC/AP/Pht	no z-in, no z-in, no z-in
Bér13	ChFP (ms.)	no z-in, no n'in, n'in, no zin, no zin, no zin
Bér16	Mme R.-C.	no z-in
Bou1	LF	no z-aë, no z-aë
Vign1	X	nos ai
Ne2	X	no z-in, no n'in
Haefelin 1873 : 516	5a nōs ā 5b nos en	

	Auteur	2PL
Bér5	FC	vo z-âè, vo z-âè, vo z-âè
Bér6	FC	se vo z-âè, vo z-âè, vo le z-âè, vo z-âè, vo z-âè, vo no z-âè, vo z-âè
Bér7	FC7AP	vo z-in
Bér8	FC/AP/Pht	vo z-âè, avi-vo, vo z-âè
Bér11	AP	vo z-ai, vo ne m'in pâ
Bér14	AP (ms.)	vo n'ai pa, n'ai, vo n'ai pas, vo z'ai, vo zin n'ai, vo zai, vo zai, vo z-ai
Bér15	AP	vo n'ai, vo zai, vo z'ai
Bér13	ChFP (ms.)	vo zai,
BevBou2	EZ	vo z-in
Bou1	LF	vo n'è d-aë, aë-vo, vo n'aë
Ne1	Mlle D.	n'ai vo, vo m'ai

Haefelin 1873 : 516	5a vós I	5b vós ā.
Auteur 3PL		
Bér5	FC	an (2)
Bér6	FC	n'an, an, l'an (5)
Bér10	FC	(èl) n'an (2)
StA1	FC	(lu) an (8), (e) l'an (5), le z-an (2), ly'an
Bér7	FC/AP	qu'an, (le) l'an (2), an
Bér8	FC/AP/Pht	n'an pâ, e n'an pa, l'ân, l'an, an (4), qu'an
Bér15	AP	fan
Bér13	ChFP (ms.)	an (6), n'an (4), qu'an, l'an (3), s'an (2), qu'an-tu, m'on
BevBou2	EZ	lu on
Bou1	LF	è n'an (2), el an (2), el n'an pa,
Vign1	X	qué l'on
Roch1	LFF	qu'an
Haefelin 1873 : 516	5a el a.	5b él a.

Imparfait

1^{ère} conjugaison

Loc.	Aut.	1 ^{ère} sg			
Bér7	FC/AP	m'inbétâve, jaubiâve, reubiâve			
Bér8	FC/AP/Pht	reubiâve			
Bér11	AP	y'alâvo, y'alâvo, yé braulâvo, grulâvo			
Bér4	ChFP	ye me catsivo			
Bér13	ChFP (ms.)	allavo, yé me preparavo, contavo, yallavo, tsertsivo, ye tserreyvo, detsersivo, yé dzemeliyvo			
Haefelin 1873 : 523, 526	5a i cântâv.	5b i cântâvo	5a i mēživ.	5b i menživo	

Auteur	3SG
Gor1	X/FC on apelâve, arivâve, atsetâve, montâve, on crotsâve
Bér5	FC passâve, reluquâve, baillive, reschtâve, menâvo
Bér6	FC n'auzâve, gravâve, e l'anmâve, reculâve, e le baillive, alâva
Fres1	FC n'anmâvo
Mont1	FC e portâve, pèzâve, e tsantâve
Bér10	FC n'alâvo, comandâve, on l'apelâve, s'innohyive, parlâve,
StA1	FC possédâve, s'intortollhîve, se devortollhîve, vouêtive, trovâve, bouèlâve, l'anmâvo, l'anmâvo
Bér7	FC/AP me sinbiâve, me ganguelhîve, formelhîve
Bér8	FC/AP / Pht nêdzive, n'inpatsive, grulâve, trovâve, trênavo, le s'infouatâve, recomincive, tsantâve, tsantâve, on boutâve, alâve, pouussâve, baillive, on grulâve, pinsâve, è passâve, è passâve, loquâve, l'adjochâve, on se redresive, on levâve, manquâve, demandâve, on n'alâve, on le tiâve, s'atsetâve, on le baillive, n'alâve, n'atestâve, on râpâve, gargouillive, e no z-esplicâve, se prezintâve, baillive, e no z-esplicâve, tsantâve
Bér11	AP l'anmâve, e demorâve, manquâve, se soulâve, rollhîve, couêtsive, bouêtâve, sofiaï,
Bér15	AP consultâve
Bér4	ChFP on demandâve, traversive, se bâgnive, l'anmâve, demorâve, e possédâve, e ballyve, è lyé cedâve
Bér13	ChFP (ms.) habitave, é travaillive, robave, manquave, boeutave, é rinvoive, voignive, durave, le rapouegnive, baillive, le soignive, l'allave, l'allave, catsive, le portave, le boeutave, martsive, cotave, criave, devancive, soffive, martsive, on commincive, intrave, menacive, on n'ousave, retiamave, on étatsive, reschtave, concernave, on dimiave, reterdzive, é retiamave, écortsive, manquave, voyadzive, on impieuvre, voyadzive, l'arrivave, rinvoive, commincive, souhaitave, grullave, repetave, se l'anmave, simbiave, s'edive, se preparave, grignottave, on me parlave, me contave, baillive, m'explicave, exigive, le brotsive, l'allâve, rintrave, qu'ingrindzive, abominave, demorave, mindzive, allave, contave
Bou1	LF anmâve, tsantâve, e réveillive, se boêtâve, lèvâve, e tsampâve, s'amouésâve, e ne reubiâve, lé tornâve, s'écobiâve, bouissâve, tsertsive, saillive, passâve, bouidive, grulâve, piantâve, s'amouésâve, è sagnive, piorâve, elle alâve, l'èpantâve, alâve, tervoignive, alâve, ètraquiâve, boutâve, se plaisive, lé régâlâva, ronfiâve, e n'osâve, se démenâve, versâve, l'étoutsive
Roch1	LFF passâve, on s'catchive, è nédgive, subiâve, on s'ramadjive, on acutâve, on s'dépatchive, on boutâve, on djive, gagnive, on lassive, on no z-èviève, on no baillive, on n-alâve, préparâve, èl gueurlive, trovâve, préparâve, è l'aprêgnive, e pozâve, arivâve, on sutâve, on guegnive, on n'ouzâve, baillive, racontâve, è prédjive, l-ecortchive, è lassive, demandâve, on prédgive, racontâve, beurnêhive, on se réssofiâve, l'anmâve
Ne2	X n'ausâve, e l-aprehandâve, li gratâve, portâv', se dèsolâve, li arevâve, demandâve, è chantâve

Haefeli n 1873 : 523, 526	5a e çantäv.	5b e çantäv.	5a e mẽživ.	5b e mẽživ.
Auteur		1PL		
Gor1	X. Rec.par FC	no bouètâvi		
Bér8	FC/AP/Pht	no tapâvi, no z-alâvi		
Bér13	ChFP (ms.)	no zallavi, no remontavi, no tsantavi, no criavi		
Roch1	LFF	no z-anmâvi		
Haefelin 1873 : 523, 526	5a nó çantavi	5b no çantavi	5a nó mẽživ	5b no mẽživ

Auteur		3PL		
Gor1	X. Rec. par FC	portâvan, bouètâvan, portâvan, bouètâvan, abéquâvan, le se bouètâvan, l'alâvan, bouètâvan, le bouètâvan		
Bér5	FC	carilyonâvan, e trénâvan, e rebetâvan, èghizâvan, tapâvan, petâvan		
Bér6	FC	maryâvan, trovâvan		
Bér10	FC	bouèlâvan, subiâvan, rollhîvan, se gueulâvan, trovâvan, prédzîvan ⁸⁴ , borbotâvan		
StA1	FC	tsantâvan, pelâvan, menâvan		
Bér7	FC/AP	parlâvan, s'intortlhîvan, djeûvan, dansîvan		
Bér8	FC/AP/Pht	debâtavan, alâvan, alâvan, nadzîvan, boûtâvan, arâvan, voignîvan, ertsîvan, rebatâvan, raodâvan, s'inmahîvan, le lèvavan, e l'alâvan, trovâvan, baillîvan, femâvan, s'inbantsîvan, bouètâvan, boûtâvan, piorâvan, è z-alâvan, vöyadzîvan, brezîvan		
Bér11	AP	n'alâvan, subiâvan, èpeluâvan, se dressîvan		
Bér13	ChFP (ms.)	allavan, èpelyvan, le dansîvan, annoncîvan, bouetavan, étatsîvan, s'escrimantavan, suffocavan, se reletzîvan, tshicannavan, l'arrosavan, reubiavan		
BevBou2	EZ	se bâillîvan, tchezîvan		
Roch1	LFF	boutâve, è passâvè, dressîve, contâvè		
Haefelin 1873 : 523, 526	5a e çantâve	5b é çantâva_n	5a e mẽživè	5b é mẽživ_a

2^e conjugaison

Auteur		1SG			
Bér4	ChFP	yé corsé			
Bér13	ChFP (ms.)	ye revenié			
Haefelin : 533, 537	5a y'oye	5b y'oyé	5a i finisse	5b i finèssé	
Auteur		3SG			
Bér6	FC	on öyechâè			
Bér8	FC/AP/Pht	e revegnâè			
Bér13	ChFP (ms.)	reveniai, veniai, ne veniai pas, apparteniai, veniai, reveniai, veniai, on oyessaï, tenave, zoyessaï, veniai			
Roch1	LFF	è venieit, è preniait, on ohieait, è revegneait, on l'ohîve, on l'ohîve, se recevegneait			
Ne2	X	vegnei			
Haefelin : 533, 537	5a el oyâ_i	5b el oyâ_e	5a e finissâ_i	5b e finèssâ_e	

Auteur		3PL			
Bér5	FC	tegnîvan			
Bér6	FC	coreçan			
Bér8	FC/AP/Pht	revegnan, coreçan, coressan			
Bér13	ChFP (ms.)	venian-tu, tenian			
Roch1	LFF	el revegnin			
Haefelin 1873 : 533, 537	5a el oya_n	5b él oya_n	5a e finissa_n	5b é finessa_n	

FAIRE

Auteur		1SG	
BevBou2	EZ	y fezâi, y fezâi	

⁸⁴ FEW 9 : 288 sv. PREDICARE

	Auteur	3SG
Bér5	FC	fezâè
Bér6	FC	fezâè, on fezâè
Bér10	FC	fesâè
Bér8	FC/AP/Pht	fezâè (9), refezâè
Bér11	AP	fesâi, fezaï
Bér13	ChFP (ms.)	fesai, é fesai, fesai, fesai, fesai, fesai, fesai
Bou1	LF	fesaë, fesaë, elle fesaë
Roch1	LFF	e faseaît, è fazeaît
Ne2	X	fasei (3)
TP	45. Montalchez . . . 46. Boudry. . . .	è fèzâè* è *fèzâè* col. 17 Il faisait

	Auteur	1PL
Bér13	ChFP (ms.)	no fesi

	Auteur	3PL
Gor1	X. Rec. par FC	fezan
Bér5	FC	e fezan
Bér8	FC/AP/Pht	fezan (2)
Bér4	ChFP	fezan
BevBou1	EZ	fazaï
Roch1	LFF	fasan, è fasan

DEVOIR

	Auteur	2SG
Ne2	X	te ne devei pa
Haefelin : 541	5a te dève	5b te dëvé

	Auteur	3SG
Bér6	FC	devâè
StA1	FC	devâè
Bér15	AP	devessaï
Bér13	ChFP (ms.)	é devessaï, devessai, devessaëi
Roch1	LFF	on déveaît, deveaît
Haefelin : 541	5a e dëvâi	5b e dëvâe

	Auteur	3PL
Bér8	FC/AP/Pht	deveçan (3), dëvan
Haefelin 1873 : 541	5a e dëva _n	5b é dëva _n

DIRE

	Auteur	1SG
Bér8	FC/AP/Pht	ye dezâè
BevBou2	EZ	y me dezâi

	Auteur	2SG
Mont1	FC	te desai

	Auteur	3SG
Gor1	X. Rec. par FC	on dezâè, on dezâve, on dezâè
Bér5	FC	me dezâè, on dezâè, deza-yè, deza-yé
Bér6	FC	on dezâè, on dezâè, deza, dezâè, deza-ye, on dezâve, on dezâè, dezâè
Bér10	FC	on deza, on desâè
StA1	FC	(se desa) ⁸⁵
Bér7	FC/AP	on dezâè, on dëzâè

⁸⁵ Cette forme est ambiguë ; au niveau de contexte, il pourrait aussi très bien s'agir d'un passé simple : §11 Lo mètre de la vegna avâè a l'otau, avoui lu, on bouebo qu'e l'anmâvo ao to rudo. Se desa : « Y'ai z-âè kank' a voui, na grant pachince : que me faut-u fâre, ora ?... Ye m'in voué lyeu invyi, a çâè casseroû de vegnolan, mon boueubo bin-anmâ.

Annexes

Bér8	FC/AP/Pht	(on desa) ⁸⁶ , dezâè (8)
Bér11	AP	dezâve
Bér15	AP	é desaï, desaïe
Bér4	ChFP	è dezâve
Bér13	ChFP(ms.)	desaï, desaï, on desaï
Roch1	LFF	on dzeaït
Ne2	X	desei, e dezei, que deseï-t-u, elle deseï

Auteur		3PL
Gor1	X. Rec.par FC	dzan
Bér10	FC	è desan, desan, se desan

POUVOIR / VOULOIR

Auteur		1SG
Ne1	Mlle D. 1815	s'y pauvai
Ne2	X	y ne volei

Auteur		2SG
Bér4	ChFP	volai

Auteur		3SG
Bér5	FC	on volâè
Bér6	FC	volyâè, volâè
Bér10	FC	volâè, povâè
Bér7	FC/AP	e volâè, pahi
Bér8	FC/AP/Pht	ne poua pâ, pouai
Bér14	AP (ms.)	pouaï
Bér15	AP	pouaï
Bér13	ChFP (ms.)	on n'in poi, ne poi, on poi, ne poi pas, é poi, poi
BevBou2	EZ	ne povâi pâ
Bou1	LF	povaë, on povaë, è ne povaë
Roch1	LFF	è n'vouëlliaït, poveaït, poveaït, on vouëllieaït
Ne1	Mlle D. 1815	velai

Auteur		1PL
Bér13	ChFP (ms.)	no ne poui

Auteur		2PL
Bér15	AP	vo voli

Auteur		3PL
Gor1	X./FC	povan
Bér10	FC	volian
Bér8	FC/AP/Pht	pouin
Bér15	AP	volan
Bér13	ChFP (ms.)	volan
Bou1	LF	el povan
Vign1	X	volian
Roch1	LFF	volâvan

ÊTRE

Auteur		1SG	
Bér10	FC	y'êtâè	
Bér11	AP	y'êtâï, y'ète, y'ète	
Bér4	ChFP	y'etaè, y'êtâè	
Bér13	ChFP (ms.)	yété, n'eté, yété, yété, n'eté, yété, n'eté, yeté, yété, yété	
BevBou2	EZ	s'y'êtâï	
Haefelin 1873 : 519	4	5a	5b
	y' etó	y' ete	y' eté
Auteur		2SG	
Bér4	ChFP	êtâè-te	
Ne2	X	t'etei, t'ètei	

⁸⁶ Il est possible que ce soit un passé simple, parce qu'au passé simple, ses deux formes sont *deza*.

Haefelin 1873 : 519	4 t' eté	5a t' ete	5b t' eté					
Auteur 3SG								
Gor1	X. / FC	ètâè (3), étâè (5), l'ètâè,						
Bér5	FC	l'ètâè (2), ètâè (6), c'ètâè, étâè,						
Bér6	FC	l'ètâè (3), ètâè (2), s'ètâè						
Mont1	FC	l'ètâè						
Bér10	FC	ètâè, l'ètâè, l'ètâè, ètâè, l'ètâè, ètâè, l'ètâè, ètâè						
StA1	FC	ètâè, ètâè, ètâè, ètâè, c'ètâè, l'ètâè, ètâè						
Bér7	FC/AP	l'ètâè, l'ètâè, ç'tâè (3), l'ètâè, ètâè, ètâè, l'ètâè, n'ètâè						
Bér8	FC/AP/Pht	l'ètâè (7), ètâè (19), c'ètâè (5)						
Bér11	AP	étaï (2), l'étaï (2)						
Bér15	AP	étaï, n'étaï, l'étaï						
Bér4	ChFP	ètâè, le s'taâè						
Bér13	ChFP (ms.)	étaï (4), étaï (10), étaï, n'étaï (2), n'étaï (4), cetaï (8), cetai, l'étaï, l'étaï (5), étaï-çu, étaï-tu,						
Bér16	Mme R.-C.	n'êtâ (2)						
BevBou1	EZ	étaï, s'étaï						
BevBou2	EZ	l'étaï (2)						
Bou1	LF	étaë (3), étaë (6)						
Roch1	LFF	éteaît (2), è l'éteaît (2), s'éteaï						
Ne2	X	è l-ètei (2), ètei (4), c'ètei (5)						
TP	<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>ètâe*</td> <td rowspan="2">TP col.20 était</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry.</td> <td>—</td> </tr> </table>			45. Montalchez . . .	ètâe*	TP col.20 était	46. Boudry.	—
45. Montalchez . . .	ètâe*	TP col.20 était						
46. Boudry.	—							
Haefelin 1873 : 519	4 el etâ	5a el etâi	5b el etâe					

Auteur		2PL
Bér14	AP (ms.)	vo zeti
Vign1	X	ce vos éti
Haefelin 1873 : 519	5a vós eti	5b vos eti

Auteur		3PL
Bér6	FC	ètan, ètan, l'ètan
Fres1	FC	ètan
Bér10	FC	l'ètan (2), l'ètan, ètan, n'ètan
StA1	FC	ètan (2), ètâè, l'ètan
Bér8	FC/AP/Pht	ètan (7), l'ètan (2), n'ètan, n'ètan
Bér4	ChFP	l'ètan
Bér13	ChFP (ms.)	l'ètan
Bou1	LF	ètan, l'ètan
Roch1	LFF	ètan (3)
Ne2	X	s'è n'ètan
Haefelin 1873 : 519	5a el eta _n	5b él eta _n

AVOIR

Auteur		1SG					
Bér7	FC/AP	y'âè					
Bér11	AP	y'avâi					
Bér13	ChFP (ms.)	yavé, yavé, n'avé, yavé, yavé, n'avez, n'avez					
BevBou2	EZ	y'avé					
TP	<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>y avé</td> <td rowspan="2">TP col. 211 J'avais</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry.</td> <td>y* avé</td> </tr> </table>		45. Montalchez . . .	y avé	TP col. 211 J'avais	46. Boudry.	y* avé
45. Montalchez . . .	y avé	TP col. 211 J'avais					
46. Boudry.	y* avé						
Haefelin 1873 : 516	5a y' ave	5b y' avé					

Auteur		2SG
Mont1	FC	t'avâ
Bér4	ChFP	avâè
Bér13	ChFP (ms.)	te n'avé pa

Annexes

Haefelin 1873 : 516	5a t' ave	5b t' avé
	Auteur	3SG
Gor1	X. / FC	avâè
Bér5	FC	l'y'avâè (4), avâè (4), n'y'avâè, e l'avâè
Bér6	FC	l'y'avâè, avâè (2), n'y'avâè pa (3)
Fres1	FC	avâè
Mont1	FC	avâè
Bér10	FC	l'y'avâè (5), n'avâè, l'avâè, n'avé
StA1	FC	l'y'avâè (3), avâè (2), e l'avâè (2)
Bér7	FC/AP	e n'avâè (2), è l'y'avâè (2), ll'y'in avâè, e n'y'avâè, m'avâè, avâè
Bér8	FC/AP/Pht	l'y'avâè (10), è l'yâvâè, n'y'avâè (10), ll'y'in avâè, l'y'in avâè, l'yin avâè, avâè (7), n'avâè (3), l'avâè (4), on in avâè, è s'avâè
Bér11	AP	avâï (2), l'y'avâï
Bér14	AP (ms.)	l'iaavâï
Bér15	AP	avaï
Bér4	ChFP	l'y'avâè
Bér13	ChFP (ms.)	avaï (25), avai, on n'avaï (2), é n'avaï, n'avaï (4), l'avaï (10), é lien avai, l'ÿen avai-tu, é liai avai, l'aaï, avai-tu, l'in avai, s'avaï, n'cé
BevBou1	EZ	l'avaï, avai, avai, avai
Bou1	LF	el n'avaè, el avaè, el avaè, on avaè, n'avaè
Roch1	LFF	on n'aveaït, e j'è n-aveaït, i'aveaït-u, el aveait, aveait, s'éteaït, on n'aveait, è l'aveait, m-aveait, el n'aveait, l'aveait, è l-aveait
Ne2	X	e l'y'avei, e l-y avei (2), avei (5), e l-avei (3), è s'avei, on l'avei, è n-avei
TP	45. Montalchez . . . 46. Boudry. . . .	↓ *ávãè* è l'ávãè TP col. 14 Il y avait
Haefelin 1873 : 516	5a el avãï	5b el avãè
	Auteur	1PL
Bér7	FC/AP	no z-avi
Bér8	FC/AP/Pht	no z-avi, no z-avi
Bér13	ChFP (ms.)	no zavi, no zavi, no zavi, no n'avi pa, no zavi, no zavi, no zavi, no n'avi, no zavi, avoui no, no zavi
Bér16	Mme R.-C.	avin-no z-en
Roch1	LFF	no z-avi
Haefelin 1873 : 516	5a nós avi	5b nos avi
	Auteur	2PL
Ne1	Mlle D. 1815	m'avi
Haefelin 1873 : 516	5a vós avi	5b vos avi
	Auteur	3PL
Bér3	X. / FC	l'avan
Gor1	X. / FC	avan (2)
Bér5	FC	l'avan (4), avan
Bér6	FC	avan
Bér10	FC	l'avan
StA1	FC	l'avan, avan
Bér7	FC/AP	l'avan (2), s'avan
Bér8	FC/AP/Pht	avan (6), n'avan (3), l'avan (5), l'y'avan, s'avan
Bér11	AP	avan (2)
Bér13	ChFP (ms.)	avan (9), m'avan (2), l'avan (2), avant (2), n'avan, l'avant, n'avant-tu pas
BevBou2	EZ	avan
Vign1	X	l'avant
Roch1	LFF	avan, e l'avan
Haefelin 1873 : 516	5a el avãñ	5b él avãñ

Passé simple

2SG	<i>tɛ trɔvã</i>	
3SG	<i>ɛ trɔvã</i>	
1PL	<i>nɔ trɔvãrɛ</i>	Urtel (1897): 60
2PL	<i>vɔ trɔvãrɛ</i>	
3PL	<i>e trɔvãrã</i>	

	Auteur	1SG - voir	1SG - < - ENDERE	1SG - être	1SG - 1 ^{ère} conjugaison
Bér11	AP	yé véyari	-		
Bér13	ChFP(ms.)	virɪ	yatindari	m'in fou	explica, me pinsari (2), me catsari, me lançari, t'inmandzari, decampari
Ne2	X	y vi	y pregniri	y ne fousse	y me troviri
Urtel 1897: 60					<i>yɛ trɔvãrɛ</i> (Béroche)

	Auteur	3SG - 1 ^{ère} conjugaison
Bér5	FC	budza, rincontra, l'anortsa, l'acoutsa
Bér6	FC	refouuza, dègraillya, bailla, lyâè bailla
Fres1	FC	se bouèta, l'alâ
StA1	FC	l'invoua, passâ, bailla, s'in alâ, rinvyà, rinvyà, l'in reschta, l'invyà
Bér11	AP	me mena, on cola
Bér4	ChFP	le se trova, l'apercevoua, le se catsa, lyé cria, le bouèta, prezinta, le ballya, partadza, lyé porta, cominça, demanda, refouuza, rechta, se motra
Bér13	ChFP (ms.)	me lo conta
Bér12	X(Urt)	kria
Bou1	LF	se reubia, ala, elle suta, rareva, elle trova
Vign1	X	e trova, arriva, ne guetta pas, alla
Roch1	LFF	è l-è trovâ, resta, el raconta, raconta, boûta, s'aprotcha, détatcha, pianta, se bouèta, ala
Ne2	X	me salua, è le trepa, suta, e vola, e keminça, e vola, e l'estermina, k[e]minça, e keminça, s'â moqua, el' li vola, chanta, è taboussa, le japa, elle esplicqua, mepresa, el li dèclara, demanda
Urtel 1897: 60		<i>ɛ trɔvã</i>

	Auteur	3SG - < -IRE
Bér5		(on n'öyi)
Fres1	FC	venia
Bér4	ChFP	le vin
Ne2	X	me vegna, (on ohya)

	Auteur	3SG - dire
Bér6	FC	deza, deza-ye (2)
StA1	FC	desâ, è desa
Bér8	FC/AP/Pht	lyâè deza, deza
Bér4	ChFP	(lyé di), deza, deza-yè (2)
Bér13	ChFP (ms.)	desa, desa
BevBou1	EZ	leu dâ
Bou1	LF	desa
Roch1	LFF	dza (4)
Ne2	X	deza (4), desa (3), desa-t-elle

	Auteur	3SG - faire
Bér5	FC	fi
Fres1	FC	fezâ
Bér13	ChFP(ms.)	fi, fit, fesa (2)
Ne2	X	on fesa

	Auteur	3SG - voir
Bér13	ChFP(ms.)	on ne veyà
Roch1	LFF	véya
Ne2	X	se ve

	Auteur	3SG - prendre
Roch1	LFF	pregna

	Auteur	3SG - mettre
Vign1	X	méta
Roch1	LFF	s'méta (2)

	Auteur	3SG - vouloir
StA1	FC	voliu

	Auteur	3SG - être	3SG - avoir
Bér5	FC	fou (4), foû (2)	-
Bér6	FC	fou, foû	n'ou pa
Fres1	FC	fou	-
Mont1	FC	fou (2), foû	e l'ou
StA1	FC	foû (3), fou (2)	on ou
Bér15	AP	-	on ou
Bér4	ChFP	-	l'ou, ou, e n'you
Bér13	ChFP (ms.)	fou (28)	ou, ou, l'yin ou
BevBou1	EZ	-	eû
Bou1	LF	fou, foû	-
Vign1	X	fou (2)	-
Roch1	LFF	-	ou
Ne2	X	fou (4)	ou, ou, e l-ou

	Auteur	1PL - voir
Bér15	AP	no vérien

	Auteur	1PL- avoir
Bér13	ChFP (ms.)	no zouri

	Auteur	3PL – 1 ^{ère} conjugaison
Bér5	FC	e se mariâran, è z-alâran, se bouêtâran, se catsîran, alâran
Bér6	FC	pahîran, reschtêran, s'infâtaran, pahîran, s'ingainêran, alâran
Fres1	FC	bouussâran
StA1	FC	le z-acouèllhîran, se bouêtâran, l'apougnîran
Vign1	X	gottiray
Ne2	X	è demorîrè, ne s'alirè-t-u, e s'anbarquîrè, e l-arivîrè
Loc.	Aut.	3 ^e pl. tenir/venir
Bér6	FC	revîran
Fres1	FC	vîdran
StA1		(ohyîran)
Bér13	ChFP(ms.)	l'in vinrin, vinien ⁸⁷
Ne2	X	(corîrè)
Loc.	Aut.	3 ^e pl. dire
Bou1	LF	lu dirè
Loc.	Aut.	3 ^e pl. faire
Ne2	X	fîrè
Loc.	Aut.	3 ^e pl. pouvoir/vouloir
Vign1	X	ne porant pié
Ne2	X	n'â volirè pa, è n'â poûrè
Loc.	Aut.	3 ^e pl. <NDERE
Bér8	FC/AP/Pht	prîgnin
Ne2	X	qu'è rëpongnîrè-tu
Loc.	Aut.	3 ^e pl. mettre
Ne2	X	e se mêtîrè
Urtel 1897: 60		<i>e trjvârã</i>

	Auteur	3PL - être	3PL - avoir
Bér5	FC	foûran	-
Bér6	FC	foûran	l'ouïran
Fres1	FC	-	l'ouïran
Bér8	FC/AP/Pht	foûran	-

⁸⁷ §2 [...] Por ne pas tréna apri lai leur zestrades, sièges et puputre, noutre braves conseilleyi vinien prindre piace et s'installa din lo grant audzo in granit de la fontanna dau maitin dau veladzo, qu'è ombradja per on bi gros noyi et qu'étaï djustamin terria.

Bér13	ChFP (ms.)	é fouran, fouran	-
Vign1	X	e fourai	-
Ne2	X	fourè	è l-ouère, ouère, li ouère

Futur simple et conditionnel présent

Auteur		1SG / 2SG - futur							
Fres1	FC	(ye derâè)							
Bér7	Cha/AP	ne seri							
Bér13	ChFP(ms.)	yéri							
Bér14	AP (ms.)	te routeri							
Bér15	AP	ié vo citeri							
Bev Bou1	EZ	y derè							
Bou1	LF	y'odrè							
Bou2	X /OH	y te l'i porterî (2), y te l'i r'min-nerî, y serî, y te l'i cuitseri (2)/ t'airî, te vouédri, t'airai ?							
Vign1	X	y pouneri, y sairi/ te vaidri, te sairi							
Roch1	LFF	y vo dri							
Ne1	Mlle D. 1815	y llié n-éri							
Ne2	X	y fari / (t'audrei)							
TP		<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>y</td> <td>*ätsitêrê*</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry</td> <td>i</td> <td>*vwi atstā</td> </tr> </table> TP col. 131 J'achèterai		45. Montalchez . . .	y	*ätsitêrê*	46. Boudry	i	*vwi atstā
45. Montalchez . . .	y	*ätsitêrê*							
46. Boudry	i	*vwi atstā							
Haefelin 1873: 523		<table border="1"> <tr> <td>i çanteri</td> <td>i çanteri</td> </tr> <tr> <td>te çanteré</td> <td>te çanteri</td> </tr> </table>	i çanteri	i çanteri	te çanteré	te çanteri			
i çanteri	i çanteri								
te çanteré	te çanteri								

Auteur		1SG / 2SG - conditionnel											
Bér6	FC	/Te farâè, Te devràè											
Mont1	FC	Ne bailleraè pas											
Bér10	FC	bailleraè											
Bér7	FC/AP	Revindraè,											
Bér11	AP	ye vouèdrè											
Bér14	AP (ms.)	ié ne me séré											
Bér15	AP	ié séré, ié vouèdré											
Bér13	ChFP(ms.)	yéri ?, yéré, yéré / Te poeurré, te n'éré pas, t'éré											
Bou1	LF	Me feraè											
Vign1	X	/ Te poérai											
Ne1	Mlle D. 1815	Y vo serei, y vo farai, y dirai, y lé li mantédrai, y preidrai, y ne l'y'odrai, y'érai											
Ne2	X	y crerei/ Te le metrei											
TP		<table border="1"> <tr> <td>45. Montalchez . . .</td> <td>yè</td> <td>vvedrè</td> </tr> <tr> <td>46. Boudry.</td> <td>i</td> <td>vvedrè</td> </tr> </table> TP Col. 192 Je voudrais		45. Montalchez . . .	yè	vvedrè	46. Boudry.	i	vvedrè				
45. Montalchez . . .	yè	vvedrè											
46. Boudry.	i	vvedrè											
Haefelin 1873: 525, 528		<table border="1"> <tr> <td>5 a.</td> <td>5 b.</td> </tr> <tr> <td>i çantere</td> <td>i çanteré</td> </tr> <tr> <td>te çantere</td> <td>te çanteré</td> </tr> </table>	5 a.	5 b.	i çantere	i çanteré	te çantere	te çanteré	<table border="1"> <tr> <td>i mëzere</td> <td>i menzeré</td> </tr> <tr> <td>te mëzere</td> <td>te menzeré</td> </tr> </table>	i mëzere	i menzeré	te mëzere	te menzeré
5 a.	5 b.												
i çantere	i çanteré												
te çantere	te çanteré												
i mëzere	i menzeré												
te mëzere	te menzeré												

Auteur		3SG - futur	
Bér6	FC	vo faudra	
Bér9	FC	faudrà, faudra, fara	
Fres1	FC	odri	
Bér10	FC	audra (2), sera	
Bér13	ChFP (ms.)	séré, arriveré, riré (4), revindré, poeurré, djoéré, séré	
Bér16	Mme R.-C.	reviendrâ, séra, é yéra	
BevBou1	EZ	bouètera	
BevBou2	EZ	sèra	
Roch1	LFF	vouédeure	
Ne1	Mlle D. 1815	(foudrei)	
Haefelin 1873: 523	5a	5b	
	e çantèrě	e çantèrě	
Auteur		3SG - conditionnel	
Bér5	FC	èra	

Annexes

Bér6	FC	èràè						
Fres1	FC	faràè						
Mont1	FC	referàè						
Bér10	FC	poràè, seràè, faràè, vodràè, erai, èràè						
Bér8	FC/AP/Pht	sinbyeràè, decoessiràè, èràè/eràè/eràè (12), seràè						
Bér7	AP	tireràè, seràè (3), èra, èràè, éràè						
Bér11	AP	sèràï, seràï, eràï						
Bér14	AP (ms.)	éràï (2)						
Bér15	AP	pouéraï, déràï						
Bér4	ChFP	eirà						
Bér13	ChFP (ms.)	treuveraï, pouéraï (2), reschterai/ï (2), fouedraï, eraï (2), erai, érai (3), l'errai, éraï (3), érait-on, séraï,						
Bér12	X(Urt)	dèra:ë						
BevBou2	EZ	serai						
Bou1	LF	se serait						
Vign1	X	seret						
Roch1	LFF	odreaît, regrèteraît, éreaît, adreaît						
Ne1	Mlle D.	predrai, serai (3), serey, derei, foudrai, porai, feràè, farei, èrei						
Ne2	X	farei, serei, reboutcherei, èrei (2), airei						
Haefelin 1873: 525, 528	5a	e çanterā;	5b	e çanterā.	5a	e mēzerā;	5b	e menzerā.

Auteur	1PL - futur	2PL - futur						
Bér5	FC	-						
Bér6	FC	vo bailleri						
Bér9	FC	vo lyàè pâhyeri						
Bér10	FC	-						
Bér10	FC	no fârin						
StA1	FC	no l'akoueillerin, no z-eri						
Bér8	FC/AP/Pht	vo me crérâï						
Bér8	FC/AP/Pht	-						
BevBou2	EZ	vo ne devineri pâ						
BevBou2	EZ	no vodrin						
Bou1	LF	vo l'èri						
Bou1	LF	-						
Vign1	X	vo porè, vo véri, vèdri-vo						
Vign1	X	(no pori, no béri)						
Ne2	X	-						
Ne2	X	vo riri						
Haefelin 1873: 517, 520	5a	nó serā;	5b	no seren	5a	vó serā;	5b	vo serā.
		nós erā;		nos eren		vós erā;		vos erā.

Auteur	1PL - conditionnel	2PL - conditionnel						
Bér5	FC	-						
Bér10	FC	vo n'ouri pâ						
Bér10	FC	vo n'eri pa						
Bér11	AP	se vo n'eri pâ						
Bér14	AP(ms.)	vo ne devestri pa, vo zéri, (vo n'eraï), vo zeri						
Bér14	AP(ms.)	no ne mindzeri						
Bér15	AP	séri-vo, vo séri, vo n'éri						
Bér13	ChFP(ms.)	vo ne poeurri						
Bér12	X(Urt)	vo mō feri:						
Bér16	MmeG.	vô rêdri, vo séri, vo no veri						
Bér16	MmeG.	no z'anmerein, no l'ÿy proposerin, no z'anmerein, no sérin, no z'anmeri						
Vign1	X	vo vos airy, vos airy						
Ne1	Mlle D. 1815	n'eri vo pâ, vo veri, vo seri						
Ne1	Mlle D. 1815	no djuiri, no predri, no védri, no béri, no z-eri						
TP		45. Montalchez . . . vō vvēdi* 46. Boudry. . . vō vvēdri* TP Col. 337 Vous voudriez						
Haefelin 1873: 525, 528	5a	nó çanteri	5b	no çanteri	5a	vó çanteri	5b	vo çanteri
		nó mēzeri		no menzeri		vó mēzeri		vo menzeri

Auteur	3PL - futur	
StA1	FC	pâhyeran
Bér13	ChFP (ms.)	é tindran
Haefelin 1873 : 517, 518		el ere él ere.

Auteur	3PL - conditionnel
--------	--------------------

Bér3	X/FC	l'èran
Bér5	FC	ne fèran pa, seran
Bér6	FC	l'in aran
Bér10	FC	faran, l'èran
StA1	FC	l'èran, è lu bailleran, è z-èran
Bér7	FC/AP	sèran, fèran
Bér8	FC/AP/Pht	n'èran pâ, l'èran, è n'èran pa
Bér11	AP	e pouèran
Bér15	AP	le séran
Bér13	ChFP(ms.)	devetran (2), devran (2), voeudran, n'èrin, l'èran, n'in eran
Ne1	Mille D.	è poran
TP	45. Montalchez . . .	<i>dèvētrā*</i>
	46. Boudry . . .	<i>*dèftrā*</i>
		TP Col. 309 (Ils) devraient
Haefelin 1873 : 543	5a e devra _n	5b é dēvra _n

Subjonctif présent et/ou imparfait

Auteur		1SG – présent / imparfait		
Bér13	ChFP (ms.)	refasse		
Vign1	X	aye		
Roch1	LFF	qu'y satche		
Ne1	Mille D. 1815	y'aye, qu'y vo pouÛsse		
TP	45. Montalchez . . .	<i>ké né lô</i>	<i>sâtsò pa</i>	
	46. Boudry . . .	<i>k ĩ n lê</i>	<i>sâts pā</i>	
		col. 338-339 Que je ne le sache pas		
Haefelin 1873 517-528	5a	5b /	5a 5b	
	y' èy.	y' èyo	y' ousso.	y' ousso
	i say.	i sèyo	te fouss.	te fouss.
	i mēze	i menzé	i mēziss.	i menzisso
			i cāntass.	i cāntisso

Auteur		2SG		
Bér10	FC	te pouesse		
Haefelin 1873 517-528	5a	5b /	5a 5b	
	t' èyé	t' èy.	t' ousso.	t' ousso.
	te sayé	te sèy.	te fouss.	te fouss.
	te mēze	te menzé	te mēziss.	te menziss.
			te cāntass.	te cāntiss.

Auteur		3SG	
Bér5	FC	que ne vo vèyo/	
Bér6	FC	que lo prìgno/	
Bér9	FC	sé, que l'on s'arindze/	
Bér7	FC/AP	qu'e le ne no fasse, qu'e sée / que n'ouÛsse	
Bér8	FC/AP/Pht	qu'e sèe, vivo, rèucece, qu'e l'y'âe, sée, qu'on satse/	
Bér14	AP (ms.)	pou-usse, qu'ée/	
Bér15	AP	ne vo fasse, qu'on keniosse/	
Bér4	ChFP	qu'e n'arivaè/	
Bér13	ChFP (ms.)	eye (2), voigne, qu'on fasse, pouÛsse ⁸⁸ /satse, travaillasse, que ne manquasse, ne fousse, ne lo tsampasse, qu'on piensintasse, s'in bailliasse, ludzasse, que m'ousse, que l'ousse	
Bér16	Mme R.-C.	fassé/	
BevBou2	EZ	sé, cè séye/	
Bou1	LF	qu'è seiye/	
Vign1	X	qui saie/	
Roch1	LFF	/qu'on ne se riasse	
Ne1	Mille D. 1815	qu'on sache/	
Ne2	X	te crevei, qu'e n'è vin, ne se trobiei pâ, vo z-aide/qu'è l-èdurisse, qu'è n'â desisse, t'ousse	

⁸⁸ "puisse".

TP	45. Montalchez . . .	<i>pòr k ð n adze pa</i>	
	46. Boudry. . . .	<i>pòr k l* ð n adz* pa</i>	col. 342 Pour qu'on n'entende pas
Haefelin 1873 517- 528	5a el ēy. e say. e mēzā;	5b el ēy. e sēy. e menzā.	5a el ouss. e fouss. e mēziss. e cāntass.
		/	5b el ouss. e fouss. e menziss. e cāntiss.

Auteur		1PL – présent	
Fres1	FC	que no z-alin	
Bér8	FC/AP/Pht	vivin no	
Bér16	Mme R.-C.	que no poueisseint	
Haefelin 1873 517-528	5a	5b	5a 5b
	nó cānti nó mēzi	no cānti no menzi	nós eyi nó sayi nos eyi no seyi

Auteur		2PL - présent	
Fres1	FC	vo ne tracassívi	
Bér11	AP	que vo séhyi ⁸⁹	
Bér15	AP	que vo zéi	
BevBou1	EZ	qu'vo n'trèyé	
BevBou2	EZ	si-vo ⁹⁰	
Roch1	LFF	que vo pregni	
Ne1	Mlle D. 1815	vo z-eye	
Haefelin 1873 517- 528	5a	5b	5a 5b
	vó cānti vó mēzi	vo cānti vo menzi	vós eyi vó sayi vos eyi vo seyi

Auteur		3PL – présent / imparfait	
Bér5	FC	por qu'e s'in sovignān / -	
Bér6	FC	qu'e fissan, (reportan, pôrtan), que sée / -	
Bér9	FC	qu'e se tignān / -	
Bér10	FC	poussān / -	
Bér7	FC/AP	püssān, sēān, qu'e pussān / -	
Bér11	AP	qu'e sée / -	
Bér14	AP (ms.)	séiān / -	
Bér4	ChFP	- / que [...] te foüssān	
Haefelin 1873 517-528	5a	5b	5a 5b
	e cāntā _n el ēyé e mēze e sayé	é cāntā _n él ēya _n é menzā _n é seya _n	e fousse é foussa _n

⁸⁹ Subjonctif du verbe *être*.

⁹⁰ §8 – Gran marcha Adieu si-vo.

Annexe 6 : Exemple du manuscrit de Charles-Frédéric Porret

